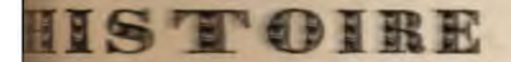



600006453O



ANCIENNE ET MODERNE

DE

…ISE DES FRÈRES

…HÈME ET DE MORAVIE,

… SON ORIGINE JUSQU'EN 1741.

PAR

A. Bost,

…tre du saint Évangile.

… PREMIER.

…AIRE,

[redacted]

HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÈME ET DE MORAVIE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1741.

PAR

A. Bost,

Ministre du saint Évangile.

TOME PREMIER.



GENÈVE,

M.me SUSANNE GUERS, LIBRAIRE,

Rue de la Cité, n.° 219.

—

1831

Genève, Impr. de P. A. Bonnant.

PRÉFACE.

Quoique l'ouvrage actuel présente, comme son titre l'annonce, une histoire assez complète de l'Église des Frères jusqu'à l'époque indiquée, je dois déclarer d'entrée qu'il n'a point été composé cependant avec les prétentions de ce qu'on appelle communément un historien. Il y a sans doute quelque avantage à ce qu'un écrivain, après s'être fait de son sujet une idée convenable, maîtrise en quelque sorte et dispose sa matière d'après cette idée, y coordonne les événements, juge les faits et leurs causes, et vivifie ainsi ce qui, sous une autre plume, n'eût été qu'un amas incohérent de récits successifs, une chronique languissante.

Mais ce genre a ses graves inconvénients, et peut facilement offrir plus de beauté apparente que de bonté réelle. On risque par-là d'avoir, sans s'en douter, les événe-

ments modifiés par l'auteur, au lieu des événements eux-mêmes; et la vérité peut y perdre à proportion de l'agrément qu'en retire le lecteur.

Peut-être aurait-on pu cependant, tout en évitant une partie de ces inconvénients, présenter sur le sujet de l'ouvrage actuel quelque chose de plus travaillé que ce que j'offre au public chrétien. Mais, soit amour pour la simplicité et respect pour la beauté des faits mêmes que j'avais à faire connaître, soit peut-être, avant tout, défaut de forces, je me fais un devoir de l'avouer, j'ai suivi dans cet ouvrage un plan beaucoup plus simple.

Plus j'ai étudié l'histoire ecclésiastique en général, et vu dans ses détails celle de nos temps, même dans le réveil que Dieu suscite maintenant de toutes parts, plus aussi j'ai été frappé de la beauté éminente de la portion de l'histoire ecclésiastique que je publie ici. A mesure que ses merveilles se présentaient à moi dans quelque nouvel ouvrage, je gémissais de les voir presque entièrement ignorées des Chré-

tiens qui parlent la langue française : et mon idée primitive a été tout simplement de traduire quelqu'un des ouvrages allemands qui sont si riches en ce genre de beautés.

Mais là, tout en rencontrant l'inconvénient d'une surabondance de matières, je fis en même temps une observation qui recommande d'elle-même le présent ouvrage. Autant que je sache, les traits les plus saillants de l'histoire des Frères, ne sont, même à l'heure qu'il est, réunis en corps d'histoire dans aucun écrit : on a des milliers de volumes sur ce sujet ; mais tous ceux que j'ai pu voir, et bien décidément tous ceux qui existent en français, sont incomplets d'un côté ou de l'autre ; les uns donnant bien le fil suivi de l'histoire, mais sans ces détails vivants et édifiants que j'ai en vue ; les autres présentant une partie de ces derniers, mais une faible partie seulement, et sous une forme décousue qui les détache les uns des autres.

Ces circonstances m'ont donc conduit au plan de publier, avec tout le dévelop-

pement possible, les fragments les plus intéressants de l'histoire des Frères dont je viens de parler, puis de ne donner la suite des événements qu'autant que cela serait nécessaire pour atteindre pleinement ce premier but. Je ne suis par conséquent, dans une grande partie de cet ouvrage, que simple traducteur : j'ai compilé et entassé les faits avec avidité toutes les fois que j'ai pu trouver, sur un même événement, des détails édifiants renfermés en divers auteurs : je n'ai guère été historien que pour fondre ensemble ces divers éléments, afin qu'on n'y rencontrât pas de redites; et encore dois-je répéter qu'à cet égard j'ai bientôt senti la tâche surpasser mes forces.

Quant à la vérité des faits, je crois qu'on peut tenir mes autorités pour très-respectables. Outre que la nation allemande qui me les fournit, jouit en général d'une réputation affermie de droiture et de solidité, les Frères Moraves en particulier, et leurs écrivains, partagent cette même réputation à un très-haut degré; et leurs écrits por-

[redacted]

tent tous les caractères qui peuvent la mériter.

Les deux auteurs que j'ai principalement suivis, *Kranz* et *Spangenberg*, se distinguent, encore sous ce rapport, entre tous les autres : le premier, d'autant plus précieux qu'il est chroniqueur plus froid et plus sec; le second, plein de détails empreints des traits du naturel, calme sans froideur, et qui a joui pendant toute sa vie d'une réputation universelle et non contestée d'homme sage et éclairé.

Quant aux moyens d'instruction de ces auteurs eux-mêmes, personne n'a été placé aussi bien qu'eux pour acquérir une parfaite connaissance des faits, et pour consulter les documents les plus authentiques. Pour l'histoire moderne de leur Église, les écrivains que je traduis étaient sur les lieux et témoins oculaires; ils ont joui d'une partie de ces avantages, même pour l'histoire ancienne, puisque Herrnhout est aux frontières de la Bohème. Ils ont donc été plus en état qu'aucune autre classe d'auteurs de consulter les pièces, les tra-

ditions, et dans la plupart des cas, les personnes mêmes impliquées dans les événements qu'ils rapportaient. *Comménius* pour l'histoire ancienne et *Kranz* pour la moderne, ont dit le plus souvent ce qu'ils ont vu, et ce que leurs propres mains ont touché.

Sans faire l'étalage des titres de tous les ouvrages que j'ai consultés pour cette histoire, voici ceux que j'ai principalement suivis. Je les range dans la proportion de l'importance que je leur ai donnée dans la confection de cet écrit :

1° GEDENKTAGE, etc., c'est-à-dire *Jours mémorables de l'Église ancienne et moderne des Frères*, 1 vol. in-8, Gnadau. Cet ouvrage est la base du mien; et je l'ai inséré tout entier dans l'ouvrage actuel. Il est plein de vie et d'une douce chaleur.

2° ERZÄHLUNGEN, etc., c'est-à-dire *Récits tirés de l'histoire de l'Église des Frères, dédiés à la jeunesse de ces Églises*, 4 vol. in-12, Barby. Ce joli ouvrage est pareillement inséré tout entier dans celui-ci, jusqu'à l'époque où je l'ai conduit,

[redacted]

sauf ce qui était déjà contenu dans le précédent.

3° Kranz, son *Histoire ancienne et moderne de l'Église des Frères*, 1 gros vol. in-8, Barby. Cet ouvrage est classique et officiel chez les Frères; c'est celui qui fait autorité lorsqu'on veut consulter le fil des éléments qui les concernent. Par cela même que l'auteur a voulu tout embrasser, il s'est borné aux traits généraux, et il est habituellement aride : il ne m'a servi que de canevas et de cadre pour remplir les lacunes qui existaient entre les événements rapportés dans les deux ouvrages que j'ai nommés plus haut.

4° Spangenberg, sa *Vie de Zinzendorf*,[1] 8 vol. in-8.

5° Enfin les Budingische Sammlungen, *Recueil de Budingen*, 18 vol. in-12, con-

[1] Afin d'éviter aux lecteurs français une prononciation à la fois fausse et désagréable, de ce nom de *Zinzendorf* qui reviendra si souvent, nous leur dirons qu'ils peuvent prononcer la première syllabe de ce mot (*zin*) comme les deux dernières de *racine*, la seconde (*zen*) comme les deux premières de *seneçon*, et la dernière comme elle est écrite.]

tenant uniquement des pièces authentiques ou officielles relatives à l'histoire des Frères. Ce recueil extrêmement instructif et curieux, donne une idée que rien ne peut remplacer, de l'état extérieur et intérieur de cette Église, quoiqu'il soit moins riche pour l'objet direct de cet ouvrage; l'édification proprement dite.

Voilà mes matériaux, mes autorités et les sources où j'ai puisé. Mais j'insiste pour qu'on se rappelle bien le but que je me suis proposé en publiant cette histoire. J'ai travaillé comme un simple fidèle pour de simples fidèles. Mon désir a été qu'autant que possible, toute âme avide, non d'histoire mais d'édification, pût trouver ici, même à l'ouverture du livre, quelque chose qui satisfît ce besoin, et qui la conduisît ou la laissât dans la communion, j'aime à dire dans la société de son Sauveur. On conçoit d'après cela, que j'ai évité ou extrêmement abrégé toutes les choses que l'on pourrait appeler de la *politique d'Église*, les négociations temporelles ou même religieuses avec les gouvernements ou

avec d'autres Églises, les choses savantes, les affaires de synodes, même les choses en apparence spirituelles mais destituées du sceau de l'Esprit de vie. Quelque naturelle et nécessaire que soit l'existence des Églises, et tant bien soient-elles composées, elles ne sont et ne seront jamais, après tout, que des sociétés d'hommes, dans lesquelles, dès qu'elles agiront en corps, on apercevra presque toujours, à côté des fruits de l'Esprit, des restes des passions humaines, de l'amour-propre, de l'ambition, de l'intrigue. Sauf certains temps extraordinaires, ce n'est que dans les actions isolées des individus qu'on rencontre ces traits vifs et brillants qui annoncent la présence de Dieu. Les Églises délibèrent, les individus agissent; les Églises envoient, mais les missionnaires travaillent; ce sont les soldats qui gagnent la bataille, et les généraux qui en ont l'honneur; et après les premiers temps de dévouement de la part des véritables fondateurs d'une œuvre, une hiérarchie quelconque finit toujours par s'emparer du fruit de leurs travaux, et par

en tirer quelque avantage humain, quoiqu'elle n'hérite de leur couronne qu'après l'avoir dépouillée de sa vraie grandeur, de ses épines.

Ce sont des réflexions de ce genre, jointes à un affaiblissement de l'homme extérieur dont je rends grâces à mon Dieu du fond de mon âme, qui m'ont porté à finir mon travail à l'époque où je le laisse pour le moment. L'histoire générale prend dès lors une telle extension, que si j'avais voulu la donner avec les détails qui font mon principal objet, l'ouvrage fût devenu énorme et n'eût également pas répondu à mon but principal. J'ai senti que même dans l'ouvrage actuel j'étais involontairement entraîné par l'histoire générale loin de ma première idée: — et si jamais je donne une suite à ces volumes, ce ne sera décidément qu'un recueil de morceaux détachés, qui réponde plus directement au but exprimé plus haut.

On sent que partant de tels principes, je n'ai pu m'attacher à la recherche d'un style qui convînt à des gens délicats. La seule

difficulté que présente déjà sous ce rapport un ouvrage qui se compose presque en entier de morceaux traduits, m'eût mis dans l'obligation de renoncer à cette prétention-là. Tel écrira tolérablement lorsqu'il est inspiré par des pensées qui sortent de son cœur ou de son propre cerveau, qui ne saura plus sa langue lorsqu'il faudra redire les récits d'autrui. Cette difficulté était même doublée dans l'ouvrage actuel par le caractère prononcé et original des sentiments qu'il s'agissait de transporter dans notre langue. La tendresse des Frères primitifs envers leur Sauveur, l'intime familiarité avec laquelle ils s'expriment envers lui, l'amour souvent passionné qu'ils lui témoignaient dans les premiers temps, forment en quelque langue que ce soit, une langue à part : sous ce rapport je n'ai donc pas même voulu tenter, en fait de style, quelque chose de passable, et j'ai résolu de n'écrire que pour des gens qui feraient leur deuil des belles paroles, et ne songeraient qu'aux belles choses. Non-seulement ce n'est pas pour le

monde, mais ce n'est pas pour les grands de l'Église que j'ai fait mon travail. Les héros de notre histoire sont des Galiléens; et c'est à ceux qui désirent leur ressembler que je le dédie.

J'ajoute une autre observation. Comme c'est une absurdité de conclure des ancêtres à la postérité, du père au fils, du frère au frère ou inversément, je n'ai eu, ni pu avoir en vüe, en rédigeant cet ouvrage, *de porter un jugement quelconque sur l'Église actuelle des Frères*. Qu'elle soit meilleure, égale ou inférieure à celle qui l'a précédée, qu'elle vaille mieux en quelques points ou moins en d'autres, que le mal ou le bien l'emporte de peu ou de beaucoup, c'est une question sur laquelle chacun pourra porter son jugement, mais que je n'ai pas même prétendu aborder, en recueillant les faits admirables de son histoire précédente. Quels que soient les Frères qui vivent aujourd'hui, ce ne sont pas ceux qui sont morts; ils ont hérité des fondateurs de l'Église tout ce qui peut s'hériter, leurs temples, leurs maisons, leurs papiers, leur

constitution ecclésiastique, même plusieurs de leurs principes, de leurs usages et de leurs vues; mais eussent-ils toutes les grâces spirituelles de leurs prédécesseurs ou de plus grandes encore, ce ne serait cependant jamais qu'une Église ressemblant à une autre, et non pas cette autre elle-même. Si Dieu veut continuer ses grâces, il le peut, mais elles ne se propagent point selon la chair : et il a été vrai dans tous les temps, que « tous ceux qui sont d'*Israël*, ne sont pas pour cela nécessairement *Israël*, » et qu'on se vanterait inutilement d'être enfants d'Abraham, « si on ne suit les traces de sa foi. »

Il me paraît donc éminemment désirable, pour l'effet même de cette admirable histoire, que, soit l'Église actuelle des Frères, soit d'autres Chrétiens, n'en faussent pas l'effet en reportant sur les uns le jugement qui ne doit tomber que sur les actions des autres; chacun portera son propre fardeau et sa propre couronne.

Mais si c'est faire un mauvais usage de l'histoire que de s'en servir pour transpor-

ter sur les enfants la gloire acquise par les pères, il est d'autres leçons graves et salutaires, que nous pouvons en tirer; et je ne saurais mieux les indiquer qu'en transcrivant ce que dit, en traitant ce même sujet, l'un des historiens des Frères.[1]

« On apprendra par cette histoire que les Frères s'étaient rassemblés, il y a près de quatre cents ans, sur le même plan qui réunit maintenant l'Église renouvelée, et que l'idée fondamentale de ce plan était, comme l'exprime un de leurs cantiques, « de suivre Jésus-Christ, avec les yeux fixés sur lui, en oubliant en lui la joie et la douleur, la pauvreté et l'opprobre. »

« Leur histoire nous enseignera qu'aussi long-temps qu'ils sont restés sur cette base, ce peuple pauvre et méprisé a éprouvé, au milieu des plus violentes persécutions, la vérité de cette parole de Jésus, que « *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre son Église.* » Mais nous y verrons, tout aussi évidemment, qu'en s'écar-

[1] *Erzählungen*, t. I, préface.

tant de ce point de vue capital, ils causèrent pour un temps, la destruction totale de leurs Églises. »

C'est dans le même sens que s'exprimait, au sujet de l'Église renouvelée, son fondateur le comte de Zinzendorf : « Si le peuple des Frères abandonne ses principes, il est perdu. Si nous devions en venir au point de voir se joindre à nous des gens *sans cœur*, et de nous croire obligés de nous faire, en ce sens-là, tout à tous avec eux, ce serait le chemin direct de notre perdition.

« Aussi long-temps que le point sur lequel nous nous sommes accordés et réunis, la communion de cœur avec le Sauveur, restera notre plus précieux joyau et notre affaire capitale; nous jouirons, dans sa plénitude, du privilége qu'Il a accordé à ses brebis : que, *personne ne les arrachera de sa main;* qu'*elles ne périront jamais;* qu'*elles entreront et sortiront*, et qu'*elles trouveront des pâturages*. Mais si les choses vont mal au dedans, si l'intimité de notre union avec le Sauveur vient à cesser, alors il n'y a plus rien à faire pour

l'Église : qu'alors ses membres se dispersent, qu'alors les maisons tombent en ruine : de pareils désastres sont une grâce ; et dans ce cas, ce n'est pas au monde qu'il faut imputer la chute des Églises. »

« Une Église de Frères, ajoute encore Zinzendorf, ne peut subsister sans avoir pour objet direct de sa religion, l'Homme de douleur, et sans soutenir avec lui la plus intime communion. Tout doit être constitué, dès l'origine, en vue de la cessation spontanée de cette Église, dès qu'elle abandonnerait ce principe de vie. »

Quant à ces dernières paroles, nous en revenons à nos observations précédentes : Zinzendorf y exprime un beau désir ; mais Smyrne, Éphèse et Rome subsistent encore, quoique le chandelier leur ait été ôté ; et le secret par lequel une Église se dissoudrait en cessant d'avoir la vie, n'a pas cessé d'être un secret. Souvent le lierre reste encore collé au rocher, même après que la vie a cessé de circuler dans ses branches, et qu'il a perdu ses racines.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÈME ET DE MORAVIE.

Première Partie.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS LA NAISSANCE DU CHRISTIANISME JUSQU'À JEAN HUSS (1 — 1373).

Il est intéressant de pouvoir commencer cette histoire par cette observation importante, que les Frères Moraves actuels sont les descendants directs d'un peuple, qui, comme les Vaudois du Piémont, n'a jamais fléchi sous le joug de Rome, mais qui se rattache immédiatement par l'Église grecque à l'Église primitive. Nous allons remonter rapidement à sa première origine.

Cette société particulière est connue depuis quatre cents ans environ dans la chrétienté, sous le nom

d'*Unité des Frères*, ou des *Frères-Unis*. Ce nom est proprement celui de l'Église de Christ tout entière. Le Seigneur le lui donna dès l'époque où il dit aux siens: *Un seul est votre maître; pour vous, vous êtes tous frères.*[1] Et la dernière prière qu'il adressa à son Père fut celle-ci: *Qu'ils soient tous un.*[2]

C'est pourquoi aussi les membres des premières Églises chrétiennes se nommaient *frères* et *sœurs*. L'Unité des Frères était donc visible du temps des Apôtres, et resta plus ou moins telle pendant deux siècles environ, c'est-à-dire, aussi long-temps que les Chrétiens furent persécutés, dépouillés de leurs biens, tourmentés et mis à mort par les gouvernements païens.

Les persécutions cessèrent sous Constantin le Grand qui embrassa la religion chrétienne. Alors des peuples entiers reçurent l'Évangile de Christ; mais ce ne fut chez la plupart qu'une confession extérieure, sans conversion réelle. Le nombre des évêques attachés de cœur à leur Sauveur et à sa doctrine diminua toujours plus; ceux qui ne cherchaient que l'honneur et le crédit, la richesse et du bon temps, devinrent toujours plus nombreux; il s'introduisit dans l'Église une foule d'usages païens; et l'ignorance et la corruption s'accrurent rapidement, surtout dans les pays de l'occident.

Cependant le Sauveur conserva toujours, au milieu de cette foule corrompue, son Église propre-

[1] Matth. XXIII, 8. [2] Jean XVII, 22, 23.

ment dite, dont les membres restèrent attachés à sa doctrine et à celle de ses Apôtres, en s'efforçant d'y conformer leur vie. Plusieurs de ces fidèles demeuraient inconnus au milieu du monde; d'autres cherchaient leur salut dans la solitude, d'autres se séparant de l'Église dominante, formaient de petites congrégations indépendantes. Mais sous quelque forme qu'ils existassent, ils étaient persécutés et dispersés par des évêques ambitieux. C'est ce qui arriva surtout dans les provinces occidentales de l'empire romain, où le pouvoir de l'évêque de Rome s'accrut par-dessus celui de tout le reste de la chrétienté. Comme le patriarche de Constantinople et les évêques d'Orient ne voulurent pas reconnaître la souveraineté du pape, ni les cérémonies nouvelles et abusives qu'il introduisit successivement, leur refus causa, dans le neuvième siècle (en 861), une séparation entière de l'Église orientale (ou grecque) d'avec l'occidentale (ou latine), séparation qui a duré jusqu'à ce jour.

L'Église grecque renfermait, entre autres peuples, les Slaves, au nombre desquels étaient les habitants de la Moravie et de la Bohème. Comme c'est de ces deux derniers pays que l'Église des Frères a tiré son origine, il sera bon d'exposer comment l'Évangile s'y est introduit.

L'Évangile fut prêché déjà du temps des Apôtres en Illyrie et en Dalmatie.[1] L'histoire nous montre,

[1] Rom. XV, 19. 2 Tim. IV, 10.

dès le second siècle, dans ces contrées, des évêques et des martyrs. Mais comme ce n'était nullement le dessein des Apôtres que des nations entières embrassassent, sans se convertir véritablement, le Christianisme comme une religion de l'État, et que les individus même irrégénérés, professassent la doctrine chrétienne, les Chrétiens d'Illyrie, comme tous les autres, vécurent au commencement, disséminés au milieu de leurs voisins encore païens.

Mais le Christianisme se répandit insensiblement dans ces contrées, au point qu'en 680, on attendait au sixième concile œcuménique de Constantinople des évêques illyriens; et s'ils ne parurent pas, c'est qu'ils ne voulaient pas admettre le culte des images, ni l'adoration presque divine qu'on leur rendait.

Cependant ce ne fut qu'au neuvième siècle que la nation des Slaves embrassa le Christianisme en masse, au moyen de la prédication de deux moines grecs, Cyrille et Méthodius, hommes pieux et instruits que la sœur du roi fit venir dans ce but. Ils introduisirent dans le culte le rit grec, et l'usage de la langue du peuple. On dit même que c'est Cyrille qui est l'auteur de la traduction de la Bible en langue slavonne, dont on se sert encore chez tous les peuples slavons soumis à l'Église grecque.

De Moravie, le Christianisme se répandit bientôt en Bohème : mais les habitants de cette dernière contrée eurent de cruelles persécutions à essuyer de ceux d'entre leurs compatriotes qui professaient encore le paganisme. On ferma leurs temples, on défen-

dit, sous différentes peines, aux prédicateurs toute espèce d'enseignement, et il s'établit entre les deux partis une lutte sanglante qui dura plus de dix ans, et ne fut terminée que par l'intervention de l'empereur Otton I; mais celui-ci, de son côté, ne secourut les Chrétiens que dans l'intention de les soumettre à l'Église romaine, ce qui engagea dès cette époque une nouvelle lutte qui dura plusieurs siècles.

Une visite que fit à Rome la sœur du grand-duc de Bohème, fut un des événements qui contribuèrent le plus à répandre en Bohème l'influence de la religion romaine. Cette femme n'avait vu jusqu'alors que des évêques et des prêtres humbles et pauvres comme leur Maître, occupés de l'instruction du peuple, et enseignant dans la langue du pays, sans pompe et sans éclat. Mais la splendeur de la cour papale, ce culte latin, surchargé de cérémonies éblouissantes, produisirent sur elle un tel effet, qu'à son retour en Bohème, elle ne se donna pas de repos, qu'elle n'eût porté son frère à la fatale résolution d'introduire dans ses états la religion romaine, et d'amener ainsi sur son pays plusieurs années de troubles et de sanglantes persécutions.

Comme les États de Bohème s'opposèrent à cette innovation, le grand-duc chercha à l'introduire insensiblement. Il érigea Prague, capitale de la Bohème, en un évêché auquel il nomma un évêque allemand, catholique romain, avec ordre d'introduire le rituel latin dans le culte public. Les Bohémiens résistèrent vivement à ce dernier empiétement qu'on

tentait de faire sur leurs droits; on leur fit d'abord quelques concessions, mais ce qu'un pape avait accordé était retiré par un autre. La lutte sur ce seul point dura plus de cent ans, jusqu'à ce que le pape Grégoire VII la termina en envoyant la réponse suivante au duc Wratislas, qui avait fait de nouvelles instances pour obtenir qu'on rendît aux Bohémiens leurs anciennes libertés.

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au prince Wratislas, salut et bénédiction apostolique! Vous demandez de nous la permission, *que le service soit célébré chez vous selon l'ancien usage en langue slavonne;* mais sachez, cher fils, que nous ne pouvons en aucune manière vous accorder votre prière; car après avoir beaucoup pesé les Écritures, nous trouvons qu'il a plu et qu'il plaît au Dieu tout-puissant, de faire célébrer le culte en langue étrangère, de peur qu'il ne soit compris de tous,[1] et particulièrement des simples; car s'il était chanté et entendu de tous intelligiblement, il pourrait très-facilement être exposé au mépris et au dégoût; ou bien des demi-savants qui le comprendraient mal, pour-

[1] Des personnes peu accoutumées à l'aveuglement, en même temps qu'à l'effronterie de Rome, pourraient faire équivoque sur cette expression, et penser que le pape, dans une sollicitude mal fondée, mais au moins paternelle, craignait qu'on *ne comprît pas* le culte. Mais non : il craignait qu'on *ne le comprît:* et ainsi, dépassant l'hypocrisie, il se retrouvait sur le terrain de cette franchise abrutie qui caractérise le dernier échelon de l'inimitié contre Dieu.

raient, en l'entendant ou en l'examinant trop souvent, introduire parmi le peuple des erreurs qu'il serait ensuite très-difficile d'extirper de leurs cœurs. Qu'on n'allègue pas ici le subterfuge qu'autrefois on a accordé en ceci quelque chose à de nouveaux convertis ou à des peuples entiers. Il est vrai qu'on l'a fait autrefois; mais il en est provenu de grands maux qu'on n'a pu détruire et déraciner qu'avec beaucoup de peine lorsque l'Église chrétienne s'est étendue et affermie; et on a vu que cette indulgence déplacée a été la racine de nombreuses erreurs. C'est pourquoi ce que votre peuple demande si déraisonnablement ne doit nullement se faire, *car nous le défendons en vertu du pouvoir de Dieu et de St. Pierre;* et nous vous exhortons vous-même à vous opposer de toutes manières possibles à une pareille légèreté. Ordonné ainsi à Rome, en l'an 1079. »

Voilà le ton impérieux sur lequel parlaient, alors et dans les siècles suivants, les papes à des rois et à des princes. Il est vrai que les Bohémiens se sentirent par-là d'autant plus repoussés d'embrasser les rits de l'Église romaine; mais fatigués par les ordres toujours répétés et toujours plus sévères des papes, ils commençaient à se refroidir dans leur zèle pour la pureté de la doctrine et du culte, lorsque, juste au temps convenable (en 1176), une forte division de Vaudois vint en Bohème, et les encouragea à rester fermes dans la vérité, telle qu'ils l'avaient reçue dès le commencement.

Comme ces Chrétiens vaudois figurent souvent

doctrines impies, tandis que celle-ci a une grande apparence de piété, puisque ces gens vivent justement aux yeux des hommes, ont des idées saines et convenables sur la Divinité, et conservent aussi tous les articles du Symbole des Apôtres. On ne peut leur reprocher que leur haine pour l'Église romaine et pour le clergé. »

Au lieu de l'origine que nous avons indiquée plus haut du nom Vaudois, certains auteurs l'attribuent à l'union que soutinrent ces Chrétiens avec les disciples d'un certain Pierre Valdus, qui fut l'instrument d'un grand réveil en France dans le milieu du douzième siècle. Cette opinion est pleinement réfutée par une connaissance plus exacte de l'histoire de ces temps; mais la liaison des Vaudois avec ce respectable témoin n'en est pas moins un fait constant et important. Valdus était un négociant riche et considéré de Lyon. Un jour qu'il était à table en partie de plaisir avec des amis, l'un d'eux tomba mort subitement d'un coup d'apoplexie. Cela rendit Valdus pensif sur l'état de son âme et sur son salut éternel. L'étude des Saintes-Écritures et la lumière du Saint-Esprit le conduisirent à la conversion et à la foi au Sauveur; et dès lors, distribuant son bien en aumônes abondantes, il s'efforça en même temps de répandre la connaissance de la vérité évangélique parmi ses concitoyens, en leur expliquant l'Écriture-Sainte dans la langue du pays. Bientôt on vit affluer de toute la contrée une telle multitude d'auditeurs, que ce mouvement excita l'envie des prêtres romains, plongés

dans l'ignorance et la débauche. Il éclata une persé-cution qui dispersa ces Vaudois dans plusieurs con-trées; un grand nombre d'entre eux s'enfuirent en Bohême, où Valdus lui-même doit s'être rendu avec eux, et avoir fini ses jours. Et c'est là l'origine de la liaison de ces témoins de France avec ceux de Bohême.

Ces Vaudois et ces Bohémiens réunis eurent alors des intervalles de temps assez calmes. Ils formèrent un culte régulier, veillant entre eux à une bonne discipline, et tenant en plusieurs endroits des assem-blées secrètes; en d'autres lieux, ils les tenaient même publiquement.

Ils s'intéressaient aussi, selon leurs forces, à ceux de leurs frères vaudois qui étaient restés dispersés; et ils leur envoyaient, en Angleterre, en Hongrie, dans le Brandebourg, dans la Poméranie et dans d'autres contrées, des ministres pris d'entre eux. Cela dura ainsi sans éclat pendant plus de deux cents ans, jus-qu'à ce que, découverts par l'imprudence de deux de leurs prédicateurs, ils furent persécutés cruellement, et obligés de s'enfuir pour la plupart dans d'autres lieux encore, comme nous le verrons plus loin.

Pour en revenir à ce qui concerne plus particuliè-rement la Bohème et la Moravie, les efforts des évê-ques de Rome, jusqu'au quatorzième siècle, se diri-gèrent surtout vers l'introduction du rituel latin dans le culte public de ces contrées. Mais sous le règne de Charles IV, les choses en vinrent au point qu'il ne s'agit de rien moins que de faire admettre décidé-

ment toutes les superstitions et les abus qui étaient devenus régnants dans l'Église occidentale. Dans ce dessein, le pape et l'empereur érigèrent en 1350 l'évêché de Prague en archevêché, y établirent une université, et y placèrent des professeurs allemands et italiens: on ne se contenta plus seulement d'introduire dans les Églises la langue latine et les cérémonies romaines, mais il fut aussi défendu aux ecclésiastiques de se marier, et la coupe fut ôtée au peuple dans le repas de la cène, de sorte que ceux qui voulaient communier sous les deux espèces et selon l'institution du Seigneur, étaient obligés de le faire secrètement dans leurs maisons et dans des lieux écartés. Mais ils le firent; et ainsi, dès le jour où la religion romaine s'introduisit en Bohème, le protestantisme y exista pareillement, et y prit une forme toujours plus prononcée. Les fidèles trouvèrent toujours quelques prêtres bien disposés, qui se prêtaient à un culte plus évangélique, quoiqu'ils s'exposassent ainsi à toutes sortes de mauvais traitements, et même à la mort. Plusieurs nobles, il est vrai, qui ne voulaient pas perdre la faveur et les places de la cour, se laissèrent entraîner peu à peu à admettre toutes les opinions et les usages de l'Église romaine; mais parmi ceux-mêmes qui se joignirent extérieurement à cette Église, il en resta un grand nombre qui s'opposaient en secret à ses fausses doctrines; et Dieu suscita, surtout parmi les ecclésiastiques, des hommes de bien, qui s'élevèrent publiquement dans les temples, dans les écoles, et même

dans l'église du château de Prague, contre la corruption croissante, et préparèrent ainsi la belle œuvre dont nous donnons l'histoire.

Au nombre des premiers que nous présente l'ordre des temps, nous trouvons d'abord Jean Militsch, homme savant, pieux et zélé, d'une race noble de Moravie, et prédicateur de l'église du château, en 1360. Il attirait à ses prédications un tel concours, que pour satisfaire l'avidité du peuple, il était souvent obligé de prêcher trois fois par jour, soit en langue bohémienne pour les indigènes, soit en langue allemande pour les étrangers. Ses sermons et sa conduite sans reproche portèrent un grand nombre d'âmes à un changement de vie extraordinaire, comme cela eut lieu entre autres chez trois cents femmes de mauvaise vie, qui s'étaient réunies pour vivre en commun, et qui donnèrent les preuves d'une véritable conversion. Elles continuèrent à rester ensemble; mais leur maison de péché devint une église qui prit le nom d'*Église de Marie-Madelaine.* Le serviteur de Dieu ne craignait pas de déclarer publiquement qu'il préférait beaucoup ces pécheresses converties à toutes ces autres femmes qui vivaient dans les couvents sous le nom de nonnes. Il forma à Prague une école où les jeunes gens s'instruisaient dans la théologie d'après l'Écriture-Sainte; et en général il arracha à l'Église romaine, par la force de ses prédications et de ses écrits, un grand nombre d'adhérents soit de Bohème, soit d'autres contrées. L'empereur Charles IV l'estimait beaucoup; mais

le pape, comme on le concevra facilement, le détestait, surtout depuis que, pressé par sa conscience, selon son propre témoignage, ce même Militsch eut fait un voyage à Rome, pour y protester publiquement contre les doctrines et l'impiété du clergé romain.

Au retour de ce voyage, il fut mis en prison par l'archevêque de Prague, mais bientôt relâché à cause du peuple, auprès duquel il jouissait d'une haute estime. Au sortir de prison, il passa en Moravie, en Silésie et enfin en Pologne, où il ne cessa d'enseigner. Le pape le poursuivit, il est vrai, encore jusque dans cette dernière retraite, en ordonnant à l'archevêque de Gnèse d'en user envers cet hérétique frappé de l'interdit, avec toute la rigueur des lois ecclésiastiques. Mais cet ordre arriva trop tard; ce serviteur si béni de Dieu, était déjà entré dans la joie de son Seigneur par une mort bienheureuse.

Quelques années avant Militsch, et ensuite conjointement avec lui, prêchait aussi à Prague Conrad Stiekna, natif d'Autriche, où se trouvaient alors beaucoup de Chrétiens évangéliques. Il s'élevait dans ses prédications avec une liberté illimitée, et souvent avec un succès visible, contre les vices du clergé et des courtisans. Un jour qu'il avait parlé avec beaucoup de chaleur contre le luxe et l'immoralité des vêtements, les femmes de la plus haute classe de Prague en furent tellement frappées, qu'elles firent aussitôt une réforme dans toute leur mise.

A l'exemple de Militsch, il exhortait aussi ses au-

diteurs à prendre la cène sous les deux espèces. Il mourut en 1369, et fut enterré dans le cimetière de l'église du château, avec la gloire d'un fidèle confesseur de la vérité.

Encore dans le même temps, on vit paraître Matthias Janowsky, qui, après avoir étudié à Paris, avait été d'abord confesseur très-estimé de l'empereur. Il montra un zèle ardent contre les désordres de l'Église, et tâcha de profiter de la confiance dont il jouissait auprès de l'empereur, pour l'engager à travailler à une réformation, en convoquant à cet effet un concile général. L'empereur lui répondit que cela appartenait qu'au pape, auquel il en fit aussitôt la demande. Mais celui-ci en fut irrité à un tel point, qu'il ne se donna pas de repos, que ce souverain n'eût chassé de l'empire le pieux Janowsky. Celui-ci revint pourtant quelque temps après, et termina sa vie dans la solitude. Sur son lit de mort, il consola ses amis par l'espérance de temps meilleurs: « La fureur des ennemis de la vérité, dit-il, a maintenant le dessus; mais il n'en sera pas toujours de même; car *il s'élèvera un peuple sans apparence, sans épée, et sans pouvoir, auquel ils ne pourront résister.* » Il ajouta qu'il n'y en aurait qu'un seul d'entre eux qui verrait cet heureux temps; et les Frères remarquent qu'en effet un certain Wenceslas parvint à un âge si avancé, qu'il vit, soixante ans après, se former l'Église des Frères, dont il devint l'un des membres. Janowsky mourut l'an 1394.

Il est digne de remarque que dans ce même temps

(de 1370 à 1394) où les confesseurs dont nous venons de parler apparaissaient en Bohème, le grand et bienheureux témoin de la vérité, Jean Wiclef, s'opposait courageusement en Angleterre à la même corruption de l'Église, attaquant à la fois les abus généraux, les prétentions du pape, et les ordres monastiques, ses serviteurs. Il était professeur de théologie à l'université d'Oxford, possédait des connaissances rares, et sondait sans cesse les Écritures, ce qui lui valut de la part de ses contemporains le surnom de *docteur évangélique*. Il recommandait à tous les Chrétiens, et surtout aux docteurs, de lire la Bible fréquemment; il la traduisit en anglais pour la mettre, malgré la défense du pape, à la portée des laïques; et il produisit en général un grand effet chez ses compatriotes et chez les étrangers. On peut bien s'attendre qu'un homme d'une piété reconnue, qui attaquait les erreurs de l'Église romaine et les vices du clergé avec une profonde connaissance des Écritures, ne pouvait échapper à la persécution; mais la situation où se trouvait alors l'Angleterre, ne permit pas à ses ennemis de l'approcher de son vivant. Ce ne fut que vingt-huit ans après sa mort, savoir en 1415, que le pape put sévir contre les restes de sa personne: après que le concile de Constance l'eut condamné comme hérétique, le pape fit déterrer ses ossements et les livra aux flammes.

Mais le plus célèbre et le plus remarquable des témoins de la vérité que Dieu suscita en Bohème à

cette triste époque, est sans doute le martyr Jean Huss. Comme l'Unité des Frères tire son origine des descendants de ce fidèle témoin, il est juste que nous nous arrêtions avec plus de détails sur ce qui le concerne.

FIN DU LIVRE I.

LIVRE SECOND.

DEPUIS JEAN HUSS JUSQU'À LA NAISSANCE DE L'UNITÉ DES FRÈRES (1373—1457).

Jean Huss, professeur de l'université, et prédicateur de l'église académique de Bethléhem, à Prague, était né de parents pauvres et inconnus, et reçut son second nom, selon l'usage de ces temps, du lieu de son origine, Hussinecz, bourg du midi de la Bohème, où il nâquit le 6 juillet 1373. Il fit ses études avec succès à Prague, et fut maître ès-arts à l'âge de 20 ans, puis peu après professeur de théologie à l'université. Il n'avait été d'abord que domestique d'un professeur de cette ville, qui lui prêta des livres, et l'aida à continuer ses études.

En 1392, un riche particulier érigea et dota, à Prague, une chapelle, dans le dessein que les prédicateurs, qui jusqu'ici n'avaient osé enseigner dans la langue nationale qu'en secret et dans des maisons particulières, pussent le faire à l'avenir publiquement: cette chapelle fut appelée la *Chapelle de Bethléhem*, et Jean Huss y fut appelé comme prédicateur en 1402. Dans le même temps la reine de Bohème le choisit pour son confesseur, ce qui forma pour lui l'époque d'une grande faveur à la cour.

Il se distinguait dans tous ses emplois par une connaissance profonde de l'Écriture-Sainte, par la force de son éloquence, et par une conduite pure et sévère. Il attaquait ouvertement les désordres de la cour et du peuple, et jouissait même, auprès du clergé, de la réputation d'un homme de Dieu.

Dans le même temps s'introduisirent en Bohème les écrits de Wiclef, dont nous venons de parler. Huss trouva d'abord cet auteur trop hardi, et même dangereux; et en 1403 cette université de Prague, dont il faisait partie, signala comme hérétiques vingt-cinq de ses propositions, qu'elle défendit sous peine du feu de répandre et de professer. Mais à mesure que Huss médita ses écrits, il se trouva plus convaincu de leur accord avec l'Écriture-Sainte et avec les anciens Pères de l'Église; il représenta Wiclef, dans ses prédications, comme un homme juste et saint, et déclara franchement qu'il désirait d'aller après sa mort dans le même lieu que lui. Dès lors il fit de continuels progrès dans ces mêmes principes; et quand il vit plus tard la manière dont Wiclef fut traité, il ne reconnut plus dans la tyrannie du pape que le règne de l'antechrist.

Il put cheminer ainsi en paix pendant quelque temps, aussi long-temps surtout qu'il n'attaqua pas trop vivement le clergé. Un seul trait en fournit un exemple frappant. Lorsque au commencement de son œuvre, il ne s'attachait encore qu'aux idées générales d'une sévère moralité, et qu'il ne reprenait que la cour et la masse du peuple, quelques cour-

tisans se plaignaient de lui, en présence du roi, à l'évêque de Prague, qui leur répondit simplement que Huss avait fait serment à sa consécration de dire la vérité sans acception de personnes. Lorsque dans la suite Huss en vint à attaquer les désordres du clergé, et qu'à son tour l'archevêque vint demander au roi de lui imposer silence, le roi lui rendit sa propre réponse: « Huss n'a-t-il pas fait serment à sa consécration de dire la vérité sans acception de personnes? »

Le parti de ce courageux témoin s'accroissait d'autant plus, qu'on n'avait pas encore oublié que le pays professait originairement la religion grecque, et n'avait été soumis au joug de Rome que par une suite d'intrigues et d'injustices. Le souvenir de l'ancienne liberté religieuse, du service en langue nationale, de la communion sous les deux espèces, du mariage légitime des prêtres, vivait encore chez les peuples, et était souvent ranimé par de fidèles prédications, tandis que Rome elle-même ne cessait, par ses empiétements continuels sur les restes de liberté du peuple, d'exciter et d'irriter ces mêmes sentiments. C'est ainsi que par complaisance pour le pape, Charles IV accorda en 1361 aux Allemands qui se trouvaient dans l'université de Prague, et qui, en qualité de catholiques-romains, devaient y exercer une influence favorable à Rome, des avantages et des droits qui n'appartenaient réellement qu'aux Bohémiens. Cela engagea dans l'université, entre les étrangers et les gens du pays, une lutte longue et

opiniâtre qui jeta la division entre les professeurs et les étudiants, et qui même conduisit souvent à des voies de fait. La rupture s'étant déclarée sérieusement en 1408, Huss obtint du roi, l'année suivante, une ordonnance qui assurait trois voix à la nation bohémienne dans toutes les affaires relatives à l'université, tandis qu'elle réduisait à une les trois qu'avaient eues jusque-là les autres Allemands. Plusieurs milliers d'étudiants de cette dernière nation quittèrent alors la ville; et Huss, qui fut élu recteur par l'université en récompense de sa conduite, en fut d'autant plus haï par les partisans du pape. Le plus redoutable d'entre eux était l'archevêque Sbinek. Cet homme parvint à obtenir de la cour de Rome un ordre qui interdisait à Huss la prédication dans la chapelle de Bethléhem. Mais celui-ci n'y eut point d'égard, et répondit qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. La masse de la population partageait ces mêmes sentiments; et lorsqu'en 1410 ce même archevêque fit brûler dans la cour de son palais plus de deux cents volumes des écrits de Wiclef, le peuple ne fit que s'en moquer en chansonnant l'ignorance de l'archevêque. Effectivement, cet homme intolérant n'avait appris à lire qu'à l'époque où il fut nommé évêque; ce qui fit dire au peuple qu'il condamnait les auteurs avant d'avoir pu les lire.

Huss se déclara publiquement contre cette action déraisonnable, qui n'avait pour but que l'asservissement du peuple, et qui tendait à l'exciter à la révolte. On voit ici, à la gloire du peuple de Bohème,

le combat de la réformation dans toute sa vivacité, cent ans avant qu'il ait commencé ailleurs. Sur ces déclarations de Huss, le clergé l'accusa d'hérésie auprès du pape Jean XXIII. Il fut cité à Rome; et comme il ne pouvait se hasarder à y aller en personne, il y envoya un mandataire pour sa défense. Mais celui-ci fut mis en prison; Huss fut déclaré hérétique, et excommunié avec ses partisans; et le pape prononça d'avance l'interdit sur chaque endroit où il serait reçu. Cependant la protection du roi fit que ce premier jugement resta sans exécution. Huss en appela à un concile général, et continua de répandre la doctrine et les écrits de Wiclef, en ajoutant toujours, comme l'ont fait en tout temps les témoins de la vérité, qu'il était prêt à se rétracter, si on lui montrait ses erreurs par l'Écriture. Mais en même temps, il se prépara dès cette époque au martyre qui l'attendait.

Sa principale attaque contre le pape eut lieu en 1412, lorsque celui-ci publia presque par toute l'Europe, une croisade contre le roi de Naples et contre l'un des anti-papes de cette époque, en promettant une indulgence plénière à ceux qui prendraient part à cette guerre, ou en personne ou par des secours pécuniaires. Huss et Jérôme, son ami, s'élevèrent hautement contre une pareille publication, soit dans les auditoires de l'université, soit dans la chapelle de Bethléhem; et ils soutinrent qu'il était contraire à la doctrine de Christ d'exciter des Chrétiens à la guerre contre des Chrétiens, et de promettre dans

ce but le pardon des péchés pour de l'argent ; que des ecclésiastiques ne devaient point prendre les armes pour se venger ; que Dieu seul pouvait pardonner les péchés ; et que par-dessus tout cela, l'indulgence ne pouvait se vendre à l'avance par jours et par années ; ils ajoutaient qu'on ne devait pas plus craindre l'injuste excommunication du pape, que les Apôtres ne redoutaient celle des synagogues. Le peuple de la ville insulta publiquement les vendeurs de ces indulgences ; et comme les magistrats firent décapiter trois des plus mutins, sans avoir égard aux réclamations de Huss, le peuple les honora comme martyrs, et ensevelit leurs corps dans la chapelle de Bethléhem.

Prague fut mise à l'interdit, c'est-à-dire que tout culte y fut absolument suspendu, et les églises fermées pour tout le temps où Huss s'y trouverait ; la sentence fut mise à exécution. Alors Huss crut devoir céder à l'orage, et se retirer ; mais il prêcha avec d'autant plus de force en d'autres villes, dans les villages et en rase campagne ; de manière que, comme il arrive toujours dans des cas de ce genre, son expulsion ne servit qu'à répandre davantage l'Évangile.[1] Du reste il en appela solennellement du pape à Christ, le juste juge.

A cette époque toute l'Église d'Occident se préparait au concile général de Constance, qui devait se rassembler le 1er novembre 1414. Ce concile avait

[1] Actes VIII, 1, 4.

pour objet, d'abord de mettre fin aux troubles scandaleux de l'Église, dans laquelle on voyait alors trois papes se disputer le gouvernement, comme précédemment on en avait déjà vu deux engagés dans une semblable querelle. Il n'y avait aussi dans toute la catholicité même, qu'un cri pour demander une réformation de l'Église, dans son chef et dans ses membres; et enfin les Catholiques désiraient apaiser le mouvement religieux excité par Wiclef et par Huss.

Ce dernier fut cité devant le concile. Comme l'empereur d'Allemagne lui avait promis un sauf-conduit pour s'y rendre, Huss déclara publiquement par des lettres affichées à toutes les portes des églises, des séminaires et des couvents de la Bohème, en langue latine, bohémienne et allemande, qu'il était effectivement prêt à se rendre à cet appel. Il déclara de plus dans ces lettres, que si quelqu'un pouvait le convaincre de quelque erreur, il n'avait qu'à se présenter devant l'archevêque ou devant le concile, et que là il y recevrait réponse. A sa demande, non-seulement l'archevêque de Prague, mais même le juge des hérétiques pour la Bohème, lui remirent une déclaration d'orthodoxie; et le roi, qui lui était dévoué plus que jamais, lui donna pour compagnons trois des gentilshommes les plus considérés du pays, parmi lesquels on remarque surtout Jean De Chlum; enfin il recommanda lui-même Huss aux pères du synode.

Huss prit congé des siens par une circulaire, où

il leur disait entre autres: « ..... Vous savez que je ne vous ai enseigné aucune erreur. Persévérez dans la vérité, et confiez-vous en la miséricorde de Dieu. Gardez-vous des faux prédicateurs..... Je vais me rendre à cette grande assemblée où le Seigneur me fera la grâce d'endurer les épreuves, la prison, et même, s'il le faut, la mort la plus amère..... En tout cas notre joie sera grande en nous retrouvant dans les tabernacles éternels. »

Ce fut le 11 octobre 1414 que Huss se mit en route pour Constance. Dans toutes les villes et villages par où il passait, le peuple accourait en foule pour voir cet homme si célèbre. Partout il était reçu avec enthousiasme. A Nuremberg, il reçut la sauve-garde de l'empereur, qui paraissait le mettre en parfaite sûreté; car elle portait: « que l'empereur avait pris sous sa protection et sous celle du saint empire, l'honorable maître Jean Huss, se rendant au concile de Constance; qu'il ordonnait à tous les états, magistrats et sujets de l'empire de le laisser passer, s'arrêter, aller et venir, reposer et retourner en liberté chez lui, par tous les passages, portes, ponts, seigneuries, villes, bourgs, villages et châteaux, sans aucun empêchement, ni obstacle, lui et ses serviteurs, valets, chevaux, chars, et toutes propriétés. » On verra comment cette sauve-garde fut respectée des enfants de « celui qui est meurtrier et menteur dès le commencement. »

A Nuremberg Huss afficha, comme il le faisait dans toutes les grandes villes, des lettres patentes

annonçant qu'il allait à Constance pour y défendre sa foi contre tous ses accusateurs.

Le 3 novembre, il arriva dans cette dernière ville, et prit son logement chez la veuve d'un boulanger, non loin de l'endroit où le pape Jean XXIII avait déjà choisi sa demeure.

Dès le lendemain Huss fit annoncer son arrivée à ce dernier, en ajoutant que puisqu'il avait, lui Huss, une sauve-garde de l'empereur, il espérait que le chef du clergé lui accorderait aussi sa protection. Le pape reçut les chevaliers bohémiens, porteurs de ce message, de la manière la plus polie, et leur dit entre autres: « Lors même que Huss aurait assassiné mon propre frère, il ne lui arrivera rien, aussi longtemps qu'il sera à Constance. » Il leva même, après s'être entretenu avec les cardinaux, l'interdit prononcé contre Huss, en le faisant seulement prier de ne se présenter nulle part à la messe, pour éviter le scandale. Mais ces belles apparences disparurent bientôt. Quelques ecclésiastiques, entre lesquels se trouvait un des amis d'enfance de Jean Huss, le représentèrent, dans des placards publics, comme un hérétique, distribuèrent chez le pape et les cardinaux des exposés tronqués de ses doctrines prétendues erronées, et l'accusèrent de s'être élevé comme un rebelle, contre l'autorité légitime de l'Église.

Huss fut, en conséquence, cité le 28 novembre devant le pape et un certain nombre de cardinaux, qui lui déclarèrent qu'il était accusé d'hérésie. Il répondit qu'il aimerait mieux mourir que de se rendre

sciemment coupable d'aucune erreur, et qu'il était prêt à rétracter tout ce qu'il aurait pu avancer de faux, dès qu'on le lui aurait montré. Quoiqu'on parût satisfait de cette réponse, on ne le laissa pas cependant retourner chez lui, mais on lui donna une garde, et il fut emmené chez un chanoine, où il fut retenu huit jours.

De Chlum se plaignit hautement de cet acte attentatoire à la sauve-garde de l'empereur; mais le pape répondit qu'il n'y pouvait rien, étant lui-même en la puissance des cardinaux. De Chlum en écrivit alors à l'empereur, qui ordonna qu'on délivrât Huss à l'instant, fallût-il faire sauter les portes de la prison; mais le pape s'opposa à l'exécution de cet ordre. Les protestations les plus énergiques de De Chlum et d'un grand nombre de seigneurs bohémiens contre cette trahison envers leur docteur bien-aimé, furent inutiles.

Lorsque, aux environs de Noël, l'empereur arriva lui-même à Constance, le haut clergé le fit changer de sentiments, et lui persuada qu'il n'avait pas le droit de prendre sous sa protection un homme coupable ou du moins déjà accusé d'hérésie.

De sa prison supportable Huss fut alors transféré dans un lieu infect, qui faisait partie d'un couvent de Dominicains sur le Rhin, où il essuya une forte maladie. Une commission fut ordonnée pour le juger; et tandis qu'on recherchait de tous côtés des témoins contre lui, on lui refusa l'assistance d'un avocat qu'il avait demandée.

Au bout de deux mois, le 3 mars 1415, il fut de

nouveau transféré dans une autre prison où il resta jusqu'au 20 du même mois. On vit alors un exemple frappant des vicissitudes humaines; car le même jour le pape Jean XXIII, auteur de son emprisonnement, s'enfuit lui-même sous un déguisement, pour échapper à l'abdication à laquelle le concile voulait l'obliger. Huss fut alors transporté dans le château de Gottleben, au-delà du Rhin, où fut bientôt amené aussi Jean XXIII qui avait été saisi dans sa fuite. Huss pouvait se promener de jour, enchaîné, sous les voûtes de cette prison; mais la nuit il était attaché par les mains, avec un cadenas, au mur contre lequel s'appuyait son lit. Pendant le cours de sa triste captivité qui dura plus de six mois, il composa différents petits écrits religieux, et adressa quelques lettres à ses amis de Bohème, pour les fortifier dans la foi, et leur donner quelques nouvelles des peines qu'il endurait pour Christ. Toutes ces lettres sont des preuves de la constance de sa foi, et de la profonde piété qui ne cessa de l'animer.

Dans le même temps, fut aussi emprisonné son ami Jérôme de Prague qui était pareillement venu à Constance avec une sauve-garde.

Les nobles de Bohème et de Moravie ne cessant de se plaindre, auprès de l'empereur et du concile, de ce qu'on faisait ainsi languir en prison, sans l'entendre, leur docteur qu'ils estimaient tous innocent, on fixa enfin le 5 juin pour son interrogatoire solennel; et on le ramena du château de Gottleben dans un couvent de Franciscains. Une commission de cardi-

naux, d'évêques et d'autres membres du clergé s'étant assemblée dans la salle à manger du couvent, on mit sur le bureau les pièces à sa charge; et l'on se préparait à le condamner sans l'avoir entendu, lorsque De Chlum et un autre seigneur de Bohème protestèrent avec force contre une pareille conduite, et obtinrent de l'empereur qu'on fît paraître l'accusé. Mais lorsqu'il commença à répondre par l'Écriture, et même par les Pères de l'Église, aux accusations dont on le chargeait, il s'éleva contre lui un cri si furieux, et un tel déluge d'injures et d'abominations, qu'il fut contraint au silence. L'empereur résolut alors d'assister aux séances suivantes du 7 et du 8 juin pour maintenir l'ordre. Cette mesure eut du moins l'effet qu'on l'écouta; mais ce fut également sans succès pour lui. On lui demanda de se soumettre sans restriction au jugement de l'assemblée, et de rétracter tout ce qu'il avait faussement avancé, et même tout ce qu'on lui avait faussement imputé, comme par exemple, entre autres absurdités, qu'il eût prétendu être la quatrième personne dans la Divinité, etc. Comme Huss conjurait l'assemblée au nom de Dieu de ne pas le forcer à rétracter des erreurs qu'il n'avait pas soutenues, et que ni les instances de l'empereur, ni celles de l'assemblée, ne purent le contraindre à la rétractation absolue qu'on exigeait de lui, on le déclara hérétique endurci, et on le menaça des peines destinées à de tels hommes. Huss recommanda sa cause à Dieu, le céleste juge, et fut ramené dans son cachot.

De Chlum lui tendit amicalement la main, le consola, et l'exhorta à la constance. Mais l'empereur déclara que s'il ne se rétractait pas, il était digne du feu. Plusieurs prélats plus modérés firent leurs efforts pour le porter, encore dans son cachot, à la rétractation demandée; mais il refusa jusqu'à la fin de prendre sur lui, pour sauver sa vie, même l'apparence de l'hérésie.

Il eut à cette époque, dans sa prison, un songe remarquable. Il lui sembla qu'il était occupé, dans son église de Bethléhem, à peindre sur la muraille une image du Sauveur, qu'un étranger vint aussitôt effacer. Là-dessus vinrent d'autres habiles dessinateurs qui rétablirent l'image plus belle qu'auparavant; et il fut alors impossible aux évêques et aux prêtres assistants de l'effacer de nouveau malgré tous leurs efforts. Là-dessus il se réveilla plein de joie. Les Frères de l'Église renouvelée croient voir en cela une image de ce qui est effectivement arrivé. On sait que le trait particulier de cette Église, qui lui a succédé, est l'attachement au point de vue des souffrances de Christ crucifié, qu'ils s'efforcent sans cesse, comme Paul, de dépeindre aux hommes sous ces traits.[1]

Dans une de ses dernières lettres aux fidèles de Bohême, Huss prévoyant déjà sa mort prochaine, adressa aux différentes autorités religieuses et temporelles de son pays ses dernières exhortations; il recommanda à leur vive reconnaissance les deux

[1] Gal. III, 1.

gentilshommes De Duba et De Chlum, qui l'avaient assisté si fidèlement dans ses épreuves, et il conclut en disant :

« Je vous adresse cette lettre du fond de mon cachot et dans les liens, attendant que le concile prononce demain ma sentence de mort, et pleinement assuré que Dieu ne m'abandonnera pas. Il ne permettra pas que je renie sa vérité, et que je rétracte des erreurs que je n'ai pas avancées. Je ne puis vous décrire toute la miséricorde dont le Seigneur mon Dieu use envers moi, et avec laquelle il m'assiste dans mes tentations étonnantes; vous ne la reconnaîtrez que quand nous serons entrés par la grâce de Christ dans les joies à venir. — Aimez-vous les uns les autres, c'est ma dernière prière; n'empêchez personne de rendre témoignage à la vérité, et tâchez que les fidèles ne soient pas opprimés par la force. »

Toutes les tentatives pour faire rétracter ce courageux témoin étant restées inutiles, l'empereur Sigismond envoya, le 5 juillet, la veille de son exécution, les deux seigneurs De Chlum et De Duba avec quatre évêques, pour recevoir sa dernière déclaration. Les députés se rendirent dans sa prison; et lorsqu'il eut été amené hors de son cachot en leur présence, Jean De Chlum, son digne ami, lui parla ainsi :

« Cher docteur! Des laïques sans instruction, comme nous, ne peuvent aisément te donner des conseils dans cette affaire importante. Vois donc toi-même si ta conscience t'accuse des choses que le concile met à ta charge. Si tu en es coupable, n'aie

pas honte d'embrasser de meilleures opinions. Mais si ta conscience te rend témoignage que tu es innocent, garde-toi de faire la moindre chose qui l'offense, et de mentir à la face de Dieu. Laisse-toi plutôt ravir la vie que la vérité de Dieu. A cette parole de son ami, les yeux de Huss se remplirent de larmes, et il répondit d'une voix douce: « Digne homme! Dieu m'est témoin que je céderais et me rétracterais volontiers, si j'avais avancé quelque chose de faux, quelque doctrine qui ne fût pas en accord avec l'Écriture et avec la sainte Église. Je ne demande pas mieux que d'être redressé par l'Écriture; si on le fait, je suis prêt de tout mon cœur à me rétracter. » L'un des évêques présents lui demanda s'il prétendait être plus sage que tout le concile? Huss répondit: « Donnez-moi un seul, le moindre des membres de l'assemblée, qui m'explique la vérité mieux que je ne l'ai comprise, et je la recevrai volontiers de sa part. » — « Voyez-vous, s'écrièrent les évêques, voyez-vous l'entêtement et l'endurcissement de l'hérétique! » Là-dessus ils le firent ramener dans son cachot, et rendirent réponse à l'empereur.

Le lendemain 6 juillet, jour anniversaire de la naissance de Huss, qui était alors âgé de quarante-trois ans, tout le concile se rassembla pour sa quinzième session générale, afin de prononcer sur le sort de Huss. L'empereur lui-même y parut en grand costume, accompagné des princes de l'empire et de toute la noblesse.

L'évêque de Riga fit tirer l'accusé de sa prison par des soldats, pour le faire conduire à la cathédrale, où se trouvait une foule de peuple, outre les cardinaux, les évêques, les abbés, et les docteurs en théologie et en droit. Le cardinal d'Ostia présida l'assemblée à la place du pape déposé. L'empereur était assis sur un trône avec une couronne d'or. L'électeur et comte palatin, Louis, était debout à sa droite avec le globe impérial, et de l'autre côté le bourgrave de Nuremberg avec l'épée. L'archevêque de Gnèse lut la messe, et demanda en larmes à la Sainte Vierge son intercession auprès de Dieu pour l'extirpation des hérésies. Là-dessus on chanta la litanie avec l'introït : *Exaudi nos Domine !* (Seigneur, exaucez-nous !) : puis on lut l'Évangile : *Gardez-vous des faux prophètes ;* et on termina par le chant : *Veni Creator, Spiritus !* (Viens, Créateur, Saint-Esprit !). Huss fut obligé de rester debout devant la porte de l'Église pendant la messe, afin que le service religieux ne fût pas souillé par sa présence. Après le service, il fut introduit dans le concile. C'était la première comme la dernière fois qu'il paraissait dans une des séances publiques et générales de ses juges iniques. On le plaça sur un échafaudage élevé, afin qu'il pût être vu de chacun.

Alors l'évêque de Lodi s'avança, et tint un discours en latin sur cette parole de Paul : *Ut destruatur corpus peccati* (afin que le corps du péché soit détruit).[1]



[1] Rom. VI, 6.

Il appliqua ces mots à l'extirpation des hérésies, puis des hérétiques, et enfin à Huss lui-même, en terminant par ces mots : « Sire, que Votre Majesté détruise donc, conformément à mon texte, les hérésies et les erreurs, mais en particulier cet hérétique-là, par l'endurcissement et la malice duquel tant de lieux dans le monde ont été atteints de la peste de l'erreur. Cette sainte fonction vous est réservée, à vous, empereur glorieux. Par cette action magnifique, Votre Majesté s'acquerra une gloire immortelle, jusqu'à la postérité la plus reculée. »

Pendant tout ce temps, Huss avait été à genoux, et avait prié Dieu les mains jointes. Le discours étant terminé, on condamna encore une fois les propositions de Wiclef, et on commença à donner lecture des griefs contre Huss. Celui-ci chercha, pendant cette lecture, à répondre sur ces différents points; mais on lui ordonna de se taire, vu qu'on l'avait assez entendu; et lorsqu'il essaya de réfuter quelques-unes des calomnies les plus grossières, on commanda aux sergents de l'empêcher de parler. Voyant alors qu'on ne voulait pas, sur ses prières instantes, lui accorder la parole, il se jeta de nouveau à genoux en élevant les yeux au ciel, et recommanda sa cause à haute voix à son Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Après la lecture des griefs, l'évêque de Concordia s'avança à la tribune, et publia la sentence du concile contre la personne et les écrits de Jean Huss. Le concile y déclarait hérétiques et damnables les arti-

cles extraits des livres de Huss; il ordonnait de brûler ses livres publiquement, soit à Constance, soit en tout autre lieu où on les trouverait, et le déclarait hérétique lui-même. Par ces causes, il devait être condamné comme tel, et ignominieusement dépouillé de sa qualité de prêtre.

Huss écouta cette sentence avec calme, et fit ensuite cette prière: « Seigneur Dieu, je te prie, par ta miséricorde, de pardonner à tous mes ennemis; car tu sais bien que j'ai été accusé faussement par eux, enveloppé par de faux témoins, accablé de calomnies, et enfin injustement condamné. Mais pardonne-leur ce péché pour l'amour de ta miséricorde! » Les évêques le regardèrent, à ces mots, d'un air irrité, en traitant ces paroles d'hypocrisie.

On procéda alors à l'exécution de la sentence, et l'on commença par le casser et le dégrader de sa qualité de prêtre. Pour cela, l'archevêque de Milan et six autres évêques s'approchèrent de lui, et le conduisirent vers une table sur laquelle étaient les vêtements de la messe, dont ils le revêtirent comme s'il allait fonctionner. Lorsque l'aube (le surplis blanc) fut placé sur lui, il dit : « Mon Seigneur Jésus-Christ a aussi été revêtu d'un vêtement blanc par Hérode, et envoyé par lui à Pilate. » Au moment où il se trouva entièrement revêtu des vêtements sacerdotaux, les évêques l'exhortèrent encore une fois à rétracter ses erreurs pour sauver sa vie, tandis qu'il en était encore temps; mais Huss s'adressant au public de dessus l'échafaudage, s'écria, les larmes aux yeux, et

dans une grande émotion : « Ces évêques ici m'exhortent à rétracter des erreurs! Si c'était une chose qui n'eût pour suite que l'opprobre d'un homme, ils pourraient me persuader plus aisément; mais maintenant je suis devant la face de mon Dieu, où je ne puis leur céder, à moins de blesser ma conscience et de blasphémer mon Seigneur qui est au ciel; car j'ai de tout temps enseigné, écrit et prêché le contraire des choses dont ils m'accusent. Comment oserais-je lever les yeux au ciel si je faisais une pareille rétractation? Comment oserais-je regarder en face ceux que j'ai instruits, et qui sont en si grand nombre, si je mettais actuellement en doute les doctrines que je leur ai annoncées, et qu'ils ont reçues comme des vérités certaines? Les scandaliserais-je par un exemple ignominieux? Non, je ne le ferai pas; et je n'estimerai pas mon corps, qui est également destiné à la mort, plus précieux que le salut éternel de ceux que j'ai instruits. »

Alors les évêques et le clergé tout entier s'écrièrent: « C'est maintenant que nous voyons son opiniâtreté dans la malice, et son endurcissement dans l'hérésie! Descends de l'échafaudage, descends! »

Lorsqu'il fut descendu, les évêques commencèrent les cérémonies de la dégradation. L'archevêque de Milan et l'évêque de Besançon s'approchèrent de lui, et lui ôtèrent la coupe des mains, en lui disant: « Maudit Judas, qui as abandonné le conseil de la paix, et qui t'es allié avec les Juifs! Voici, nous t'ôtons la coupe, dans laquelle est offert le sang de

Christ pour le salut du monde; tu n'es plus digne de lui. »

Huss répondit à haute voix: « Mais moi je mets toute mon espérance et ma confiance en Dieu mon Sauveur. Je sais qu'il ne m'ôtera jamais la coupe du salut, mais que je la boirai avec son secours encore aujourd'hui dans son royaume. »

Alors s'avancèrent les autres évêques; et chacun d'eux, en lui ôtant, l'un après l'autre, une partie du vêtement sacerdotal, prononça une malédiction différente. Huss répondit: « Je me chargerai de tout mon cœur de cet opprobre pour l'amour de la vérité, et pour le nom de mon Seigneur Jésus-Christ. »

Il s'agit ensuite de faire disparaître sa tonsure; mais à ce sujet il s'éleva une violente dispute entre les évêques pour savoir si on emploîrait pour cela le rasoir ou les ciseaux. Huss ne put s'empêcher de regarder l'empereur, et de dire: « N'est-ce pas une chose singulière, qu'étant tous cruels, ils ne puissent s'accorder sur le genre de leur cruauté! » Après de longs débats, les ciseaux l'emportèrent, et on lui coupa les cheveux en forme de croix. Enfin, on lui racla aussi les doigts avec un couteau, pour lui ôter en quelque sorte par-là le saint-chrême (l'huile sainte) et les prétendus *caractères indélébiles* du sacerdoce.

Après que les rites de la dégradation eurent été accomplis de cette manière, les évêques s'écrièrent: « Maintenant le saint concile de Constance repousse Jean Huss du sacerdoce et des fonctions excellentes

dont il était revêtu, et déclare par-là que la sainte Église et la maison de Dieu se séparent de cet homme, et le livrent, dépouillé de l'appui ecclésiastique, au bras séculier. »

Mais avant d'y procéder, ils lui mirent sur la tête un bonnet de papier en forme de mitre, long environ d'une aune, sur lequel on avait dessiné trois diables, et écrit en grands caractères, *hérésiarque* (archihérétique). Huss en le voyant se consola par ces mots: « Mon Seigneur Jésus a porté, pour moi pauvre pécheur, jusqu'à sa mort ignominieuse sur la croix, une couronne d'épines beaucoup plus douloureuse. C'est pourquoi je porterai volontiers pour l'amour de lui, celle-ci qui est bien plus légère. » — Enfin, les évêques s'écrièrent: « Maintenant nous livrons ton âme à Satan et à l'enfer. » — Mais moi, dit Huss, je la remets à mon bon Seigneur, Jésus-Christ! — Les évêques se tournant ensuite vers l'empereur, lui dirent: « Le saint concile de Constance livre maintenant au jugement et au bras séculier, Jean Huss, qui n'a plus de fonctions à remplir dans l'Église. »

Comme le méchant tâche de faire exécuter le mal par d'autres, plutôt que de le faire lui-même quand il y a trop de scandale, on se passa le martyr de main en main; l'empereur se prêtant à cette comédie, se leva, reçut en sa qualité de juge suprême, le criminel qu'on lui livrait, et dit à l'électeur et comte palatin Louis: « Cher oncle et prince, comme nous ne portons pas l'épée en vain, mais que nous la por-

tions pour la punition des malfaiteurs, prenez ce Jean Huss, et faites-lui faire, en notre nom, ce qui convient à un hérétique. » Le comte palatin posa les ornements dans lesquels il servait le roi, exécuta l'ordre reçu, et remit Jean Huss au bailli de la ville, en disant : « D'après l'ordre et le jugement de notre gracieux souverain, l'empereur romain, prenez ce Jean Huss, et brûlez-le comme un hérétique. » Le bailli le remit au bourreau et à ses valets, et ordonna expressément de ne lui point ôter ses vêtements, sa ceinture, sa bourse, son couteau, ni quoi que ce fût qu'il eût sur lui, mais de le brûler avec tout ce qu'il portait.

Et c'est ainsi qu'il fut conduit à la place de l'exécution, pour laquelle on avait choisi une prairie située entre les jardins, devant la ville, du côté du château de Gottleben. Deux des serviteurs du comte palatin le prirent entre eux; deux valets du bourreau marchèrent devant, et deux derrière. On évalue le nombre de ceux qui l'escortaient, outre les princes et les seigneurs, à huit cents soldats. Le concours du peuple fut si grand, qu'il fallut fermer les portes de la ville, et ne laisser passer le peuple que par troupes successives, de peur que le pont ne se rompît par la foule.

Sa marche vers le lieu du supplice fut édifiante, même réjouissante. Lorsque, passant devant le palais de l'évêque, il vit brûler ses livres sur la grande place, il sourit de cette vaine démonstration. Il exhorta les gens qui marchaient à côté de lui à ne pas croire

qu'il souffrît pour quelque hérésie, et il déclara que ses ennemis l'avaient calomnié par haine et par envie. Un peu plus loin il s'écria avec beaucoup de force: « O Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, aie pitié de moi! » et il continua de faire de pareilles prières jusque sur la place de l'exécution. Le peuple qui entendait ses discours et ses prières ardentes, disait: « Nous ne pouvons savoir ce que cet homme a enseigné et prêché précédemment; mais pour le présent, nous n'entendons de lui que de saints discours et des prières chrétiennes. »

Arrivé à la place où il devait souffrir la mort dans les flammes, il tomba à genoux, leva les yeux au ciel, et fit, d'un visage serein et à haute voix, une prière tirée du Psaume XXX[me] et du LI[me], répétant surtout ce verset: « Je remets mon esprit entre tes mains: tu m'as sauvé, Seigneur, Dieu fidèle! » Pendant sa prière, la mitre de papier, où étaient dessinés les diables, étant tombée de sa tête, il la regarda en souriant. Mais quelques satellites qui l'entouraient, s'écrièrent: « Qu'on la lui remette, afin qu'il soit brûlé avec les diables, les maîtres qu'il a servis. » Huss recommença à prier, en disant: « Seigneur Jésus, je souffrirai volontiers cette mort cruelle et terrible pour l'amour de ton Évangile et de la prédication de ta sainte Parole; mais toi, pardonne à mes ennemis le crime qu'ils commettent. » Sur l'ordre du comte palatin, les bourreaux le firent cesser de prier, et le saisirent pour lui faire faire trois fois le tour du bûcher. Pendant ce temps, il

continua à protester de son innocence devant le peuple. Il demanda ensuite à adresser quelques paroles à ceux qui avaient été ses gardiens en prison. Lorsqu'ils furent venus, il leur dit : « Je vous fais mes sincères remerciements, mes amis, pour toutes les bontés que vous avez eues envers moi; car vous vous êtes conduits à mon égard, comme mes frères bien-aimés, et non comme mes gardiens. Sachez aussi que je crois fermement en mon Sauveur, pour le nom duquel je souffre volontiers cette mort, étant assuré d'être encore aujourd'hui avec lui en paradis. »

Enfin les bourreaux s'emparèrent de lui et le fixèrent à une forte planche dressée en terre, avec des cordes mouillées, et les mains liées derrière le dos; l'attachant à la cheville des pieds, sous les genoux, autour du corps et sous les bras. Mais comme il avait la face tournée vers le soleil levant, on pensa que l'hérétique n'en était pas digne: il fallut donc recommencer l'opération, et tourner son visage vers l'occident. Ils attachèrent ensuite autour de son cou une chaîne noire et rouillée; sur quoi il dit en souriant : « Mon cher Maître et Sauveur a été lié pour moi d'une chaîne bien plus cruelle et bien plus dure; pourquoi, moi, pauvre malheureux, aurais-je donc honte d'être lié pour l'amour de son nom de cette chaîne-là? »

Alors les bourreaux commencèrent à arranger le bûcher. Ils placèrent sous ses pieds quelques petits fagots de menu bois, et amassèrent autour de lui de

la paille et du gros bois jusqu'à la hauteur du cou. Huss voyant un paysan qui en apportait sa part, s'écria en souriant: *Sancta simplicitas!* (sainte simplicité!)[1]

Mais avant qu'on mît le feu au bois, le comte palatin et le maréchal d'empire De Pappenheim s'avancèrent encore vers lui, et l'exhortèrent à rétracter ses doctrines pour sauver sa vie. Alors Huss s'écria à haute voix, du milieu du bûcher: « Je prends Dieu à témoin, que je n'ai jamais enseigné les erreurs que mes ennemis mettent sur mon compte au moyen de leurs faux témoins; mais que j'ai tâché, dans toutes mes prédications et mes enseignements, de délivrer l'homme de la tyrannie du péché. C'est pourquoi je consens avec joie à confirmer aujourd'hui, par ma mort, cette vérité que j'ai enseignée, écrite et prêchée. » A ces paroles, ils joignirent les mains, et se retirèrent.

Alors les bourreaux mirent le feu au bois. Mais Huss se mit à chanter et à prier à haute voix, plusieurs fois de suite, en ces termes: « Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi! » Lorsqu'il voulut le dire pour la troisième fois, le vent lui poussa la flamme et la fu-

[1] On conçoit le sentiment dans lequel Huss put faire cette exclamation. Mais peut-être n'est-elle pas aussi fondée en vérité qu'on pourrait le croire. Aux yeux de Dieu, faire le mal est toujours mal; et l'ignorance, qui quelquefois peut pallier une action, provient pourtant, au fond, de l'endurcissement du cœur. *Voyez* Éphés. IV, 18.

mée contre le visage, ce qui lui ôta la parole. Mais on vit encore sa tête et ses lèvres se mouvoir avec l'expression de la prière, pendant tout le temps qu'il faudrait pour prononcer deux ou trois fois l'Oraison dominicale; après quoi le Seigneur mit un terme à la souffrance de son fidèle serviteur, en appelant son âme au repos et au rafraîchissement éternel, à onze heures du matin.

Lorsque le bois fut consumé, le cadavre étant encore attaché au pieu, les bourreaux poussèrent l'un et l'autre brutalement dans le feu, avec des perches, et jetèrent encore du bois par-dessus, pour achever de consumer le tout. Le comte palatin, ayant appris qu'un des valets du bourreau avait conservé le manteau et la ceinture de Huss, ordonna de brûler ces objets, avec tout ce qui existait de lui, dans la crainte que les Bohémiens ne vénérassent ces reliques comme des objets sacrés. Lorsque tout fut consumé, les bourreaux chargèrent sur un char les cendres de Huss, avec la terre sur laquelle s'était faite l'exécution, et jetèrent cette charge dans le Rhin, qui coule près de là, afin qu'il ne restât rien de lui à ses amis, et que jusqu'à la dernière trace de ce saint témoin fut anéantie. Mais comme l'exprime un verset que l'on composa à cette époque : « Ses cendres se répandront en tout pays ; ni fossé ni rivière ne pourront les retenir. Et ceux que l'ennemi crut réduire au silence en les mettant à mort, chantent et publient après leur mort, en tout lieu, l'Évangile qu'il pensait comprimer. »

Au mois de mai de l'année suivante, Jérôme de Prague, compagnon d'œuvre du fidèle Jean Huss, éprouva le même sort, avec un courage et une joie que ses ennemis même furent obligés d'admirer.

La haute noblesse et le peuple de Bohème et de Moravie, qui s'étaient hautement déclarés pour Jean Huss, furent révoltés de l'injustice et de la cruauté avec laquelle on avait, contre toute foi et promesse, condamné au feu ces deux docteurs; et l'irritation des esprits contre l'Église romaine ne fit que redoubler. La nation entière se plaignit de cet inique procédé, dans un ample mémoire signé par plus de cent chevaliers, et plus de mille gentilshommes. L'attachement des nombreux amis de Huss à sa personne fut si grand, qu'on emporta en Bohème la terre de la place de son exécution, et qu'on célébra son martyre par des médailles, des tableaux, des cantiques, et par l'établissement d'un service annuel au jour de sa mort; et la nation soutint ouvertement que Huss était mort innocent.

Le concile de son côté, sans faire aucune attention à ces réclamations, continua ses persécutions: les partisans de Huss furent excommuniés; on leur enleva leurs églises, on les jeta en prison, on offrit de l'argent à ceux qui en livreraient quelques-uns: des centaines d'entre eux furent enfermés dans les mines profondes de Kuttenberg; d'autres noyés, d'autres brûlés; en un mot, ce fut à cette époque que commença cette suite de martyres, qui distingue si glorieusement cette portion de l'histoire du peuple de

Dieu. Nous ne citerons que deux traits de ce genre. Un fidèle pasteur hussite fut placé, après beaucoup de mauvais traitements, avec trois paysans et quatre enfants sur un bûcher. Comme on les exhortait encore une fois à renoncer à leur hérésie, le pasteur répondit: « Dieu nous en préserve ! Nous sommes prêts à souffrir la mort, non-seulement une fois, mais si c'était possible, cent fois, plutôt que de renier la divine vérité qui nous a été révélée si clairement dans l'Évangile. » Lorsqu'on eut mis le feu au bûcher, le pasteur prit les enfants dans ses bras, entonna avec eux un cantique de louanges sous la voûte des flammes, et rendit l'esprit après que les enfants eurent été étouffés entre ses bras.

Même hors du pays, les Hussites n'étaient pas en sûreté. Un riche négociant de Prague, nommé Kræsa, ayant fait connaître, par quelques propos qu'il tint dans un hôtel, à Breslau, qu'il professait aussi la doctrine de Huss, fut mis en prison. Le lendemain, un étudiant de Prague y entra pour la même cause. Celui-ci étant effrayé, le négociant cherchait à l'encourager. « Mon frère, lui dit-il, quel honneur pour nous d'être appelés à rendre un témoignage public à notre Seigneur Jésus ! Le combat est court, la récompense éternelle. Pensons à la mort amère de notre Sauveur, et aux tourments des nombreux martyrs de la vérité. » L'étudiant n'eut pas le courage de donner sa vie pour l'Évangile; mais Kræsa fut brûlé vif.

Ce furent de pareils traitements, renouvelés et

multipliés avec une cruauté insatiable, qui firent enfin éclater cette guerre des Hussites, si terrible et si connue, qui fut conduite pendant treize ans avec une cruauté inouïe, et dans laquelle les Hussites développèrent un courage et remportèrent des succès incroyables, sur la croisade que le pape fit publier contre eux. Comme le récit de ces événements s'écarterait trop de notre but primitif, nous n'entrerons en aucun détail à ce sujet, et nous nous bornerons à faire observer que c'est à tort, qu'on impute à l'Évangile de Christ des choses qui ne sont dues qu'à la méchanceté de ceux, qui, sous le même nom, professent une religion entièrement différente. En accordant même que les Hussites eurent tort de se défendre contre leurs ennemis, ou plutôt contre leurs bourreaux, il faut convenir, qu'à parler justement, ce ne fut point pour propager, ni même pour défendre leur religion contre des incrédules, qu'ils se battirent; mais pour défendre leurs personnes contre des assassins. Si on s'était contenté du côté de Rome d'écrire, de prêcher contre eux, de les excommunier, de les déclarer hérétiques, ils n'eussent jamais pensé à répondre les armes à la main, ou s'ils l'eussent fait, ils eussent agi contre les principes les plus évidents de l'Évangile. Mais quand on brûle et qu'on noie des hommes innocents, quand on les jette dans des cachots, qu'on les dépouille de toutes choses, alors, encore une fois, la résistance de ceux que l'on traite ainsi, n'est une guerre de religion que dans un sens très-impropre, et seulement en

tant que la religion en est devenue le prétexte chez les assaillants ; mais dans le fait, c'est la défense personnelle contre des brigands.

Les Hussites se divisèrent bientôt en deux partis principaux selon les vues qui les animaient, les *Calixtins* et les *Taborites*. Ces derniers, les Taborites, prirent leur nom d'une montagne située près de la ville d'Aust, qui leur servit, dans le commencement, de rendez-vous pour leurs assemblées religieuses, plus tard de camp, enfin de forteresse principale, ce qui les engagea à lui donner le nom de Tabor, c'est-à-dire camp, en langue bohémienne.

Ce parti-là qui, plus tard, se divisa lui-même en deux branches si différentes, offrit d'abord le plus haut intérêt : tandis que les Calixtins, politiques et fidèles, sous le manteau de la sagesse et de la modération, se bornèrent bientôt presque uniquement à exiger la participation à la coupe (au *calice*) dans la cène, les Taborites insistaient avec une grande force sur l'abolition des erreurs de doctrine et de tous les usages qui, n'étant que des inventions humaines, ne servaient qu'à favoriser la superstition. Ils en appelaient pour toutes choses à l'Écriture, en rejetant tout ce qui ne s'accordait pas avec elle ; ils s'efforçaient de rétablir la pureté et la simplicité primitives de l'Église apostolique : ils se nommaient entre eux frères et sœurs, et tenaient leurs repas en commun. La prédication formait la principale partie du culte. Le baptême et la cène se célébraient par leurs ecclésiastiques en habits ordinaires, en quelque lieu que

ce fût,[1] et sans aucune cérémonie superstitieuse, comme les deux seules institutions religieuses ordonnées par Christ. Il n'était pas permis à ces ecclésiastiques de posséder des biens; ils vivaient des dons volontaires des croyants.

Les Taborites signalaient les ordres monastiques comme une invention du diable: ils rejetaient, comme contraires à la Parole de Dieu, les doctrines du sacrifice de la messe, du purgatoire, de la confession auriculaire, de l'invocation des saints, de l'adoration des images et des reliques, et du mérite des œuvres. Ils insistaient sur l'exécution d'une discipline ecclésiastique sévère, et sans égard aux personnes. — Parmi leurs docteurs, se distinguèrent bientôt Wenceslas Coranda, et Nicolas Épiscopius.

Tel était le caractère originaire de la masse des Taborites; mais bientôt la foule ne se borna plus à désirer pour elle-même la réformation des abus; elle tenta de propager ses vues par la force; et de la défensive, elle en vint à l'offensive. Le roi de Bohême, Wenceslas, étant mort en 1419, et la couronne étant échue à l'empereur Sigismond, les Bohémiens, qui avaient refusé obéissance au pape, ne voulurent non plus reconnaître ce souverain, qui s'était montré dévoué à tous ses intérêts. Alors l'empereur pénétra en Bohême avec une armée nombreuse, accrue par des nuées de troupes voisines,

[1] L'original dit: *dans des lieux non consacrés* (an ungeweihter Stätte).

que le pape avait appelées à cette entreprise comme à une croisade.

La guerre devint furieuse des deux parts. Les Taborites démolirent les couvents, dépouillèrent les églises romaines de leurs ornements, de leurs images et de leurs reliques, et exercèrent une vengeance sanglante sur les prêtres et les moines. Il se mêla aussi parmi eux des prêtres fanatiques, qui annonçaient une arrivée prochaine de Christ, qui règnerait avec les Taborites sur ses ennemis, pendant mille ans; et dès ce moment nous trouvons dans ce parti des Taborites, deux classes de gens formant comme deux extrêmes, les Chrétiens spirituels, et les Zélotes de réformation, qui une fois engagés dans la guerre, ne songèrent plus qu'à se maintenir par la force.

Les Calixtins qui furent considérés pendant longtemps comme un troisième parti des Hussites, et qui en effet tenaient le milieu entre les deux partis que nous venons d'indiquer (les Chrétiens spirituels et les partisans de la guerre), les Calixtins, disons-nous, avaient leur siége principal à Prague, et comptaient dans leurs rangs les premières familles de la nation, de même que les principaux ecclésiastiques et docteurs de l'université de Prague. Ils étaient assez exactement représentés par le lâche Rockyzan que nous allons voir figurer à leur tête. Ce qu'ils exigeaient du parti papiste, se réduisit bientôt à ces quatre points, qui n'allaient pas à la racine du mal:

1° Que la Parole de Dieu fût prêchée librement et sans obstacle par les prêtres du Seigneur, comme Christ l'a ordonné aux Apôtres.

2° Que la sainte cène fût administrée à tous les croyants, sous les deux espèces, selon l'institution du Sauveur.

3° Que les biens et les possessions temporelles fussent ôtées au clergé, et que le clergé lui-même, fût ramené, d'après les préceptes de l'Évangile, à la simplicité apostolique.

4° Qu'une discipline rigoureuse fût établie, et que toute espèce de vices fussent sévèrement punis, aussi bien chez les ecclésiastiques que dans le troupeau.

Parmi les principaux d'entre les Calixtins de cette époque on distingue surtout ce Jean Rockyzan que nous venons de nommer, prédicateur de la cathédrale de Prague, qui acquit, par ses talents extraordinaires et par son éloquence, une telle considération, qu'en 1427 on lui confia la surintendance générale sur les Églises de son parti, et qu'il osa aspirer à l'archevêché de Prague, qui venait d'être vacant.

Cependant le pape convoqua à Bâle, en 1432, un nouveau concile général, auquel on invita les Bohémiens à se rendre, pour terminer à l'amiable les différends qui existaient entre eux et la cour de Rome. Ils envoyèrent en effet leurs députés, parmi lesquels on remarquait Rockyzan du côté des Calixtins, et Nicolas Épiscopius de celui des Taborites.

Après bien des débats et de longues négociations, on s'accorda enfin, en 1433, sur les articles suivants, qu'on nomma *Compactata :*

1° La Parole de Dieu doit être prêchée librement; mais non cependant sans l'autorisation des supérieurs spirituels, et sans l'autorité du pape en dernier ressort.

2° Les biens de l'Église doivent être administrés par le clergé, suivant les préceptes des saints Pères. Celui qui s'en empare commet un sacrilége.

3° L'usage de la cène sous une seule espèce, pour le peuple, a été établi par l'Église pour de sages raisons; cependant le concile accorde aux Bohémiens, en vertu de ses pleins pouvoirs, l'usage de la coupe; mais sous la condition expresse qu'on ne pourra empêcher personne de prendre la cène de la manière ordinaire, et qu'on enseignera positivement au peuple que Christ est tout entier dans chacune des deux espèces.

Les Taborites protestèrent contre cet accord fallacieux avec l'Église romaine; et cette opposition causa une nouvelle guerre civile, dans laquelle les Calixtins eux-mêmes s'étant rangés contre les Taborites, ceux-ci finirent par succomber.

Mais bientôt après les Calixtins reconnurent que Rome n'avait voulu que se jouer de sa parole. Tandis que Rockyzan avait été élu archevêque de Prague par les États de l'empire, le pape refusa absolument de le confirmer. Rockyzan qui reconnaissait, dans le fond de sa conscience, la vérité des doctrines de

Huss et de l'Évangile, fut par-là d'autant plus irrité contre l'autorité papale; et dans ces dispositions il entreprit une chose qui aurait pu avoir pour Rome des suites fatales; il s'occupa à opérer une nouvelle réunion de l'Église de Bohème avec l'Église grecque. On mit effectivement la main à l'œuvre: Rockyzan engagea, en 1450, les États de Bohème à envoyer une députation à Constantinople à ce sujet; mais en 1453 Constantinople fut prise par les Turcs, et le projet échoua.

Dans ces temps de trouble, les Taborites, réduits par la souffrance et l'épreuve, à la portion vraiment chrétienne d'entre eux, continuaient à chercher en silence, et sous la double oppression des Papistes et des Calixtins, une réformation véritable de l'Église. Entre eux se distinguait surtout Grégoire de Razerherz, homme plein d'humilité, attaché à un couvent, mais persuadé du néant de toutes les pratiques extérieures.

Comme il voyait que les Catholiques-romains, malgré tout le bruit qu'ils faisaient des bonnes œuvres, vivaient dans le péché, et que les Calixtins leurs ennemis, se trouvaient dans la même décadence, il réfléchit d'autant plus mûrement sur ce qu'il avait lu dans Huss et dans l'Écriture-Sainte; et il se vit conduit à penser qu'il fallait à l'Église un tout autre état de choses que celui dans lequel elle avait vécu jusqu'à ce jour. Plusieurs autres personnes s'unirent à lui dans les mêmes sentiments; mais comme ces Chrétiens ne respiraient que sous l'op-

pression de leurs ennemis, ils formèrent en secret, par tout le pays, des assemblées dans lesquelles ils s'occupaient des moyens d'amener ces changements, qu'un besoin toujours plus prononcé leur faisait désirer.

Rockyzan lui-même, quoique partagé et ambitieux, faisait encore à cette époque des discours pleins de force, qui augmentaient chaque jour en eux ces dispositions. Cet homme que nous verrons plus tard si lâche, déclarait alors ouvertement que l'Église romaine était la Babylone de l'Occident, que le pape était l'ennemi qui sème l'ivraie de ses traditions parmi la bonne semence de l'Évangile, que la foule s'appelle chrétienne sans l'être, etc., etc. « Nous, dit-il, qu'on appelle *Utraquistes* (les Calixtins), nous n'avons pas encore touché le vrai point de la chose : nous nous arrêtons à l'extérieur, et ne faisons que montrer les mauvais fruits, sans attaquer la racine; mais après nous viendra un peuple qui ira plus à fond, et qui fera une œuvre agréable à Dieu et salutaire aux hommes. »

Les Frères (car c'est ainsi que nous appelons dès ce moment les Chrétiens qui bientôt se constituèrent définitivement sous ce nom), les Frères, toujours plus désireux de voir paraître cette délivrance de l'Église, résolurent de ne pas se borner à de vains désirs, mais de mettre la main à l'œuvre. Ils s'adressèrent pour cela à Rockyzan lui-même, qui les reçut avec bonté et leur découvrit d'autres hommes éclairés et vraiment chrétiens qui ne firent qu'augmenter leur ardeur. Mais

ils voulaient agir : ce n'est pas assez, disaient-ils, de sentir ses liens, il faut les rompre. Ils insistèrent donc auprès de Rockyzan, et le conjurèrent de renoncer à ce qu'il voyait être contraire à la foi; ils lui représentèrent que s'il voulait le faire, ils s'attacheraient à lui à tout prix; qu'il était bien plus glorieux de souffrir avec le peuple de Dieu, pauvre et méprisé, que de jouir avec les impies de leurs riches salaires ; que le rétablissement de l'Église était bien loin de ne consister que dans l'usage de la coupe : qu'il devait, lui, se séparer publiquement de celui qu'il avait appelé lui-même l'antechrist, être fidèle à sa conscience, et ne pas courir après un faux épiscopat pour perdre avec Judas le véritable.

Rockyzan répondait toujours en tergiversant, parce qu'il aimait mieux l'honneur qui vient des hommes que celui qui vient de Dieu, et qu'il ne voulait pas perdre la perspective de devenir évêque de l'empire, ni la considération dont il jouissait dans toute la Bohème. Il alléguait les difficultés insurmontables de l'entreprise; qu'il s'exposerait, par un accord trop étroit avec eux, à des maux inutiles; que s'ils avaient assez de courage pour agir seuls, il ne désapprouverait pas leur entreprise, etc.

Sa conscience le contraignit cependant à s'intéresser pour eux auprès de Georges Podiebrad, plus tard roi de Bohème, actuellement régent, qui aimait les Frères, et qui était Calixtin. Il lui demanda un asile pour eux; et Podiebrad leur assigna effectivement un district du pays nommé *Litiz*, sur les fron-

tières de la Silésie et de la Moravie, qu'il leur abandonnait pour s'y établir en toute sûreté de conscience, et y professer en paix les principes qu'ils avouaient toujours plus ouvertement. Peut-être pensait-il en même temps, au moyen de cette mesure, délivrer le reste du pays de leur influence inquiétante. Quoi qu'il en soit, dès l'an 1453, il se rendit en ce lieu, de Prague et de quelques autres endroits, un nombre considérable de nobles, de bourgeois et d'ecclésiastiques, qui se réunirent dans la résolution de braver tous les périls pour conserver leur liberté religieuse, et en même temps aussi de souffrir toutes choses, plutôt que de s'opposer à leurs ennemis les armes à la main, comme l'avaient fait précédemment les Taborites.

Non-seulement ces Chrétiens s'en tinrent fidèlement à la doctrine de Jean Huss, mais l'Esprit de Dieu leur fit faire de jour en jour quelques pas de plus dans la carrière où il était entré.

Quant au service divin, ils avaient des prédicateurs d'entre les Calixtins, qui avaient renoncé aux superstitions de leurs autres collègues; on remarque surtout entre eux Michel Bradassius, pasteur de Zamberg, qui, conjointement avec plusieurs prêtres de son sentiment, abolit un grand nombre de cérémonies inutiles, rétablit la discipline relâchée, et n'admit à la cène personne qui ne prouvât, par une conduite chrétienne, la réalité de sa foi.

Mais cette sévérité même irrita contre eux ceux qui ne voulaient pas se soumettre à une discipline aussi rigoureuse, et augmenta le nombre et la haine

de leurs ennemis. Les prêtres fidèles furent accusés d'être des novateurs, et cassés.

Les Frères de Litiz, quoique établis à part, étaient encore loin cependant d'être indépendants pour le gouvernement de leurs Églises; on leur donnait encore leurs prédicateurs; et on leur en envoyait de tels, que leurs discours renouvelaient sans cesse le mécontentement; les personnes qui nourrissaient des sentiments évangéliques abandonnaient les églises, restaient sans culte régulier, et finissaient par ne plus rechercher ni cène ni baptême.

Les Frères s'adressèrent donc de nouveau aux Calixtins, qui, moins prononcés, jouissaient plus en paix de leurs droits religieux, et avaient néanmoins parmi eux quelques hommes de bien.

Rockyzan rejeta décidément des projets qui allaient de plus en plus à une rupture complète avec l'Église établie. Mais son collègue Martin Lupace, quoiqu'il eût passé des Taborites aux Calixtins, conservait encore de l'attachement pour les premiers, et leur conseilla de persévérer avec courage; ajoutant même que puisqu'ils rencontraient tant de difficultés, ils devaient cesser de chercher du secours parmi les hommes, et aviser aux moyens de former entre eux une constitution religieuse indépendante, dont ils confieraient le gouvernement à des hommes capables de cette tâche, tirés du milieu d'eux-mêmes: qu'ils devaient prendre pour modèle de doctrine et de discipline la primitive Église; que par-là ils s'attireraient sans doute toute la colère du

parti catholique, et de ceux qui ne voulaient pas s'en séparer entièrement, mais qu'ils feraient en cela la volonté de Dieu et sauveraient leurs âmes; qu'ils se souvinssent des rudes combats qu'avaient soutenus dans les années précédentes les amis de la vérité, tout en se rappelant en même temps, que le moyen de défendre l'Église n'était pas l'effusion du sang et le meurtre. Il insistait surtout pour qu'ils établissent entre eux de l'ordre et un gouvernement ferme; et et il leur répétait qu'ils devaient s'occuper à tirer du milieu d'eux-mêmes des ministres, à qui on chercherait ensuite à procurer une ordination régulière. Le même conseil leur fut donné encore par quelques autres prêtres calixtins.

Les Frères sentirent toute la gravité d'une pareille résolution, et furent pressés de la soumettre entièrement à Celui qui a fait la promesse que « là où deux ou trois s'accorderaient sur la terre à demander quelque chose en son nom, il le leur accorderait. » Ils se rassemblèrent donc pour prier le Seigneur, et pour lui demander si c'était sa volonté et si le moment était venu qu'ils se retirassent de cette Église, devenue une Sodome et une Babylone spirituelle, pour former entre eux-mêmes une Église selon son cœur. Leur Père céleste ne les laissa pas sans réponse, et leur donna une assurance divine que *telle était sa volonté :* ils mirent donc la main à l'œuvre; cela se passait en 1457.

Ils prirent le nom d'*Unité des Frères*, ou de *Frères de l'Unité*, et élurent du milieu d'eux trois anciens

provisoires, au nombre desquels était ce Grégoire dont il a déjà été fait mention (p. 70), vieillard d'une piété, d'une sagesse, et d'une connaissance rare des choses divines, neveu et collègue de Rockyzan.

FIN DU LIVRE II.

LIVRE TROISIÈME.

DEPUIS LA NAISSANCE DE L'UNITÉ DES FRÈRES JUSQU'À LA RÉFORMATION (1457—1517).

Il ne se passa pas trois ans depuis que les Frères eurent constitué leur Église, qu'ils furent déjà dans le cas de montrer par les faits de quel esprit ils étaient animés. Comme un grand nombre d'âmes fidèles se rendaient vers eux de toutes les parties de l'empire, et que même on voyait partout, en Bohème et en Moravie, se former des groupes qui correspondaient avec eux, les Calixtins, aussi bien que les prêtres romains, les représentèrent, non-seulement comme des hérétiques, mais comme des hommes prêts à renverser la constitution civile, qui voulaient former un état dans l'état, renouveler les troubles des Taborites qui venaient à peine de finir, et s'emparer à la fin du gouvernement. On les cita devant le consistoire de Prague: et Rockyzan qui jusque-là les avait assistés en toutes choses, au moins par-dessous main, craignant de perdre sa place ou son crédit, les accusa de s'être séparés avec précipitation, et se déclara entièrement contre eux. Il alla même, cet homme qu'un historien (Loretz) appelle le bon Rockyzan, jusqu'à inciter le roi de Bohème à étouffer

cette étincelle par un coup de vigueur, comme
disait, avant qu'elle allumât un incendie. Le r
George Podiebrad, qui, en son particulier, n'ét
point ennemi des Frères, n'osa les protéger cont
la fureur de tant d'ennemis réunis: et comme à s
avénement au trône (en 1458), il avait fait serme
d'extirper les hérétiques, il voulut accomplir
moins une partie de sa promesse, et consentit à sé
contre les Frères, pour sauver les Calixtins qui l
avaient aidé à monter sur le trône. La première pe
sécution contre les Frères éclata donc. Ceux de M
ravie qui en ressentirent les premiers effets, che
chèrent un refuge en Bohème; mais ici les maux
tous ne firent que s'accroître. Ils furent déclar
déchus de leurs droits civils, et chassés, au cœur
l'hiver, des villes et des villages; leurs biens fure
confisqués. On jetait les malades dans les champ
où plusieurs moururent de faim et de froid; on l
mettait en prison pour les contraindre par la fain
la soif et les tortures, à avouer qu'ils avaient des de
seins révolutionnaires, et à découvrir leur prétend
complices; et comme on ne pouvait rien tirer d'e
on exerça à leur égard les dernières cruautés. O
coupa à plusieurs d'entre eux les pieds et les mai
plusieurs furent traînés par terre, écartelés, brû
vifs: d'autres périrent dans les prisons; et lorsqu'
vit enfin qu'on ne pouvait rien apprendre d'eu
ceux qui survécurent à ces atrocités d'une Église
prétend être l'Église chrétienne, furent renvo
dans un état de délabrement qui faisait horreur.

Pendant ces persécutions, les anciens remplissaient fidèlement leur devoir, et ne manquaient pas de visiter les Frères, au péril de leur propre vie, pour les fortifier dans la foi, et les exhorter à la patience. C'est ainsi, entre autres, qu'en 1461, Grégoire, ce neveu de Rockyzan dont nous venons de parler, allait à Prague, pour y vaquer aux fonctions de son périlleux ministère. Au moment où il venait de rassembler les Frères dans une maison pour prendre la cène, le juge qui les aimait sans oser les avouer, leur fit conseiller de se retirer. Grégoire, qui pensait que des Chrétiens ne doivent pas s'exposer sans nécessité, était d'avis qu'on ne prît pas même le repas,[1] mais qu'on se séparât en hâte; d'autres jugèrent qu'on ne devait pas se déranger par cette raison : quelques jeunes étudiants surtout se vantèrent même que les tortures et les bûchers n'étaient pour eux que des bagatelles.

L'assemblée fut donc surprise, et le juge dit aux Frères, en ouvrant la porte, ces paroles, remarquables dans sa bouche : « Il est écrit que tous ceux qui vivront selon la piété, seront persécutés. Suivez-moi en prison. » Un ordre du roi ayant exigé qu'on les forçât par la question à avouer des complots politiques, presque tous ceux qui s'étaient vantés au-

[1] L'original porte mot à mot : *qu'on ne mangeât pas même.* Nous ne savons si cela indique que la cène était pour eux un repas, comme chez les premiers Chrétiens, ou si ces mots signifient simplement qu'on ne devait pas même prendre la cène à la hâte.

paravant de leur courage, renièrent leur foi par la crainte des tourments. Grégoire au contraire, qui est appelé dans l'histoire le patriarche des Frères, ne se laissa point effrayer. La torture le fit tomber dans un évanouissement, pendant lequel, à ce qu'il raconta dans la suite, il avait vu les trois hommes qui, six ans plus tard, furent désignés par le sort comme les premiers évêques des Frères. Ces hommes gardaient un arbre couvert de fruits, duquel se nourrissaient plusieurs oiseaux qui faisaient entendre un chant mélodieux.

Chacun le crut mort; et à cette nouvelle, son oncle Rockyzan accourut, et éclata en ces mots : « O mon pauvre Grégoire, plût à Dieu que je fusse où tu es maintenant! » Mais Grégoire reprit ses sens, et fut relâché à la prière de Rockyzan. Il vécut encore jusqu'en 1474, et continua de paître fidèlement l'Église qui lui était confiée.

Ces paroles qui échappèrent à Rockyzan pendant l'évanouissement de Grégoire, firent croire aux Frères que tout espoir n'était pas perdu à son sujet. Ils s'adressèrent donc de nouveau à lui, en le priant de vouloir bien, en sa qualité de premier ecclésiastique du royaume, à qui les États avaient confié le soin du salut des Bohémiens, procéder à une réformation de l'Église; ou du moins, si cela n'était pas possible, prendre en main la direction de leurs affaires, afin d'éviter que la rupture ne devînt totale. Mais, comme il persista dans son refus, ils rompirent entièrement avec lui, et lui firent, dans leur

dernier écrit, cette déclaration : « Tu es du monde, et tu périras avec le monde. » Dès lors la rupture fut prononcée sans retour; et Rockyzan se montra tellement irrité, que quelques années après, il sollicita contre eux, auprès du roi et du consistoire, de nouveaux ordres de persécution, et resta jusqu'à la fin de ses jours, leur plus cruel ennemi. Il mourut en 1471, et à ce que disent les historiens, dans le désespoir.

Cependant, l'évêque de Breslau ayant fait observer que les persécutions avec effusion de sang ne faisaient que multiplier les hérétiques, les mauvais traitements changèrent de nature, et on se borna peu à peu à rechercher les Frères de toutes parts et à les chasser de leurs demeures. Ils se réfugièrent donc dans les montagnes et dans les forêts, où ils se cachèrent comme ils purent. Mais alors, forcés de voir qu'il n'y avait, pour le moment, aucune réformation générale de l'Église à espérer, en butte à de continuelles persécutions, et abandonnés comme au milieu d'un désert, ils résolurent de prendre entre eux toutes les mesures nécessaires pour le maintien de la doctrine du salut et d'une discipline ecclésiastique qui y fût conforme.

Nous venons de dire qu'ils avaient déjà choisi parmi les leurs quelques hommes fidèles qu'ils avaient établis comme anciens de leurs Églises, et à qui ils avaient voué obéissance chrétienne. Ces anciens avaient entre autres droits, celui de convoquer auprès d'eux, lorsqu'ils le jugeaient nécessaire, les

plus marquants de leurs Frères dispersés en Bohème et en Moravie ; et les réunions ou synodes qui se formaient ainsi, se tenaient ici et là dans des coins reculés des montagnes. C'était de là que partaient les ordres relatifs à la conduite des Églises, soit entre elles, soit envers les gens du dehors et les magistrats.

Mais les Frères étaient occupés avec anxiété de pourvoir à un renouvellement régulier et non interrompu de leurs conducteurs spirituels, pour le cas où ceux qu'ils avaient actuellement d'entre les Calixtins leur seraient enlevés par la mort, sans être remplacés peut-être par d'autres, qui joignissent à l'amour de la vérité une ordination régulière. C'est pourquoi, après de mûres réflexions, ils résolurent de suivre le conseil que leur avaient donné déjà précédemment Lupacius et d'autres prêtres calixtins, et d'user du droit que Christ a confié à son Église de choisir et de nommer elle-même ses conducteurs. Pour l'exécution de ce dessein, les Frères se rassemblèrent, en 1467, en synode, à Lotha près de Reichenau. Il est intéressant de remarquer que le nom de cet endroit signifie une délivrance de la captivité. On se rencontra dans la maison d'un nommé Duchek, au nombre de soixante-dix personnes, prêtres, gentilshommes, savants, bourgeois et cultivateurs.

L'assemblée fut précédée d'un jeûne, et commença par des prières et par la lecture de la Parole de Dieu. Après cela on choisit, d'entre les Frères présents, vingt hommes; puis, d'entre ceux-là, neuf qui fussent d'une réputation intacte, et généralement

reconnus pour être instruits et expérimentés dans les voies divines et dans les vérités de la foi. Les onze autres restèrent chargés de la direction ultérieure de l'affaire. On présenta au Seigneur les neuf qui avaient été choisis, pour savoir lesquels il établirait pour prédicateurs de sa Parole; et les Frères résolurent pour cela de suivre la marche dont les Apôtres donnèrent l'exemple à la nomination de Matthias, celle du sort. Ils firent même plus; et ils soumirent à cette décision non-seulement le choix entre les neuf, mais encore la question si l'on devait n'en élire qu'un, deux, ou trois, ou même aucun. A cet effet, ils firent douze billets, dont neuf étaient blancs, et trois portaient le mot *est* (il est nommé), et ils les placèrent dans une urne; de manière que, selon la réponse du sort, les neuf auraient pu être rejetés. Après quoi, Grégoire, qui avait été jusque-là l'un des anciens provisoires, fit une nouvelle prière, et exhorta les Frères à s'en remettre avec une pleine confiance et une entière soumission à la décision du Père céleste; puis on fit venir un jeune enfant (selon d'autres un diacre), qui tira successivement de l'urne neuf billets, qu'il donna aux neuf frères, placés en ce moment au milieu de l'assemblée. Les neufs les transmirent aux onze qui dirigeaient l'action; et il se trouva que trois des frères avaient reçu la nomination du sort.[1] Toute

[1] Ces trois Frères étaient : Matthias de Kunewald, jeune homme de vingt-cinq ans; Thomas Przelaucius, et Élie Krenovius.

l'assemblée fut remplie de reconnaissance et d'adoration envers le Seigneur, et tous les membres en furent intimement convaincus qu'il avait exaucé la prière de ses enfants. On accepta, comme de sa part, les trois pasteurs indiqués, et l'assemblée éleva sa voix en chants de joie et d'actions de grâces. Les assistants leur tendirent la main en signe de l'obéissance qu'ils leur vouaient et qu'ils vouaient en eux au Seigneur. En même temps on les exhorta à entreprendre avec courage les fonctions difficiles auxquelles le Seigneur les avait si visiblement appelés. Ceux-ci y consentirent et témoignèrent qu'ils se confiaient pour cela pleinement en l'assistance divine: puis on termina par un cantique qui avait été préparé à ce sujet, et par la célébration de la cène, telle que le Seigneur l'a instituée.

Ces trois frères étant ainsi nommés anciens ou pasteurs, il fallut s'occuper de leur ordination, c'est-à-dire de leur installation solennelle dans leurs fonctions par un ou quelques ecclésiastiques qui l'eussent déjà reçue, et qui fussent autorisés à la leur transmettre par l'imposition des mains. Et à ce sujet il importe de remarquer la pureté des principes auxquels les Frères étaient parvenus sur ce sujet, en laissant la tradition, pour ne s'attacher qu'aux Écritures. Ils reconnurent, disent leurs propres historiens, *que ceux de leurs anciens actuellement existants* parmi eux, et qui avaient reçu l'ordination ecclésiastique avant de se joindre à eux, *étaient en plein droit*, d'après les usages des Églises

apostoliques, *de conférer cette ordination aux collègues qu'on venait de leur associer*. On convint unanimement *que dans la primitive Église, il n'existait aucune distinction de rang ou d'autorité entre les différents anciens d'une Église*, et que ce ne fut que plus tard que, dans un même troupeau, l'un des pasteurs fut établi sur les autres pour recevoir exclusivement la dénomination d'évêque, et la faculté de consacrer d'autres ecclésiastiques. Par conséquent, les Frères s'accordèrent à sentir que, quant à eux, ils pourraient se contenter de cette ordination biblique, conférée par leurs simples prêtres. Mais afin de prévenir plus pleinement, sous la persécution acharnée où ils se trouvaient, les objections et les calomnies de leurs adversaires, et de mettre à couvert, par tous les moyens possibles, la validité de leurs actes ecclésiastiques, ils résolurent de rechercher l'ordination de quelque évêque. Ce grand pas ne fut donc de leur part qu'une condescendance à un établissement qu'ils reconnaissaient n'être pas scripturaire.

Obtenir cette ordination de l'Église régnante était une chose qu'on ne pouvait espérer : il ne restait qu'une ressource ; mais cette ressource était là. Outre les Vaudois qui, dans le douzième siècle, avaient été envoyés de Dieu en Bohème, pour seconder les Frères dans leur lutte contre la puissance papale, une nouvelle colonie d'entre eux, chassée de France et d'Italie par de nouvelles persécutions, était venue se réfugier en Autriche ; et ces Chrétiens avaient des évêques dont la filiation n'étaient point contestée.

Les Frères envoyèrent donc auprès d'eux, pour y recevoir le grade et les droits d'évêques, trois de leurs prêtres, non les trois dont nous venons de raconter la nomination, mais trois autres déjà consacrés. L'un d'eux était ce respectable Michel Bradasius dont nous avons parlé précédemment (liv. 2, p. 73); le second était un prêtre qui avait passé de l'Église romaine dans leurs rangs; et le troisième avait appartenu primitivement à l'Église vaudoise. Ces trois hommes exposèrent à Étienne, l'évêque vaudois auquel ils s'adressèrent, et aux anciens qu'il s'adjoignit dans cette circonstance, les raisons pour lesquelles les Frères s'étaient séparés de l'Église dominante, et avaient résolu de pourvoir par eux-mêmes à la succession de leurs conducteurs spirituels, en venant demander à un évêque vraiment évangélique l'ordination épiscopale. Étienne témoigna aux Frères sa vive joie sur tout ce qu'il apprit par eux des mesures qu'ils venaient de prendre; il leur exposa en présence de ses collègues, l'origine, l'histoire et les rudes persécutions qu'avait endurées l'Église à laquelle il appartenait, de même que la succession non interrompue de leurs évêques; et, assisté de son co-évêque et des autres ecclésiastiques, il conféra aux trois pasteurs de Bohème la consécration désirée.

Les Frères étant de retour parmi les leurs, on convoqua un second synode, devant lequel ils se présentèrent en leur nouvelle qualité. On décida que les trois frères qui avaient été choisis par le sort, de

la manière qu'on a rapportée ci-dessus, recevraient premièrement l'ordination de pasteurs, et qu'ensuite l'un d'entre eux, savoir, Matthias de Kunewald serait sacré quatrième évêque; ce qui fut exécuté avec toute la solennité qui convenait à cette action importante.

Afin d'éviter l'abus qu'on faisait dans l'Église romaine du nom d'évêque, et pour prévenir l'orgueil et l'excès du pouvoir ecclésiastique, les Frères prirent la coutume de ne donner à leurs évêques que le nom d'*anciens* (*seniores*). Ils en eurent d'ordinaire trois ou quatre, préposés sur l'ensemble de leurs Églises : ces évêques étaient égaux en rang, quoique dans leurs assemblées générales il y en eût toujours un qui eût la présidence. On adjoignit à ces évêques dix *co-évêques*, ou *co-sénieurs* pour les assister dans la direction de l'Église.

Les négociations entre les Frères et les Vaudois établirent entre les deux Églises un nouveau lien; et elles se sentirent disposées à se réunir entièrement pour ne former qu'une même communion. La doctrine pure et la conduite chrétienne des Vaudois leur avaient gagné le cœur des Frères, qui n'avaient guère de reproche à leur faire, si ce n'est qu'ils ne confessaient pas assez franchement la vérité, et que pour échapper à la persécution, ils se soumettaient à plusieurs pratiques qu'ils n'approuvaient pas dans leur propre conscience. Les Frères leur exposèrent amicalement, par une députation, ces scrupules et quelques autres observations pareilles, qui

furent reçues des Vaudois avec humilité, et avec l'expression du désir qu'ils avaient d'en revenir au zèle de leurs ancêtres. Rare exemple de sincérité de la part d'une Église qui a perdu de son premier amour! En conséquence, la réunion projetée allait s'opérer, lorsque le dessein en fut éventé par quelques Vaudois mal intentionnés qui ne goûtaient point cette alliance, dans la crainte de participer aux persécutions des Frères. La suite de cette trahison fut une persécution acharnée contre tous les Vaudois qui se trouvaient en Autriche; Étienne, leur dernier évêque, fut brûlé avec plusieurs autres, et le reste de ces Chrétiens fut entièrement dispersé. Plusieurs d'entre eux, comme déjà leurs ancêtres au douzième siècle (liv. I, p. 29), se rendirent en Bohème et en Moravie, où ils se réunirent aux Églises des Frères, qu'ils grossirent ainsi sensiblement.

C'est cette espèce de réunion, jointe à l'ordination que les Frères avaient été prendre chez les Vaudois, qui a souvent fait appeler de ce nom les Frères de Bohème, quoique ceux-ci aient toujours eu soin de le rejeter, par plusieurs raisons qu'ils allèguent dans l'histoire de leurs persécutions.

En conséquence de l'importance que les Frères attachent, sûrement à tort, à l'ordination épiscopale et à sa succession, ils remarquent ici avec admiration les dispositions de la Providence, qui conserva la vie au dernier évêque des Vaudois, jusqu'au moment précis où il eut transmis à l'Église des Frères ce dépôt de l'ordination épiscopale, et enté en quel-

que sorte sur un arbre qui devait subsister, l'espèce de celui qui allait périr.

Si à cette occasion nous jetons un coup d'œil général sur l'histoire précédente de ces deux associations chrétiennes, nous trouverons qu'elles présentent un spectacle bien intéressant dans les siècles de ténèbres que nous avons parcourus jusqu'ici : et qu'elles peuvent justement être appelées les deux témoins de ces temps-là. Toutes deux forment une famille et une succession non interrompue de martyrs. Toutes deux produisirent une foule de témoins de la vérité évangélique, qui scellèrent leur témoignage par les plus dures souffrances et par la mort la plus ignominieuse. Ce que le Sauveur a prédit à ses disciples, qu'à cause de son nom ils seraient haïs, injuriés, tourmentés et mis à mort, s'est pleinement vérifié à leur égard ; et ces deux fidèles Églises ont été à un haut degré honorées de l'opprobre de Christ. Mais la main toute-puissante du Seigneur a su les conserver au milieu de leurs dangers inouïs ; et, quoique modifiées par la suite du temps, elles existent encore l'une et l'autre comme deux monuments de la puissance du Seigneur contre les portes de l'enfer.

A peine le bruit se fut-il répandu que les Frères avaient créé entre eux un corps ecclésiastique indépendant, que, dès l'année suivante (1468), et encore, comme on l'a dit, à l'instigation de Rockyzan, le roi George Podiebrad fit publier contre eux, dans l'assemblée des États, tenue à Prague, un nouveau décret portant « que chaque État du pays, (clergé, no-

blesse, bourgeois et gens de la campagne), devait faire toutes les poursuites possibles dans son district pour se saisir des Picards (comme on appelait alors les Frères en les confondant avec les Vaudois), et procéder contre eux comme bon lui semblerait, afin d'arrêter, par cette juste sévérité, *les progrès de la séparation.* » En peu de temps les prisons de la Bohème, et surtout celles de Prague, se trouvèrent remplies de ces persécutés, dont plusieurs moururent de faim, et d'autres endurèrent les traitements les plus inhumains. Le premier évêque des Frères entre autres, Michaël, y languit jusqu'après la mort du roi. D'autres furent obligés de s'enfuir de nouveau dans d'épaisses forêts, et de se cacher de jour dans des cavernes, où ils menaient la vie de ceux « dont le monde n'est pas digne. » Ils n'osaient faire du feu que la nuit, afin de ne pas trahir leur retraite par la fumée, qui aurait été visible pendant le jour; et c'est autour de ces feux qu'ils lisaient la Bible et priaient. Lorsqu'il était tombé de la neige et qu'ils étaient obligés de sortir pour chercher quelque nourriture, ils marchaient l'un après l'autre, de manière à ne mettre les pieds que dans les traces de celui qui avait précédé; puis le dernier traînait après lui quelques broussailles pour effacer ces empreintes, ou pour que le tout n'eût l'air que des pas de quelque pauvre homme qui aurait été ramasser du bois dans la forêt. C'est le séjour de ces hommes dans des cavernes qui leur fit donner, par dérision, le nom de *Caverniers* (*Jamnici*).

Et voilà comment, malgré toutes les apologies et les explications qu'ils purent présenter au roi, aux consistoires ou aux États, ils vécurent jusqu'en 1471, époque à laquelle Dieu mit fin à leur persécution par la mort du roi, et par celle de Rockyzan, qui mourut quinze jours avant lui, et comme on l'a dit, dans les remords et le désespoir.

Sous le roi suivant, Wladislas, les Frères jouirent d'un repos presque absolu. Leurs ennemis ne manquèrent pas, il est vrai, de renouveler dès le commencement, leurs efforts auprès de ce souverain pour le porter à la persécution; et ils parvinrent effectivement à en obtenir un nouvel édit contre les Frères; mais ceux-ci présentèrent une réfutation des calomnies de leurs adversaires, qui, pour cette fois les fit respecter. Leurs persécuteurs n'ayant pu réussir de ce côté, tentèrent de nouvelles voies, et essayèrent (en 1476) d'exciter la populace pour contraindre par-là le roi à sévir. Ne craignant point, dans ce but, d'employer la fraude la plus odieuse, ils engagèrent un homme de néant à feindre qu'il avait été ministre parmi les Picards, mais que contraint par sa conscience, il les avait quittés pour rentrer dans le sein de la vraie Église, ajoutant qu'il voulait maintenant, en signe d'un véritable amendement, faire connaître tout le mystère d'iniquité de ces gens abominables. Il dit alors qu'ils ne prononçaient dans leurs assemblées secrètes que des blasphèmes et des horreurs; qu'ils prostituaient la cène et le baptême, qu'ils commettaient toutes sortes

d'impuretés, qu'ils s'occupaient de sortilèges, qu'ils tuaient des gens pour s'emparer de leur fortune, et que de cette manière, ils avaient amassé d'immenses trésors.

Et comme à cette époque on ne pouvait encore rien répandre au moyen de l'imprimerie, on promena cet homme en tous lieux; on le fit monter dans les chaires pour y faire pénitence avec une grande apparence de sainteté, pour y raconter les horreurs de la secte, pour se recommander à l'intercession des fidèles, et les exhorter à éviter le commerce des Picards. Là où il ne pouvait se rendre, on y envoyait des attestations du fait, signées d'un grand nombre de témoins, et accompagnées d'avertissements pressants de la part des prêtres les plus considérés; et on faisait lire ces pièces du haut des chaires. La fraude produisit pour un temps un effet terrible; aucune apologie des Frères ne servait plus de rien; et ils s'attendaient aux derniers excès de fureur de la part de la populace, lorsque tout d'un coup cet homme, lassé de se traîner de lieu en lieu dans une pareille vocation, avoua qu'il s'était laissé gagner par argent pour calomnier les Picards, qu'il ne connaissait pas du tout. En même temps, plusieurs personnes sensées, qui désiraient connaître la vérité, et qui avaient secrètement visité les assemblées des Frères, avaient trouvé le contraire de tout ce qu'on leur avait dit, et s'étaient jointes à eux : de sorte que là encore le méchant fit une œuvre qui le trompa.

Les ennemis ayant vu qu'avec cette indigne impos-

ture ils avaient fait aux Frères plus de bien que de mal, cherchèrent à leur tendre un nouveau piége, plus caché, et les invitèrent, deux ans plus tard, sous le prétexte d'une tentative de réunion, à une discussion publique dans le collége de Prague. Mais la chose ne s'arrangea pas.

Au milieu de ces persécutions sans cesse renaissantes, les Frères; soit par un besoin de leur cœur, soit surtout afin d'éviter le reproche de séparation que leur faisaient leurs adversaires, en les accusant d'avoir rompu avec toute l'Église chrétienne, et de ne voir de salut que dans leur société particulière, les Frères, disons-nous, formèrent une entreprise bien touchante. Isolés comme l'arche au milieu du déluge, ils voulurent tenter s'ils ne pourraient découvrir en quelque lieu du monde des Chrétiens qui, comme eux, eussent échappé au naufrage général; ou comparables encore à des navigateurs jetés dans une terre déserte, ils voulurent essayer si, dans les solitudes qui les entouraient, ils ne rencontreraient pas peut-être une voix qui répondît à la leur, s'il n'y aurait pas quelque part, dans toute la chrétienté, un peuple attaché en sincérité de cœur à Jésus et à son service, auquel ils pussent se joindre. Aux motifs que nous venons d'indiquer, se joignait probablement encore dans leur cœur, pour les porter à une pareille recherche, le sentiment des persécutions continuelles auxquelles ils étaient en butte, et le désir de s'y soustraire enfin par l'émigration, si elles devaient se renouveler encore.

Appuyés des relations nombreuses qu'ils soutenaient avec la noblesse du pays, même la plus élevée, dans le sein de laquelle ils comptaient de nombreux amis, ils obtinrent du roi, pour cet objet même, des lettres de recommandation, et envoyèrent (en 1474), quatre députés dans quatre directions différentes. Le co-évêque Lucas se dirigea sur la Grèce, Kokonez sur Moscou, la Scythie et les autres contrées slaves, Kabatnitz sur la Palestine et l'Égypte, et Marchicus sur Constantinople et la Thrace. Mais au bout de quelques années, ces voyageurs revinrent avec la triste nouvelle, qu'ils avaient trouvé, il est vrai, partout des Chrétiens de nom, mais dans une si profonde dégradation qu'il semblait qu'on se fût tendu la main de toutes parts pour s'abandonner à tous les vices.

Nous allons bientôt voir qu'un peu plus tard, et déjà du vivant des réformateurs, les Frères renouvelèrent la même tentative, mais en apparence sans plus de succès, et sans se douter de la proximité de leur délivrance.

Cependant les persécuteurs ne se lassaient pas. Après la mort de Podiebrad, ils s'adressèrent à Matthias, roi de Hongrie, qui avait conquis depuis peu sur la Bohème toute la Moravie, la Silésie et la Lusace, qui comprenaient dans leur étendue une forte portion de l'Église des Frères; et ils parvinrent en effet (en 1481) à faire exiler de ces contrées tous les Frères qui s'y trouvaient. Plusieurs d'entre eux se rendirent, par la Hongrie et la Transylvanie, dans la

Moldavie, où ils furent rejoints, deux ans plus tard, par l'un des trois anciens qui avaient été élus au synode de Lotha. L'hospodar de cette province les accueillit très-bien; mais la persécution s'étant apaisée en Moravie, et les mœurs rudes et superstitieuses des habitants de la Moldavie ne plaisant pas aux Frères, ils retournèrent au bout de dix ans dans leur patrie.

Une autre partie d'entre eux, dont l'histoire n'a conservé que très-peu de traces, paraît s'être transportée, ou avoir été emmenée par les Tartares, jusque vers la mer Caspienne, dans le Caucase, où ils étaient connus sous le nom de *Tscheskes* (c'est le nom que les Bohémiens portent dans leur langue), et où ils avaient (en 1709) trois grands villages.

La cause qui avait suspendu les persécutions de Moravie, était une guerre qui éclata dans ce pays, et qui détourna, pour quelque temps, l'attention de dessus les Frères. *On ne pense plus aux misérables Frères*,[1] dit Regenvolscius, à cette époque (liv. 2, ch. 8). Les Frères profitèrent des quelques intervalles de paix qui leur étaient accordés en ces temps, pour entreprendre (1490) une traduction de la Bible en langue bohémienne, qu'ils firent imprimer à Venise; en quoi, comme en tant d'autres points, cette nation bohémienne, maintenant si peu distinguée, devança, selon l'observation de l'historien Comménius, tous les autres peuples de l'Europe. L'édition eut même

[1] *Neglecti sunt miseri Fratres.*

un débit si rapide, qu'on la fit réimprimer deux fois à Nuremberg; et pour agir d'autant plus indépendamment, les Frères établirent, en Bohème et en Moravie, trois imprimeries qui ne furent employées, dans les commencements, qu'à multiplier les exemplaires de cette traduction de la Bible qui leur servit pendant cent ans, et qui plus tard fut la base d'une nouvelle traduction retouchée d'après les originaux.

Mais la paix momentanée dont jouissaient les Frères, ne tarda pas à être troublée de nouveau. Une de ces diversités de vues qu'on retrouve en tout temps parmi les Chrétiens les plus fidèles, sur des points secondaires, faillit les précipiter dans de grands malheurs. Les uns, dont descendirent plus tard les Anabaptistes de Moravie et de Hongrie, prétendaient qu'un Chrétien ne peut, en bonne conscience, occuper des charges civiles, ni porter les armes: et comme, dans la chaleur de la dispute, ils prétendirent, sans doute à tort, que les autres Frères ne regarderaient pas comme un péché de se défendre les armes à la main, les ennemis profitèrent de cette injuste accusation pour persuader au roi, pendant le cours de la diète qui se tint en 1503, que les Frères n'étaient autre chose que les anciens Taborites, qu'il s'agissait de détruire. Cependant plusieurs États du royaume protestèrent contre ces insinuations, attestèrent l'innocence des Frères, et s'opposèrent à ce qu'on sévît, en leurs personnes, contre les meilleurs sujets du royaume. Il est vrai qu'au moment où les principaux protecteurs des Frères eurent quitté la

diète, leurs ennemis parvinrent à faire signer au roi un décret de persécution; mais les Frères lui ayant présenté une apologie pleine d'humilité et de force, il changea de nouveau de résolution, et voulut tenter d'opérer une réunion entre eux et les Calixtins, par une conférence publique de quelques-uns de leurs députés avec l'académie et le consistoire calixtin de Prague. Il ordonna donc, à la fin de l'année 1503, que les Frères envoyassent, dans ce but, à cette conférence un certain nombre de leurs principaux docteurs. Quoiqu'ils eussent à y redouter bien des piéges, et même des dangers extrêmes, les Frères regardèrent comme leur devoir d'obéir à l'ordre du roi, et de défendre publiquement leur bonne cause. Aussi trouvèrent-ils entre eux, dès le premier appel, plusieurs hommes, soit docteurs, soit anciens, pleins de lumières et de courage, qui se montrèrent disposés à souffrir même le martyre, s'il le fallait, et qui, après avoir été recommandés aux prières de toutes les Églises, partirent pour la conférence indiquée. On voit par une lettre vraiment apostolique que le baron de Postupiz adressait à l'un de ces députés, combien ils se fiaient peu à la probité de leurs ennemis, et en même temps avec quel courage ils se présentaient au combat. « Il est vrai, » disait entre autres ce baron à son frère en la foi, « il est vrai qu'il est dans notre nature intime d'aimer la vie; mais toi, cher frère, tu as appris de Dieu que ta vie est cachée avec Christ en Dieu; et pour acquérir cette vie-là, il faut que tu meures avec Christ. Tu sais en qui tu as cru, et com-

bien ton Sauveur est puissant pour te conserver ton dépôt jusqu'à ce jour-là. Fortifie-toi donc dans le Seigneur et dans la puissance de sa force, afin que tu combattes le bon combat et que tu remportes la couronne de vie. Tu n'as pas besoin que je t'apprenne comment tu as à soutenir ce combat; mais il peut t'être utile que je te rappelle ce que tu sais déjà. Tiens-toi donc attaché fortement au Seigneur; nous avons pris, il est vrai, pour votre sûreté, toutes les précautions que peuvent prendre des hommes, et nous le ferons encore à l'avenir; mais si la fureur des ennemis devait s'accroître, et s'il plaisait à Dieu de glorifier le nom de son Fils par votre mort, soyez-y disposés, et dites: Le Seigneur nous a donné la vie; que le Seigneur la reprenne selon son bon plaisir! — Adieu!

« Donné le jour de Saint-Étienne, le premier des martyrs (le 26 décembre 1503). »

Mais Dieu sauva encore une fois les Frères de tous leurs dangers. Le jour même où les conférences devaient s'ouvrir, le recteur de l'université de Prague, leur ennemi déclaré, mourut; et comme les autres n'osaient se mesurer avec les Frères dans une discussion publique, et craignaient de recevoir un affront devant toute la ville qui se rassemblait déjà en foule, ils renvoyèrent d'abord les conférences de jour en jour, puis, sous différents prétextes, ils les ajournèrent indéfiniment.

Ce danger passé, il s'en présenta bientôt un autre; et en effet les Églises des Frères ne pouvaient, aus-

si long-temps qu'elles étaient fidèles, éviter de se trouver toujours de nouveau en butte à la haine des ennemis de l'Évangile. Trois ans après, ceux-ci cherchèrent à effrayer le roi en menaçant d'une couche malheureuse la reine, qui alors était grosse, si le roi n'extirpait l'hérésie de ses états; et le pauvre Wladislas se laissa engager à signer un nouvel édit de persécution contre les Frères. Mais on dit qu'en même temps il s'abattit devant Dieu, pour lui demander pardon de cet acte, et pour le prier de mettre à néant tous les projets sanguinaires qu'on formait contre ces hommes innocents. Sa prière fut exaucée; la reine mourut dans ses couches; et l'exécution de l'édit fut arrêtée.

Les protections de Dieu envers les Frères se succèdent à cette époque d'une manière plus visible qu'à aucune autre époque de leur histoire. A la diète de 1508, les ennemis s'efforcèrent de faire accepter comme loi de l'empire, ce même édit de persécution que Dieu venait de frapper de nullité; mais plusieurs des membres de la diète s'y opposèrent, et il ne passa pas. Enfin, à la diète suivante (en 1510), on parvint cependant, à force d'intrigues, dans lesquelles se distingua surtout le grand-chancelier, à faire enregistrer cet édit de la manière désirée; mais la mort frappante de ce fonctionnaire et de quelques autres ennemis de l'Évangile, intervint encore cette fois pour sauver les Frères.

Cet adversaire acharné de l'œuvre de Dieu, faisant route pour s'en retourner chez lui, s'était arrê-

té chez le baron de Koldiz, où il racontait un jour en pleine table avec beaucoup de joie, ce qu'ils avaient, disait-il, résolu *unanimement* contre les Frères : puis se retournant vers son domestique qui était un Frère, il le bravait par ces mots : « Eh bien, Simon, qu'en dis-tu ? » — « Oh ! répondit celui-ci, tous n'y ont pas consenti encore ! » — Le chancelier irrité, lui demanda de nommer, s'il le pouvait, les traîtres qui oseraient s'opposer aux États réunis de l'empire. Simon leva la main avec courage, et dit : « Il y en a un là haut qui saura bien empêcher l'exécution de vos desseins, s'il n'y donne pas son consentement. » — Le chancelier, encore plus furieux, jura en frappant du poing sur la table : « Mauvais sujet, tu le verras de tes propres yeux, ou je veux ne pas arriver bien portant chez moi. » — En chemin, il fut saisi d'une inflammation dans les jambes, qui l'emporta au bout de quelques jours.

Son collègue en fait de persécutions, l'évêque de Hongrie, Bosek, se blessa pareillement d'une manière mortelle en descendant de voiture, en revenant d'un voyage, et termina sa vie au bout de peu de jours.

La mort subite de ces puissants ennemis de l'Évangile en effraya plusieurs ; et le peuple même disait alors en proverbe : « Que celui qui était las de la vie, n'avait qu'à se prendre aux Frères. » Ainsi la persécution, quoique ordonnée par un édit impérial, ne fut pas générale. Cependant elle eut lieu en quelques endroits : quelques Églises furent obligées de

cacher leurs pasteurs pour un temps; il y eut aussi quelques exécutions où l'on vit se renouveler toutes les merveilles de la foi qui se manifestent dans ces occasions. Un gentilhomme, ayant condamné au feu six Frères établis dans ses terres, ceux-ci marchèrent avec joie vers la place de l'exécution, et témoignèrent qu'ils mouraient dans la foi en Jésus-Christ, l'unique offrande expiatoire du monde, et la seule espérance des croyants. Le juge fit offrir à l'un d'eux, à qui il portait une affection toute particulière, de lui donner un délai pour réfléchir, dût-il demander toute une année. Mais après un instant de réflexion, cet homme répondit que, comme il ne renierait pas plus sa foi dans un an qu'à cette heure, il aimait mieux mourir pour la vérité ce jour-même avec ses bien-aimés frères, que plus tard seul; et il s'avança avec joie vers le bûcher, en leur compagnie.

Si nous jetons un coup-d'œil général sur la situation des Églises des Frères pendant ces continuelles alternatives de persécution et de repos, nous trouvons en résultat que la doctrine du salut faisait, par leur moyen, des progrès sensibles; et que, malgré toutes les exécutions, les exils, la retraite de plusieurs hommes faibles que les souffrances effrayaient, leurs Églises s'étendaient toujours davantage, de manière qu'au commencement du seizième siècle (avant qu'on pensât à Luther, ni à Calvin), on comptait en Bohème et en Moravie jusqu'à deux cents Églises des Frères, pleinement et régulièrement constituées en Églises protestantes. A la

même époque aussi, un grand nombre de Calixt
hommes de lettres, prêtres, comtes, barons et g
tilshommes, se joignirent à eux; et comme les au
Calixtins occupaient toutes les églises, et chassa
les Frères de partout, ces frères nouveaux ve
leur bâtirent, dans leurs villes et villages, des l
de rassemblement.

Nous rappellerons ici que les Calixtins étaient a
acharnés, ou même plus, contre les Frères, que le p
décidément catholique; comme il arrive sou
qu'un lâche temporiseur est plus cruel qu'un enn
déclaré, et que l'homme faible, quand il veut affe
la force, se montre plus méchant qu'aucun autre. P
conserver leur puéril privilége de la coupe à la c
munion, ils sacrifièrent tout le reste. Après la n
de ce Rockyzan qui semble avoir imprimé son
ractère à tout le parti, ils firent presque toujo
consacrer leurs prêtres en Italie, où ils ne pouva
cependant le faire qu'en dissimulant leurs princi
et leur position d'une manière honteuse, en se d
nant pour prêtres romains, et en renonçant mé
au traité conclu avec la cour de Rome sous le n
de *Compactata*.

Il est vrai que deux évêques d'Italie, qui s'étai
retirés en Bohème, donnèrent, pendant quel
temps, la consécration à leurs prêtres, et qu'aprè
mort de ceux-là quelques-uns des Calixtins, ne p
vant se soumettre à dissimuler d'une manière a
grossière, allèrent jusqu'en Arménie pour y recev
les ordres. Mais, en général, les Calixtins fléchir

de plus en plus sous le joug de Rome, jusqu'à ce qu'à l'époque où les Protestants furent chassés de Bohème, ils se confondirent entièrement avec le parti romain, et retournèrent pleinement « à ce qu'ils avaient vomi. »

On conçoit facilement les causes de leur éloignement pour les Frères. Ceux-ci s'étaient séparés d'eux et leur faisaient, par leur seule doctrine, par leur culte et par leur conduite évangélique, un reproche continuel. En constituant des Églises à part, en entretenant un ministère distinct, et en refusant également de se soumettre et de se réunir aux Calixtins, les Frères nuisaient par le fait aux intérêts religieux de ces derniers, considérés selon la politique humaine. On en vit un exemple frappant à l'époque où le roi tenta de négocier entre les Papistes et les Calixtins une paix de religion, en vertu de laquelle ceux-ci devaient conserver les différents priviléges qu'ils avaient obtenus du pape (les *Compactata*); la cour de Rome renvoya toujours de reconnaître ces priviléges d'une partie des Bohémiens, sous le prétexte qu'ils n'étaient pas d'accord entre eux-mêmes, et toléraient parmi eux les *Picards* ou *Vaudois*.

Voilà comment la distance qui séparait ces deux partis devint toujours plus grande, et comment les Frères restèrent les seuls défenseurs de la vérité en Bohème et en Moravie. Cependant à l'époque où nous sommes parvenus, un grand nombre de Frères voulaient qu'on fît une dernière tentative auprès de ces Calixtins, qui comptaient encore dans leurs rangs un

bon nombre d'âmes fidèles; et ils étaient d'avis, soit pour éviter l'accusation qu'on faisait toujours aux Frères de mépriser tout ce qui n'était pas d'eux, et de ne voir de salut que dans leur Église, soit pour mettre enfin un terme aux persécutions, qu'on accédât aux demandes réitérées du roi et qu'on se réunît aux Calixtins. Ils alléguaient qu'on trouvait parmi eux encore bien des docteurs fidèles, d'une doctrine et d'une vie également pures, et amis des Frères. Ils espéraient, par cette réunion, se procurer plus d'accès auprès d'eux, et trouver ainsi l'occasion de conduire plus avant, dans la connaissance de l'Évangile, un grand nombre d'âmes simples et fidèles, à qui il ne manquait que de recevoir une meilleure instruction. Mais les conducteurs les plus anciens et les plus expérimentés des Frères, qui se rappelaient encore comment les Calixtins les avaient persécutés pour la cause de la vérité, craignaient qu'une pareille réunion ne refroidît les leurs, ne fît négliger la discipline, et n'amenât ainsi la ruine de leurs Églises. On résolut cependant de faire de cette question importante l'objet des délibérations d'un synode, qui se tint en 1486, et dont nous transcrirons ici quelques-unes des résolutions, pour montrer à la fois l'amour de la paix qui régnait chez les Frères, en même temps que leur éloignement pour ces espèces de rapprochements, ou de fusions religieuses, qui n'ont guère pour motifs que l'indifférence envers la vérité.

« S'il se trouve dans une autre Église un prêtre

d'une saine doctrine et d'une vie chrétienne, les fidèles doivent en rendre grâces à Dieu, mais sans se joindre à lui, ou sans prendre de lui la cène ou le baptême; par ces raisons: 1° Parce que c'est dangereux de se rapprocher d'une Église dont on est sorti à cause de ses erreurs et de ses abus. 2° Parce qu'il n'est point sûr qu'après la mort de ce prêtre fidèle, il soit remplacé par un autre qui le soit aussi. 3° Parce que ce prêtre ne se trouve pas placé sous une constitution légitime, où le commandement et l'obéissance soient convenablement balancés, et où tous vivent dans l'unité d'un même esprit et d'un même corps. 4° Parce que les fidèles qui trouvent déjà chez eux en abondance, par la grâce de Dieu, les biens spirituels, ne peuvent, sans danger, les aller chercher chez ceux du dehors.

« Si plusieurs prêtres d'une autre Église se trouvent unis entre eux dans un ordre légitime, et nourrissent de la pure Parole de Dieu le peuple qui leur est confié; les fidèles ne doivent ni les mépriser, ni cependant s'unir à eux en abandonnant la communion de leur Église; mais ce sera aux anciens de l'Église de voir s'ils peuvent s'approcher d'eux d'une manière quelconque pour ne former qu'un corps. Car il faut que dans l'Église de Christ tout se fasse avec ordre.[1]

« Si les anciens trouvent que ces Frères nous surpassent dans les articles fondamentaux du Christia-

[1] 1 Cor. XIV, 40.

nisme, il faut se soumettre à eux et recevoir instruction; sinon, il faut persister à ne pas se réunir à eux, de peur qu'ils n'altèrent la pureté de la doctrine. Mais il faut les servir fraternellement, afin qu'ils voient mieux la lumière.

« Enfin, nous reconnaissons qu'aucune société, tant nombreuse soit-elle, ne peut être appelée l'Église catholique (c'est-à-dire universelle, comprenant tous les croyants), de manière que, hors de sa circonscription, Dieu n'aurait point d'élus. Mais au contraire partout où se trouve la seule foi catholique, chrétienne, selon la vérité de Dieu, telle qu'elle est renfermée dans sa Parole, en quelque lieu de la chrétienté que ce soit, là est (une portion de) la sainte Église catholique, hors du sein de laquelle il n'y a pas d'espoir de salut. »

C'est en partant de ces principes que les Frères résolurent, dans le même synode, d'envoyer une seconde fois quelques-uns des leurs en diverses contrées, pour chercher ce peuple semblable à eux, qu'un pressentiment secret leur annonçait. Ils députèrent deux frères, soit à Rome même, soit dans le reste de l'Italie et en France, pour faire un dernier effort de ce genre, et pour rechercher en outre plus particulièrement les restes des Vaudois, encore cachés en différentes contrées, et en rapporter d'exactes nouvelles. Mais ces deux députés, comme les précédents, ne trouvèrent, sauf un petit nombre de Vaudois opprimés, que quelques fidèles isolés, qui soupiraient en silence après la délivrance d'Is-

[redacted]

raël, et dont plusieurs périrent sous leurs yeux dans les flammes pour la cause de la vérité. Les Frères ne virent donc plus autre chose à faire que d'implorer la miséricorde de Dieu sur cette chrétienté déchue, et d'attendre dans la résignation, qu'il vînt au secours de son peuple. Dans un synode qu'ils tinrent en 1489, ils prirent la résolution remarquable : que « *si Dieu suscitait quelque part des docteurs fidèles, et des réformateurs de l'Église, ils étaient résolus à faire cause commune avec eux.* »

C'était bien là espérer contre espérance; car quoique Luther et quelques autres des réformateurs qui devaient paraître plus tard, fussent déjà nés à cette époque, cependant personne ne songeait encore à une réformation, ni ne pouvait même raisonnablement en concevoir la seule pensée.

Mais le Chef de l'Église préparait son œuvre en silence; et au milieu des plaintes, des doutes, ou peut-être même des murmures, et des mouvements d'incrédulité qui s'élevaient dans le cœur de quelques-uns des siens, leur délivrance approchait.

Sans pouvoir préjuger quel en serait le résultat, on commençait à voir paraître les premières lueurs de la réformation; et Érasme, qui s'attachait au moins à réformer les sciences et la théologie des écoles, commençait à se faire connaître du monde chrétien. Les Frères, trop avides sans doute, en bien des occasions, de l'approbation des hommes, ou plutôt ne connaissant pas encore dans ce cas-ci à qui ils auraient à faire, se hâtèrent, en 1511, d'envoyer à ce

savant infidèle et lâche, deux députés qui lui communiquèrent l'apologie qu'ils avaient remise, en 1508, au roi Wladislas, et qui prièrent Érasme de l'examiner, et de leur indiquer les erreurs ou les fautes qu'il croirait y voir; ou de leur donner, s'il n'y trouvait rien d'erroné, un témoignage de la pureté de leur doctrine et de leur innocence, pour qu'il leur servît de défense contre les fausses inculpations dont ils étaient l'objet. Mais Érasme n'eut pas assez de courage et de loyauté pour compromettre son honneur devant le monde en faveur du peuple méprisé des Frères; il leur répondit qu'il n'avait aperçu aucune erreur dans leur écrit, mais que pour ce qui était de donner un témoignage, il ne le jugeait point expédient pour lui, et qu'il ne croyait pas que les Frères en eussent besoin; qu'ils n'avaient qu'à continuer, comme ils avaient fait jusque-là, de vivre selon leur constitution, mais sans éclat. »

Nonobstant ce refus, et ce conseil de mettre la lumière sous le boisseau, Érasme ne laissa pas, dans la suite, de rendre aux Frères plus d'une fois, et quand il ne risquait pas de se compromettre, des témoignages d'orthodoxie et de probité. On peut voir entre autres, à ce sujet, ce qu'il dit d'eux dans sa préface sur le Nouveau Testament, et dans sa réponse à Schlechta, qui avait répandu des calomnies sur le compte des Frères. Nous n'en rapporterons ici qu'un seul passage :

« Si les Frères, dit-il, se choisissent eux-mêmes leurs pasteurs, il n'y a rien là de contraire à la pra-

tique des anciens Chrétiens. S'ils élisent pour cela des hommes non lettrés et sans études, c'est ce qu'on peut très-bien excuser, puisque le manque d'érudition est suffisamment compensé par la sainteté de leur conduite; s'ils se nomment entre eux frères et sœurs, je n'y vois rien de blâmable; plût à Dieu que cette dénomination, dictée par la charité fraternelle, subsistât toujours parmi les Chrétiens! S'ils ajoutent moins de foi à leurs prédicateurs qu'à l'Écriture-Sainte, c'est-à-dire, s'ils ont plus de confiance en Dieu qu'aux hommes, ils ont raison. Quant aux jours de fêtes, je trouve que leur sentiment ne diffère guère de celui qu'on avait du temps de St. Jérôme; mais aujourd'hui les jours de fête se sont accrus d'un nombre énorme, etc. »

Voilà le témoignage que leur donnait Érasme; mais le voile va se lever, et les Frères vont découvrir tout autour d'eux une nuée de témoins.

FIN DU LIVRE III.

LIVRE QUATRIÈME.

DEPUIS LA RÉFORMATION JUSQU'À L'ÉPOQUE DE LA PROPAGATION DES FRÈRES EN PRUSSE ET EN POLOGNE (1517 — 1570).

Enfin l'heure de la délivrance de l'Église chrétienne arriva. Il y avait cent ans révolus depuis le martyre de Jean Huss, et l'on se souvenait encore des paroles remarquables que ce témoin de la vérité avait prononcées dans ses derniers jours, en présence de ses juges et de ses bourreaux: « Dans cent ans, vous en rendrez compte devant Dieu et devant moi. »

Le moment en était arrivé; la chrétienté en fermentation, demandait avec impatience une réforme générale de la doctrine et de la vie dans l'Église; et Luther s'avance dans l'arène. Ce fut en 1517, qu'il commença, à l'exemple de Huss, à prêcher publiquement contre les erreurs qui régnaient dans l'Église, et contre le trafic des indulgences papales.

Quand on se représente l'isolement profond des Frères dans la chrétienté, qu'on se rappelle l'envoi qu'ils avaient fait, par deux fois, de quelques-uns des leurs pour découvrir s'il n'existait nulle part un

autre peuple pareil au leur, et la tristesse qui dut remplir leur âme, au retour de ces messagers, on se fera quelque idée de ce qu'ils durent éprouver au premier bruit qui leur arriva de la puissante réformation qui commençait. Aussitôt qu'ils furent informés du témoignage que Luther rendait à la vérité, et de la bénédiction qui accompagnait son œuvre, ils lui députèrent, en 1522, deux frères pour le féliciter de l'œuvre que le Seigneur lui avait confiée, et pour l'assurer de la part sincère et fraternelle qu'ils y prenaient, et de la ferveur avec laquelle ils le secondaient par leurs prières.

Ils lui donnèrent en même temps connaissance de leur doctrine et de leur constitution. Luther les reçut avec amitié, rendit justice à leur amour pour la vérité, et témoigna plus tard, dans ses lettres à Spalatin et à d'autres amis, qu'il avait été ranimé d'un nouveau zèle par cette visite des Frères, et par tout ce qu'il en avait appris. Dès lors aussi il leur accorda une grande estime; et lorsque en 1523, ils lui firent sentir dans une lettre la nécessité d'introduire dans l'Église un ordre et une discipline chrétienne, il leur répondit entre autres : « Nous n'en sommes pas encore au point de pouvoir établir parmi nous, par rapport à l'instruction de la jeunesse, et à la pureté des mœurs, une pratique comme celle que nous apprenons avoir lieu parmi vous : chez nous les choses vont lentement, et elles ne sont pas encore parvenues à leur maturité; mais priez pour nous. »

L'année suivante, les Frères envoyèrent à Luther

une nouvelle députation pour apprendre de lui plus spécialement, en quoi devait consister l'ordre qu'il se proposait d'introduire.

Mais quand ils virent qu'il ne s'était pas encore occupé de cet objet, ils lui déclarèrent que ce défaut de discipline était cause que bien des âmes légères et obliques quittaient leur communion pour entrer dans la sienne, parce qu'elles pouvaient y entendre la doctrine de l'Évangile sans y être astreintes à un ordre aussi strict que celui des Frères.

Luther, tout occupé encore de la propagation et de la défense de la doctrine évangélique, fut offensé de ce reproche, et il en vint jusqu'à censurer publiquement quelques-unes des institutions des Frères.

Cependant lorsque ceux-ci lui envoyèrent, en 1532, leur confession de foi et leur constitution,[1] telle qu'ils l'avaient présentée au margrave Georges de Brandebourg, Luther lui-même la fit imprimer à Wittenberg, en y joignant une préface, dans laquelle il leur rend un très-beau témoignage. Il y dit entre autres: « Qu'aussi long-temps qu'il avait été Papiste, il avait ressenti, par zèle de religion, une haine violente pour les Frères; qu'à la vérité il avait reconnu de très-bonne heure que, dans ses écrits, Jean Huss avait expliqué l'Écriture avec tant de force

[1] *Confessio fidei ac religionis baronum ac nobilium regni Bohæmiæ.* — *Apologia veræ doctrinæ eorum qui vulgo appellantur Waldenses vel Pighardi.* 1522. — (Réimprimée à Genève, en 1535 et 1538.)

et de pureté, qu'il n'avait pu concevoir, sans une extrême surprise, comment le pape et le concile de Constance avaient pu condamner au feu un homme aussi grand et aussi digne d'estime. Que cependant, la déférence aveugle qu'il avait alors pour le pontife et pour le concile, lui avait fait abandonner, sans hésitation, la lecture des livres de Huss, parce qu'il se défiait de lui-même. Mais qu'aujourd'hui, où l'homme de perdition était manifesté, il avait changé de sentiment à l'égard de ces gens, que le pape avait condamnés comme des hérétiques; et qu'il ne pouvait, en les jugeant d'après leur confession de foi, que les regarder et les admirer maintenant comme des saints et de vrais martyrs de la vérité; qu'il rangeait particulièrement, dans cette classe, les Frères qu'on nommait Picards; qu'il avait trouvé chez eux une merveille singulière, et presque inouïe dans tout le Papisme, c'est que laissant là les traditions des hommes, ils s'occupaient à méditer jour et nuit la loi du Seigneur. Qu'ils étaient très-versés et bien fondés dans l'Écriture-Sainte. Que bien qu'ils fussent peu exercés dans les langues grecque et hébraïque, l'intelligence qu'ils avaient de la Parole de Dieu était si claire et si juste, qu'ils méritaient d'être chéris, respectés et accueillis de tous les vrais Chrétiens. Oui, ajoute Luther, nous ne pouvons assez bénir Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon les richesses de sa grâce, a fait sortir des ténèbres la lumière de sa Parole, et nous a fait passer heureusement de la

mort à la vie. Il est juste que nous nous réjouissions avec ces Frères, de ce qu'après nous être regardés ci-devant les uns les autres comme des hérétiques, nous sommes maintenant revenus de cet injuste soupçon, et nous nous trouvons réunis dans un même bercail, sous la conduite du seul Pasteur et Évêque de nos âmes. A Lui soient louange et gloire éternellement. Amen! »

On pourrait alléguer ici encore plusieurs témoignages semblables que les collaborateurs de Luther ont donnés à l'orthodoxie des Frères. On se contentera de donner la déclaration que Mélanchton fit à leur sujet, dans une lettre qu'il leur écrivit à eux-mêmes en 1535 : « Puisque nous sommes d'accord sur les principaux articles de la doctrine chrétienne, supportons-nous mutuellement dans la charité pour ce qui concerne le reste. Aucune différence dans les rites et dans les cérémonies ne doit rompre notre union. St. Paul fait souvent mention des cérémonies; mais il défend aux Chrétiens de se séparer les uns des autres à cause de leurs diversités, lors même que le monde y mettrait une grande importance. La sévérité de la discipline qu'on observe dans vos Églises ne me déplaît certainement pas; plût à Dieu qu'on mît plus de zèle à l'exercer aussi dans les nôtres. Quant à la bonne affection de mon cœur à votre égard, je souhaite du fond de mon âme, que tous ceux qui aiment l'Évangile, et qui désirent que le nom de Jésus-Christ soit exalté, et que sa connaissance soit répandue de plus en plus, se réunissent,

s'embrassent et se supportent mutuellement dans un esprit de charité chrétienne. »

Depuis ce temps-là et jusqu'à leur mort, Luther et Mélanchton vécurent constamment en bonne intelligence avec les Frères, qui, de leur côté, ne regrettaient rien dans l'œuvre de la réformation, si ce n'est que Luther négligeât d'introduire dans l'Église une discipline plus conforme à l'Évangile. C'est dans cette pensée qu'ils lui envoyèrent, en 1536, une troisième députation, une quatrième en 1540, et deux ans après, la cinquième et dernière. Luther sentait bien la nécessité de cette discipline sur laquelle les Frères insistaient si fort, mais il croyait que, dans les commencements de la réformation, la chose n'était pas praticable, parce que les choses n'étaient pas encore parvenues à leur maturité, et que d'ailleurs, il se trouvait, lui, surchargé de travaux, entouré comme il l'était d'adversaires innombrables. Dans une des dernières conférences qui se tinrent sur cette matière, il déclara, en présence de tous les théologiens assemblés, « que le Papisme n'avait pu être aboli, à moins qu'on brisât brusquement le joug de la superstition, et qu'on n'éloignât toute apparence de contrainte: mais qu'à présent, voyant que le monde péchait en se jetant dans l'autre extrême, il reconnaissait la nécessité de remédier à ce mal et de rétablir la discipline ecclésiastique: qu'on examinerait la chose sérieusement, aussitôt que les circonstances le permettraient; mais que, pour le présent, le pape recommencait à tout brouiller en fai-

sant espérer la convocation d'un nouveau concile.

Ce fut avec cette déclaration que Luther congédia les députés des Frères; il les assura de son amitié cordiale, leur donna la main de fraternité en présence des autres professeurs et leur dit : « Soyez Apôtres des Bohémiens; moi et les miens nous le serons des Allemands. » Peu après, écrivant à Jean Augusta, premier ancien (évêque) de l'Église des Frères, il lui disait entre autres : « Je vous exhorte pour l'amour du Seigneur à demeurer avec nous dans cette communion d'esprit et dans cette conformité de doctrine qui nous a unis dès le commencement, et à combattre avec nous par la Parole de Dieu et par la prière contre les puissances de l'enfer. »

A ces témoignages généraux de l'affection et du respect des Luthériens pour les Frères, nous pouvons ajouter ceux-ci qui se rapportent plus particulièrement à leur discipline ecclésiastique. — « Depuis les temps apostoliques, dit Luther quelque part, on n'a point vu de Chrétiens qui aient eu une doctrine et une pratique plus conformes aux instructions des Apôtres, que les Frères de Bohème. Quoique ces Frères ne nous surpassent pas dans la pureté de la doctrine, puisque nous enseignons tous les articles de la foi selon la Parole de Dieu, ils nous surpassent de beaucoup quant à la bonne discipline par laquelle ils gouvernent leurs Églises avec bénédiction; en cela ils sont plus louables que nous : il faut que nous l'avouions pour donner gloire à Dieu et à la vérité. Malheureusement notre peuple allemand n'est point

encore disposé à se soumettre au joug de la discipline ecclésiastique. »

En parlant ainsi, Luther paraît n'avoir pas pris en considération que ce n'est pas sur des peuples, mais sur des sociétés de croyants, que la discipline chrétienne peut s'exercer : puisque le premier acte de cette discipline, est de ne pas même admettre l'incrédule.

Les plus célèbres collègues de Luther étaient du même sentiment que lui, à l'égard de la discipline des Frères : « Tout ce que je souhaite, leur écrivait Bucer, en 1540, c'est que vous ne perdiez pas les prérogatives que Dieu vous a accordées, mais que plutôt vous nous excitiez à l'émulation par votre exemple ; car vous êtes actuellement les seuls dans la chrétienté, à qui, avec une doctrine pure, Dieu ait aussi accordé une discipline véritable, pure, praticable, nullement pénible, mais utile et salutaire. Nous prions le Seigneur d'établir parmi nous cette excellente forme de gouvernement, et de l'étendre de plus en plus. »

Enfin Fabricius Capiton écrivant la même année aux Frères, leur disait : « Le livre qui contient votre confession de foi et l'exposition de votre discipline, nous a été très-agréable. De tout ce qui a paru de notre temps, je n'ai rien vu de plus parfait en ce genre. Outre une confession de foi complète, et le véritable usage des institutions de Jésus-Christ, ce livre met aussi au jour une discipline tout-à-fait sainte, et les moyens les plus efficaces de bien conduire les âmes. »

Les témoignages que Calvin et d'autres ministres de la réformation ont rendus aux Frères, sont absolument du même contenu.

Mais tandis que les Frères jouissaient ainsi de l'amitié et de la communion des réformateurs, leurs ennemis en prirent occasion de leur susciter une nouvelle persécution. Dans la guerre de Smalkalde qui éclata bientôt après la mort de Luther (en 1546), la France et l'Espagne se réunirent, d'un côté, pour opprimer les Protestants de France, en commençant par les Vaudois; tandis que Charles V, empereur d'Allemagne, et Ferdinand, roi de Bohème, s'armaient contre les Protestants de leurs états. La nation bohémienne ayant refusé de faire cause commune avec les alliés catholiques, et de prendre les armes contre l'électeur de Saxe, protecteur de la réforme, on imputa ce refus principalement aux Frères, et on les accusa même d'avoir eu pour but, dans leurs négociations avec Luther, de mettre l'électeur de Saxe sur le trône de Bohème. En conséquence, le roi Ferdinand fit arrêter les principaux d'entre eux, dont les uns furent emprisonnés, d'autres furent exilés, et d'autres dépouillés de tous leurs biens. Pour obtenir l'aveu de ces prétendus complots, d'autres furent soumis à divers supplices. Jean Augusta, entre autres, leur premier ancien, eut à endurer trois fois la torture, fut battu de verges à plusieurs reprises, réduit à des portions de pain et d'eau qui suffisaient à peine à entretenir ses jours; et quoiqu'on ne pût le convaincre de rien, il fut ce-

[redacted]

pendant retenu dans les prisons, jusqu'à la mort de Ferdinand, l'espace de seize ans. La fermeté chrétienne de sa conduite et ses prières pleines d'onction, eurent un heureux effet sur ses bourreaux, et les portèrent à se convertir à la vérité.

Un autre de leurs anciens, George Israël, eut un sort semblable, et montra le même dévouement. Comme on exigeait une rançon de mille florins pour lui rendre la liberté, et qu'il ne possédait pas cette somme, ses amis et ses paroissiens s'offrirent à la payer pour lui; mais il refusa cette offre, en disant: « C'est assez pour moi d'avoir été une fois racheté et affranchi parfaitement par le sang de mon Sauveur Jésus-Christ; je n'ai pas besoin d'être racheté une seconde fois par or ou par argent: gardez votre argent; vous saurez bien qu'en faire dans l'exil dont vous êtes menacés. » — Nous verrons bientôt avec quel bonheur il échappa un peu plus tard de sa prison.

Le même édit qui avait frappé les chefs de l'Église, fit fermer les temples des Frères; et l'on arrêta ou dispersa tous leurs pasteurs, qui ne purent plus rester dans le pays, que sous le sceau du plus profond secret, et se virent réduits à se glisser de nuit vers leurs frères pour leur donner les soins de leur ministère.

Quant au peuple, on lui enjoignit de rentrer dans la communion de l'Église romaine ou dans celle des Calixtins, ou d'évacuer le pays dans l'espace de six semaines. Un grand nombre se laissèrent intimider, et se joignirent en effet aux Calixtins; mais la plu-

part se retirèrent en Pologne, en 1548, sous la conduite de leur évêque Matthias Syon. Le petit reste de ceux qui ne s'exilèrent point, resta caché ou se dispersa.[1] Dans la Grande-Pologne, le général de la couronne et d'autres personnages considérés, les reçurent d'abord avec bienveillance; mais cette faveur ne dura que dix semaines. L'évêque papiste de Posen ne se donna point de relâche qu'il n'eût obtenu du roi Sigismond-Auguste, un édit qui ordonnait aux Frères d'évacuer incessamment le pays. Les Frères se retirèrent alors en Prusse, où le duc Albert les reçut avec bonté. Ici encore, il est vrai, on tâcha de les rendre suspects, et on les accusa de professer une doctrine qui n'était pas conforme à celle des Luthériens, ce qui, dans l'état d'intolérance réciproque où étaient alors les Protestants entre eux, eût pu les faire chasser de nouveau du pays. Mais le duc ayant nommé cinq théologiens de sa capitale pour conférer sur ce sujet avec les pasteurs des Frères, on reconnut qu'il n'y avait entre la foi de ceux-ci et celle des Luthériens aucune différence essentielle; et il en résulta entre les deux confessions une union fraternelle. Le gouvernement accorda aux Frères un privilége en vertu duquel ils devaient jouir de tous les droits des autres sujets de l'État, tout en conser-

[1] La plupart de ceux qui quittèrent la Bohème, étaient des habitants de Brandeis, de Turnon, de Clumz, de Leutomischel et des environs.

vant leur propre discipline ecclésiastique; et on leur assigna sept villes pour s'y établir.

Tous les ministres fidèles du pays, et dans leur nombre surtout le célèbre évêque Paul Spératus,[1] se montrèrent très-favorables aux Frères. L'un de ces ministres écrivant au docteur Brenzius, dit à leur sujet : « S'il existe quelque part des Églises où règne une discipline vraiment apostolique et une piété sincère, et dans lesquelles tout soit réglé sur l'exemple des plus saints martyrs, c'est certainement chez les Frères. J'estime que ce saint peuple a été envoyé ici par le Seigneur lui-même, afin d'en porter plusieurs à songer plus mûrement aux moyens de remédier aux nombreux défauts de nos Églises. »

De quelque courte durée qu'eût été le séjour des Frères en Pologne, il n'y fut pourtant pas sans fruit; et la semence de l'Évangile qu'ils y avaient répandue dans leur passage, commença dans peu à germer. Elle avait été reçue par plusieurs personnes de la noblesse et de la bourgeoisie; et l'un des principaux pasteurs d'entre les Frères établis en Prusse, venait de temps à autre visiter sans bruit ces nouveaux convertis de la Pologne pour les affermir dans la vérité.

Au nombre des conversions remarquables qui eurent lieu en ce temps-là, on rapporte celle du comte d'Ostrorog, qui fut gagné au Seigneur à

[1] Auteur du cantique allemand : *Es ist das Heil uns kommen her.*

l'heure même où il se rendait à l'assemblée avec un fouet pour en faire sortir sa femme. Une fois touché, ce fut un homme plein d'ardeur; il demanda aux Frères de Prusse de lui donner un prédicateur pour ses domaines; et on lui envoya, en 1551, ce George Israël dont nous venons de parler, qui avait refusé de se laisser racheter par ses frères (page 119). Il avait réussi, par le secours de Dieu et au moyen d'une hardiesse singulière, à s'échapper sans payer de rançon : il était sorti en plein jour de la prison qu'il occupait au château de Prague, en passant au milieu de ses gardes, vêtu en secrétaire, avec une plume derrière l'oreille, et du papier et une écritoire à la main. Après avoir rejoint ses Frères de Prusse, puis s'être rendu en Pologne, sur l'appel dont nous venons de parler, il rassembla à lui seul, dans l'espace de six ans, vingt Églises de Frères dans ces contrées. D'autres fidèles ministres encore travaillèrent avec succès à la même œuvre, de manière que, d'après le rapport de Vergérius, le nombre total des Églises qui se formèrent dans ce même espace de temps, par le ministère des Frères, dans la Grande-Pologne, s'éleva à près de quarante.

Les Frères eurent des succès semblables encore en Lithuanie, en Silésie et dans d'autres contrées voisines, où plusieurs de leurs anciens se virent appelés à remplir les places de prédicateurs les plus considérées, ou des fonctions importantes dans l'enseignement public.

Au nombre des acquisitions les plus précieuses et

les plus édifiantes que fit à cette époque l'Église des Frères, il faut compter celle de ce Paul Vergérius, que nous venons de nommer, précédemment légat du pape et évêque de Capo-d'Istria, qui, depuis peu d'années, était devenu un confesseur de la vérité évangélique. Après sa conversion, il fit imprimer à Tubingue la confession de foi des Frères, en y joignant une préface dans laquelle il s'énonce en ces termes :

« Je dois avant toutes choses alléguer les raisons pour lesquelles j'ai publié cette confession de foi des Vaudois ou Picards, confession qui n'a été connue jusqu'ici que de peu de personnes. Il n'y a pas long-temps que Dieu m'appela à me rendre d'Allemagne en Prusse, en Lithuanie et en Pologne. Je brûlais d'envie de voir et de visiter tant de différents peuples et leurs Églises. Après avoir long-temps parcouru la Pologne, j'y découvris environ quarante Églises, réglées suivant les constitutions des Vaudois.[1] Cette découverte m'a causé véritablement une satisfaction et une joie très-sensible. On trouve chez eux la Parole de l'Évangile dans sa pureté et dans son intégrité, et même dans une telle perfection, que je n'ai remarqué, ni dans leur doctrine, ni chez leurs ministres, aucune ombre d'erreur; et je n'ai pas eu d'ailleurs le moindre sujet de les en soupçonner.

[1] Le lecteur se souviendra que de tout temps on a eu une tendance à confondre les Vaudois et les Frères, même à l'époque où ils étaient les plus distincts.

Leurs cérémonies et leurs mœurs sont si pures et si éloignées de la superstition et des *momeries* papales, qu'on n'en aperçoit plus parmi eux la moindre trace. Leur discipline ecclésiastique est si exacte qu'elle produit des fruits d'un renouvellement de cœur, et de cet amendement de vie, auxquels on reconnaît aisément le caractère de tout Chrétien. Lorsque je donnai connaissance de tout cela aux frères soit d'Italie, soit d'autres contrées, et que j'eus le plaisir d'en faire le récit à divers princes d'Allemagne, j'eus occasion de voir que plusieurs d'entre eux n'avaient rien su de l'existence de ces Vaudois; d'autres, les méconnaissant, paraissaient fort étonnés de ce que les Polonais s'étaient avisés de recevoir leur doctrine, et craignaient qu'elle n'altérât la pureté de celle de Jésus-Christ lui-même qu'ils avaient embrassée depuis peu par la réformation. C'est par ces raisons importantes que je me suis senti obligé de procurer au public une nouvelle édition de cette confession de foi des Vaudois, vu que les exemplaires en étaient devenus fort rares. Je ne doute pas que tous ceux qui aiment une doctrine pure, ou qui du moins y ont pris quelque goût, ne louent et n'estiment non-seulement cette confession de foi, mais encore les Polonais, et toutes les Églises qui l'ont adoptée. Je m'assure de même qu'ils prieront le cher Père céleste de conserver l'œuvre si heureusement commencée de la réforme de leurs Églises; qu'ils lui demanderont de l'augmenter de plus en plus par sa bonté infinie, et de la bénir abondamment de jour en jour. » — Le même Vergé-

rius dit encore : « Quoique d'ailleurs je sache très-bien quel homme faible je suis, je ne puis me dispenser d'exhorter toutes les Églises, qui, dans l'espace de quarante ans, ont été réformées et régénérées en Jésus-Christ, à ne pas se contenter d'avoir aboli la superstition et l'abomination du Papisme; mais je les prie de s'appliquer avec le plus grand soin, à conserver unanimement la vraie et pure doctrine du Fils de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, et de faire en sorte qu'une discipline digne de l'Évangile et propre à mortifier la chair, y soit enfin de nouveau introduite. »

Cet homme célèbre ayant été, par le fait, l'un des membres de l'Église dont nous donnons l'histoire, et sa conversion l'une des belles conquêtes de cette Église et du Protestantisme en général, on ne lira sûrement pas sans intérêt un dernier extrait de ses écrits, tiré d'une lettre qu'il écrivit aux Frères sous la date du 19 mars 1561. Il s'y exprime en ces termes: « Après que l'Esprit de Dieu m'a sollicité à sortir d'une Église adultère et anti-chrétienne, (ce que j'ai fait par la grâce de Dieu il y a dix ans), ce même Esprit me porte aujourd'hui à chercher une Église qui me paraisse être la meilleure; et c'est dans cette Église que je veux mourir et remettre mon âme au Père céleste. Je le dois non-seulement à moi-même, mais je le dois aussi, tout chétif que je suis, pour donner un exemple à d'autres. En quittant le Papisme j'ai prouvé par cette démarche que mon cœur avait horreur de sa doctrine. A présent je désire té-

moigner que, quoique la doctrine de l'Église protestestante dans laquelle je vis actuellement, ne me déplaise point, cela ne m'empêche pas d'aimer par préférence les Églises qui ont une meilleure discipline. J'estime et je loue nos Églises (protestantes); mais ce que je désirerais y trouver, c'est l'autre partie de l'Évangile, je veux dire une discipline évangélique; et je déclare publiquement qu'à cet égard je préfère vos Églises à toutes les autres. Aussi, pour que personne ne s'imagine que ce n'est qu'à présent que ces idées me sont venues tout à coup dans l'esprit, j'atteste comme devant Dieu que depuis l'époque où j'ai connu et goûté l'Évangile, ces Églises n'ont cessé de me plaire; j'ai pris même, en chaque occasion, leur défense de toutes mes forces, comme nombre de personnes en peuvent rendre témoignage; et entre plusieurs preuves de ce fait, c'est moi qui ai apaisé le roi de Bohème, Maximilien II, qui était fort indisposé contre les Frères. Je conclus en déclarant que si vos Églises veulent me recevoir, je désire m'y incorporer et y mourir. Et comme je renonce volontairement aux voluptés du monde, je ne les chercherai pas chez vous. La main du Seigneur m'a saisi; dès lors je pense tout autrement, et je cherche tout autre chose, que je ne faisais jusqu'alors. »

Voilà comment le Seigneur bénissait pour la Pologne la présence ou l'influence des exilés de Bohème.

Les Églises des Frères s'étendant à ce point au milieu des autres Églises protestantes, on songea

bientôt de part et d'autre aux moyens d'opérer dans ce pays une réunion, ou du moins un rapprochement fraternel, entre les trois communions, luthérienne, réformée et bohémienne. Outre le motif général de la charité chrétienne, on en avait d'autres encore d'un très-grand poids: car les progrès de la réforme en Pologne paraissaient dépendre de cette réunion désirée ; et si elle avait lieu, tout semblait devoir réussir, car l'œuvre avait été préparée de longue main. Déjà depuis l'an 1440, les Hussites de Bohème, qui s'étaient réfugiés en Pologne, puis, plus tard plusieurs étudiants polonais, formés par Mélanchton, avaient jeté dans ces contrées les premiers germes de la réformation, lorsque les Frères, chassés de Bohème en 1548, vinrent se réfugier dans le pays, et contribuèrent puissamment, comme on a vu, à y féconder ces premiers germes, quoique leur séjour y eût été si court. Dans le même temps les Luthériens se répandaient aussi dans la Prusse polonaise, et les Réformés dans la Petite-Pologne; presque toute la noblesse avait embrassé le protestantisme; le roi lui-même inclinait fortement pour une réformation générale, et n'en était détourné que par les divisions des Protestants orthodoxes entre eux, et par les troubles que causèrent les Ariens.

Tous les Protestants désiraient donc un rapprochement: et le surintendant des Réformés de la Petite-Pologne,[1] Félix Cruciger, qui s'était d'abord

[1] Dans presque toute l'Allemagne, les Réformés, comme

déclaré contre les Frères, ayant cessé au bout de quelque temps de s'opposer à eux, s'aboucha par deux fois avec leur premier ancien, George Israël, afin de pourvoir aux moyens de faire cesser les divisions qui les avaient séparés jusque-là. Dans ce but, les Réformés se rassemblèrent, en 1555, en synode général à Kaminieck; et là, en présence de plusieurs waywodes de la Grande et de la Petite-Pologne et d'une députation du duc de Prusse, on fit l'examen de la confession de foi, de la discipline et des autres écrits des Frères; la partie réformée leur donna une entière approbation; puis les deux confessions se réunirent en la personne de leurs représentants, qui se tendirent la main d'association et célébrèrent la cène en commun.

Les Réformés donnèrent communication de cet événement à leurs co-réligionnaires de Suisse, qui s'en réjouirent et y donnèrent leur assentiment, principalement par rapport à la discipline. Calvin leur écrivit entre autres : « J'espère toute sorte de bien de votre union avec les Vaudois, non-seulement parce que Dieu bénit toujours la sainte union des membres de Jésus-Christ, mais aussi parce que je suis persuadé que, dans l'œuvre que vous avez commencée, vous pouvez retirer un grand avantage de l'expérience que

les Luthériens, ont une hiérarchie ecclésiastique dans laquelle les surintendants ecclésiastiques jouissent, sous quelques rapports, de la même autorité et des mêmes attributions que les évêques chez les Catholiques-romains.

les Frères vaudois ont acquise, par les longues épreuves où le Seigneur les a fait passer. C'est pourquoi vous devez travailler soigneusement à ce que cette sainte union des esprits soit cimentée de plus en plus. » — Wolfgang Musculus, célèbre théologien de Berne, s'exprime à peu près de même dans une lettre qu'il adressa aux mêmes Églises. « Surtout, dit-il, nous bénissons le conseil admirable de Dieu, de ce que les frères nommés Vaudois, expulsés de la Bohème il y a quelques années, ont été conduits vers vous par le Seigneur, pour seconder vos Églises dans la connaissance et dans la propagation de la vérité. »

Cependant cette réunion qu'on avait crue complète et durable, fut bientôt attaquée et troublée par différentes sortes d'ennemis. Des Ariens secrets qui avaient voulu être compris dans la réunion, afin de participer à la protection qu'elle assurait aux deux partis, et peut-être aussi afin de répandre d'autant plus facilement leur incrédulité, commencèrent à demander que les Frères fissent différentes modifications à leur doctrine et aux formes de leur culte; puis, sur leur refus, ils cherchèrent à les rendre suspects aux théologiens suisses. Même le vieux et respectable Jean à Lasco s'opposa pendant un certain temps au maintien de la réunion. Il demandait, avec Calvin et d'autres docteurs réformés, que les Frères se rapprochassent davantage de la doctrine des Églises suisses et françaises sur la cène, donnassent une déclaration plus explicite de leurs

principes sur ce sujet, et changeassent quelques-uns de leurs usages qui s'y rapportaient. Le roi ordonna, il est vrai, à Lasco de ne pas insister, et les Frères cherchèrent à satisfaire les docteurs suisses par une députation. Mais la chose se prolongeait cependant encore, et l'on chercha un remède plus radical.

Les Frères avaient retrouvé quelque repos, tant en Bohème qu'en Moravie, sous le gouvernement doux et paisible de Maximilien II; et comme ils replaçaient volontiers, dès qu'ils le pouvaient, le centre de leur action, et le siége de leur gouvernement, sur le terrain natal de leurs Églises, ils tinrent, en 1557, à Sleza, en Moravie, un synode nombreux, auquel assistèrent plus de deux cents de leurs ecclésiastiques et un grand nombre de seigneurs polonais. L'un des principaux objets de cette assemblée était l'affaire de la réunion des Frères avec les Réformés de Pologne et de Suisse. Mais les choses s'étaient compliquées de plus en plus; l'Église protestante était divisée alors en une multitude de partis, vivement opposés les uns aux autres, et qui tous cherchaient à attirer les Frères de leur côté. Intérimistes, Majoristes, Flaciens, Adiaphoristes, Synergistes, Osiandristes et d'autres encore, tous regardaient comme étant contre eux tous ceux qui n'étaient pas pour eux; et cet état de choses se joignit aux circonstances indiquées plus haut, pour empêcher le synode d'effectuer la réunion désirée.

Plusieurs synodes subséquents même s'en occupèrent sans succès, jusqu'à ce qu'en 1560, les Frères

en convoquèrent un nouveau à Bunzlau, en Bohème, qui était devenu alors leur chef-lieu.[1]

Dans cette réunion, les Frères, pour mettre fin à toutes les fausses représentations qu'on faisait toujours de nouveau de leurs principes, résolurent d'envoyer deux des leurs, Rokita et Herbert, en députation à quelques-uns des princes et aux principaux théologiens de l'Allemagne et de la Suisse. Ces deux députés furent reçus partout avec beaucoup de bienveillance, surtout par le duc de Würtemberg et le comte palatin de Deux-Ponts, qui conférèrent avec eux en présence de plusieurs théologiens célèbres. Le duc alla jusqu'à leur offrir un asile dans son pays, si on ne voulait les souffrir ailleurs, et leur donna des lettres de recommandation pour quelques seigneurs polonais. Le chancelier Vergérius, dont nous avons parlé ci-devant, se montra en cette occasion, un de leurs amis les plus ardents.

Muni des lettres du duc de Würtemberg, Rokita se rendit aussitôt en Pologne; mais Herbert continua sa route pour Heidelberg, Strasbourg et la Suisse, et s'aboucha avec les divers théologiens de ces endroits.[2] Il se plaignit à eux, au nom des Frères, de ce qu'ils les avaient censurés injustement et

[1] C'est par cette raison qu'on voit les Frères de ce temps mentionnés quelquefois sous le nom de Frères de Bunzlau (*Bunzler-Brüder*).

[2] En particulier avec Bullinger, Pierre Martyr, Musculus, Calvin, Viret et Théodore de Bèze.

avec dureté; il déclara, sur le point particulier de la sainte cène, qu'ils étaient décidés à ne prendre aucune part aux disputes dont elle était l'objet, et qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient donner, sur ce point, d'autres explications que celles qu'ils avaient données jusqu'alors, en ne se servant que des expressions de l'Écriture.

Ces théologiens, et nommément Calvin, leur montrèrent alors beaucoup de bienveillance; et quoique ce dernier continuât à désapprouver les Frères de ce qu'ils se rapprochaient trop de la confession luthérienne sur l'article de la cène, il chercha cependant, dans la réponse écrite qu'il adressa aux Frères, à excuser les lettres qu'il avait envoyées précédemment à leur sujet aux Réformés de la Pologne.

C'est alors qu'on reprit avec une nouvelle vigueur l'affaire de la réunion de ces derniers avec les Frères; et la chose fut enfin terminée au synode de Xians, en 1560. On s'entendit en premier lieu sur l'article de la doctrine. Quand on en vint à celui de la discipline ecclésiastique, quelques-uns des Réformés prétendaient pouvoir tirer de l'Écriture un gouvernement meilleur que celui des Frères, auquel ils reprochaient, non peut-être sans quelque raison, de sentir encore un peu le Papisme, et de donner trop de pouvoir aux ecclésiastiques. Les Frères répondirent que leur discipline avait été conçue avec beaucoup de poids, mûrie pendant quarante ans, au milieu de prières et de souffrances continuelles; qu'elle avait prospéré pendant un siècle, et reçu l'approbation de

tous les docteurs les plus éclairés, qui lui rendaient le témoignage qu'elle insistait sur une véritable conversion du cœur, et qui louaient en elle sa fidélité à n'admettre personne à la communion des saints et à la cène, avant de l'avoir suffisamment examiné.

Les Réformés se rendirent à ces observations; et le synode résolut, à la pluralité des voix, sans confondre, quant à la doctrine, les confessions de foi les deux Églises, d'adopter la discipline des Frères avec une légère modification. Les évêques des Frères de Pologne se désignèrent sous le nom d'*anciens* ou de *seniores*, afin d'éviter les jugements qu'auraient pu porter, en différents sens, les Catholiques et les Protestants presbytériens, sur le titre d'évêque, qu'ils ne prirent plus que dans leurs négociations avec des Églises protestantes épiscopales.

Telle est l'histoire de la réunion des Frères de Pologne avec les Réformés du même pays.

Si nous jetons un coup-d'œil général sur toute cette affaire et sur les suites qu'elle a eues pour les Frères, plusieurs en porteront sans doute le même jugement que Comménius, qui, dans son histoire (§ 99 à 103), paraît n'être point content de ce synode, et croire que la politique et la sagesse humaines y eurent la plus grande part. On peut se souvenir que c'est un jugement que nous avons étendu dans la préface de cet ouvrage, à toutes les négociations de ce genre. Et il semble en effet que si ce synode a causé du dommage aux Frères de Pologne, ce n'est pas tant à cause de quelque modification par-

ticulière qu'on y aurait faite à la constitution de leur Église, que parce que cette Église y fit des acquisitions trop grandes; qu'on y prit la résolution d'appliquer sa discipline à des gens qui n'étaient pas faits pour elle; et qu'elle n'absorba en apparence l'Église réformée de Pologne, que pour en être plus tard absorbée elle-même en réalité. C'est ce qui arrivera à l'Église toutes les fois qu'elle s'alliera avec le monde.

Quoi qu'il en soit, cette réunion parut, pour le moment être un sujet de joie, et procura aux Frères de Pologne la paix extérieure.

Mais si leurs rapports avec l'Église réformée avaient pris une tournure paisible, il n'en était point encore de même avec les Luthériens. Au contraire, les Frères avaient été inquiétés déjà précédemment, et surtout en Prusse, par quelques docteurs tracassiers et intolérants de cette Église; et lorsque Laurentius, l'évêque des Frères, vint en 1561 pour faire sa visitation ordinaire à Thorn, le prédicateur luthérien de cette ville, Morgenstern, homme inquiet qui avait déjà été chassé déjà de différents endroits pour cette disposition de son caractère, lui demanda avec violence pourquoi les Frères de cette ville ne se joignaient pas à l'Église luthérienne, puisqu'ils prétendaient professer les mêmes principes que la confession d'Augsbourg? L'évêque répondit que c'était parce que l'Église luthérienne manquait d'une discipline convenable; mais que cependant il s'entretiendrait sur ce sujet avec ses frères. Ceux-ci répondirent

que, pour le bien de la paix, ils consentiraient à fréquenter les Églises luthériennes, pourvu que les pasteurs observassent, autant qu'il serait possible, une bonne discipline.

Ils renvoyèrent donc Laurentius, en 1563, à Thorn, avec quelques autres députés, qui, après avoir pleinement établi devant le Conseil, l'innocence des Frères contre les accusations de Morgenstern, remirent leurs frères de cette ville, de leur propre consentement, à la direction du clergé luthérien. Mais comme Morgenstern n'en continuait pas moins à prêcher et à écrire contre les Frères, ceux-ci se retirèrent de la ville. Leur persévérant adversaire fut, il est vrai, chassé peu après de ce même endroit par le magistrat pour d'autres brouilleries; mais il continua également à exciter, contre les Frères, les Églises luthériennes de la Pologne, pendant que d'un autre côté, celles de Prusse agissaient contre eux dans le même sens. Les choses en vinrent même, dans cette dernière contrée, après la mort du duc Albert, au point que non-seulement on projeta un nouveau corps de doctrine, que les Frères devaient souscrire, mais qu'on voulut encore les obliger à renoncer à leurs propres prédicateurs bohémiens, à leur discipline et à tous leurs usages particuliers, et par conséquent à rompre absolument toute liaison avec leurs frères de Bohème et de Moravie, ou à quitter le pays. La plupart prirent ce dernier parti, et se retirèrent, en 1574, les uns dans la Grande-Pologne, les autres dans leur patrie, la Moravie, où les Frères jouis-

saient pour un temps, comme on l'a vu, d'une entière tolérance.

Quant aux Luthériens de Pologne, quoique moins intolérants que ceux de Prusse, ils n'entrèrent pas non plus d'abord dans l'alliance des Frères avec les Réformés. Érasme Gliczner, leur surintendant, invita George Israël, le président des évêques des Frères, à venir discuter cette matière dans un synode qui s'assembla à Posen, en 1567. Là, entrant dans la voie qu'avait ouverte Morgenstern, il commença par objecter quelques erreurs qu'on prétendait pouvoir tirer de la confession de foi des Frères, mais qui, pour la plupart, n'avaient jamais été soutenues par aucun d'eux; il passa ensuite à d'autres questions plus dignes d'une discussion sérieuse, mais où il se trouvait que la doctrine des Frères s'accordait entièrement avec celle des Luthériens. Alors changeant tout à coup de direction dans son attaque, et profitant de cet accord des doctrines des deux partis dans tous les points fondamentaux, il en revenait à demander aux Frères de se réunir entièrement aux Luthériens. Comme on ne put s'accorder sur cet article, on soumit l'année suivante cette matière, au jugement de la faculté théologique de Würtemberg. Celle-ci désapprouva, dans sa réponse, les écrits de controverse qui avaient été publiés à Thorn, et décida, d'après l'exemple de Luther: « Que nonobstant la différence de quelques expressions et de quelques cérémonies, l'Église des Frères de Bohème ne devait pas être censée différente de l'Église luthérienne.

Seulement elle ajouta, pour les Frères, l'avertissement que « quelque excellente et digne d'imitation que fût leur discipline, ils ne devaient pas pour cela ne voir la vraie Église que chez eux, ni empêcher les membres des autres Églises évangéliques de participer à leur communion. »

Là-dessus Gliczner, abandonnant quelque chose de ses premières prétentions, invita les Frères à un nouveau synode, qui fut convoqué à Posen, en 1570, et où l'on reconnut de part et d'autre l'harmonie qui existe au fond entre la confession des Frères et celle d'Augsbourg. Dans un autre synode, tenu à Vilna, en Lithuanie, on parvint à terminer les contestations qui existaient entre les Luthériens et les Réformés touchant la sainte cène; et alors on put enfin en venir à la convocation du fameux synode d'union entre tous les Protestants de Pologne, qui eut lieu dans la ville de Sendomir en avril de la même année (1570). Cette assemblée fut imposante et nombreuse. Outre les députés ecclésiastiques qu'y envoyèrent toutes les Églises des trois confessions, il s'y rencontra encore plusieurs députés de la noblesse, dont l'un fut nommé président du synode. Les principaux théologiens furent, du côté des Frères, l'évêque Laurentius; pour les Luthériens, Gliczner; pour les Réformés, Paul Gilovius.

Au premier abord chaque parti chercha, comme on pouvait s'y attendre, non pas tant à opérer une simple réunion, qu'à attirer les autres entièrement à lui. Mais bientôt on sentit que l'harmonie des trois

partis pouvait très-bien avoir lieu lors même que chacun d'eux conserverait sa propre confession; et même que la réunion ne pouvait guère se faire que de cette manière. Les docteurs luthériens eurent d'abord quelque peine à admettre cette base. Mais comme les nobles se réunirent pour les conjurer, les larmes aux yeux, de ne pas offrir plus long-temps aux ennemis un sujet de joie, et au roi un scandale, en persévérant à retarder la réunion, ils consentirent enfin à se rendre. Les députés des trois confessions déclarèrent donc qu'ils pouvaient se reconnaître tous réciproquement pour orthodoxes, dans tous les points fondamentaux de la foi; ils promirent d'éviter à l'avenir toute controverse quelconque, de s'aimer au contraire comme des frères, et de se prêter assistance dans leurs Églises respectives. On ajouta encore que les membres d'une confession visiteraient les autres, non-seulement à la prédication, mais aussi à la cène; et qu'en signe d'union, chacune des trois Églises enverrait toujours un certain nombre de députés aux synodes généraux que tiendraient en temps et lieu leurs frères d'une autre confession.

Les points relatifs à cette réunion qui reçut le nom de *Consensus*, ayant été rédigés par écrit, lus en pleine assemblée, et généralement approuvés, tous les membres promirent, en se donnant la main, d'observer religieusement, pour la plus grande édification du règne de Jésus-Christ, tous les articles de ce traité d'union. On termina la séance par des prières et des actions de grâces; et la joie fut grande

dans tous les cœurs. Les historiens ajoutent qu'un grand nombre d'Ariens secrets qui avaient cherché jusqu'ici à propager leurs erreurs à la faveur des troubles, revinrent à la vérité, et furent admis dans la communion des fidèles : les autres furent ouvertement exclus.

Avant de se séparer, on envoya, par des députés nommés pour cela, les articles de cette réunion aux théologiens de Heidelberg, en leur faisant demander s'ils jugeaient nécessaire qu'outre ces articles qu'on venait de rédiger, on composât, pour la Pologne, un corps de doctrine particulier, ou une confession générale, commune aux trois Églises. La réponse de l'université fut qu'on pouvait s'en tenir simplement au Consensus qui venait de se faire. En 1578, les Luthériens de la noblesse écrivirent aussi, de concert avec les théologiens de leur Église, aux électeurs du Palatinat, de Saxe et de Brandebourg, pour leur communiquer le résultat du synode dont ceux-ci leur témoignèrent leur satisfaction, en exprimant le désir que tous les Protestants suivissent leur exemple.

Quelques semaines après ce grand synode, il s'en tint un nouveau à Posen, entre les Luthériens et les Frères, où l'on acheva de traiter quelques détails d'après les bases du Consensus de Sendomir : cet accord fut ensuite lu publiquement à tout le peuple, qui versa des pleurs de joie, au moment, où pendant le chant du Te Deum, il vit tous les membres du synode se tendre la main, en signe de fraternité.

A la suite de la séance, un prédicateur d'entre les Frères prêcha dans l'Église luthérienne avec toutes les formes luthériennes, et inversément un prédicateur de cette dernière confession fonctionna dans l'Église des Frères.

Les années suivantes, il se tint encore plusieurs synodes généraux, composés des membres des trois confessions, où après avoir de nouveau confirmé toutes les résolutions précédentes, on convint en outre de quelques nouveaux arrangements pour le maintien du bon ordre, pour l'établissement d'écoles communes, et pour quelques autres objets semblables. Tous ces points furent rédigés et décrétés sous le nom de *Constitutions*; et dès ce moment les Protestants de Pologne furent et restèrent unis pour long-temps, et recueillirent de ce rapprochement tous les fruits qui pouvaient en résulter. Leurs ennemis du dehors en perdirent surtout l'occasion de les dénigrer auprès du roi, ou de leur refuser dans les diètes du royaume les priviléges de la paix générale, et d'écarter de leur confession les nobles du pays.

Il est vrai que douze ans plus tard, cette paix fut de nouveau troublée pour quelque temps. Au synode général de Posen, en 1582, deux prédicateurs luthériens, Gérike et Énoc, dont le dernier, à ce que dit Salig, avait quitté les Frères pour se soustraire à leur discipline trop sévère, protestèrent contre le Consensus de Sendomir, et allèrent jusqu'à menacer de l'excommunication leur surintendant Gliczner, en alléguant l'avis de quelques facultés de théologie

luthériennes qui avaient effectivement blâmé cet acte. Mais l'affaire fut portée au synode général de Thorn (en 1595), où l'on vit paraître, outre une quantité de députés ecclésiastiques et laïques des trois confessions, onze députations des principaux seigneurs de Pologne et de Lithuanie, et même un des princes de Reuss qui appartenait à la religion grecque. Tous se prononcèrent avec force pour le maintien du Consensus. Comme Gérike ne voulut pas fléchir, il fut déposé par le synode, et Gliczner réussit à maintenir les Églises luthériennes dans l'union générale.

Voilà le résumé des longues affaires du Consensus polonais. Mais dans la suite, comme pour fournir une preuve de plus que l'Église bohémienne inclinait plus vers la réformée que vers la luthérienne, les Luthériens se séparèrent de nouveau des deux autres confessions, pour ne s'en rapprocher que cent ans plus tard, en 1712, mais trop tard, et lorsqu'ils eurent vu le mal qui était résulté de leur séparation. Les Réformés, au contraire, s'unirent toujours plus étroitement avec les Frères de Bohème, jusqu'à ce qu'en 1627, au synode d'Ostrog, ils se confondirent tellement avec eux, que dès lors on n'a plus fait de différence, dans la Grande-Pologne, entre les Réformés et les Frères de Bohème.

On devait s'y attendre : les Frères n'auraient pu s'allier et se confondre ainsi avec une Église générale, s'ils n'eussent eux-mêmes perdu de leur première vie. Ils oublièrent cette résolution de leurs

prédécesseurs, de ne point s'allier trop étroitement avec ceux qui ne présenteraient pas de garanties suffisantes pour le maintien d'une doctrine et d'une discipline évangéliques (liv. 3, p. 105 et 106); et au lieu d'avoir gagné l'Église réformée, c'est la leur, ou du moins la portion polonaise de la leur, qui, selon la remarque de Comménius, est venue mourir dans celle-là, en y perdant sa forme propre, sa discipline indépendante et l'esprit de ses ancêtres. La grande leçon que nous avons à tirer de ces événements, semble donc être celle-ci : que le Chrétien ne peut agir sur le monde qu'à proportion qu'il s'en sépare; et qu'il sera toujours trompé par une marche contraire.

FIN DU LIVRE IV.

LIVRE CINQUIÈME.

DESTINÉES DES FRÈRES DE BOHÈME ET DE MORAVIE, DEPUIS LA PERSÉCUTION DE 1548 JUSQU'À LA DESTRUCTION DE LEURS ÉGLISES (1548—1627).

Il nous est doux de retourner à nos Frères de Bohème, à ces contrées devenues sacrées pour l'ami de l'Évangile, à ce Gossen du moyen âge, où prospérait par excellence la véritable Église de Christ; car on ne peut se dissimuler que dans toutes les transactions que nous venons d'exposer, on ne vît les Frères de Pologne et de Prusse, incliner, sous des formes religieuses, vers une prospérité et une grandeur selon la chair, prendre assez sensiblement la manière d'être des Églises ouvertes à tout le monde, et manquer de plus en plus de ce sceau d'opprobre et de souffrance que rien ne remplace, et qui semble être la condition presque nécessaire d'une Église vraiment apostolique. Du reste, il faut en convenir aussi : ces Églises même de Moravie et de Bohème, inclinent dès cette époque et par ces mêmes raisons, vers un dépérissement semblable; et nous touchons à l'histoire de leurs derniers jours. Il semble que le Seigneur ait chargé successivement

certaines portions particulières de son Église d'élever pour un temps le flambeau de sa Parole parmi les hommes; et que lorsque leur temps assigné est échu, il transporte sur d'autres cette tâche magnifique. A l'époque où nous sommes parvenus, tout semble indiquer d'avance que les Chrétiens de Bohème vont avoir fini le beau rôle qu'ils jouaient depuis deux siècles. La réformation a vaincu les obstacles extérieurs, le Protestantisme est reconnu d'une manière légale en divers pays: et selon le témoignage de leurs propres historiens, les Frères vont se ressentir bientôt de leur dangereuse prospérité.

Cependant ils ne s'éteindront pas sans jeter encore un dernier éclat.

Nous avons déjà dit (liv. 4, p. 130), en parlant des affaires de la Pologne et de la Prusse, que peu d'années après la grande émigration de Pologne, et dès 1564, les Frères de Bohème et de Moravie avaient obtenu de nouveau, sous l'empereur Maximilien II, la liberté de rouvrir leurs temples et d'exercer leur culte, ce qui ramena dans le pays un grand nombre de ceux qui avaient été contraints d'en sortir. Leurs opiniâtres ennemis cherchèrent bientôt de nouveaux moyens de les perdre. L'archi-chancelier de Bohème se rendit dans ce but, en 1563, à Vienne, où, par des instances continuelles, il porta l'empereur à signer, quoique malgré lui, un édit de persécution. Mais ici encore le Seigneur intervint pour protéger son peuple, et ne permit pas que l'édit eût son effet. Car comme l'archi-chancelier repartait plein

:la Bohème, emportant avec lui cet édit; au
ù il passait le pont du Danube, au sortir de la
Vienne, la partie du pont où il se trouvait s'en-
sous lui, de manière qu'il tomba dans le fleuve
sa voiture et tout son bagage, et que la plus
nde partie de sa suite fut noyée. Un jeune gentil-
mme qui se sauva avec son cheval, vit reparaître
le chancelier au-dessus de l'eau, le saisit par son cor-
don d'or et parvint à le soutenir assez long-temps
pour que des pêcheurs pussent venir à son secours
avec un bateau; mais ils ne ramenèrent que son ca-
davre. Quant à la cassette qui renfermait la sentence
de tant d'innocents, elle fut emportée par le torrent
et on ne la revit plus jamais. Le gentilhomme qui
avait échappé à la mort en cette occasion, et qui
attestait encore cet événement dans un âge avancé,
se sentit poussé par-là à se joindre à l'Église des
Frères; et l'empereur fut si peu disposé à renouveler
l'édit, qu'au contraire il exprima des sentiments très-
favorables aux fidèles de Bohème, qui dès lors joui-
rent pour long-temps d'un repos parfait.

Ils profitèrent de ce temps de calme pour édifier
leurs Églises, pour les instruire de plus en plus dans
la vérité, pour travailler en général à l'avancement
du règne de Jésus-Christ, et pour tenir de temps en
temps des assemblées synodales très-nombreuses,
que présidaient leurs pieux évêques, Jean Augusta,
ce fidèle témoin éprouvé par les tortures et par seize
ans de prison, et Matthias Érythræus. On jugera de
l'état de prospérité extérieure, où se trouvaient alors

les Églises des Frères, en apprenant que dans un de ces synodes, on comptait, outre les ecclésiastiques, dix-sept barons des plus distingués de la Bohème, et cent quarante-six autres membres de la noblesse.

Un objet important des délibérations des Frères de cette époque, fut de procurer à leurs Églises une nouvelle traduction bohémienne de la Bible, d'après le texte original; les versions dont ils s'étaient servis jusqu'alors n'ayant été faites que d'après la Vulgate. Dans ce dessein, ils envoyèrent quelques-uns de leurs candidats en théologie, aux universités de Wittenberg et de Bâle, pour y étudier les langues orientales; et dès que ceux-ci furent de retour, ils se réunirent, pour cette œuvre importante, avec un certain nombre de ministres, au château de Kraliz en Moravie, chez un baron qui se chargea de tous les frais de l'entreprise; et ils se mirent au travail, sous la direction de l'évêque Æneas et de ses co-évêques. On établit à Kraliz une imprimerie expressément consacrée à cet ouvrage, auquel on ne mit pas moins de quatorze années de travail. Il fut publié en six livraisons successives, depuis 1579 jusqu'en 1593; il fut revu de nouveau, en 1601, par Aston; et les nombreuses éditions qui s'en sont faites depuis, sont une preuve de l'empressement avec lequel il a été reçu.

Quoique nous venions de faire une mention particulière de l'envoi de ces jeunes gens de l'Église des Frères dans les universités d'Allemagne, la chose

n'avait pas été jusqu'ici sans exemple. Avant cette époque déjà, quelques gentilshommes d'entre les Frères y avaient envoyé leurs fils sous la surveillance d'un diacre; d'autres jeunes gens s'y étaient rendus seuls. Laurentius, qui avait été envoyé par George Israël à Wittenberg, au sujet des disputes de Posen, et qui avait même assisté aux leçons de Luther, trouva dans cette université dix des enfants des Frères.

Mais les Églises sentirent bientôt le besoin d'établir des colléges et des séminaires pour elles-mêmes, parce qu'elles ne possédaient jusqu'ici que des moyens d'instruction insuffisants. Dans les premiers temps, et souvent encore à cette époque-ci, les évêques et les prédicateurs se contentaient, pour former des ministres, de tenir auprès d'eux, sous le nom d'acolythes, un ou deux jeunes gens dont ils faisaient l'éducation. Mais ce moyen occupait un grand nombre de personnes, et donnait proportionnellement de faibles résultats. Et quant à l'usage des universités étrangères, les Frères aperçurent bientôt qu'à côté de plusieurs connaissances utiles que ces jeunes gens y acquéraient, ils en rapportaient aussi beaucoup de vanité et de choses nuisibles à la simplicité des Églises. On résolut donc au synode de Bunzlau, en 1584, d'établir trois séminaires, dans les villes de Bunzlau, de Prézerow, et d'Évanziz en Moravie; et quoiqu'on sût d'avance que les Églises étaient trop pauvres pour pouvoir fournir aux professeurs un salaire assuré, il s'y rendit aussitôt un

nombre suffisant d'hommes très-distingués par leurs connaissances.

Dans le même temps à peu près (en 1574), la faculté de théologie et le clergé de Heïdelberg venaient de lire, avec une grande approbation, la confession de foi des Frères, qui avait paru l'année précédente à Wittenberg, accompagnée d'une préface de Luther, et d'un témoignage très-honorable de la faculté de théologie de cette dernière ville. Ceux de Heidelberg envoyèrent donc un député aux Frères de Moravie pour les prier de leur communiquer leur constitution ecclésiastique, vu qu'ils désiraient s'en servir pour la confection de la leur propre. Au retour de ce député, ils renvoyèrent aux Frères des témoignages de satisfaction très-flatteurs, dans lesquels ils faisaient entre autres cette déclaration remarquable : « Qu'ils n'avaient pu encore introduire chez eux un ordre semblable, *parce qu'ils avaient trop impliqué le gouvernement temporel dans les affaires spirituelles;* tandis que les Frères, tout en ayant soin d'être soumis au gouvernement et à tous les hommes, dans les choses temporelles, avaient pourvu à ne pas se laisser dépouiller de la liberté qui leur avait été acquise par le sang de Christ. »

Voilà comment les Églises des Frères trouvaient au dehors une approbation et même des éloges croissants.

Cependant la liberté et l'existence de leur culte n'avait pas encore été reconnue par le gouvernement; et ils ne pouvaient obtenir cet avantage, (on

plutôt, dirons-nous, ce déshonneur et ce malheur), qu'en présentant, de concert avec les Calixtins et les Luthériens, une confession de foi commune. Les Frères crurent devoir rechercher cette autorisation; et les autres Protestants pensèrent que la cause générale gagnerait à une pareille réunion. On s'en occupa donc immédiatement, en convoquant une assemblée à laquelle chaque parti envoya des députés du clergé, de la noblesse et des bourgeois. Les membres de cette assemblée, préoccupés du désir de se mettre enfin à l'abri des persécutions, et ne voyant que le beau côté du rapprochement projeté, convinrent de laisser de côté toute subtilité et toute controverse, et de se réunir pour exprimer un même sentiment sur les articles de foi communs aux trois confessions: une confession commune fut signée de tous les députés; et on la présenta à l'empereur Maximilien, qui la reçut favorablement, et promit sa protection royale à tous ceux qui y adhéreraient. La même assemblée, pour établir un lien de plus entre les trois confessions, demanda encore à l'empereur la permission de fonder une académie et un consistoire, communs aux trois branches protestantes; mais cette demande ne leur fut pas accordée pour le moment, quoiqu'on leur fît entrevoir l'espoir qu'elle le serait par la suite.

La faculté théologique de Wittenberg porta sur cette nouvelle confession le jugement suivant:

« Il est vrai que cette confession est assez courte, et qu'on voit aisément, qu'en la rédigeant, on a eu

principalement en vue d'éviter toutes les contestations sur des questions problématiques... ce qui attirerait peut-être à cette confession la critique de quelques esprits contentieux... Malgré tout cela nous approuvons votre prudence chrétienne... car il est certain qu'on ne peut mieux servir ni édifier l'Église qu'en proposant au peuple la pure doctrine de l'Évangile, sans ces vaines subtilités que l'ambition a inventées et qui n'engendrent que des disputes. »

La chose se termina donc au gré des désirs des Frères, qui se virent de jour en jour établis plus solidement aux yeux de l'homme; et le profond repos dont ils jouissaient, ne devait plus être interrompu que par un seul orage passager, avant la dernière persécution qui les plongea dans le repos de la mort. Après le décès de Maximilien II, son successeur, Rodolphe II, se laissa engager par les jésuites à renouveler contre eux l'ancien édit que Wladislas avait publié en 1506, contre les Picards;[1] et dans le premier moment tous leurs temples furent effectivement fermés. Mais cet interdit ne dura pas long-temps; les nombreux amis des Frères protestèrent contre ces mesures iniques, et montrèrent à l'empereur que les Frères n'étaient point les gens qu'on lui avait dépeints. On dit que sa conscience avait déjà prévenu ces remontrances, et que lorsqu'il apprit que les Turcs lui avaient pris Albe-Royale, il s'écria : « Je

[1] Voyez liv. 3, page 99.

m'attendais à quelque chose de pareil, puisque je m'étais arrogé sur les consciences un droit qui n'appartient qu'à Dieu. » Il ne se borna donc pas à retirer son édit de persécution, mais encore il accorda (en 1609), non-seulement aux Frères, mais à tous ses sujets protestants de Bohème et de Moravie, ces patentes royales[1] en vertu desquelles ils avaient le libre exercice de leur culte, le droit de bâtir de nouveaux temples, et de tenir même auprès du gouvernement des *défenseurs* ou *avocats de l'Église*, pour le maintien de leurs droits. Les jésuites, distinguant toujours les Frères entre les autres Protestants, se donnèrent beaucoup de mouvement pour qu'ils fussent exclus de cette concession générale; mais les États s'opposèrent à leurs sollicitations, et déclarèrent que leur intention n'était point de troubler ces Églises dans l'exercice de leur religion. Et comme si les Frères eussent été destinés à passer par toutes les espèces d'oppositions, (et ils l'étaient effectivement, aussi long-temps qu'ils formèrent véritablement un peuple de Dieu), il fallut qu'ils se vissent repoussés même des autres Protestants, renfermés avec eux dans la même mesure de justice; car, outre les stipulations rapportées ci-dessus, les patentes royales portaient encore, comme on l'avait désiré si long-temps, qu'outre l'université protestante de Prague, dont on sanctionnait l'existence, les trois partis non catholiques, Calixtins, Frères et Luthériens, forme-

[1] *Majestäts Brief* (lettre de sa majesté).

raient entre eux un consistoire commun, où chacune de ces communions fournirait trois personnes, auxquelles on adjoindrait encore trois professeurs de l'université. C'est de ce privilége qu'un certain parti d'entre les Protestants voulait exclure les Frères, à cause de leur discipline particulière. Mais les États eux-mêmes représentèrent, que les Frères ayant travaillé jusqu'à ce jour à la vigne du Seigneur, avec autant de peine et de fidélité que d'autres Chrétiens évangéliques, ce serait une injustice devant Dieu et devant les hommes, que de vouloir les en exclure, maintenant qu'ils devraient moissonner les fruits de leur labeur.

Bien loin donc de rejeter ainsi les Frères du consistoire commun, on résolut qu'aussi long-temps qu'ils auraient leurs rites et leur discipline propres, non-seulement ils fourniraient à ce consistoire trois membres choisis d'entre eux, mais encore que l'un de leurs évêques serait adjoint comme collègue à l'administrateur du consistoire, qui était un Calixtin. Enfin on leur rendit cette église de Bethléhem à Prague, dans laquelle Jean Huss avait commencé à prêcher l'Évangile; et comme elle ne leur suffisait pas, on leur permit encore de bâtir, dans la même ville, un temple pour les Allemands et les Bohémiens.

Là-dessus les lettres patentes de l'empereur furent lues publiquement, aux acclamations du peuple et au son de toutes les cloches : l'archi-doyen des Calixtins, administrateur du consistoire commun, célébra

l'office, et prononça un discours si touchant qu'aucun des assistants ne put retenir ses larmes; puis il termina par le chant du Te Deum, au milieu des cris de joie de la multitude.

Sans doute les âmes sérieuses purent s'apercevoir au moment même, que cette joie n'était pas toute selon Dieu, et qu'il s'y mêlait un coupable sentiment de triomphe vis-à-vis des ennemis. Mais la masse ne pensa qu'à la joie, et les Frères se virent au pinacle de leur prospérité et de leur puissance temporelles.

Qui eût dit à ce moment, que ces Églises, reconnues et protégées du gouvernement, associées à la cause générale du Protestantisme établi en Europe, soutenues par des institutions de tout genre, et honorées dans tous les pays éclairés, étaient moins solides et moins fortes que leurs obscures devancières des siècles passés, moins fortes que ces Églises pleines de souffrances, qui se rassemblaient dans des cavernes et dans des forêts, et qui résistèrent aux persécutions les plus acharnées! En effet, à ne compter même que de l'époque où elles se constituèrent définitivement (1457), jusqu'à la dernière de leurs grandes persécutions (1548), ces Églises primitives prospérèrent sous l'oppression pendant quatre-vingt-dix années consécutives; et si, comme il est juste, on commence ce calcul à l'origine réelle de ces Églises, dont le jour de naissance fut éclairé par les flammes du bûcher de Jean Huss (1415), c'est durant cent et trente années qu'elles subsistèrent, au milieu d'un

martyre presque continuel; tandis que celles qui triomphaient maintenant, succombèrent et disparurent pour jamais devant la première tempête qui éclata sur elles. Nous disons pour jamais : car si elles se relevèrent au bout d'un siècle, ce fut pour aller pousser leur nouveau jet sous un climat plus doux, et dans un pays qui ne fût pas en butte aux fureurs qu'elles avaient endurées précédemment. — Voilà la différence, voilà l'opposition qui existera toujours, entre la force selon Dieu et la force selon l'homme. « Ma force s'accomplit dans l'infirmité. »

Ces réflexions se présentèrent aussi aux historiens des Frères de Bohème; car Comménius n'a pas plus tôt achevé le récit que nous venons de donner de la publication des lettres de l'empereur, qu'il commence ses réflexions suivantes par les mots : *Mais hélas !* — « Mais hélas! dit-il, la liberté religieuse dégénéra bientôt en liberté charnelle. De là vient que, dès l'abord, cette liberté qui occasionna enfin la sécurité de la chair, ne plut point aux âmes pieuses qui en redoutaient les mauvaises suites. » Et en effet on remarque clairement que dès lors les Frères se relâchèrent dans l'observation de leur discipline particulière. Comme on avait voulu exiger, lors de la réunion des trois confessions, qu'ils l'abandonnassent absolument, et qu'ils n'avaient pu se résoudre à ce sacrifice, ils se crurent au moins obligés, par une espèce de fausse générosité, de céder sur quelques points ; et ainsi ils tombèrent, selon le propre témoignage de leurs historiens, d'abord dans le re-

lâchement, puis dans des fautes qui leur attirèrent plus tard bien des souffrances, qu'on ne put toutes considérer comme endurées pour le nom de Christ.

Ces maux ne tardèrent pas à arriver. Aussitôt après la mort de l'empereur Rodolphe (1612), la cour de Rome s'occupa vivement de mettre à exécution les décrets du concile de Trente contre les Protestants en général; en commençant par ceux de Bohème et de Moravie.[1] On débuta par toutes sortes de vexations et d'oppressions, contre lesquelles l'édit de tolérance et toutes les réclamations des Protestants furent inutiles; et on continua de traiter ainsi ces derniers, jusqu'à ce que, dans un malheureux sentiment de leur propre force, et confondant les droits temporels dont le Chrétien doit toujours souffrir le dépouillement, avec ceux de la conscience que l'on peut conserver sans user de la force matérielle, ils refusèrent obéissance à leur nouveau roi Ferdinand II. Ils allèrent même plus loin (nous parlons toujours des Protestants en général, et non des Frères seulement): la résistance devint une attaque: on en vint aux voies de fait, et l'exaspération ayant été portée à son comble, le parti protestant précipita des fenêtres du château de Prague les représentants

[1] On peut voir les causes politiques de toute cette persécution, dans l'*Histoire des persécutions de Bohème*, par Comménius, (ch. 41), avec les détails des violences par lesquelles on atteignit le but de l'extermination totale des Protestants de ces contrées (ch. 45 — 105).

impériaux, et choisit pour roi l'électeur palatin Frédéric. C'est ce qu'avaient voulu leurs ennemis: car maintenant on pouvait leur faire la guerre comme à des rebelles.

Nous croyons devoir rappeler, avant d'aller plus loin, que ce fut ici l'origine de cette fameuse guerre de trente ans, dont nous ressentons encore les heureuses suites pour la liberté des consciences, et qui, sous ce rapport, fut le premier coup mortel porté à l'autorité papale.

Peut-être les Frères eurent-ils bien le moins de part à cette résistance armée; mais on ne fit pas cette différence, et leurs Églises furent entraînées dans le déluge de maux qui engloutit les Protestants de Bohème en général. Après qu'ils eurent été défaits par les Impériaux dans la malheureuse bataille de Weissenberg, près de Prague, le 6 novembre 1620, plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers; d'autres s'enfuirent dans des pays voisins: les principaux furent de nouveau attirés dans le pays, par la promesse d'un pardon absolu du passé; mais dès qu'ils y furent rentrés, ils furent mis en prison, et plusieurs d'entre eux condamnés à la mort.

Nous croyons entrer entièrement dans l'esprit de cette histoire, en nous arrêtant avec détail, sur l'exécution qui eut lieu à Prague, le 21 juin 1621, de vingt-sept des *défenseurs*[1] les plus considérés des Protestants,

[1] Voyez sur le sens de cette dénomination, page 151.

qui furent décapités en ce jour, et moururent en confesseurs de Christ.

Nous ne craignons pas de soutenir cette dernière assertion : car si ces amis de la vérité, dont plusieurs étaient des hommes distingués par leurs connaissances, et dont d'autres avaient rempli des postes importants dans le gouvernement, avaient commis une faute en essayant de défendre, par la force, les droits temporels dont on voulait les dépouiller, cependant c'étaient en effet des droits qu'ils avaient défendus; et ces mêmes droits, personne ne les leur eût disputés, si on ne les avait haïs comme Chrétiens, et s'ils eussent voulu, de leur côté, « adorer la Bête et son image, et prendre la marque de son nom.[1] » Car nous avons vu que cette guerre fut provoquée par les vexations innombrables dont ils furent l'objet, et par la violation criante de toutes les concessions qui leur avaient été faites par l'empereur Rodolphe; concessions que l'empereur actuellement régnant avait juré de respecter. C'était donc bien pour l'Évangile que tous leurs maux leur arrivaient; et ils purent, en bonne conscience, se consoler par la pensée souvent nécessaire, que si l'homme habile sait, dans cette vie, prendre pour lui les apparences favorables, et rejeter les mauvaises sur le juste, il y a un juge au ciel, qui est au-dessus des apparences, et dont le témoignage rétentit déjà ici-bas dans le fond de toutes les consciences, en attendant qu'il se

[1] Apoc. XIV, 11.

fasse entendre, par de terribles effets, au grand jour des rétributions. Nos frères sentirent ces vérités, et furent soutenus comme ceux qui meurent pour le nom de Christ.

Ce fut le 19 juin 1621 que leur sentence de mort fut prononcée, et le 21 qui fut désigné pour l'exécution. Aussitôt les prêtres catholiques se mirent en mouvement pour exhorter les prisonniers à entrer dans l'Église romaine, en les assurant que dans ce cas, l'empereur leur ferait grâce; nouvelle preuve, si elle était nécessaire, du véritable esprit de ces exécutions. Mais ceux-ci répliquèrent à ces prêtres de manière qu'ils se retirèrent étonnés, à la fois, de la connaissance des Écritures et de la fermeté qu'ils trouvaient dans ces martyrs. Malgré la cruauté de leurs ennemis, il leur fut permis, pour se préparer à la mort, de faire venir quelques ministres luthériens, dont Prague renfermait un assez grand nombre. Mais telle était la haine des Papistes contre les Frères en particulier, qu'on n'accorda pas aux membres de cette Église la douceur de faire venir un de leurs ministres, quoiqu'ils formassent presque la moitié du nombre des prisonniers. La plupart d'entre eux prirent alors la cène d'un ministre luthérien: un certain nombre s'en firent scrupule, de peur de blesser par-là la conscience de quelques-uns de leurs Frères peu éclairés.

Jusqu'au jour qui précéda l'exécution, les nobles avaient été renfermés au château de Prague; mais ce jour-là, ils furent conduits à la maison de ville,

devant laquelle était dressé l'échafaud. Lorsque ceux des condamnés qui n'étaient pas de la noblesse, et qui étaient gardés dans quelques pièces de ce même édifice, apprirent l'arrivée de leurs frères, ils se mirent aux fenêtres, et les reçurent en chantant des cantiques; ce qui attira un grand concours de peuple, qui témoignait, par des larmes, sa compassion pour ces brebis destinées à la boucherie.

On dormit peu cette nuit-là; elle se passa presque toute dans le chant des louanges de Dieu, en prières et en saintes conversations. Aussitôt que le jour commença à paraître, ils se couvrirent tous de leurs plus beaux vêtements, comme pour une grande fête; et lorsque à cinq heures du matin un coup de canon, parti du château de Prague, donna le signal des exécutions, ils s'embrassèrent, se souhaitèrent réciproquement la force d'en haut pour être fidèles jusqu'à la mort, et s'exhortèrent à une fermeté chrétienne. Puis le moment de marcher au supplice étant arrivé, comme on ne les emmenait qu'un à un, ils se firent, à chaque départ, de touchants adieux. « Le Seigneur vous bénisse et vous garde, bien-aimés! disait aux restants celui qui partait avant eux; qu'il vous donne la consolation de son Saint-Esprit, la patience et le courage, afin que vous confirmiez maintenant par une mort glorieuse ce qu'auparavant vous avez confirmé du cœur et de la voix. Je marche devant vous pour être jugé digne de voir la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ; vous me suivrez bientôt, etc. »

« Que Dieu bénisse, lui répondaient les autres, le chemin que tu prends pour l'amour de son Fils Jésus-Christ. Va devant nous, cher frère, dans la maison de notre Père; nous sommes assurés par Jésus, en qui nous croyons, que nous nous reverrons aujourd'hui dans la joie céleste, etc. »

Le premier qui fut conduit à l'échafaud, fut le comte de Schlick, qui avait été précédemment gouverneur du roi Frédéric, en Bohême, et premier défenseur de l'Église des Frères; homme de grands talents, et d'une piété sincère, aimé et respecté de tous les gens de bien. Après avoir entendu sa sentence, qui portait qu'après sa décapitation, son corps serait écartelé et exposé dans un carrefour, il s'écria en citant un auteur latin: « *Levis est jactura sepulchri* (c'est peu de chose que de perdre un sépulcre). » —Et comme le prédicateur l'exhortait au courage: « Ah! lui dit-il, je puis vous assurer que je n'ai aucune crainte: j'ai cru devoir me déclarer pour la religion dans sa pureté, et je suis prêt à prouver par ma mort la fidélité que je veux lui garder. »

Déjà le matin, lorsque le signal du canon s'était fait entendre, ce même martyr s'était écrié: « Voilà l'avant-coureur de la mort, je serai le premier à la voir : Seigneur Jésus, aie pitié de nous! » Arrivé sur l'échafaud, il se tourna vers le soleil levant, et dit: « Jésus, soleil de justice! aide-moi à pénétrer au travers des ténèbres de la mort, dans la lumière éternelle. » La dignité et la sérénité avec lesquelles il fit sur l'échafaud quelques allées et venues, puis s'age-

nouilla en priant, pour recevoir le coup du glaive, toucha les spectateurs jusqu'aux larmes.

Après lui vint Wenzeslas de Budowa qui appartenait, comme le premier, à l'Église des Frères. C'était un vieillard de soixante-seize ans, homme savant, connu par plusieurs écrits, et qui déjà sous l'empereur Rodolphe, avait rempli dans le gouvernement plusieurs places importantes, et siégé dans le consistoire de Prague, en qualité de défenseur des Frères. Lorsqu'il vit approcher le danger, il alla mettre sa famille en lieu de sûreté, et revint seul à Prague, disant que sa conscience ne lui permettait pas d'abandonner la bonne cause. « Peut-être, ajouta-t-il, que le Seigneur veut que je la scelle de mon sang. » Et comme son secrétaire lui disait qu'on avait fait courir le bruit qu'il était mort de chagrin : « Moi, dit-il, mourir de chagrin! Vois-tu, (en montrant la Bible), ce paradis de mon âme ne m'a jamais encore fourni des fruits aussi doux qu'aujourd'hui; et personne ne verra le jour où l'on puisse dire que Budowa soit mort de chagrin. »

Pendant qu'il était en prison, deux capucins étaient allés vers lui, pour lui montrer, disaient-ils, le chemin du ciel. « Oh! je le connais, par la grâce de Dieu. » — Peut-être, répliquèrent-ils, que Monseigneur se trompe. — « Non, non, dit-il, mon espérance se fonde sur la parole de Dieu, qui ne peut tromper. « Je n'ai pas d'autre chemin pour aller au ciel que celui qui a dit : *Je suis le chemin, la vérité et la vie.* » Après avoir réfuté leurs idées sur l'autorité de l'é-

glise romaine, il s'offrit à son tour de leur montrer le chemin du ciel; mais ces pauvres gens s'en allèrent en faisant le signe de la croix. — Le jour du jugement, il vint encore deux jésuites, lui disant qu'ils désiraient sauver son âme. « Mes pères, leur dit-il, je voudrais que vous fussiez aussi assurés de votre salut que je le suis du mien. Je sais en qui j'ai cru, je sais qu'il me réserve la couronne de justice. » — Oh! s'écrièrent-ils, ce n'est pas vous que cela regarde: Paul ne disait cela que de lui-même! — « Pas du tout, reprit-il, car l'Apôtre ajoute aussitôt: « Et non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé son apparition.[1] »

C'est ainsi, et par beaucoup d'autres déclarations des Écritures, qu'il leur prouva tellement leur ignorance, qu'ils l'abandonnèrent, pleins de confusion et de colère, l'appelant un hérétique endurci.

Peu après il monta, d'un air serein, sur l'échafaud déjà sanglant; il découvrit sa tête, passa doucement sa main sur ses cheveux, en disant: « Voyez, mes cheveux gris, quel honneur on vous fait de vous orner de la couronne du martyre! » Là-dessus il se mit en prière, en élevant sa tête, qui tomba sous le glaive et fut placée en spectacle sur une tour.

Après quelques autres, on amena le seigneur de Kapplisch, vieillard de quatre-vingt-six ans, qui avait servi avec gloire dans l'administration sous l'empereur Rodolphe et sous ses successeurs. Il dit au

[1] 2 Timoth. IV, 8.

[redacted]

ministre luthérien qui venait les visiter : « Ma mort est ignominieuse aux yeux du monde, mais devant Dieu, elle est pleine de gloire. A l'ouïe de ma sentence, ma chair affaiblie a commencé à trembler, mais par la grâce de Dieu, je n'éprouve pas actuellement la moindre crainte de la mort. »

Le jour de son exécution, il disait en s'habillant, au prédicateur qui était auprès de lui : « Voyez, je mets mon vêtement de noces. » Et comme celui-ci lui répondait que le vêtement de la justice de Christ vous ornait intérieurement d'une manière bien plus véritable : « Oui, dit le bon vieillard; mais je veux me parer même au dehors à l'honneur de mon époux. » — On l'appela. — « A la garde de Dieu, dit-il, il y a assez long-temps que j'attends. » Comme il était très-faible sur ses jambes, et qu'il avait quelques degrés à descendre, il pria Dieu de le fortifier afin qu'il ne fournît pas, en tombant, un sujet de moquerie aux ennemis.

Il avait aussi fait prier le bourreau de vouloir bien frapper de son épée dans le moment précis où il le verrait se mettre à genoux et lever la tête, de peur qu'il ne tombât par faiblesse, s'il tardait trop. Mais au moment de l'exécution, ce pauvre vieillard se tenait si courbé et si incliné sur ses genoux que le bourreau n'osait porter le coup. Le prédicateur, en voyant cela, cria au martyr : « Monseigneur, vous avez recommandé votre âme à Christ; présentez-lui maintenant avec courage votre tête blanchie, et l'élevez vers les cieux. » Il l'éleva effectivement aussi haut

qu'il put, en s'écriant: « Seigneur Jésus, je remets mon esprit entre tes mains, » et pendant cette prière sa tête tomba: le bourreau la plaça ensuite sur un portail.

Plus tard vint Henri-Otton de Loss, encore un des défenseurs de l'Église des Frères, qui avait été l'un des directeurs du royaume. Il était du nombre de ceux qui s'étaient fait scrupule de recevoir la cène d'un ministre luthérien; et comme il ne pouvait en avoir un de son église, il éprouva d'abord beaucoup de peine à l'idée de se voir privé de ce repas; mais il ne tarda pas à être richement consolé; car lorsque le ministre luthérien vint à lui pour aller l'accompagner à la place de l'exécution, il s'élança de dessus sa chaise, comme dans le ravissement, et lui dit: « Oh que je me réjouis de vous voir, homme de Dieu, pour vous raconter ce qui m'est arrivé. J'étais assis sur ce siége, dans une profonde affliction de ne pouvoir prendre la cène, puisque vous savez que j'aurais voulu un ecclésiastique de notre église. Je m'endormis dans ma tristesse; et voici que, dans un songe, le Seigneur m'apparut me disant: « Ma grâce te suffit; je te nettoie avec mon sang. » A l'instant je sentis en quelque sorte son sang couler sur mon cœur; et depuis mon réveil je suis singulièrement fortifié et restauré. » Là-dessus il éclata en ces paroles de triomphe: « Oui, crois! et tu as mangé la chair du Fils de l'homme! Je n'ai plus peur de la mort! Mon Jésus vient au-devant de moi avec ses anges, pour me mener à ses noces, où je boirai éternelle-

ment avec lui la coupe de la joie et des délices. » Il monta plein de joie sur l'échafaud, s'y prosterna d'abord en prières, et après s'être relevé, il ôta ses vêtements, puis se mit à genoux en disant : « Seigneur Jésus, reçois-moi dans ta gloire; » et pendant qu'il prononçait cette dernière parole, il reçut le coup.

C'est avec la même paix et la même joie que moururent tous les autres. Pas un seul ne pensa à renier sa foi.

Après ces exécutions, on procéda, du côté du gouvernement, à l'extirpation totale et systématique du Protestantisme dans toute la Bohème et la Moravie.

Les premiers qui s'en ressentirent furent les Anabaptistes de Moravie, qui avaient dans cette province quarante-cinq colléges ou districts, dont chacun renfermait quelques centaines, et même jusqu'à un millier d'individus. Ils furent tous chassés du pays; bien plus heureux en cela que ceux qui eurent la permission d'y rester. Car comme on voulait éviter, au commencement, l'apparence d'une persécution religieuse, afin de ne pas irriter les princes voisins, on tourmenta les Protestants par de telles extorsions, par un tel pillage de leurs biens, et enfin par de telles tortures, qu'un grand nombre d'entre eux abandonnèrent leur profession de foi, ou furent obligés de quitter leur patrie, en y laissant tous leurs biens. Mais comme on s'aperçut qu'ainsi l'on n'atteindrait pas encore le but proposé, et qu'on vidait inuti-

lement le pays de ses habitants, on passa à d'autres moyens. On chassa d'abord de Prague les prédicateurs des Frères de Bohème, et les dix-huit autres ministres protestants que renfermait cette capitale. Peu après (en 1624) on étendit cette mesure sur tout le royaume, et on retira aux Protestants tous les priviléges quelconques, qui avaient pu encore leur rester jusqu'alors. Plusieurs des ministres expulsés se cachèrent dans des cavernes, d'où ils visitaient secrètement leurs frères; mais on les découvrit successivement, et on les mit à mort, ou on les fit sortir du pays.

Il importe de remarquer qu'on usa de ces moyens violents, non-seulement à l'égard de ceux des États et des villes de la Bohème qui avaient pris part à la guerre, et contre lesquels on pouvait alléguer le motif de la rebellion, mais envers tout ce qui était Protestant; et il parut évidemment que du côté des Catholiques-romains, on ne se proposait pas moins que de les exterminer entièrement dans toute la Bohème et dans toute la Moravie. On était alors dans les fureurs de la guerre de trente ans; et l'heureux succès qui accompagnait momentanément les armées catholiques (1621—1624), permit aux ennemis de l'Évangile de se livrer ouvertement à ce projet. Un seul exemple suffira pour appuyer ce que nous venons d'avancer. Le baron Zérotin, vice-margrave de Moravie, avait pris un grand nombre de Frères sous sa protection, et avait donné asile sur ses terres à vingt-quatre de leurs pasteurs. Il fit, en leur faveur,

des remontrances à la cour impériale, et soutint que la sentence de bannissement ne regardait ni lui, ni ses sujets, puisqu'ils étaient demeurés fidèles à l'empereur. Mais il ne put rien effectuer par ses remontrances, et il se vit obligé de vider le pays, lui-même, avec les évêques et les ministres des Frères qu'il avait tenus cachés dans ses domaines.

Pour remplacer les ministres exilés, on donna aux églises les plus dépravés d'entre les prêtres; et comme ces hommes de néant ne réussissaient pas à gagner le peuple, on établit une *commission de réforme* qui devait obliger, par ruse ou par force, le reste des Protestants qui se trouvaient encore dans le pays, à abjurer leur religion. Il n'y eut pas de moyens de dépravation qu'on ne mît en usage pour les gagner; et on ne craignait pas de leur déclarer qu'on leur permettait de croire secrètement dans leur cœur tout ce qu'ils voudraient, pourvu qu'ils adhérassent extérieurement à l'église romaine, et qu'ils se soumissent au pape.

Mais comme ni la ruse, ni la force, ni les tourments ne pouvaient ébranler le plus grand nombre d'entre eux, parce que les nobles, instruits par l'histoire et comptant sur les puissances protestantes, retenaient le peuple dans l'espérance d'une délivrance prochaine, toute cette noblesse protestante fut bannie du pays en 1627, après qu'on l'eut auparavant ruinée par toutes sortes d'extorsions et dépouillée de tous ses biens. Plusieurs centaines de familles, tant nobles que riches bourgeois, se réfugièrent alors en

Saxe, dans la Silésie, dans le Brandebourg, en Pologne, en Prusse, dans les Pays-Bas, et en d'autres parties de l'Allemagne. Quant au peuple, on le surveillait avec sévérité pour empêcher son émigration, afin de le forcer à l'apostasie; mais dans la suite, plusieurs milliers d'individus trouvèrent successivement occasion de suivre leurs pasteurs dans la misère; le reste continua de gémir sous le joug de la gêne et de l'oppression. Telle fut, pour les Protestants de Bohème en général, et pour les Frères en particulier, la fin de leur existence dans ces contrées.

Singulières issues que prennent les événements humains! Ce furent les Protestants de Bohème qui arborèrent, les premiers et plus d'un siècle avant le reste de l'Europe, l'étendard de la réformation. — Ce furent eux qui firent éclater cette guerre de trente ans, qui arracha pour jamais l'église protestante aux échafauds de l'église romaine, et qui valut à tous les États réformés la liberté religieuse... et Dieu permit que dans la paix qui la termina (en 1648) les puissances protestantes abandonnassent entièrement leurs Frères de Bohème et de Moravie à la fureur de l'Autriche, et ne les missent par aucune stipulation à l'abri d'une ruine absolue! — En effet, depuis la persécution dont nous venons de parler (1621—1627), il ne s'est plus trouvé dans ces contrées aucune église, ni école pour les Protestants: toutes les Bibles, tous les livres religieux qu'on put saisir dès cette époque, furent brûlés, et en quelques endroits sous la potence; la tyrannie

exercée sur les consciences dépeupla des contrées entières, et sacrifia à la hiérarchie papale la vie et les biens de quelques cent mille individus... Voilà les jugements de Dieu! Voilà comment la propre défense est une mesure trompeuse! Voilà enfin comment des églises qui s'élèvent, et s'allient avec le monde, voient ôter le chandelier du milieu d'elles!

L'évêque Jean-Amos Comménius qui fut consacré, en 1632, évêque des Frères dispersés de Bohème et de Moravie, avait été du nombre de ces pasteurs exilés. La désolation de son église lui navra le cœur. Les termes dans lesquels ce grand et digne homme s'explique plus tard sur les calamités de son peuple, méritent d'être rapportés.

« Le poids des péchés des enfants de Dieu, dit-il, a emporté la balance sur la justice de leur cause, et Dieu a permis que leurs ennemis comblassent la mesure de leur cruauté... Sans doute, c'est pour l'avoir mérité, que nous gémissons sous le poids de la colère que le Tout-Puissant a fait tomber sur nous; mais comment justifieront leur procédé devant Dieu, ceux qui, au mépris des anciennes alliances, ont abandonné les intérêts communs des Évangéliques, et qui, non-seulement ont refusé leur secours aux opprimés pour la cause commune, mais qui, comme autrefois les Iduméens, ont incité eux-mêmes les Babyloniens contre leurs frères et contre leurs voisins.[1]

[1] Il paraîtrait par ces plaintes de Comménius, qu'il s'é-

Après avoir obtenu la paix pour eux-mêmes, ils n'ont pas considéré, que ceux de Bohème et de Moravie méritaient bien qu'on s'intéressât également pour eux, puisqu'ils avaient été les premiers à soutenir la cause commune contre l'Antechrist, et qu'ils l'avaient défendue avec constance pendant plusieurs siècles. Tout au moins auraient-ils dû y prendre intérêt pour empêcher que le flambeau de l'Évangile, qui avait été premièrement allumé et mis sur le chandelier, au milieu d'eux, ne fût entièrement éteint dans ces contrées. Que reste-t-il à ce pauvre peuple qui, pour avoir suivi fidèlement la doctrine des Apôtres, l'exemple de l'église primitive et des saints pères, se voit, plus qu'aucun autre, haï, persécuté, abandonné des siens, et ne trouve nulle part de la commisération parmi les hommes? Il ne lui reste que le recours à l'assistance du Dieu des compassions éternelles. Il est réduit à tenir le langage que tenait autrefois le peuple de Dieu désolé: — « A cause de ces choses, je pleure, et mes yeux se fondent en eau; car le consolateur qui me fait revenir le cœur est loin de moi! Mes enfants sont désolés, parce que l'ennemi a été le plus fort! Sion se déchire les mains et personne ne la console! J'ai appelé mes amis, mais ils m'ont trompé! Regarde, o

tait manifesté, dans les transactions qui obtinrent aux Protestants la liberté religieuse, quelques sentiments coupables des autres Protestants envers ceux de Bohème, ou au moins envers l'Église des Frères.

Éternel, car je suis dans la détresse! On m'a ouï sangloter, et je n'ai personne qui me console! Tous mes ennemis ont appris mon mal, et ils s'en sont réjouis. O Éternel, pense à ce qui nous arrive, regarde et considère notre opprobre! Notre héritage est tombé sous la puissance de nos ennemis, et nos maisons sont le partage des étrangers! Nous sommes devenus comme des orphelins qui sont sans père. Nous avons souffert persécution, nous avons travaillé, et nous n'avons point eu de repos. Les esclaves nous dominent et personne ne nous délivre de leurs mains. La joie de notre cœur a cessé, et nos réjouissances sont tournées en deuil. Mais toi, o Éternel, tu demeures éternellement, et ton trône est d'âge en âge. Pourquoi nous oublierais-tu à jamais; pourquoi nous délaisserais-tu si long-temps? Convertis-nous à toi, o Éternel, et nous serons convertis, renouvelle nos jours comme ils étaient autrefois![1] »

Telles étaient les lamentations d'un peuple qui, dans l'espace de neuf ans, s'était vu au faîte de sa gloire, et anéanti.

Comménius se retira, en 1627, avec une partie de son église, par la Silésie, en Pologne. Au moment de quitter sa patrie, arrivé sur une montagne de la frontière, il porta encore une fois ses regards sur la Moravie et sur la Bohème; et là s'étant mis à genoux avec ses frères, il adressa à Dieu une

[1] Lament. I et V.

prière accompagnée d'un torrent de larmes, le suppliant de ne pas abandonner entièrement ces contrées, et de ne pas les priver tout-à-fait de sa parole, mais d'y conserver toujours une sainte semence. Jusqu'à ce jour l'histoire prouve que sa prière a été exaucée.

Nous terminerons ce qui concerne l'ancienne Église des Frères, par quelques détails sur cet homme respectable qui a tant travaillé pour elle.

Il naquit à Komna, en Moravie, en 1592; il fut d'abord pasteur à Fulneck, où le trouva l'édit de persécution. C'était un des savants les plus distingués de son temps. A Lissa où il s'était réfugié, il publia son livre intitulé: *Janua linquarum reserrata*, qui a été traduit ensuite en douze langues européennes et en quelques langues d'Asie. Sa grande érudition le rendit célèbre partout; on le demanda successivement en Suède, en Angleterre et en Transylvanie, pour y établir les écoles publiques sur un meilleur pied. Ses principaux séjours eurent lieu cependant à Elbingen et à Lissa, où il travaillait, pendant ses longs loisirs, à une encyclopédie de toutes les sciences. Mais l'incendie de cette dernière ville, en 1656, ayant consumé presque tous ses livres, il se rendit de là à Francfort-sur-l'Oder, puis à Hambourg, puis enfin, en 1657, à Amsterdam où il donnait des leçons, et où il publia ses ouvrages philosophiques.

Ses plus grands travaux, comme on le comprend aisément, se portèrent cependant de préférence sur l'Église de Dieu, et surtout sur la portion de cett

église que le Seigneur avait confiée à ses soins. Dans un synode assemblé à Lissa en 1632, il fut consacré évêque des Frères dispersés de Bohème et de Moravie. Partout où il passa dans ses voyages, il demanda protection en faveur de son église opprimée; et aussi long-temps que dura la guerre de trente ans, il ne renonça point à l'espérance qu'elle serait un jour rétablie. Il s'adressa pour cet objet à plusieurs princes protestants d'Allemagne: il implora particulièrement l'intervention de la nation anglaise, lorsque, en 1641, il fut appelé en Angleterre pour y réformer les écoles. Et quand enfin il n'eut plus d'espoir humain de voir jamais relever les ruines de son église, il ne laissa pas également de travailler encore pour elle.

En 1649, il publia un extrait de l'*Histoire de l'origine des Frères*, écrite en latin par Lasitius, gentilhomme polonais, de la confession helvétique, qui, dans ses voyages, avait appris à connaître les Frères de Bohème, et était devenu un de leurs amis les plus déclarés. A cet extrait, Comménius joignit le huitième livre tout entier du même ouvrage, qui traitait *des mœurs et des institutions des Frères;* et il termina le tout par une exhortation qu'il adressait aux Frères dispersés, de faire revivre parmi eux le premier amour et le zèle de leurs pères.

Comme leur église était menacée d'une ruine totale, il voulut, au cas qu'elle pérît effectivement, en conserver au moins la mémoire, en publiant lui-même, outre l'ouvrage mentionné ci-dessus, une

Exposition de la discipline et de la constitution de l'Église des Frères, suivie d'un plan pour une réforme générale de l'Église. Il remit cet écrit par forme de testament à l'église anglicane, pour qu'elle en fît l'usage que lui indiqueraient les circonstances, et comme un dépôt à conserver pour les descendants des Frères. Dans la dédicace qu'il fait de ce livre à l'église d'Angleterre, il dit entre autres: « S'il plaisait un jour à Dieu de faire servir les calamités que nous avons éprouvées jusqu'ici, à quelque but salutaire que nous ne pouvons prévoir actuellement; si par le moyen de ces Chrétiens si éprouvés par les châtiments, l'Évangile parvenait aux autres peuples du monde, comme le Seigneur l'a promis, tellement que, comme autrefois, notre chute et notre dommage servissent à enrichir les nations; dans ce cas, chers amis, nous vous recommandons l'église, notre chère mère, du soin de laquelle nous vous prions de vous charger maintenant à notre place, soit que le Seigneur daigne la faire revivre chez nous, soit qu'il la rétablisse comme une église vivante, dans quelque autre pays. Le Dieu qui a ôté et renversé les demeures, les villes et les temples d'un peuple qui avait payé ses bienfaits d'ingratitude, a pourtant voulu que le fondement de l'autel restât à sa place, afin qu'un jour la postérité pût le relever sur ses bases. C'est pourquoi si, comme bien des hommes pieux et éclairés en ont jugé, nous avons reçu de Dieu quelque chose de vrai, d'estimable, de pur, d'aimable et de bon, s'il y a eu parmi nous quelque

chose digne de louange, il faut certainement avoir soin que cela ne se perde point avec nous. Il faut que les fondements de ce qui vient d'être démoli, ne soient pas tellement ruinés que nos descendants ne puissent plus les retrouver. C'est à cela que doit servir ce dépôt que nous vous confions maintenant et que nous remettons entre vos mains. »

En même temps que Comménius s'occupait ainsi de ses frères auprès de tous ceux qu'il croyait pouvoir leur être un jour de quelque secours, il ne négligeait pas de s'adresser directement à eux-mêmes, pour les édifier selon son pouvoir. Ce fut pour eux, qu'en 1661, il composa un *Catéchisme* qui fut imprimé à Amsterdam, et qu'il dédia « à toutes les brebis dispersées de Jésus-Christ, et nommément à celles de Fulneck et des environs. » Son épître dédicatoire finit par ce vœu : « Que le Dieu de toute grâce vous donne par son Esprit d'être fortifiés quant à l'homme intérieur, pour la cause de Jésus-Christ ; d'être persévérants dans la prière, de demeurer affranchis du péché, d'être fermes dans la tentation et dans la tribulation, pour la gloire de son nom, et pour que vous soyez éternellement des sujets fidèles de son royaume ! » Cette même épître présente un trait extrêmement intéressant. Comménius y avait désigné par leurs lettres initiales F. G. G. R. S. S. et Z., les principaux endroits auxquels il l'adressait ; et l'on a observé que chacun de ces lieux a fourni, un siècle plus tard, quelques-uns des Frères qui servirent de fondateurs à l'église renouvelée.

Un dernier objet important qui occupa ce digne serviteur de l'Église des Frères, fut la conservation des droits ecclésiastiques et du ministère de cette église. Espérant toujours que Dieu par sa grâce donnerait un jour une nouvelle existence à cette partie de son troupeau, il ne voulut pas que, même dans sa dispersion, elle manquât jamais de pasteurs légitimement ordonnés; et pour cet effet il résolut de consacrer un nouvel évêque qui le remplaçât, lui et ses collègues après leur décès, durant cette désorganisation de leurs églises. Jean Buttner, son seul collègue, avait eu la même pensée, et lui avait écrit de son côté pour cet objet.

On procéda incessamment au choix de quelques personnes dignes de remplir cette charge; et le choix tomba, pour les églises de Pologne, sur Nicolas Gertichius, prédicateur de la cour du duc de Lignitz; et pour les Frères dispersés, tant en Bohème qu'en Moravie, et ailleurs, sur Pierre Figulus, surnommé Jablonsky,[1] gendre de Comménius, qui était sorti de Bohème avec lui, étant encore enfant. Leur consécration se fit dans un synode qui se tint, à Mielenczyn, en 1662. Comménius n'ayant pu y assister en personne à cause de son grand âge, y envoya son co-évêque, à qui il donna plein pouvoir pour agir en son nom, avec un certificat d'ordina-

[1] Du lieu de sa naissance, *Jablon* ou *Gabel*, en Bohème. C'était alors l'usage presque général de donner des surnoms de ce genre.

tion par écrit, comme cela se pratiquait dans l'église primitive pour des cas semblables. Le dernier de ces deux nouveaux évêques, Pierre Jablonsky, étant mort encore avant Comménius (l'an 1670), on lui donna pour successeur dans cette charge, en cette même année, son fils Daniel-Ernest Jablonsky, qui fut établi à la fois sur les Frères de Pologne et sur ceux de la dispersion.

Ce n'est pas sans un vif intérêt qu'on observera plus tard, que c'est ce même Daniel-Ernest Jablonsky que Dieu conserva assez long-temps, pour qu'au renouvellement de l'Église des Frères, il pût transmettre à cette église l'ordination épiscopale de l'ancienne. Ce fut lui en effet qui, en 1735, assisté de Christian Sitkovius, évêque des Frères de Pologne, conféra, à Berlin, au frère morave David Nitschmann, l'ordination d'évêque de l'église renouvelée des Frères. Il n'y eut ainsi qu'un seul anneau entre Comménius et Nitschmann. Jablonsky les avait vus tous deux, et il donna au dernier l'ordination qu'il avait reçue du premier.

Nous ne terminerons pas cette notice sur la personne de Comménius, sans rapporter un fait où l'expérience de cet homme si grave, si éclairé et si respectable, peut servir d'avertissement à ceux qui se livrent avec trop peu de réserve à l'interprétation des prophéties.

Le rêve de son cœur étant le rétablissement de l'Église des Frères, il se laissait aller, avec beaucoup d'autres serviteurs de Christ, d'ailleurs fidèles, à

rechercher, sans s'en apercevoir, l'appui du bras de la chair; et chaque heureuse bataille de la guerre de trente ans lui rendait l'espoir de meilleurs jours. C'est ce qui l'entraîna aussi, avec plusieurs autres, à ajouter une foi aveugle à certaines prophéties et visions dont on faisait alors beaucoup de bruit. Nous savons, il est vrai, que loin qu'on puisse établir par l'Écriture ou par l'expérience, que les visions et les songes, le don des miracles, les guérisons, et autres dons extraordinaires aient absolument cessé dans la Chrétienté depuis les temps apostoliques, il est au contraire prouvé, soit par les faits, soit par l'Écriture, que ces dons pourront toujours se rencontrer partout où se trouve la foi, et que jamais ils n'en seront entièrement séparés.[1] Nous devons seulement être attentifs à discerner le vrai du faux, et à distinguer des miracles provenant de l'Esprit-Saint, les miracles de mensonge,[2] ou ceux qui sans être aussi diaboliques [3] n'annoncent pas nécessairement la présence de cet Esprit du Seigneur.

C'est cette distinction que Comménius ne sut pas établir suffisamment. Contraint probablement par quelque chose de réel qu'il y eut dans plusieurs choses surnaturelles qui parvinrent à sa connaissance, il y vit trop vite le doigt de Dieu.

Il circulait alors plusieurs prophéties sur la chute

[1] Marc XVI, 17, 18. Joël II, 28, etc etc.
[2] 2 Thess. II, 9. — Apoc. XIV, 13, 15.
[3] Matth. XII, 27. Actes XIV, 13.

de l'Antechrist et de la maison d'Autriche, et sur le retour de la liberté religieuse en Bohème. Comménius y ajouta foi, et travailla même, contre l'avis de plusieurs des Frères et de ses collégues, à les accréditer. En 1626, il entendit parler des visions d'un certain Schrotter, tanneur, à Sprottau en Silésie. Cet homme avait eu ces visions déjà en 1616, et les avait communiquées, en 1620, au roi Frédéric; l'électeur de Brandebourg les avait soumises à l'examen des théologiens; et un grand nombre de personnes, convaincues qu'elles étaient effectives, se crurent à tort obligées de les tenir en conséquence pour divines. Comménius refusait d'abord d'y ajouter foi; mais il se laissa persuader par le pasteur de Sprottau, auquel se joignirent ensuite plusieurs théologiens. Alors il se mit à traduire ces prophéties, puis il les fit imprimer à Pirna. Quelques ministres d'entre les Frères voulurent s'y opposer, en représentant que des choses de ce genre éloignaient les âmes de la Parole de Dieu, pour les occuper d'imaginations humaines, et pourraient attirer aux Frères beaucoup de maux. Mais Comménius loin de les écouter, alla lui-même présenter ces prophéties en Hollande à l'électeur Frédéric, que les Protestants avaient élu roi de Bohème, et qui avait demandé à les voir. Comménius les avait fait précéder d'un discours, dans lequel, sans soutenir directement qu'elles fussent divines, il recommandait cependant qu'on y prît garde.

Peu après, une de ses parentes, de la noblesse

polonaise et de la famille des Poniatowsky, eut pareillement des visions de ce genre, qu'elle remit même au général Wallenstein, quoique plus tard elle soit revenue de ces choses.

Enfin, un autre prophète de cette sorte, nommé Dabricius, avait vu en vision des armées venant du Nord et de l'Orient, et s'était présenté à un prince de Hongrie, pour lui ordonner, de la part de Dieu, de s'armer contre l'empereur d'Autriche et contre le pape. Mais la chose n'eut point de suite; et plus tard Dabricius fut pris par les Catholiques et brûlé vif.

Cependant Comménius s'étant encore pris à ajouter foi à ces prédictions, il les fit imprimer avec celles de Schrotter et de Poniatowia, sous le titre de *Lux in tenebris* (la lumière dans les ténèbres). Mais il reconnut et déplora plus tard les erreurs qu'il avait commises sur ce point, dans un livre qu'il publia, en 1668, dans la soixante-dix-septième année de son âge, sous le titre de *Unum necessarium* (une seule chose est nécessaire).

Cet homme intéressant, après avoir été président des synodes des Frères depuis 1648, acheva sa carrière le 15 octobre 1671, à l'âge de quatre-vingts ans. Il eut un fils, qui mourut à Amsterdam, pasteur des Bohémiens réfugiés; et sa fille fut, comme nous l'avons vu plus haut, la mère du dernier évêque de l'ancienne Eglise des Frères.

Si nous jetons maintenant un dernier coup d'œil sur ce qui concerne les Protestants de Bohème (Frères ou autres), nous trouverons que depuis

cette époque l'histoire ne nous fournit plus à leur sujet que bien peu de données. Aussi long-temps que dura la guerre de trente ans, ils conservèrent toujours quelque espoir de recouvrer leur liberté religieuse; mais comme ils furent sacrifiés à la paix de Westphalie, et que dès lors la persécution continua, et reprit même, avec une nouvelle fureur, un grand nombre de ceux qui étaient restés dans le pays, prirent de nouveau, malgré toute la vigilance avec laquelle ils étaient gardés, le parti de se réfugier dans d'autres contrées. Plusieurs se rendirent en Silésie; un plus grand nombre encore, surtout d'entre les Frères, se retira en Pologne et en Prusse, où ils trouvaient encore leurs églises constituées. Le plus grand nombre s'établit en Saxe et dans la Haute-Lusace où la plupart se confondirent par la suite avec les autres habitants, mais où quelques-uns formèrent cependant des églises, ou bâtirent même des villages entiers à eux. On évalue à quatre-vingt mille le nombre de sujets bohémiens qui sortirent ainsi du pays, en différents temps, depuis l'année 1624.

Voici les noms de quelques-uns des endroits où ils s'établirent, ou qu'ils fondèrent.

1° *Dresde*. Il s'y forma, en 1670, une église de Bohémiens luthériens, sous Martinius qui avait été ministre à Prague. Celui-ci parvint à obtenir de la cour un ordre, portant que les Frères qui étaient venus chercher un refuge dans cette même ville, devaient se joindre, comme les autres Bohémiens, à l'église luthérienne, ou vider le pays. Ce qui obli-

gea la plupart d'entre eux à rentrer encore une fois dans les misères de l'exil, et à se rendre à Lissa en Pologne.

2° *Zittau* où l'on trouvait, en 1670, une église de Luthériens de Bohème, de neuf cents âmes.

3° *Neusalz*, en Misnie, à trois lieues de Herrnhout, a pareillement été bâtie par les Bohémiens vers l'an 1776, et est devenue en peu de temps une petite ville. Mais les Bohémiens s'y sont confondus par la suite avec les Allemands, de manière qu'un siècle plus tard, on n'y trouvait plus que quelques vieillards qui comprissent la langue de leurs ancêtres. Cependant, d'après les règlements, le pasteur devait encore, à cette époque, être natif de Bohème, et faire son sermon d'entrée en bohémien.

4° *Gebhardsdorf*, sur la frontière de la Bohème, près de Greiffenberg en Silésie.

5° *Elzdorf*, près de *Laubau*. En 1700 ces deux endroits n'avaient plus qu'un lecteur.

6° Il s'est formé plus tard encore quelques nouvelles colonies, qui ont pareillement disparu au milieu de la nation. (Voyez Kranz, p. 101).

Voici le jugement que porte sur ces émigrations successives, un homme que nous retrouverons avec plaisir dans la suite de cet ouvrage, Schulz, pasteur luthérien de Bohème, plus tard ami intime des Frères de l'église renouvelée.

« Il est vrai, dit-il, qu'on ne vit jamais sortir, tout à la fois, de Bohème et de Moravie, une émigration pareille à celle qui eut lieu en 1730 dans la

contrée de Salzbourg; car elle monta à plus de trente mille âmes; mais la raison en est que les Protestants de Bohème et de Moravie n'obtinrent pas, comme ceux de Salzbourg, par l'intercession de princes protestants, la liberté d'émigrer comme ils le voulaient; et ce n'était que l'excès de l'oppression et le cri de la conscience qui purent les obliger à passer par-dessus toutes les mesures de surveillance dont ils étaient l'objet, et à abandonner leur patrie et toutes leurs possessions, pour chercher la liberté religieuse au milieu des plus grands périls. Mais si l'on réunissait tous ceux qui ont fui ce pays et la Moravie depuis 1624, soit isolés, soit par petites divisions, leur nombre dépasserait sûrement deux ou trois fois celui de l'émigration de Salzbourg. »

« Du reste, ajoute le même historien, ces bonnes gens sont tombés, pour la plupart, quant au spirituel, dans les mains de mauvais conducteurs qui ne savaient eux-mêmes à quoi en était leur âme. On a beaucoup vanté leur bonheur d'avoir tout abandonné pour embrasser la confession évangélique, mais la plupart se sont bientôt bornés à mener une vie extérieurement honnête et tranquille, sans avoir éprouvé ce changement du cœur, qui forme seul le vrai croyant. Leurs descendants n'en sont pas même restés là, et ont embrassé les mœurs de ceux au milieu desquels ils vivaient. Depuis le temps des Frères de Bohème jusqu'à cette époque (1720), on n'a plus entendu parler parmi les Bohémiens, émigrés ou non, d'aucun reveil qui eût quelque étendue, encore

bien moins d'aucune institution ou d'aucune discipline favorable à l'avancement du règne de Dieu. »

Cependant nous devons ajouter que les réflexions de cet historien ne portent que sur la généralité, et ne doivent pas être prises sans restriction ; car nous allons bientôt voir des preuves touchantes d'un profond attachement à l'Évangile et d'une vie divine, qui se maintinrent chez plusieurs, cachés sous la persécution formidable et permanente de l'Autriche.

Quant à la portion particulière des exilés qui appartenait à l'église des Frères, Comménius nous en dit, à peu près, les mêmes choses que Schulz disait des Protestants en général, savoir : que ceux qui, pour être restés fidèles à leur croyance, s'étaient d'abord dispersés par milliers dans les pays voisins, avaient molli au milieu des incommodités de leur exil, ou se trouvaient tellement diminués par la longue durée de leurs souffrances, qu'il n'en restait qu'un très-petit nombre. Dès lors ils se sont toujours plus confondus avec les autres communions protestantes, de manière qu'enfin l'on ne savait plus ce qu'étaient devenus les Frères, et que parmi leurs descendants il n'y en avait que peu qui sussent à quelle église avaient appartenu leurs ancêtres.

Dans la suite, cependant, il s'en trouva encore un certain nombre, soit en Bohème et en Moravie, soit dans la plupart des pays évangéliques, qui se joignirent à l'église renouvelée ; et l'on put reconnaître à leurs noms de famille qu'ils étaient originaires de

Bohème et de Moravie. Plusieurs même d'entre eux, sans distinguer toujours à quelle église ils avaient appartenu, savaient que leurs pères avaient été contraints d'abandonner leurs biens et leur patrie pour la cause de l'Évangile.

Quant aux Protestants qui restèrent en Bohème, (et il y en eut beaucoup plus de ceux-là que de ceux qui quittèrent le pays), un bien petit nombre changèrent volontairement de religion, et devinrent alors les plus terribles ennemis de leurs frères précédents; mais la plupart se laissèrent contraindre à professer de bouche les doctrines du Papisme, ou au moins à en suivre le culte extérieur, quoiqu'ils ne pussent le faire d'abord que contre leur conscience, comme ils l'ont presque tous témoigné dans la suite, dès qu'ils ont eu occasion d'en exprimer leur douleur et leur repentir devant quelque église protestante. Mais avec le temps, le plus grand nombre s'accoutumèrent à la dissimulation; et leurs enfants, nés dans le Papisme, furent élevés dans l'ignorance. Il y en eut cependant qui conservèrent et propagèrent même, quoique fort secrètement, la doctrine évangélique parmi leurs alentours; et on en a appris, depuis le renouvellement de l'église, bien des choses intéressantes, quoique les Frères aient usé de la sage précaution de ne point les rendre publiques. « Je pourrais, dit Kranz (p. 106), citer des relations orales ou écrites de plusieurs Frères de Bohème et de Moravie, qui nous apprendraient bien des choses édifiantes sur leurs assemblées se-

crètes, sur l'indulgence que leur témoignent même, à cet égard, quelques-uns de leurs prêtres, sur les différents genres d'industrie que ces frères mettent en usage pour satisfaire leurs besoins spirituels, et sur les persécutions qu'on fait endurer à ceux qui sont découverts; mais j'ai de bonnes raisons de passer cela sous silence. »

On voit, par quelques détails qui nous sont parvenus à ce sujet, que plusieurs de ces amis de l'Évangile, dans la crainte où les tenait la main de fer qui pesait sur eux, allaient jusqu'à cacher pendant toute leur vie, à leurs femmes, à leurs enfants et à leurs domestiques, les lieux retirés, les caves, les recoins, où ils gardaient leurs Bibles et autres livres de dévotion, quoiqu'ils ne laissassent pas de les lire en secret, et de les faire servir dans l'occasion à l'édification des autres. On a vu ainsi des maris et des pères ne découvrir à leurs familles le trésor caché de leurs livres protestants, que sur le lit de mort, ne voulant pas quitter la terre sans avoir au moins une fois exprimé librement la foi de leur âme, pour la recommander aux leurs. D'autres, plus heureux ou moins effrayés, tenaient des assemblées secrètes, où ils s'édifiaient en commun dans la doctrine évangélique, se réunissant de nuit dans des caves ou dans d'autres endroits retirés, se cachant pour faire le bien comme d'autres n'avaient pas même besoin de se cacher pour faire le mal, toujours exposés à être découverts, et soumis alors aux chances les plus terribles, souvent même à la peine de mort.

Voilà quel a été pour les Protestants l'état de la Bohème et de la Moravie, jusque vers la fin du siècle passé. Probablement est-il le même encore de nos jours, et le Seigneur a-t-il, dans ce pays, quoique toujours sous le joug, plus que ses sept mille, qui n'ont point fléchi le genou devant Bahal. Nous savons qu'on y introduit depuis plusieurs années des Bibles dans la langue du pays.

Maintenant que nous avons terminé ce qui regarde l'histoire de l'ancienne église des Frères, si nous jetons un coup-d'œil général sur ses rapports avec l'Église de Dieu, en renfermant dans nos réflexions celle des Vaudois, qui reprend de beaucoup plus haut en tant qu'église protestante, il est indubitable que les églises chrétiennes et protestantes qui se sont manifestées depuis la réformation, doivent reconnaître ces Vaudois et ces Frères de Bohème pour leurs frères aînés dans la foi ; ils ont frayé le chemin à la réformation, et l'on ne peut douter que leur lumière n'ait éclairé les réformateurs eux-mêmes.

On a là-dessus la propre déclaration de Luther, dans une préface qu'il a mise en tête des œuvres de Jean Huss, où il dit en parlant de lui-même : « Qu'avant que Dieu lui eût ouvert les yeux, il était fort indisposé contre les Frères ; qu'en son temps, il avait vivement déclamé contre eux dans ses sermons : qu'ayant trouvé dans la bibliothèque du couvent d'Erfort, les écrits de Jean Huss, il avait pensé, il est vrai, au

premier abord, que cet homme prouvait solidement ses dogmes; mais qu'avec tout cela il avait senti la plus vive répugnance à y donner son consentement, parce que le seul nom de Huss était devenu si odieux et si infâme, qu'il s'imaginait que le ciel tomberait et que le soleil perdrait sa lumière, pour peu qu'on honorât la mémoire d'un tel homme; que par cette raison, il avait fermé le livre, quoique, en même temps, il se fût retiré tout ému et comme blessé dans le fond du cœur. »

Il est de même évident que comme les Vaudois et les Frères ont préparé la réformation, ils l'ont puissamment secondée dès qu'elle a paru; tant par leurs conférences personnelles avec Luther, Melanchton et autres réformateurs saxons, que par leurs députations aux théologiens de Strasbourg et de la Suisse, et par leur commerce de lettres avec eux. Il n'est pas moins certain que leur séjour en Pologne et en Prusse a dû faciliter à un haut degré l'établissement et les progrès de la réformation dans ces pays-là.

Si nous recherchons dans l'histoire ecclésiastique la suite des sociétés chrétiennes, qui, au milieu des ténèbres de la superstition, ont eu soin de s'attacher inviolablement à la pure doctrine de l'Évangile, et d'y conformer leur vie et leur conduite, on verra que les Vaudois et les Frères de Bohême ont été, plus qu'aucune autre de ces associations, au milieu même des plus violentes persécutions et des plus cruelles souffrances, les conservateurs du flambeau de la vérité.

Ces deux sociétés ont travaillé, d'abord séparément, puis ensuite de concert, à bâtir sur le même fondement, et elles ont eu le même sort; toutes deux ont été enveloppées dans une suite de persécutions qui se succédaient sans interruption, et dont tantôt l'une, tantôt l'autre, éprouvait plus sensiblement les rigueurs. Enfin, elles ont porté long-temps et fidèlement cette marque distinctive des sujets du règne de Jésus-Christ, qui nous est indiquée dans ces paroles : « que tous ceux qui voudront vivre selon la piété de Jésus-Christ, souffriront persécution.[1] » De l'autre côté, elles ont été et seront à jamais une preuve vivante de la vérité de cette promesse du Sauveur : « Que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre son Église ;[2] » et de ces autres paroles de St. Paul : « Qui est-ce qui nous séparera de la dilection de Jésus-Christ? Sera-ce l'oppression, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la famine, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée? Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Il n'y a point de proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui doit être manifestée en nous.[3] »

[1] 2 Tim. III, 12. [2] Matth. XIV, 18. [3] Rom. VIII.

FIN DU LIVRE V.

LIVRE SIXIÈME.

CONSTITUTION INTÉRIEURE DE L'ANCIENNE ÉGLISE DES FRÈRES DE BOHÈME, DE MORAVIE ET DE POLOGNE.

Les Frères tenaient fortement au maintien de l'ordre qu'ils avaient établi dans leurs églises. Dans toutes les choses capitales ils avaient pris, ou croyaient du moins avoir pris pour règle, la pratique ou les préceptes des Apôtres: dans certaines choses secondaires et que la Parole ne déterminait pas, ils avaient usé de la liberté qu'ils pensaient que le Seigneur avait laissée à son Église de modifier ses formes selon les circonstances. Et quoiqu'ils distinguassent soigneusement ce qui est de l'essence du Christianisme d'avec ces simples formes de l'église, cependant ils retenaient fortement même ces dernières, jusqu'à ce que l'expérience les appelât à y faire des changements: et on a vu que tous les réformateurs s'accordèrent à louer la constitution à laquelle ils s'étaient arrêtés.

Cette constitution qui prit naissance avec leurs églises, en 1547, fut fixée d'une manière plus définitive, en 1616, par le synode de Zérawitz, qui la communiqua à toutes les églises, pour qu'elles s'y

conformassent fidèlement. Nous avons vu que Comménius la publia de nouveau, en 1660, avec plusieurs autres écrits relatifs à ce sujet, qui plus tard ne contribuèrent pas peu à donner à l'église renouvelée la constitution qu'elle a prise ; car les premiers fondateurs de l'église actuelle des Frères, au nombre desquels se trouvèrent plusieurs Frères de Bohème, insistèrent fortement sur la nécessité d'une constitution pareille. Ce ne sera donc pas sans quelque intérêt qu'on lira la notice suivante sur ce sujet, tirée des ouvrages dont nous venons de faire mention.

Nous rappelons que nous ne sommes ici qu'historiens, et qu'en rapportant les faits, nous ne pouvons entrer dans toutes les questions qui se rattachent à la discipline ecclésiastique, ni ne voulons que cette exposition soit regardée comme l'indice d'un jugement quelconque que nous en porterions nous-mêmes.

Nous rangeons cette matière sous neuf chefs.

I.

CLASSIFICATION INTÉRIEURE DE CHAQUE ÉGLISE.

Chaque église des Frères était divisée en trois classes, déterminées par le degré d'avancement des membres qui les composaient.[1]

[1] Ces classes se trouvent désignées dans leurs écrits par les noms de *commençants*, d'*avançants* et de *parfaits* (ou

Dans la première classe, celle des *commençants*, se rangeaient les enfants des Frères et les adultes sortis du Papisme, qui recevaient les uns et les autres l'instruction des catéchumènes.

Lorsqu'ils en étaient venus à bien comprendre les dix commandements, le symbole des Apôtres et la prière du Sauveur, et qu'ils témoignaient le désir d'être admis au nombre des membres de l'église, ils arrivaient à la seconde classe.

Ceux-ci participaient à la cène; et on leur rappelait avec soin l'alliance que Dieu avait traitée avec son Église, dont ils venaient d'être reçus membres. On attendait d'eux que, se rappelant qu'ils étaient encore jeunes dans la grâce, ils implorassent chaque jour les grâces du Saint-Esprit, afin d'avancer dans la foi, l'espérance et l'amour.

La troisième classe se composait de ceux qui avaient persévéré, pendant un certain temps, dans la recherche de la vraie piété, qui croissaient dans la connaissance et dans la fidélité, marchaient comme de véritables membres d'une église chrétienne, dans

parvenus). Comme cette église a suffisamment prouvé qu'elle ne se composait pas d'orgueilleux pharisiens, c'est la meilleure considération à opposer au sentiment pénible que pourrait faire éprouver à plusieurs une pareille classification, et surtout la dernière de ces désignations. On la voit employée par Paul, dans son épître aux Philippiens, (III, 15), quoiqu'il exhorte, dans la même épître (II, 3), les Chrétiens à estimer par humilité d'esprit, les *autres plus excellents* qu'eux-mêmes.

la discipline et le bon ordre, et combattaient le monde et ses convoitises, en renonçant à eux-mêmes, et en cherchant les choses qui sont en haut.

II.

DU PRESBYTÈRE OU CONSISTOIRE.

D'entre les frères de cette dernière classe on élisait, dans chaque église, à la pluralité des voix, et à proportion que l'église était plus nombreuse ; deux, trois, six, jusqu'à huit *anciens* (presbyteri), qui n'étaient pas les pasteurs, mais en quelque sorte leurs yeux et leurs oreilles, et qui devaient remplir plus particulièrement les fonctions d'inspecteurs sur les mœurs (*censores morum*). On choisissait pour cela des hommes pieux, graves, honnêtes, qui devaient être le modèle de leur propre famille dans leurs maisons. C'était une espèce de conseil ecclésiastique, dont on ne voit pas d'exemple dans le Nouveau Testament, mais qu'on retrouve presque partout dans les églises nationales des Protestants.

Ils agissaient toujours de concert avec le pasteur, à l'entretien duquel ils devaient pourvoir, en même temps qu'ils travaillaient avec lui à la prospérité spirituelle du troupeau. Ils se concertaient ensemble pour travailler au maintien de la charité entre les membres de l'église, pour prévenir toute espèce de

désordre, pour remédier autant que possible, sans éclat, aux maux qu'ils pouvaient découvrir, et pour prier en faveur de l'église. Ils dénonçaient au pasteur ceux qui ne voulaient pas se rendre à leurs avis.

Tous les trois mois, ils faisaient par toute l'église des visites à domicile, pour s'informer en chaque maison, de la conduite de tous les membres de la famille; pour voir comment elle était conduite, si chacun travaillait consciencieusement dans sa vocation, si on célébrait soir et matin un culte de famille, si ceux qui étaient chargés de fonctions publiques s'en acquittaient fidèlement, etc. Puis ils faisaient leur rapport au pasteur.

Ils entraient aussi avec les gens de métier dans tous les détails temporels nécessaires pour éviter que les membres de l'église ne souffrissent du dommage, même dans les choses extérieures, soit par des dettes imprudentes et par de fausses spéculations, soit par un prix trop élevé des marchandises.

Ils assistaient les pauvres au moyen de l'argent que les membres de l'église apportaient, quand cela leur était convenable, dans une caisse destinée à cela, outre les collectes générales qui se faisaient dans les jours de jeûne et de fêtes, et à la cène. Des frères, désignés pour cela, tenaient les comptes de cet argent des pauvres.

On faisait quatre fois par année d'autres collectes, destinées à couvrir les frais du culte; au nombre desquels on comptait aussi l'entretien de ministres pauvres, ou exilés pour la cause de l'Évangile. Puis on

rendait compte à l'église chaque année, de toutes les recettes et dépenses qui avaient eu lieu.

Les anciens visitaient aussi les malades, et les exhortaient à mettre en ordre leurs affaires temporelles et spirituelles, et à se souvenir dans leurs legs de ceux qui souffraient pour le nom de Christ.

S'ils ne réussissaient pas à appaiser les difficultés qui pouvaient s'élever entre les membres de l'église, et que ceux-ci eussent recours aux tribunaux (ce qui ne pouvait arriver qu'à l'extrémité et très-rarement), les anciens exhortaient les parties à s'y comporter au moins avec la modération qu'on est en droit d'attendre des disciples de Christ.

Les femmes aussi avaient parmi elles des personnes de leur sexe qui étaient chargées de fonctions semblables (*presbyteræ*), et qui, comme des mères dans la maison de Dieu, exerçaient la surveillance sur les veuves, les femmes mariées et les jeunes filles, les exhortant à la paix et à la pureté.

La nomination des anciens (non pas des pasteurs) avait lieu de coutume à l'époque des visites d'église. Pour cela l'évêque rassemblait, avant l'assemblée du soir, tous les hommes, et les appelait à faire leur choix. Ensuite on donnait lecture des devoirs de leur vocation, en présence de toute l'église, à ceux qui avaient été nommés; puis tendant la main à l'évêque et au pasteur, ces nouveaux anciens leur promettaient, de même qu'à toute l'église, de remplir fidèlement leur tâche.

L'élection des femmes à cette vocation avait lieu

de la même manière, mais seulement en présence des femmes.

III.

DIVERSES RÈGLES POUR LA CONDUITE DES INDIVIDUS ET DES FAMILLES.

On attendait de chaque père et mère de famille qu'ils fussent les modèles de leur maison, en y donnant l'exemple d'une vie chrétienne.

Ils devaient veiller à ce que le culte domestique, la lecture de la Parole, le chant ecclésiastique et la prière se fissent régulièrement dans leurs maisons, le matin, à midi et le soir. Au sortir des prédications, ils devaient s'entretenir avec leurs enfants et leurs domestiques de ce qu'ils avaient entendu et éprouvé à l'église.

Les pères de famille devaient interdire à tous les leurs toute fréquentation des cabarets, toute oisiveté et tout jeu, rester, surtout de nuit, chez eux, afin de surveiller leurs maisons. Ils ne devaient souffrir aucun amusement mondain, comme jeux, danses, ou autres choses pareilles, ni aucune espèce de vêtements qui se fissent remarquer par leur luxe ou leur indécence, ni surtout aucune communication secrète des deux sexes entre eux, ou promesses clandestines de mariage.

Une personne attachée à une église, ne pouvait se ranger, sans bonnes raisons, sous la direction

d'un autre pasteur que le sien; et aucun pasteur ne recevait dans son église une personne qui aurait appartenu à une autre, sans un avis du pasteur de cette dernière. C'est pourquoi c'était l'usage que ceux qui quittaient leur endroit, soit absolument, soit pour un simple voyage, se fissent donner une attestation de leur pasteur en se recommandant aux prières de l'église.[1]

On n'oubliait pas de rappeler leurs devoirs aux nobles aussi bien qu'aux simples bourgeois. Les premiers conservaient leur rang, mais ils ne devaient jamais oublier qu'ils n'étaient que les économes et les dispensateurs de leurs biens, et que ce qu'ils avaient acquis au prix des sueurs de leurs sujets, ils devaient l'employer à la gloire de Dieu et au bien des pauvres.

IV.

DES CHARGES DE L'ÉGLISE.

Chaque église avait un *pasteur*, qui avait sous lui des *diacres* et des *acolythes*.

[1] Les lecteurs remarquent sans doute que des règles semblables conduiraient facilement au despotisme spirituel une église tant soit peu relâchée, comme le sont presque inévitablement celles qui jouissent d'un plein repos. Mais ce danger était presque nul pour tout le temps où ces

Sur l'ensemble des églises étaient établis des *anciens d'église*, *Séniores* ou ÉVÊQUES qui étaient assistés d'autres anciens, appelés *Conseniores*, ou CO-ÉVÊQUES.

1. *Les Pasteurs.*

Leur charge consistait à annoncer la Parole, à admettre dans l'église ou à en exclure, et à administrer la cène et le baptême. Dans le commencement, et quand on manquait des institutions nécessaires pour instruire la jeunesse, on n'exigeait d'eux ni connaissances des langues, ni sciences humaines;[1] mais lorsque les Frères voyaient un homme bien instruit dans les vérités de la foi, propre à enseigner, sobre et intelligent, réunissant en un mot les qualités exigées par la Parole de Dieu pour un ministre de Christ, ils ne demandaient rien de plus, et ils le recevaient comme un envoyé de Dieu. Mais depuis la réformation, on envoya les jeunes gens qu'on destinait au saint ministère, dans

églises n'étaient occupées qu'au noble combat des martyrs, et où les ambitieux et les intriguants étaient contenus par le prix élevé dont se payait presque toujours l'honneur d'être à la tête d'une église.

[1] Et c'était selon la Parole de Dieu, qui ne contient nulle part, dans l'énumération des qualités nécessaires à un fidèle ministre de Christ, la connaissance de ces choses-là.

des universités allemandes, ou dans celles qui s'établirent ensuite chez les Frères eux-mêmes, pour étudier les langues anciennes et les autres branches de la théologie. En général cependant on vit de tout temps des jeunes gens ne se préparer au saint ministère, que par l'éducation qu'ils recevaient auprès d'un pasteur quelconque, qui les gardait auprès de lui pendant un certain temps.

Les Frères attachaient plus de prix à la piété, à une conduite chrétienne, et à la connaissance des vérités divines, qu'à aucune science humaine; surtout quand ils eurent fait l'expérience, qu'à force de rechercher la science, on avait perdu le premier zèle qui devait édifier les églises; et que ce véritable Christianisme, qui dans sa simplicité ne veut savoir autre chose que Jésus crucifié, s'obscurcissait entièrement par l'éclat des connaissances païennes. Même les écrits des hommes les plus distingués dans l'église devaient toujours céder le pas à l'étude de l'Écriture-Sainte; et par la même raison on n'aimait pas, dans le peu d'études qu'on faisait, se servir de ces recueils de sermons, qui pouvaient empêcher la jeunesse de sonder les Écritures, et d'y puiser les trésors toujours nouveaux qu'elles renferment.

On publia, il est vrai, en bohémien, une courte explication des Évangiles et des Épîtres qu'on lisait habituellement dans les églises le dimanche et les jours de fête; mais ce ne fut qu'en y ajoutant l'avertissement bien pressant que cet ouvrage ne devait

pas être un obstacle à une étude assidue des Saintes-Écritures.

Ce n'était aucune espèce de pouvoir étranger à l'église, ni les églises elles-mêmes qui choisissaient leurs pasteurs, comme aussi ce n'étaient pas ces derniers qui briguaient les places ; mais ils étaient nommés et placés par les évêques, qui recherchaient pour chaque église l'homme qu'ils lui croyaient le plus convenable. Celui-ci se rendait alors avec confiance à son poste, où il était pareillement reçu avec un assentiment facile.

A sa nomination, un prédicateur adressait d'abord un discours à l'église qui venait de lui être assignée. Ensuite, un évêque annonçait, qu'après mûre réflexion, c'était ce conducteur que les évêques avaient choisi pour cette église ; il exhortait l'église à le recevoir comme un serviteur de Christ, et celui-ci à veiller fidèlement sur le troupeau qui lui était confié par le Seigneur. L'église, représentée par les anciens, et le pasteur se faisaient des promesses mutuelles, et l'on terminait par la prière et par la bénédiction, qui étaient encore réciproques.

Après le service, le pasteur qui se retirait, lorsque ce cas avait lieu, faisait au nouveau venu la remise de tout ce qui concernait l'église, et entre autres de tout le mobilier de la cure, qui était toujours fourni par le troupeau.

Le pasteur avait pleine autorité spirituelle pour tous les cas ordinaires. Ce n'était que dans des occasions difficiles et imprévues qu'il devait avoir re-

cours à l'évêque de son diocèse, auquel alors il était soumis.

Chaque pasteur était tenu de faire tous les six mois, à son évêque, de bouche ou par écrit un rapport sur son propre état spirituel et sur celui de son église.

Si quelque pasteur venait à être accusé, ou paraissait suspect sur quelque point de sa conduite, l'évêque l'appelait à paraître devant lui et le reprenait. Des fautes graves étaient portées jusque devant un synode; et le refus opiniâtre de se rendre aux avertissements, était suivi ou de la cassation ou même de l'excommunication.

Mais des cas de ce genre étaient très-rares, vu que généralement les pasteurs s'attachaient à être les modèles du troupeau.

Les Frères consultaient leurs pasteurs jusque dans la conduite de leurs affaires temporelles, et habituellement ils s'en trouvaient bien. [1]

Les pasteurs visitaient souvent leurs frères dans leurs maisons; et alors ils étaient reçus de tous avec beaucoup d'amour et de respect: car ils n'y venaient pas avec légèreté, et ils ne se retiraient pas du milieu d'eux sans leur avoir apporté quelque bénédiction, fortifié les faibles, exhorté ceux qui se relâchaient, averti tous ceux qui auraient eu besoin de l'être. Quand ils venaient le matin ou le soir, ils assistaient à la prière de la famille.

[1] Peut-être mieux au temporel que leurs pasteurs au spirituel.

Ils n'acceptaient pas volontiers d'invitation à se rendre aux repas des riches; et quand ils le faisaient, ils avaient soin d'y observer une stricte sobriété, et de se retirer aussitôt après la prière ou le chant.

Leur entretien leur était fourni par des contributions volontaires des membres de leur église, qui s'entendaient pour leur donner, l'un le pain, l'autre la viande, un autre la bière, etc. On sent qu'ils se bornaient au rigoureux nécessaire; ils ne craignaient pas non plus, de même que les jeunes gens qu'ils élevaient (les acolythes), de travailler de leurs mains, quand leurs fonctions spirituelles leur en laissaient le temps.

Sans qu'on leur fît une loi du célibat, la plupart des pasteurs vivaient dans cet état. Exposés à tant de dangers, à la persécution et à l'exil, une femme et des enfants leur auraient été souvent un fardeau, comme le dit l'Apôtre St. Paul, pour des cas pareils.[1]

De plus, ils pensaient que des affaires de famille et les différents devoirs d'un homme envers une femme et des enfants tendaient beaucoup à affaiblir ce dévouement parfait, qu'on désire qui anime un pasteur envers son troupeau; outre que la condition d'un homme marié pourrait l'inciter à s'occuper, plus qu'il ne serait juste, d'objets temporels. Cependant lorsqu'on reconnaissait que les circonstances particulières

[1] 1 Corinth. VII, 26.

d'un homme exigaient qu'il se mariât, il le pouvait, pourvu que ce fût avec le consentement des évêques, qui pourvoyaient alors à ce que la femme qui lui était donnée fît honneur à sa vocation.

Mais la plupart restèrent volontairement dans le célibat jusqu'à la fin de leurs jours, menant une vie sobre et chaste, et persévérant dans la prière et les travaux du ministère de Christ.

On voyait aussi chez les Frères de jeunes femmes consacrer leur virginité au Seigneur, et se donner à lui pour instruire les jeunes filles de l'église, ou se vouer, comme ces femmes qui suivaient notre Sauveur, au service de quelques anciens.

2. *Les Diacres.*

Les diacres étaient les premiers aides des pasteurs; ils étaient considérés et traités comme candidats du saint ministère. Ils s'exerçaient peu à peu à la prédication de la Parole, Accompagnés d'un acolythe, ils se rendaient souvent le dimanche dans les villages voisins de leurs demeures, pour y prêcher. Le pasteur qui les envoyait les examinait auparavant sur ce qu'ils se proposaient de dire au peuple, et leur donnait pour cela les directions nécessaires.

Les diacres baptisaient quand le pasteur les y appelait; et c'étaient aussi eux qui d'ordinaire instruisaient les catéchumènes.

Le dimanche après midi, ils répétaient, pour les domestiques, le contenu de la prédication du matin,

en y ajoutant des développements simples et familiers sur les devoirs de la vie ordinaire.

Ils assistaient souvent aux assemblées des anciens de l'église, pour s'habituer par degrés à la direction des choses qui faisaient l'objet de ces assemblées.

Et pour alléger à l'église l'entretien du pasteur, ils travaillaient de leurs mains, dans les intervalles que leur laissaient leurs études religieuses.

3. *Les Acolythes.*

Chaque pasteur était tenu d'avoir chez lui, un, deux ou trois jeunes gens nés de parents honnêtes, pour les élever et les former au service de l'église. Après que ces jeunes gens avaient passé les premiers éléments, on leur faisait lire le Catéchisme, le Nouveau Testament, des Psaumes, des Cantiques et d'autres écrits des Frères qu'ils gravaient ainsi dans leur mémoire. Plus tard, on donnait aux plus intelligents les autres instructions nécessaires à ceux qui doivent embrasser la carrière théologique.

Au bout de quelques années, ces jeunes gens étaient reçus, en synode, au nombre des acolythes (qu'on nommait aussi disciples); et à cette occasion les évêques leur donnaient ordinairement un nouveau nom, qui avait rapport à leur caractère.

Ces acolythes devaient se distinguer entre les jeunes gens par leur modestie, leur douceur, leur application et leur attachement au culte public. Ils devaient rendre une obéissance fidèle à leurs supé-

rieurs, qu'ils accompagnaient souvent dans leurs voyages ou leurs excursions.

En divers endroits ils faisaient aussi les fonctions de marguilliers.

Les acolythes les plus avancés étaient chargés dans le culte domestique, de lire un texte de l'Écriture-Sainte, sur lequel on leur demandait quelquefois d'exprimer leur sentiment, pour les exercer peu à peu à parler avec liberté.

Ils prenaient part à l'instruction religieuse; et quelquefois ils étaient chargés de faire une exhortation devant quelque petite assemblée, qui les écoutait avec indulgence.

4. *La Maison d'un pasteur.*

Les diacres, les acolythes et les jeunes garçons qui se trouvaient sous la direction d'un pasteur, devaient se conformer rigoureusement à l'ordre établi dans la maison, afin d'apprendre l'obéissance avant de gouverner les autres.

Ils avaient leurs heures fixées pour toutes choses. Le matin, tous se levaient au signal d'une cloche; et après s'être lavés et habillés, ils se mettaient à genoux, chacun séparément, en élevant leur âme à Dieu; ensuite ils passaient à la lecture et à la méditation de l'Écriture-Sainte. Environ une heure après, un nouveau signal rassemblait toute la maison. Après le chant d'un psaume ou d'un cantique, le pasteur, ou quelque autre personne à son tour, lisait

une portion de l'Écriture et y ajoutait quelques réflexions convenables.

Après la prière, chacun retournait à son ouvrage et s'occupait à l'étude. L'après-midi jusque vers le soir était employé, comme étant le temps le moins favorable à l'étude, à quelques travaux mécaniques; à moins que quelques-uns des élèves n'eussent à instruire la jeunesse de l'endroit. Les autres travaillaient comme tisserands, raccommodaient leurs vêtements, travaillaient au jardin ou à la vigne, etc. Cependant ils interrompaient ces travaux à deux heures pour faire une prière en commun. Après le repas du soir ils s'exerçaient à la musique, au chant des psaumes, etc. Enfin, le jour étant terminé par une prière, chacun allait se coucher à l'heure fixe, car il n'était permis à personne de rester levé la nuit, bien moins encore de sortir de la maison, que le gardien (*custos*) avait soin de fermer à l'heure indiquée.

Ce *gardien* était celui qui, le matin, donnait le signal de la cloche, qui allumait les lampes, qui entonnait le chant des cantiques, lisait le texte, exhortait même quelquefois, proposait pendant le repas une question qui fît l'objet de la conversation. Le soir, après avoir fermé la porte de la maison, il en remettait la clef au pasteur, ou au gardien du jour suivant.

Pendant le dîner et le souper, les élèves récitaient ce qu'ils avaient appris par cœur, soit des maximes de conduite, soit des portions de l'Écriture ou des cantiques. S'il restait encore du temps, on proposait

quelque question théologique, sur laquelle chacun disait son avis, en commençant par les plus faibles: puis le pasteur terminait la discussion. Quelquefois on se bornait à une simple lecture.

Les détails du ménage se partageaient entre tous les élèves, les acolythes et les diacres, afin que chacun s'habituât à toute sorte de services et pût gagner le pain qu'il mangeait. Les petits s'occupaient à relaver, à dresser la table, à balayer les chambres. Les plus grands prenaient soin de la cave, du grenier, du jardin, de la bibliothéque, de la pendule, etc. Et tous s'occupaient tour à tour en certains temps de ces différents objets.

Il ne leur était pas permis de sortir sans la permission du pasteur, de s'acheter quoi que ce fût, d'envoyer des lettres de quelque importance, de prêter ou d'emprunter, ni à plus forte raison de faire sans lui aucune espèce de contrat.

Les pasteurs eux-mêmes qui ne voyageaient jamais sans nécessité, ne pouvaient le faire qu'avec la permission de l'évêque. En voyage ils prenaient leur logement partout où ils le pouvaient, chez les Frères, qui leur faisaient l'hospitalité avec joie. Dans ce cas-là tous les membres de la maison saluaient successivement le voyageur, en lui tendant la main, et en lui demandant avec intérêt des nouvelles de son église. Les acolythes lui lavaient les pieds, prenaient soin de son cheval et de son bagage, et lui rendaient tous les services de l'amitié chrétienne. S'il était pauvre, on ne le laissait pas partir, sans lui faire

quelque présent, d'un habit, d'un couteau, de quelque argent. Le ministre visitant faisait de coutume une courte exhortation au service de famille, et adressait un discours à l'église, qu'il saluait de la part des siens, en lui communiquant de leurs nouvelles.

5. *Des Anciens généraux* (seniores) *ou Évêques.*

Un évêque avait la surveillance sur les autres serviteurs de l'église, et sur l'ensemble de ses intérêts spirituels. Il était nommé à la pluralité des voix par les ministres. On ne prenait pour cette charge que des hommes généralement respectés pour leur âge, leurs mœurs et leurs qualités.

Cette direction de l'ensemble n'était pas remise à un évêque seul, mais à quatre ou cinq, qui étaient égaux pour le rang. C'est ce qui fut décidé dans un synode tenu en 1500, après la mort de Matthias de Kunewalde, que le sort avait désigné comme premier évêque (liv. 3, p. 83).

On voulait éviter par-là les dangers du despotisme spirituel qui se manifeste si aisément lorsque le gouvernement est confié à un seul homme, et dont l'église romaine présentait aux Frères un si terrible exemple.

Chaque évêque était établi sur un certain nombre d'églises. Ordinairement ils étaient deux pour la Bohème, deux pour la Moravie, et un, ou quelquefois deux, pour la Pologne.

La supériorité qu'ils avaient par-dessus les autres ministres ne consistait pas en un plus grand honneur qu'on leur rendît, ni dans un appointement plus fort, mais dans un surcroît de travail et de peine, selon l'exhortation de Christ: « Que le plus grand d'entre vous soit comme le plus petit, et le plus élevé comme un serviteur.[1] »

Comme, d'après l'enseignement des Apôtres, le titre d'évêque n'indiquait aucun rang particulier, mais se donnait à chaque ministre, les évêques des Frères étaient aussi égaux entre eux; quoique pour l'ordre, l'un d'eux eût la présidence. On préférait leur donner simplemeut le nom de *seniores* ou anciens, de peur qu'on ne les confondît avec les évêques dégénérés de l'église romaine.

Ils étaient élus pour la vie, à moins que, durant le cours de leurs fonctions, ils ne manquassent aux devoirs de leur état. Mais cela n'est pas arrivé une seule fois pendant deux cents ans qu'a subsisté l'Unité des Frères; et sur les cinquante-cinq évêques qui l'ont conduite pendant cet intervalle de temps, il n'y en a eu que six ou sept qui aient demandé leur démission pour cause de faiblesse.

Dans des affaires importantes, chaque évêque était obligé de soumettre le cas à l'avis de ses collègues; et c'était la réunion des évêques qui formait le *Conseil ecclésiastique*. On pouvait en appeler de là à un synode général, qui rendait alors une sentence définitive.

[1] Matth. XXIII, 11.

V.

DES SYNODES.

Il y en avait de généraux et de particuliers.

Les synodes généraux se tenaient tous les trois ou quatre ans, et se composaient des évêques avec leurs co-évêques, des pasteurs, des diacres et des acolythes, et d'ordinaire encore, des seigneurs du lieu ou des contrées environnantes; de manière que ces réunions comprenaient quelquefois quelques centaines de personnes.

Le but que se proposaient les Frères dans ces convocations, était de cimenter l'amour fraternel, de s'exhorter mutuellement à la fidélité dans l'œuvre du Seigneur, de consacrer les ministres ou les diacres, et en général de s'occuper des intérêts communs de l'Unité. Les synodes se tenaient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, de la Bohème ou de la Moravie. La Pologne à cause de son éloignement n'y envoyait que des députés, comme les Frères de Bohème en envoyaient quelquefois aux synodes de la Pologne. Les évêques s'entendaient toujours d'avance sur le lieu du prochain synode, et en donnaient avis au pasteur de l'endroit désigné, pour qu'il fît les préparatifs nécessaires. Les autres assistants n'étaient convoqués que peu de temps avant le terme fixé.

Les évêques avec leurs co-évêques s'y trouvaient dès la veille.

Après une prière ardente, le président les conjurait de rechercher soigneusement si rien ne les empêchait de s'occuper des intérêts de l'église avec un cœur pur et une vraie charité, leur rappelant qu'ils étaient réunis pour rechercher toute espèce de mauvais levain qui pourrait se trouver dans la maison de Dieu, soit en eux, soit en leurs frères. Puis, les laissant à eux-mêmes, il se retirait avec les évêques seuls, pour exhorter encore une fois ces derniers en particulier, à la plus entière sincérité, en leur recommandant d'ouvrir leurs cœurs comme dans un sanctuaire et devant Dieu, et de rechercher s'ils n'avaient rien à se reprocher les uns aux autres, et s'ils pouvaient s'occuper, dans ce synode, de l'œuvre du Seigneur avec une conscience déchargée de tout interdit. Ils ne se séparaient pas sans avoir résolu toutes ces questions à leur pleine satisfaction.

Après avoir ainsi affermi entre eux l'harmonie des sentiments, et l'avoir scellée en présence de Dieu par le saint baiser, ils rentraient dans la salle des assemblées, et demandaient à leurs frères les co-évêques, quel était le résultat des recherches qu'ils venaient de faire de leur côté; et ce n'était qu'après avoir tout mis en règle entre eux qu'ils passaient aux travaux directs du synode.

Les autres membres qui composaient cette assemblée avaient trouvé, en arrivant, leurs logements tout préparés : les évêques chez les pasteurs, les autres chez des gens pieux de l'endroit, qui les recevaient avec joie comme des anges de Dieu. Il y avait

toujours, en outre, partout où se tenait un synode, quelques meubles qu'avaient légués pour cet usage quelques pasteurs, ou qui avaient été donnés dans ce but à l'église par quelques amis. Le service extérieur du synode se partageait entre les diacres et les acolythes, de sorte que l'un avait à s'occuper de la table, l'autre des équipages, etc. Le soir du premier jour on se rassemblait dans l'église au son de la cloche : les évêques faisaient la bien-venue aux membres du synode, et on rendait grâces à Dieu de ce qu'il avait réuni tous ces frères, sous la conduite de ses saints anges, pour se rassembler en sa présence.

Au repas, chacun prenait la place qui lui avait été assignée à l'une des tables qui se trouvaient dressées dans une grande salle à manger, et l'été quelquefois en plein air. Le repas était égayé par les doux entretiens de la piété. Pendant toute la durée du synode, l'un des évêques ou des co-évêques faisait chaque matin un discours, et l'après-midi et le soir une prière accompagnée d'une exhortation.

Les pasteurs restaient assemblés pendant tout le jour dans l'église, et s'occupaient des sujets qui leur étaient présentés par les évêques, mais en l'absence de ces derniers. Les diacres et les acolythes n'y prenaient point de part; mais ils s'exerçaient, pendant ce temps, sur différents sujets que les évêques leur avaient indiqués, et sur lesquels ensuite ils étaient examinés.

Les pasteurs étant assemblés, ils élisaient entre eux, à la pluralité des voix, un président et un se-

crétaire; et après avoir fait un catalogue des principaux objets dont on devait s'occuper, le président les proposait successivement à l'assemblée. Chacun ayant donné son avis, en commençant par les plus jeunes, et de manière que personne n'interrompît jamais un de ses frères, le secrétaire ayant noté l'avis de chacun et ses raisons, le président cherchait à réduire le tout à un seul résultat unanime. Si les avis se combattaient, on les discutait jusqu'à ce qu'on en vînt à l'unanimité; car alors seulement la résolution était portée sur le registre, et communiquée aux évêques.

Les évêques et leurs co-évêques délibéraient ensuite entre eux sur cet avis des pasteurs; comme aussi ils conféraient sur les propositions qui avaient pu leur être présentées par les seigneurs temporels qui appartenaient à l'église, et dont les attributions se liaient souvent à certaines affaires ecclésiastiques.

Cependant les évêques ne prenaient jamais une résolution importante, ni ne concluaient rien sans l'assentiment des pasteurs.

C'est aussi dans les synodes que se faisaient les différentes nominations et ordinations dont nous parlerons plus bas.

Les évêques y rappelaient encore aux différents serviteurs de l'église, leurs devoirs respectifs, comme par exemple, qu'ils ne devaient pas se mêler d'affaires temporelles, de testaments, d'arrangements de mariages, etc.; qu'ils devaient fuir tout ce qui aurait pu ressembler à l'usure, et s'ils possédaient plus de

deux cents écus en argent, donner le surplus aux pauvres. Ils devaient aussi repousser tout titre fastueux et *préférer avant tout le beau nom de frère;* quoiqu'ils ne dussent pas non plus, par une familiarité légère avec qui que ce fût, oublier et faire oublier le sérieux de leur vocation. Enfin, ils devaient éviter les grandes foules du monde, les foires, les grands repas, et se garder soigneusement de chercher à plaire au monde par une fausse affabilité. Ils ne pouvaient avoir aucune correspondance par écrit avec ceux du dehors, sans l'autorisation de leurs supérieurs.

Pour conclusion des séances, un évêque faisait une exhortation relative à tout ce qui s'était traité : puis un des pasteurs se levait, rendait grâces au nom de tous, d'abord à Dieu pour ses bénédictions, puis aux évêques pour leurs soins, leurs exhortations et leurs différentes preuves d'amour; et l'on finissait par la célébration de la sainte cène.

Les évêques congédiaient les membres du synode en les exhortant à se comporter chrétiennement pendant le voyage qu'ils allaient faire pour retourner chez eux; ils leur recommandaient de saluer, à leur retour, de la part du synode entier, et des évêques en particulier, leurs différentes églises, et de les assurer de l'amour et du souvenir chrétien de tous leurs frères.

On mettait par écrit les transactions du synode, et chaque évêque en prenait une copie. Aucun d'eux ne pouvait s'écarter des résolutions qui avaient été

prises, sans consulter auparavant le conseil ecclésiastique, qui lui-même ne pouvait rien autoriser de capital sans l'assentiment individuel de tous les pasteurs.

Lorsqu'il arrivait quelque chose d'inattendu, qui ne pouvait se renvoyer jusqu'au prochain synode, ou s'il y avait à traiter quelque affaire qui ne concernât qu'un seul diocèse, on convoquait de petits *synodes particuliers* où il ne se rencontrait qu'un moindre nombre d'évêques et de pasteurs. Les résolutions étaient cependant communiquées aux évêques absents.

VI.

DES ORDINATIONS.

1. *Celle des acolythes.*

Ceux des élèves des pasteurs qu'on trouvait capables de recevoir ce premier grade de l'église, étaient admis en synode, après avoir été examinés. On tenait ordinairement à cette occasion un discours sur la vocation des soixante-dix disciples, ou sur celle des élèves des prophètes, ou sur l'imitation de Christ en général. On demandait à chacun des candidats nommément, devant tout le synode, s'il voulait se vouer au service de l'église et obéir à ses serviteurs? On leur faisait lecture de leurs devoirs particuliers: ils promettaient de les observer: les acolythes plus

anciens qu'eux leur tendaient la main d'association, et on terminait par des vœux en leur faveur.

2. *Celle des diacres.*

Les diacres se prenaient entre les acolythes les plus avancés. Après avoir fait précéder leur nomination des mêmes formalités que nous venons d'indiquer pour les acolythes, un évêque faisait une prière, et les consacrait, en leur imposant les mains; puis on terminait encore comme pour la réception d'un acolythe.

3. *Celle des ministres.*

Toutes les fois qu'un pasteur venait présenter au synode un ou plusieurs diacres qui désiraient se vouer au saint ministère, il le faisait savoir au consistoire de son église (art. 2, p. 193), en lui demandant une attestation écrite sur la conduite et les dons de ces diacres.

Au synode ils subissaient un triple examen. Le premier avait lieu devant les pasteurs réunis, qui donnaient ensuite par écrit leur jugement impartial sur chacun des candidats, et qui envoyaient ce jugement aux évêques.

Le second examen se faisait devant les co-évêques.

Après cela chacun de ceux qu'on avait jugés capables d'être présentés, était envoyé seul à un évêque,

qui devait surtout s'occuper d'examiner l'état spirituel du candidat. Il lui représentait l'importance du saint ministère, et lui demandait s'il s'offrait à Christ avec une conscience pure, et sans aucun égard à l'honneur, au gain, ou à un avantage temporel quelconque; enfin on lui représentait ce qui pouvait encore lui manquer sous le rapport de la conduite. Ces appels à la conscience étaient si pressants qu'on a vu plusieurs fois des candidats se retirer pour un temps, afin d'être mieux affermis dans ce qui concernait leur propre salut.

Le lendemain du dernier examen, on procédait à la consécration, à laquelle tous se préparaient par le jeûne et la prière.

Le synode étant rassemblé, on commençait par le chant d'un cantique; puis il se faisait un discours sur la vocation du ministre de Christ. Après cela l'évêque qui devait conférer l'ordination, annonçait à l'assemblée, qu'il s'agissait de nommer et de consacrer au saint ministère quelques personnes, qu'un co-évêque appelait par leurs noms. Les candidats étaient reçus par deux co-évêques, et présentés par eux, en ces termes à l'évêque qui était assis à côté de la table du Seigneur: « Nous te prions, respectable frère et évêque, au nom de toute l'église, de conférer à ces hommes qui se présentent devant la face de Christ et devant toi, la qualité de messagers de Christ, et l'autorité des fonctions pastorales, en les confirmant pour cela selon l'ordre établi, et d'après le pouvoir qui t'a été donné par Christ et son Église. »

Là-dessus l'évêque disait : « Est-ce que ces hommes sont capables et dignes de recevoir cette sainte vocation, et doués des vertus qui doivent orner un messager de Christ? »

L'un des deux co-évêques répondait : « Ils ont reçu de Dieu les dons nécessaires; ils ont été bien instruits dès leur jeunesse; d'après le témoignage de tous, ils se sont conduits d'une manière irréprochable ; et après les avoir examinés, nous les avons trouvés sains dans la foi et dans la doctrine, purs dans leur désir de servir Christ et son Église, et munis du témoignage d'une bonne conscience; Dieu a regardé aux jeûnes et aux prières de son Église pour lui accorder en ces hommes de dignes serviteurs. »

Sur quoi l'évêque répondait : « Nous recevons ce témoignage que vous nous donnez devant l'Église de Christ, et nous vous accordons, au nom de Dieu, votre demande. »

Les candidats s'engageaient alors solennellement devant Dieu et devant l'église, à vaquer fidèlement à leurs fonctions; et l'évêque leur disait :

« Bien-aimés, et frères! Afin que vous ayez une confiance inébranlable dans l'assistance du Seigneur, écoutez comment prie pour vous l'éternel Grand Sacrificateur Jésus-Christ, qui, lorsqu'il était sur le point de se consacrer comme victime pour les péchés du monde, recommanda instamment à son Père tous ceux qui annonceraient sa rédemption aux peuples.

Là-dessus un autre évêque lisait, au milieu d'une vive émotion des assistants, la prière sacerdotale de Jésus, au XVIIme chapitre de St. Jean.

Puis on procédait à la consécration. Tous les évêques présents imposaient les mains aux candidats, et invoquaient sur eux le nom de Christ, afin que le Chef de l'Église les reçût véritablement au nombre de ses fidèles serviteurs et les remplît des dons de son Esprit. Pendant tout ce temps toute l'assemblée, à genoux, entonnait le cantique: *Viens*, *Saint-Esprit*, *etc.* Après qu'on s'était relevé, l'évêque fonctionnant adressait encore quelques exhortations aux nouveaux prédicateurs, et leur annonçait les récompenses éternelles promises à la fidélité. Toute l'église répondait: Amen!

On terminait par la cène, qu'on prenait avec une joie d'autant plus vive que, pour l'ordinaire, c'était par-là qu'on terminait en même temps tout le synode.

4. *Consécration des co-évêques.*

Lorsque une ou plusieurs places du conseil ecclésiastique (p. 209) venaient à vaquer, les co-évêques et les pasteurs marquaient sur des billets cachetés, qu'ils envoyaient aux évêques, les hommes qu'ils croyaient, en conscience les plus dignes de remplacer les défunts ou les retraités. La pluralité des voix décidait, et la consécration avait lieu par-devant le synode par l'imposition des mains.

5. *Consécration des évêques.*

Pour le choix d'un nouvel évêque on convoquait un synode. Le premier jour était un jour de jeûne et de prières; ensuite on rappelait à l'assemblée, dans un discours uniquement destiné à cela, les qualités que l'Écriture exige d'un homme revêtu de cette charge. Après l'assemblée, les évêques, les co-évêques et les pasteurs désignaient leur vote sur un papier scellé, et sans s'être entendu auparavant sur le choix de celui qu'ils devaient nommer.

Les évêques n'ouvraient les billets qu'entre eux; convaincus d'avance que celui qui avait le plus de voix était aussi celui que Dieu avait choisi. Mais ils ne déclaraient encore le choix à personne. Ce n'était que le lendemain, après que l'assemblée s'était de nouveau réunie, et avait demandé la grâce du Saint-Esprit, que l'évêque fonctionnant s'avançait et déclarait que Dieu avait exaucé les prières de ses enfants, et indiqué l'homme de son choix. Il ajoutait que celui qui se verrait ainsi nommé par les conducteurs des troupeaux, ne devait pas résister à la vocation divine, mais se présenter avec courage devant Dieu et devant son Église. Alors un autre évêque se levait, et appelait par son nom celui qui venait d'être élu. Celui-ci s'étant présenté, on lui demandait s'il regardait sa vocation comme divine, et s'il l'acceptait. Dans ce cas on lui rappelait les devoirs de son nouvel état; il prenait l'engagement de les remplir;

toute l'assemblée se mettait à genoux pour demander à Dieu sa grâce; et les évêques lui imposaient les mains pendant que l'assemblée, toujours à genoux, chantait: Viens, Saint-Esprit, etc.

L'ordination étant achevée, les collègues du nouvel évêque le recevaient au milieu d'eux en lui donnant la main et le baiser fraternel. Les co-évêques et les ministres lui promettaient obéissance, et toute l'action se terminait par un chant de louanges, et par les félicitations des assistants.

VII.

DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ASSEMBLÉES, FORMES DU CULTE, ET CÉRÉMONIES.

1. *La Prédication.*

C'était, selon les Frères, la partie la plus importante des fonctions du pasteur; il y avait des prédications non-seulement le dimanche et les jours de fête, mais aussi pendant la semaine, toutes les fois qu'un enterrement, un mariage, ou un autre événede ce genre en fournissait l'occasion.

Le dimanche, qui était entièrement consacré au culte, on avait quatre assemblées, deux avant midi et deux après. Dans la première on expliquait un choix de textes prophétiques: dans la seconde qui était la principale, on expliquait des textes tirés des

évangiles : dans la troisième des portions des épîtres ; et le soir on lisait l'Écriture-Sainte de suite, en ajoutant quelques remarques instructives. En été on se réunissait en outre l'après-midi pour instruire la jeunesse d'après le catéchisme.

Dans ces assemblées, le prédicateur dirigeait l'explication de son texte vers le point de doctrine qui devait faire l'objet particulier des méditations de la semaine. Car pour l'unité de l'enseignement, on avait distribué entre les dimanches de l'année les points principaux de la religion chrétienne, de telle manière qu'ils étaient tous traités dans l'espace d'un an, quoique cet arrangement ne fût point une règle inflexible pour les prédicateurs, et qu'ils fussent en pleine liberté de choisir leur texte ou de le traiter selon qu'ils le jugeaient convenable. Les plus longues prédications ne devaient pas passer une heure de temps ; les deux assemblées de l'après-midi n'étaient que de demi-heure. Après la prédication du matin et de l'après-dînée, les jeunes gens des deux sexes, de quinze à vingt-cinq ans, restaient encore dans l'église pour être examinés par le pasteur sur la manière dont ils avaient écouté l'instruction.

Le genre de la prédication était simple et non selon la sagesse humaine, mais par cela même puissant pour faire, selon la Parole, de chacun des auditeurs en Jésus-Christ, un homme de Dieu.[1]

[1] 2 Tim. III, 17.

On cherchait à faire des applications expresses de la Parole de la vérité à chacune des différentes classes d'auditeurs, aux commençants, aux plus avancés, aux hommes mûrs, aux gens non mariés, à ceux qui l'étaient.

Les Frères avaient un livre de cantiques à eux, dont ils ont fait plusieurs éditions, et dont l'église luthérienne, et plus tard l'église renouvelée des Frères ont emprunté plusieurs morceaux. Ils tenaient beaucoup au chant, quoiqu'ils n'eussent que le chant grégorien qu'ils avaient reçu de l'église romaine. Plus tard, on introduisit, dans le service public quelques airs populaires, mais qui nuisirent plutôt qu'ils ne contribuèrent à l'édification, parce qu'ils rappelaient les chants du monde.

2. *Le Baptême.*

Une partie des Frères, comme aussi des Vaudois, ne baptisèrent que les adultes croyants; mais la portion dominante de cette église en resta à la tradition romaine, c'est-à-dire au baptême des enfants. On y admettait des parrains, dont l'engagement était regardé comme très-sérieux, et qui promettaient de veiller sur les enfants, de concert avec leurs parents, pour qu'ils fussent élevés selon le Seigneur.

---

3. *Réception et admission des catéchumènes à la communion.*

Lorsque des personnes, appartenant à une autre communion, se présentaient pour être admises dans l'Église des Frères, on leur en demandait d'abord les raisons, et si elles étaient persuadées de l'utilité de la constitution particulière de cette église. Dans le cas d'une réponse satisfaisante, on procédait à l'admission.

Elle ne se faisait pas publiquement, mais seulement devant le consistoire de l'église. On demandait aux aspirants s'ils voulaient se soumettre fidèlement à l'ordre établi dans l'église, et s'ils étaient prêts à souffrir la persécution pour le nom de Christ. Sur la réponse affirmative, ils étaient reçus sans autre formalité.

Quant aux enfants nés dans l'église, on les y admettait publiquement, lorsqu'ils avaient atteint l'âge de raison, de cette manière-ci. On lisait d'abord les paroles de Christ: « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés, etc.[1] » Puis les jeunes gens des deux sexes qu'il s'agissait de recevoir, et que le pasteur avait examinés auparavant à plusieurs fois, s'avançaient au milieu de l'église. On leur demandait s'ils voulaient entrer eux-mêmes dans l'alliance que leurs parents ou leurs parrains avaient contractée en leur nom à l'époque du baptême. Et après qu'ils l'avaient

[1] Matth. XI, 28.

affirmé, ils récitaient tous ensemble le symbole des Apôtres. On leur demandait encore s'ils étaient vraiment résolus de renoncer à Satan, au monde et à la chair, à dépouiller le vieil homme et ses convoitises, et à se donner à Christ pour le servir en ce monde dans la piété, la justice et la tempérance. »

Sur la réponse affirmative, le pasteur se jetait à genoux avec eux, pour implorer sur eux, avec toute l'église, les grâces du Saint-Esprit. On leur annonçait ensuite l'absolution de tous leurs péchés, et leur droit de se présenter à la table du Seigneur. Puis le prédicateur leur imposait les mains.

4. *La Sainte Cène.*

Les Frères la célébraient quatre fois par an; ils la plaçaient préférablement aux grandes fêtes, mais très-souvent aussi à toute autre époque qui leur paraissait convenable. Le pasteur en faisait l'annonce deux ou trois semaines d'avance, afin qu'on s'y préparât dignement, et pour inviter ses auditeurs à venir le trouver, et s'entretenir fraternellement avec lui sur leur état spirituel. Déjà avant de publier la célébration future de la cène, le pasteur avait rassemblé les anciens pour leur demander s'ils ne connaissaient pas d'obstacle à cette célébration; lorsqu'elle était résolue, chaque père de famille venait, sur l'invitation dont nous venons de parler, se présenter à son tour avec tous les siens chez le pasteur, pour y être interrogé en détail sur la conduite de chaque

membre de la famille en particulier, pour dire s'ils étaient assidus au culte public et domestique, quel fruit ils en retiraient, si chacun remplissait ses devoirs envers tous les autres, etc., etc.; puis suivant les cas, le pasteur donnait des conseils, faisait des reproches, encourageait, exhortait, conseillait ou déconseillait la participation à la cène.

Des personnes en voyage n'étaient pas reçues à la cène, si elles n'avaient pas une attestation de leur pasteur, ou si elles n'étaient pas recommandées par quelque membre de l'église qui les connût.

Après une exhortation à rechercher la nourriture qui est en Jésus, accompagnée d'une confession générale des péchés de tous, et d'une déclaration du pardon parfait qui se trouve dans le Sauveur, on commençait la célébration. Le pasteur, en robe blanche, lisait l'institution de la cène, rompait le pain, et prenait la coupe en exhortant les assistants à voir dans ces signes extérieurs le corps et le sang du Sauveur qui avait été sacrifié sur la croix, en rédemption pour nos péchés. Les communiants s'approchaient de la table, précédés des serviteurs de l'église, des autorités civiles du lieu, et des anciens. Le reste de l'église s'avançait ensuite par rang d'âge, d'abord les hommes, puis les femmes. D'ordinaire on recevait et mangeait le pain à genoux, parce qu'ayant commencé autrefois à le prendre debout, afin de ne pas paraître adorer l'hostie, les Frères s'étaient attirés par cela seul une violente persécution. Ils trouvaient aussi dans cette attitude une ex-

pression bien naturelle de l'adoration et de l'humilité qui doivent pénétrer le cœur des Chrétiens pendant cette action. Durant tout le temps de la distribution, l'église célébrait le Seigneur par des cantiques, puis on rendait grâces à Dieu à genoux, en lui présentant de nouvelles prières.

5. *Bénédiction du mariage.*

On ne se mariait pas sans avoir pris le conseil de ses parents et du pasteur; des promesses clandestines de mariage étaient absolument interdites, et par conséquent regardées comme non avenues.

La célébration du mariage se faisait publiquement. Le pasteur lisait un texte qu'il faisait suivre de quelques réflexions; et les fiancés s'avançant, se promettaient une fidélité constante. Le pasteur joignait leurs mains, en prononçant ces paroles de Jésus: Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni;[1] et l'on terminait par une prière.

6. *Visites de malades et Enterrements.*

Les malades se recommandaient habituellement aux prières de l'église. Lorsqu'ils le désiraient on leur donnait la cène chez eux, mais en y amenant quelques autres frères ou sœurs, afin que cette cérémonie fût toujours effectivement une communion.

[1] Matth. XIX, 6.

Pour les enterrements, le pasteur accompagnait le corps du défunt, en chantant des cantiques, jusqu'au cimetière, où il tenait un discours.

7. *Les Dimanches et les Jours de fête.*

Les Frères avaient le plus grand respect pour le dimanche, et le regardaient, non comme une partie de la loi cérémonielle, mais comme appartenant à ces lois que Dieu a voulu qui subsistassent toujours pour son Église, vu que l'ordre de le célébrer, avait été donné à tous les hommes dès la création du monde, et avant la loi écrite, pour les appeler à imiter Dieu et à recevoir par-là des bénédictions particulières. Ce même ordre avait été placé au nombre des dix commandements, recommandé constamment de nouveau par les prophètes, et n'avait été modifié, sous la nouvelle alliance, que par une transposition d'un jour à l'autre.

Les Frères croyaient donc devoir y observer un repos rigoureux, selon la lettre de la loi; et à plus forte raison se gardaient-ils, pendant ce jour, de toute œuvre de la chair et de tout mauvais emploi de leur temps.[1]

Outre le dimanche, ils avaient encore les grandes fêtes, relatives aux principaux événements de la vie

[1] Ce sont ces dernières précautions seules qui peuvent empêcher que l'observation rigoureuse de ce jour ne devienne une œuvre pharisaïque.

de Jésus-Christ : puis quelques autres, qui étaient vouées au souvenir des Apôtres et de quelques martyrs, afin de ranimer la mémoire édifiante de leur constance et de leur foi. Mais dans ces dernières fêtes, chacun retournait à son travail après le service divin.

8. *Jours de jeûne et de prières.*

Les Frères en avaient quatre par année, durant lesquels ils s'abstenaient de nourriture entièrement, ou au moins jusqu'au soir, imitant les saints hommes de tous les temps dans cette pratique si propre à mortifier la chair, à l'humilier, et à dégager l'esprit de ses entraves. On consacrait ces jours tout particulièrement à la prière.

On publiait aussi des jours de jeûne pour des cas extraordinaires, pour des maux publics, pour les afflictions particulières d'une seule église, ou même pour un seul pécheur endurci qu'on excluait de l'église, et qu'on ne repoussait ainsi qu'en luttant pour lui avec Dieu par la prière, qu'en se retournant en quelque sorte avec lui vers le Seigneur, et en cherchant à sauver son âme par une ardente charité.

VIII.

VISITES D'ÉGLISE.

C'était une des obligations des évêques, dont chacun devait visiter toutes les églises de son diocèse,

au moins une fois chaque année. Ce n'était que dans le cas de quelque obstacle insurmontable, qu'ils remettaient cette fonction à leurs co-évêques.

Le pasteur dont on devait visiter l'église, en était averti à temps. L'évêque s'informait en détail, soit de l'état spirituel et de la conduite du pasteur en particulier, soit de l'état de tous ses paroissiens nommément, soit, encore plus particulièrement de la conduite des gens de sa maison.

Il parcourait ensuite avec le pasteur le catalogue complet des membres de l'église, puis il faisait venir, pour s'entretenir de plus près avec eux, les diacres, les acolythes, et enfin les anciens de l'un et de l'autre sexe.

Si le magistrat du lieu était bien disposé envers les Frères, ou membre de leur église, l'évêque le visitait pareillement, pour s'entendre avec lui sur tout ce qui pouvait concerner le bien ou le mal du troupeau.

Les visites étaient aussi destinées à l'installation de nouveaux prédicateurs, puis à la prédication même de la Parole, faite par l'évêque visitant, qui exhortait le pasteur et le troupeau à une fidélité croissante envers le Seigneur.

IX.

DE LA DISCIPLINE PROPREMENT DITE, C'EST-A-DIRE, DES AVERTISSEMENTS ET DES CHÂTIMENTS DE L'ÉGLISE.

Les Frères étaient persuadés que dans l'état actuel

des hommes et de l'Église, où le bien est encore mêlé de tant de mal, et où l'Esprit de Dieu est loin de diriger encore tous les mouvements de ses enfants, il était nécessaire d'avoir des lois positives qui retranchassent du corps de l'Église ses membres corrompus : que c'était le seul moyen d'empêcher qu'un peu de levain ne fît aigrir toute la pâte, qu'un seul membre malade n'infectât toute la masse, que l'Église de Christ ne devînt à la fin une réunion d'impies, et le temple de Dieu une caverne de voleurs. Ils étaient convaincus que cette sévérité, pourvu qu'elle fût bien placée, était le meilleur moyen de ramener à lui celui-même qui en était l'objet.

C'est pourquoi tous les Frères s'y soumirent de tout temps, grands et petits, évêques et pasteurs, nobles et bourgeois, même les magistrats qui appartenaient à l'église.

Cette discipline avait trois degrés : l'avertissement particulier, la repréhension publique, et l'exclusion de l'église.

1. *Correction fraternelle.*

On recommandait aux frères et sœurs de s'exhorter et de se reprendre mutuellement dans l'amour fraternel, lorsqu'ils s'apercevaient des fautes les uns des autres. — Si l'avertissement particulier n'était pas reçu, on s'adressait à l'un des anciens ou au pasteur ; et ordinairement, à cause de la considération dont ils jouissaient les uns et les autres, ils réussis-

précipitation , ou d'une manière pharisaïque ou tyrannique; et que c'était pour la correction, et non pour la perdition du pécheur, qu'on en usait ainsi envers lui, en toute douceur d'esprit et comme devant Dieu.

FIN DU LIVRE VI ET DE LA PREMIÈRE PARTIE

[redacted]

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÈME ET DE MORAVIE.

Seconde Partie.

HISTOIRE MODERNE.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS LA DESTRUCTION DE L'ANCIENNE ÉGLISE DES FRÈRES JUSQU'À L'ÉTABLISSEMENT DE LA NOUVELLE; FONDATION DE HERRNHOUT (1627 — 1722).

Nous entrons dans une nouvelle suite des merveilles de Dieu envers son Église; et le beau fleuve que nous avons déjà suivi pendant près de deux siècles avec admiration, et qui nous semblait perdu depuis cent ans, n'a passé par un lit souterrain que pour en ressortir plus riche qu'auparavant.

Nous osons même croire que les choses que nous

allons raconter, présentent, pendant vingt à trente ans, une des plus belles parties de toute l'histoire de l'Église de Dieu: et nous le disons sans méconnaître aucunement les grâces que le Seigneur a faites à son Église, en tout temps, en tous lieux, et sous toutes les formes. Nous sommes convaincus que chacune des associations religieuses, basées sur la foi au Christ crucifié, a été, en son temps, dépositaire de quelque grâce spéciale, a été destinée à professer et à représenter de préférence quelque pensée ou quelque portion particulière des vérités révélées. Si donc nous parlons comme nous venons de le faire, c'est que l'Église des Frères, — telle du moins qu'elle se montra à son renouvellement, — nous présente, dans tout ce qu'elle a laissé, dans ses écrits, dans les cantiques qu'elle composa à cette époque, dans les scènes qui eurent lieu au milieu d'elle, et surtout dans les œuvres qu'elle produisit alors, la preuve des bénédictions les plus entraînantes qu'on puisse se représenter versées sur une église; c'est surtout parce qu'on y trouve, au plus haut degré, ce don auquel toute la Bible accorde le premier rang entre tous, l'amour, et l'amour vrai, un amour pour Jésus qu'on peut hardiment appeler passionné, quoiqu'on ait bien vu, par les fruits qu'il porta, qu'il était basé sur autre chose que sur un échauffement des sens ou de l'imagination.

Cette église, née du sang des martyrs, toute composée d'élite, dès sa naissance, fut placée par le Seigneur sous l'influence d'un homme de Dieu, lui-

même tout rempli de cet amour de son Sauveur, et qui a laissé à l'œuvre une profonde empreinte de ce trait de son caractère personnel. Souvent dans ses assemblées, les sanglots d'un attendrissement qu'on peut à peine imaginer, se mêlèrent aux chants, et les sanglots les firent cesser; oui, on a vu dans ses premières années, l'église entière s'arrêter en silence, pour ne laisser parler que des pleurs... En un mot, Zinzendorf a pu dire: « Je n'ai qu'une passion, c'est Lui, rien que Lui, » et l'église a pu le répéter avec Zinzendorf, et l'a montré par ses œuvres.

Mais il faut justifier ces assertions par l'exposé des faits. Nous allons reprendre de loin.

Le respectable Comménius n'avait cessé de nourrir en son cœur l'espérance que le Seigneur relèverait l'Église des Frères de ses ruines; et en effet, la semence se maintenait parmi les restes de ce peuple, depuis un siècle entier que durait son oppression. Il est vrai que, quelque temps après la mort de ce fidèle témoin (en 1671), « on ne pensait dans l'étranger aux Frères de Bohème ou de Moravie non plus qu'à un mort; » mais il était resté, dans ces deux contrées, des germes nombreux de la connaissance évangélique, qui se manifestèrent avec une vivacité renaissante, dès le commencement du dix-huitième siècle (1701). Ceux des Frères de Bohème qui demeuraient près des frontières de la Silésie, profitèrent de la liberté que procurait aux Protestants de ce dernier pays, un privilége précieux que Charles XII, roi de Suède, leur avait acquis par ses succès militaires.

Il avait exigé, en 1706, de l'empereur d'Autriche, à qui appartenait alors la Silésie, qu'il accordât aux Protestants de ces contrées, un certain nombre d'églises, qu'on appela *églises de faveur;* et on peut se faire une idée du besoin qu'en avaient ces Protestants, et de leur nombre, en apprenant qu'il se rattachait à la seule église de Teschen, soixante-dix mille âmes (30,000 Polonais et 40,000 Allemands).

Il est vrai que cette liberté fut restreinte dès 1717, et qu'on recommença dès lors à surveiller les Bohémiens avec une nouvelle sévérité; de manière que plusieurs d'entre eux se réfugièrent dans la Haute-Lusace; mais ce ne fut point un obstacle suffisant au réveil, qui éclatait depuis 1715 avec une force croissante, soit à Fulneck en Moravie, soit dans les principautés de Leutomischel et de Landscrone en Bohème, où se trouve Litiz. Ce double réveil était d'autant plus remarquable qu'on ne savait nullement dans l'un de ces endroits ce qui se passait dans l'autre.

Nous nous bornerons ici à parler de celui de Moravie, qui donna naissance au renouvellement de l'Église des Frères; et nous ne ferons mention de celui de Bohème, qu'autant qu'il se liera à notre histoire.

Il restait à Fulnek, l'ancienne paroisse de Comménius, et dans les villages environnants, encore une grande quantité de Frères, contraints, il est vrai, de se conformer extérieurement aux formes du culte romain, mais qui conservaient avec soin l'É-

criture-Sainte, leurs livres de cantiques, et d'autres livres de dévotion luthériens ou réformés. Ils tenaient aussi, tous les matins et tous les soirs, surtout le dimanche, des assemblées que les magistrats n'ignoraient pas, et au sujet desquelles ils éprouvaient de temps en temps de nouvelles peines.

Mais, quoiqu'on s'attachât en général à leur enlever tous leurs livres, et tout autre moyen de célébrer le culte protestant, ils n'en persévéraient pas moins à servir le fidèlement Seigneur dans l'intérieur de leurs familles, selon les règles de leurs églises détruites; ils prenaient même en secret la cène entre eux. Il est très-probable, qu'à l'heure qu'il est, on trouve encore à Fulnek la tradition qui s'y était conservée jusqu'en 1770. Encore à cette époque, les habitants parlaient des Picards, et disaient que leur dernier évêque Amos (Comménius), qu'ils appellent un homme sage et savant, s'était enfui en Hollande et en Angleterre, à la suite de la guerre espagnole (la guerre de trente ans). Ils montrent encore la maison où il prêchait. Un incendie l'ayant détruite, on en a fait un hôpital, qui s'appelle encore actuellement *Zbor* (assemblée ou maison d'assemblée). D'après ces mêmes traditions des Frères, c'est l'église de Zauchtenthal, près de Fulnek, qui avait été enlevée la dernière à leurs ancêtres.

Afin de gagner ou d'endormir les Frères pendant leur oppression, les prêtres romains leur avaient accordé la cène sous les deux espèces, pour quelque temps; mais comme on leur retira plus tard même

cette dernière et faible concession, ils se remirent à prendre entre eux ce repas du Seigneur.

Après l'expulsion de Comménius, quelques-uns des prédicateurs des Frères s'étaient réfugiés de Skalitz[1] à Zauchtenthal, où ils tenaient des assemblées, et où la connaissance de l'Évangile se soutint le plus long-temps. Au nombre des hommes qui entretinrent ces assemblées, on remarque d'abord *Martin Schneider*, que les historiens de ce temps qualifient de patriarche, et dont l'église actuelle renferme encore quelques descendants. Il instruisait la jeunesse, et lui enseignait la lecture, l'écriture et le catéchisme de Comménius.

Mais sa conduite attira l'attention des ennemis; il fut cité, mis plusieurs fois en prison, et il aurait été condamné au feu, si des maîtres catholiques chez qui il était en service et qui l'aimaient beaucoup, n'eussent intercédé pour lui.

Après lui les assemblées se tinrent chez son cousin, *Samuel Schneider*, qui fut aussi sur le point de souffrir le martyre, et d'être pendu comme l'un des des docteurs de cette église; il n'échappa que par une espèce de miracle. Mais il n'en continua pas moins ses prédications jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1710. Elle fut pleine de joie, et scella dignement une vie qui s'était écoulée dans la foi, en confirmant devant ses amis et ses ennemis le témoignage qu'il

[1] *Ungarisch Skalitz*, situé tout près des frontières de la Hongrie, au midi de la Moravie.

avait rendu à l'Évangile. Il ne pouvait cesser de parler de ce qui avait fait l'objet de son espérance; et son cœur débordait de joie à la pensée qu'il allait bientôt se trouver auprès du Seigneur. « C'est là, » disait-il, « que je verrai aussi ses chers Apôtres, ses Prophètes et tous les Martyrs du nom de Christ, et toute la nuée des Confesseurs et des Témoins qui n'ont pas aimé leur vie; et je serai avec le Seigneur pour jamais! — Regardez, disait-il aux siens, en citant une parole qui pouvait bien lui être appliquée à lui-même, regardez la fin de ces hommes! » — Et il les conjurait de rester fidèles au Seigneur Jésus, et de ne s'en laisser séparer par aucune créature.

Le prêtre romain de l'endroit se présenta pour lui administrer l'Extrême-Onction; mais Samuel Schneider lui répondit: « Je suis déjà oint et scellé par le Saint-Esprit pour la vie éternelle; l'onction que vous voulez me donner serait inutile. » — Le père lui demanda s'il pensait donc mourir en état de salut sans avoir reçu l'Extrême-Onction? Schneider montrant du doigt le soleil, lui répondit: « Aussi sûrement que M. le curé voit briller là-haut le soleil dans les cieux, aussi sûrement je suis sauvé. » — Alors le père lui répondit: « Bien, bien, Schneider; mais, dites-moi, on vous accuse de n'être pas bon Catholique, et de ne faire aucun cas des saints? » — Il répondit: « Les gens ont beaucoup dit de mal de moi, et m'ont fait beaucoup de peine sans cause; mais je me suis efforcé pendant tout le cours de ma vie de marcher sur les traces des saints, et d'imiter leur conduite. »

Le père se tut, s'en alla, et dit à ceux qui étaient présents: « Que mon âme meure de la mort de ce juste. »

De tous ces fidèles témoins, celui dont il nous est rapporté le plus de détails, est *George Jæschke*[1] de Sehlen. C'était un véritable descendant des Frères de Bohème, et l'un de ces patriarches pieux, auprès desquels les amis cachés du Seigneur cherchaient une retraite pendant ces temps de tribulation. Il était en correspondance intime avec les Frères de Fulnek et des environs.[2] Ils avaient coutume de se réunir tour à tour, dans chacun de ces endroits, pour s'y entretenir, dans la tristesse de leurs cœurs, et avec beaucoup de prières et de larmes, sur la doctrine du salut, sur l'état des Frères, sur la retraite d'un si grand nombre des leurs, sur l'oppression de ceux qui étaient restés fidèles. Le nombre des familles auxquelles ils pouvaient ainsi se confier, allait toujours en diminuant, parce qu'elles se confondaient toujours plus par les mariages avec les Catholiques; et l'on ne cessait, du côté du gouvernement, de travailler à cette diminution du nombre des Frères, surtout dans les endroits qui appartenaient, comme Sehlen, à l'ordre des jésuites.

George Jœschke ne cessa jusqu'à sa mort de prier, de consoler, d'avertir, et de fortifier ce qui s'en allait

[1] Prononcez *ï-é-cheké.*

[2] Zauchtenthal, Schœnau, Kunewalde, Senftleben, Seitendorf.

mourir. Il s'intéressa tout particulièrement aux cinq frères Neisser, ses neveux, que nous mentionnons ici parce que la suite montra en eux particulièrement, combien peu ses travaux furent perdus, puisque ces cinq frères furent les prémices de l'église renouvelée. Il leur enseignait fidèlement la voie du salut, et leur recommandait de lire assidûment l'Écriture-Sainte, les écrits des Frères et ceux de Luther; il leur apprenait aussi comment chacun devait faire, dans son propre cœur, l'expérience de la rédemption et du pardon des péchés, et ne plus vivre pour le monde, mais pour Jésus: que sans cela, on pouvait, avec toute la science possible, se perdre comme les autres.

Il eut, dans un âge très-avancé, un fils auquel il s'attacha avec une tendresse extrême, et qui reparaîtra plus loin dans cette histoire. Lorsqu'en 1707, il vit approcher sa fin, désirant donner à ce petit enfant et à ses neveux sa dernière bénédiction, il les rassembla autour de son lit, et les exhorta encore une fois solennellement à rester fidèles jusqu'à la mort à Jésus, tel qu'ils avaient appris à le connaître; leur montrant qu'ils devaient s'attacher à lui de toute leur âme, et qu'alors ils verraient une grande délivrance; car Dieu, dit-il, exauce la prière de ses élus qui crient à lui jour et nuit. « Il est vrai, ajouta-t-il, que notre liberté est anéantie; la plupart de nos descendants se livrent de plus en plus à l'amour du monde, et sont engloutis par le Papisme; toutes les apparences indiqueraient que la cause des Frères est

perdue. — Mais, mes enfants, vous le verrez, il viendra une délivrance pour ceux qui sont demeurés de reste. Si elle aura lieu en Moravie, ou si vous quitterez cette Babel, c'est ce que j'ignore; mais je suis sûr que cela ne tardera plus long-temps; je penché à croire que vous sortirez du pays, pour trouver un lieu où vous puissiez servir Dieu sans crainte, d'après sa Parole. Quand le temps en viendra, soyez prêts, et prenez garde d'être les derniers, ou de rester entièrement en arrière: souvenez-vous de ce que je vous ai déjà dit. — Enfin, je vous recommande ce petit, mon seul enfant: je te le recommande à toi, Augustin, en particulier, il faut qu'il appartienne aussi à Jésus. Ne le perdez pas de vue, et lorsque vous sortirez du pays, prenez-le avec vous. »

Après avoir ainsi parlé, il se retourna vers son enfant et le bénit en répandant beaucoup de larmes. Il donna de même sa bénédiction à tous ses neveux, et entra peu après dans la joie de son Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Cet adieu n'est jamais sorti du souvenir des frères Neisser, qui en conservèrent chaque parole dans leur cœur.

Après la mort de ces fidèles confesseurs, derniers rejetons des églises précédentes, leurs descendants se virent contraints de tenir leurs assemblées toujours plus secrètes, et enfin de les borner au simple culte de famille; ce qui augmenta de plus en plus la décadence de ces églises. La crainte de perdre leur fortune, les prisons, les amendes, jointes aux séductions du monde, tout porta ces débris de l'église

protestante à se conformer au monde, et à recevoir, quoique avec une conscience inquiète, les formes du culte romain.

« Pendant près d'un siècle, » écrivait plus tard l'un des Frères qui avait connu cette triste période, mais qui avait vu aussi la renaissance de l'église, « pendant plus d'un siècle, nous avons été assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; le chandelier de nos pères avait été enlevé, et leur gloire anéantie. Nous n'avions plus, de leur piété, qu'une certaine connaissance morte, et une vie honnête à la manière des hommes. Mais il y en avait quelques-uns qui attendaient la délivrance d'Israël; et le Seigneur a fait revenir l'esprit des pères dans les enfants; et l'exemple de leur foi et de leur patience n'a jamais été sans porter quelque fruit. »

« Les réformateurs nous avaient admirés; nous avons voulu nous agrandir et nous élever, et le Seigneur nous a laissé tomber. Mais il nous relève maintenant, il nous rend la vivante connaissance de son Fils, et nous devons dire « qu'il a fait pour nous de grandes choses. »

Il y avait donc environ cent ans que durait cette oppression de la Moravie, lorsque enfin Dieu se leva pour délivrer son peuple, et pour effectuer l'œuvre dont nous venons de raconter les premiers mouvements. Et quel fut le commencement de ses merveilles? — O profondeur admirable des voies du Seigneur, qui ne donne point sa gloire à un autre, et qui confond les choses qui sont, par celles qui ne sont point!

Quel fut le premier organe dont Dieu se servit pour commencer à retirer de leur oppression ces Frères qui devaient reparaître dans l'église avec un tel éclat de bénédictions et de grâces? — Ce fut un mendiant!

En 1715, vivaient dans le village de Sehlen, ces cinq Neisser dont nous venons de parler, qui se réunissaient encore fréquemment avec leurs voisins, les Jœschke, les Schneider, les Nitschmann, et autres Frères de Zauchtenthal et des environs.

Un vieux soldat protestant, en congé, venait souvent mendier chez eux, et les réjouissait d'une manière inexprimable, par les cantiques évangéliques qu'il chantait à leur porte, et par des passages de la Bible qu'il leur citait. Ce fut là, pour nos frères, le commencement de la délivrance. Ce vieux soldat les mit en relation avec les ministres luthériens de l'église de Teschen (p. 240), auprès desquels ils allèrent souvent, dès lors, chercher des consolations et des lumières, quoiqu'ils eussent plus de douze lieues à faire pour s'y rendre.

Et comme si Dieu s'était plu à préparer sa grande œuvre par de petits moyens, (afin que personne ne se glorifie), un soldat mendiant l'ayant commencée, ce fut un simple artisan qui dut la continuer, la vivifier, et lui donner plus tard un développement magnifique. Cet artisan, cet homme de Dieu, véritable ministre du saint Évangile, non de la part des hommes, ni de la part d'aucun homme, mais de la part de Jésus-Christ et de la part de Dieu le

Père,[1] s'appelait *Christian David.* Il joue un rôle trop important dans le commencement de cette histoire, pour que nous ne nous fassions pas un devoir de donner sur son sujet tous les détails que nous avons pu rassembler; nous les tirons, en partie, d'un rapport qu'il adressait en 1731, de Mont-Mirail,[2] aux Frères de Berne, de Schaffouse et de Lausanne, sur l'état de l'église de Herrnhout.

Il était né le 31 décembre 1690, à Senftleben,[3] village de Moravie. Né et élevé dans le Papisme, il montrait un grand zèle dans toutes les pratiques de cette secte; mais il n'y trouvait pas le repos de son cœur, lorsque sa conscience le condamnait, ni les forces nécessaires pour combattre le péché. Dans sa jeunesse on l'employa à garder les vaches et les brebis. Plus tard il apprit l'état de menuisier, dans un endroit où il fit la connaissance de quelques hommes évangéliques qui lui représentèrent le culte des images et les pratiques romaines en général, comme de purs commandements d'hommes. Cela ébranla la foi qu'il avait aux traditions de ses pères. Il y avait encore dans cette même ville, quelques hommes pieux qui cherchaient Dieu, et qui, à cause de leurs réunions, et des livres dont ils se servaient, avaient été emprisonnés dans une cave. Comme on les y entendait chanter et prier jour et nuit, cela produisit sur

[1] Gal. I, 11.
[2] Près de Neuchâtel en Suisse.
[3] Non loin de Neu-Titschein.

lui une profonde impression; mais il ne se faisait encore aucune idée de la chose.

Il s'attacha aussi beaucoup aux Juifs, qui avaient une synagogue dans ce même endroit, lorsqu'il vit le zèle et la fidélité avec lesquels ils observaient leur loi et leur culte. Et comme il s'engagea en conversation avec eux sur leur foi, il finissait par ne plus savoir où il en était, et si c'étaient les Catholiques-romains, ou les prisonniers de la cave, ou les Juifs qui avaient raison. Il n'avait encore jamais vu une Bible; et lorsqu'il apprit que c'était la Parole de Dieu, il désira vivement en avoir une. Il y réussit; et à force de la lire, et de comparer ensemble l'Ancien et le Nouveau Testament, les doutes qui l'avaient si fort tourmenté disparurent peu à peu, et il apprit à croire que Jésus est le Messie promis. — Bientôt il lui survint de nouvelles incertitudes, et il se demanda si la Bible était bien la Parole de Dieu. Mais plus il l'étudia, et plus il réfléchit à quel point toutes les menaces et les promesses qu'elle contient, s'étaient accomplies; avec quelle parfaite vérité l'Écriture décrit le combat de la chair et de l'esprit dans l'homme, et trace les caractères des croyants et des incrédules; plus aussi il comprit que cette Bible était effectivement la Parole de Dieu, et la religion chrétienne la vraie religion, pour l'amour de laquelle des milliers d'hommes avaient, avec raison, sacrifié leur vie dans tous les siècles. Depuis lors la Bible fut sa lecture favorite, et son délassement après son travail; et ce goût lui est resté jusqu'à la fin de ses jours, au

point que toute sa manière de s'exprimer s'en ressentait. C'est même d'après sa Bible qu'il apprit à écrire, et qu'il se forma une sorte de lettres qui lui était particulière.

Comme il acquit en même temps la persuasion que la doctrine de l'église luthérienne était celle de l'Écriture-Sainte, il résolut d'entrer dans cette église. Il se rendit pour cela en Hongrie, après avoir achevé son apprentissage; et lorsque à Tyrnau il entendit, pour la première fois, le chant d'une église luthérienne, il fut bouleversé de joie. Mais hélas, il ne savait pas encore que ceux qui cherchent Dieu, ont souvent plus de zèle et d'amour que ceux qui prétendent l'avoir trouvé! Les Luthériens de Hongrie, auxquels il s'adressa, craignirent d'encourir des peines sévères, s'ils recevaient parmi eux un prosélyte catholique, et lui conseillèrent de se rendre en Saxe. Il suivit d'autant plus volontiers ce conseil que le clergé romain commençait déjà à l'épier.

Il se rendit donc par l'Autriche et la Hongrie, à Leipsik, et de là à Berlin, où il embrassa le Protestantisme et prit la cène, pour la première fois, dans l'église luthérienne. Mais encore une fois, hélas! il ne trouva point ce à quoi il s'était attendu: au contraire, il vit presque partout, chez les Protestants comme dans sa communion précédente, le désordre et l'impiété; il vit qu'il ne pouvait pas même vivre pour lui-même d'une manière sérieusement chrétienne, sans devenir, pour le plus grand nombre, un objet de mépris, et sans rencontrer des obstacles

de tous genres. Il pensa alors à s'engager dans le militaire, croyant être, dans cette vocation, plus indépendant quant à la conscience, et moins entravé par les ennemis du Christianisme. Il se présenta pour cela à Berlin, où on ne voulut pas le recevoir, parce qu'il était sujet de l'empereur d'Autriche. Enfin, sur ses instances, on le reçut cependant dans le charroi; il marcha avec l'armée qui se dirigeait contre Charles XII, et il assista au siége de Stralsund. Peu après, il rentra en Silésie pour y exercer de nouveau son premier état de charpentier; et comme les jésuites le persécutaient, il se rendit, en 1717, à Gœrlitz.

C'est là que commencèrent ses relations avec les âmes éclairées; il fit connaissance de Schæffer, premier pasteur de l'endroit, de Schwedler, pasteur de Niederwiese, et d'autres enfants de Dieu, que nous reverrons dans le cours de cette histoire, et dans le commerce desquels son cœur trouva enfin ce qu'il avait cherché vainement pendant si long-temps.

C'est là aussi qu'il se maria. La manière dont il vivait avec sa femme, était aussi apostolique que tout le reste de sa conduite. A mesure qu'il fut plus animé de l'Esprit de Dieu, il se sentit poussé à annoncer l'Évangile en tous lieux; et sa femme, retenue par une faiblesse continuelle, le laissait vaquer à sa vocation intérieure, et ne mettait aucun obstacle à ses fréquents voyages. Christian David mena dès lors une vie extraordinaire de mission, et aucun danger ne put plus l'empêcher d'aller visiter ceux de ses compa-

triotes qui recherchaient la vérité, afin de les fortifier, et de les éclairer; remplissant ainsi, par le fait, et d'une manière bien plus réelle que bien des titulaires, même fidèles, les fonctions d'évêque de ces vastes diocèses abandonnés.

Et voilà comment en 1717, faisant l'une de ses visites, il arriva aussi à Sehlen, où se trouvaient les frères Neisser (p. 248). Il leur expliqua de quelle manière ils devaient lire l'Écriture pour qu'elle leur tournât réellement à bénédiction. Il leur développa entre autres, mot par mot, ces paroles de Jaques: « Sachez que l'épreuve de votre foi produit la patience; mais il faut que la patience ait une œuvre parfaite.... Que si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, etc.[1] » Ils furent profondément touchés; et comme ils avaient senti vivement en cette occasion la force qui était cachée en cet homme si simple, mais éclairé de Dieu, et la profondeur de leur corruption, ils désirèrent se rapprocher de pareils foyers de chaleur et de vie. Ils le prièrent donc lorsqu'il les quitta, de leur chercher, en pays protestant, un asile où ils pussent se fixer; car ils pensaient que tous les Luthériens étaient des hommes comme Christian David.

Au bout d'un an et deux mois, Christian David revint en Moravie, après leur avoir cherché inutilement le lieu si désiré de leur retraite; mais il les fortifia, par ses exhortations, dans la foi et la patience.

[1] Jaq. I, 4, 5.

Il avait fait une forte maladie qui l'avait conduit aux portes de la mort; mais il put raconter à ses frères combien Dieu lui avait accordé de bénédictions à cette occasion, et suscité d'amis en la foi, qui lui avaient prodigué les soins de l'amour le plus tendre; il en était encore rempli de joie, et il leur développa, à ce sujet, cette parole de l'Évangile, que « celui qui abandonne, pour le nom de Jésus, maison, frères, sœurs, père, mère, femme, enfants et champs, en recevra cent fois l'équivalent en cette vie, et dans le siècle à venir la vie éternelle. »

Ces chers enfants de Dieu n'avaient pas besoin de tant de stimulants, pour désirer de sortir de leur malheureux pays; ils représentèrent à Christian David, que, contraints à se prêter à mille pratiques superstitieuses, qui blessaient leur conscience et la Parole de Dieu, ils vivaient dans le péché, et qu'ils n'avaient de repos ni jour ni nuit. — Mais Dieu voulait préparer ces hommes par l'épreuve; et il se passa encore trois ans entiers avant que leurs vœux fussent accomplis.

Pendant cet espace de temps, ils continuèrent de fréquenter, aussi assidûment qu'ils le pouvaient, l'église de Teschen, à la tête de laquelle se trouvait alors un homme de Dieu, l'abbé Steinmetz,[1] qui, de concert avec ses deux collègues, insistait sur

[1] Les Luthériens ont encore conservé dans les titres de leurs ecclésiastiques, et dans leur genre de fonctions, quelques restes des institutions catholiques-romaines.

la véritable vie du Christianisme, et annonçait aux pécheurs la bonne nouvelle du salut.

Les frères Neisser demandèrent à Steinmetz ce qu'ils avaient à faire dans leur position, et s'ils ne devaient pas quitter le pays; mais, à leur grande surprise, ce ministre leur déconseilla l'émigration, en leur disant que partout ils trouveraient la même chose, une grande corruption, des obstacles à la vraie piété, et des persécutions contre les vrais Chrétiens; ce qui était vrai sans doute, en partie, mais en partie seulement, puisque ces obstacles n'ont jamais existé, en pays protestant, au même degré qu'en pays catholique. Nos pauvres frères furent consternés, et recommencèrent plus que jamais à répandre devant Dieu leurs prières et leurs larmes pour qu'il sauvât leurs âmes de tant de maux. Et lorsque enfin tout espoir semblait être perdu, et qu'ils ne savaient plus d'où attendre du secours, le Seigneur s'approcha, au moment qu'ils y pensaient le moins.

C'était un matin, le jour de Pentecôte de l'année 1722, qu'entra chez eux, encore une fois, Christian David, qui leur apportait pour cette fois la bonne nouvelle, qu'il avait découvert un jeune comte de Zinzendorf,[1] qui, non-seulement était, pour sa personne, un enfant de Dieu, mais qui s'occupait encore à amener d'autres âmes à Jésus; qu'il avait, dans ce but, acheté un bien dans la Haute-Lusace,

[1] Voyez la prononciation de ce mot dans la préface, page IX.

où il avait placé un pasteur fidèle, nommé Rothe; et que ce lieu était l'asile après lequel ils soupiraient depuis si long-temps.

C'est comme fortuitement, et dans le courant d'une conversation, que le comte de Zinzendorf avait appris, par un de ses amis, qu'il y avait à Goerlitz un certain menuisier (Christian David), qui avait rencontré, en Moravie, quelques âmes chrétiennes, désireuses de trouver un asile. Le comte fit aussitôt venir ce Christian David; et sans que ni lui, ni Christian, ni ces certains frères de Moravie, ni aucune autre créature humaine se doutât de tout ce que Dieu préparait dans cette conversation, où l'on ne croyait ne s'occuper que de loger deux paysans dans quelque grange hospitalière, le comte reçut Christian avec bonté, s'informa de l'état de ces Moraves, et lui dit qu'ils n'avaient qu'à venir; qu'il leur trouverait bien quelque place où ils ne seraient pas inquiétés pour le fait de leur émigration; qu'en attendant, il les recevrait à Bertholdsdorf. Son dessein était de les placer ailleurs; mais c'était à lui que le Seigneur les destinait, pour commencer par eux l'œuvre qu'il avait résolu de faire chez tant de Chrétiens et de païens, dans toutes les parties du monde.

Aussitôt que Christian David eut communiqué cette grande nouvelle aux frères Neisser, Augustin et Jaques, les deux prémices de notre future église, couteliers de leur profession, laissèrent tout derrière eux pour le suivre; « car, » dirent-ils, « c'est ici une œuvre de Dieu; ceci vient du Seigneur. » C'était le

dimanche que Christian était arrivé, ce fut le mercredi qu'on fixa pour quitter à jamais sa patrie, et une partie de ses parents. Les deux autres frères ne furent pas prêts aussi vite; et pour ne rien précipiter, il fut résolu qu'Augustin et Jaques partiraient les premiers; et que si Dieu bénissait l'entreprise, les autres les suivraient plus tard. Cette résolution exigeait cependant des sacrifices qui n'étaient pas légers. Il s'agissait pour eux de laisser là tout leur avoir, une maison bien établie, et un grand nombre d'amis, auxquels ils ne devaient pas même ouvrir la bouche sur leur projet. Leur mère, à qui ils furent obligés de le découvrir, s'évanouit à plusieurs reprises, et leur amollit tellement le cœur, qu'ils furent d'abord ébranlés dans leur résolution; mais ils luttèrent avec Dieu par des prières ardentes, et ils parvinrent enfin à la tranquilliser.

Alors Jaques fut frappé de l'état dans lequel ils laisseraient, parmi ce peuple catholique, leur cousin, ce jeune Michel Jœschke, alors âgé de dix-huit ans, que leur oncle avait recommandé si instamment à leurs soins (p. 246). Il se souvint de ses derniers discours et de tout ce qu'il avait annoncé; et voyant de quelle merveilleuse manière ces choses s'accomplissaient actuellement, il rappela à Augustin l'engagement particulier qu'il avait pris envers son oncle mourant au sujet de cet enfant. Comme Augustin n'osait en parler à ce jeune cousin, parce qu'il craignait d'être trahi, Jaques le prit sur lui. Il fit venir Michel, un soir, il l'interrogea sur l'état de

son âme; et comme il le vit dans une grande angoisse, il lui rappela son père et ses adieux, et se déclara ouvertement. « Le temps est venu, » lui dit-il, « que je sorte d'ici, pour sauver mon âme et celle des miens, avant qu'il soit trop tard. Augustin et moi, nous sommes résolus à tout abandonner, pour aller en quelque lieu que Dieu lui-même nous aura choisi. Si tu veux, fais-en autant; nous te prendrons avec nous pour sauver aussi ton âme. » — Michel pâlit de joie, et put à peine articuler un mot, tant son cœur était rempli de reconnaissance envers Dieu. Enfin, retrouvant la parole, il s'écria : « Certainement j'irai avec vous; vous partez, et je resterais? Certainement j'irai avec vous! il y a long-temps que je désire une pareille chose aussi bien que vous; seulement je ne voyais pas les moyens de l'exécuter. » — Alors Jaques lui répondit: « Tais-toi maintenant, et ne te confie à personne : fais demain tes affaires comme de coutume, et cache tout dans ton cœur. Quand les travaux du jour seront finis, mets, de nuit, tes meilleurs habits; prends, sous le bras, si tu le peux, encore une chemise ou deux dans un linge, et arrange-toi pour être rendu chez moi entre neuf et dix heures du soir. » — Michel bénit Dieu tout de nouveau, et fit ce qu'on lui avait dit: mille fois il dit adieu à sa patrie, en son cœur, et les heures lui parurent bien longues. Il parlait peu, mais dans le fond de son âme, il était convaincu que le Seigneur approuvait sa voie. Il se trouva au moment convenu chez son cousin.

C'était le mercredi après la Pentecôte de l'année 1722, peu après dix heures de la nuit, que se mirent en route, pleins de courage et de confiance en Dieu, les deux frères Augustin et Jaques Neisser, avec leurs femmes et quatre enfants, dont un petit garçon de six ans, une fille de trois, et deux jumeaux de trois mois, outre leur cousin Michel Jœschke et Marthe Neisser, nièce d'Augustin, le tout sous la conduite de Christian David.

Ils prirent toute la nuit des sentiers de traverse pour éviter la grande route, jusqu'à la frontière de la Silésie. Ils pouvaient avoir fait dix à douze lieues, lorsque le lendemain ils s'arrêtèrent, vers les onze heures du matin, dans une forêt auprès d'un ruisseau, pour se rafraîchir un moment. Il se passa là un de ces traits qui, pour être petits en apparence, ne laissent pas d'être caractéristiques. Pendant leur entretien, Christian David remarqua le chapeau de Michel Jœschke qui était orné de quelques petites touffes de rubans de soie. « Eh ! » lui dit-il, « quand tu te convertiras entièrement au Seigneur, tu abandonneras aussi cette vanité-là. » — « Cette bagatelle serait un péché ? » reprit Jœschke. — « Qu'est-ce autre chose, » lui dit Christian David, » que de la vanité ? » — Jœschke, au lieu de lui faire quelque savante chicane sur la liberté chrétienne, tire son chapeau, en ôte avec un couteau ces ornements, et les jette dans les broussailles.[1]

[1] Rom. XIV, 21, etc.

Leur émigration se fit avec beaucoup de précautions et avec un tel secret que, sauf les nombreuses peines que leur donnèrent leurs petits enfants, ils arrivèrent heureusement et sans obstacle à Niederwiese (p. 252), où le pasteur les reçut cordialement,[1] se mit à genoux avec eux, implora sur eux les bénédictions d'en haut et les accompagna de vœux ardents. Le jeune Michel resta provisoirement auprès de lui; les autres poursuivirent leur route pour Gœrlitz, où le ministre Schæffer les reçut également d'une manière pleine d'amitié, et les logea pendant huit jours. Ils n'étaient plus maintenant qu'à quelques lieues de Gross-Hennersdorf, résidence de la comtesse de Gersdorf, grand'mère du comte, et demeure ordinaire de celui-ci lorsqu'il n'était pas à Dresde. Mais comme il se trouvait alors dans cette dernière ville, on adressa nos frères à un nommé Marche, alors précepteur des petites filles de Madame de Gersdorf, en le priant de les recommander à cette dame: un bourgeois de Gœrlitz les y conduisit le 8 juin. Mais Marche qui les annonçait, fut mal reçu au premier moment. La comtesse alléguait qu'elle avait déjà vu une foule de *gens de cette espèce*, qui l'avaient souvent trompée, et qu'en général, il lui était impossible de subve-

[1] Voyez sur cet éminent serviteur de Dieu quelques détails remarquables, à la fin du livre troisième de cette seconde partie.

nir à toutes les demandes de secours qui lui étaient présentées. Cependant, comme Marche insistait, il obtint qu'on eût pitié encore de ceux-là. On résolut de leur chercher un asile à Bertholdsdorf, village à une lieu de là; et on les adressa pour cet effet à un nommé Heitz, intendant du comte de Zinzendorf dans les possessions qu'il venait d'acheter. C'était un homme actif et sincèrement pieux, de la communion réformée. Le ministre Rothe, pasteur de l'endroit, mais qui n'y était pas encore installé, lui avait adressé, sous la date du 8 juin, une lettre de recommandation en faveur des émigrés de Moravie, dont voici la teneur :

« Voici deux de nos pauvres frères en la foi qui
« fuient l'oppression de la Moravie. Puisque vous
« avez eu la bonté de vous montrer disposé à les se-
« courir quand ils viendraient, je me sens d'autant
« plus autorisé à vous prier de soulager ces pauvres
« étrangers, qui ont abandonné, comme Abraham,
« dans la foi au Dieu vivant, leur patrie et leur pa-
« renté, et qui sont partis de chez eux tels que vous
« les voyez arriver. Dussiez-vous rencontrer bien des
« difficultés pour leur trouver une place, je vous
« prie, pour l'amour de Jésus, de vouloir bien ne le
« leur pas trop faire sentir, mais de diriger toujours
« leurs regards sur le Dieu vivant. Leur but est
« d'abord, de trouver un endroit où ils puissent
« s'arrêter, puis ensuite de se construire, pendant
« que dure la belle saison, le logement nécessaire. Et
« si, comme M. le comte l'a promis, vous avez seule-

« ment la bonté de contribuer à leur procurer le bois et « la place qu'il leur faut pour bâtir, puis, plus tard, « de les aider un peu à charrier les matériaux, Dieu « leur donnera sûrement le reste. — J'espère que je « n'ai plus besoin de rien ajouter, si ce n'est que ces « étrangers, qui ont tout abandonné pour le nom « de Jésus, ne demandent que le plus strict néces- « saire pour leur nourriture: vous ferez sûrement « ce qui vous est possible, etc. »

Telle était la lettre de M. Rothe. Voici une autre lettre qu'écrivait, de son côté, l'intendant Heitz au comte de Zinzendorf pour lui annoncer l'arrivée de ces frères, et de la manière dont il les avait reçus lui-même.

« Le 8 juin, arrivèrent à Hennersdorf[1] deux des émigrants de Moravie avec le menuisier Christian David et un bourgeois de Gœrlitz. M. Rothe les avait adressés à M. Marche, et celui-ci à Madame votre grand'mère, qui me les envoya en m'indiquant où elle croyait que ces gens pourraient bâtir, et en me recommandant de leur donner pour cela tous les secours nécessaires. En attendant, je leur ai assigné la maison du fief dont ils sont bien contents. (C'était une mauvaise ferme qu'on avait bâtie soixante-dix ans auparavant, et qu'on n'avait jamais habitée). Puis aussitôt les deux Neisser s'en sont allés chercher leurs femmes et leurs enfants. Nous nous trouvâmes

[1] C'est ainsi que, pour abréger, on appelle souvent Gross-Hennersdorf.

d'accord avec Madame la comtesse, à penser que ce n'était pas dans le village même de Bertholdsdorf qu'ils devaient bâtir. Madame proposait la colline derrière le village, où l'on trouve d'excellente eau; je préférais l'autre colline par où passe la route,[1] parce que le terrain y est meilleur. Madame le pensait aussi; mais elle objectait qu'il n'y avait point d'eau, ni même de probabilité d'y en trouver. Je lui dis: *Dieu peut en donner*, et je la quittai. —M. Marche pensa comme moi.

« Le lendemain matin, je me rendis avant le lever du soleil, par un temps parfaitement serein, à l'endroit que j'avais en vue, pour chercher si je découvrirais quelque place, où il y eût du brouillard. J'en aperçus tout au bas de la contrée, à côté de la colline, et je pris courage. J'en fis autant le lendemain, et je retrouvai les mêmes apparences. J'étais tout seul, et j'élevai mon cœur à Dieu avec des larmes brûlantes, pour lui exposer la misère et les désirs de ces bonnes gens, et pour lui demander aussi de ne nous rien laisser faire qui fût contraire à sa volonté. Mais je sentis la liberté de dire au Seigneur: *C'est ici que je bâtirai en ton nom la première maison à ton honneur*.

« Sur ces entrefaites, Christian David et les deux Neisser arrivèrent avec les leurs à la ferme. J'allai aussitôt les y voir, puis je les recommandai de nou-

[1] C'est celle où est maintenant bâti Herrnhout.

veau à Madame qui eut la bonté de leur envoyer d'abord une vache qui pût fournir du lait aux enfants.

« Il leur tardait de se mettre à bâtir; ils auraient bien mieux aimé le faire dans le village, et ils eurent de la peine à entrer dans mon projet; mais ils finirent pourtant par le faire: nous nous rendîmes sur la place convenue, en prenant le forestier avec nous, et je leur désignai les arbres qu'ils devaient abattre.

« M. Marche étant survenu, nous fîmes toutes sortes de plans pour l'avenir; le puits qu'il s'agissait de creuser devait coûter beaucoup de peine, parce qu'il semblait devoir être très-profond; mais nous le placions déjà au centre d'un carré de maisons, etc.

« MM. Marche et Christian se mirent tous deux à prophétiser sur cet endroit: le premier désigna même la place où il pensait bâtir une maison d'orphelins, à côté de la cabane des nouveaux venus, etc. »

La place que Heitz avait choisie, était sur la pente du Hutberg,[1] sur la grande route de Lœbau à Zittau, et fournissait un exemple de plus de l'imperfection de nos bonnes œuvres; car c'était une pauvre hospitalité qu'on accordait là aux témoins de Jésus: l'endroit était sauvage, couvert de buissons, marécageux, et les voituriers y enfonçaient souvent. C'est ce qui arracha à la femme d'Augustin Neisser cette exclamation qu'elle fit en arrivant: « Où prendrons-nous du pain dans ce désert? » — Marche lui répon-

[1] Nous rappelons qu'on prononce Houtberg.

dit d'un ton solennel : « Si vous croyez, vous verrez sur cette place la gloire de Dieu. »... — Et combien toutes les paroles qui se disaient, et tous les pressentiments qu'on exprimait alors, n'avaient-ils pas plus d'importance, que ne le pensaient ceux-mêmes qui s'attendaient à de grandes choses! Déjà en 1717, Marche, se promenant dans ce même endroit avec le comte de Zinzendorf, lui avait dit, comme ils s'entretenaient des beaux établissements de bienfaisance de Halle :[1] « Lorsqu'une fois vous serez votre maître, vous pourrez bâtir ici une maison d'orphelins. » — Marche se souvenait toujours de ce projet, et c'est ce qui le poussait à encourager les émigrés.

Christian David acceptant donc la place qui était offerte aux Neisser, prit sa hache et l'enfonça dans un arbre voisin, en disant : « *C'est ici que le passereau a trouvé sa maison et l'hirondelle son nid. Tes autels, o Éternel des armées!*[2] C'est de ce moment qu'on peut dater, quant à son apparition visible parmi les hommes, la renaissance de l'Église des Frères.

Le 17 juin, nos trois nouveaux venus se rendirent à la forêt, et y abattirent le premier arbre pour la première maison de Herrnhout. Mais comme ils étaient affaiblis par les fatigues et la mauvaise nourriture, cet arbre leur donna autant de peine à tailler

[1] Voyez sur ces établissements le commencement du livre suivant.

[2] Ps. LXXXIV, 4.

que cinq autres, et leur fit naître bien des pensées. Le 7 et le 8 juillet, le bois, ayant été suffisamment préparé, fut conduit sur la place des bâtiments; et les trois frères se mirent à bâtir, à grand' peine, leur maison sur cette hauteur sauvage et éloignée du village. Plusieurs fois les passants se moquèrent d'eux; et souvent eux-mêmes se sont souvenus, dans la suite, du sentiment d'impuissance qu'ils éprouvaient alors; il leur semblait, selon leur propre expression, que leur entreprise était celle de petits enfants qui voudraient bâtir une maison avec des copeaux. Mais ils ne cessèrent de se confier en Dieu qui avait conduit Abraham seul hors de sa patrie et en un pays étranger, pour le faire devenir un grand peuple et la bénédiction de tous les autres.

On se fera quelque idée des différents genres d'ennuis qu'ils durent éprouver pendant ce travail, par ce que rapporte Heitz, des peines qu'il eut à se procurer, de son côté, l'eau qu'il avait attendue. « Pendant que les trois frères, » dit-il, « s'occupaient à finir leur construction, je commençai à faire creuser le puits; mais ceux qui voyaient cette entreprise, s'en moquaient encore plus que de celle de la maison, et disaient que si on avait pu avoir de l'eau en cet endroit, on y aurait bâti depuis le commencement du monde, et que l'eau n'aurait pas attendu, pour y venir, l'arrivée de l'intendant du comte de Zinzendorf. Après avoir fait travailler deux hommes à cet ouvrage pendant quinze jours, il ne venait encore point d'eau; et les ouvriers voulaient s'en aller. Je

leur dis de travailler encore; que je les paierais. Mais ils me répliquaient qu'également il ne venait point d'eau, et que tout le monde se moquait d'eux. Alors je leur répondis que si, dans le courant de cette troisième semaine, ils n'en trouvaient point, nous nous mettrions à quelque chose d'autre. Ils se remirent donc à l'ouvrage; et dès le lundi soir on trouva du caillou humide; cela continua le mardi; et le mercredi 4 novembre, nous eûmes de l'eau en abondance. M. Marche m'en écrivit un billet de félicitations. »

Cependant nos frères continuaient leur pénible travail. Un jour, pendant qu'ils y étaient occupés, ils eurent la visite de Marche et du docteur Schæffer, pasteur de Gœrlitz, accompagnés d'un seigneur, parent de Zinzendorf. Assis sur les troncs d'arbres qui étaient couchés sur la place, ces trois personnes réfléchissaient sur ce que cela pourrait donner un jour, et Marche et Christian David abondaient en espérances. Christian David désignait les rues et les places de l'endroit futur. Marche annonçait toujours qu'on y verrait la gloire de Dieu.

Le 11 août, la nouvelle maison fut debout, sans que personne eût souffert le moindre accident. Le 30 du même mois, le docteur Schæffer, étant venu installer le docteur Rothe dans ses fonctions à Bertholdsdorf, se servit, dans sa prédication, de ces paroles mémorables: « Qu'un jour, suivant sa conviction intime, Dieu allumerait sur ces collines une lumière qui resplendirait par tout le pays. »

Enfin les trois frères ayant achevé entièrement

leur maison, l'un des Neisser y entra le 7 octobre, l'autre peu après, Christian David, le 28. Heitz qui, dans les pressentiments qui l'occupaient sur cette maison, avait voulu aider à en dresser la première colonne, et y planter le premier clou, après avoir visité et encouragé tous les jours nos ouvriers, voulut encore faire la dédicace du chétif édifice. Il tint un discours sur le XXIme chapitre de l'Apocalypse, parla de la magnificence de la nouvelle Jérusalem, de la sainteté et du bonheur de ses habitants, fit des applications de ces idées à la maison actuelle, et finit par une ardente prière.

On chanta encore un cantique, qui contenait une exhortation adressée à l'ancienne Église des Frères à réfléchir sur les châtiments qu'elle s'était attirés, mais aussi à espérer le retour de la miséricorde de Dieu; puis on se sépara plein de joie.

Nous avons déjà donné le nom de Herrnhout à l'endroit naissant; et en effet, quoiqu'il ne lui ait été appliqué définitivement que deux ans plus tard, on commença, dès les premiers jours à le nommer ainsi, à cause d'une allusion qui se présenta d'elle-même, dans le nom de la colline (le Hutberg) sur laquelle se construisit l'endroit. Herrnhout signifie la *garde de Dieu*, et plusieurs personnes saisirent cette dénomination avec d'autant plus de plaisir qu'elle ne consacrait le nom d'aucun homme.

Quoique le comte se fût peu occupé des détails de l'installation de ses nouveaux hôtes, il en avait cependant fait, déjà sous la date du 12 août, une men-

tion expresse dans une espèce de mandement pastoral qu'il adressait à ses sujets de Bertholsdorf, à l'occasion de l'installation du ministre Rothe. Nous citerons d'autant plus volontiers une partie de ce morceau remarquable, que l'onction qu'il respire, est singulièrement relevée par la circonstance que son auteur était à cette époque un jeune homme de la cour, âgé seulement de vingt-deux ans. — S'adressant d'abord aux âmes fidèles de la paroisse, il leur disait : « Pour vous qui ne voulez pas résister à l'Évangile, et à la puissance de Christ, réjouissez-vous de ce messager que Dieu vous envoie (Rothe). Oh qu'aimables seront sur vos collines les pieds de cet homme qui vous annoncera la paix! Le Seigneur veuille marcher avec lui; qu'il soit son Dieu, et que votre pasteur soit sa bouche! Quant à vous, bien-aimés étrangers et voyageurs, que le Dieu éternel a conduits ici, heureux êtes-vous d'avoir cru! car toutes les promesses de Dieu s'accompliront pour vous, et seront Amen en Lui à la gloire de Dieu par vous! Devancez les autres habitants dans la foi et dans les œuvres vivantes qu'elle produit, y mettant tous vos soins dans l'amour. Soyez un sel parmi mon peuple; le sel est une bonne chose.

« Et vous, mes chers sujets, ne vous laissez pas devancer par ces étrangers, afin qu'ils ne profitent pas seuls de la nourriture qui vous est préparée. Venez, et allons tous ensemble au Sauveur, pour faire avec lui une alliance éternelle; lui aussi, il nous gardera son alliance en éternité. Il aura pour vous des pen-

sées de paix et non d'adversité; oui, le Sauveur donnera force à son peuple; le Seigneur donnera à son peuple ses bénédictions de paix. Amen! Alléluia! »

Le comte, après avoir épousé en septembre, la comtesse de Reuss, fut agréablement surpris, comme il l'emmenait, vers la fin de décembre, à Hennersdorf, de voir dans la forêt, près de ce dernier endroit, et non loin de la grande route, une maison qu'il ne se rappelait pas y avoir jamais vue. Comme on lui dit que c'était celle des émigrés de Moravie, il entra chez eux, leur souhaita la bien-venue de la manière la plus affectueuse, se jeta avec eux à genoux, et donna sa bénédiction à ce lieu, en demandant au Seigneur d'y avoir toujours les yeux. Il encouragea ses nouveaux hôtes, et les assura de la grâce et de la fidélité de Dieu; puis il repartit pour aller prendre possession de sa nouvelle demeure à Bertholdsdorf.

FIN DU LIVRE I.

LIVRE SECOND.

NOTICE SUR LA VIE DE ZINZENDORF JUSQU'EN 1722; ET ÉTAT RELIGIEUX DE HERRNHOUT ET DES ENVIRONS, À LA MÊME ÉPOQUE (1700—1727).

L'histoire dans laquelle nous entrons, se lie, sous tant de rapports, avec l'histoire générale de cette époque, et se confond surtout tellement avec les destinées de Zinzendorf, à qui se rattache toute l'œuvre des Frères, que nous ne pouvons aller plus loin sans donner quelques notions générales sur ces sujets et particulièrement sur cet homme distingué.

Le comte de Zinzendorf naquit à Dresde, le 26 juin 1700.[1] Il descendait d'ancêtres autrichiens qui avaient embrassé et favorisé la réformation avec chaleur, et avec un tel succès, qu'en 1580 on trouvait, dans les seuls domaines de cette maison, quatre paroisses protestantes. La persécution arriva : le grand-père de notre comte quitta l'Autriche, en y laissant tous ses biens, et ses fils se retirèrent en Saxe.

[1] On fera bien de noter cette époque, facile à retenir, et favorable à la comparaison des dates.

Zinzendorf perdit son père six semaines après sa naissance ; sa mère se rendit avec ce jeune enfant chez ses parents à Gross-Hennersdorf; puis, s'étant remariée plus tard, elle alla habiter Berlin, laissant son enfant aux soins de la baronne de Gersdorf, grand'mère du jeune comte, femme très-estimée parmi les personnes pieuses de ce temps-là. Le célèbre Spéner était du nombre des amis de la maison; les théologiens de Halle, le docteur Anton, le fameux Franke, le baron de Canstein, et plusieurs autres hommes distingués correspondaient avec elle, et la visitaient très-souvent.

A cette époque, il existait en Allemagne un mouvement religieux, répandu dans toutes les classes. Chez les grands comme chez le peuple, une multitude de personnes pensaient sérieusement à leur avenir éternel, et quoique sans lien visible, se sentaient rapprochées par une communion d'esprit. Il est très-probable que l'ébranlement et les maux de la guerre de trente ans se faisaient encore sentir et contribuèrent à favoriser ce réveil, que les gens du monde appelèrent naturellement le *piétisme*. A Gross-Hennersdorf en particulier, il régnait une vie et une régularité religieuses qui formèrent le comte, dès plus ses jeunes années, aux sentiments de piété qu'il manifesta constamment dans la suite avec tant de force.

De sa nature Zinzendorf était d'une complexion faible, quoique d'une apparence forte, mais d'un esprit vif. Sa mémoire et son intelligence étaient

extraordinaires : et à tout prendre, ceux qui le connaissent sous d'autres rapports que sous ceux de la piété, s'accorderont à dire que c'était un des génies les plus saillants de l'époque.

Il avait peu de goût pour les mathématiques; mais tout ce qui occupait à la fois l'esprit et le cœur, lui réussissait supérieurement. On remarqua de bonne heure chez lui une bonté de cœur particulière, mais aussi quelque chose d'ardent, de pétulant et d'absolu. Les sentiments religieux se développèrent dans son cœur avec une étonnante précocité. A l'âge de quatre ans, il écrivait des mots de billet à son Sauveur pour lui exprimer son amour; et il les jetait par la fenêtre, dans la confiance qu'il saurait bien les trouver. Il rassemblait des chaises et leur parlait de son grand Ami. A l'âge de six ans, il tenait, en présence de ceux qu'il pouvait rassembler, des espèces d'heures de prière avec un tel succès, qu'un jour des soldats suédois qui étaient venus à Hennersdorf, pour y lever des contributions, voyant la franchise et la force avec laquelle ce petit prédicateur parlait de l'Évangile, furent sur le point d'oublier l'objet qui les avait amenés. Il y eut, en général, dès le début, quelque chose d'extraordinaire dans cet enfant; et les hommes pieux et distingués que nous avons nommés plus haut, Spéner, Anton, Canstein, lui avaient donné plus d'une fois leur bénédiction, de bouche et par écrit, en y joignant des encouragements tout particuliers.

Tous les coins du château de Hennersdorf étaient

pleins pour lui de souvenirs de grâces et de faveurs divines. Il en rapporte entre autres deux traits remarquables. « Un soir, » dit-il, « dans ma sixième année, mon précepteur prenant congé de moi, après la prière de famille, m'avait parlé en des termes très-tendres de mon Sauveur, de ses mérites et de la manière dont il m'avait racheté; tout ce qu'il me dit à ce sujet me fut si clair, si intelligible, si pénétrant, que je me mis à fondre en larmes pour long-temps, et que je pris la résolution de vivre uniquement pour l'Homme de douleurs qui avait donné sa vie pour moi. Je m'en ouvris à ma tante, qui sut toujours tout le bien et tout le mal qu'il y avait en moi; et s'il y a eu dans mon éducation quelque chose qui ait influé sur le reste des actions de ma vie, c'est ce penchant que j'ai nourri depuis lors, de tout temps, pour des épanchements de cœur sincères et familiers, qui m'ont suggéré plus tard l'idée des bandes ou petites sociétés qui se sont formées entre nous. »

Voici l'autre trait du même genre :

« Dans ma huitième année, je restai une nuit très-long-temps sans dormir; et m'étant mis à méditer un vieux cantique que ma grand'mère chantait souvent avant de se coucher, je m'enfonçai dans une telle spéculation, qu'à la fin je ne vis ni n'entendis plus rien. Les idées les plus raffinées de l'athéisme se développèrent d'elles-mêmes dans mon esprit à un point que tout ce que j'ai entendu depuis cette époque en ce genre, m'a paru faible et insignifiant. Mais comme mon cœur était pris pour mon Sauveur, ces idées

n'ont jamais pu, quand elles sont revenues, produire le moindre effet sur moi : c'est Celui en qui je croyais que j'aimais; ce qui ne sortait que du fond de mes pensées propres m'était odieux. Dès lors je pris la résolution d'employer sagement ma raison dans toutes les choses de son ressort, mais d'en rester simplement, quant aux choses spirituelles, aux vérités qu'avait saisies mon cœur, et tout particulièrement à la théologie de la croix et du sang de l'Agneau de Dieu; de manière à en faire la base de toutes les vérités, et à rejeter aussitôt tout ce qui ne se laisserait pas déduire de ce principe fondamental. Voilà comme j'arrivai à Halle, à l'âge de dix ans. »

Ici nous devons nous arrêter un moment pour donner une idée sommaire des fameux établissements de Halle, que nous retrouverons souvent, de même que leur fondateur Franke, sur notre chemin.

Franke était pasteur et professeur à Halle. Animé d'un zèle extraordinaire pour la cause de l'Évangile, et d'une bienfaisance éclairée, il fonda ou dirigea plusieurs instituts distincts, qui tous prirent bientôt des dimensions prodigieuses, pour des enfants pauvres, pour des orphelins, pour des étudiants qui avaient besoin d'assistance, pour former des prédicateurs et des missionnaires, et pour propager l'Écriture-Sainte parmi le peuple. Sans aucune fortune propre, et au contraire, vraiment pauvre, mais de plus en plus connu par la réunion de zèle, de sagesse et de foi qui se trouvait en lui, il se vit en état, par les

secours qu'on lui confia, d'acheter un vaste emplacement, pour y construire les superbes édifices nécessaires à ses divers instituts; et cette réunion d'établissements, qui ne le cèdent en rien aux autres institutions du même genre qui existent en Europe, subsiste encore aujourd'hui.

Les personnes désireuses de détails plus étendus sur cet objet, peuvent consulter les *Archives du Christianisme* (12ᵉ année, 2ᵉ livraison), dont nous tirons cette notice et la citation suivante :

« Ces diverses institutions ont acquis, encore du vivant de Franke, un accroissement dont on ne peut se faire une juste idée qu'en les visitant soi-même. Nous dirons seulement qu'elles comprennent, outre ce qui se rapporte directement à la maison des orphelins, une imprimerie (qui seule occupe sans cesse douze presses à la réimpression de la Bible), une librairie, et une pharmacie dont le produit est au profit de la maison; une bibliothéque de plus de vingt mille volumes, un cabinet d'histoire naturelle, une infirmerie, etc. A la mort de Franke, ces établissements principaux contenaient:

« 134 *orphelins*, élevés sous dix inspecteurs; 2,207 *enfants*, *ou jeunes gens* qui recevaient, sous 175 maîtres, une instruction pour la plupart gratuite; plus de 360 *écoliers*, et 225 *étudiants* peu aisés, qui étaient nourris aux frais de l'établissement.

« Le pieux baron de Canstein avait fondé dans la même ville, en 1712, une institution destinée à répandre la Bible à bas prix. Il mourut en 1719 et

choisit Franke pour diriger cette immense entreprise, dont les faits suivants peuvent donner quelque idée. Depuis 1715 à 1795, on y avait tiré un million et sept cent mille exemplaires de la Bible, et plus de huit cent mille Nouveaux Testaments, Psautiers, etc. Qu'on juge combien ces nombres doivent s'être accrus dans les *trente-quatre* ans écoulés depuis lors! »

Nous allons voir que les universités de Halle et de Wittenberg étaient divisées d'opinions, et que cette dernière, roide dans son orthodoxie luthérienne, en même temps que peu vivante dans la vraie piété, accusait de *piétisme* les professeurs de Halle. On ne sera pas étonné de voir Franke partager cette honorable accusation; et nous devons ajouter que si cet homme pieux se distingua par ses œuvres de bienfaisance, il ne fut pas moins recommandable comme prédicateur de l'Évangile et comme professeur de théologie.

Tout cela nous fera comprendre le respect profond que lui porta Zinzendorf dès sa jeunesse. Retournons maintenant à l'histoire de ce dernier.

Ses premières études.

Au nombre des institutions de Franke se trouvait alors encore, outre celles déjà mentionnées, un collége pour des jeunes gens des classes supérieures de la société. C'est là que Zinzendorf fut placé. Sa grand'mère ayant recommandé qu'on le tînt de près,

comme un enfant qui avait besoin d'être élevé dans l'humilité, ses maîtres suivirent ce conseil trop sévèrement, et lui firent souvent des torts dont ses camarades profitèrent pour l'humilier toujours plus; mais il était déjà trop affermi pour que cette faute d'éducation pût lui faire un véritable mal. Du reste, il ne trouvait guère chez les autres jeunes gens que des sujets de chagrin ou de séduction. Ou ils se moquaient de lui à cause de son attachement à l'Évangile, ou ils tâchaient de l'entraîner dans toutes sortes de péchés, et de lui ravir l'innocence de mœurs qu'il avait apportée de la maison maternelle. « Mais, » dit-il, « comme j'étais gardé par une puissance qu'ils ne connaissaient pas, non-seulement je fus préservé de leurs piéges, mais je réussis, plus d'une fois, à les gagner eux-mêmes à mon Sauveur. »

Au milieu de tout cela ce fut pour lui une grande consolation de jouir de l'amour cordial de quelques-uns de ses maîtres et même de ses condisciples. Comme les *colléges de piété*, que leur tenait un professeur, ne répondaient pas entièrement à leurs désirs, Zinzendorf tint avec ceux de ses camarades qui voulurent s'y joindre, des assemblées particulières de prières, afin de leur faire goûter la grâce qui lui était faite; et il y mit un tel zèle, qu'en quittant Halle (en 1716), il put livrer au professeur Franke une liste de sept sociétés de ce genre, qu'il avait commencées depuis l'année 1710 (à l'âge de dix ans.) Nous le laisserons parler lui-même sur le but qu'il se proposait en cela, et sur ce qu'il pensait avoir atteint.

[redacted]

« Entre 1713 et 1714, il se trouvait, à Halle, cinq personnes liées entre elles d'une manière toute particulière, et qui éprouvaient pleinement ce que dit le Sauveur : que « *là où deux ou trois sont rassemblés en son nom, il est au milieu d'eux.* » Il existe de cette association encore trois documents imprimés : l'un qui commence par ces mots : « *Fidèle Sauveur, o ma vie!* » le second était un cantique pour la cène ; et le troisième était les statuts d'une association de nobles, qui se propagea depuis 1724 jusqu'en 1741, au point qu'elle comptait parmi ses membres, non-seulement des personnes très-considérées des deux sexes, des ministres, des généraux, mais encore des prélats ecclésiastiques, et même les primats de certains royaumes. L'association prit le nom d'*ordre du grain de sénevé.* En 1719, elle avait pour emblême un *Ecce homo*[1] avec la légende : *Nostra medela.*[2] Quelques années après, les associés prirent en outre, pour signe de leur union, un anneau d'or, dans lequel étaient écrits en grec ces mots : *Aucun de nous ne vit pour lui-même.* »

Quoique les cinq jeunes nobles, désignés plus haut, fussent de différentes communions, ils ne songèrent jamais à disputer sur les points où ils auraient pu différer; et à peine un seul d'entre eux,

[1] Une tête qui représente le Christ, au moment où il est présenté au peuple par Pilate, avec les mots : *Voilà l'Homme.*

[2] Notre guérison.

dit Zinzendorf, pourrait-il se rappeler qu'une seule de leurs conversations, une seule lecture, un seul chant, ou une seule prière, ait eu un autre objet que les souffrances et la mort de Jésus; car ce point était la matière favorite du membre le plus actif de cette association, de Zinzendorf, qui marchait toujours en tête de toutes les entreprises auxquelles il prenait part, et qui disait déjà alors que pour un cantique pareil à : *Chef couvert de blessures*, etc., il aurait fait une ou deux lieues de chemin. « Dès mon enfance, » dit-il à ce sujet, « je n'eus d'autre devise que ce verset ;

. . . .
Pour toi que puis-je faire ?
Ah! je conserverai
Dans mon cœur la mémoire
De ta mort méritoire,
Aussi long-temps que je respirerai. »

Il y avait, à cette époque de fermentation, un grand nombre de personnes, la plupart pieuses et respectables, qui élevaient des prétentions à la qualité de prophète; et nos jeunes gens, au lieu de se joindre à la foule superficielle qui les méprisait comme des fanatiques, espéraient voir en elles des soutiens du règne de Dieu; mais ils furent toujours très-sobres sur ce sujet qui prête si facilement aux écarts.

Deux de ces confédérés, Zinzendorf et Watteville, se réunirent plus particulièrement entre eux, en 1715, pour s'occuper de la conversion des païens, et exclusivement de ceux qui auraient été

négligés jusque-là. Sans doute ils n'espéraient pas pouvoir y travailler eux-mêmes personnellement, parce que leurs parents les destinaient au grand monde, et qu'ils croyaient devoir obéir sous ce rapport; mais ils pensaient que comme le Seigneur avait conduit un Franke à un Canstein, il leur procurerait bien aussi quelques amis, peut-être même parmi leurs condisciples, pour travailler avec eux à une œuvre aussi belle.

C'est dans des dispositions de ce genre qu'au milieu même de leurs occupations les plus mondaines, auxquelles leurs supérieurs les contraignaient de prendre part, au manége, à la salle d'armes, même au jeu, nos jeunes gens cherchaient à insinuer à leurs collègues quelques impressions de l'amour qu'ils portaient à leur Sauveur.

Une circonstance qui contribua beaucoup à développer tous ces sentiments dans l'âme de Zinzendorf, fut sans doute le fait de son éducation dans la maison de Franke, au milieu des institutions chrétiennes de tout genre que cet homme éminent avait fait naître autour de lui, et où notre jeune Chrétien se trouvait dans son élément; la mission de Tranquebar en particulier, fondée par le roi de Danemarck, fournissait, à cette époque, des nouvelles brillantes; et dans tous les genres, Zinzendorf avait journellement occasion d'entendre des rapports édifiants sur le règne de Dieu, de s'entretenir avec des témoins de toutes sortes de pays, de voir des missionnaires, des hommes exilés ou persécutés pour

l'Évangile. Par-dessus tout, les établissements mêmes de Franke, qui alors étaient dans tout leur éclat, son activité, son courage, et les victoires qui suivaient constamment ses nombreuses épreuves, laissèrent chez Zinzendorf des traces ineffaçables. « Je reçus surtout, » dit-il, « une impression profonde des exemples de joie dans les afflictions, de foi dans les difficultés, et de contentement d'esprit dans les plus petites circonstances, que je voyais tous les jours dans ces établissements; et je m'en souviens encore à tous moments. »

Quoiqu'il n'étudiât certaines choses que par obéissance, il fit des progrès si rapides dans ses études, qu'à l'âge de quinze ans, il lisait le Nouveau Testament et les auteurs classiques grecs dans l'original; et que, l'année suivante, il tint un discours public dans cette langue. Quant au latin, il le possédait au point que lorsqu'on lui donnait un sujet de composition dans cette langue, il avait coutume d'improviser son discours. Il écrivait cette langue avec autant d'élégance que de facilité; on en verra plus bas un échantillon. L'hébreu ne lui réussit pas; mais quant à la poésie, il y avait une telle facilité, qu'ordinairement les vers se présentaient à lui plus vite qu'il ne pouvait les écrire, et que, dans la suite, il improvisait habituellement des cantiques en pleine église, comme nous en verrons de fréquents exemples.

Il avoue que ces dons éclatants n'avaient pas laissé de lui inspirer quelque orgueil; « mais, » dit-il, « le

Seigneur fit éprouver à ce sentiment son premier mécompte, en 1715, époque à laquelle j'avais déjà tenu plusieurs discours publics en latin, en allemand, en français et en grec. Je devais, pour ce qu'on appelait l'*examen solennel*, prononcer un discours de trois cents strophes; dans mon amour-propre, je ne les avais pas suffisamment apprises, me tranquillisant sur la pensée que c'était moi qui les avais composées. Vers la fin, en présence du margrave de Bayreuth, de l'université de Halle, et d'un grand nombre de personnes considérées, je me trouvai assez embarrassé, non, il est vrai pour être à la confusion devant cet auditoire, qui à peine s'en aperçut, mais pour recevoir intérieurement une bonne leçon où je reconnus aussitôt l'intention de Dieu; dès lors j'ai perdu la fièvre de vouloir me distinguer, et j'ai commencé à me trouver heureux de pouvoir m'acquitter fidèlement de mon simple et humble devoir. »

Pendant les six années de collége que Zinzendorf passa à Halle, Franke le connut toujours pour ce qu'il était, et dit de lui : « Ce jeune homme-là sera un jour une grande lumière de l'Église. »

Sa vie à l'université.

C'est avec ces goûts, et avec le genre religieux de l'école de Halle, que Zinzendorf se rendit en 1716, accompagné de son gouverneur, à l'université de Wittenberg. Ces deux écoles formaient à cette épo-

que, comme on l'a dit, deux partis très-animés sur plusieurs questions théologiques, et, entre autres, sur celle des choses indifférentes (*adiaphora*), au nombre desquelles on rangeait, il est vrai, bien des choses auxquelles d'autres n'auraient certainement pas donné cette qualification modérée, telles que la danse, le jeu, le théâtre, les modes, les festins, et autres choses de ce genre. Les théologiens de Halle, surnommés *piétistes* par leurs adversaires, rejetaient ces pratiques comme absolument indignes d'un homme reçu en grâce; les théologiens de Wittenberg,[1] appelés *orthodoxes*, les croyaient permises; et regardaient cette liberté comme un *précieux joyau* de l'église évangélique. Cette dernière université passait alors pour le siége de l'orthodoxie luthérienne; et après s'être précédemment opposée avec force au Calvinisme, elle luttait actuellement, quoique avec un succès décroissant, contre le Piétisme.

Zinzendorf aurait bien préféré rester à Halle; mais il se soumit à la volonté de ses parents, ou plutôt de son oncle, son tuteur. « Celui-ci, » nous dit Zinzendorf, « s'était imposé la tâche de me donner autant que possible, une autre nature, ou du moins de me mettre la tête à une autre place que celle où il l'avait trouvée; mais, dans son grand désir de me faire poser mon Piétisme à Wittenberg, il n'avait pas calculé que je pourrais y avoir envie de gagner

[1] Près de Halle et de Leipsick : on confond souvent ce nom avec celui de Wurtemberg.

au contraire à mes vues favorites, la faculté théologique de cette université. »

C'est dans ces dispositions qu'il arriva le 7 septembre à Wittenberg. Son gouverneur prêta, en son nom, le serment académique; mais lui se borna à dire : *Non juro, sed promitto;*[1] et il ajouta de lui-même, à l'exhortation qu'on faisait à chaque étudiant d'observer les règlements avec exactitude, et de fournir, dans sa conduite, un modèle à toute l'université, les mots : *Me Deus adjuvet!*[2]

Au commencement, il se sentit très-mal à son aise au milieu de cette nouvelle atmosphère, et il ne trouva de consolation que dans la correspondance avec ses amis et ses confédérés de Halle.

« Souvenez-vous, » écrivait-il à un ami, « souvenez-vous des temps précédents; avec quel feu nous aimions le Sauveur, et quel zèle brûlant nous attachait à lui!... Que bénies soient ces heures du soir que nous passions ensemble au milieu des moqueries du monde, dans de si heureux entretiens, vous savez où; puis plus tard, (oh! le magnifique souvenir!), dans ma chambre; et enfin dans cet appartement du baron, dans ce véritable temple de Dieu! Souvenez-vous de toutes ces choses, et alors vous n'oublierez non plus jamais ce Sauveur dont nous célébrions alors la passion par de si saints exercices. » — Quelque temps après Zinzendorf écrivait : « Je

[1] Je ne jure pas, mais je promets, etc.

[2] Dieu m'en fasse la grâce!

suis digne de pitié d'être ainsi tout seul. Il faut que ce soit moi qui sois mon maître, moi mon ami, moi qui me reprenne; enfin je suis seul. Car ici je ne trouve que du fiel; tous ceux qui m'entourent se moquent de ma singularité. »

Dans cette position, Zinzendorf se sentait d'autant plus enclin à mettre dans sa conduite la plus sévère fidélité; soit afin de veiller sur sa propre âme, soit « afin de montrer au monde l'impression profonde que font sur un cœur les mérites de Jésus, lorsqu'ils y sont vraiment reçus. » Mais il joignait cependant à cette rigueur une grande sagesse, peut-être même mêlée de trop de condescendance, comme l'indiquerait ce qu'il nous dit à ce sujet : « Quelques personnes semblent trouver ridicule qu'à côté de mes principes sévères, je prenne mon parti des vanités auxquelles on m'oblige de prendre part; mais je n'y trouve rien de tel. Un jeune seigneur piétiste sait que si ses tuteurs ou ses gouverneurs lui donnent un maître d'escrime, ou de danse, ou d'équitation, il n'y a guère d'excuse suffisante pour refuser ces exercices de gymnastique, et il se soumet sans tant de paroles; mais en même temps il s'entend avec son grand Ami, avec son Sauveur, qui se trouve partout, pour qu'il lui donne une double adresse dans ces misères, afin qu'il en soit bientôt débarrassé, et qu'il puisse employer son temps à quelque chose de plus convenable. Mon Confident ne m'a jamais, non plus, laissé prier en vain dans ces choses. »

Mais si, à cette époque, Zinzendorf croyait des choses de ce genre permises, s'il prenait même quelquefois plaisir à certains jeux, on voit aussi dans l'histoire de sa vie que, outre le point de vue religieux sous lequel il prenait son parti de ces choses, il cherchait, d'un autre côté, à éviter l'influence qu'elles auraient pu avoir sur lui, en se livrant d'autant plus sérieusement à plusieurs pratiques de piété assez sévères. Ce n'était pas trop pour lui de passer, dans l'occasion, toute une nuit dans la prière et la méditation de la Parole de Dieu. Malgré sa faiblesse, il avait toutes les semaines un jour de jeûne, durant le cours duquel il refusait, autant que possible, toute espèce de visite, afin de se recueillir d'autant plus profondément.

N'oublions pas, au milieu de tout cela, qu'il n'étudiait pas la théologie; c'était le *droit* qu'on voulait qu'il apprît, « et, » disait-il, dans le sentiment que nous rapportions plus haut, « je l'étudierai de toute ma force, et je repousserai l'ennui jusqu'à ce que j'aie bien appris tout ce qu'il faut que j'apprenne; et Dieu me l'accordera sûrement, puisque je lui en demande la faveur. » Du reste on ne peut s'empêcher, lorsqu'on le voit plus tard, dans la vie active, entourer sans cesse l'Eglise des Frères, contre les assauts de ses ennemis, de tous les remparts que pouvait inventer le génie le plus retors, pour chaque détail comme pour l'ensemble; on ne peut, disons-nous, s'empêcher de voir ici une de ces directions de Dieu, qui préparent les choses de beaucoup plus loin que n'au-

rait pu le faire la sagacité humaine la plus pénétrante.

Il se mit donc, quoique sans prévoir l'usage futur de ces études, à apprendre consciencieusement le droit, avec le talent qu'il portait en toutes choses. Mais au milieu de tout cela, ce que son cœur étudiait, c'était la théologie, dans le sens le plus pur de ce mot, la vérité qui conduit à la piété; et comme on ne lui permettait pas d'en fréquenter les auditoires, il consacrait à cette étude favorite les heures qui lui restaient libres chez lui. Quoique ce fût dans les sentiments de l'école de Halle, qu'il s'appliquait à ce travail, ce qui ne pouvait manquer de lui attirer bien des assauts, il mettait cependant à ce combat une équité qu'on trouve rarement dans des cas semblables; il savait rendre justice aux talents et même à la piété de quelques-uns de ses adversaires. C'est même la liaison intime qu'il contracta avec l'un des professeurs du parti opposé, qui fit changer en une résolution définitive le penchant qu'il avait toujours eu pour le saint ministère. Il y avait chez Zinzendorf plusieurs principes qui le rapprochaient des Wittenbergeois, et que ceux-ci étaient surpris de trouver en lui un zélé Piétiste. Il savait, par exemple, être indulgent envers des ministres irrégénérés; il osait croire que, dans leurs bons moments, ils pouvaient servir à la conversion d'un pécheur; et quant aux vanités du monde, quoiqu'il les rejetât sincèrement, il accordait qu'on ne devait pas commencer l'œuvre par les choses extérieures,

[redacted]

mais par attaquer le cœur. Des vues de ce genre le rapprochèrent des professeurs de cette université. Sa modération, ses principes larges, la connaissance qu'il avait des raisons alléguées par les deux partis, l'amour qu'il avait su gagner des uns et des autres, et la considération dont il jouissait, semblaient, si ce n'eût été sa jeunesse, le rendre très-propre à l'œuvre d'une médiation dans cette guerre d'université, que, vu sa durée, on avait déjà pu appeler la guerre de trente ans.

Les professeurs le sentirent tellement, que, passant sur sa jeunesse, ils proposèrent d'eux-mêmes à ce jeune étudiant en droit, d'essayer la médiation désirée. Il entreprit effectivement la chose, et s'en occupa pendant quelques mois avec un véritable succès; mais au moment où l'on allait en venir à une conférence, sa mère, poussée, à ce qu'il paraît, par une personne mal intentionnée, lui envoya une défense absolue de s'occuper plus long-temps de cet objet. Le comte crut devoir obéir en cette circonstance et dit: « L'affaire de Halle était d'une *grande utilité;* obéir au cinquième commandement est une *nécessité.* » —Ce raisonnement est loin d'être toujours celui de l'Évangile.[1] Mais quoi qu'il en soit, cette affaire devint le signal de sa retraite, et par l'ordre de ses parents il quitta l'université. Il y avait passé pour un original doué de dons et de connaissances extraordinaires, et l'on convenait que sa société avait quelque

[1] Matth. X, 37.

chose d'agréable et d'édifiant, quoiqu'il repoussât quelquefois par son zèle à combattre des choses prétendues indifférentes.

Ses voyages.

Dès qu'il fut de retour, ses parents voulurent qu'il fît quelques voyages; et ce fut encore plutôt par obéissance que par goût qu'il se soumit à cette volonté; car il craignait le grand monde pour l'influence qu'il exerce sur les dispositions religieuses.

Il se dirigea d'abord (en 1719) sur la Hollande, où il continua quelques-unes des études qu'on exigeait de lui; puis, son étude à lui, celle de la théologie. Il apprit que les Réformés n'étaient pas aussi aisés à combattre quand on les a en présence, que quand ce sont leurs adversaires qui les font parler; c'est littéralement à cela que reviennent ses remarques à ce sujet.

A cette époque, nous retrouvons un exemple frappant de l'onction qui remplissait l'âme de ce nouveau Daniel depuis sa plus tendre enfance, et qui n'a pas souffert la moindre éclipse pendant toute sa vie. Ce jeune homme du monde, qui n'avait alors que dix-neuf ans, avait mis par écrit une prière journalière dont nous tirons l'extrait suivant :

« Père juste, saint et miséricordieux! Je me jette à tes pieds, comme à ceux de mon Dieu, dans le plus profond abaissement du cœur; mais comme mon Père je t'embrasse avec foi, m'appuyant sur les

mérites de mon Frère Jésus-Christ, avec une foi brûlante et une confiance enfantine... Fais de moi ce qui te semblera bon... Je suis content de tout... Comme tu m'as donné l'amour de mon prochain... je te recommande tous les hommes, et dans leur nombre toutes les autorités, l'empereur romain, tous les rois chrétiens de la terre, etc. etc...

« Je te recommande aussi » ... (puis venait ici une liste de personnes classées sous plus de cent chefs où il priait entre autres pour ses parents et ses précepteurs, soit pour ceux qui lui avaient fait tort, soit pour ceux qui l'avaient enseigné fidèlement, pour les pauvres qu'il avait laissés à Halle, pour les malades et les mourants... Il faisait aussi mention de ceux de ses sujets qui étaient de la religion romaine: de toutes les personnes de la noblesse qui étudiaient la théologie, des académies de Halle, de Wittenberg, de Leipsick, de l'affaire de la constitution de France, de la conversion des Juifs, etc. etc... — Par où l'on voit quel cœur vaste et quelles capacités étendues le Seigneur avait données à ce jeune homme extraordinaire.)

Il conclut enfin en ces mots: « Veille donc sur le troupeau tout entier, et sur tout ce que je t'ai recommandé ici avec humilité; n'oublie rien de ce que j'ai oublié, et que ton œil jette des rayons de grâce sur tous ceux qui ne repousseront pas ta grâce. Je saisis ta Parole, o Seigneur, qui me dit de chercher ta face: je la cherche, o mon Dieu! que mon espérance ne soit pas confondue, etc. etc. »

A Paris, où il arriva en septembre de la même année, il trouva le gouvernement abominable du duc d'Orléans, le commerce des actions à son point culminant, et la dispute sur la bulle *Unigenitus* dans sa plus grande fureur.[1] Le libertinage le plus éhonté s'était établi à côté du bigotisme le plus ardent : le Jansénisme et le Mysticisme se disputaient les esprits, les jésuites faisaient la guerre à tous deux, et tout cela ensemble était chansonné par le régent et ses ministres. Zinzendorf fit bientôt, sans l'avoir cherchée, la connaissance avec l'archevêque de Noailles, et cette connaissance se changea sous peu en intimité. Le clergé ne tarda pas à faire ses efforts pour attirer dans la communion romaine un jeune homme de si grande espérance; mais comme on eut bientôt vu, de part et d'autre, qu'il n'y avait rien à gagner à la controverse, « ces messieurs, dit Zinzendorf, se rendirent avec moi dans l'océan insondable des souffrances et des mérites de Jésus, et nous passâmes six mois ensemble sans plus nous rappeler à quelle communion nous appartenions. » Zinzendorf fit de grands efforts pour engager le cardinal à rester fidèle dans sa ré-

[1] Cette bulle, appelée aussi constitution, était dirigée contre un livre catholique, sain dans la foi, et où, par conséquent, le pape avait trouvé quelques propositions erronées. Plusieurs évêques et autres ecclésiastiques, avec le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, à leur tête, rejetèrent cette bulle ; mais en 1720, Noailles, déjà vieux, fléchit, et passa du parti des *appelants* à celui des *constitutionistes*.

sistance au pape ; mais, lorsque ce vieillard de soixante-douze ans eut cédé, notre jeune homme écrivit à ce premier ecclésiastique de France, une lettre qui ne pouvait guère réunir plus de tendresse et de franchise. La voici mot pour mot; nous n'y changeons que quelques-uns des germanismes les plus choquants, en ajoutant seulement encore la remarque, que Zinzendorf écrivant à un cardinal, et à un cardinal qui venait de fléchir devant Rome, ne pouvait prendre, dans sa lettre, ce ton d'abandon et d'amour pour son Sauveur, qu'on retrouve sans cela à chaque ligne qu'il écrivit dès sa jeunesse.

« C'en est donc fait, Monseigneur, et ce grand « courage qui bravait les périls et qui étonnait les « ennemis de la vérité, cède à la faible espérance « d'une paix illicite! Vous signez, et c'est ainsi que « vous n'osez confesser la vérité.[1] Je n'en crois rien, « Monseigneur, moi qui vous connais, et qui sais « vos bonnes intentions... Mais il n'est plus temps « de vous tenir ce discours. Pour moi, j'ai satisfait « deux fois aux devoirs d'un très-fidèle serviteur, « et je n'ai plus rien à dire; aussi, me crois-je inca- « pable de vous donner des avis; mais puisque mes « yeux ne vous reverront plus après cette triste si- « gnature, je vous dirai, par ces lignes, adieu pour « jamais. Je vous remercie très-humblement des « honneurs et des grâces dont vous m'avez jugé

[1] L'original porte : *Vous mettez la vérité à couvert ;* ce qui exprime presque le contraire de ce qu'il veut dire.

« digne; et comme ma liberté a pu vous déplaire quel« quefois, je vous en demande, Monseigneur, mille « pardons. Veuille le Seigneur, notre Bien-Aimé,[1] « achever en vous son ouvrage et vous montrer à la « clarté de sa vérité, toute la malice du royaume des « ténèbres. J'espère que vous ne me priverez pas de « votre chère amitié, après que je me suis laissé « aller à la hardiesse de vous dire mes sentiments. « Comme je tâche de me débarrasser entièrement des « vanités du temps et de leurs douceurs passagères, « pour acquérir la bienheureuse éternité, exempte « de changements et de disgrâces, je m'en console« rai par ma sincérité et par la justice de mes plaintes. « Si notre bon Père, après cette triste vie, nous réu« nit un jour, par sa grande miséricorde, dans la vie « à venir, je suis sûr que vous serez le premier à me « pardonner la hardiesse de mon zèle, et que vous « serez aussi persuadé de la vérité éternelle de ma « croyance, et de tout ce que j'ai eu l'honneur de « vous dire ici pour la dernière fois, que j'en suis à « présent persuadé moi-même. Cependant, si je suis « privé pour toujours du plaisir de vous voir, priez « Dieu pour moi, que nous nous revoyons tous deux, « et croyez que je vous aime infiniment, que je vous « honore en vérité, et que c'est avec bien de la peine « que je vous dis adieu. »

Un dominicain, le père d'Albizi, fit faire à notre jeune comte la connaissance des autres évêques

[1] L'original : *Notre amour*.

appelants, ce qui le fit participer avec eux à leur renommée de piété, et aux persécutions qu'ils éprouvèrent; car on dit qu'on essaya de l'empoisonner au moyen d'une lettre, et qu'il en a gardé, jusqu'à la fin, une marque au visage. En même temps, il était entouré de séductions et de flatteries : toutes les comtesses et les duchesses voulaient voir ce jeune allemand, extraordinaire, qui n'allait jamais à la comédie, et qui savait la Bible par cœur. Mais il ne vit en tout cela que des tentations qui le faisaient trembler, et il en écrivait à un ami : « Tu ne peux croire à quel point le monde m'a paru fade dans mon voyage. C'est une pauvre et misérable chose que toute la magnificence d'un grand : et cependant il n'y en a pas un qui ne tâche de surpasser l'autre dans ces pauvretés : et c'est pour des choses de ce genre, qu'ils se morfondent et meurent de jalousie! *O splendida miseria!* » — Avec tout cela le séjour de Paris lui fut très-utile, en ce qu'il apprit à y connaître les hommes et les choses; et sa franchise naturelle y fut exercée et fortifiée à un haut degré, par les plus fortes épreuves.

Au printemps de 1720, il repassa par Strasbourg, Bâle, Schaffouse et Zurich, pour retourner en Allemagne.

A cette époque, il avait été promis à une de ses parentes, personne très-pieuse, qu'il aimait tendrement. Mais ayant aperçu qu'un de ses amis, le comte Henri XXII de Reuss désirait ardemment l'épouser, et qu'elle-même ne témoignait aucune répugnance pour

ses sentiments, il la lui céda avec un dévouement qui fut dénigré par plusieurs. « Je ne voyais, dit-il, d'autre obstacle à ce sacrifice que l'amour extrême que je portais à ma cousine; car quand je pensais à y renoncer, il me semblait que je perdais la moitié de mon cœur. Mais cette considération fit un effet contraire à ce qu'on aurait pu croire; car je pensai que je ne serais pas digne de mon Sauveur, si je ne lui offrais ce que j'aimais le plus. Ma cousine d'abord, puis ensuite ses parents, consentirent à ce changement, et je pus fiancer mes deux amis, comme *en famille*, avec une prière fervente, et en me donnant moi-même à cette occasion tout de nouveau et tout entier à mon Sauveur. »

Le Sauveur auquel il se dévouait, lui préparait une compagne plus capable de le seconder dans la vaste carrière qu'il était destiné à parcourir, quoiqu'il ne pût encore s'en douter en aucune manière.

Son entrée dans sa carrière publique.

Zinzendorf savait maintenant ce qu'est le monde, et tout son cœur continuait à le pousser dans la carrière ecclésiastique, quoiqu'il n'y eût encore aucune apparence de possibilité qu'il pût y parvenir. « Mais, » dit-il, « si Dieu veut m'employer à quelque chose dans son royaume, je brave le monde entier, et j'en viendrai à bout, malgré tous ses efforts; et s'il ne le veut pas, ce n'est pas encore à dire qu'il m'ait oublié pour cela, mais c'est sûrement parce

qu'il prévoit que, dans nos mauvais temps, je ne serai bon qu'à prendre soin de moi-même et de mon propre salut. »

Avec tout cela, il ne cessait d'exprimer la conviction qu'il serait un jour un serviteur de la Parole de la croix, pour amener des âmes à Christ. Mais il ne veut pas qu'on croie que ses vues se portassent en aucune manière sur une perspective pareille à celle qui lui fut assignée: tous ses vœux allaient, à ce qu'il dit à diverses reprises, à remplir quelque humble place de catéchiste ou de pasteur de village: il voulait travailler au règne de Dieu; mais en ce genre toute place lui était bonne.

Cependant ses parents, tout en se réjouissant de ses pieuses dispositions, pensaient qu'il ferait plus de bien au milieu du monde, et insistaient pour qu'il acceptât une place de conseiller de la cour, dans le département de la justice. Il le fit, mais il ne cacha pas ce qui se passait à cette occasion, dans son cœur. « Le dimanche 19 octobre, » dit-il, « je pris la cène au temple, et fis faire pour moi, après le sermon, cette prière: « On demande aussi vos prières pour une âme qui aimerait à sentir pleinement en elle-même, la joie de Jésus-Christ. Elle n'est pas du monde, comme Lui aussi n'est pas du monde. Comme le Père l'a envoyé au monde, ainsi il envoie aussi lui-même cette âme. Sanctifie-la dans ta vérité, afin que le monde connaisse que tu l'as envoyée, et que tu l'aimes comme le Père t'a aimé. » — « Le 21 au soir, » ajoute-t-il, « je m'entretins encore de diverses

choses avec ma tante; mais notre entretien sur mon départ pour Dresde, me jeta dans une tristesse qui éclata par un torrent de pleurs, et c'est ainsi que je passai une partie de la nuit. Le lendemain je partis résigné mais triste, parce que je me sentais absolument inhabile pour cette vocation. »

Voilà donc comment un jeune homme doué de talents brillants, fait pour être admiré du monde, avec l'apparence de la prospérité, et même celle de l'orgueil, (car il avait quelque chose de fier à côté de son expression de douceur), au moment où d'autres auraient pu envier son entrée dans les charges et les honneurs, s'y rendait comme une victime. C'est le dimanche précédent, au milieu des prières qu'on faisait pour lui, qu'il s'était senti dans son élément: ici il était dans l'épreuve.

Arrivé à Dresde, il s'attacha à montrer au monde, dès le premier abord, ce qu'on avait à attendre de lui: il demanda les fonctions les plus simples que pût comporter sa place; c'étaient celles de préparer et de prévenir, autant que possible, des procès, d'arranger à l'amiable les différends de quelque pauvre paysan avec les autorités de son endroit, ou autres choses semblables. Il profitait de ces occasions pour faire la connaissance de toutes sortes de petites sectes qui se trouvaient dans le pays, et il se fit une joie de ramener à la communion générale plusieurs pauvres âmes, qui l'avaient quittée sans avoir trouvé en même temps de compensation à ce culte. Tous les dimanches, il tenait une heure d'édification publique.

Zinzendorf raconte lui-même, qu'au milieu de tout cela il pense avoir commis quelques-unes de ces fautes de zèle, qu'on ne pourra jamais éviter entièrement, quand on voudra être pleinement fidèle, et que notre cœur naturel est mille fois plus disposé à blâmer que le défaut opposé, qu'on appelle de la prudence et de la modération. « Je débutai, dit-il, dans ma bonne intention, avec tant d'impertinence, que lorsque je m'en souviens, j'admire toujours la conduite modeste des membres de la cour et du ministère que j'inquiétais de ma dévotion. Mes amis du monde, sans attaquer le fondement sur lequel je m'appuyais, travaillaient avec patience à ébranler le petit édifice de mon invention que j'élevais au-dessus de ce fondement, jusqu'à ce qu'ils virent que je le laissai crouler moi-même de tout mon cœur. Ce sont leurs propres leçons qui contribuèrent, en grande partie, à me mettre en état de leur en donner à mon tour de nouvelles dans mon Socrate;[1] et je dois avouer qu'ils reçurent ces dernières avec la même modestie que les premières. »

Zinzendorf était maintenant majeur, et il acheta, en 1722, la Seigneurie de Berthelsdorf. Bientôt après il épousa une sœur de son ami, le comte Henri XXII de Reuss, femme d'une profonde piété, et qui lui avait sûrement été préparée par le Seigneur pour être, en tous points, au temporel et au spirituel,

[1] *Le Socrate de Dresde*, écrit périodique anonyme, qu'il publia pendant un an ou deux, aux environs de 1725.

l'aide qu'il lui fallait dans la carrière qui s'ouvrait pour lui, la même année. La maison de ses parents avait été, comme celle des parents de Zinzendorf lui-même, l'un des lieux de rassemblement les plus habituels de Spéner et des hommes de cette classe. Afin d'être plus libre dans l'œuvre du Seigneur, Zinzendorf donna, encore avant la célébration de son mariage, tout son bien à sa femme, quoique ses possessions restassent attachées à son nom jusqu'en 1732, où elles furent pleinement transportées sur elle.

Nous avons maintenant atteint l'époque (1722), où nous avions laissé notre histoire générale; et nous pourrions la reprendre ici, si nous ne voulions auparavant compléter cette notice sur Zinzendorf, en anticipant le récit de quelques faits détachés qui ne regardent que sa vie privée et son caractère personnel, mais qui sont très-propres, par cela même, à donner une juste idée de la vie qui animait cet homme extraordinaire, et, par contre-coup, toute son église. Ces faits se rapportent à l'éducation de ses enfants. C'est Spangenberg qui les raconte comme témoin oculaire; ils sont trop détaillés, et Spangenberg trop véridique, pour qu'on puisse, malgré ce qu'ils ont d'extraordinaire, les mettre en doute en aucune manière. Nous dirons seulement que si ces récits nous montrent dans ces enfants une précocité et des dons étonnants, ce n'est point là ce que nous voulons faire remarquer, mais l'usage admirablement chrétien qu'en faisait leur père,

et la piété qui pénétrait cette famille dans toute sa conduite.

Le comte de Zinzendorf eut douze enfants, dont dix moururent de bonne heure. Sa fille Théodore-Caritas mourut en 1731. Déjà avant sa naissance, ses parents la recommandèrent au Sauveur par beaucoup de prières; et dès les premiers jours, ils s'attachèrent à la lui conduire, et à ce qu'elle n'entendît et ne vît rien qui ne dérivât de l'amour de Christ, ou qui n'y conduisît. Les sœurs qui la servaient étaient elles-mêmes dans une communion étroite avec Jésus, et s'entretenaient constamment avec lui par des hymnes spirituels.

Avant l'âge d'un an, la petite comtesse commença à parler assez joliment; et peu après, c'était son plus grand plaisir que de chanter, comme elle disait, des vers du Sauveur, et cela de son propre mouvement. D'elle-même elle avait appris plusieurs versets, et même des cantiques entiers, pour les avoir seulement entendu chanter par les sœurs; et elle répétait, d'une manière admirable et sans faute, non-seulement des airs faciles, mais même quelques-uns des plus difficiles du recueil des Frères. Au nombre de ses versets favorits était celui-ci :

Garde, garde bien ma vue,
Cher Sauveur, dans ton amour;
Qu'elle soit toujours tendue
Vers le grand et dernier jour.

Et aussi :

> Cher Agneau, Prince de paix,
> Lorsque tes divins attraits, etc.

C'étaient là des versets qu'elle chantait continuellement.

Elle aimait beaucoup son père ; et souvent quand elle venait vers lui, il fallait qu'il chantât avec elle ce verset :

> Le Seigneur est présent,
> Que chacun l'adore !
> Oui, prosternons-nous encore, etc.

Comme elle s'approchait un jour de sa mère, et que celle-ci lui demandait où elle avait été : « Vers le Sauveur et vers papa, » répondit-elle. — Comment ! tu as été auprès du Sauveur ? « Oui, dit-elle, papa était justement à parler avec lui. » — Elle l'avait trouvé en prière.

Lorsqu'elle avait commis quelque faute, et qu'elle pouvait croire d'avoir mécontenté son Sauveur, elle se mettait aussitôt à genoux, et lui demandait pardon ; elle demandait aussi pareillement pardon de ses petites fautes à son père, à sa mère et à d'autres personnes, sans même se le faire dire.

Dans ses prières enfantines, elle pensait nommément aux frères et sœurs de sa connaissance. « Cher Sauveur, disait-elle, tu vois tel et tel frère (qu'elle nommait), bénis-le pour l'amour de ton nom.

Amen! » Puis elle se relevait de sa prière et retournait à ses petites affaires. S'il s'offrait encore quelqu'autre personne à son esprit, elle recommençait à la présenter de même à son Sauveur.

Elle aimait tout le monde; mais surtout les personnes qui aimaient le Sauveur. Un homme pieux, passant un jour sous sa fenêtre, lui demanda si elle l'aimait: « J'aime tous mes frères, » répondit-elle.

Sauf une seule maladie, elle fut du reste toujours bien portante; elle n'était point sensible, comme tant d'autres enfants, aux moindres chagrins; et en faisant les chutes les plus rudes elle ne pleurait jamais.

Lorsqu'elle fut alitée pour sa dernière maladie (à l'âge de deux ans), elle se mit à chanter un verset qu'à cette époque l'on chantait au moment de descendre le corps d'un enfant dans la fosse.

Prends-moi dans ton divin repos ;
Viens me bercer, Jésus, toi-même,
Clore mes sens à tous les maux,
O Jésus! toi que j'aime, etc.

Depuis lors, elle ne put plus parler beaucoup, parce que la maladie était violente; mais elle resta couchée avec la patience d'un agneau, au grand attendrissement de tous ceux qui l'entouraient, et elle jetait des regards pleins de douceur à tous ceux qui la visitaient.

Le 26 novembre, sa fin paraissant prochaine, son

père lui chanta un verset d'adieu. Nous supposons qu'on ne négligera pas de remarquer cet usage qui se retrouve dans toute la vie et dans tous les usages des Frères, de chanter auprès du lit de mort et dans les derniers moments de ceux qu'on aima le plus ici-bas. On se rappellera aussi, en voyant ce disciple de Christ, avoir, pour chaque occasion, des versets adaptés à la circonstance, ce que nous avons dit de son don d'improvisation. Voici le verset qu'il chantait à son enfant: [1]

Fais que dans ta douce paix
Elle reste pour jamais;
Devant toi,
Divin roi,
Prête à vivre
Comme un agneau sous ta loi!
Que dans ta sainte cité,
On la voie à ton côté, etc.

Cependant la mère était absente, et les domestiques craignant que la petite ne mourût avant que sa mère pût la voir encore une fois, le comte demanda au Sauveur de la conserver, en ajoutant cependant d'une manière expresse, qu'il ne savait ce qu'il demandait, et qu'il se résignait à tout. Au même ins-

[1] Nous avons cru devoir suivre, dans ces traductions en vers, le rythme employé dans l'original, quoiqu'il soit souvent peu agréable.

tant la violence des symptômes s'arrêta, et l'enfant resta jusqu'au 1er décembre, jour du retour de sa mère, dans un état qui ne présentait plus rien d'alarmant. Mais dès que la mère fut arrivée, l'enfant retomba dans l'état du 26 novembre.

Le 2 décembre, jour de sa mort, le père vint de très-bonne heure, auprès de son berceau; elle leva alors d'elle-même sa main droite, la mit sur son visage, comme elle avait coutume de faire quand elle voulait s'endormir; le père plaça sa main sur celle de l'enfant, et se mit à dire cette prière:

Cœur de nature divine, etc.,

et cet autre verset:

Je te cède pleinement
Cet enfant:
Pressé d'une soif brûlante,
J'attends la grâce excellente
De ta divine onction.

Et tandis qu'il prononçait ce dernier verset, l'enfant rendit l'esprit, après avoir demeuré deux ans et six semaines dans sa tente mortelle.

A la mort d'un autre de ses enfants (du premier-né), le père et la mère s'accordèrent d'une manière étonnamment facile à abandonner cet enfant au Seigneur, non par force, mais de bon cœur. Le comte se mit à genoux, offrit ce sacrifice au Seigneur d'un cœur joyeux, en son nom et en celui de sa femme,

lui rendit grâces de ce qu'il voulait bien l'accepter; et l'enfant décéda pendant cette prière. Le père fit sur sa mort le cantique :

Reprends-le donc, tu nous l'avais donné
Ce gage unique, o notre unique Père, etc.

Auparavant déjà, il avait fait une mention semblable de ce même enfant, dans un cantique qu'il avait composé pour le jour anniversaire de la naissance de sa femme, et qui commençait par les mots :

Amour, amour inexprimable
J'élève à toi mon cœur ému, etc.

Le 16 mai 1732, époque où le comte était battu de tous les orages à la fois, mais en même temps beaucoup plus que résigné, toujours plein d'amour et de tendresse pour son Sauveur, il perdit encore un autre enfant (Jean-Ernest), au sujet duquel on vit des choses du même genre. Comme il en était à ses derniers moments, la fille aînée pleurait: son petit frère de quatre ans et demi lui demanda pourquoi.— Parce que mon frère meurt. — Eh! non, dit-il, il ne meurt pas, quoiqu'on parle ainsi; ce n'est que sa misère qui meurt. —Et comme, le jour avant son décès, cet enfant souffrait beaucoup, la petite Caritas (celle dont nous avons parlé en premier lieu), âgée alors de dix-huit mois, tournait autour du berceau, chantant d'une voix charmante et très-distincte:

Petit agneau, douce brebis,
C'est ainsi que va la vie :
Demain, o brebis chérie,
Tous tes maux seront finis.

On peut juger par des traits semblables de ce qu'était l'homme auquel Dieu allait confier l'enfantement et la conduite de l'église renouvelée des Frères. Ils nous montrent que tel qu'était l'homme dans le public, tel il était aussi dans la vie privée.

Avant de rejoindre nos deux premiers-nés de l'église (liv. 1), nous devons encore prendre une connaissance convenable de l'asile dans lequel ils entraient, et de la société que Dieu avait préparée pour les recevoir.

Il existait à Hennersdorf, où Zinzendorf avait été élevé, à Berthelsdorf où il venait de s'établir, et dans tous les environs, un certain nombre de personnes, distinguées à la fois par leur rang dans le monde et par leur piété, qui toutes devinrent, au moins dans les commencements, des collaborateurs de l'œuvre des Frères, et que nous allons faire connaître successivement.

Dieu venait de ramener (1722) dans ces contrées, après quelques années d'absence, ce baron de Watteville, de Berne, qui était entré dans l'alliance dont nous avons parlé plus haut (p. 280), et qui en avait contracté, en outre, une plus étroite avec Zinzendorf seul. L'une de leurs conventions avait été qu'ils

chercheraient, autant que la chose serait possible, à passer leurs jours ensemble. Watteville revenait donc, mais ce n'était pas dans un bon état. Depuis l'alliance de Halle, il était allé à Paris, et l'amour du monde l'avait rendu presque incrédule. A peine eut-il été quelques semaines chez Zinzendorf, que la piété de cette maison lui rendit son état plus sensible. Mais alors il tomba dans un extrême découragement, qui, à son tour, le ramenait à un doute universel. Il conjura mille et mille fois ce Dieu, qui lui était devenu inconnu, de l'anéantir, ou de se révéler à son âme, en lui donnant une certitude vivante de son existence. Tous les habitants de la maison, s'efforcèrent de lui faire retrouver la paix : le comte surtout ne cessa de soutenir son ami par ses prières et ses exhortations: et enfin ce seul mot: *Dieu est amour*,[1] le toucha tout d'un coup si profondément, qu'il se jeta sur sa face, devant Dieu, et resta dans cette attitude pendant quelques heures de suite, en le nommant sans cesse par ce nom. Cet heureux passage des ténèbres à la lumière eut lieu le 21 janvier 1723.

Un événement inattendu, qui lui survint peu après, contribua puissamment à fortifier les impressions profondes qu'il venait de recevoir. Un jour, un officier, suivi d'une troupe de cavalerie, vint tout à coup le saisir et l'emmener en prison, à Dresde, où il resta six semaines avant d'être appelé à paraître.

[1] 1 Jean IV, 16.

C'était un mésentendu qu'avait commis le magistrat; mais cette histoire lui laissa une telle impression de la misère de la vie de ce monde, qu'il préféra dès lors la moindre cabane aux plus beaux palais, et qu'il reserra pour jamais les liens religieux qui l'unissaient au comte.

Zinzendorf était l'homme aux confédérations: il fit entrer dans celle qu'il avait formée avec Watteville, deux autres hommes distingués, le pasteur Rothe, et le pasteur Schæffer, de Gœrlitz, dont nous devons faire mention. Voici ce que Zinzendorf dit du pasteur Rothe: on verra, à la fois, dans ce tableau, et le tableau lui-même, et un échantillon des talents de celui qui le traçait.

« Rothe était profondément savant, et possédait à un haut degré le talent d'enseigner: l'ensemble des choses dont il traitait, lui était tellement présent à l'esprit, que, sans qu'il s'en doutât, il ne prêchait que systèmes, comme le montrent les extraits qu'on a faits de ses discours, pendant qu'il les prononçait. Pour un homme qui improvisait, il était d'une précision étonnante; et quoiqu'il parlât avec cette justesse rigoureuse, plutôt comme un professeur qui donnerait des leçons, que comme un prédicateur, il n'était jamais froid, ni ne paraissait jamais long; ce qui pouvait provenir, en partie, de la rapidité étonnante de sa prononciation, mais surtout d'un don particulier d'éloquence qu'il avait reçu. Luther, Spéner, Franke, Schwedler, se trouvaient réunis en lui avec tous leurs dons. Le dernier paysan le comprenait,

et le meilleur philosophe l'eût trouvé profond. Ses ennemis l'admiraient : les Frères même, à l'époque pénible où il ne voulut plus marcher avec eux, sentaient et reconnaissaient la grâce qui était en lui; et quelques témoins qu'ait produits l'église dans l'espace de vingt ans, quelques puissances apostoliques qni aient pu se développer dans les discours des uns ou des autres, on n'en a point vu encore qui puisse se comparer pour la foule des pensées solides, pour l'égalité constante, pour l'entraînement des bénédictions, ou pour la sagesse à détourner les mauvaises suites des choses, à ce Rothe, qui, depuis 1723 jusqu'à 1737, a enseigné à Herrnhout, comme s'il avait plu des flammes du ciel, et qui, lorsqu'il se trouvait le plus ordinaire, parlait avec plus de puissance, que lorsque d'autres se surpassaient. L'Église entière des Frères conservera un souvenir éternel des grâces qu'elle a reçues par son organe, et de cette lumière à laquelle elle s'est réjouie; elle ne cessera de désirer d'en voir le retour: car depuis lors, elle n'a plus rien eu de pareil. »

Le quatrième membre de cette alliance, le professeur Schæffer, de Gœrlitz, intime ami de Rothe, était un pasteur fidèle, qui avait souffert déjà beaucoup d'opprobre pour le nom de Christ, et qui était digne de figurer dans une association semblable.

Le premier objet sur lequel nos quatre frères s'entendirent, fut la résolution de répandre l'Évangile dans sa simplicité et dans sa force, non pas en cherchant à convaincre les hommes par les moyens

de l'homme, mais en leur parlant avec cette démonstration d'esprit et depuissance qui, seule, produit de grands effets, et à laquelle ils résolurent de s'attacher, sans s'arrêter à des choses secondaires.

Ils se distribuèrent leur tâche de la manière suivante, en considération des différents dons qu'ils avaient reçu et des circonstances où ils se trouvaient placés.

Schæffer, comme prédicateur dans une grande ville, continua d'annoncer la Parole avec force et sans crainte. Quoiqu'il vît toute l'imperfection et les abus des formes de discipline et de culte reçues, il y resta soumis, tout en en montrant, en chaque occasion, le côté faible. Il joignait à cette œuvre publique des assemblées particulières, où il permettait à chacun d'exprimer son avis sur les prédications, et en général d'exposer librement l'état de son cœur. Comme on l'inquiéta pour avoir commencé ces assemblées dans sa maison, il les transporta dans le temple, où il les présidait de l'autel.

Rothe et le comte de Zinzendorf étaient convenus que ce dernier, quoique son patron,[1] remplirait dans toutes les choses spirituelles, les fonctions de diacre et de catéchiste ; et quoique ces rapports n'aient pas tardé de manifester quelques divergences de senti-

[1] C'est ainsi qu'on appelle les seigneurs, en tant que ce sont eux qui nomment et désignent le pasteur du lieu, qui peuvent aussi le renvoyer, et qui exercent ainsi sur lui, même au spirituel, une espèce de suprématie.

ments entre eux, la chose s'exécuta cependant au dehors dans une constante harmonie.

« Le dimanche matin, Rothe prêchait, » dit encore Zinzendorf, « avec la puissance d'en haut: il semblait qu'il voulût épuiser, dans les premières années, toutes les matières, et rassembler pour les temps plus mauvais qui devaient suivre, un tel trésor, que les siens ne sentissent rien de la disette qui pourrait les entourer. S'il arrivait trois ou quatre jours de fêtes successifs, ce n'était trop ni pour le prédicateur, ni pour l'église; au contraire, le dernier jour était ordinairement le plus beau, et le ministre possédait, à un haut degré, le don de présenter le salut avec une force, une grâce et un goût toujours nouveaux; personne ne se lassait de ses prédications. »

A midi, il tenait ce qu'il appelait un examen du catéchisme, ou quelquefois un entretien avec ses auditeurs, où l'on parlait et priait, de part et d'autre, avec une entière simplicité, et où personne ne se présentait avec plus de dignité, et ne parlait plus au cœur que Rothe lui-même. On terminait cette heure par une suite de chants, dans lesquels le comte, comme diacre de Rothe, et l'organiste Tobias Friedrich, savaient « unir l'âme des assistants aux chœurs des cieux par des chants d'une beauté ravissante. » C'est de là qu'est né un usage, qui s'est conservé chez les Frères jusqu'à nos jours. Le directeur du chant fait succéder les cantiques, d'après un certain ordre des sujets, et passe en même temps insensiblement d'une mélodie à l'autre, de manière à en-

tretenir, avec beaucoup de douceur, l'attention et la vivacité des sentiments, et à laisser une impression très-particulière de la liaison des différents sujets entre eux.

Puisque nous avons parlé de ces chants de l'église, nous devons parler aussi de l'organiste, pareillement extraordinaire, que nous venons de nommer, et que le Seigneur avait suscité aux Frères pour cette époque. « Il était fils d'un paysan de Franconie. Ses talents musicaux lui avaient ouvert la porte de tous les désordres du monde; mais par une direction de Dieu, ils lui firent aussi faire, en 1722, lorsqu'il n'était encore âgé que de treize ans, la connaissance des Frères, — et de lui-même. Les dons de ce jeune garçon étaient si grands, et en général, comme l'observe un historien, le Sauveur hâtait tellement, à cette époque, le développement des dons dans tous ses instruments, qu'en 1727, à l'âge de dix-huit ans, notre organiste était déjà dans tout son éclat. En même temps il se trouvait propre à toutes sortes d'autres fonctions; tellement que lorsqu'il mourut, en 1736, à Herrnhout, où il était aussi employé comme secrétaire, il avait, selon l'expression du comte, plus d'affaires en main, qu'on ne peut le croire si on ne l'a vu. Il avait été chargé, en Danemarck, en Suède et auprès de l'université de Iéna, de négociations très-importantes pour le règne de Christ. Il avait un don particulier pour se conduire, envers toutes sortes de personnes de considération, de manière à ce que son seul exemple leur inspirât

le désir de lui ressembler : et sa conduite envers les personnes d'un rang inférieur était également pleine de sagesse ; il avait un ordre admirable dans la vaste économie qui lui était confiée , et une méthode étonnamment heureuse de nouer et d'entretenir des relations amicales avec toutes sortes de gens, puis de ramener ensuite tout à Jésus et à sa communion. Mais sa fonction spéciale resta toujours celle de directeur de la musique de l'église, qu'il savait conduire à son véritable but, et dont il faisait, autant que l'homme peut juger de ces choses, une véritable imitation des harmonies célestes et du chant des anges, au point que plusieurs maîtres de chapelle l'admiraient et le regardaient comme inimitable en son genre. « Aussi, » ajoute Zinzendorf, « n'a-t-on jamais retrouvé son pareil dans l'église, depuis qu'il est allé rejoindre celle d'en haut. »

Lorsque l'heure du chant était passée, on se rassemblait de nouveau dans une salle de la maison du comte, où ce dernier répétait, en présence du pasteur, la prédication du matin, avec une telle ponctualité, qu'il laissait difficilement échapper une phrase tant soit peu importante : et de manière cependant que quelquefois le pasteur, ou tel autre, y ajoutait encore quelque observation. Lorsque le comte se trouvait parfois n'être pas absolument de l'avis du pasteur, il s'attachait, et réussissait admirablement, à n'en pas laisser apercevoir la moindre trace.

Quand le comte était à Dresde, la répétition se faisait par Rothe : et alors le comte tenait chez lui, à

Dresde, pendant la semaine et le dimanche, des assemblées publiques.

Au nombre des travaux que soutenaient ou que secondaient le comte et le pasteur Rothe, nous devons encore ranger des réunions qui avaient lieu à Bertholdsdorf, chez une demoiselle qui s'y était retirée, pour se vouer à l'éducation de quelques jeunes filles. Dans ces assemblées, toutes les âmes réveillées avaient le droit de prier; et ces réunions servirent à amener à l'Évangile un grand nombre de personnes, étonnées d'entendre, comme cela se faisait souvent, prier un simple laïque avec une puissance entraînante, pendant des demi-heures, ou même des heures entières.

Mais afin qu'il n'y eût pas appel seulement pour des irrégénérés ou pour les commençants, Rothe tenait le dimanche, et le comte pendant la semaine, des exercices dans lesquels on s'entretenait plus à fond des voies de Dieu envers les âmes qui le connaissaient davantage.

Le quatrième membre de l'association mentionnée plus haut, le baron de Watteville, d'un caractère aimable, liant, plein de sympathie, et qui jouissait d'une estime générale, à cause du don particulier qu'il avait de savoir se conduire avec des personnes de tout rang, eut pour sa part l'œuvre qui convenait à ses dons; il se chargea de la foule des détails qui n'entraient pas dans les fonctions des trois autres. Il s'entendait parfaitement à garder la paix avec tout le monde, à la ramener là où elle avait été trou-

blée, et à prévenir ou repousser, même de loin, tout ce qui aurait pu la menacer.

Ces quatre Frères se proposèrent aussi de ne négliger aucune des occasions que le Seigneur leur présenterait, de rendre au loin, à leur Sauveur, le témoignage qu'ils s'appliquaient d'abord à lui rendre autour d'eux; ce fut surtout Zinzendorf qui resta chargé de la vaste correspondance religieuse que ses voyages et ses grands dons lui avaient procurée avec des personnages importants de toutes les contrées de l'Europe.

Ils établirent aussi une imprimerie uniquement destinée à répandre, à bas prix, toutes sortes d'écrits religieux et surtout l'Écriture-Sainte.

On s'occupa en même temps à former des établissements où les enfants pussent trouver une éducation chrétienne; et l'on commença par ériger à Bertholdsdorf un institut de pauvres. Madame de Gersdorf avait déjà laissé à cet effet quelques legs, destinés surtout à fournir les enfants pauvres des livres nécessaires à leur instruction. Comme on entendit parler à cette époque d'un médecin qui se trouvait veuf avec six petits enfants, dans des circonstances extrêmement pénibles, Zinzendorf le fit venir; et croyant voir qu'il était disposé à une véritable piété, il l'engagea comme médecin de ses établissements projetés. Cet homme fut en effet saisi tout d'un coup si vivement par la doctrine de la croix, qu'il se mit dès lors à l'annoncer à tout le monde, en temps et hors de temps, avec une telle force et

une telle vivacité, que, tout en s'attirant au dehors bien de l'opposition et des ennuis, il fit un grand honneur à la cause de Christ, et fut considéré dès lors par toute l'église, comme une des parties les plus intéressantes, même comme l'une des parties nécessaires du grand ensemble qui se forma bientôt à Herrnhout.

On établit aussi, dans le même endroit, un institut d'éducation pour de jeunes filles, en donnant plus d'étendue à celui qui subsistait déjà.

Enfin, le 31 janvier 1724, nos quatre frères ajoutèrent à leurs résolutions précédentes, de concert avec leurs femmes, celle de fonder divers autres établissements, tous destinés au grand but final de combattre le règne des ténèbres et d'avancer celui de Christ, par tous les moyens qui seraient en leur pouvoir. On commença par le projet d'une institution qui, à elle seule, en renfermait déjà trois différentes. Les associés s'engagèrent par écrit à fournir la somme de quinze cents rixdalers, destinés à la construction d'une grande maison, consacrée à cet objet, dans laquelle ils établiraient une école pour des jeunes gens de famille noble, une librairie pour la vente des écrits dont nous avons parlé ci-dessus, puis, pour le soulagement des pauvres de ces contrées, une pharmacie qui devait leur fournir, à des prix modérés, les remèdes nécessaires. Les frères concluaient en ces mots le pacte qu'ils venaient de contracter par écrit : « Cet édifice ne se commence que dans la confiance au Dieu vivant, qui ne refuse

rien aux prières que les siens s'accordent à lui présenter : par la même raison, personne d'entre nous ne devra se laisser amollir par les adversités, l'opposition ou le mépris; mais chacun s'appliquera au contraire, selon les besoins et dans la force du Seigneur, non-seulement à rendre raison de la précieuse espérance qui est en lui, mais aussi à maintenir, de tout son pouvoir, cette œuvre chrétienne. Amen! Le Seigneur dise aussi Amen! »

Comme il n'y avait pas eu de prédicateur à Bertholdsdorf cette année-là, depuis la Pentecôte jusqu'à la fin d'août, les premiers exilés de Moravie, qui n'avaient bâti leurs maisons qu'à vingt minutes de Bertholdsdorf, se réunirent aux assemblées qui se tenaient chez Heitz (liv. I, p. 261), où les vérités du salut était exposées avec une clarté et une liaison remarquables. On y comparait l'Écriture à l'Écriture; tous ceux qui savaient lire y apportaient à cet effet leur exemplaire de la Bible : et chacun pouvait faire ses remarques en toute liberté. Ces assemblées furent en grande bénédiction à ces réfugiés; et Heitz, ayant été engagé plus tard à quitter l'endroit, parce que ses principes réformés contrastaient trop avec ceux du comte, tous ces frères lui écrivirent des lettres pleines d'un tendre attachement, où ils rendent eux-mêmes témoignage à ce que nous venons de dire. C'est ainsi qu'Augustin Neisser lui écrivait :

« .... La vive affection qui règne entre les membres du corps de Christ, lorsque l'esprit du Seigneur,

lorsque l'amour de Dieu est répandu dans leurs cœurs, est une chose plus facile à éprouver qu'à décrire.... Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est accompli en nous... Sans doute, lorsque des cœurs de ce genre s'entretiennent ensemble, c'est tout autre chose que les conversations des autres hommes; cela va au fond de l'âme, et j'en suis un témoin : car vous m'avez dit plus d'une parole qui a pénétré la mienne avec la puissance de Dieu. Il se passe bien peu de temps sans qu'il me revienne dans le cœur quelqu'un des entretiens que nous avons eus ensemble.... J'espère toujours que vous verrez de vos yeux les merveilles que Dieu fait parmi nous, etc. »

Dès que M. Rothe fut arrivé à Bertholdsdorf, les Frères de Moravie fréquentèrent, comme d'autres membres de la paroisse, les prédications et les autres heures d'édification qui se tenaient, soit à l'église, soit chez le comte : et pour cela, ils ne retournaient pas chez eux après le service du matin, mais ils apportaient leur dîné, qui consistait en un morceau de pain, et ils attendaient avec joie le service de l'après-midi.

Voilà quel était, à cette époque, l'état religieux de Bertholdsdorf et des alentours : une douzaine de personnes environ en faisaient toute la richesse; mais ce petit nombre était entièrement dévoué au Seigneur, et ils éprouvaient ce qu'avait promis Jésus à son Église : *là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux.* C'étaient les trois

cents de Gédéon, qui valaient mieux que ses trente-deux mille.

Ces premiers germes vont bientôt devenir un grand arbre : nous retournons à Herrnhout naissant.

FIN DU LIVRE II.

LIVRE TROISIÈME.

ACCROISSEMENT DE HERRNHOUT (1722—1727).

Aussitôt que les deux frères Neisser furent établis dans leur nouvelle habitation, Christian David, pleinement persuadé que le besoin qui le pressait toujours de nouveau de se rendre en Moravie et en Bohème, était une impulsion de Dieu, alla chercher de nouveaux frères dans ces pays. « Il était occupé, » raconte familièrement un historien de cette époque, « au commencement de 1723, à planchéier la salle de la maison du comte à Bertholdsdorf, et n'en avait encore fait que la moitié, lorsque tout d'un coup il laisse là sa hache et sa règle, et retourne, sans chapeau, à soixante et dix lieues de là, vers les trois autres frères Neisser qu'il avait laissés à Sehlen. »

Pendant cet intervalle de temps, ceux-ci avaient été appelés à comparaître pour rendre compte de l'évasion de leurs deux frères; et comme ils ne voulurent pas donner les renseignements qu'on leur demandait, ils furent jetés pour quelque temps dans une prison. Dès qu'ils en furent sortis, ils demandèrent aux autorités de l'endroit, qui étaient des jésuites, la permission de quitter le pays; et comme,

pour toute réponse, on les menaça de nouveau de la prison et de l'inquisition, ils résolurent de partir sans autorisation, en laissant là tout leur avoir. C'est dans cet intervalle de temps, que Christian David les visita; et un peu plus tard, dans l'été de 1723, ils exécutèrent leur résolution, accompagnés de leurs familles, formant un total de dix-huit personnes. Ils arrivèrent heureusement, quoique à travers mille dangers et mille peines, à Bertholdsdorf, où ils furent accueillis avec leurs prédécesseurs. L'intendant Heitz leur obtint la permission de bâtir à côté de la maison de leurs frères, celle qui leur était nécessaire à eux-mêmes; et ils s'établirent là au sein de la misère, se nourrissant avec tant de peine du travail de leurs mains, qu'ils ne retirèrent des passants, on aura peine à le croire, pendant les six premiers mois, que six sous; mais ils n'en étaient pas moins remplis de courage et de foi.

Dans cette position, du moins au dehors si pénible, ce fut pour eux un grand sujet de joie que le baron de Watteville vînt demeurer auprès d'eux. Le goût qu'il avait, à côté des manières les plus polies, pour le commerce des pauvres, dès que ces pauvres étaient des gens pieux, l'avait porté à aller occuper une petite chambre dans la première maison de l'endroit naissant, pour y jouir de la solitude, et y avancer les travaux entrepris. Ce fut pour les réfugiés un temps de bénédiction, où ils se virent soutenus à chaque moment par les exhortations chrétiennes de ce frère, dont ils appréciaient d'autant plus la pré-

sence, que le pasteur demeurait loin d'eux, et que le comte de Zinzendorf était retenu le plus souvent à Dresde par ses fonctions civiles.

Autour de Noël de la même année (1723), Christian David retourna en Moravie, par suite d'un vœu qu'il avait fait d'aller y prêcher encore une fois l'Évangile, si Dieu lui conservait sa femme, qui avait eu des couches malheureuses.[1] Il fut exaucé, et il se hâta d'accomplir son vœu en se rendant à Zauchtenthal, où nous allons trouver un des plus beaux réveils dont l'histoire ecclésiastique fasse mention.

Il arriva chez David Schneider, petit-fils de ce fidèle Samuel Schneider dont nous avons rapporté plus haut la vie et la mort exemplaires (liv. 1, p. 242). Il y trouva encore quelque vie, quoique ce fût celle d'un lumignon près de s'éteindre; et il parvint à

[1] Paul fit un vœu long-temps après sa conversion, et après avoir été éclairé de ces lumières de l'Évangile qu'il avait reçues en si grande mesure. (Act. XVIII, 18). Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer, à cette occasion, l'inconséquence où tombent certains Chrétiens qui professent un attachement presque servile à imiter, jusque dans les moindres détails, les pratiques des Apôtres, aussi bien qu'à suivre leurs préceptes, et qui se mettent cependant, par la plus frappante inconséquence, avec une espèce de mépris, au-dessus de celles de ces pratiques qui tendraient à nous imposer des sacrifices pénibles et à mortifier la chair, comme des vœux, le jeûne, et autres choses semblables. (1 Cor. IX, 27). Diront-ils que Paul même avait quelque chose de légal?....

la ranimer. Quelques hommes avides de vérité se réunirent autour de lui, et il leur présenta les vérités divines avec cette vivacité et cette fraîcheur qu'elles avaient perdues pour eux depuis bien longtemps. Il renouvela, avec quelques-uns d'entre eux en particulier, l'alliance de servir Dieu dans une fidélité irréprochable.

De là il se rendit à Kunewalde, où il tint entre autres, devant une nombreuse assemblée, sur les huit béatitudes,[1] un discours qui fit une sensation extraordinaire. Son témoignage excita dans les deux endroits un merveilleux réveil; on se transmettait la nouvelle du salut avec cette joie et cet étonnement qu'elle devrait toujours exciter; ce devint la grande affaire du jour; on s'en entretenait dans toutes les maisons, dans toutes les rues, sur toutes les routes, de manière que la contrée entière se trouva subitement en mouvement. Il n'y avait, dans le grand village de Zauchtenthal, qu'un petit nombre de familles qui ne fussent pas entraînées par la puissance de la grâce; il en était de même à Kunewalde, où Melchior Nitschmann, jeune homme de vingt ans, commença à tenir des assemblées : et le charpentier David eut là des succès qui ne couronnèrent peut-être jamais à ce degré l'œuvre d'un ecclésiastique. On se réunissait en plusieurs maisons à la fois pour y chanter des cantiques, et y lire la Parole; on ne faisait plus grande différence entre le jour et la nuit;

[1] Matth. V.

et, comme on l'a vu en d'autres circonstances pareilles, en ce temps d'effusion de grâces, il y eut un grand nombre de personnes qui surent à peine pendant plusieurs mois de suite, ce qu'était le sommeil.

Les bergers chantaient des cantiques en gardant leurs troupeaux; les valets et les servantes, au milieu de leurs travaux, ne s'entretenaient que du salut de Jésus : dans tous les villages environnants, on n'entendait plus de musique; personne ne voulait plus des maisons de jeu ou de danse. Un David Nitschmann, jeune tisserand de dix-huit ans, et plusieurs autres encore, parcouraient le pays, en témoignant de ce qui s'était passé dans leurs cœurs, en conjurant les pécheurs de se rendre à l'amour de Jésus, et en augmentant ainsi sans cesse le grand feu qui venait de s'allumer. De petits enfants même adressaient des prières ferventes à « l'Amour éternel, » comme ils se plaisaient à appeler Dieu, en élevant au ciel leurs mains et leurs voix, et conjurant souvent leurs parents mêmes de s'adresser avec eux à l'Ami des pécheurs. Une jeune fille de douze ans, entre autres, mourut dans une si vive assurance de la grâce de Dieu, dans un renoncement au monde si complet, et avec des avant-goûts si puissants de la gloire à venir, que son témoignage laissa chez plusieurs une impression particulièrement profonde.

On savait peu alors ce que c'était que telle ou telle dénomination extérieure; tout parlait de Jésus, de

sa puissance, de l'amour du Père et des dons du Saint-Esprit. C'était là la confession de foi, c'était le seul fondement sur lequel ces nouveaux-nés s'appuyassent pour mépriser la croix, braver l'opprobre, les persécutions et la mort.

Nous parlons ainsi, parce que ces persécutions ne tardèrent pas à s'élever, et même avec une telle fureur, que l'on dit qu'en 1724 toute la seigneurie de Weisskirch fut sommée de se lever en masse pour détruire Zauchtenthal. Les magistrats et les prêtres avaient cherché d'abord à étouffer le mouvement religieux par des défenses et des menaces; mais c'était en vain. Les âmes réveillées continuaient d'annoncer les vertus du Seigneur Jésus, en magnifiant Dieu de ce qu'il avait fait venir de tels jours, et en s'efforçant de suivre la foi de leurs pères. Alors on passa des menaces aux voies de fait; et une persécution formidable fit bientôt distinguer ceux qui n'avaient qu'un feu passager de ceux qui étaient établis sur un fondement solide. — Non-seulement ceux qui avaient tenu des assemblées, mais tous ceux qui y avaient assisté, furent emprisonnés; et comme les prisons regorgèrent bientôt, on jeta les Frères dans des écuries et dans des trous infects où plusieurs furent près de périr; d'autres furent renfermés dans des caves à moitié remplies d'eau, où on les tint jusqu'à ce qu'ils fussent près de périr de froid: d'autres furent placés au cœur de l'hiver, au haut des tours, pour les forcer, par la souffrance d'un froid excessif, à déclarer lesquels d'entre eux possédaient des livres hé-

[redacted]

rétiques, combien de fois le *conventiculaire*[1] (c'est ainsi qu'ils appelaient Christian David) avait été chez eux, et qui s'y était rencontré. Quelques-uns furent condamnés, pour plusieurs années, à travailler dans les fers; d'autres qui avaient confessé Jésus avec plus de force, restèrent emprisonnés jusqu'à la fin de leurs jours; d'autres furent condamnés par les magistrats, qui voulaient les ruiner, à des amendes exorbitantes. Cette dernière espèce de peine frappa surtout les familles des Nitschmann et des Schneider. L'un des Nitschmann vit raser sa maison pour le seul fait d'avoir logé un Protestant.

En même temps on attaquait ces Frères par la ruse; on leur conseillait de jurer fidélité à la religion romaine, en leur insinuant qu'ils resteraient libres de croire en paix tout ce qu'ils voudraient. En un mot, il n'y eut pas de moyens qu'on n'employât pour leur arracher leur foi; jusqu'à ce qu'enfin le Seigneur fit sortir miraculeusement de ce pays d'oppression, tous ceux qui le cherchaient de tout leur cœur, et qui étaient disposés à abandonner leurs biens et même leur propre vie pour le suivre. Voici quelques détails sur les scènes qui se passaient en ces lieux et en ces temps de bénédiction. Ceux qui suivent immédiatement, nous sont fournis par une des personnes les plus impliquées dans ces événements, le frère David Nitschmann, père du jeune

[1] Mot à mot: le ministre aux buissons (*der Buschprediger*).

Melchior (p. 324). Cet homme respectable qui mourut en 1758, en Pensylvanie, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, a laissé dans une biographie écrite de sa propre main, un rapport détaillé sur les événements de cette époque, sur son emprisonnement qui en fut la suite, et sur la délivrance miraculeuse que le Seigneur lui accorda; et c'est de cet écrit même que sont tirées les pages suivantes. Les récits originaux, et ceux surtout qui sont rédigés par des gens simples et véridiques, sont si précieux, que nous transcrirons ici une partie de son rapport, en traduisant le plus souvent mot à mot, afin de laisser au récit le charme de sa simplicité.[1]

Comme l'un des principaux objets des ennemis était d'ôter aux Frères les livres protestants qu'ils pouvaient avoir, ceux-ci se virent quelquefois exposés à des spoliations de ce genre. Un jour, à Kunewalde, le lendemain de Pâques (1724), les Frères étant rassemblés en grand nombre dans la maison d'un charron, le substitut du bailli entre furieux, un chapelet à la main, emporte à la hâte autant de livres qu'il en peut saisir dans la précipitation, et se borne à dire aux frères ces paroles qui marquent bien, par leur insignifiance, l'agitation où il était: « Est-ce ici que vous célébrez le saint dimanche ? » (Il faut remarquer que c'était un lundi, comme on vient de le voir); puis au jeune Melchior Nitsch-

[1] Voy. *Nachrichten aus der Brüder-Gemeinde,* 1822, 4e *Heft.*

mann : « Est-ce toi qui es le prédicateur ? » Et il s'en alla.

La même saisie de livres ne réussit pas si bien dans un autre endroit. Et c'est ici que nous citerons textuellement le rapport de Nitschmann, que nous venons de mentionner.

« Un soir que nous allions nous mettre à souper, » dit ce frère, « je vois entrer chez moi, à Kunewalde, mon cher frère David Nitschmann,[1] (qui fut dans la suite le premier évêque des Frères). Il arrivait de Zauchtenthal, et il me dit qu'il y avait un homme ainsi et ainsi. Je le priai d'attendre un peu ; mais il ne le voulut pas, et il me dit qu'il allait toujours s'en retourner le premier. Je n'eus pas de repos, et je lui courus après. Alors je vis quelques frères de Zauchtenthal, et Christian David que je ne connaissais pas encore. Nous restâmes d'abord tous en silence, et lui se retira un moment dans une chambre voisine; puis lorsqu'il revint, nous nous agenouillâmes ensemble pour prier. Ensuite nous nous assîmes, et il lut le Vme chap. de St. Matthieu, et parla sur les béatitudes.[2] Tout ce qu'il dit se présenta à mon cœur, comme la pure vérité. Je résolus aussitôt de me consacrer tout entier à mon Sau-

[1] On trouve, dans l'histoire de ces temps, plusieurs David Nitschmann qu'il ne faut pas confondre.

[2] Heureux les pauvres en esprits; heureux les débonnaires, etc.

veur, quoi qu'il dût m'en coûter, et je m'attachai tellement à Christian David, que j'aurais pu abandonner tout ce que je possédais pour le suivre. Il allait alors à Teschen, chez l'abbé Steinmetz (liv. I, p. 254). Lorsque je fus revenu chez moi, je racontai à mes enfants ce qu'il nous avait dit : ils en furent tous ranimés, et ils auraient bien voulu le voir. Il revint bientôt de Teschen, et nous tint de nouveau un discours. Mon fils Melchior s'assit auprès de lui. Il y avait une grande quantité de gens, et tout le monde fut frappé de componction, comme cela se vit au Xme chap. des Actes, quand Pierre annonçait l'Évangile à Corneille. Dès ce moment il y eut un grand réveil. Nous nous rassemblions trois fois par semaine; et le nombre s'accroissait chaque jour. Au bout de quelques semaines, les assemblées nous furent interdites sous peine de cent écus d'amende et de châtiments corporels. Mais nous ne nous en assemblâmes pas moins le dimanche après-midi, à deux heures. Ma maison fut tellement remplie, que nous étions plus de cent cinquante personnes. » (Ici nous reprenons le récit nous-mêmes pour le compléter, par ce que nous avons pu recueillir d'ailleurs.) Les ennemis vinrent de nouveau surprendre les frères; et cette fois ils avaient pris avec eux plusieurs aides, car ils craignaient le peuple. Mais au moment qu'ils entrèrent dans l'assemblée, les frères se mirent à chanter d'une voix claire et forte le fameux cantique de Luther :

Le monde fût-il plein de diables,
Et voulût-il nous dévorer,
Nous méprisons ses cris coupables ;
Et Dieu uous fera triompher.

Et comme le substitut leur ordonna de se taire, ils répétèrent ce verset une seconde et une troisième fois, ce qui lui inspira une telle terreur, qu'il laissa là tous les livres qu'il avait déjà pris, et se sauva sans avoir rien fait. Les frères restèrent joyeusement ensemble jusqu'à la nuit, et formèrent entre eux un fonds qui se monta d'entrée à vingt rixdalers, afin de racheter des livres à ceux qui en avaient perdu précédemment.

Dès le lendemain de cette assemblée, vingt pères de famille furent cités devant le magistrat, et jetés en différentes prisons. Le jeune Melchior en particulier, que nous verrons plus tard figurer à Herrnhout, fut d'abord privé de nourriture pendant long-temps, puis ensuite lié de cordes avec une telle force, que le sang lui sortait par la bouche, le nez et la peau; ce qui lui laissa, après la merveilleuse délivrance qu'il éprouva en 1725, une santé faible jusqu'à la fin de sa courte, mais bonne vie.

Quant au père Nitschmann, il fut mis en prison avec deux autres frères; on les laissa aussi manquer de toute nourriture, pendant trois jours. (Ici nous reprenons le récit de Nitschmann.) « Nos femmes, » écrit ce frère, « venaient conjurer les geôliers de leur

permettre de nous apporter quelque chose à manger. Mais comme il manquait une vitre à notre fenêtre, je leur criai, de notre troisième étage où nous étions renfermés, qu'elles ne devaient nullement s'inquiéter, que nous n'éprouvions aucune faim. Le geôlier ayant entendu cela, le dit au magistrat qui donna ordre qu'on nous relâchât le même soir; mais en nous défendant, sous des peines sévères, de continuer ces assemblées.

« Au bout de quelques semaines, les autorités envoyèrent un conseiller pour faire une enquête. Je fus cité seul en ma qualité de bourgmestre, et on me demanda ce que signifiait ce tumulte, et pourquoi nous n'avions pas obéi à la défense expresse qu'on nous avait faite de nous rassembler ainsi. Je dis que nous ne nous étions pas réunis, comme c'est actuellement l'usage du monde, dans le jour du Seigneur, pour jouer et boire au cabaret, pour jurer ou pour nous battre, mais que nous avions adoré notre Sauveur, et lui avions adressé des prières. — C'est le diable que vous avez prié, me dit le président de la commission. — Je lui dis : Je ne le crois pas; car le diable ne conduit pas les hommes au bien, mais au mal. — Quoique tous les juges blasphémassent d'une manière horrible, le Seigneur me fortifia puissamment : et je m'en retournai sain et sauf, et plein de joie.

« Trois mois après, le seigneur de l'endroit arriva et recommença à nous inquiéter. Nous fûmes mis à la torture et aux fers deux à deux, pour y rester un

temps indéfini, et il nous fallut encore payer cent écus d'amende. Puis le seigneur repartit au bout de quinze jours. Mais auparavant je lui adressai encore une prière pour qu'il ne nous punît pas par une prison aussi dure; et je lui parlai de manière que les larmes lui vinrent aux yeux. Mais il se détourna et me dit : « Mes enfants, je n'y puis plus rien : vous êtes dans les mains du consistoire! » — Au bout de deux mois, ce consistoire envoya deux commissaires. Quand je leur eus fait ma confession de foi, ils m'appelèrent un archihérétique, et dirent qu'ils me livreraient à la justice. Je fus mis quatre jours et trois nuits dans une autre prison.

« Quand toute cette enquête eut pris fin, on nous renferma de nouveau tous dans une même pièce, enchaînés deux à deux; mais moi j'eus des fers à part.

« Un jeudi au soir,[1] je dis à mes frères que je pensais les quitter cette nuit. — « Moi aussi, » ajouta aussitôt David Schneider, « je veux aller avec toi. » Il nous fallut attendre jusqu'à onze heures. Ne sachant comment je parviendrais à me débarrasser de mes fers, je portai la main au cadenas qui les retenait, pour essayer de l'ouvrir avec un couteau; et voilà il était ouvert. Je me mis à pleurer de joie, et je dis à Schneider : « A présent je vois que c'est la volonté de

[1] Nous rappelons que notre traduction est d'une scrupuleuse fidélité : nous donnons le récit tel quel, et nous laissons faire les réflexions aux lecteurs.

Dieu que nous nous en allions. » Nous ôtâmes les fers de nos pieds, nous prîmes congé des autres frères dans un profond silence, et nous traversâmes la cour pour voir si nous pourrions trouver une échelle. J'allai jusqu'au grand passage, qui était fermé de deux portes; et je trouvai la première ouverte, et la seconde aussi. Ce fut pour nous un second signe que nous devions nous en aller. Une fois hors du château nous pendîmes nos fers à la muraille, et nous traversâmes le jardin pour nous rendre chez moi, où nous nous arrêtâmes un peu, pour dire à ma femme comment elle aurait à se conduire lorsque j'enverrais quelqu'un pour la prendre. »

Là-dessus nos deux frères partirent, la nuit du 25 janvier 1725. Ils trouvèrent, en Silésie, un asile chez un homme pieux, jusqu'à ce que la femme de Nitschmann pût les rejoindre avec ses deux cadets; puis les Nitschmann se rendirent à Herrnhout, où ils arrivèrent le 3 mars. Schneider fut obligé d'attendre encore quelque temps que les siens le rejoignissent ; et il accepta pendant ce temps une place de maître d'école : mais dix ans plus tard, il rejoignit aussi nos frères de Herrnhout.

Dès qu'on se fut aperçu de l'évasion des deux prisonniers, on ordonna avant tout à leurs femmes d'envoyer quelqu'un pour les ramener. Elles envoyèrent le frère David Hickel, qui revint au bout de quelques jours, sans les avoir trouvés. Aussitôt le juge le fit mettre en prison, et lui déclara que pour avoir facilité l'évasion des deux prisonniers, il serait

pendu. « C'est selon, » répondit-il tranquillement; « c'est selon que Dieu le voudra ou non; s'il ne le veut pas, il n'en sera rien. » On le jeta dans un trou froid et sombre, où il resta trois jours sans manger ni boire. Ensuite on le conduisit, à moitié mort de froid, devant le juge, pour y dire positivement ce qu'il savait des deux hommes qui s'étaient échappés. Comme il persévérait à protester qu'il n'en savait absolument rien, on le conduisit dans un appartement plus chaud, où on lui donna un morceau du pain qu'on donnait aux chiens, et de l'eau sale: puis il entendit qu'on recommandait au gardien de le surveiller soigneusement. Mais cela même lui parut être, à ce qu'il dit, une invitation à s'enfuir: il ouvrit doucement la porte, vit les sentinelles placées de manière qu'il put passer, sans être aperçu, par une porte de derrière dans le jardin, et de là dans le village. Puis il traversa le village en plein jour, prit congé de quelques frères, partit en hâte pour la Saxe et arriva heureusement à Herrnhout.

Pendant que se passaient ces choses, dont nous n'avons pu interrompre le récit, il se faisait une autre émigration qui est d'une grande importance dans notre histoire.

Le jeune David Nitschmann (p. 325) était particulièrement lié avec quatre autres frères, deux qui portaient ses mêmes noms, un Zeisberger et un Jean Tœltschig. Ces cinq jeunes gens appartenaient aux familles les plus aisées de l'endroit: ils étaient pleins de l'Esprit de Dieu, et ils donnèrent plus tard

une impulsion capitale aux destinées de Herrnhout. Le père du dernier était justicier héréditaire de Zauchtenthal, et ennemi déclaré des Frères.

Ces jeunes frères s'étaient fortement unis pour le combat de la foi; ils parcouraient sans cesse la contrée, prêts à tout endurer pour l'Évangile. Mais comme ils virent bientôt qu'ils ne pourraient, à la longue, soutenir la fureur des ennemis, et conserver dans leur patrie la liberté de conscience, ils résolurent d'abandonner le pays à la première occasion. Bientôt après cette assemblée du lendemain de Pâques, dont nous avons parlé plus haut (p. 328), ils furent cités devant les autorités, où le juge (le père du jeune Tœltschig), leur défendit, en présence de toute la commune et sous des peines sévères, de continuer leurs assemblées, et leur conseilla, au lieu de cela, d'aller plutôt au cabaret, danser et s'amuser; en ajoutant qu'ils ne devaient pas s'imaginer d'émigrer, parce que les magistrats avaient les bras longs et sauraient bien les atteindre.

Ces défenses eurent pour résultat, que sur le même moment, nos jeunes gens convinrent de quitter aussitôt leur patrie, ce qu'ils exécutèrent dès le lendemain, à dix heures du soir. Se rappelant que le Sauveur n'avait pas eu même un lieu où reposer sa tête, ils partirent avec joie, quoique sans rien emporter du tout, nus pour ainsi dire, et sans savoir où ils iraient, mais ne pensant qu'à gagner la liberté et à sauver leurs âmes.

Arrivés sur une prairie hors du village, ils se

mirent à genoux, prièrent pour Zauchtenthal et pour toute la contrée, et se recommandèrent, eux et les frères qu'ils laissaient dans le pays, à la garde et à la protection de Dieu. Puis ils se mirent à chanter un cantique qu'avaient chanté cent ans auparavant leurs ancêtres, pareillement chassés du pays:

Heureux le jour, où fuyant ma patrie,
Je vais chercher la misère et l'exil;
Mon Rédempteur, le soutien de ma vie,
Me gardera jusqu'au sein du péril, etc.[1]

Et c'est ainsi qu'ils se mirent en route. Afin de n'être pas atteints, ils prirent des chemins de traverse par-dessus les montagnes pour se rendre en Silésie. Arrivés près de Neisse, où la route se partageait, après avoir délibéré un moment s'ils devaient se rendre auprès de leurs frères de Lissa en Pologne, ou chez ceux de Saxe, ils résolurent d'aller au moins saluer encore une fois ces derniers, et surtout

[1] Nous n'avons pu rendre la sublime simplicité de l'original qui exprime, s'il est permis d'user de ce terme, si crûment le bonheur de la souffrance du Chrétien, en laissant tout leur prix aux biens qu'il sacrifie, mais en montrant qu'il fait ce sacrifice avec joie: « *Heureux* le jour où il faut que je parte, que je quitte ma *chère patrie*, *et me rende dans la misère.* » — On ajoutait: « Le Seigneur sera ma compagnie, il me protégera par ses anges.... Comme un cerf brâme après les courants d'eau, ainsi mon âme a soif de Dieu, etc. »

Christian David, l'instrument de leur réveil. Ils ne savaient pas combien ce choix d'un chemin, plutôt que d'un autre, décidait pour le reste de leurs jours.

Ils eurent occasion, chemin faisant, d'être péniblement détrompés de l'idée trop belle qu'ils s'étaient faite de l'église protestante. Ils cherchaient partout des enfants de Dieu, et quand ils en venaient à prendre auprès du premier venu de pareilles informations, on les appelait Piétistes, et on les menaçait de les livrer à leur gouvernement. A Schweidnitz, ils furent scandalisés de la pompe du culte luthérien. Mais enfin ils trouvèrent des frères. Un homme pieux les conduisit à Niederwiese, chez le ministre Schwedler,[1] où ils arrivèrent le 9 mai. Celui-ci les reçut avec une espèce de transport d'amour; il se jeta aussitôt à genoux avec eux, et fit trois fois, selon sa coutume, la prière dominicale. Les Frères sentirent la vie de son cœur, et s'attachèrent aussitôt à lui. Après la prière, connaissant, probablement mieux qu'eux-mêmes, l'histoire touchante de leurs ancêtres, les anciens Frères de Bohème, il leur dit :

« Mes enfants! savez-vous bien de qui vous êtes la race et les descendants? » Et sans attendre leur réponse, il commença aussitôt, avec les larmes aux yeux et dans un profond attendrissement, à leur raconter en abrégé les histoires de Huss, de Wiclef, de Jérôme, et d'Amos Comménius, jusqu'aux jours

[1] Voyez, à la fin de ce livre-ci, quelques détails bien remarquables sur ce prédicateur distingué.

présents : puis il leur dit : « C'est de ces martyrs, c'est de leur sang précieux, que vous êtes sortis. Le Seigneur a exaucé leurs larmes, et les prières qu'ils lui ont faites pour leurs enfants! Le Dieu qui a promis de faire du bien jusqu'en mille générations, et qui vous a maintenant tirés de l'esclavage, vous gardera jusqu'à ce qu'il vienne lui-même rassembler toutes ses brebis dans son céleste bercail. Il y a cent ans, ajouta-t-il, que vos pères ont enduré de cruelles persécutions ; c'est à vous d'en recueillir les fruits, ces fruits qu'ils ont payés de leur vie. Dieu soit loué de ce que vous êtes délivrés, et de ce que nous pouvons maintenant vous voir croître et fleurir parmi nous; je vous le souhaite, pour ma part, dans toute l'abondance de la plénitude de Christ! Amen! »

Touchés de cet accueil cordial, nos frères prirent congé, avec les larmes aux yeux, de ce serviteur de Christ, et se dirigèrent, d'après son conseil, aussitôt sur Herrnhout. Il leur donna un guide jusqu'à un certain endroit, où ils furent accueillis avec joie par une famille chrétienne. Ils le furent de même à une station suivante, d'où on les fit conduire à Bertholdsdorf avec une lettre de recommandation au pasteur Rothe.

Arrivés le 12 mai, un peu avant midi, sur le territoire de Bertholdsdorf, ils trouvèrent que le pays avait l'air bien pauvre en comparaison de la Moravie, et l'un d'eux en exprima librement la pensée (p. 264, au bas); mais les autres n'eurent pas de peine à lui rendre le courage. A midi, ils

arrivèrent dans le village, et allèrent chez le pasteur. Celui-ci, Rothe, les reçut, au premier abord, selon sa coutume, assez froidement; mais lorsque, au bout d'un moment, et après les avoir examinés avec soin, il vit que c'étaient des jeunes gens qui avaient quitté, pour le nom de Christ, des biens considérables, il commença à parler avec le sentiment d'une vive joie sur ces paroles de l'épître aux Hébreux: [1] « Lorsque Moïse fut grand, il ne voulut plus être appelé fils de la fille de Pharaon, » en faisant l'application de ce texte à eux et à leur émigration; puis il les fit conduire jusqu'à Herrnhout. Lorsqu'ils en aperçurent les trois maisons, quoique bien chétives, ils eurent tous le sentiment que c'était là l'endroit où ils devaient s'établir; seulement cet endroit leur parut encore extrêmement petit, parce que Christian David leur en avait toujours parlé comme d'une ville que l'on fondait; et David Nitschmann, celui qui, plus tard, fut l'un des syndics,[2] se mit à dire: Si trois maisons formaient une ville, Herrnhout en serait encore une passable.

Ces Frères arrivaient dans un moment singulier; et en général ce 12 mai est resté très-remarquable dans l'histoire des Frères, soit parce que dans la suite il se passa à la même date plusieurs choses importantes, ce qui le fit appeler, par Zinzendorf, le jour critique, soit par les coïncidences frappantes

[1] Chap. XI, 24, 25.

[2] Charge pour traiter des rapports de l'église avec l'état.

qui eurent lieu dans celui dont nous nous occupons, et par les pressentiments dont il fut rempli.

Nous avons vu dans le livre précédent (p. 317), que le comte avait résolu avec ses amis de bâtir une maison pour trois établissements qu'il pensait y réunir; et cette maison est devenue d'autant plus chère aux Frères, que dans la suite on employa long-temps sa grande salle pour les assemblées de Herrnhout. On se préparait, depuis quelques jours, à en poser la première pierre. Le matin de ce jour, il arriva, dans le silence du crépuscule, que Watteville qui s'était établi, comme on l'a vu, au milieu de nos réfugiés, entendit de toute part, au-dessus, au-dessous, à côté de lui, en tout sens, tous les habitants de cette maison se lever de leurs lits presque en même temps, et prier à haute voix. La maison était bâtie avec tant d'économie, et les parois en étaient si minces, qu'on apercevait facilement dans une pièce, ce qui se faisait dans l'autre, de sorte que Watteville qui se trouvait au milieu de tous ces hommes, ou plutôt de toutes ces prières, et qui en connaissait la sincérité, fut entraîné avec ses frères dans l'ardeur de leurs sentiments, et adressa, comme eux, une fervente supplication au Seigneur. Ensuite il se rendit sur le chantier où travaillait Christian David; il s'assit un moment sur les poutres qui couvraient la place, et se mit à réfléchir sur sa position actuelle, prenant en lui-même tout de nouveau la résolution de se dévouer entièrement à l'œuvre naissante.

Au milieu de ces réflexions, où il s'enfonçait en oubliant tout ce qui l'entourait, Christian David qui venait d'achever l'une de ses pièces, et dont les résolutions avaient toujours quelque chose d'une inspiration soudaine, se mit à lui dire : « Il nous faut poser aujourd'hui la première pierre de la grande maison; » et Watteville répondit aussitôt: « J'y pensais justement aussi; il me semble que c'est le jour pour cela. »

On invita à cette cérémonie le comte de Zinzendorf, sa femme et d'autres amis qui se rencontraient à Hennersdorf et à Bertholdsdorf. Et c'est au moment où toutes ces personnes, accompagnées du ministre Schæffer, arrivaient de Hennersdorf, à trois heures de l'après-midi, pour cette inauguration solennelle, qu'arrivaient aussi les cinq nouveaux Frères de Moravie. Ils furent présentés au comte avec une lettre de recommandation du pasteur Schwedler. Mais le comte, préoccupé, les reçut, selon eux, avec une froideur extrême, qui faillit leur donner des doutes sur sa piété, et les engager à chercher ailleurs leur asile. Cependant ils se rendirent avec les autres assistants sur la place destinée au nouvel édifice.

Le comte commença par tenir un discours plein de force sur le but de cette maison, et dit, entre autres, que si cet édifice ne devait pas servir à atteindre l'unique but qu'on s'était proposé en l'élevant, savoir la gloire de Dieu, il désirait plutôt que le Seigneur le détruisît, ou le consumât par le feu du ciel.

Watteville, dont le cœur fut tout ce jour, depuis le grand matin jusqu'au soir, dans un état d'attendrissement extraordinaire, se mit à genoux sur la pierre fondamentale, et fit une prière ardente où il exposa tous les sentiments, les espérances et les résolutions qui remplissaient son âme, et qui produisit un effet extraordinaire sur tous les assistants; qui tous l'accompagnèrent de douces larmes d'attendrissement.

Pour terminer cette action, l'un des invités entonna d'un cœur joyeux le « Grand Dieu nous te bénissons, » auquel tous se joignirent comme un cœur et une âme.

M. de Watteville plaça, sous la pierre fondamentale ce qui lui restait de bijoux, surtout une bague qui avait passé sept fois par le feu, et qui devait désigner son bonheur selon le monde. Il voulut sûrement indiquer par-là ce qui devait être maintenant enseveli pour lui à jamais, — la vanité.

« Vous avez beaucoup promis, » lui dit la comtesse après la cérémonie terminée; « s'il en arrive la moitié, ce sera bien au-dessus de notre attente. » Le comte a témoigné souvent dans la suite qu'il n'avait jamais entendu, en sa vie, quelque chose d'aussi entraînant que la prière que fit alors Watteville, et qu'il datait de cette prière la puissante grâce qui régna sur les Frères.

Les cinq frères, nouvellement arrivés, éprouvèrent comme une terreur sacrée à l'ouïe des paroles solennelles du comte, et de celles de Watteville: et

l'ensemble de cette scène, à laquelle ils s'étaient rencontrés d'une manière si inattendue, les toucha si profondément qu'ils dirent en leur cœur : « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici que notre pied s'arrêtera. » Ils avaient trouvé déjà beaucoup plus qu'ils n'avaient attendu : ils se fixèrent donc en ce lieu; plusieurs des leurs les suivirent à des intervalles très-rapprochés; et leur arrivée fut ainsi l'un des moments les plus marquants de cette époque de la renaissance de l'église; car ces frères apportèrent avec eux, comme un trésor qui leur était confié, les droits de leur ancienne église, son esprit, ses bénédictions et ses promesses, auxquelles le Seigneur voulait donner un développement plus glorieux que jamais.

Ce furent en effet ces cinq frères, qui, les premiers, insistèrent, presque dès leur arrivée, sur la convenance, ou plutôt, selon eux, la nécessité de remettre en vigueur la discipline de leurs ancêtres, dont ils avaient reçu une vive impression par les récits de leurs pères et de leurs aïeux : ce sont eux dont Dieu s'est servi pour faire prendre à l'Église des Frères la forme qu'elle a reçue, et pour lui donner la consistance d'une église distincte. Comme nous le verrons bientôt, le comte de Zinzendorf désira long-temps que cette nouvelle colonie de Moraves, se joignît à l'église luthérienne générale : le pasteur Rothe se brouilla avec les Frères, dès qu'ils se constituèrent définitivement à part : et ce ne fut que par suite de la persévérance des Frères, et après une lutte très-péni-

ble, que l'église de Herrnhout prit cette forme indépendante qu'elle a reçue, et qui, malgré l'apparence d'union extérieure qu'elle désire conserver relativement aux autres églises, n'en fait pas moins, par le fait, et sûrement pour son bien et le bien de l'ensemble, une église indépendante et absolument distincte des autres.

Outre ce point de vue sous lequel ces cinq jeunes gens méritent un intérêt particulier, ils se distinguèrent tous personnellement dans l'église, par la suite: car on peut compter pour une distinction le sort de l'un des David Nitschmann, qui, retournant en Moravie pour y visiter son père, fut saisi et mis en prison à Olmutz, où il mourut le 15 avril 1729. Entre les quatre autres nous ne citerons que David Nitschmann, le charpentier, qui partit, en 1732, avec Léonard Dober, pour la première mission des Frères chez les païens (parmi les Nègres de Saint-Thomas), et qui fut sacré premier évêque de l'église renouvelée des Frères, en 1735.

Le comte de Zinzendorf dit de lui: « Sa conversion si entière, sa conduite simple, sa droiture, le respect dont il jouissait, même de la part du monde, l'esprit infatigable de témoignage dont il était animé, le bonheur et l'habileté singulière qu'il avait à diriger et à édifier les églises, son premier essai parmi les païens, que Dieu a si richement béni depuis lors, tout en fit le candidat le plus digne de l'épiscopat, lorsqu'il fut temps de songer à renouveler celui des anciens Frères.

Voilà ce qui concerne les cinq réfugiés qui apparurent dans cette journée remarquable.

Quant à la maison dont on jetait, en ce même jour, les fondements, elle fut doublement intéressante en ce qu'elle s'éleva au milieu d'un mélange de grandes épreuves et de grandes bénédictions, et encore en ce que tous les objets qui la composaient, avaient été faits et travaillés par des enfants de Dieu pleins de dévouement, et au milieu de prières ferventes et d'un réveil extraordinaire ; car pendant sa construction, il arriva sans cesse de nouveaux réfugiés, qu'on put employer comme tailleurs de pierres, maçons, charpentiers, menuisiers, verriers, potiers ou manœuvres. L'institut projeté de jeunes gentilshommes y fut ouvert, en 1725, sous la conduite de plusieurs personnes de considération. Le médecin dont nous avons parlé plus haut (liv. 2, p. 316), y fut placé en la double qualité de médecin et d'inspecteur de l'établissement; un baron était bibliothécaire, deux capitaines suédois y étaient gouverneurs, et quelques ministres ou étudiants y donnaient les leçons.

Plus tard cet édifice reçut d'autres destinations, et servit, pendant trente-deux ans, de salle d'assemblée pour l'église de Herrnhout.

Pour achever ce qui concerne nos cinq nouveaux venus, ils furent reçus des frères Neisser avec une joie inexprimable, quoique dans une grande pauvreté: car la place était petite; il n'y avait qu'une maison d'achevée, et même dans cette maison, le rez-de-

chaussée seul l'était entièrement. Mais ils avaient la paix de Jésus au milieu d'eux.

Cependant la persécution de Moravie continuait avec force : et comme on exigeait des Frères qu'ils fissent tout ensemble serment de renoncer à leur foi, de rester dans le pays et de croire à l'église romaine, les fidèles s'occupaient tous des moyens de se soustraire à cette oppression, en quittant le pays : et là encore la persécution devint une pierre de touche pour distinguer les véritables fidèles de ceux qui n'avaient cru que pour un temps.

Ceux qui ne quittaient le pays que pour la conscience, et qui abandonnaient franchement leurs parents, leurs amis et leurs biens, échappèrent en général heureusement, et souvent d'une manière presque miraculeuse, de leurs prisons pour gagner la frontière. Plusieurs même qui ne purent quitter sur le moment, trouvèrent plus tard le moyen de rejoindre les leurs, malgré toute la surveillance des ennemis. Mais ceux qui vendaient sous main, et voulaient emporter l'argent, ou partir avec leur bagage, furent souvent trahis ou arrêtés en route et ramenés dans leur endroit ; d'autres furent maltraités par des voleurs, et dépouillés de tout ce qu'ils emportaient.

Voici quelques-unes des plus intéressantes de ces émigrations.

Un nommé *David Quitt* avait été tellement pénétré de la vérité évangélique, lors d'une visite de Christian David, qu'il en vint bientôt à tenir lui-

même des assemblées dans sa maison. Il fut condamné à une amende: et comme, pour y subvenir, il vendit quelque chose de ses possessions, on le suspecta de vouloir émigrer; sur cette fausse supposition, on le jeta dans un mauvais cachot, où il serait mort de froid, s'il n'en eût été délivré à temps, sous une caution de cent écus. — Peu après, un des frères de Herrnhout vint loger chez lui pour quelques jours, et devint l'instrument de la conversion de l'une de ses filles, qui résolut aussitôt d'émigrer avec une de ses amies. Mais la mère de cette dernière en fut tellement irritée, qu'elle accusa publiquement le frère Quitt de recéler des conventiculaires. On fit donc, à grand bruit, la visite de toute sa maison; et quoiqu'on n'y eût point trouvé d'étranger, il crut cependant que le meilleur parti qu'il eût à prendre, était de fuir avec les siens dès la nuit suivante; ce qu'ils firent sans prendre avec eux autre chose que ce qu'ils avaient sur le corps. Mais ils furent arrêtés dans un village par quelques hommes qui les ramenèrent en arrière. Dans l'angoisse de son cœur, Quitt invoqua leur compassion: « Chers amis, » leur dit-il, « vous nous jetez dans la dernière détresse; si vous saviez quelle est notre position, sûrement vous nous aideriez plutôt à nous enfuir; nous sommes des hommes morts, si vous nous ramenez. » Puis il se mit à leur raconter ce qu'il avait dejà souffert pour la vérité, et comment il quittait maintenant tout pour l'amour de l'Évangile. Sur ces représentations, les conducteurs de ces

frères, furent tellement touchés de pitié, que non-seulement ils les laissèrent aller, mais qu'ils leur indiquèrent encore le chemin le plus sûr pour s'enfuir, en les avertissant de se garder avec soin de traverser aucun village. Et c'est ainsi que ces réfugiés arrivèrent à Bertholdsdorf.

Là, des maîtres pieux du voisinage demandaient de les avoir pour fermiers; mais ces âmes fidèles et ardentes répondirent, en répandant des larmes: « Nous ne sommes pas sortis du pays pour chercher de la nourriture, nous en avions de reste chez nous; mais comme nous sommes encore des enfants nouvellement nés en Christ, nous désirons, avant tout, être affermis et fondés en Lui, et demeurer pour cela auprès des frères. » Cependant les Frères même ayant insisté pour qu'ils acceptassent cette place, ils y entrèrent; mais ils ne purent y tenir long-temps, et ils vinrent l'année suivante s'établir à Herrnhout.

Jean Tanneberger, né à Zauchtenthal, fut instruit dès son enfance dans la vérité évangélique, soit par ses parents, soit à l'école de ce Samuel Schneider, que nous avons déjà rappelé plusieurs fois (p. 323). Il fut placé, jusqu'à sa vingt-septième année, en service, dans une contrée éloignée, chez des gens étrangers à la connaissance de Christ; mais après la mort de son père, il revint prendre la direction de la maison. Lors de la visite de Christian David, en 1723, les bonnes impressions qu'il avait reçues dans son enfance, mais qu'il avait presque perdues de-

puis, se réveillèrent avec force. Et comme on savait qu'il était du nombre des Frères, et que dans le même temps, quoiqu'il n'en eût rien su, les cinq frères dont nous avons raconté l'émigration, s'enfuirent, il fut cité au sujet de cette évasion; et quoiqu'il pût assurer en vérité qu'il l'avait entièrement ignorée, on le tint pendant huit jours enfermé sous un toit, par un froid rigoureux, sans qu'il eût rien à manger que ce que ses amis parvenaient à lui faire tenir à la dérobée. Puis lorsqu'il eut été délivré, et que plus tard il y eut quelques nouvelles émigrations, il fut derechef appelé à comparaître avec quelques autres frères: on les jeta les uns et les autres dans des cachots infects, d'où on ne les sortait que pour les atteler tantôt deux à deux à quelque charrette, ou les employer d'autrefois isolés à quelque travail forcé avec un plot attaché à la jambe. Comme tous ces mauvais traitements avaient été insuffisants pour les détourner de la foi, leurs ennemis découragés les renvoyèrent chez eux pour un peu de temps : mais bientôt ces frères reçurent l'avis que le lendemain on tenterait de les forcer à l'abjuration. Pour cette fois, Tanneberger résolut de tout abandonner dans la même nuit, et de partir, avec sa femme et un enfant de dix-huit mois. Il découvrit son dessein à quelques autres frères qui partageaient ses sentiments, et qui partirent effectivement cette nuit même, formant une compagnie de douze personnes. Ce voyage à pied, par des chemins détournés, et presque toujours de nuit, fut souvent très-pénible; mais le Seigneur les

fit cependant parvenir heureusement à Herrnhout.

David Weber et *Thomas Fischer*, après avoir été long-temps retenus en prison et avoir constamment refusé d'abjurer, furent condamnés aux galères. Mais ils sautèrent par la fenêtre de leur prison, sans en avoir aucun dommage ni l'un ni l'autre, quoiqu'elle fût très-haute; et ils coururent chez eux où les leurs étaient prêts à partir, en abandonnant une fortune considérable. Ils s'échappèrent sur-le-champ, et arrivèrent sans autre obstacle heureusement à Herrnhout.

André Beyer fut tenu en prison à Kunewalde, au-delà d'un an, et tourmenté en diverses manières, parce qu'il ne voulait pas abjurer sa foi et ses relations avec les Frères; mais comme tout fut inutile, on décida de le charger de chaînes et de le jeter dans un cachot profond et humide. Le jour où ce jugement devait être exécuté, un frère, nommé *David Fritsch*, qui se trouvait en prison avec lui, poussa sans dessein la porte de la prison où ils se trouvaient, et la grosse chaîne qui était tendue en dehors devant la porte, sauta. Ils ouvrirent la porte, ne virent point de sentinelle, se rendirent chez eux, prirent leurs femmes et leurs enfants, dont l'un n'avait que six mois, et s'enfuirent. Entre deux villages ils rencontrèrent quelques gendarmes qui leur crièrent: « Ha! vous êtes des gens de Kunewalde, et vous voulez vous sauver; livrez tout ce que vous avez! » L'un d'eux appuya même la pointe de son épée sur la poitrine de Beyer; mais touché par les cris affreux que poussaient les enfants, il le lâcha en lui disant qu'il

lui laissait la vie pour l'amour de ces petits, mais qu'ils seraient bien pris par d'autres avant d'atteindre la frontière : et nos frères passèrent outre. Mais Dieu préserva ces pauvres réfugiés de tout autre danger, de manière qu'ils arrivèrent à Bertholdsdorf, pleins de joie et de reconnaissance.

Un autre frère nommé *Jean Nitschmann*, qui avait demeuré déjà quelque temps à Herrnhout, était retourné en Moravie pour en tirer sa sœur; et il y réussit. Mais un de ses frères, qui était resté, fut sur le point d'être saisi; car les officiers de la justice vinrent fouiller sa maison, et y trouvèrent des livres qui l'auraient fait condamner. C'est pourquoi dès qu'ils furent loin, il se sauva, tel quel, hors du village; et comme on lui courait après, il sauta une haie et se cacha dans un fossé. Ceux qui le poursuivaient étant arrivés à l'endroit où ils l'avaient perdu de vue, l'un d'eux franchit pareillement la haie, passa le fossé sans apercevoir ce frère, quoique ce fût grand jour, et chercha long-temps sur cette place même. Nitschmann les entendit long-temps crier : « C'est ici qu'il doit être. » — Et c'est bien là qu'il était; mais leurs yeux étaient retenus, de manière qu'ils ne le trouvèrent pas, et qu'enfin, las de chercher, ils retournèrent dans leur village. Il sortit alors de son fossé, se cacha jusqu'au soir dans une grange, et continua ensuite sa route, sans obstacle, jusqu'à Herrnhout.

Mais une société d'environ vingt personnes qui s'étaient rassemblées de différents endroits, n'eut

pas le même bonheur. Les voyageurs s'étant donné le mot pour partir un certain jour, vendirent secrètement tout ce qu'ils purent, et se mirent ensuite en route sur quelques chars, avec leur argent et le reste de ce qu'ils possédaient. Ils avaient déjà fait environ trente lieues, lorsqu'ils furent arrêtés par les Impériaux, à Schweidnitz en Silésie (cette contrée appartenait alors encore à l'empereur d'Autriche), et reconduits l'un après l'autre en prison. Il n'y eut de cette société qu'un jeune garçon de quatorze ans qui échappa : on négligea de le saisir, ou on ne le vit pas ; et lui, ne voyant revenir personne et se trouvant seul, se sauva en toute hâte et arriva à Herrnhout, au cœur de l'hiver, après bien des peines. Mais les autres, après avoir été quelque temps à Schweidnitz, non toutefois sans y avoir reçu quelques bénédictions, au moyen des Protestants qui habitaient cette ville, furent ramenés en Moravie.

Voilà comment Herrnhout se peuplait et s'accroissait tous les jours. Et cependant on n'y recevait pas légèrement de nouveaux hôtes : au contraire, on se doutait bien que les autorités de Moravie et même de Saxe finiraient par demander raison de l'asile qu'on accordait à tant de réfugiés; et chaque nouvel arrivant subissait, devant les autorités civiles, qui en dressaient un procès-verbal, un examen rigoureux sur les motifs qui l'amenaient en cet endroit. Si l'on trouvait que c'était dans des vues temporelles, ou par l'entraînement d'autrui, et non pour la foi seule, et par suite d'une persuasion per-

sonnelle que quelqu'un fût venu, on lui donnait quelques jours de repos, puis l'argent nécessaire pour son retour, avec une prière à ses autorités de le recevoir favorablement. C'est dans ce même sens que le comte signifia, dès 1724, puis dans la suite à plusieurs fois réitérées, à tous les habitants de Herrnhout, la défense rigoureuse de retourner en Moravie, pour y exciter de nouveaux habitants à sortir du pays. Mais malgré toutes ces précautions, les émigrations durèrent encore huit à dix ans, et amenèrent à Herrnhout quelques centaines de confesseurs, dont plusieurs étaient incontestablement de véritables descendants des anciens Frères. Christian David surtout ne cessa, malgré toutes les défenses, d'exciter ce grand mouvement. Comme on l'a dit, il se tenait pour assuré d'être en cela un instrument de Dieu; et tous les avis et les ordres contraires étaient inutiles. Il retourna plusieurs fois à cette œuvre sainte au milieu de dangers extrêmes et de délivrances miraculeuses. D'autres frères aussi s'échappèrent de temps en temps de Herrnhout pour aller retirer de l'esclavage au moins leurs plus intimes amis; et Zinzendorf, qui ne pouvait l'ignorer, ne pouvait non plus se résoudre à empêcher absolument et sans exception, toute tentative de ce genre; car il savait que plusieurs de ceux qui agissaient ainsi ne le faisaient qu'avec la sagesse chrétienne, comme on en a des exemples nombreux.

Du reste il paraît qu'il était vraiment sincère dans cette résolution de ne recevoir que ceux qui émi-

graient par un mouvement chrétien; car pour compléter les mesures de prudence qu'exigeait cette affaire, il se rendit lui-même, en 1726, en Moravie chez le cardinal évêque d'Olmutz, afin de lui exposer la manière dont la chose s'était faite jusqu'à ce moment. Il intercéda en même temps en faveur de ces hommes si cruellement persécutés pour la conscience, et demanda que si on ne croyait pas pouvoir leur accorder la liberté religieuse, au moins on eût pour eux quelque indulgence, et qu'on ne les dépouillât pas de tout ce qu'ils possédaient. On lui répondit qu'on ne pouvait accorder à ces gens aucune espèce d'indulgence dans le pays; que l'empereur (d'Autriche) consentait pourtant à ce qu'on les laissât sortir sans bruit; mais que si quelques-uns rentraient pour en exciter d'autres à l'émigration, ces premiers répondraient de toutes les suites.

Il y avait encore un autre objet qui intéressait beaucoup le comte dans ce voyage, outre l'objet direct de ses transactions avec les autorités catholiques.

Dans le temps même où il était traité par le cardinal, avec la distinction que les gens du monde accordent toujours volontiers à d'autres, afin qu'on la leur rende, et tandis qu'on le faisait reconduire le soir en son hôtel à la lueur des flambeaux, un des Frères de Herrnhout languissait dans les prisons de la même ville. C'était ce Nitschmann (p. 345) qui était rentré en Moravie pour revoir son père.

Le comte intercéda pour qu'il fût élargi; mais il ne put obtenir que la permission de lui faire parve-

nir quelques soulagements ; et ce fidèle ne sortit de prison que par la mort.

Nous ne terminerons pas ce livre, destiné à nous montrer le mouvement qui animait Herrnhout dans ses premiers moments, sans faire mention d'une visite qu'y fit, en 1725, le fameux Schwedler, qui avait reçu les cinq jeunes émigrés (p. 338) avec tant de chaleur et de charité. Il tint à Hennersdorf un discours qu'il prolongea depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi : et nous apprenons qu'il faisait habituellement des choses plus fortes encore, en ce genre, dans sa paroisse de Niederwiese. Il paraît que cette église était l'une de ces *églises de faveur* dont nous avons fait mention (liv. 1, p. 240) et que, soit le peuple, soit le prédicateur, savaient apprécier l'avantage qui leur était offert, de pouvoir se réunir au nom du Seigneur. Très-souvent il lui arrivait, à cause de l'affluence des auditeurs, qui remplissaient successivement l'église d'un auditoire toujours nouveau, de commencer, dans sa paroisse, le service à cinq ou six heures du matin et de ne le terminer qu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Entre ses discours successifs, il faisait chanter quelques versets de cantiques, pendant lesquels se faisait le changement d'auditoire; mais, sauf quelques moments de repos, il ne cessait de prêcher pendant tout ce temps; et encore n'était-ce pas rare de le voir interrompre, même ces chants, par de puissantes exhortations. C'est ainsi, selon le récit du comte de Zinzendorf, qu'un jour

où l'on chantait à Niederwiese, avant la communion, le cantique : « *Je te fuis*, *monde vain*, » au moment où l'on allait commencer la seconde ligne : « *Je repousse tes vices*, » l'esprit d'Élie s'empara à un tel point de cet homme de Dieu, qu'avec le visage en feu, et couvrant de sa voix tonnante et l'orgue et les milliers de voix qui se faisaient entendre, il s'écria : « Au nom de Dieu, que chantez-vous ? Que dites-vous que vous repoussez ? C'est Jésus ; c'est à lui qu'il faut dire ces choses : alors vous direz vrai ; mais vous dites le monde ! » — Puis après leur avoir démontré la vérité de ce qu'il venait d'avancer, avec une telle puissance, que tous, comme foudroyés, étaient dans les gémissements et les sanglots, sans plus savoir où ils en étaient, il ajouta : « Eh bien, maintenant ! que ceux d'entre vous qui peuvent dire en vérité qu'en effet ils haïssent le monde et ses convoitises, que ceux-là le confessent et le chantent au nom du Seigneur. » — Sur quoi (ajoute Zinzendorf dans son style énergique), *on pleura ce verset*, bien plutôt qu'on ne le chanta.[1]

Voilà l'esprit qui se mouvait dans toute la contrée qui entourait Herrnhout, et qui trouvait à Herrnhout même une correspondance toujours croissante. Cet endroit grossissait chaque jour : les réfugiés de Moravie qui lui avaient donné naissance, ne furent bientôt plus les seuls à s'y rendre ; on y vit venir des gens de toutes sortes d'endroits et de confessions ;

[1] *Jérémie, prédicateur de la justice*, p. 203.

et il s'y préparait visiblement une grande œuvre. Mais on peut penser d'avance que tout cet assemblage ne forma d'abord qu'une masse confuse, qui devait produire, dans les premières années de son existence, la fermentation que nous allons voir.

FIN DU LIVRE III.

LIVRE QUATRIÈME.

TROUBLES INTESTINS DE HERRNHOUT JUSQU'À L'ACCORD DU 12 MAI 1727 (1722—1727).

Herrnhout venait donc de naître; mais avec de nombreux levains de division. Sans doute ce ne furent pas des disputes d'ambition qui purent désunir ces âmes fidèles; ce ne fut au contraire que leur attachement même à des vérités, mais à des vérités conçues partiellement et sous des points de vue divers. Les réfugiés de Moravie et de Bohème étaient réformés;[1] un petit nombre pourtant, et d'autres Chrétiens qui étaient venus se joindre à la colonie naissante étaient Luthériens; de sorte qu'on se divisa, déjà dès 1723, sur l'article de l'élection. Il s'y joignit aussi un dissentiment sur le point de la confession, dans laquelle les Luthériens ont conservé

[1] Voy. *Bud. Samml.*, tome II, p. 17, et plusieurs autres endroits. Voyez encore, dans les dernières pages de ce livre-ci (p. 397, au haut), cette phrase : « *du temps que les Frères appartenaient à l'église réformée.* » C'est par la même raison que les Frères de Pologne sont restés unis avec les Réformés plutôt qu'avec les Luthériens.

quelques restes des pratiques romaines. Et comme les scrupules dans les moindres choses s'accroissent facilement avec la fidélité même, à moins d'une grande mesure de l'Esprit, il n'y eut pas jusqu'aux oublies qu'on employait à la cène au lieu de pain, qui ne devinssent encore un sujet de dissension. Cependant l'objet le plus important de cette première crise fut la doctrine de l'élection de grâce; mais Watteville réussit, plus heureusement qu'on n'aurait pu le croire d'abord, à arrêter la division. Il fut secondé en cela par la retraite de l'intendant Heitz, excellent homme, mais Calviniste rigide,[1] qui dut quitter Herrnhout encore la même année. Ainsi, d'entrée, Dieu jugea convenable de remettre l'œuvre naissante à la confession luthérienne.[2] Il est vrai que, par un de ces compromis qui ne sont pas toujours l'œuvre de l'indifférentisme, mais que réclame quelquefois la charité, quand ils se renferment dans de certaines limites, les principes ne furent pas aussi tranchés sous ce rapport qu'ils l'ont été dans la suite, et qu'on fut obligé de faire, à la partie réformée de l'église, plusieurs concessions assez prononcées dans son

[1] Voy. liv. 2, p. 318.

[2] C'est une injustice, ou un acte d'ignorance, de confondre le *Luthéranisme* avec l'*Arminianisme*. Ce dernier nie et rejette l'élection de grâce : le Luthéranisme, et, si nous ne nous trompons, la confession anglicane, tout en posant le salut gratuit, esquivent les difficultés du point de la prédestination, en ne prononçant ni pour ni contre.

sens.[1] Sans doute que la chose ne se passa pas avec une entière franchise : aussi nous ne faisons qu'énoncer le fait : sur les concessions d'alors la division fut assoupie quant à ce point-là.

Mais Herrnhout n'en était qu'au commencement de ses peines ; et peu après cette pacification, les divisions recommencèrent sur d'autres articles.

On en peut ranger les causes sous deux princi-

[1] Nous n'en citerons pour seul exemple que ce cantique, qui se chante encore de nos jours. (Nous le transcrivons, tel qu'il existe en français-allemand) :

1. Rien n'est en ma personne
Digne d'être estimé.
Ce que Jésus me donne
Mérite d'être aimé !
Jésus est ma justice,
Ma gloire, mon appui ;
Il m'aime, il m'est propice,
Et je puis tout par lui.

2. Nul ne peut à mon âme
Disputer son bonheur ;
De l'enfer, de sa flamme
Je ne sens nulle peur ;
Le Seigneur, juste Juge,
Est mon plus tendre ami :
Son cœur est le refuge
Où je suis garanti.

3. Déjà dans ces demeures,
Le lieu m'est préparé,

paux chefs qui renferment tous les autres : il y avait des divergences *sur la doctrine*, comme celle dont nous venons de parler, et certaines questions sur les différentes branches du mysticisme, sur le baptême, et sur tels autres objets de ce genre : il y en avait sur la grande question *de discipline*, soulevée surtout par les Frères de Moravie, qui voulaient à toute force une constitution ecclésiastique indépendante, et semblable à celle de leurs ancêtres. Quoique distinctes, ces questions se mêlèrent souvent pendant la lutte pénible dont nous donnons actuellement l'histoire, et ne cessèrent d'agiter les Frères jusqu'à

En quel temps que je meure,
Le ciel m'est assuré :
Et fût-ce un ange même
Qui voulût me tenter,
Du sein du Dieu qui m'aime
Il ne pourra m'ôter.

4. Si tout change, tout passe,
Il est toujours mon Dieu :
Ni tourment, ni menace,
Ni le fer, ni le feu,
La mort la plus cruelle,
Ni la soif, ni la faim,
Ne pourra, Dieu fidèle ;
Me ravir de ta main.

(Voy. *Psaumes, Hymnes et Cantiques spirituels ;* Genève, 1824, le numéro 498.)

la résolution de la dernière, celle de la constitution du nouveau corps.

En attendant, on vivait sur des concessions mutuelles; et comme on en avait fait sur les points de doctrine, il fallut aussi en faire d'autres, aux réfugiés, sur l'article de la discipline. On poussa même, sous ce dernier rapport, les égards envers les habitants de Herrnhout, jusqu'à rétablir, même à Bertholdsdorf, dont Herrnhout n'était encore qu'une filiale, la confession générale, au lieu de la confession particulière, que Rothe y avait introduite, et qui répugnait aux Moraves.

Mais le comte voyant (en 1725) que le mécontentement et les divisions recommençaient toujours de nouveau, vint à Herrnhout, où il passa trois jours entiers et la plus grande partie des nuits à faire venir chez lui, les uns après les autres, tous les frères, à écouter leurs raisons, et à leur présenter les siennes avec une patience admirable. Il eut pour le moment un assez heureux succès, et l'on put espérer de meilleurs jours. Mais le remède n'étant pas radical, la guérison ne l'était pas non plus, et un éclat terrible attendait encore l'église naissante.

Tandis que les Frères de Moravie voulaient leur discipline indépendante, le comte, élevé dans les habitudes d'une église nationale, riche alors en fidèles évangélistes, pensait que de nouvelles institutions extérieures n'étaient pas de grande utilité. Il est vrai qu'il reconnaissait franchement et sincèrement le principe de la liberté des consciences; mais

il craignait, en abandonnant les nouveaux venus à leur penchant encore peu éclairé, de favoriser une dissolution complète du corps qui avait paru vouloir se former à Herrnhout; et sans doute les mêmes éléments, tombés en des mains moins habiles, eussent été loin de donner le résultat que Zinzendorf finit par obtenir. Pour le moment, incertain de sa marche, mais confiant en Dieu, il laissa les réfugiés moraves s'établir tels quels sur ses terres, moins comme des sujets, que comme de simples administrés, en qualité de fermiers, et de cultivateurs, sans leur donner aucune constitution extérieure, espérant qu'ils se modéreraient avec le temps, et qu'ils sauraient user sagement de cette liberté précieuse qu'ils avaient acquise par tant de souffrances, et pour laquelle ils avaient enduré la prison et abandonné tous leurs biens.

Mais ils étaient plus persévérants qu'on ne l'eût cru, parce qu'ils étaient aussi plus fondés en raison qu'on ne le pensait; et ils en revenaient toujours à leurs vues. Le pasteur Rothe crut faire tout ce qui était nécessaire, en leur accordant à eux et aux autres habitants de Herrnhout, certains priviléges particuliers, qui leur permettaient de former une confrérie dans le sein même de l'église. Il introduisit parmi eux, en l'absence du comte, diverses charges ecclésiastiques: il prit, d'entre eux-mêmes, des hommes fidèles pour le seconder dans les instructions particulières, dans les exhortations, dans la surveillance des mœurs, dans la distribution des aumônes, dans

les visites de malades, et même dans les fonctions plus spirituelles encore du ministère. Les détails de la charge d'âmes entre les hommes échurent à M. de Watteville, ceux des mêmes fonctions entre les femmes, à sa femme; et on eut lieu de s'étonner, en voyant comment la sagesse d'en haut avait assigné à chacun les fonctions qui lui convenaient.

Mais l'espoir de repos dont on se flattait était encore prématuré. Après avoir tant désiré une discipline ecclésiastique, plusieurs en parurent mécontents, dès qu'ils l'eurent obtenue. Peut-être fut-elle aussi exercée dans les commencements avec quelque inexpérience. Certaines âmes qui prenaient part avec plaisir aux dévotions générales, se sentirent inquiétées par une surveillance trop minutieuse et par les avertissements de leurs frères. On désirait avoir un œil attentif les uns sur les autres, mais cela dégénérait en espionnage; on se reprenait, mais cela amenait des récriminations; on voulait parler dans les assemblées, mais l'un parlait selon Paul, l'autre selon Apollos; et il n'y eut guère de fausses doctrines et d'erreurs par lesquelles l'ennemi ne cherchât d'abord à cribler ces nobles confesseurs de la vérité.

Du reste, il existait encore d'autres causes d'agitation. Certaines têtes à grandes spéculations, qui s'étaient rendues de divers endroits à Herrnhout, ne pouvaient supporter le mépris qu'on y professait en général pour tout ce qui n'était qu'abstractions, ni les avertissements continuels qu'on leur donnait

de se garder de leur propre esprit, et de rester dans la simplicité. Ces gens firent leurs efforts pour amener la masse à leurs vues; mais ils ne purent y réussir de long-temps: parce qu'on se conduisait envers eux avec beaucoup de sagesse. On les traitait avec amour, mais sans les admirer: avaient-ils parlé, dans quelque assemblée, de leurs grandes profondeurs, on traitait ensuite le même sujet comme une affaire connue de tout le monde: sans les contredire, lorsqu'ils avaient avancé des choses mystérieuses et couvertes d'images, on les répétait en termes plus simples, dans le langage clair des Écritures, et comme des choses à la portée de tous les esprits; de manière que ces gens ne pouvaient entamer de disputes; et s'ils le voulaient à toute force, on leur répondait que ce n'était pas la coutume des enfants de Dieu.'

Ce fut en usant, en tous sens, de précautions semblables, que le comte réussit, pour un temps, à comprimer les divisions, et à conserver Herrnhout dans la communion et la constitution luthériennes.

Mais pendant l'absence qu'il fit, en août 1726, pour le voyage de Moravie, dont on a parlé plus haut, Satan réussit enfin à faire l'éclat qu'on s'était efforcé de contenir, et à amener une division totale.

Arrivés à cette partie de notre histoire, nous devons en interrompre un instant le fil, pour donner quelques explications qui nous semblent nécessaires.

Sur les différences qui distinguent le Séparatisme du système des églises indépendantes.

Les personnes peu versées dans ces matières confondent souvent deux choses qui sont très-différentes entre elles, quoiqu'elles présentent plusieurs traits de ressemblance : c'est la *séparation légitime* et motivée d'une église infidèle, et le *Séparatisme.* On se fait généralement des idées très-confuses sur le sens de ce dernier mot; et les historiens des Frères en particulier sont loin de l'avoir toujours employé convenablement. Il nous paraît qu'on ne peut appliquer cette dernière dénomination au système des Chrétiens qui, comme l'ont fait en leur temps tous les Protestants, quittent une église infidèle, pour s'établir sur un pied plus évangélique; ou qui, comme cela est arrivé aux Frères eux-mêmes, sentent le besoin d'écarter de l'église les membres qui ne lui appartiennent réellement pas, et de ne recevoir à la cène que des personnes qu'on croit fidèles. C'est là, nous devons le répéter, ce que les Frères ont fait et font encore les premiers; c'est un principe professé par les églises de toutes les dénominations, quoiqu'elles ne le mettent pas également en pratique. C'est simplement celui d'une sage discipline, mis à exécution.

En opposition à cette discipline évangélique, qui

quitte la communion des infidèles, le Séparatisme consiste au contraire à quitter la communion des vrais fidèles, pour ne s'attacher qu'à quelque petite société particulière d'entre eux : c'est le système qu'on voit suivre, en une foule d'endroits, par de petits groupes, dont un des traits les plus caractéristiques, est toujours de n'avoir pour les formes aucun principe bien assis, de rejeter, sous le prétexte d'une spiritualité élevée, toute cérémonie extérieure, et de s'attacher à des doctrines spéculatives et à de fausses profondeurs, en prenant, par le fait, pour règle de foi d'autres livres que l'Écriture-Sainte. Voilà ce qui doit être appelé le Séparatisme : l'autre système est tout simplement, encore une fois, celui des Frères eux-mêmes, celui des églises indépendantes.

Sans doute les diverses espèces d'églises indépendantes diffèrent ensuite entre elles quant à la sévérité de l'application du principe. Les unes, comme celles des Méthodistes et des Frères, tout en étant constituées à part, ne veulent pas être considérées comme séparées du corps général des églises nationales, et maintiennent encore en effet certains rapports avec elles ; d'autres regardent comme une inconséquence de s'en être séparé par le fait, et de professer cependant de leur rester uni. Mais ce ne sont là que des nuances entre systèmes semblables, qui les uns et les autres diffèrent essentiellement du séparatisme. Et si on ne voulait pas prendre garde à user sagement de cette dernière

qualification, il s'en suivrait que les églises protestantes indépendantes, comme celle des Frères eux-mêmes, seraient non-seulement séparatistes, mais le seraient deux fois, d'abord comme protestantes, à l'égard de la communion romaine, puis comme indépendantes, à l'égard de l'église générale des Protestants.

Maintenant appliquons ces observations à ce qui se passait à Herrnhout; et nous comprendrons que les Frères Moraves purent, dans les commencements, et faute de lumière, tendre effectivement au Séparatisme proprement dit, mais que leur intention était meilleure : ce qu'ils voulaient, c'est ce qu'on finit par être obligé de leur accorder, une église qui ne fût pas un tout-y-va, un carrefour, ou comme l'a dit notre Seigneur, une caverne de brigands, dans laquelle se trouvassent tous les excès d'impiété et de désordre qu'enfante un monde ennemi de l'église; ils voulaient une société dont fussent exclus tous les membres décidément hors de la foi.

Nous devons pourtant dire davantage encore : ces frères, et bientôt l'église tout entière, se firent d'une église chrétienne une idée si pure, que c'est cela même qui les força à respecter, comme ils l'ont fait, les églises nationales. Non contents de rejeter les pécheurs et les incrédules déclarés, ils ne voulaient personne qui ne leur parût décidément être un enfant de Dieu : et alors ils n'osèrent refuser les douteux, qu'en appréciant l'asile que leur présentaient ces églises nationales, qui, si elles vont jus-

qu'à souffrir dans leur sein des ennemis de Christ, offrent au moins une garantie assurée qu'elles ne rejetteront personne pour faiblesse de foi. Et dans une position semblable, ce point de vue nous semble être éminemment juste. Dès qu'une église convient de la possibilité que, d'après ses principes, telle personne qu'elle repousse de sa communion, se trouve pourtant être un enfant de Dieu, elle doit désirer fortement que cette âme puisse trouver ailleurs quelque chose de pareil aux avantages inappréciables de la communion chrétienne.

Le plan de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans plus de détails sur ces questions, il nous suffit d'avoir donné une esquisse des principes qui se combattaient alors à Herrnhout, et nous reprenons maintenant notre histoire; en n'ajoutant plus qu'une autre courte observation : c'est que, comme nous ne tenons les détails de ces événements que de ceux qui restèrent maîtres du champ de bataille, et qui sont parties intéressées dans cette affaire, il est juste que nous ne prenions pour bien certain que les traits généraux qu'ils nous en tracent, et surtout que nous ne pesions pas trop sur ce qu'ils peuvent dire au désavantage personnel de la partie qui eut le dessous. Mais voici les faits sur lesquels il paraît qu'on peut compter.

Un certain jurisconsulte, nommé Kruger, qui était conseiller à Ebersdorf, et qui, peut-être, manquait un peu de jugement, avait conçu sur la personne de Christ quelques idées particulières, qui excitèrent une guerre de plume entre lui et le prédicateur de la cour de cet endroit. Comme il s'obstina dans ses vues, on lui interdit la sainte cène; et tandis que jusque-là il avait été chaud partisan de la fréquente communion, il la rejeta dès ce moment tout-à-fait. Le comte de Zinzendorf à qui il écrivit sur cette affaire, n'ayant pu lui donner raison, Kruger se rendit, en son absence, d'abord à Bertholdsdorf, puis à Herrnhout. Là il étonna tous les esprits mal affermis par une apparence de sainteté et de dévotion extraordinaires, et vu les dispositions où se trouvait déjà la majorité, il les amena facilement à rejeter la communion publique, et même toute célébration quelconque de la cène, comme cela se manifesta dès la première communion qui eut lieu après le retour du comte.

Celui-ci, qui repoussait encore toute idée quelconque d'une église nouvelle, se conduisit malgré cela en toute cette affaire, avec une grande modération; et tandis que le pasteur Rothe croyait de son devoir d'attaquer ouvertement l'erreur, et quelquefois la malice, des partisans de Kruger, le comte crut n'avoir autre chose à faire comme magistrat, qu'à se tenir entièrement tranquille, et comme enfant de Dieu, qu'à insister sur l'amour et la paix. Il commença donc par faire à Kruger lui-même, toutes les repré-

sentations possibles. Mais comme ce fut inutile, et que celui-ci déclara qu'il se croyait destiné à opérer une réforme dans Herrnhout, le comte n'eut plus autre chose à faire qu'à prier et à exposer toute cette affaire à son Sauveur. Il lui réprésenta dans d'ardentes supplications comment il ne cherchait qu'à lui amener les âmes par la voie la plus simple : qu'il ne pensait pas à approuver toutes les défectuosités des constitutions ecclésiastiques existantes, mais qu'il ne voyait pas non plus un grand avantage réel à former quelque nouvelle secte qui dégénérerait au bout de quelques années : et qu'il préférait rester dans l'église où il se trouvait, pour contribuer de son mieux à la vivifier, partout où cela lui serait possible.

Et il ne tarda pas à comprendre pourquoi Dieu permettait de telles choses. Il vit qu'elles servaient à découvrir la fausseté de la foi de ceux qui, à côté de beaucoup de paroles spirituelles et d'une grande apparence de vertu, bâtissaient cependant tout l'édifice de leur piété sur leur propre force et sur leur propre raison. Il vit en même temps que les épreuves de ce genre ranimaient les sentiments de ceux qui étaient vraiment sérieux; et que quant à lui-même, elles lui apprenaient à connaître réellement ce qu'était cette tolérance qu'il entendait tant recommander de tous côtés. Il reçut aussi l'assurance que le grain de froment qui se semait actuellement à Herrnhout et à Bertholdsdorf, porterait, en son temps, des fruits excellents.

Il continua donc à répondre à cet homme, avec douceur et par des bienfaits, à éviter toute opposition violente et tout éclat, et à pardonner à Kruger les fautes les plus cruelles qu'il pouvait commettre contre lui ; car il savait bien que cet homme n'aurait pas mieux demandé que de voir le magistrat recourir à quelque mesure sévère, qui eût pris l'air d'une persécution.

La conduite du comte, sur ce point-là, reçut bientôt le sceau de l'approbation divine. Kruger disparut de la scène au bout de peu de temps : ses idées se dérangèrent (les Frères disent, par suite de son orgueil spirituel) : et après qu'on lui eut accordé d'abord tous les soins imaginables, il fallut le transporter à Berlin, à la maison des aliénés. Il se remit, il est vrai ; mais il ne vécut encore quelques années que pour errer dans la misère ; et il mourut dans ce triste état.

Cependant la division n'avait pas fini avec lui, parce qu'il n'en était pas seul la cause. Presque tous les Frères de Herrnhout se séparèrent publiquement de l'église de Bertholdsdorf. Martin Dober, David Nitschmann (celui qui plus tard fut syndic) et Gutbier (prononcez Goutebîr), le médecin dont nous avons déjà parlé quelquefois, furent presque les seuls qui restèrent unis au comte. Pour les autres, les choses allèrent si loin qu'ils en vinrent jusqu'aux expressions les plus dures envers les hommes qu'ils avaient jusqu'alors le plus respecté. Rothe était le faux prophète de l'Apocalypse, et Zinzendorf la bête de l'abîme qui

lui avait prêté son pouvoir, pour les conduire dans des voies perverses (c'est-à-dire pour les retenir dans les formes et les pratiques de l'église nationale).

Ce premier pas fait dans leur révolution, ils ne craignirent plus de pousser l'œuvre jusqu'au bout, et de rejeter les usages les mieux établis, lorsqu'ils leur parurent être l'ouvrage des hommes. Comme ils ne voulaient rien d'une communion ouverte à tout le monde, ils ne voulurent non plus, à l'exemple des Apôtres, administrer le baptême qu'aux croyants, et ils le refusèrent par conséquent aux enfants. En général ils reconstruisaient, sous tous les rapports, tout l'édifice de la foi : et, comme on peut s'y attendre, leurs idées sur les points les plus importants, ne restèrent pas sans mélange de faux. Ils avaient tiré des profondeurs de la théosophie, toutes sortes d'idées abstruses sur la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, comme sur plusieurs autres questions de ce genre; en un mot ils étaient dans une crise qui aurait facilement pu mal tourner, si le Seigneur n'eût veillé sur eux.

Mais, on ne peut trop le répéter, sur le point capital, la résolution d'obtenir une discipline conforme à l'Écriture-Sainte, ces frères étaient fondés en raison; et le noble Christian David honorait leurs rangs de sa présence : il était même le plus prononcé de tous. Le journal de Herrnhout (qui se tenait dès lors ou par Zinzendorf ou par les siens) parle de cette époque, et de ce grand ouvrier en particulier, en y mettant naturellement la teinte du jugement de ceux qui le ré-

digeaient. « C'était pour nous, y est-il dit, un spectacle affligeant de voir ce grand témoin du Seigneur, qui avait servi au réveil de tant d'âmes, entraîné par le Séparatisme, ne plus marcher parmi nous que comme une ombre. Il n'osait plus se permettre de demeurer à Herrnhout; mais dans son zèle pour son peuple, il s'était bâti, hors de la ligne des maisons, une cabane, si éloignée des autres, qu'alors il n'était pas probable qu'en 1730 elle aurait déjà été atteinte. Il se creusa aussi un puits en propre, et protesta avec puissance, par ces actions symboliques, contre l'église qu'il rejetait, si toutefois on peut appeler église l'amas agité et confus que présentait alors Herrnhout.

« La principale différence » (ajoute ce journal, d'un ton assez singulier, et comme pour convenir pourtant que Christian David n'avait pas tous les torts), « la principale différence consistait en ceci: Christian David disait: « A quoi nous sert de hasarder notre vie, pour voir ensuite, comme nous le prédisait Steinmetz (liv. 1, p. 255), les âmes ramenées à une autre Babel, entraînées dans le Protestantisme général, et misérablement séduites? On les élève jusqu'aux cieux pour avoir quitté leurs erreurs et abandonné leur pays; on leur fait croire pour cela qu'elles sont parfaitement affermies; et en les empêchant ainsi de parvenir à la véritable conversion, qui leur manque encore à toutes, on les fait devenir deux fois enfants de la géhenne! » — M. le comte (ajoute encore le journal) *était d'accord avec lui dans le fond*, quoiqu'il espérât éviter ces maux par une

autre voie (que celle qu'entendaient les Frères de Moravie).

On voit encore plus en détail quels étaient alors les sentiments de Christian David, sur ce point, dans une lettre qu'il écrivait en 1727 à l'un de ses amis. Il s'y exprime avec véhémence sur la décadence de l'église et des ecclésiastiques, et appelle fortement à la séparation. — Il y a dissident et dissident.

Un pareil état de choses ne put rester caché au dehors, et indisposa vivement contre Herrnhout plusieurs ministres zélés même, qui ne connaissaient pas les choses à fond. On attribua le tout au comte, qui était celui qui en souffrait le plus, et qui cherchait par tous les moyens un remède à ces maux. Mais celui-ci ne perdit point le calme et la confiance en Dieu, et il plia sous l'épreuve en attendant son issue.

Cependant il ne laissait pas d'agir où il le croyait convenable; c'est ainsi, par exemple, qu'en mars (1727) il fit un essai de conciliation heureux, quoique incomplet, sur les points de doctrine en discussion. Il envoya de Dresde, où il continuait de résider, la déclaration suivante, que nous donnons en son entier, pour qu'on se fasse quelque idée de l'état des questions qui s'agitaient alors à Herrnhout.

1. Jésus-Christ, le Dieu éternel et vivant, est de nature un esprit, et invisible; il est homme quant à la figure qu'il a prise.

2. Celui qui nie le Dieu éternel et invisible, nie le Père.

[redacted]

3. Celui qui nie Jésus-Christ homme, comme Parole éternelle, qui est venue en chair, qui a habité parmi nous, et qui règne maintenant, comme homme, sur toutes choses, nie le Fils.

4. Celui qui nie le Fils, n'a pas le Père.

5. Celui qui n'a ni l'un ni l'autre est l'Antechrist.

6. L'Antechrist doit être toléré, il est vrai, aussi long-temps que Dieu le tolère;

7. Mais il ne peut être aimé ni en lui-même ni dans ses membres.

8. L'Antechrist et ses membres ne propagent pas le royaume des cieux, mais celui de Satan.

9. Je ne crois pas que Jacob Bœhme ait enseigné cette doctrine.[1]

10. Mais que ce soit qui l'on voudra, et fût-ce un ange même qui vint en forme humaine, avec toutes les apparences et les vertus d'un ange, — celui qui nie que Dieu a été manifesté en chair, prêché aux Gentils, qu'il doit être cru du monde, et qu'il est monté aux cieux, qu'il soit anathème.

11. S'il y a quelqu'un qui ne soit pas encore affermi dans cette doctrine, mais qui porte ses doutes comme une tentation, ne les communiquant qu'à ses amis en silence, on doit avoir compassion de lui et prier pour lui.

[1] Le comte entend probablement par *cette doctrine* quelque fausse doctrine particulière sur les rapports de la nature divine et humaine en Jésus-Christ. (Voy. les articles 3, 10 et 12.

12. Mais celui qui après d'innombrables prières et supplications, nie publiquement Jésus, ou veut le rendre douteux, tel qu'il nous est annoncé dans son abaissement, comme crucifié, et dans sa gloire, comme élevé aux cieux, celui-là n'est pas mon frère, mais un ennemi de la croix de Christ.

Peu après avoir envoyé cette déclaration, le comte, afin de pouvoir s'occuper plus efficacement de la position pénible des Frères, demanda au gouvernement de Dresde un congé de quelques mois, et vint s'établir à Bertholdsdorf.

Comme il s'aperçut que le pasteur Rothe n'avait fait qu'irriter et aliéner entièrement les esprits par la violence qu'il avait mise à combattre en chaire les opinions contraires aux siennes, il lui demanda s'il ne consentirait pas à ce qu'ils se partageassent la tâche entre eux deux, de manière que lui, Rothe, suivît envers ses paroissiens de Bertholdsdorf, les voies qui lui paraîtraient les plus convenables, le comte n'y intervenant que comme autorité civile, lorsque le cas le demanderait; tandis que lui-même, le comte, prendrait en main les affaires de Herrnhout, en qualité de catéchiste du pasteur, et sans détriment aux attributions de ce dernier.

Rothe y consentit : on convoqua les frères et sœurs pour le dimanche après Pâques (20 avril 1727); et on leur annonça franchement que le comte et le pasteur Rothe, n'étant pas du même avis sur la manière de conduire les esprits dans l'affaire actuelle, ils étaient

[redacted]

convenus de se partager la tâche, comme on l'a dit ci-dessus.

Dès ce moment, le comte se voua tout entier au service de cette église : il remit toutes ses affaires économiques à sa femme, et Frédéric de Watteville se chargea d'une partie de la gestion de ses biens.

Enfin, pour éviter les fréquentes allées et venues depuis Bertholdsdorf, qui était assez distant de Herrnhout, le comte fit arranger, dans ce dernier endroit, un appartement qu'il alla occuper quelques semaines plus tard, avant même que les parois en fussent séchées.

Mais sans attendre cette époque, il se mit aussitôt à l'œuvre, avec une mesure extraordinaire de patience, d'amour et de ménagements, en même temps que dans la force de l'Esprit et avec la Parole de Dieu. Il exhorta les Frères, en particulier et en public, avec des larmes abondantes ; il s'attacha à leur montrer ce qui constituait la véritable piété, et ce qui faisait le caractère d'une véritable église : et ainsi, à force de patience, de travail et de prières, mais surtout en commençant par de grandes concessions sur le point exigé par les réfugiés de Moravie, il réussit à ramener, encore une fois, l'union entre les Frères.

Ici on voit de nouveau que ceux des Frères qui ont écrit sur ces événements, et qui naturellement l'ont tous fait sous l'influence puissante de Zinzendorf, ou de leur propres vues, glissent jusqu'à un certain point sur la véritable tournure que prit cette pa-

cification, en la représentant trop comme une victoire de la sagesse et de l'attachement aux églises établies, sur des gens égarés par le Séparatisme.

Sans doute nous serions moins bien placés pour parler ainsi, si nous ne pouvions appuyer nos assertions sur des preuves que nous fournissent les propres historiens des Frères. Mais nous avons ces preuves. Car si d'un côté ils nous dépeignent le retour des Frères à la communion publique, ou plutôt à celle de Bertholdsdorf (déjà beaucoup plus pure que la généralité des autres), comme ayant eu lieu sur les simples exhortations et remontrances de Zinzendorf; et s'ils nous représentent, en quelques endroits, les arrangements de discipline qui furent conclus en même temps, comme une simple suite de cette pacification, et comme une espèce de concession en sus qu'on fit aux Frères, — tout le cours de cette histoire, et ce qui est plus encore, plusieurs déclarations positives de ces mêmes historiens, nous montrent que les frères séparés ne consentirent à participer de nouveau au culte public, même à celui du fidèle Rothe, *que sous la condition expresse* qu'on leur donnerait, à côté de cela, *une constitution indépendante, et pareille à celle des anciens Frères.* Entre autres témoignages de ce genre, voici les propres termes de l'un de ces historiens.[1]

« Mais quelque bien disposés que fussent actuellement les Frères à prendre part au culte public et à

[1] *Gedenktage, etc.,* p. 86.

[redacted]

toutes-les institutions de l'église luthérienne, ils n'en insistaient pas moins absolument sur une constitution semblable à celle de leurs ancêtres. Et lorsque le comte en venait sur ce sujet, *ils lui déclaraient nettement et sèchement*[1] *que sur ce point ils ne pouvaient ni ne voulaient entendre parler d'accommodement:* qu'il était évident que, de toute part, on manquait d'une discipline semblable, et que Luther lui-même avait déclaré aux Frères, qu'en ce point ils lui étaient supérieurs. *Que si on se faisait un scrupule de la leur accorder, ils préféraient reprendre le bâton de pèlerin, et aller ailleurs chercher de nouveau leur liberté.*» — Ceci est décisif; et le *Recueil de Budingue* (Bud. Samml.) offre un grand nombre de pièces à l'appui de ce fait.

Le comte répugnait vivement à cette concession, parce qu'il prévoyait, dans sa sagesse humaine, que l'établissement d'un ordre de choses pareil donnerait lieu « à bien des interprétations défavorables.» Mais Dieu, dont les vues allaient plus loin, se servit de la résolution inébranlable des Frères de Moravie, comme aussi des puissantes considérations sur lesquelles ils s'appuyaient, pour le faire fléchir. Contraint à examiner le sujet plus mûrement, il prit en effet une connaissance plus approfondie de ce qui concernait l'ancienne Église des Frères, et conçut alors de tout autres pensées sur ce sujet, comme il l'exprime plus tard.

[1] *Mit runden und derben Worten.*

voie de vérité et de charité qui ne fût ni plus large ni plus étroite qu'il n'était convenable ; ouverte à tous les enfants de Dieu qui voudraient marcher de concert avec les Frères ; qui n'eût rien de semblable à l'esprit de secte ; mais qui fût générale, pure, durable, et conforme en un mot à l'intention de Christ et de ses Apôtres. » « Nous demandâmes donc au Seigneur, » ajoute encore Zinzendorf, « sa grâce, son Esprit de sagesse et d'intelligence ; nous considérâmes les dons et les besoins des églises, les circonstances du temps présent et celles du passé ; les puissances de l'Esprit et celles des ténèbres ; enfin l'histoire ecclésiastique, la conduite de Jésus, celle des Apôtres, puis en particulier celle des Frères de Bohème et de Moravie, etc.... »

De tous ces éléments, Zinzendorf tira, non pas encore une constitution ecclésiastique, mais un certain nombre de règlements qui présentaient quelque chose de semblable, et qu'on soumit à l'église. Dans les dispositions de rapprochement où se trouvaient les cœurs, et vu surtout qu'on possédait déjà plusieurs des institutions désirées, et que les autres furent promises, ces règlements suffirent, dès leur publication, pour former un point de ralliement, et présentèrent comme les préliminaires de la pacification éclatante, qui fut scellée, trois mois plus tard, par une effusion extraordinaire de l'Esprit sur cette église.

Ces règlements reçurent le nom de *Statuts fraternels*. Ils furent modifiés, par la suite, à plusieurs

reprises, puis plus tard entièrement abolis, parce que les adversaires les firent considérer comme les lois d'une nouvelle secte. Plus tard encore ils ont été remplacés par de nouveaux statuts, qui sont actuellement reçus de l'église comme des ordonnances d'ordre extérieur, mais qu'on se réserve aussi de modifier selon les circonstances.

Ces premiers statuts n'étaient donc point destinés proprement à tracer des formes arrêtées de discipline, mais plutôt à exprimer les principes moraux qui devaient conduire l'église et ses membres, sous une forme de discipline future et encore à déterminer.

Sur la position de l'Église des Frères vis-à-vis des autres églises et du gouvernement, quant à sa constitution, et quant à la doctrine.

C'est ici le lieu de nous arrêter encore une fois, pour traiter un sujet que nous rencontrerons souvent dans la suite de cet ouvrage, et dont nous ne voulons nous occuper qu'une seule fois pour toutes. Nous serons obligés pour cela d'anticiper sur quelques faits : mais on en est averti; et quand nous les retrouverons sur notre chemin, nous n'aurons plus à nous y arrêter, et nous saurons les juger plus sainement.

Le comte a suivi jusqu'au bout, pour donner à l'Église des Frères la position qu'elle a prise, une

marche si graduée, et par-là même si compliquée et si travaillée, il faut dire plus encore, si pleine de subtilités, et d'une politique si raffinée, que nous renonçons absolument à le suivre dans cette partie de son œuvre. Sans doute qu'en parlant ainsi, nous sommes loin de vouloir jeter le moindre soupçon sur son intégrité; car il faut convenir, au contraire, qu'il est bien édifiant de voir une tête pareille, n'employer tout son talent que sur la défensive la plus légitime, ou du moins que dans des vues parfaitement chrétiennes; et il faut dire encore qu'on peut le justifier, jusqu'à un certain point, en invoquant de nouveau en ceci, sa position, et les circonstances du temps. Entouré, non d'une armée seulement, mais, comme dit un Psalmiste, de plusieurs armées d'ennemis, et d'ennemis qui ne s'en tenaient pas à l'attaquer avec les armes de la discussion, mais qui travaillaient à exciter contre son œuvre la sévérité des gouvernements, il crut devoir rattacher l'église renaissante des Frères à quelqu'une des religions reconnues et protégées par l'état. Quant à sa position vis-à-vis des autres églises, partagé comme il l'était, entre deux principes qui s'excluent presque inévitablement; d'un côté, un profond attachement à l'église où il était né, et une vive aversion pour l'esprit de secte; de l'autre, le besoin prononcé d'une association religieuse plus intime que celle des églises établies, il se jeta dans un système de conciliation par lequel il tâchait de tout arranger, mais où les Frères eux-mêmes eurent beaucoup de

peine à le suivre et à le comprendre, et qui ne peut en effet se soutenir jusqu'au bout. Voici quelles furent ses vues sous ce double rapport.

Quant à la *discipline*, quoique en fondant une église absolument indépendante de tout gouvernement civil ou spirituel, et qui n'est nationale nulle part, il prétendit ne s'en tenir qu'au principe de Spéner, par lequel la grande église génerale peut et doit voir avec plaisir de petites associations religieuses se former « dans son sein » (*ecclesiolæ in ecclesiâ*).

Et cependant il est évident qu'il y a bien plus que cela dans le cas de l'Église des Frères. Car Zinzendorf lui-même, qui, sous le nom injurieux de Séparatisme, a tant déclamé contre les églises disciplinées (excepté les siennes), soutient souvent, et entre autres dans une lettre assez mordante à Wesley, « que d'après l'Écriture, la cène n'est pas faite pour les impies, les incrédules, les irrégénérés, les gens dans l'état naturel, les hommes qui vivent dans le vice, ou les gens à perfection, (*perfectioners*, c'est-à-dire, des gens qui se conduisent justement au dehors, sans pourtant être convertis), etc.[1] » Comment avec cela pouvoir être ardent partisan des églises qui subsistent dans ce désordre! Comment les approuver! Comment surtout blâmer sans cesse ceux qui, comme lui, veulent faire mieux!

Quant à la *doctrine*, ce fut, et c'est bien pis encore: (car les Frères ont conservé, du moins les noms de

[1] *Bud. Samml.*, tome III, p. 842 et 843.

ces distinctions imaginaires). Zinzendorf, désireux que l'Église des Frères tout entière n'apparût au milieu de la chrétienté, que comme une vaste institution spirituelle, une confrérie ouverte à tous les enfants de Dieu, voulut pour cela conserver distinctes dans cette église, les trois branches de l'église protestante, c'est-à-dire, l'*Église des Frères* proprement dite (en tant que renouvellement de l'ancienne), la branche *luthérienne*, et la branche *réformée;*[1] chacune gardant sa confession de foi particulière, professant n'avoir point quitté son église respective, et ayant même pour surveiller son individualité vis-à-vis des deux autres branches, un préposé uniquement destiné à cela. — Jusque-là tout était bien. — Mais en même temps il ne cessa de faire faire à l'église en corps, y compris les Réformés et les Frères Moraves, des espèces de déclarations d'attachement à la confession de foi d'Augsbourg, comme cette église le fait encore (voyez Loretz, *Exposition des principes*, etc., p. 130). Or c'est là qu'il y a non-seulement subtilité, mais, pour parler nettement, contradiction, et par conséquent quelque chose *qui n'était et qui n'est pas droit.* On peut bien n'être ni Luthérien, ni Réformé; on peut aussi ne pas tenir fortement aux différences des deux doctrines; mais on ne peut les professer toutes deux en même temps.

[1] Ce sont ces trois branches que Zinzendorf appela des *tropes*, c'est-à-dire *manières* ou *formes* (d'enseignement).

Aussi verrons-nous, en son lieu, entre plusieurs autres exemples de ce genre, les Frères de Hollande refuser de répondre cathégoriquement à la sommation qu'on leur fit de se déclarer pour l'une ou l'autre des confessions, et alléguer qu'ils ne pourraient faire une confession plus claire que l'Écriture-Sainte; et qu'en fait de formulaire, ils s'en tenaient au symbole des Apôtres. Encore une fois, c'était peut-être très-bien en soi : mais dans ce cas ils ne devaient, ni ne pouvaient, se dire membres d'une église de la confession d'Augsbourg....

Du reste les contradictions se multiplient dans ce sujet; car il est très-vrai que Zinzendorf n'a jamais compromis l'église des Frères à fond, c'est-à-dire de manière à la lier *pleinement* à la confession d'Augsbourg. Malgré tout ce qu'on a pu en dire, il n'existe pas, au moins à notre connaissance, un seul acte où l'Église en corps ait purement et simplement pris cette confession pour la sienne. Les deux pièces qu'on cite à ce sujet, savoir : l'*acte notarié* de 1729 et la *déclaration de Ratisbonne*, loin de combattre notre assertion sont précisément celles sur lesquelles nous l'appuyons;[1] car que contiennent-elles? Dans la première de ces pièces, les Frères se bornent à don-

[1] Quand nous serons parvenus, dans le cours de cette histoire (liv. 13), à la dernière des pièces qui se rapportent à ces questions, nous rassemblerons en un seul groupe, l'indication de toutes les parties de cet ouvrage qui traitent de ce sujet, afin que le lecteur puisse s'en faire une idée plus complète.

ner à la confession d'Augsbourg un témoignage honorable; dans la seconde, qui d'ailleurs n'est qu'une exposition des principes personnels de Zinzendorf, le comte démontre, comme dans quelques autres pièces pareilles, l'harmonie de ses vues avec celles de cette même confession. Sont-ce là des déclarations d'adhésion? — Tout Chrétien à vues larges en fera autant, sans être pour cela de la confession d'Augsbourg.

Ce qui forme la fausseté de la position de Zinzendorf dans tout ceci, c'est qu'il voulait réunir deux objets qui ne pouvaient guère se concilier; il désirait procurer à l'Église des Frères tous les avantages qu'elle pouvait retirer de son adhésion à une confession reconnue par l'état, sans qu'elle fût pourtant liée par là, et sans qu'elle se confondît, pour le reste, avec l'église luthérienne. C'était à peu près vouloir partager un appartement avec quelqu'un, sans payer sa part du loyer; mais il y eut beaucoup de gens qui refusèrent d'entrer dans ce calcul; et Zinzendorf s'engagea par-là, lui-même et les Frères, dans bien des difficultés.

Si quelques membres de l'Église des Frères ne partageaient pas le jugement que nous portons ici sur les subtilités dont il s'agit, nous pouvons leur rappeler les dissentiments fréquents, on peut dire continuels, qui eurent lieu, selon le propre témoignage du comte, sur la plupart de ces points, entre les Frères et lui; les protestations qu'il a faites, et qui subsistent encore, contre plusieurs actes des

Frères à certaines époques où ils n'avaient pu le consulter, et où ils avaient suivi une marche plus simple, faute d'avoir jamais su entrer dans la position précise où Zinzendorf voulait les placer. Enfin nous pouvons, par-dessus tout, citer les déclarations remarquables du comte, renfermées dans le morceau suivant (*Vie de Zinzendorf*, p. 1875). C'est Spangenberg qui parle :

« Dans une conférence que le comte tint à Ébersdorf, en 1751, avec plusieurs fonctionnaires de l'église, il rappela, comme tout de nouveau, que son véritable élément était de vivre jour et nuit dans la communion avec Dieu, et de s'occuper des âmes pour leur salut; et il manifesta la pensée que l'année 1727 avait été une époque où il s'était vraiment trouvé dans la voie à laquelle Dieu l'avait appelé; il se plaignit d'avoir été, depuis lors, souvent troublé et dérangé dans cette affaire capitale de son cœur par plusieurs objets, au nombre desquels il range entre autres :

1. Les efforts nombreux, et le plus souvent inutiles, qu'il avait faits pour gagner à la cause du Sauveur certaines personnes royales ou d'un rang élevé, dont il espérait beaucoup de bien.

2. Ses rapports avec beaucoup de savants des universités, qui lui avaient pris beaucoup de temps, et qui lui avaient causé une véritable distraction; quoiqu'il ne nie pas que ces travaux n'aient été cependant de quelque utilité.

3. Les efforts qu'il avait faits pendant plusieurs

années pour *que les Frères ne recherchassent pas* les anciens droits de leur Église; puis ensuite :

4. *Les travaux qu'il s'est donné, plus tard, dans le sens contraire, pour le rétablissement de ces mêmes droits*, et très-particulièrement pour obtenir, en faveur des Frères, l'acte du parlement qui fut passé en Angleterre en 1749; enfin :

5. *Tout le travail que lui avaient donné* les tropes : (quoiqu'il ajoute qu'il a cru nécessaire de maintenir cette distinction.)

Voilà ce que nous devions dire, une fois pour toutes, sur cette *politique d'église*, comme nous l'avons appelée dès le début de cet ouvrage, qui dérangea beaucoup un Zinzendorf, et qui dérangera bien plus facilement encore des âmes moins nobles, des cœurs moins pieux, et peut-être encore plus entachés d'ambition que ce grand serviteur de Dieu.

Cela étant posé, nous ne doutons pas que, dans sa sagesse, le Chef de l'Église n'ait voulu toutes ces choses, parce qu'il tire le pur de l'impur, et qu'il lui faut même du moins mal, qu'il trouve tout fait et en abondance parmi les hommes, pour combattre le plus mal; mais par les raisons indiquées plus haut, nous passerons rapidement par-dessus les objets de ce genre, toutes les fois que nous les rencontrerons : c'étaient des remparts autour de l'Église : nous restons dans l'Église, et nous retournons à nos Frères.

Au point où les choses en étaient venues, et vu, dirons-nous encore une fois, qu'il était convenu,

ou très-décidément sous-entendu, que les Frères auraient une discipline indépendante, ceux-ci consentirent à retourner au culte public de Bertholdsdorf, et à rentrer en ce sens, mais avec une pleine réservation de leur liberté future sur ce point, dans la communion de l'Église luthérienne. Puis on fixa le 12 mai 1727 pour le jour auquel les statuts devaient être publiés et reçus des Frères, en même temps qu'on renvoya à ce jour certaines formalités, du ressort du gouvernement civil, qu'on avait différées jusques là, entre autres l'engagement d'obéissance des habitants de Herrnhout envers le comte, en tant que leur magistrat temporel.

Ceux-ci se rassemblèrent donc au jour fixé. Le comte leur tint un discours, de trois heures, plein de force et de sentiment sur le mal d'une séparation irrégulière ou poussée trop loin, et sur le but des statuts. On fit lecture de ces statuts: puis tous les habitants ayant été appelés à promettre, par un simple attouchement de main, au lieu du serment ordinaire, qu'à l'avenir ils s'y conformeraient ou quitteraient Herrnhout, il n'y en eut pas un seul qui s'y refusât, même d'entre ceux qui avaient quitté précédemment la communion publique. Un seul, après avoir donné la main, revint vers le comte, en disant: « qu'il y avait dans les statuts quelque chose qui n'allait pas, et qu'il voulait lui en parler. » — Le comte l'engagea à le faire en liberté; mais cet homme, après un moment de réflexion, ne demanda plus à rien objecter.

La commune de Herrnhout se composait alors d'environ trois cents frères et sœurs, distribués dans trente-quatre maisons. De ces trois cents, la moitié étaient des réfugiés de Moravie.

Nous ne donnons pas ici ces statuts, parce qu'ils n'ont rien de marquant, ni qui eût pu seul opérer le rapprochement des cœurs, s'il n'eût déjà été préparé par l'action de l'Esprit; nous avons déjà dit qu'ils ne contenaient guère que des maximes générales, ou quelques règlements particuliers, qui sont tous renfermés implicitement dans l'Évangile. En voici seulement quelques articles qui suffiront pour donner une idée du reste.

I. « Herrnhout ne doit pas proprement être considéré comme un bourg ou une ville naissante, mais seulement comme une institution, établie pour des Frères et à cause d'eux.

II. « Il doit se maintenir dans les rapports d'une charité constante avec tous les enfants de Dieu de toutes les confessions, ne point s'occuper à juger, ni entreprendre aucune dispute, ni controverse, avec des gens d'un autre sentiment, mais chercher à conserver dans son propre sein la pureté, la simplicité et la grâce évangélique.

III. « Celui-là n'estpas un véritable frère, qui ne confesse pas les points suivants :

« Que c'est la miséricorde seule de Dieu en Christ qui a pu agir sur lui; et qu'il ne peut s'en passer un moment: — que le plus haut degré de sainteté, supposé qu'on pût en acquérir une quelconque hors de

[redacted]

Christ et de son intercession méritoire, est une souillure devant Dieu, et n'est agréé qu'en Christ. — Celui-là encore est un faux frère, qui ne prouve pas par sa conduite qu'il désire sérieusement être délivré du péché, et devenir chaque jour plus semblable à l'image primitive de Dieu, plus dégagé de tout attachement à la créature, de toute vanité, de toute obstination, marcher comme Jésus a marché, et porter son opprobre.

« Mais celui qui réunit à la foi en Jésus une conscience pure, eût-il d'ailleurs quelque reste d'un esprit de secte, ou de fanatisme, ou quelque autre défaut dans ses manières de voir, ne devra jamais être méprisé parmi nous. Lors même qu'il nous quitterait, loin de l'abandonner nous nous regarderons comme obligés de le suivre et de le supporter avec amour, indulgence et patience, etc., etc. »

(Nous ferons encore remarquer les articles suivants, dont les premiers marquent d'une manière si frappante la gradation par laquelle cette église s'acheminait à une forme indépendante, et dont les autres caractérisent l'excellent esprit qui en gouvernait déjà les détails.)

IV. « Ceux qui veulent bien, *dans la liberté chrétienne*, prendre part aux formes du culte, telles qu'elles existent actuellement, ont toutes les raisons de ne ne pas regarder les institutions et les usages humains comme une de ces parties du service divin qui ne puissent se changer; ce sont au contraire des choses dont on use dans la liberté chrétienne, dans l'humi-

lité, par amour et par soumission, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même nous montre le moment et l'occasion d'y faire des changements. Mais dans les modifications de ce genre qui pourraient avoir lieu un jour entre nous, il faudra que tout se fasse dans la simplicité et pour l'édification.

V. « Celui qui, en d'autres lieux, n'aurait pas été accoutumé à la confession, ou qui s'en scandaliserait, ne pourra point y être obligé à Bertholdsdorf par les autorités. Mais afin de prévenir tout désordre et toute légèreté, personne ne devra se présenter à la cène dans cet endroit, sans que le pasteur le connaisse suffisamment.

VI. « L'église (ou la commune [1]) de Herrnhout, *consent, il est vrai, jusqu'à présent, à se servir de la liturgie de Bertholdsdorf*, même les Frères venus de Bohème et de Moravie, qui, comme l'indique la préface de leur livre de cantique, se servaient jusqu'ici de la liturgie réformée : et en cela cette église cherche à donner un témoignage positif qu'elle ne veut être ni sectaire, ni séparatiste, [2] ni faire consister le

[1] *Die Gemeine*, le mot a les deux sens.

[2] Les Frères pensaient-ils l'être plus tard, quand ils ont renoncé à cette liturgie ? — Sans doute que non ; et que d'autres qui font de nos jours la même chose, en rejetant des liturgies et des formes de culte qui ne leur conviennent pas, ne peuvent non plus, pour cela seul, être accusés de Séparatisme ou de faire des sectes.

Christianisme dans des observances extérieures indifférentes; *mais cependant les habitants de Herrnhout se réservent toujours leur liberté de conscience, leur lien extérieur, et tout ce que les Frères de Bohème et de Moravie se sont réservés du temps qu'ils appartenaient à l'église réformée; et ils s'en remettent, pour le maintien de cette liberté, à la protection divine.* »

VII. « Le pasteur de Bertholdsdorf devra, si on le demande, venir au devant des enterrements avec l'école jusqu'à une certaine place; et d'un autre côté, les enfants de Herrnhout devront les accompagner jusqu'au même endroit, mais sans croix ni autres cérémonies de ce genre. »

(Voici quelques autres articles qui ne concernaient que la conduite des individus dans la vie privée.)

VIII. « Des plaintes amassées pendant quelque temps, et accumulées contre un frère, ne devront pas même être entendues. Il en sera de même des plaintes portées dans l'irritation et l'agitation. »

IX. « Un commerce familier entre personnes non mariées de différents sexes est rigoureusement interdit. Les anciens sont autorisés à l'arrêter entièrement malgré les apparences et les intentions les plus saintes dont il pourrait se couvrir, dès qu'ils auraient à ce sujet le moindre scrupule. »

X. « Il ne se conclura aucun mariage sans que les anciens en soient avertis; il ne se fera point de fiançailles sans qu'ils y soient présents, ou qu'ils aient donné leur assentiment. »

Voilà quelques-uns des points dont on convint dans ce beau jour du 12 mai; beau par les grâces qui le signalèrent sur le moment, et plus beau encore en ce qu'il prépara la fusion parfaite et le baptème du Saint-Esprit, qui eut lieu trois mois après.

Le rapprochement s'étant ainsi effectué à la joie de tous, Zinzendorf renouvela avec l'église une alliance de fidélité envers le Seigneur. Tous les frères promirent personnellement, de bouche, et en tendant la main au comte, de se donner entièrement à leur Sauveur; ils témoignèrent une vive honte de leurs disputes de religion, (qu'eussent-ils fait pour des disputes d'amour-propre ou d'ambition! — hélas! il ne s'en fussent peut-être jamais humiliés!) — et ils s'accordèrent dans la résolution de les ensevelir pour jamais. Repoussant les suggestions de l'obstination, de la jalousie et d'un esprit de libertinage, ils devinrent pauvres en esprit; personne ne voulut plus penser à s'élever au-dessus de ses frères; et tous désirèrent se laisser conduire en toutes choses par le Saint-Esprit. En un mot, les cœurs furent en ce jour, non-seulement persuadés, mais entraînés et vaincus par une puissante effusion de la grâce de Notre Seigneur.

A l'anniversaire de ce jour, en 1748, le comte en parlait en ces termes: « Il y a aujourd'hui vingt-un ans que se balançait la grande question, si Herrnhout entrerait dans l'idée d'une véritable église du Sauveur, pour prendre humblement la place qui lui était assignée, ou si cet endroit formerait une nou-

velle secte, d'après la volonté et les idées d'un homme. Mais un travail puissant du Saint-Esprit décida pour l'heureuse issue que prit l'événement. C'est dès ce moment que nous avons commencé à nous occuper avant tout de nous-mêmes, et à mettre de côté toutes les grandes idées de réformation qui nous avaient agités. Ce que le Sauveur a fait dès ce jour, jusqu'à l'hiver de la même année, ce sont des choses qui ne peuvent s'exprimer. Herrnhout tout entier a vraiment présenté alors une image du tabernacle de Dieu parmi les hommes. Du 12 mai jusqu'au 13 août on n'entendit qu'allégresse et que triomphe; dès le 13 août, l'effervescence se posa pour faire place au sabbat divin.

Nous nous arrêtons ici un moment: mais nous n'avons pas même achevé tout ce qui concerne les suites immédiates de ce beau jour.

FIN DU LIVRE IV DE LA SECONDE PARTIE,

ET DU TOME PREMIER.

[redacted]

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire ancienne.

SECONDE PARTIE.

Histoire moderne.

LIVRE III. ACCROISSEMENT DE HERRNHOUT (1722—1727).

LIVRE IV. TROUBLES INTESTINS DE HERRNHOUT JUSQU'A L'ACCORD DU 12 MAI 1727.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÈME ET DE MORAVIE.

II.

HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÈME ET DE MORAVIE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1741.

PAR

A. Bost,

Ministre du saint Évangile.

TOME SECOND.



GENÈVE,

M.me SUSANNE GUERS, LIBRAIRE,

Rue de la Cité, n.° 219.

1831

Genève, Impr. de P. A. Bonnant.

[redacted]

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

L'auteur n'ayant pu revoir lui-même les épreuves de ce volume, il s'y est glissé, outre plusieurs négligences de style, quelques fautes assez importantes, qu'on est prié de corriger avant la lecture. Les plus graves de toutes sont marquées d'un astérisque (*).

Page 99, ligne 8 depuis le bas, lisez : *du nord de l'Afrique.*
105, ligne 8, au lieu de : 133, lisez : 385.
* *ibid.*, ligne 15, au lieu de : *devant les hommes*, lisez : *par-devant notaire.*
120, au tiers, après *Christ croisse*, ajoutez : *en vous.*
121, ligne 1, au lieu de : *extraordinaires*, lisez : *singuliers.*
141, ligne 6 depuis le bas, au lieu de : *exhortation*, lisez : *instruction.*
149, ligne 5, au lieu de : *nous*, lisez : *vous.*
161, ligne 7, au lieu de : 154, lisez : 155.
163, aux deux tiers, et page 173, au tiers ; au lieu de : *Bals-Revin*, lisez : *Bals-Revier.*
185, tout au bas, au lieu de : *Ils*, lisez : *D'autres.*
208, au milieu, au lieu de : 376, lisez : 367.
221, ligne 5 de la note, *Superest* à la ligne.
Ibid., ligne 8 *id.*, depuis le bas, ôtez la virgule avant *vel.*
Ibid., la ligne au-dessous, lisez : *dispersit, strenuè.*
224, ligne 7, lisez : *liv. 6, p. 85 au bas.*
232, ligne 7 depuis le bas, au lieu de : *illettrés*, lisez : *sans lettres.*

Page 235, ligne 4 du 2[e] alinéa, au lieu de : 376, lisez : 389.

* 242, ligne 4 du 1[er] alinéa, au lieu de : *mais comme*, lisez : *mais*.

270, au tiers, au lieu de : *p.* 3 *et* 4, lisez : *p.* 260.

276, ligne 3, lisez : *pour s'en convaincre*.

Ibid., ligne 4 de la note, effacez *environ*.

* 277, ligne 9, au lieu de : *cet amphigouri*, lisez : *ces subtilités*.

285, au milieu, au lieu de : *p.* 276, lisez : *p.* 267.

290, ligne 1 de la note, lisez : *toute pareille*.

* 309, ligne 4 après les signatures, au lieu de : *préparatoires*, lisez : *réparatoires*.

* 314, ligne 8 depuis le bas, au lieu de : *exactement*, lisez : *simplement*.

* 344, la ligne au-dessus de l'alinéa, lisez : *à la salle*.

346, lignes 2 et 3, lisez : *liv.* 6, *p.* 56.

350, ce qui est en note est une continuation du texte.

* 357, ligne 4 du 3[e] alinéa, à *liv.* 11 ajoutez : *p.* 283.

* 358, ligne 4, au lieu de : *liv.* 5, lisez : *liv.* 6, *p.* 51 *et suiv.*

* 363, au bas, lisez : *de se conduire bien soi-même*.

*** 408, avant-dernière ligne, au lieu de : *rêve*, lisez : *récit*.

[redacted]

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÈME ET DE MORAVIE.

Suite de la seconde Partie.

HISTOIRE MODERNE.

LIVRE CINQUIÈME.

PACIFICATION DE HERRNHOUT. (DU 12 MAI AU 13 AOUT 1727).

Les frères et les sœurs s'étant donné la main pour l'observation des statuts, on procéda à l'accomplissement des promesses d'une discipline spéciale, et on commença par élire, d'entre les Frères, douze anciens pour veiller sur la fidèle observation de ces engagements. Il paraît qu'on ne regarda les nomi-

nations précédentes que comme des mesures provisoires.

Avant de procéder à ces élections, on déclara à l'église qu'il fallait, pour ces fonctions, des hommes qui eussent bon témoignage des gens du dehors, et de la vérité elle-même; qu'aucun d'eux ne devait avoir de répugnance personnelle envers qui que ce fût, et qu'aussi personne ne devait avoir de raison de répugnance envers eux; parce qu'il fallait que toute l'église pût les respecter, les aimer et leur obéir comme à ses conducteurs. On commença par exclure du nombre des éligibles toutes les personnes lettrées ou distinguées par leur rang, afin, disent les Frères, que ces anciens fussent tous des gens simples et honnêtes, qui pussent jouir d'une confiance générale. — Peut-être aussi Zinzendorf espérait-il pouvoir mieux conduire selon ses vues des gens simples, que d'autres plus habitués à penser par eux-mêmes, ou plus influents.

En proposant les douze, on essaya, au nom du Seigneur, de mettre aussi dans leur nombre Christian David, cet instrument de Dieu si précieux et si respectable, mais chez qui il restait encore un ressentiment profond. On lui parla avec tendresse, et son cœur se fondit comme de la cire; de sorte qu'il devint tout cordial, et s'humilia de sa violence précédente. Cependant il conjura les frères de mettre plus de sérieux dans leur conduite, ajoutant que sans cela il se repentirait d'avoir retiré tant d'âmes d'Égypte et de Babel. Tous les frères expérimentés

sentirent le poids d'un pareil avertissement, et on se fit un devoir de nommer Christian David le premier en rang. Voici les noms de ces douze anciens, avec les professions qu'ils continuèrent d'exercer durant leur ministère :

Christian David, menuisier ;

G. Nitschmann, menuisier, de Zauchtenthal, âgé de soixante-dix ans ;

Melchior Nitschmann, tisserand, de Kunewalde, âgé de vingt-cinq ans ;

Chr. Hoffmann, de la société des Schwenkfeldistes ; [1]

Auguste Neisser, et Jacob Neisser, couteliers, les deux premiers habitants de Herrnhout ;

David Nitschmann, menuisier ; André Beyer, Jean Nitschmann, de Zauchtenthal ;

David Nitschmann, cordonnier ; David Quitt, et Fr. Kuhnel, tisserands, d'Oderwitz.

Dans un entretien que le comte eut avec ces douze anciens, le 19 mai, jusque fort avant dans la nuit, ils convinrent de remettre leurs fonctions plus particulièrement à quatre d'entre eux, et de déterminer

[1] C'était une société particulière, composée probablement de véritables fidèles, qui ne voulaient pas se joindre au culte public, qui avaient été persécutés pour cette raison, et qui étaient venus chercher un asile à Herrnhout. Ils se retirèrent encore cette même année, avec Hoffmann à leur tête, pour aller demeurer à Bertholdsdorf. Plus tard ils se retirèrent entièrement.

ces quatre par le sort. On y procéda le lendemain, dès quatre heures du matin; et l'on ne put s'empêcher de voir l'intervention de Dieu dans les choix qu'il indiqua; car la charge de premier ancien retomba sur Christian David, le premier évangéliste des Frères Moraves dans ce siècle; celle du second, sur G. Nitschmann, l'homme le plus âgé de Herrnhout; la troisième, sur C. Hoffmann, conducteur des Schwenkfeldistes, (mais qui fut remplacé encore la même année par un autre frère); et la quatrième, sur le jeune Melchior Nitschmann, dont la nomination fut entourée de circonstances extraordinaires. On l'avait d'abord admis au tirage comme les autres, à cause de ses grands dons; mais son nom étant sorti une première fois, on crut pouvoir, à cause de sa jeunesse, le soumettre de nouveau au sort; il sortit une seconde fois; il paraîtrait même, d'après le récit de l'historien que nous suivons ici (*Gedenktage*), qu'on se permit, même après cette seconde déclaration du Seigneur, de soumettre ce jeune frère à un troisième tirage. « Son nom, » dit l'historien, « s'étant pourtant retrouvé sans qu'on s'en doutât, parmi les douze, et le jeune garçon qui tirait les billets, ayant de nouveau nommé Melchior Nitschmann pour quatrième ancien, l'église fut pénétrée d'un étonnement profond; lui, au contraire, n'eut l'air ni surpris, ni confus, ni joyeux; mais il se borna à dire qu'il ne savait trop pourquoi telle chose arrivait, à moins que ce ne fût parce que le Seigneur prenait plaisir à avoir un serviteur bien pauvre et bien mi-

sérable. L'église, qui le connaissait et l'estimait à un haut degré, bien loin de faire aucune objection, admira les directions de Dieu, et l'honora, dès ce moment, comme son père et son supérieur, en s'efforçant d'imiter sa foi.

Dans la suite, Zinzendorf pouvait lui rendre le témoignage que voici : « Dans toute la manière dont il remplissait ses fonctions d'ancien, on voyait s'accomplir cette parole du Seigneur: « Il réussit dans tout ce qu'il entreprend. » Apaiser des divisions, ramener des égarés, dissiper des cabales, réveiller et conduire des âmes, exhorter et reprendre, inspirer une tristesse selon Dieu aux âmes légères, consoler ceux qui se repentaient, aimer les frères et leur consacrer sa vie, c'était son œuvre de tous les jours. Il priait avec un cœur brûlant, et il ne pouvait tarir dans l'oraison secrète. Il était assidu au travail, obéissant à son Maître en toutes choses, quoique extrêmement embarrassé et maladroit dans les affaires extérieures. Il avait l'esprit pénétrant, et il savait toujours l'employer, en temps et lieu, de la manière la plus convenable et avec une grande modestie. Avec cela il était franc sans légèreté, humble sans bassesse, compatissant sans mollesse, amical sans cajolerie, recueilli sans affectation, vif sans précipitation, pauvre sans paresse, simple sans être sot, riche en connaissances sans prétention à tout savoir; en un mot, il cherchait vraiment à être dans ce monde tel que le Seigneur avait été lui-même.

Le comte s'était uni à lui par un lien d'amour indis-

soluble; et quoique Melchior s'aperçût bien de cet amour particulier, qu'il lui rendait aussi, il ne s'en élevait pas pour tout cela; mais il aimait et respectait tous ses frères: il avait même coutume de dire que d'aussi loin qu'il voyait quelqu'un qui appartenait à Christ, son cœur tressaillait au dedans de lui.

Outre ces anciens, on nomma le comte *Préposé général* sur toute l'église; et Watteville lui fut associé comme aide dans ces fonctions. Le comte devait, entre autres, veiller à ce que chaque frère fût placé dans la vocation pour laquelle il avait les dons nécessaires; car à cette même époque, on nomma de nouveau [1] à toutes les charges de docteurs, d'aides, de surveillants, de moniteurs, de garde-malades, d'aumôniers, de frères-servants; [2] et selon l'usage des anciens Frères, on nomma des sœurs aux mêmes charges parmi les sœurs.

Dans le désir que chacun remplît fidèlement sa vocation, le comte tint fréquemment avec les anciens, sur tous les objets qui concernaient l'église et ses membres, des conférences qu'on appela dès lors *conférences des anciens.* On y recherchait avec soin le bien du troupeau dans toutes ses parties; et lorsque, après avoir pesé toutes choses bien mûre-

[1] On avait déjà commencé à le faire précédemment. (Voy. liv. 4, p. 365.)

[2] Nous donnerons une description des attributions de ces différentes charges au livre suivant.

ment, et dans le sincère désir de rencontrer la volonté de Dieu, on avait encore des doutes sur quelque objet, on le remettait à la décision immédiate du Seigneur, en le consultant par le sort.

Les autres frères et sœurs chargés d'autres fonctions dans l'église, étaient pareillement convoqués très-souvent à des conférences semblables.

Le 21 mai, on établit un guet pour l'endroit. Chaque habitant, depuis l'âge de seize à soixante ans, était chargé d'en faire les fonctions à son tour, et s'en acquittait en chantant en même temps quelques cantiques propres à réveiller et à édifier les habitants. On a vu, dès les premiers temps, plusieurs excellents effets de ces chants, qui ont été, pour plus d'une personne, un moyen de consolation, d'édification, ou même de réveil à la vie divine. Pour l'indication des heures, le comte composa un cantique du guet dont nous joignons, à la fin de ce livre, une traduction libre, et qui fut introduit le 6 juillet.

Les occasions d'édification devinrent toujours plus nombreuses.

A cinq heures du matin on lisait en commun une portion de l'Écriture. Quelquefois un frère, ou plusieurs, ajoutaient à cette lecture une prière ou quelques réflexions.

A huit heures et demie, il y avait un autre service de ce genre, pour les malades et les personnes âgées.

Ensuite venait, pour les dimanches, le culte pu-

blic de Bertholdsdorf, *avant* et *après* midi. Quelques mois plus tard, on substitua au service de l'après-midi de Bertholdsdorf, un service tenu à Herrnhout, appelé le service des étrangers, et dont nous allons faire mention.

Le soir, à huit heures et demie ou neuf heures, on se rassemblait, en été, dans la salle de la grande maison, et en hiver, dans l'un des appartements du comte, pour des heures de chant, dans lesquelles on communiquait aussi les nouvelles du règne de Dieu, en faisant des prières qui s'y rapportaient. Plus tard, la destination de cette heure fut aussi modifiée; comme en général les Frères se sont toujours réservé de faire, en tout temps, aux formes de leur culte, tous les changements qui leur paraîtraient convenables.

Comme les prédications puissantes de Rothe, et les liaisons que contractèrent les Frères avec les âmes réveillées de toute la contrée, attiraient le dimanche une quantité d'étrangers à Bertholdsdorf et à Herrnhout, (il arriva, par exemple, à Herrnhout, le dimanche de la Pentecôte, plus de cent personnes qui venaient pour s'édifier, et qui ne trouvèrent point de service), on résolut de répéter, l'après-midi, à Herrnhout, la prédication qui avait eu lieu le matin à Bertholdsdorf; ce qui donna lieu à ce *service des étrangers* dont nous venons de parler.

Voilà quelques-uns des arrangements qui furent pris, dès l'heureuse pacification du 12 mai: depuis ce jour, la puissance de Dieu commença à se verser

en bénédictions sur cette heureuse église, jusqu'au 13 août, où la mesure des grâces fut absolument comblée. Le 2 juillet (visitation de la Vierge Marie [1]), il y eut dix grands services pour Bertholdsdorf et Herrnhout. Schwedler[2] prêcha à l'église de Bertholdsdorf. Et comme il y avait une telle affluence d'auditeurs qu'il s'en trouvait plus de mille hors de l'église, Rothe prêcha en même temps devant le temple, sur le cimetière. L'après-midi, la même scène se répéta à Herrnhout: Schwedler y annonca de nouveau la Parole, et ce fut sur la place publique; tandis que le comte tint trois assemblées successives dans la salle de la grande maison, qu'il fallut vider deux fois à cause de la quantité des auditeurs. La première fois il prit pour texte: « Si nous marchons dans la lumière, de même qu'Il est dans la lumière, nous avons communion avec lui.[3] » La seconde: « Repentez-vous et vous convertissez, afin que vos péchés vous soient pardonnés.[4] » Et la troisième: « Si tu savais quel est le don de Dieu, etc. [5] »

Christian David avait élevé en hâte, devant la maison commune, une espèce d'échafaudage qui dut servir de chaire à Schwedler, et depuis lequel cet ardent serviteur de Christ annonça la parole jus-

[1] Les Luthériens ont conservé plusieurs des jours de fêtes des Catholiques, en retranchant les idées superstitieuses que l'église romaine y avait attachées.

[2] Voy. 2me part., liv. 3, p. 357.

[3] 1 Jean IV, 7. [4] Act. III, 19. [5] Jean IV, 10.

que fort avant dans la nuit, à des foules de peuple qui étaient venues de tous les villages voisins. — Après lui, encore, le comte commenta le cantique: « O Seigneur, ta Parole divine, etc. » — Dans le courant du même après-midi, vers le soir, le ministre Schæffer vint aussi tenir un discours qui produisit une vive impression, et pendant lequel il se passa une chose assez remarquable. Comme il parlait avec force de la victoire que la foi donne au vrai Chrétien sur le péché, un prédicateur étranger fit circuler au milieu de la foule, comme objection, ces mots de l'Écriture, que « le juste péche pourtant sept fois le jour.[1] » Schæffer qui ne l'avait pas entendu se trouva cependant traiter cette même objection d'une manière victorieuse, ce qui causa un grand étonnement parmi le peuple. — Après toutes ces choses, on eut encore, dans la salle, un entretien cordial, et comme une récapitulation de tout ce qui s'était passé. — « Allons, » dit un frère, « nous avons eu aujourd'hui un jour apostolique; il faut nous attendre aussi à des souffrances apostoliques. »

Le soir Schwedler s'en retournant fort tard chez lui, s'agenouilla sur une hauteur devant Herrnhout, et bénit cet endroit avec une effusion étonnante, et comme par un pressentiment particulier; car il ne l'a jamais revu.

Chaque jour amenait alors de nouvelles grâces.

Le 9 juillet, on aperçut chez tous les habitants de

[1] Prov. XXIV, 16.

Herrnhout un mouvement extraordinaire. Les âmes déjà si bénies, sentaient, par cela même, qu'elles ne l'étaient pas encore au degré qu'elles ambitionnaient. Comme les vagues de la mer sont encore en mouvement après même que l'orage a cessé, on voyait, ajoute le journal de cet endroit, « que la fraternité avait encore peine à s'établir dans sa plénitude, et que presque personne ne trouvait moyen d'employer avec succès son don pour les autres. »

Le comte continua donc d'autant plus à se faire tout à tous, et à traiter chacun suivant ses besoins et son genre. Il s'appliqua, pendant plusieurs jours, à visiter tous les frères : il se faisait accompagner quelquefois de l'un ou de l'autre d'entre eux, suivant qu'il voyait que la confiance régnait plus pleinement entre quelques-uns ; et ce fut là le commencement de ces petites sociétés qu'on appela des bandes. C'étaient deux ou trois âmes ou plus, qui se réunissaient plus particulièrement entre elles au nom de Jésus, pour s'entretenir avec une entière simplicité de leur état spirituel, pour s'exhorter, se reprendre et prier ensemble. Le comte se fit assister des autres ouvriers et ouvrières de l'église pour classer tous les frères et sœurs en de pareilles bandes, qui devaient ajouter un nouveau lien à tous ceux qui rapprochaient les frères, et favoriser leur accroissement dans la grâce. Et comme on mêlait souvent ces bandes, en faisant entrer dans l'une, tels frères et sœurs qui auraient appartenu précédemment à une autre, il ne restait ainsi personne qui n'eût successi-

vement occasion de faire servir au bien de tous les autres, les grâces qu'il pouvait avoir reçues.

Le 16 juillet, le comte fit une prière accompagnée de torrents de larmes qui produisit un effet extraordinaire, et qui contribua encore pour beaucoup à préparer les grandes choses qui devaient bientôt avoir lieu.

Le 22 juillet, les Frères Melchior Nitschmann, Schmidt, Dober, Christian David, Augustin Neisser, et plusieurs autres encore, firent entre eux une alliance particulière par laquelle ils s'engagèrent à se rendre souvent ensemble sur le Hutberg[1] pour y élever leur âme au Seigneur par des prières et des cantiques, et à s'exercer dans la soumission fraternelle, de manière que tous se conformassent à tout ce qui semblerait bon à l'un d'entre eux, dès que ce serait selon le Seigneur. Le premier cantique qu'ils chantèrent fut: « Notre vie est dans les cieux: » — et cette nouvelle association produisit encore un grand réveil.

Le même jour le comte partit pour la Silésie, sans s'en laisser détourner par l'avis, qui lui était parvenu le jour auparavant, que les autorités de ce pays avaient ordre de l'arrêter.

Avant son départ il fit promettre à quelques frères de veiller avec sollicitude sur le grain de semence qui commençait à germer, et d'en favoriser le développement autant que possible, en continuant avec

[1] Colline près de Herrnhout (prononcez *Houtberg*).

[redacted]

soin les heures de chant et de prières. Les frères s'y mirent effectivement en toute simplicité; mais bientôt on trouva meilleur de faire de ces heures des heures d'entretiens fraternels, où ce n'était pas un seul qui parlait, mais où chacun pouvait entretenir les autres, selon son expérience et sa foi, sur tel ou tel passage de l'Écriture.

Cette église faisait donc ses expériences; on essayait, on tâtonnait; mais c'était sous la direction du Seigneur, qui ne se laissait pas sans témoignage pour prévenir toute fausse direction, même revêtue des apparences les plus spirituelles; car il s'en présentait de telles.

On vit par exemple un seigneur, qui avait été depuis peu puissamment touché par la grâce, en venir, dans un zèle qui n'était pas encore suffisamment éclairé, à prêcher l'amour comme la base du Christianisme, en le détachant en quelque sorte de sa racine, la foi au Rédempteur. On lui répondit que, sans doute, la charité était le grand fruit de l'Esprit, mais qu'elle devait être placée dans l'ordre où la plaçait St. Pierre,[1] comme une conséquence de la foi et de la piété; et qu'il fallait planter un arbre avant d'en vouloir des fruits.

Il y avait une autre personne d'une tournure d'esprit contentieuse, et qui cherchait continuellement à soulever des disputes; mais cette église naissante n'en voulait plus, et le Seigneur donna aux Frères

[1] 2 Pierre I, 3, 7.

la sagesse nécessaire pour se conduire envers cette âme avec humilité et douceur, soit pendant, soit après les assemblées.

Comme Christian David, Melchior Nitschmann, et Martin Dober s'entretenaient un jour sur la meilleure manière possible de diriger les entretiens généraux, le premier proposa de lire de suite la première épître de St. Jean, afin, disait-il, d'ouvrir davantage les canaux de la charité. On annonça ce projet à l'assemblée, et cette seule annonce fit tout de suite une profonde impression. Les déclarations pleines d'amour, auxquelles cette lecture donna lieu, augmentèrent ensuite puissamment la confiance et l'amour mutuel des Frères, de sorte que l'œuvre de Dieu fit en ces jours des pas extraordinaires. Les restes de soupçons, d'envie, de scandales, disparurent; la tendance de tous les cœurs se dirigea vers le ciel, dans l'humilité, et en conséquence les rapprocha toujours davantage; les propres volontés se perdirent; ce qui n'avait été que des étincelles d'amour fraternel, devint des flammes, et tout ce qui se présentait finit par en alimenter l'éclat. Était-ce du bien, il y brillait; était-ce du chaume et du foin, il y brûlait; et le feu ne faisait que s'accroître. Enfin, il arriva encore des lettres du comte qui achevèrent d'exciter ce grand réveil; et le 4 août il revint lui-même de Silésie, rapportant de ce pays toutes sortes de bonnes nouvelles, et surtout une traduction de l'*Histoire des Frères de Bohème et de Moravie.*

Ce n'était qu'un extrait de la grande histoire de

[redacted]

Comménius, que le comte avait connue précédemment, et qui, alors déjà, avait surmonté en lui, comme on l'a vu (liv. 4, p. 382), la répugnance prononcée qu'il avait éprouvée si long-temps à donner aux Frères leur ancienne discipline. Ce simple abrégé produisit à ce moment chez les Frères en général, l'effet que l'ouvrage même avait produit chez le comte. « Nous entendîmes ces choses, » dit un frère de Moravie, « pour la première fois; et avec d'autant plus de joie, que tout cela représentait tous nos principes, nos sentiments et nos arrangements. Nous y vîmes le doigt et les merveilles de Dieu, et fûmes, en quelque sorte, « baptisés de l'esprit de nos pères sous leur nuée. » Leur esprit revint sur nous, il se fit en ces jours, parmi les Frères, des signes et des miracles: et il y avait une grande grâce parmi nous et dans toute la contrée.

Depuis lors il ne se passa plus un jour dans lequel l'église n'ait ressenti quelques puissances particulières de la grâce divine. Voici ce qu'on en trouve dans le journal :

Le 5 août, le préposé de l'église (le comte), passa toute la nuit avec douze ou quatorze frères, et visita Hennersdorf et Bertholdsdorf; ce qui fut en bénédiction à différentes personnes. A minuit, on tint sur le Hutberg, une grande assemblée de prières. On commença par le cantique : « Mon âme a son repos dans le sang de Jésus! » — Et de grand matin, on entonna le verset: « Voici l'éternelle lumière. »

Le 6 août et tous les jours suivants de cette se-

maine, on ressentit dans les heures de chant du soir une force singulière et entraînante de la grâce divine.

Le 8, Christian David partit, accompagné de Melchior Nitschmann, pour Sorau, avec des lettres pour une comtesse qui s'y trouvait, de même que pour les ecclésiastiques de l'endroit et pour plusieurs autres frères; et, en outre, avec la prière de vouloir bien y exposer au ministre, qu'on regardait comme un homme très-solide, les scrupules qui lui restaient encore sur certains points; car il paraît que le but propre de David, en s'éloignant de Herrnhout à ce moment, était d'éviter de s'y trouver au temps de la communion, qui devait se célébrer bientôt à Bertholdsdorf, et sur laquelle il éprouvait encore des scrupules, parce qu'on y admettait indifféremment les croyants et les irrégénérés. Nous ne devons pas nous lasser de faire remarquer que l'Église des Frères a fini par entrer pleinement, au moins en principe, et quant à sa constitution particulière, dans les vues de ce fidèle témoin. (Voy. tome I, p. 387).

Le dimanche 10 août, le ministre Rothe fut saisi, dans l'assemblée qui se tenait à Herrnhout, d'un mouvement extraordinaire; il se jeta comme hors de lui-même, à genoux devant Dieu; et l'assemblée tout entière, se prosternant avec lui, éprouva quelque chose de pareil. Une suite non interrompue de chants, de prières, de pleurs et de supplications, prolongées jusqu'à minuit, continua l'œuvre, déjà si avancée, de la pleine réunion des cœurs; tous les

obstacles s'aplanirent; ceux des Frères qui refusaient encore de participer à la communion générale, achevèrent de fléchir; une personne, entre autres, qui faisait la prophétesse, et que l'on ne pouvait tenir pour telle, parut rentrer dans la sobriété spirituelle, et en général on vint à bout de tout ce qu'on tenta. Rothe passa la nuit à Herrnhout; le lendemain il écrivit au comte une lettre pleine de feu, où il annonçait qu'il pensait prendre la cène avec sa maison le mercredi suivant, 13 courant, et où il invitait tous les habitants de Herrnhout à s'y rendre avec lui.

Comme cette cène était la première qu'on devait prendre depuis le renouvellement de l'union, et après s'en être éloigné depuis si long-temps, on résolut de traiter cette sainte cérémonie avec plus d'attention et de scrupule qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et d'en faire une occasion et un moyen de pousser les âmes toujours plus avant dans la communion spirituelle de leur Sauveur. On décida d'examiner sérieusement tous ceux qui s'y présenteraient pour la première fois, jeunes ou vieux, et de ne leur accorder l'admission, (que les Luthériens appellent la *confirmation*), qu'après un résultat satisfaisant de cet examen. On composa à cet effet un certain nombre de questions sur lesquelles on devait s'entretenir en particulier avec les personnes qui se présenteraient pour la cène, et auxquelles elles devaient ensuite répondre devant toute l'Église.[1]

[1] Voici quelques-unes de ces questions :

Les deux personnes qu'il s'agissait cette fois de recevoir à la cène, étaient deux jeunes sœurs. Elles furent appelées à un entretien sérieux avec le comte,

1. Avez-vous éprouvé en votre âme ce que c'est que l'attrait du Père? (Jean VI, 44).

2. L'avez-vous toujours suivi?

9. Dieu a-t-il fini par saisir votre âme, au point que vous ayez senti son efficace et qu'elle vous ait soumis?

10. Qu'avez-vous éprouvé alors?

13. Savez-vous ce que c'est que la foi?

18. Qui doit glorifier Jésus dans votre cœur?

20. Comment devez-vous vivre?

25. Voulez-vous vous retirer de Jésus quand vous aurez à souffrir, ou voulez-vous persévérer avec lui dans les afflictions?

27. Comment pourrez-vous persévérer au milieu de tous les attraits de la chair?

28. Comment voulez-vous vaincre le tentateur?

30. Que voulez-vous faire dans les tentations, quand vous n'aurez ni vue ni sentiment?

36. Que voulez-vous faire quand vous aurez commis quelque chute?

37. Comment voulez-vous faire tant de bien, étant pauvre et misérable?

38. Croyez-vous que Christ soit encore plus fidèle aux siens, qu'eux à lui.[1]

43. Serez-vous fidèle jusqu'à la mort?

---

[1] On reconnaît à cette faible expression ceux qui n'ont osé admettre la doctrine de l'élection. Sommes-nous donc fidèles, nous, à quelque degré que ce soit? Et que deviendrions-nous, si Dieu n'était que *plus* fidèle que nous : s'il ne l'était pas inébranlablement? (voy. Jér. XXXI,

puis avec une des principales ouvrières des sœurs; puis présentées ensuite au pasteur Rothe, qui les reconnut capables de participer à la cène.

Dans l'assemblée du soir, un docteur anabaptiste de Hongrie s'exprima avec beaucoup de dureté sur les questions qu'on avait préparées pour la confirmation. Peut-être avait-il en vue quelques côtés vraiment faibles de ces questions, comme pouvait être, par exemple, la trente-huitième, sur laquelle nous faisons nous-mêmes une remarque. On pria le Seigneur de rendre salutaire à l'église tout ce qu'on avait pu trouver d'utile dans ses avertissements; et cet homme parut touché et humilié de cette conduite.

Le 12, le comte, en qualité de préposé de l'église, fit une visitation par tout Herrnhout, pour sonder les esprits dans une grande charité, et pour les préparer à la cène du lendemain.

Le soir, tous les frères et sœurs signèrent les statuts; et les deux sœurs que nous avons mentionnées plus haut, répondirent, en présence de toute l'église, aux questions qu'on leur présenta; ce qui devint le moyen de la conversion de plusieurs âmes, et qui émut profondément toute l'assemblée. (On remarquera que cette cérémonie se fit devant l'as-

---

3; XXXIII, 20—26. Lam. III, 22, 23). Mais il faut le répéter: au fond, ces Chrétiens éminents croyaient certainement à l'élection de grâce, quoiqu'ils reculassent devant quelques points de vue de cette vérité, à cause des abus qu'en font trop fréquemment ceux qui la connaissent mieux.

semblée de Herrnhout, et non devant l'église de Bertholdsdorf). Les deux sœurs passèrent la nuit en prières.

Puis arriva enfin cette fameuse cène du 13 août, dont nous ne pouvons concevoir toutes les suites qu'en nous souvenant de tout ce que l'Église des Frères a fait depuis lors, et en réfléchissant que c'est ce jour qui peut être regardé comme son véritable jour de naissance. Le jour de l'arrivée des deux premiers réfugiés avait été comme le jour de sa conception, et le 12 mai le commencement des travaux de son enfantement.

Voici, d'après le journal de Herrnhout, comment se passa ce jour à jamais célèbre dans les annales des Frères.

« Avant de partir pour l'église, on commença par un discours sur la nature et le but de la communion. En chemin, chacun s'entretenait tour à tour avec différents frères; par-ci, par-là, on en voyait deux ou trois se rapprocher plus étroitement; et ceux qui s'étaient méconnus renouvelaient une alliance d'amour et de fidélité.

« A l'église tout se trouva dans l'attente de quelque bénédiction extraordinaire. On commença par le cantique: « Dégage-moi, Seigneur, de tous liens, etc., » et ce chant seul déjà ébranla et convertit un impie qui était venu pour assister comme spectateur. Ensuite Rothe prononça sur les deux sœurs qu'on admettait à la cène, une bénédiction vraiment apostolique, confirmée par l'église avec une profonde im-

[redacted]

pression; puis toute l'assemblée s'abattit devant Dieu en prières, et se mit à chanter au milieu d'un attendrissement qui finit par des sanglots: « Nos cœurs prosternés devant toi, etc. » A peine pouvait-on distinguer si cette assemblée pleurait ou chantait: et le tout se passait avec un sentiment si entraînant, que le pasteur de Hennersdorf, qui administrait la cène (parce que Rothe voulut aller avec l'église à la table du Seigneur), ne savait ce qu'il voyait ni ce qu'il entendait.

Après le chant, (continue toujours le journal), plusieurs frères prièrent dans la force de l'Esprit, présentant au Seigneur la souffrance générale qui avait travaillé l'église jusqu'à ce jour, et surtout l'incertitude où l'on se trouvait encore sur la conduite à tenir pour satisfaire entièrement ceux qui avaient quitté la maison de servitude (les Frères de Moravie et de Bohème): on reconnut que les sectes et les séparations n'étaient pas dans l'Esprit du Seigneur, et qu'on avait besoin d'être conduits par lui-même. « Nous priâmes donc ce Dieu, notre Sauveur, comme des enfants, mais avec instance, de nous enseigner la vraie nature de son église, et de nous faire marcher, quant à la constitution extérieure, de manière que nous fussions conservés sans tache et sans reproche, de sorte que nous ne restassions pas seuls, mais que nous portassions du fruit, en n'abandonnant ni la fidélité que nous lui avions jurée, ni l'obéissance à sa Parole, ni la charité fraternelle que nous devions porter à tous. Nous lui demandâ-

mes aussi de nous préserver de toute erreur qui ternirait l'éclat de sa grâce, afin que personne d'entre nous n'abandonnât la doctrine du sang de la croix pour chercher son salut en quoique ce fût qu'il croirait trouver en lui-même. Nous lui présentâmes aussi la position critique de nos frères du voisinage,[1] et tant de centaines d'âmes qui avaient été réveillées par notre moyen, mais dont les unes étaient entrées dans des voies détournées, et d'autres ne voulaient pas se soumettre à la discipline de l'Esprit, et ne recherchaient plus que le savoir. Et après avoir senti vivement qu'une étonnante onction était répandue sur nous tous, et que nous n'étions plus éloignés de notre Dieu, nous le priâmes avec certitude de foi qu'il voulût bien bénir aussi nos deux anciens, Christian David et Melchior Nitschmann, absents dans une bonne intention, et qu'il daignât les attirer dans notre communion, et leur faire goûter quelque chose de ce que nous éprouvions.

« Le comte fit ensuite, comme préposé de Herrnhout, une confession au nom de toute cette paroisse; puis l'absolution générale ayant été donnée par le pasteur,[2] nous prîmes la cène du Seigneur avec un mélange inexprimable de confusion, de joie et d'amour; et nous nous retirâmes à midi « passablement hors de nous-mêmes. » Nous passâmes le

[1] Probablement des frères souffrant pour l'Évangile.

[2] C'est une pratique luthérienne.

reste du jour et les suivants, dans une joie douce et paisible, — et nous apprîmes à aimer.

« Lorsque Christian David et Melchior Nitschmann revinrent, le 28 août, ils nous demandèrent aussitôt ce que nous avions donc fait le 13, avant midi? Qu'ils étaient alors à Sablat, dans la maison des orphelins; qu'à dix heures ils s'étaient sentis poussés extraordinairement à la prière; qu'ils étaient montés au grenier, s'étaient prosternés devant le Sauveur; et que là ils avaient été pénétrés d'un souvenir étonnamment doux de l'Église de Herrnhout, qui leur avait fait verser des torrents de larmes. Qu'en leur vie ils ne s'étaient sentis si heureux, et qu'ils s'étaient demandé ce que faisait leur église, si elle se doutait bien de la grâce qui leur était donnée? (Or nous avons vu que, dans ce même moment, elle priait pour eux!) — Leur étonnement et leur joie furent d'autant plus vifs, quand on leur raconta les grandes choses qui venaient de se passer. »

Nous voilà arrivés au bout de la plus grande crise de cette église, ou plutôt au bout de sa crise capitale et décisive. Nous y trouverons sans doute encore de l'agitation, du tâtonnement et quelques conflits d'opinions: mais Herrnhout n'en a pas moins pris sa forme: et tout ce qui suivra n'est plus que son développement.

Comme il importe de se faire, de ce moment décisif, des idées aussi justes que possible, et que

deux récits d'un même événement sont très-propres à en présenter un tableau plus complet, nous insérerons ici une lettre que Christian David écrivait sur ces événements à l'ancien intendant du comte, Heitz, qui resta toujours un de ses meilleurs amis. Cette pièce est d'ailleurs intéressante sous d'autres rapports, puisque rien n'est si propre à nous représenter l'intérieur d'une église, que ces détails familiers et individuels qu'on ne trouve guère que dans des lettres. Et enfin, comme l'église renaissante des Frères ne se présente pas entièrement de la même manière à l'époque actuelle, qu'elle le fit dix ou quinze ans plus tard, il est bon de la bien connaître dans ses différentes périodes. — Cette lettre est un coup d'œil général que reporte Christian David sur tout ce qui se passait à Herrnhout, depuis 1722 jusqu'à la fin de 1727. Elle est sans date, mais probablement de l'année 1728.

Lettre de Christian David.

« A J. G. Heitz, notre cher frère en Jésus-Christ, bien-aimé de nous tous, ancien de l'église avec nous !

« Je vous souhaite d'avoir une part vive et puissante aux grandes grâces de nos temps, et de voir encore des yeux de votre chair, la gloire de Dieu telle qu'elle nous a été promise et donnée à Herrnhout.

« *Frère chéri, affranchi du Seigneur !*

« Ce que j'ai vu et entendu, ce que j'ai reconnu et éprouvé en mon cœur, des merveilles et des grandes choses que Dieu a faites en nos temps, envers moi

et envers l'église, depuis que vous nous avez quittés, je vous l'annonce, afin que, vous aussi, vous ayez part avec nous à cette manifestation magnifique de la grâce de Jésus-Christ.[1]

« L'œuvre du Seigneur, ici à Herrnhout, a avancé depuis le premier jour jusqu'à présent sans s'arrêter, et avec bénédiction, au milieu de toutes les épreuves; quoiqu'elle n'ait pas marché selon nos vues et nos pensées, mais selon que le Seigneur l'avait résolu dans son conseil éternel. Il a plu au Sauveur de nous laisser arriver toutes sortes de tentations pour nous purifier, pour nous éprouver et pour affermir notre élection, afin que nous pussions lui être présentés comme une épouse pure, qui lui restât unie à jamais. Oui, pour que l'alliance qu'il a faite avec nous subsistât encore, et que son propos arrêté quant à nous fût accompli, il fallait toutes sortes d'achemi-nements, et qu'une chose en amenât une autre, jusqu'à ce que nous devinssions peu à peu, et en dépit du diable et du monde, une Église visible de Dieu, comme la chose est maintenant sous les yeux.

« Quant à ma personne, je préfère me glorifier de

[1] On peut se rappeler ici ce que nous avons dit (tome I, p. 251) du style de Christian David, et de la manière dont il s'était formé. On voit aussi, en outre, par plusieurs expressions de cette lettre, et par le fait de l'attachement de Christian David à Heitz, qui était Calviniste prononcé, que Christian lui-même était un de ceux qui avaient été affermis sur la doctrine de l'élection de grâce.

ma faiblesse, afin que la puissance de Christ agisse en moi. Satan a demandé plusieurs fois à me cribler, et Dieu a permis que cela lui réussît aussi plusieurs fois pour m'humilier. Mais ma foi n'a point défailli, et, comme un soldat de Christ, j'ai vaincu par sa grâce en souffrant, et j'ai gardé le champ de bataille, j'ai bien ressenti encore les traits de l'ennemi et ses tentations en la chair, et le penchant à vouloir être quelque chose; jusqu'à ce que j'aie appris aussi que la grâce du Seigneur doit me suffire, cette grâce dont je n'étais déjà que trop indigne. Par ces tentations le Seigneur a voulu me garder et non me perdre, afin que j'apprisse à croire que la vigilance, la prière et l'humilité sont des choses d'une haute nécessité. Le Seigneur soit loué pour toutes ses faveurs, sa bonté et sa fidélité, et de ce qu'il a fait contribuer toutes choses à mon plus grand bien, parce que je l'aime; il en a fait de même pour mes frères. O le fidèle Sauveur, qui nous garde avec tant d'amour! C'était afin que nous restassions en lui, et que nous ne nous laissassions plus détourner de la simplicité, qu'il nous a ainsi laissé expier notre curiosité. Mais il nous a préservés secrètement, de manière que personne n'a remporté, de toutes ces tentations, un dommage de longue durée. Toutes nos erreurs n'ont fait que nous frotter les uns contre les autres, afin que nous pussions mieux être appliqués, comme des pierres précieuses et vives, au bâtiment du nouveau temple, et nous présenter nous-mêmes, par amour, et dans la puissance de Christ, pour ce nouvel édifice;

et afin que Dieu pût demeurer, marcher, entrer et sortir parmi nous, pour nous bénir et nous faire du bien.

« Nous avons maintenant aussi reconnu que ceci est la vraie grâce de Dieu, savoir celle dans laquelle nous nous trouvons : ... car la grâce actuelle nous humilie, nous donne la paix, nous affranchit, nous encourage dans toutes les tribulations, nous donne la patience pour les défectuosités et les imperfections, nous modère dans nos paroles, nous rend inébranlables vis-à-vis des ennemis, miséricordieux envers les faibles et les errants, soumis à nos supérieurs, fermes et fidèles dans la prédication de l'Evangile, clairs et unis dans nos discours et dans nos vues, simples dans la conduite, sans affectation envers autrui, bons et sincères dans le commerce avec les frères, soigneux dans la direction et l'enseignement des âmes, francs et nets dans la correction fraternelle, doux dans l'exhortation à l'exemple de Christ et des Apôtres : quant à la fidélité extérieure, scrupuleux, comme si nous étions sous la loi; dans l'intérieur, libres et contents; universels et égaux dans l'amour fraternel; nous faisant tout à tous, quant aux diverses directions de Dieu sur les individus : prêts à rendre raison de notre foi à tout le monde qui nous demande compte de l'espérance qui est en nous.[1] — Du reste nous ne nous contentons pas,

[1] Quelle idée ne peut-on pas se faire d'une église où des

(comme nous l'avons appris) de savoir être rassasiés et avoir faim, être dans la disette et dans l'abondance, et cela aussi bien pour le corps que pour l'âme; mais nous nous reconnaissons indignes, hors de Christ, de toutes choses; et nous ne désirons que de souffrir avec lui, moyennant sa grâce, et d'être baptisés du baptême dont il a été baptisé. Mais c'est là une manière de penser que le Saint-Esprit seul peut enseigner aux hommes. Et de cette manière personne ne peut nous faire, ni nous ôter grand'chose; car nous nous réjouissons lorsque nous sommes jugés dignes de porter un honorable opprobre, et de souffrir toutes sortes de choses pour l'amour de Jésus. Nous voyons notre élection dans les marques de ses clous, et cela nous adoucit toutes choses, et nous donne joie et courage dans le Seigneur.

« Les causes principales de tout ce que Dieu a permis qui nous arrivât sont les suivantes. Vous savez, cher M. Heitz, que mon esprit était enclin à vouloir connaître toutes sortes de choses, et que plusieurs de mes frères étaient aussi dans ces dispositions. Or, M. Rothe et d'autres frères n'aimaient pas cela; et voilà qui fit toutes sortes de divisions, et nous mit en mauvaise réputation auprès de plu-

artisans, et en assez grand nombre, écrivaient ainsi! Nous en verrons encore d'autres exemples aussi frappants. Des églises de ce genre n'ont pas besoin de prouver aux Chrétiens que c'est leur devoir de se joindre à elles : celles d'alors avaient assez à faire à contenir la foule de fidèles qui demandaient à s'y jeter.

[redacted]

sieurs, dont nous perdîmes la confiance; jusqu'à ce que nous vîmes qu'il fallait marcher avec prudence, et qu'il valait mieux ne jamais manger de viande que de scandaliser son frère faible pour qui Christ est mort.

« Après donc que le comte eut vu ces choses, et que Rothe n'avançait rien, parce qu'il était partial, tandis que lui, le comte, ne l'était pas, et qu'il avait reçu de Dieu le don de tout mettre au clair, il nous prit tous les uns après les autres. Cela dura trois jours, pendant lesquels il nous nourrit abondamment. Il nous exposa toute l'économie de Dieu; comment le Seigneur avait parlé aux pères, puis ensuite manifesté son Fils; comment il avait traité les hommes avant la loi, sous la loi, et sous l'Évangile :[1] jusqu'à quel point il fallait savoir les choses qui tiennent à l'extérieur, et expérimenter les intérieures, — et ainsi de suite. La paix se rétablit, et cela dura environ deux ans, pendant lesquels l'église s'augmentait constamment. J'allais, selon ma coutume, toutes les années en Moravie, pour y fortifier dans le Seigneur les âmes cachées qui le connaissaient ou le cherchaient.

« Dans le même temps il y avait en Silésie, et dans notre voisinage, un grand réveil.[2] Mais à Herrnhout

[1] Depuis ici nous faisons quelques courts retranchements et nous resserrons la lettre, mais en conservant cependant presque partout les propres termes de Christian David.

[2] Comme on a pu le présumer déjà par plusieurs des

l'ennemi cherchait à en endormir quelques-uns, qui faisaient tourner au profit d'une sécurité charnelle le repos extérieur. Nous qui n'étions pas encore exercés, nous ne connaissions pas encore bien l'ennemi. Le premier feu de l'amour s'éteignit; les nouveaux-venus attendaient beaucoup de charité des premiers, qui n'en avaient pas beaucoup, mais seulement un grand savoir. Ceux-là s'en fâchaient; il n'y avait plus ni ordre, ni discipline; M. Rothe n'avait pas le don de la maintenir, et ne demeurait pas parmi nous; le comte non plus; et d'ailleurs il désirait ménager M. Rothe. Voilà où nous en étions à Herrnhout, la quatrième année depuis notre sortie du pays.

« Dans ce temps vint M. Kruger, comme vous savez, un homme qui avait de singulières idées. Mais comme il montrait une piété extraordinaire, les âmes peu exercées l'admiraient. Et comme j'aimais beaucoup les gens qui menaient une vie sainte, et que j'avais la conscience d'avoir perdu mon premier amour, je le reçus comme un ange de Dieu, et crus que Dieu l'avait envoyé ici pour mon salut, et pour celui de beaucoup d'autres; ce que je pense encore à présent. Car quoiqu'il ait fait une mauvaise fin, quant à sa personne, parce qu'il n'était décidément pas pur, cependant il m'a plus apporté de profit que de dommage, en ce que j'ai été exercé, et ai

détails qui précèdent, (voy. entre autres les prédications souvent citées de Schwedler, tome I, p. 356).

fait par son moyen bien des expériences en bien des choses. J'ai appris à voir quelles œuvres apparentes les puissances des ténèbres et de l'imagination pouvaient produire; mais aussi comme ces œuvres s'envolaient en cendres au feu de l'épreuve; et comment ce n'est ni la sainteté de nos œuvres, ni de répéter constamment que Dieu est amour, qui est quelque chose, mais que c'est l'humilité sincère d'un cœur pécheur, altéré de la justice, qui est valable devant Dieu.

« Kruger parvint presque à diviser entièrement la commune. La plupart de ceux qui étaient le plus exaltés par lui, se tenaient dans une attitude indécise et dans l'hésitation, jusqu'à ce que le feu de l'épreuve commença, et que M. Kruger perdit la tête. Alors ce fut fini. — En attendant nous nous sommes bien attaqués les uns les autres par les côtés les plus sensibles, et nous nous sommes rendu la vie bien amère.

« Après que cela eut duré ainsi trois mois, et que chacun eut pu voir, au milieu de toutes ces épreuves, qui était fondé ou non, le comte vint à Herrnhout avec amour, et dans un esprit d'impartialité, comme il l'avait fait deux ans auparavant, pour rapprocher de nouveau les cœurs. Cela donna occasion de penser à un arrangement, que nous autres, Séparatistes, nous avions demandé nous-mêmes. Cet arrangement remit toutes choses à leur place; mais ceux qui n'étaient pas purs furent manifestés, et s'en allèrent.

« Nos petites expériences de quatre ans apprirent au comte et à ses aides à nous faire des statuts, conformément à l'idée qu'ils se faisaient d'une véritable église de Dieu ; et on put prévoir, dès ce moment, tout ce qui conviendrait aux besoins futurs de cette église.

« 1° Après que les statuts furent faits, on élut douze anciens qui devaient tenir le gouvernail de l'église.

« 2° On établit entre les frères et les sœurs toutes sortes de charges, comme docteurs, assistants, etc.

« 3° On fixa différentes heures d'édification. Le matin, les frères qui ont le don d'enseigner, prennent une portion de la Parole de Dieu, et parlent successivement. Le soir on a une heure de chant, dans laquelle le comte explique aussi un passage qu'on a choisi pour l'objet particulier de la méditation du lendemain.

« 4° Nous avons des *bandes*, pour les hommes, les femmes, les gens mariés, et les non mariés, etc.

« 5° Nous avons aussi des agapes (repas d'amour), soit pour l'église entière, soit pour quelques bandes en particulier.

« 6° Nous avons des jours particuliers de prière et de jeûne, où nous nous rappelons plus spécialement toutes les grâces de Dieu, où nous lui sacrifions louange, et lui payons nos vœux.

« 7° Nous avons un guet que tous les frères tiennent successivement.

[redacted]

« 8° Nous avons pris entre frères un arrangement[1] pour qu'il y ait continuellement, jour et nuit, quelques prières qui s'élèvent à Dieu, de la part de l'église, afin que le feu brûle toujours sur l'autel.

« 9° Nous avons des assemblées particulières.

« Quant au dimanche, de sept à huit, tous les hommes se rassemblent chez M. le comte, où nous nous entretenons des choses qui regardent plus particulièrement notre sexe et nos devoirs de maris, de pères, etc.

« De huit à neuf, ce sont les veuves qui se réunissent ainsi.

« Ensuite nous allons à l'église.

« L'après-midi, de deux à trois, réunion des frères non mariés,

« De trois à quatre, des femmes mariées,

« De quatre à cinq, des sœurs, filles,

« De cinq à cinq et demie, des orphelins.

« Nous allons tous ensemble à la cène, et nous ne prenons avec nous personne qui ne soit vraiment converti.[2]

« Tous les jours, il y a des conférences :

« Le lundi avec les anciens et les garde-malades;

« Le mardi avec les aides;[3]

[1] Nous en parlerons bientôt.

[2] Sauf erreur. (*Note du traducteur.*)

[3] Ce sont là encore des choses qui ne s'arrangèrent qu'après le 13 août, mais très-peu après, et dont nous parlerons bientôt.

« Le mercredi avec les docteurs;

« Le jeudi avec les surveillants;

« Le vendredi avec les moniteurs;

« Le samedi avec les serviteurs.

« Les femmes ont aussi les mêmes charges entre elles, sauf celle de docteur.

« Voilà, mon cher M. Heitz, en peu de mots, nos arrangements intérieurs. Il y a ici, à Herrnhout, jusqu'à trois cents frères et sœurs, qui, en partie cherchent encore, en partie ont déjà trouvé. Je reste dans l'espérance et dans la foi, votre fidèle,

« Christian DAVID. »

Le comte composa, en septembre, sur cette naissance spirituelle de Herrnhout, un cantique dont nous donnons ici un extrait en prose.

« Ames élues dans le Zoar de Herrnhout! Dans nos demeures si pauvres, vous reposez à l'ombre de Jésus! — Vous tairez-vous? ou rendrez-vous témoignage? Ah! vous savez ce qui convient à des âmes que le Sauveur a retirées de l'esclavage! »

« Vous cherchiez à secouer le joug de la loi pour porter celui de l'amour: et la grâce vous apparut, la grâce vous fléchit, vous saisit, vous fit entrer dans la nacelle. Les vagues se changèrent en autant de sources: et au milieu d'un océan de souffrances, vous trouvâtes souvent des îles couvertes de gras pâturages. »

« Chanter, prier, lire des livres, c'étaient tout de choses

que faisaient nos pères depuis cent ans, et ils s'endormaient en paix. Nommer Dieu sans le connaître, prêcher Christ sans l'avoir, c'est le moyen d'être enterré honorablement. (Luc XVI, 22.) »

« Mais que de lumières se sont déjà consumées ! Que de visages ensanglantés n'ont pas déjà paru devant Jésus ! Quel héros chrétien, dès qu'il s'élève plus haut que la nature et la morale, n'est bientôt relégué avec les balayures du monde ? »

« Herrnhout ! petit lieu obscur ; Tu as, pour le moment, la paix au dehors : mais, dis-moi, les douleurs de la croix ne sont-elles pas plus douces encore ! Les liens sont le triomphe du Chrétien. Notre Nitschmann [1] dans les chaînes, chante et souffre à l'envi. »

« Soyez-en sûrs, mes frères, des orages et des combats nous attendent. Jésus n'a encore jamais fermé les yeux à l'un des siens avant qu'il ait lutté: la Bohème et la Moravie peuvent en rendre témoignage. Le monde peut avoir pitié d'un nourrisson ; mais un jeune homme, on le ceint, et on le conduit où il ne voudrait pas. »

« L'heure sonnera aussi pour nous : — qu'elle vienne, si le Seigneur le veut ! C'est la croix qu'on se fait à soi-même qui est pesante ; celle de Jésus est légère. Nous sommes des Chrétiens qui nous préparons à régner un jour dans la gloire avec le Seigneur, et ici-bas à souffrir avec lui. »

« C'est pourquoi, o Herrnhout, édifice du Seigneur,

[1] Il était alors en prison en Moravie, depuis 1726, et il y mourut en 1729. (Voy. tome I, p. 355.)

fonde-toi sur la grâce, teins tes poteaux de sang. Jésus! tu enflammes le cœur de quiconque te connaît. Tu nous as aimés dans notre misère : bénis donc tes affranchis, tes rachetés. »

« Herrnhout ne doit subsister qu'aussi long-temps que l'œuvre de tes mains y prospérera. Que l'amour nous unisse jusqu'à ce que nous soyons prêts à être salutairement répandus de toute part comme un sel de la terre! »

« Sois, Seigneur, avec notre confédération : fais-nous briller comme une lumière dans cette heure du soir. Et vous, mes frères! vous le savez : celui qui persévère peut se coucher comme dans un lit de repos, au milieu des haches et des tortures. »

Nous ne finirons pas ce livre sans ajouter encore le récit d'un événement qui se rattache étroitement, par sa date et par sa nature, à tout ce qui précède : c'est le réveil qui eut lieu parmi les enfants de Herrnhout et de Bertholdsdorf quelques jours après le 13 août.

On a remarqué en général, et il est facile de le concevoir, que lorsqu'il se manifeste chez les adultes de grands mouvements de la grâce, les enfants même s'en ressentent volontiers. Nous en avons vu quelque chose en racontant le grand réveil qui eut lieu en Moravie en 1724 (tome I, p. 325).

Nous en trouvons un plus grand exemple à l'époque où nous sommes parvenus. Dans le même temps où l'église de Herrnhout était dans une si

grande fermentation, c'est-à-dire depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août, les enfants ressentirent quelque chose de tout pareil; et quand, le 13 août, l'église eut reçu les bénédictions que nous avons racontées, peu de jours après les enfants éprouvèrent aussi une sorte de baptême de l'Esprit. Voici le détail de ces intéressants événements.

Il y avait à Bertholdsdorf un institut de jeunes filles qui comptait alors neuf élèves de l'âge de neuf à treize ans : le comte allait les visiter tous les deux jours pour leur tenir une heure d'édification, mais, pendant long-temps, sans voir de fruits positifs de conversion, comme il s'en plaignait avec douleur à la comtesse.

Enfin il se manifesta cependant chez elles quelques mouvements de ce genre le 26 mai 1727, après un discours plein de chaleur que leur avait tenu le comte. Et le 6 août, les grâces de Dieu éclatèrent d'une manière extraordinaire, non-seulement sur les jeunes filles de l'institut, mais sur la généralité des enfants de Herrnhout et de Bertholdsdorf, à l'occasion des grâces que reçut une jeune fille nommée Kühnel, étrangère à l'institut, et simple habitante de Herrnhout. Ce jour-là cette jeune fille, de l'âge de onze ans, qui demeurait chez ses parents, parvint à la vivante connaissance du Seigneur, après un combat de trois jours,[1] et passa la plus grande

[1] Il n'y a qu'un chemin pour arriver à Dieu, c'est Christ. Mais si nous parlons pratique et expérience, nous serons

partie de cette heureuse journée à annoncer les vertus de son Rédempteur, en oubliant là-dessus totalement le manger et le boire.

contraints de reconnaître que parmi ceux-mêmes qui se fondent sur Christ, il y a décidément des manières très-diverses de prendre ou de suivre ce chemin, et d'arriver à un état fixe de conversion. N'y eût-il même qu'une seule de ces voies qui fût la directe, c'est une vérité de fait qu'il y en a plusieurs qui arrivent au même but final, et que les enfants de Dieu parviennent à la régénération, les uns par des joies, les autres par un sentiment plus particulier de l'amour de Dieu, d'autres par des combats de prières, d'autres par une attention scrupuleuse et humble à garder ses commandements. Ces voies, plus ou moins indirectes, et, sans aucun doute, plus ou moins conformes à la parfaite vérité, varient avec les temps, les lieux, les sectes diverses. A l'époque dont nous parlons, on fatiguait beaucoup les âmes (mais quelquefois on obtenait ensuite des fruits très-solides) en leur enseignant à ne pas se croire converties, jusqu'à ce qu'à la suite d'un combat de prières ardentes, elles eussent reçu, de manière ou d'autre, l'assurance qu'elles étaient passées de la mort à la vie : et l'Église des Frères partageait alors en général les vues de ce genre.—Mais n'oublions pas ce que sont les Frères d'alors, et professant ces vues-là, qui ont fondé l'œuvre dont nous donnons l'histoire, qui ont été martyrs pour le nom de Christ, qui passaient leurs jours et leurs nuits dans la prière, qui ont fourni les missionnaires les plus étonnants qu'ait jamais eus l'Église chrétienne, et qui, en un mot, nous ont présenté la copie probablement la plus ressemblante qui ait jamais existé, de la vie des Apôtres. Il faut donc bien qu'avec de pareilles

[redacted]

Le réveil de cette jeune fille s'était préparé depuis quelques mois. Sa mère était morte le 2 mai, dans une grande joie, et comme voyant déjà le soleil de justice. Dès lors ce décès était resté constamment devant les yeux de sa fille, et finit par produire chez elle un sentiment si profond, qu'elle passa trois jours, et surtout la dernière nuit jusqu'à une heure, en prières et en larmes, qui furent tout d'un coup suivies d'une joie inexprimable. Elle réveilla son père qu'elle croyait endormi, mais qui avait tout entendu, et lui dit : « Mon père! je sens maintenant que je suis un enfant de Dieu! maintenant je sais ce que ma mère a éprouvé, et ce qu'elle éprouve encore ! »

Elle ne se borna pas à raconter à son père la grande miséricorde qui lui avait été faite ; sa bouche dut le témoigner à ses amies, et elle le fit avec une telle force, que celles-ci furent entraînées dans les mêmes sentiments. On en nomme particulièrement quelques-unes qui, dans la suite devinrent des ouvrières fidèles et distinguées dans l'église.

Pendant le même temps, et très-probablement par suite de ce réveil de Herrnhout, le Seigneur allumait un feu pareil à Bertholdsdorf. Le comte y

œuvres, ils aient mieux connu, en résultat, le véritable amour qui les produit, que ceux qui, tout en se croyant plus éclairés, portent moins de fruits. (Voyez Matthieu VII, 20.)

avait fait venir un maître d'école, très-simple mais très-pieux, dont Dieu bénit les travaux. Le 18 août, toutes les jeunes filles de l'institut furent saisies d'un mouvement extraordinaire de l'Esprit, et elles passèrent la nuit entière en prières.

Depuis ce jour on aperçut une action continuelle du Seigneur sur les enfants des deux endroits; voici ce qu'en rapporte le journal de Herrnhout.

« Le 23 août, il se manifesta parmi les enfants des deux sexes un tel esprit de prière qu'on ne pouvait les entendre sans la plus vive émotion : et dans leur assemblée, en particulier, il éclata un mouvement extraordinaire, par le moyen de cette Susanne Kühnel qui devient tous les jours plus fidèle et plus sérieuse.

« Le 26 août au soir, il y eut encore une assemblée des enfants qui fut extrêmement bénie.

« Mais ce fut surtout le 29 août, depuis dix heures du soir, jusqu'à une heure de la nuit, que les filles des deux endroits firent entendre sur le Hutberg des prières et des chants qui ravirent tous les cœurs. — Dans le même temps, les jeunes garçons étaient en prière en d'autres endroits. On manque de paroles pour décrire la puissance de l'action de l'Esprit sur ces enfants. Ces jours furent, pour Herrnhout, de véritables jours de noces, où l'on s'oubliait entièrement pour ne penser qu'aux délices d'en haut, et pour languir d'y arriver. »

Quant au réveil des jeunes garçons en particulier, nous pouvons rapporter le récit qu'en donne un frère

qui, à cette époque, était lui-même un de ces enfants.

« Nous avions alors, dit-il, pour maître d'école un homme droit et sérieux, qui portait ses élèves dans son cœur. Jamais il ne manquait, quand l'école était finie, de se mettre à genoux avec nous, et de nous recommander au Seigneur Jésus et à son esprit, pour le temps que nous passerions hors de l'école. Arriva le moment où Susanne Kühnel fut réveillée par le Seigneur, et où, poussée par le Saint-Esprit, elle se rendait si fréquemment, et surtout le soir et la nuit, dans le jardin de son père, pour demander au Seigneur sa grâce, la vraie conversion, le salut de son âme, en offrant à Dieu des prières ardentes avec beaucoup de larmes. Comme ce jardin était contigu à l'aile de la maison où nous demeurions, et que nous n'étions abrités que par un simple toit de bardeaux, nous entendions très-bien ses prières, soit en allant nous coucher, soit même dans nos lits. Cela fit sur nous une telle impression, que nous ne pûmes plus nous livrer au sommeil avec la même indifférence qu'auparavant, et que nous demandâmes à nos maîtres de sortir avec nous les soirs suivants, pour prier. Et voilà comment, jusqu'à la fin d'août, au lieu d'aller nous coucher comme de coutume, nous nous rendions sur les lisières qui séparaient les champs, ou dans des buissons, pour nous prosterner devant le Seigneur, et lui demander notre conversion. Notre maître d'école y vint quelquefois avec nous : et quand il avait cessé de prier, et qu'il fallait s'en retourner, nous allions encore, l'un ici, l'autre

là, ou deux à deux, pour nous jeter de nouveau à genoux, et pour prier à part. Je me rappelle encore tous les endroits où nous allions ainsi de préférence, et que nous avons mouillés de bien des larmes.

« Il y avait huit à dix jeunes garçons qui étaient alors réunis sous le nom d'orphelins, et qui furent particulièrement pénétrés de l'Esprit de Dieu dans cette occasion. Ils avaient assisté comme spectateurs à la cène du 13 août; et pour ma part, je ne puis attribuer le grand réveil qui se manifesta à Herrnhout, parmi les enfants, qu'à l'admirable effusion du Saint-Esprit qui eut lieu alors chez les grands, qui se communiqua dans le même moment, comme on l'a vu, même dans un grand éloignement, aux frères Christian David et Melchior Nitschmann, — et qui sûrement vint aussi toucher nos cœurs. »

Voilà ce qu'était Herrnhout à la fin de 1727.

Oh! s'ils avaient toujours ce même cœur pour me craindre et garder mes commandements, afin qu'ils prospérassent eux et leurs enfants à jamais! [1] — Oh! si nous avions nous-mêmes un cœur semblable, — et des églises pareilles!

[1] Deut. V, 29.

[redacted]

VERS DU GUET DE HERRNHOUT.[1]

Imitation de l'allemand.

Huit heures ont sonné. Herrnhout! pense toujours
Aux huit qui, seuls, dans l'arche ont trouvé leur recours.

C'est *neuf* heures. Jésus a guéri dix lépreux.
Des neuf ingrats fuyons l'exemple malheureux.

La *dixième* heure est là. C'est l'heure du repos:
Reposons en Jésus, même au sein des travaux.

Onze heures ont sonné. La grâce du Sauveur
Encore à l'onzième heure est offerte au pécheur.

Il est *minuit*. Minuit, Chrétiens! y pensez-vous?
C'est à cette heure-ci qu'apparaîtra l'Époux.

Frères, il est *une* heure! Et du sein de la nuit,
Souvent aussi pour l'âme, un nouveau jour nous luit.

En hiver.

Deux heures ont sonné. Que l'esprit et le cœur,
Tous deux soient consacrés à servir le Seigneur!

En été.

Deux heures ont sonné. L'étoile du matin
A-t-elle dans nos cœurs versé son jour serein?

En hiver.

C'est *trois* heures. Conserve, o sainte Trinité,
L'esprit, l'âme et le corps en vraie sainteté!

[1] Voyez p. 9.

En été.

C'est *trois* heures. Le jour paraît à l'horizon.
Que le jour de Jésus brille en chaque maison!

C'est *quatre* heures. Partout où trois ne sont qu'un cœur,
Ils sont quatre : avec eux est Jésus le Seigneur.

C'est *cinq* heures. Chrétien! prends garde à ton salut!
Cinq vierges seulement atteignirent le but.

Six heures ont sonné. Voici venir le jour :
Mon travail est fini : veillez à votre tour.

FIN DU LIVRE V.

LIVRE SIXIÈME.

TABLEAU DE HERRNHOUT EN 1727.

Avant de continuer le récit des événements qui concernent cette église, maintenant parvenue à un certain degré de consistance, nous arrêterons un moment le cours de son histoire, pour présenter un tableau de son état intérieur, et de l'esprit qui l'animait : nous tâcherons, en quelque sorte, de ne plus écouter seulement des historiens, mais de nous rendre à Herrnhout même, afin de voir les choses de nos yeux, de vivre parmi ces frères, d'assister à leurs différentes assemblées, d'entendre parler les Christian David, les Linner, les Dober, et de suivre, autant que possible, ces hommes bénis de Dieu dans leur conduite journalière, et jusque dans les détails de leur vie ordinaire.

Pour atteindre ce but, nous aurons à citer quelques faits sur lesquels nous devrons revenir un peu plus tard. Mais une anticipation de ce genre, que nous ferons toujours remarquer lorsqu'elle aura lieu, ne peut nuire à la clarté de l'histoire, et on sent qu'elle est inévitable. Plusieurs traits détachés, répandus dans le cours d'un long récit, n'auraient pas

présenté le tableau que nous désirons offrir au lecteur.

Les sources dont nous tirons les matériaux de ce livre sont :

1° Les arrangements de discipline qui eurent lieu dans les temps qui précédèrent, ou suivirent de près le 13 août, — et quelques autres institutions religieuses.

2° Quelques détails sur quatre des hommes les plus distingués de l'église, à cette époque : Melchior Nitschmann, Martin Linner, Matthieu Linner, et Martin Dober, avec plusieurs lettres de ces frères ; et quelques mots sur le pasteur Rothe qui fut, comme on l'a déjà vu, pendant les premières années de cette église, un de ses membres et un de ses ouvriers les plus distingués.

I.

ARRANGEMENTS DE DISCIPLINE.

Quoique les différentes charges que les Frères avaient établies entre eux depuis quelque temps ne paraissent pas, selon la lettre de l'Écriture, avoir été instituées par les apôtres, elles ne sont pas si loin peut-être qu'on le penserait, de pouvoir revendiquer cette autorité. Paul distingue avec une sagacité remarquable des dons et des fonctions que d'ordinaire on serait tenté de confondre presque

[redacted]

entièrement;[1] et c'est en partant d'une distinction pareille que Zinzendorf pensa devoir rechercher dans toute l'église les dons de chacun pour lui donner, ou plutôt pour lui faire remarquer, les fonctions auxquelles il était par cela même appelé. Ces diverses charges n'étaient donc autre chose, dans le fond, qu'une répartition extrêmement sage des diverses fonctions pastorales entre plusieurs, soit pour le soulagement des pasteurs effectifs, soit parce que chacun de ces aides subordonnés, s'appliquant à une branche et à un don particulier, pouvait y mettre plus de soin et de perfection qu'un seul qui eût été chargé de tout, et qui d'ailleurs n'eût jamais possédé tous les dons.

Voici comment Zinzendorf s'exprimait à ce sujet:[2] « Qu'on ne puisse cumuler toutes les fonctions sur un seul, c'est ce qui n'a pas plus besoin de preuve qu'il n'est besoin de démontrer que le pied ne sert pas à manger, la main à courir, ou les yeux à entendre. *Dieu*, dit l'Écriture, *a établi chaque membre dans le corps*, etc. S'il faut, par exemple, qu'un esprit naturellement doux, qu'un caractère tranquille et amical, s'occupe à découvrir et à surveiller les fraudes du cœur humain, il en sera troublé, et outre cela il sera trompé mille fois. Si, d'un autre côté, un homme pénétrant et sévère est chargé d'exhorter, il n'y a plus de fin aux disputes, et les exhortations n'ont pas d'effet, ou en ont un mauvais.

[1] 1 Cor. XII, 5, 10, et 27—30.

[2] *Bud. Samml.*, tome II, p. 76.

Mais si c'est ce dernier qui découvre, et le premier qui traite la chose, on réunit la vérité et la charité, etc.... »

Voici maintenant l'énumération des charges diverses qu'on avait établies en conséquence de ces principes.

1. Le comte et le baron de Watteville, comme son assistant, étaient *préposés* généraux sur tout ce qui concernait l'église. A ce sujet on ne peut s'empêcher de faire l'observation que ces deux laïques (car ils l'étaient encore) à la tête d'une église, présentent un trait de la dissidence et de la spiritualité la plus élevée qu'on puisse imaginer en ce genre. Et quoiqu'un pareil ordre de choses offre l'apparence de l'irrégularité, il nous paraît avoir été au contraire entièrement apostolique; car dès que l'église avait choisi ces deux hommes pour ses conducteurs, et qu'ils en avaient les dons, ils n'étaient plus laïques qu'aux yeux du monde et pour la forme, mais c'étaient eux qui étaient les véritables anciens; et, comme on vient de le dire, les autres fonctionnaires étaient des aides subordonnés.

2. Au-dessous de ces deux préposés, quoique cependant avec l'autorité que l'Écriture donne à cette vocation, étaient les anciens ou pasteurs proprement dits. Nous avons vu (p. 4 et suiv.), qu'on en avait élu douze, puis peu après, quatre d'entre eux, pour être plus particulièrement à la tête des affaires. Leurs attributions étaient, comme celles des préposés, très-générales, et revenaient surtout à

[redacted]

surveiller chacun des ouvriers qui leur étaient subordonnés.

3. Les *aides* étaient leurs plus proches adjoints. Ils devaient seconder les anciens et les préposés en toute espèce d'œuvre relative à l'église, et leur servir comme de main et de pied en toute rencontre.

4. Les *surveillants* devaient, comme le porte le nom, veiller, sévèrement et sans égard aux personnes, sur tout ce qui se passait dans l'église, avoir l'œil ouvert de tous côtés, en même temps que la bouche close. Lorsqu'ils apercevaient quelque chose qui n'était pas conforme à l'esprit de Christ et à l'ordre de l'église, ils ne devaient pas même commencer par avertir celui qui se trouvait en faute, (parce qu'ils n'étaient pas censés avoir le don de présenter les avertissements avec la sagesse, le ménagement, ou la force, exigés pour cette fonction); bien moins encore devaient-ils publier indiscrètement ce qu'ils pouvaient avoir observé; mais ils allaient le dénoncer en confidence à l'un des moniteurs.

5. Les *moniteurs*[1] étaient des personnes qui avaient plus particulièrement le don de présenter des avis et des remontrances avec charité et compassion, en même temps qu'avec gravité. D'un côté ils

[1] Ce mot se prend ordinairement dans quelques acceptions qui ne sont pas précisément celle qu'il doit avoir ici. C'est, si l'on pouvait employer cette expression, celle d'*avertisseur* qu'il doit représenter : la description de cette charge le fera mieux comprendre.

devaient avoir constamment devant les yeux ce que le Sauveur a le droit d'attendre des siens; de l'autre, ils devaient se rappeler avec sympathie la faiblesse et la pauvreté de leurs frères, afin que ceux qui auraient commis quelque faute, reçussent sans chagrin et sans résistance, les avis que leur donnait la charité, et qu'ils entrassent dans les voies de la repentance et de l'amendement.

6. Les *garde-malades* devaient visiter les malades tous les jours, veiller à ce qu'on en eût soin, et à ce qu'ils reçussent les secours nécessaires de la médecine : ils devaient encore, lorsque le cas l'exigeait, les veiller eux-mêmes la nuit. Ils s'attachaient surtout à connaître par des conversations amicales, l'état spirituel des malades; et lorsqu'ils le croyaient nécessaire, ils en faisaient leur rapport aux anciens. En un mot, ils devaient pourvoir à ce qu'aucun malade ne manquât de consolations, de conseils et de secours, ni pour le corps ni pour l'âme.

7. Les *aumôniers* devaient s'enquérir des besoins des pauvres, chercher à leur procurer du travail, leur donner des conseils, et lorsque c'était nécessaire, leur procurer des secours au moyen de la caisse des pauvres, que l'on gouvernait avec une stricte économie.

8. Enfin on appelait *frères servants* les personnes employées au matériel qu'exigeaient les agapes, les assemblées, etc.

Comme la séparation des deux sexes était un principe fondamental et invariable de la discipline des

[redacted]

Frères, la plupart des charges que nous venons d'indiquer étaient remplies pour les femmes par des femmes; celles-ci n'étaient exclues que des fonctions publiques.

Quant aux fonctions de prédicateur, ce fut pendant quelques années encore, le pasteur de Berthelsdorf qui les remplissait; mais dans les assemblées journalières qui se tenaient dans la salle de Herrnhout, on admettait également, à la prédication, des frères illettrés, pourvu qu'ils eussent une connaissance de la vérité conforme aux Écritures et selon la piété, le don et l'onction nécessaires pour édifier, et qu'en conséquence de ces dons, l'église leur eût donné vocation à enseigner et à exhorter.

Quant aux arrangements intérieurs et aux diverses *formes du culte*, on se rappellera ce que nous en avons dit en différentes occasions, et surtout au commencement de ce volume.

L'église ayant été divisée plus tard, du côté des hommes et des femmes, en différents *chœurs*,[1] selon l'âge et certaines autres conditions des individus qui les composaient, on adressait, dans les premières années, à chacune d'elles, le dimanche, entre les services généraux, une courte homélie ou exhortation particulièrement applicable à cette classe : et ainsi

[1] C'est ainsi qu'on appela dès lors ces grandes classifications, qu'il ne faut pas confondre avec les *bandes*, et autres petites associations.

ce jour était sanctifié au Seigneur d'un bout à l'autre, avec des applications continuelles aux circonstances spéciales de chaque membre de l'église.

Dans les commencements, on ne prenait la cène que tous les trois mois : mais les bénédictions qu'on y éprouva excitèrent chez les Frères un désir général de la prendre plus souvent; et dès 1731 l'église la célébra tous les mois. Dans les jours qui la précèdent, les anciens et les aides s'entretiennent avec chacun des membres qui veulent y participer; et si on ne les trouve pas en état de s'y présenter, on leur conseille de s'en abstenir pour cette fois. — Après la cène, l'église se réunissait dans la salle des assemblées de Herrnhout, et là, les frères entre eux et les sœurs entre elles, se donnaient le baiser de paix, suivi de quelques chants qui exprimaient l'amour fraternel qui les unissait.

Les *bandes* dont nous avons déjà parlé quelquefois (voy. p. 13), étaient un moyen de bénédiction d'un genre particulier et bien précieux, en ce qu'elles exerçaient les frères à une entière franchise et à une pleine confiance mutuelle. Elles avaient lieu à certains jours fixés de la semaine. Un petit nombre de frères, rapprochés par une communion d'esprit plus particulière, s'exposaient réciproquement leur état spirituel sans dissimulation, et se trouvaient par-là dans le cas de se donner tour à tour des avis, des conseils et des exhortations salutaires. Les enfants même avaient des heures de ce genre, et en éprouvaient les bénédictions d'une manière

sensible.[1] — Puis ceux des frères qui présidaient ces bandes, se rassemblaient ordinairement le dimanche, pour se communiquer les observations auxquelles elles avaient donné lieu.

Un autre moyen très-béni par lequel les membres de l'église furent unis toujours plus étroitement entre eux pendant les premières années, furent les *visites* journalières dont on chargeait alternativement les frères et les sœurs les plus avancés. Ils allaient de maison en maison, et en saluaient les habitants par l'indication d'un passage de l'Écriture, choisi pour cela, et qui devait faire l'objet des méditations de chacun pendant le jour, puis celui de la prédication du soir. Ces passages furent appelés la *parole du jour*, et s'imprimèrent, dans la suite, d'avance pour toute une année.

La *sépulture* des habitants de Herrnhout avait lieu d'abord au cimetière de Berthelsdorf; mais comme il devint trop petit, que le chemin pour s'y rendre était pénible, et, ajoutons tout simplement, que tout dans Herrnhout tendait de plus en plus à l'indépendance ecclésiastique, on établit, en 1730, au pied du Hutberg, un cimetière particulier pour la commune. — Aux enterrements, les parents ne portaient point de deuil, et, l'église entière accompagnait les défunts au cimetière, en chantant des cantiques, dans la

[1] C'est une pratique qu'on trouve aussi chez les Méthodistes, et dont les effets heureux seront attestés par tous ceux qui ont pris part à ce genre de réunions.

douce attente de leur future résurrection à l'image du corps glorifié de Jésus. »

Les différentes affaires de l'église se traitaient dans les diverses *conférences* des ouvriers de l'église : pour des affaires plus générales, on convoquait un comité des habitants les plus marquants, qui portait le nom de *conseil d'église :* dans le cas douteux, on décidait par *le sort.*

Nous avons aussi parlé du *guet.* Chacun se faisait un plaisir, quel que fût son rang, de le faire régulièrement à son tour, et d'édifier l'église en chantant des versets de cantiques.

Nous terminerons cette partie de notre description de Herrnhout, par rapporter la belle institution de la *prière continuelle* qui s'établit dès lors dans l'église et qui subsiste encore. Après les grâces que l'église venait de recevoir, quelques frères et sœurs pensèrent qu'il serait bon de fixer, pour la prière, quelques heures spécialement consacrées aux intérêts généraux de l'église, et au souvenir des grâces que Dieu venait de lui faire. D'ailleurs les relations de l'église s'étendant de jour en jour, on demandait de toute part aux Frères leur intercession pour des hommes souffrants, prisonniers, éprouvés par de fortes tentations, ou malades. Enfin, et surtout, on pensa que, comme sous l'ancienne alliance le feu ne cessait de brûler sur l'autel et ne devait jamais s'éteindre, de même la prière des saints devait sans cesse monter au Seigneur, dans une église qui est un temple de Dieu, où il a allumé le feu véritable

de son Esprit. Et comme le Seigneur avait donné aux Frères abondamment de quoi brûler sur cet autel de la prière, en les comblant de grâces et de bénédictions, ils sentirent que c'était leur devoir de se prosterner sans cesse, jour et nuit, devant son trône, pour lui offrir des sacrifices de louange et de reconnaissance.

A tous ces motifs de ne point se relâcher dans la prière se joignait le souvenir des terribles épreuves par lesquelles l'église venait de passer, et qui l'avaient mise à quelques doigts de sa ruine, puis les premiers symptômes de persécution et de redoutables complots contre l'église qui commençaient à éclater.

Voici comment le journal de Herrnhout parlait de ces choses, sous la date du 22 août 1727.

« Ces jours nous sentîmes tous ensemble combien il était nécessaire que l'église, qui se trouvait dans son enfance, et qui avait en Satan un vieil adversaire, qui ne sommeillait ni jour ni nuit, exerçât sans interruption, envers lui, une sainte surveillance, et eût sans cesse des sentinelles en prières. Nous résolûmes, pour cela, d'allumer entre nous le feu d'une prière continuelle, quoique résolus en même temps de laisser à l'action du Seigneur son cours absolument libre sur le cœur des frères pour ce qui regardait la manière de l'exécution, en nous contentant de leur proposer la chose.

« Le 23 août il se présenta quatorze frères; et le 25 de ce mois l'affaire était déjà avancée au point que nous pûmes prendre un arrangement régulier,

par suite duquel vingt-quatre frères, et le même nombre de sœurs, se distribuèrent, au moyen du sort, dès le lendemain, les vingt-quatre heures du jour, pour se renfermer successivement dans le secret de leur cabinet et y exposer au Seigneur, en détail et avec une entière simplicité, toutes les peines et les besoins du dehors et du dedans qui seraient parvenus à leur connaissance. On commença le 27. Il se joignit bientôt à cette association un nombre plus grand encore de personnes, de sorte qu'il y en eut dès les premiers jours jusqu'à soixante-dix-sept, sans compter les enfants, pareillement réveillés par la grâce divine, qui établirent aussi entre eux quelque chose de semblable.

« Comme on ne pouvait penser à donner des règles au cours de la grâce, ni à imposer des jougs à l'Esprit de Dieu, on convint que si quelque frère ou sœur ne pouvait passer son heure entière en prière, soit par pauvreté d'esprit, soit à cause des occupations de sa vocation, il pourrait en employer une portion à célébrer le Seigneur ou à lui présenter ses supplications sous forme de cantiques. »

Les frères et sœurs employés à cette œuvre se rassemblaient une fois par semaine, pour recevoir communication de tout ce qui devait faire le sujet de leurs prières, soit que ce fussent les intérêts généraux d'églises ou de nations entières, ou des objets plus spéciaux d'actions de grâces ou de supplications. Telle fut la naissance de cette belle institution qui dure encore.

Voilà quelques-uns des principaux traits du tableau que présentait alors Herrnhout.

Si nous cherchons maintenant à nous faire quelque idée du coup d'œil que devait présenter à l'extérieur le genre de vie de ses habitants, on jugera d'avance par toute l'histoire qui précède, que tout s'y passait dans une grande activité. Cette église ne put produire les résultats étonnants qu'elle présenta dans ses premières années, qu'en mettant sagement, et l'on peut dire avidement, à profit les grâces et les dons qui se trouvaient en chaque individu : en même temps que chacun se faisait un bonheur et un devoir de s'oublier lui-même pour servir le Seigneur et l'église. Il est facile de penser aussi que, pour fournir aux assemblées de tous les jours, aux conférences si nombreuses, aux visites de malades et à domicile, aux heures de prières particulières, aux veilles, à d'autres sociétés d'édification encore, et à tant de choses du même genre, il fallait que tous les membres de l'église rachetassent chaque moment : et l'on pourrait même se demander où ils prenaient le temps nécessaire pour leurs métiers et leurs affaires domestiques, surtout lorsqu'on réfléchit que tout membre de l'église, jusqu'aux premiers ouvriers même (car aucun d'entre eux ne recevait de salaire), était obligé de se nourrir du travail de ses mains et de manger son propre pain. Mais ce qui fournissait à cette église des ressources si abondantes, c'est que personne n'y pensait à vivre pour lui-même, mais uniquement pour le Seigneur et

pour l'église : on voyait régner partout la plus sévère tempérance ; tous savaient se contenter d'une nourriture extrêmement frugale, d'étroites demeures, et de l'ameublement le plus rigoureusement nécessaire. Le vêtement y était si simple, que les jours ouvrables les Frères se rendaient aux assemblées comme ils étaient vêtus dans leurs ateliers, et les sœurs comme elles l'étaient pour les travaux de la maison. En un mot, l'amour de la pauvreté, à côté d'un travail continu, auquel on accoutumait aussi les enfants de très-bonne heure, et la confiance en la bénédiction de Dieu, jointe à la bienfaisance des frères, telles étaient les sources d'une richesse relative telle, que personne ne manquait du nécessaire, en même temps que personne n'avait de superflu. Pour celui qui aurait cherché, à l'extérieur, ses commodités et ses aises, ou qui aurait voulu amasser et qui n'eût pas été disposé à suivre le Sauveur dans la pauvreté et la bassesse, celui-là reconnaissait bientôt qu'il n'était pas fait pour demeurer dans cette société.

II.

QUELQUES DÉTAILS SUR QUELQUES-UNS DES OUVRIERS LES PLUS DISTINGUÉS DE L'ÉGLISE.

1. *Melchior Nitschmann.*

Nous en avons parlé plusieurs fois déjà, et surtout au commencement du volume actuel (p. 6), où

nous avons vu qu'il avait été choisi du Seigneur lui-même, pour être, malgré son jeune âge, l'un des premiers conducteurs de l'église, en même temps qu'il restait tisserand de son métier.

Ce jeune martyr (car il ne tarda pas à l'être), si grave et si puissant, résolut en 1728 de visiter, avec un autre digne serviteur du Seigneur, son ami Schmidt, les Protestants de Salzbourg, et chemin faisant les Frères de Litiz (tome I, p. 240), pour les exhorter à la persévérance dans la vérité. Le comte, les anciens, tous ses amis, cherchèrent à le détourner de ce voyage, en lui en montrant les dangers, soit de la part des ennemis, soit à cause de la faiblesse de sa santé, vu qu'il était attaqué d'étisie depuis les mauvais traitements qu'il avait endurés en prison; mais il se sentait entraîné à ce voyage avec une telle puissance, qu'il ne put y résister; et il exprime son sentiment à ce sujet dans une lettre d'adieu adressée à l'église, que nous transcrivons ici :

« La paix soit avec vous tous! Bien-aimés et honorés frères! La plupart d'entre vous savent déjà la cause pour laquelle je ne puis me rendre à votre assemblée, c'est à savoir la faiblesse de mon corps, quoique, grâces à Dieu! je me trouve mieux. Quoi qu'il en soit, je puis vous assurer que je suis continuellement dans votre communion, en jeûnes et en prières;[1] et je souhaite que ce jour puisse être celui

[1] Nous croyons devoir faire remarquer cette expression. C'est aussi le langage ordinaire des Apôtres.....

d'une bénédiction éternelle pour l'âme de chacun de vous. Oh qu'il n'y en eût aucun d'entre vous, chers frères, qui ne s'offrît à Dieu en sacrifice avec tout ce qu'il a, et qui ne se prosternât aujourd'hui devant lui dans la poussière! Oh que chacun jetât sa couronne devant le trône de l'Agneau, et ne voulût savoir absolument autre chose que Jésus le crucifié! Puisse le fidèle Grand Sacrificateur Jésus-Christ, apporter du bois sur l'autel de vos cœurs et du mien, pour nous consumer en entier. Oh s'il pouvait ne plus rien subsister en nous de nous-mêmes! Amour au-dessus de tous les amours! Amour qui as été crucifié pour nous, détruis donc entièrement ce qui trouble encore la pureté de nos âmes, ce qui veut s'opposer à ce que nous courions dans la voie de la paix, ce qui nous écarte du but! Seigneur, punis notre ennemi en en faisant justice! — Le Seigneur veuille accomplir ce vœu en moi et en vous à sa gloire!

« Comme vous êtes tous réunis aujourd'hui, chers frères, j'avais désiré parler de bouche avec vous au sujet de mon voyage et de ce qui nous y porte, de nos motifs et de nos raisons, afin que vous pussiez voir que nous n'y cherchons rien pour nous, et que ce n'est pas une impulsion de la nature qui nous y entraîne. Mais comme je ne puis le faire de bouche, j'ai désiré le faire par ces quelques lignes; et tout ce que je vous dirai, le cher frère qui voyage avec moi vous le dira aussi.

« Nous n'avons pas d'autres motifs que ceux-ci : d'abord nous ne pouvons dire autre chose devant

la face de Christ, quoique en grande indignité, si ce n'est que nous avons reçu grâce, et que Christ nous a établis afin que nous allassions et portassions du fruit: et comme il dit dans un autre endroit que tout sarment qui ne porte point de fruit est coupé, nous ne voulons pas que cela nous arrive après avoir reçu grâce.

« L'autre raison est la conviction intérieure et une certitude du cœur de par Dieu, en accord avec le témoignage de la Parole de Dieu; conviction et certitude que nous avons obtenues du Seigneur après de longues prières.

« La troisième raison est celle-ci: comme avec tout cela nous nous sommes encore trouvés indignes (de cette œuvre), nous ne cherchons pas tant, par ce voyage, à en édifier ou à en réveiller d'autres (ce qui est l'œuvre de Dieu seul) qu'à en retirer pour nous-mêmes un véritable avantage, comme aussi nous en sommes pleinement convaincus par la foi; car nous prévoyons déjà qu'il s'y trouvera plus d'une crucifixion pour le vieil homme, et que si nous avions voulu suivre l'impulsion de la nature, nous n'aurions pas quitté Herrnhout. Mais par la grâce de Dieu nous ne redoutons aucune des choses qui pourraient nous arriver. Qu'il en soit ce qu'il voudra, nous savons que nous pouvons tout par Celui qui nous fortifie, Christ. D'ailleurs un Chrétien est appelé, en tout cas, à renoncer à lui-même; et non-seulement cela, mais il doit être prêt, quand il aurait mille vies, à les toutes sacrifier à Christ. Nous

pouvons vous assurer à cette occasion, chers frères, que lors même que des liens et la prison nous attendraient, nous espérons nous conduire, et persévérer, par la grâce de Dieu, et par la force de Christ, de manière que vous n'ayez pas de raison de vous affliger de nous, et que la gloire de notre Dieu n'en soit pas ternie. Cette confiance en Christ de la part de Dieu, nous l'avons, non que nous soyons capables par nous-mêmes de faire quelque chose; oh non! mais si nous sommes capables de quelque chose, c'est et ce sera tout de Dieu....

« Nous nous recommandons à votre amour et à vos prières, puisque notre voyage est de nature, comme vous le savez bien, à que ce nous pourrions ne plus nous revoir, quoique je n'en sois pas encore entièrement convaincu : c'est Dieu qui le sait: nous nous y préparons.

« Nous vous prions très-particulièrement, chers frères et sœurs, que si nous ne nous sommes pas conduits envers vous comme nous l'aurions dû, vous vous vouliez bien nous le pardonner, comme Christ nous a pardonnés. S'il faut, chers frères, que nous en fassions la confession, et moi surtout, pauvre ver de terre, je reconnais que (sans parler de ma charge auprès de vous), je n'ai pas même bien rempli mes devoirs de simple frère dans le support, la patience, la délicatesse, l'amour, et la disposition à vous servir jour et nuit comme je l'aurais dû, et comme Christ m'en a donné le modèle. Pardonnez-le moi; mon intention du moins a été bonne envers vous

[redacted]

tous....Je ne fais pas ces aveux pour étaler de l'humilité,.... car je connais bien ce démon qui s'humilie par orgueil; mais je vous parle selon ce qui est dans mon cœur. — Cependant je sais aussi en vérité que je suis un membre, quoiqu'un membre faible, du corps de Jésus-Christ,.... etc.

« Voilà ce que je vous écris au milieu du désir bien vif que j'aurais d'assister à votre réunion du jour.

« *Herrnhout*, *le* 21 *avril* 1728.

« Melchior NITSCHMANN. »

Ce que ce digne serviteur de Christ pressentait lui arriva. Quelques jours seulement après son départ la nouvelle arriva à Herrnhout qu'il était en prison à Schildberg.

Après être parti le 27 avril, et avoir passé la frontière de Moravie, il avait consenti, sur les instances de quelques personnes pieuses, à leur tenir un discours, dans lequel il leur exposait, d'après le troisième chapitre de St. Jean, la nécessité, la nature et les effets de la régénération. La présence des deux frères fut signalée aux ecclésiastiques romains, on fit aussitôt des perquisitions et ils furent emmenés en prison avec une trentaine de personnes qui s'étaient réunies à eux. Dès qu'on en eut la nouvelle à Herrnhout, le comte de Zinzendorf fit tous ses efforts auprès des autorités pour obtenir leur mise en liberté; mais ce fut en vain.

Au commencement ils eurent l'occasion d'annoncer Christ dans la prison même; et Melchior Nitsch-

mann rendit un tel témoignage de l'espérance qui était en lui, que les ennemis en étaient dans l'étonnement, et que les âmes bien disposées, même d'entre le clergé, en furent touchées aux larmes.

Il termina sa carrière terrestre dans la prison, le 27 février 1729, comme un fidèle témoin de la vérité, et fut enterré avec les hérétiques et les criminels. Son compagnon de voyage ne fut délivré qu'au bout de six ans. « Mais, dit l'historien Krantz (p. 176), les souffrances et la mort de Melchior ne furent pas sans porter du fruit, comme me l'ont assuré à moi-même plusieurs frères qui vivaient alors en Bohème, et qui émigrèrent plus tard. »

Melchior avait joui d'une affection extraordinaire de la part du comte. On lit dans le journal de celui-ci, sous la date du 14 avril 1729: « La poste m'a apporté des nouvelles de notre bien-aimé frère Melchior Nitschmann; il est mort. Ce fut une rude épreuve de mon espérance; car avec lui j'ai perdu la moitié de mon cœur. »

L'église sentit profondément la perte de son digne ancien; et on fit à cette occasion ce cantique: « O frère, connais-tu le chemin que tu prends? Il conduit à la mort. C'est là le chemin ordinaire de ceux qui procurent la paix. — Reste donc parmi nous! — Tu ne peux? — Eh bien! la vallée de la mort te conduira sur les hauteurs de la vie éternelle....

« Ce que nous avons dit t'est arrivé. L'ennemi s'est efforcé de t'arrêter avant que tu eusses atteint le but où te conduisait ton amour.

« Habitants de Herrnhout! Portion du peuple de Dieu, étincelles du grand feu des martyrs, parcelles de la nuée des témoins! Vous augmentez ainsi le nombre glorieux des âmes qui sont sous l'autel.

« Donnez à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu; offrez aux frères des cœurs sans fraude, au Seigneur une tête couverte d'opprobres: baisez les chaînes des saints, et marchez vers les régions où s'est rendu ce martyr fidèle. »

2. *Extraits de quelques lettres de Martin Linner.*

Pour remplacer le bienheureux Melchior Nitschmann en sa qualité d'ancien de l'église, on élut le frère Martin Linner, de Moravie. Il n'avait que vingt-sept ans, et il n'était arrivé à Herrnhout qu'en 1728; mais il montra dès le commencement un amour brûlant pour Jésus, une grande fidélité à le suivre dans la pauvreté et le renoncement à lui-même, et un zèle infatigable à exciter les frères, avec amour et avec force, à la vie qui convient aux disciples de Jésus; ce qui lui attira l'estime de toute l'église.

Il fut l'auteur de plusieurs arrangements que l'église a conservés avec soin depuis lors. Et entre autres, animé d'une véritable sagesse, il ne se donna pas de repos jusqu'à ce qu'il eût obtenu qu'il ne demeurât jamais dans une même maison des personnes non mariées des deux sexes. Une grande partie des jeunes frères non mariés se réunirent en conséquence dans quelques maisons expressément desti-

nées à cela, où ils s'appliquaient ensemble à l'œuvre de leur vocation, ce qui contribua sensiblement à l'édification commune et à une surveillance sérieuse des âmes.

Tout en s'acquittant de ses fonctions d'ancien, il continua de travailler comme boulanger, jusqu'à ce qu'il s'aperçût que l'un de ses frères, du même métier, faisait mal ses affaires. Il lui céda alors sa boulangerie, qui était montée sur un très-bon pied, quitta sa propre maison, et alla demeurer chez ses frères non mariés où il se nourrit très-pauvrement en cardant de la laine.

Comme le comte s'occupait à lui procurer, de même qu'à cet autre frère, quelques ressources de plus, Martin Linner le lui déconseilla avec la liberté fraternelle alors en usage, et lui écrivit :

« Votre désir de nous procurer, à moi et à l'autre boulanger, une position plus lucrative selon l'homme, montre en vous un double amour maternel dont je suis loin d'être digne. Mais je ne puis cependant le voir avec plaisir. Car ce que mon frère veut faire pour moi, m'encourage à vouloir aussi faire de bon cœur ce qui peut convenir à un autre. Ce n'est pas non plus la coutume, que le Sauveur fasse voir aux siens d'une manière humaine leurs ressources pour l'avenir : c'est pourquoi ce ne doit pas non plus être mon cas. Sur ce pied-là l'homme charnel même pourrait aussi être content dans les choses extérieures, quand il verrait toujours devant lui comment se tirer d'affaire. Je crois que si, par amour pour mon

[redacted]

frère, je me prive de quelque chose, le Sauveur intervient aussi dans les choses extérieures d'une manière admirable; et lors même que pour cela j'éprouverais quelque disette, je l'accepterais de bon cœur. »

Un travail d'esprit continuel, joint à son genre de vie extrêmement dur, paraît avoir abrégé ses jours. Pour se mettre au niveau de ses frères les plus pauvres, il couchait sur le plancher; et sa santé était déjà minée au commencement de 1733. Le comte le prit dans sa maison pour lui donner des soins: mais comme il partit peu de temps après, Linner retourna, tout faible qu'il était, dans la maison de ses frères pour finir ses jours parmi eux. Le jour avant sa mort il écrivit encore à l'église les lignes suivantes :

« Chère église! Lorsque je pense à vous, mon cœur en est réjoui et comme fondu, parce que la voix de Jésus a été parmi nous et nous a enseignés et vivifiés. Vous savez, frères et sœurs bien-aimés, par quelles directions merveilleuses nous avons été réunis. J'ai été nommé votre ancien, et je sais que je ne me suis conduit que dans la crainte et l'obéissance: je sens aussi que l'esprit de l'église m'a soutenu. Mais si je me mets à régler compte quant à la fidélité, je rentre en terre devant Jésus et son église. » A ces mots la fatigue lui fit tomber la plume des mains; et assis sur sa chaise, mais les yeux élevés vers le ciel, il vit approcher sa fin avec sérénité. On ne l'entendit plus parler que pour s'écrier par intervalles :

« Mon Sauveur, tu sais que je n'aime rien comme toi! Je t'aime de tout mon cœur, tu le sais. »

Le 26 février, à onze heures avant midi, on remarqua que sa fin approchait, et on l'annonça à l'église qui était assemblée pour le jour des prières; elle dirigea aussitôt ses supplications vers cet objet particulier, pour recommander ce cher ancien à la grâce du Sauveur, tandis que ses collègues quittèrent l'assemblée pour se rendre vers lui. L'un d'eux lui imposa les mains, en lui donnant la bénédiction pour son départ; et pendant qu'il prononçait ces mots: « Va donc en paix, cher frère! » son âme rachetée passa dans les bras de Jésus, dans la vingt-neuvième année de son âge. — Au moment où l'on alla en faire la communication à l'église, on chantait, en vue de lui, le verset: « Puisse-t-on voir aussi dans toute notre conduite cette foi, cet amour, cette espérance qui l'animèrent: que son heureuse fin brille au-devant de nous jusque dans les bras de l'Époux: » — et lorsque la communication de son décès fut faite, l'église continua de chanter le verset suivant: « Unis ton église militante et ton église triomphante, etc. »

Peu après sa mort, on imprima quelques-unes de ses lettres qui donnent une connaissance assez juste de l'intérieur de l'église d'alors, en nous montrant la spiritualité de sa discipline. — On en jugera par les extraits qui suivent.

Dans un de ses voyages, il écrivait à l'église: « Bien-aimés frères et sœurs! Je bénis notre grand

[redacted]

Sauveur de ce que non-seulement il vous donne la victoire sur les ennemis qui assaillent votre cœur au-dedans, en vous attaquant individuellement; mais de ce qu'il vous rend toujours plus habiles à vaincre l'ennemi si rusé de votre harmonie et de votre union mutuelle. O mes frères! montrez-vous invincibles contre les fausses et perfides puissances des ténèbres! que chacun de vous travaille à ce qu'on voie en lui la vraie forme de Jésus : exhortez-vous les uns les autres, même sans la parole, par l'image de Christ en vous; montrez-vous forts dans tous les besoins de l'église, par la sagesse, la patience, la commisération, comme vous l'avez déjà fait, bien aimés. Vous n'avez pas besoin de mes paroles; mais je vous aime cordialement, et c'est ce qui me presse de vous dire ce que je demande tous les jours à Dieu de vous donner. Mon cœur prie aussi pour ceux qui traînent encore des fardeaux après eux, et qui ne veulent pas entrer franchement dans les voies du renoncement. O bien-aimés! pourquoi clochez-vous encore des deux côtés? Ne voyez-vous pas comment les âmes qui se tuent de produire quelques bonnes œuvres, pour se faire une sainteté propre, se travaillent et se minent pour rien? Si vous ne pouvez éprouver en vos cœurs, d'une manière victorieuse, la puissance de notre Sauveur, recherchez alors si vos prières sortent bien d'un cœur vraiment désireux de la grâce, ou si elles ne sont qu'un fruit de l'habitude. Puisse notre Seigneur Jésus-Christ briser tous les cœurs durs, afin que vous deveniez capables de recevoir

la puissance de son Esprit... Que notre fidèle Sauveur nous confonde toujours plus dans l'unité, afin que le lien d'un amour pur s'affermisse aussi toujours davantage en nous. Ne vous lassez pas de vous soutenir les uns les autres, de vous consoler, de vous exhorter, de vous tendre la main, afin que personne ne reste en arrière, et que toutes ces âmes qui viennent pour voir ce que le Seigneur a fait parmi nous, et comment nous marchons devant lui, puissent être des témoins et comme des lettres vivantes, qui attestent l'œuvre du Seigneur au milieu de nous. »

Dans une lettre à un théologien d'une université luthérienne, il écrivait:

« Frère bien-aimé dans la communion qui est en Christ! Loué soit le vainqueur qui non-seulement nous a tirés des piéges grossiers de la propre volonté, mais qui se prépare en nous une place où il puisse demeurer et régner en toute pureté! Oh qu'heureux est l'homme, qui, après avoir été fatigué du joug pesant de la loi, est engendré de la semence divine, et reçoit la puissance d'obéir avec plaisir à la Loi de Dieu, selon l'homme intérieur; c'est alors seulement que le feu de notre Seigneur Jésus fond la dureté de nos cœurs, afin que le nouvel homme paraisse, et montre dans une nouvelle nature, son amour, sa douceur, sa patience. Oh qu'heureuses sont les directions de notre Sauveur! Suivons-le, car il nous suffit, il nous est tout en tous; que rien ne reste en nous qui nous empêche de célébrer le Sei-

[redacted]

gneur jour et nuit dans une profonde adoration, et de nous abandonner volontairement à ses mains, pour qu'il fasse de nous ce qu'il juge convenable, et que nous achevions vaillamment notre combat. Nous vous écrivons, cher frère, dans un amour et une joie commune, non-seulement parce que vous avez réjoui notre cœur par votre lettre, mais parce que vous êtes venu vous-même, avec d'autres, vers nous comme une lettre vivante.... Le Seigneur veuille donner à ses enfants des yeux pénétrants afin qu'ils sachent toujours voir de loin ce qui voudrait s'insinuer entre eux, sous la forme d'un ange de lumière, pour les séduire. Il est notre bouclier; et il confondra également toutes les ruses et toutes les forces de l'ennemi: c'est pourquoi notre cœur doit célébrer son nom avec joie, et dire qu'il est seul digne de recevoir honneur, gloire, louanges, actions de grâces, force et puissance. De lui découlent des torrents d'amour dans nos cœurs fatigués. Il nous donne une faim continuelle de lui-même; hors de lui il n'y a point de nourriture qui puisse nous fortifier et nous vivifier en esprit. Le Seigneur vous affermisse dans l'alliance de son amour, afin qu'en tout temps sa clarté brille en vous, à sa gloire. »

Voici ce qu'il écrivait à un frère qui se scandalisait des péchés d'autrui, et qui retardait par-là sa propre conversion :

« Cher ami! Je me suis aperçu que tu recommences à badiner avec l'ennemi. Voudrais-tu te laisser

prendre à ses filets? Veux-tu rentrer dans le trouble? Ce scandale que tu prends toujours aux autres est un péché en toi. Un véritable frère a des raisons de regarder aux autres, parce qu'il aime à les secourir; mais c'est ce que ne peut un homme qui n'est pas pleinement converti: celui-là ne regarde aux péchés des autres que pour avoir la preuve qu'il n'est pas seul méchant: et aussi long-temps que tu agiras ainsi, je ne donnerais pas grand'chose de ta conversion. Quand tu rentreras en toi-même, tu auras en toi de quoi te heurter jusqu'à te rompre ta tête; et cela te vaudra mieux; tu apprendras à sentir ta misère. Si tu ne vas pas en avant, et n'y mets toutes tes forces, tu n'es qu'une épine parmi nous, tu es un sujet de douleur pour les véritables frères. »

Comme il était qustion en 1731 d'envoyer Léonard Dober à St.-Thomas, et que, selon la coutume, on consultait l'église à ce sujet, il donna, pour son compte, l'avis suivant, où l'on verra le poids et la sagacité avec laquelle les choses étaient traitées dans cette église. Avec quelque soin que je consulte Jésus dans sa communion, je ne trouve pas que je puisse encore donner mon consentement au départ de Dober, surtout quand je pense au besoin qu'ont de lui les frères non mariés. Je me soumettrai volontiers à la décision de l'église; seulement j'aimerais que mon cœur pût aussi fléchir à cet avis. En attendant je désire rester tranquille, et travailler avec Jésus parmi mes frères. — Je voudrais cependant vous rendre attentifs à cette réflexion: Pouvez-vous, en voyant

[redacted]

les choses s'empirer, ou au moins ne point faire de progrès au milieu de nous (frères non mariés), pouvez-vous être indifférents à l'idée de vous dépouiller de nos meilleurs frères? Vous avez éprouvé depuis long-temps qu'à côté des instructions publiques que nous avons tous les jours, il importe beaucoup qu'on apprenne à connaître les cœurs, pour venir à leur secours, selon les occasions, avec la douceur ou la sévérité. Or, quand je vois tous les frères qui nous ont été enlevés, soit par la prison, soit par le départ, soit par des vocations extérieures, et que tous ceux-là étaient d'entre les meilleurs, je ne suis point surpris que nous formions la portion la plus pauvre et la plus mauvaise de l'église; et j'en conclus que si nous avions encore parmi nous, seulement la moitié de ces frères, plus d'un cœur paresseux aurait probablement reçu des secours plus efficaces. Voilà ce que je vous écris, non comme ancien de l'église, mais comme aide des frères non mariés. »

Du reste Dober, après s'être examiné pendant plus d'un an, se sentit toujours plus pressé de partir; Linner y donna enfin son consentement: et le jour même où le premier partit, il arriva de Livonie deux catéchistes qui purent le remplacer assez bien dans l'église.

3. *Quelques lettres de Matthieu Linner.*

Celui-ci était neveu du précédent, et le préposé

des jeunes garçons de Herrnhout. Les extraits suivants de ses lettres montreront le zèle qui l'animait pour la jeunesse qui lui était confiée.

Un jeune garçon lui avait écrit qu'il se trouvait dans un état d'angoisse: Linner lui répondit:

« Mon cher N.! Lorsqu'on se trouve dans un pareil état, on fait bravement attention à soi-même et l'on se dit: Si pour le passé, j'ai déjà tant de chagrins, je pourrai en avoir encore plus si j'afflige encore mon Sauveur. Je t'en prie, sois plus sérieux, afin que tu puisses édifier les frères par toute ta conduite, et les exhorter convenablement. Ne crois pas qu'il faille user avec eux de dissimulation; si tu vois en eux quelque chose qui ne soit pas bien, aussitôt vu, aussitôt dit! Ne t'inquiète pas de l'idée qu'ils seraient plus avancés que toi; fais seulement ce que tu peux. »

Il écrivait à un autre: « Le Seigneur te bénisse, bien-aimé N.! Quand je t'ai dit que je ne te comprenais pas du tout, c'est que c'est vrai. Tu dis toujours: Je crois que le Sauveur ne m'abandonnera pas, mais qu'il me conduira plus avant, et autres choses semblables. Mais croire et en rester toujours là, sont deux choses qui ne peuvent aller ensemble. Tu écris que tu désires être délivré de tout mal: c'est bien; mais quand on a bien le *vouloir*, l'idée du *devoir* nous donne les forces de l'exécution. Ainsi il faut que ton désir ne soit pas bien sincère, puisque tu en restes toujours au même point. »

A un autre: « Cher N.! Écris-moi donc une fois

bien à fond ce qui en est de toi; car tu n'avances point du tout. Je vois toujours plus qu'il y a chez toi quelque chose qui ne va pas; tu n'as pas d'abandon. Aussi long-temps que tu garderas ces (mauvaises) choses, je t'assure que tu n'avanceras pas. Ainsi, mon ami, si tu aimes ton âme, découvre une fois toute ta honte, et mets-toi à l'œuvre avec un cœur sérieux et sincère... car tu as encore besoin de te convertir à fond; tous tes rapiécetages ne valent rien; la déchirure se fait toujours plus grande. »

A un autre : « Cher C.! Si ce que tu as écrit est bien ton intention et ta sérieuse résolution, cela se montrera bientôt. Tu t'appliques tant que tu peux à montrer qu'une conversion entière peut se faire en un quart-d'heure. Tu te donnes là une peine superflue; car la chose est possible, et arrive à quelques-uns : mais comme tu es paresseux, le plus sûr pour toi est de te jeter aux pieds du Sauveur, d'y attendre sa grâce jusqu'à ce qu'il te l'accorde, et de prendre ton parti, en attendant, de résister à la chair et au sang; le reste se fera assez. »

A un préposé des plus jeunes garçons : « Marcher en la présence de Jésus, est le vrai bonheur. Bien-aimé frère! comment cela va-t-il en toi? Marches-tu en sa présence, ou es-tu tombé dans l'assoupissement? Tu es si léger, si paresseux, si dissipé! Quand un jour est passé, tu ne sais jamais à quoi tu l'as employé.— Oh pense donc que tu es établi sur d'autres pour les exhorter et les animer; et que si les enfants voient en toi la moindre chose qui ne soit pas bien,

ils se diront : « Si celui-ci peut faire de pareilles choses, je les puis bien faire à plus forte raison. »

Voici ce qu'il écrivait sur la candeur qu'on devait mettre aux entretiens de ces sociétés que les Frères tenaient sous le nom de *bandes :* « Frères bien-aimés! Je vois que ce serait d'une très-grande utilité, si nous avions la simplicité de dire dans nos bandes tout ce qui en est de nous, si nous avons commis quelque désobéissance, cédé à quelque propre volonté, en un mot si nous avons fait la moindre chose contraire à l'onction. Je sais que la vieille nature y répugne beaucoup : mais croyez que nous en retirerons un grand avantage. »

Voici enfin quelques paroles bien importantes qu'il écrivait à un ami du dehors : « Je vous souhaite connaissance et force; connaissance pour voir vos ennemis comme de véritables ennemis, et pour recevoir, par cette connaissance même, la force de les vaincre. Moi aussi j'ai eu pendant un temps la folie de prier le Sauveur de me donner la force de surmonter mes ennemis, sans bien reconnaître ces ennemis comme tels; je les aimais encore secrètement, et j'en restais par conséquent toujours au même point. J'étais inquiet, et je ne savais ce qui en était la cause, jusqu'à ce que j'aie découvert cet attachement subtil que je nourrissais encore pour eux. Mais dès l'instant qu'il eut cessé, le Sauveur me donna force, courage et victoire; car quel Sauveur serait-ce que celui qui nous donnerait une tâche à faire, ou des ennemis à combattre sans nous donner en

[redacted]

même temps les forces nécessaires pour la tâche et pour le combat?... Cher frère, voilà l'abandon que je vous souhaite. »

La mort de ce frère fut extrêmement édifiante. Sa mère l'exhortait quelques jours auparavant à penser à son Sauveur: « Chère mère, lui dit-il, on pense à des absents, mais le Sauveur est toujours avec moi. » Dans sa dernière nuit, il entendait chanter devant ses fenêtres ce cantique : « Celui qui a devant les yeux le jour de ses noces, ne s'occupe pas d'autres affaires; [1] » et il se mit à dire : « C'est ce que je pense et ce que je fais. » — On composa sur sa mort plusieurs cantiques dont l'un, de Zinzendorf, commençait par ces mots: « Autrefois on disait qu'il *fallait* mourir, mais maintenant, etc. »

4. *Martin Dober.*

Plus nous avançons dans l'histoire de ces temps plus nous voyons se développer la tournure que prit peu à peu le système religieux de cette église. On a sûrement remarqué, dans les extraits précédents, à côté du sérieux respectable et éminemment chrétien qui les caractérise, quelque chose d'un peu légal. La tendance opposée que Zinzendorf lui-même ne prit aussi qu'avec le temps, commença cependant

[1] Heureux les endroits où de pareilles choses se chantent dans les rues !

bientôt à se développer, et les extraits suivants en contiennent déjà de fortes traces.

Martin Dober, arrivé déjà en 1724 à Herrnhout, et qui fut, depuis 1728, le collaborateur le plus distingué de Zinzendorf dans l'enseignement, fut cependant un peu postérieur aux frères que nous venons de citer, et nous présente, déjà à un certain degré, la transition qui se faisait alors. Il descendait de parents pieux, qui avaient quitté la Bohème pour la cause de l'Évangile, et il était potier de son état; mais une étude assidue de l'Écriture-Sainte et l'expérience des vérités divines lui avaient donné une connaissance si solide de l'Évangile, qu'il était en état de supporter honorablement l'examen de quelque faculté de théologie que ce fût, ce qui lui arriva en effet en 1736. Il fut présenté au consistoire suprême de Copenhague comme député de l'Église des Frères, pour y subir un examen régulier; et il reçut du surintendant général le témoignage, par écrit « qu'il avait pleinement satisfait les membres du consistoire, qu'il possédait une connaissance considérable des langues originales de l'Écriture-Sainte, une intelligence profonde et saine des doctrines fondamentales de la foi ; — quant aux directions de Dieu sur les âmes, des vues pleines d'expérience, et le don d'une prédication solide et claire. » Il avait été appelé entre autres, à improviser sans aucune préparation, un discours sur l'œuvre divine de la conversion.

Voici ce qu'il écrivait en 1738 sur ses premières

[redacted]

expériences chrétiennes, à un ami qui n'était pas de l'Église des Frères.

« Nous avons passé dans ma famille, dès notre enfance, notre vie parmi des personnes pieuses, mais dont la piété ne consistait qu'à se séparer extérieurement des mondains, à s'appliquer à une vie sérieuse et sévère, à chanter, prier, aller mal vêtus, à faire l'aumône, et à endurer toutes sortes de maux, sans avoir la vraie et vivante connaissance de Jésus-Christ, ni par conséquent la force de surmonter les penchants secrets du péché. Nous savions bien que le mal était mal, et le bien, bien; mais cela ne nous servait de rien; et les exemples que nous avions devant nous, nous donnaient une pauvre consolation: voilà l'état de peine et d'angoisse dans lequel j'ai vécu jusqu'à ma vingt-deuxième année. Tantôt je me disais que ce qui faisait le Chrétien, c'était l'amour, tantôt l'humilité, tantôt de souffrir l'opprobre et la persécution, et ainsi de suite; mais tout cela m'était insuffisant, jusqu'à ce qu'enfin mon fidèle Sauveur m'amena ici (à Herrnhout). C'est là que j'appris que personne ne parvient à une véritable paix du cœur que celui qui est réconcilié avec Dieu par Jésus-Christ; que lors même qu'on s'abstiendrait de beaucoup de mal, qu'on ferait beaucoup de bien, et qu'on saurait tous les mystères, si l'on n'a pas la rédemption dans le sang de Christ, tout cela ne servirait de rien. Cette doctrine pénétra mon cœur comme un éclair, et aussitôt je me dis: C'est là ce qu'il te faut. Dès la même heure, je résolus de ne

plus rien rechercher que cette rédemption de Jésus, la paix avec Dieu par lui, et cette foi du cœur, qui, selon Rom. X, est une foi à justice: alors je pus appeler avec confiance Jésus mon frère, et son Père mon père, etc. »

Un ministre ayant demandé ironiquement comment allaient les assemblées que présidait le potier, Zinzendorf répondit de la part de l'église, ce qui suit : « Quand la suite des chapitres demande qu'on en lise un de l'Ancien Testament, le *potier* a coutume de ne se servir que de sa Bible hébraïque.[1] S'il est malade ou absent, c'est le comte qui le rem-

[1] Sûrement qu'il traduisait à vue et préférait le faire sur l'original. Nous avons entendu, il y a quelques années, à Berlin, l'excellent Jænike, non-seulement traduire à vue d'après l'original, mais citer fréquemment, dans ses sermons, des portions de versets en hébreu, que certes pas un de ses auditeurs habituels ne comprenait; mais il faisait la chose avec une prédilection visible pour ce langage, qu'il n'employait évidemment que parce qu'il était cher à son cœur, et non du tout par ostentation. Ce bon vieillard pleurait de joie avec l'émotion naturelle à son âge, quand il pouvait ainsi appuyer quelqu'une des vérités de la rédemption sur certaines déclarations bien positives de l'original. Il faut accorder quelque chose à chaque époque et à chaque pays, comme à chaque individu. C'est très-probablement par un sentiment de ce genre que les Évangélistes nous ont conservé quelques-unes des paroles de notre Sauveur, dans la langue même où il les avait proférées : *Eli! Eli!* etc.

place, quelquefois aussi le pasteur Rothe :[1] mais quand Dober est là, c'est lui que l'église aime le mieux entendre. » Et en effet, la prédication de Dober était si pénétrante que le comte dit de lui : « Quand il ouvrait la bouche à la salle,[2] c'étaient autant de coups de foudre : et jusqu'en 1740 ou 41, il fut un puissant témoin des vérités évangéliques. Depuis cette époque, ajoute le encore comte, *ses études assidues lui firent perdre beaucoup de son don de prédication :* mais le Seigneur lui conserva jusqu'à la fin, à un haut degré, les qualités nécessaires à un Aide général dans les affaires de l'église. »

On a de lui encore quelques beaux cantiques qui se trouvent dans le recueil allemand sous les numéros 405, 745, 817, 918, 960, 964, 1045. On y trouve entre autres un verset où il dit : « S'il fallait quelque chose qui vînt de nous, nous serions perdus à jamais. Heureuse rédemption ! Ce n'est plus nous qui avons à nous relever : c'est lui qui le fait. »

5. *Le pasteur Rothe.*

Nous ne pouvons passer sous silence ce grand ouvrier du Seigneur, en parlant de ceux qui ont le

[1] On se rappelle le brillant tableau qu'en avait tracé le comte, tome I, p. 309.

[2] C'est ainsi que les Frères appellent toujours encore leurs chapelles, parce que le lieu de leur réunion n'était dans l'origine qu'une très-grande salle.

plus contribué aux bénédictions de cette église. Mais comme le comte nous en a déjà fait le tableau auquel nous venons de renvoyer tout à l'heure, nous n'avons plus que peu de chose à ajouter sur son sujet. On a de lui encore plusieurs cantiques, connus de toute l'Allemagne; tels que le 361[e] du recueil allemand des Frères : « Mon cœur bat toutes les fois que je pense à Celui que l'amour et la grâce firent descendre du trône, etc. » — De même le n.° 366 : « Maintenant j'ai trouvé un fond pour l'ancre de ma foi : où serait-ce que dans les plaies de Jésus? » Il y a encore de lui les n.[os] 392, 560, 561, 826, 838 et 890.

Mais cet homme distingué se brouilla entièrement dans les années suivantes, avec l'église de Herrnhout, quitta en 1737 son poste de Berthelsdorf pour un autre, et resta dès lors sans aucune relation avec les Frères. — Ici-bas l'imperfection nous sépare : un jour la perfection nous unira !

Il sera intéressant de joindre à ce tableau de Herrnhout dans son enfance, le tableau qu'en firent les Frères eux-mêmes quelques années plus tard. Nous ne le donnons que pour établir plus distinctement la teinte qu'avait l'église dans ces premiers temps, et nullement pour partager le jugement, à notre avis trop défavorable et presque méprisant, que les Frères y expriment, sur cette tournure légèrement légale qu'avait l'église dans les premières années, comme nous l'avons déjà fait observer nous-mêmes.

« Quoique l'on puisse bien voir, dit l'un d'eux (en

1803)[1] par tout ce qui précède, que le Seigneur donna à l'Église des Frères, dès sa formation, des docteurs qui lui annonçaient avec force et chaleur que tout notre salut se fonde uniquement sur la mort et sur le sang de Christ, cependant on ne peut pas dire que cette doctrine ait été annoncée chez les Frères, dans les premiers temps, avec cette clarté et cette simplicité qu'elle eut plus tard, ni qu'elle ait été aussi généralement saisie qu'elle le fut dans la suite. On ajoutait à la vérité évangélique des idées mystiques; la prédication était profonde, mais diffuse; de manière qu'un discours durait souvent de deux à trois heures de temps, parce qu'on croyait qu'il fallait tout prouver au long, et répondre à toutes les objections.

« Mais dès le commencement de 1734, continue l'écrivain que nous citons, il se fit sous ce rapport un changement remarquable. En voyant des personnes religieuses de tout genre, et en discutant avec elles, le comte en était venu à rechercher plus à fond quelle était la base de sa propre foi; et cet examen l'avait conduit à la doctrine de la rédemption par le sang de Christ.

Un événement extrêmement petit en apparence paraît avoir servi à faire éclore entièrement ses idées sur ce sujet; et il semble qu'il fut jugé important, puisque les historiens des Frères ne manquent guère de le raconter quand ils en viennent à cette époque de

[1] *Erzählungen*, tome II, p. 124—126.

leur histoire. Le comte ayant fait jeter quelques papiers dans un poêle, on retrouva dans les cendres une petite portion de feuille intacte, sur laquelle était écrite la parole du 24 février : « Il nous a choisi un héritage, la gloire de Jacob, qu'il chérit. » Et au-dessous on avait ajouté ces deux vers d'un vieux cantique luthérien : « Fais-nous voir notre élection —Sur tes deux mains percées. »—Cela occasionna entre les frères qui se trouvaient présents une conversation profondément touchante sur la mort et (selon l'expression qui devint bientôt dominante), sur les plaies de Jésus : et c'est à cette occasion que le comte fit l'excellent cantique 393 qui établit avec tant de clarté, de force et d'onction cette vérité fondamentale de l'Évangile : « Que notre salut est uniquement fondé sur la grâce de Dieu dans le sang de Jésus ; que lorsqu'un pauvre pécheur se voit corrompu et perdu, il doit bien se garder d'en venir, pour se sauver, à tenter quelque chose par ses propres forces et ses œuvres, mais aller droit à Jésus, l'Ami des pécheurs, dans le sang seul duquel il peut trouver grâce et sanctification. » « La contrition (y est-il dit encore), et la force de Dieu, sont deux amies qui se trouvent toujours ensemble. Quand l'âme a appris à connaître son Ami, il commence d'abord par la faire reposer : puis ensuite il la nourrit : ce n'est que plus tard qu'il l'appelle au travail. » « Dès cette époque, ajoutent les Frères, la prédication changea entièrement dans l'église ; l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde, et son sacrifice

expiatoire, devint de plus en plus l'unique matière de tous les cantiques et de toutes les prédications. C'est ici le commencement des temps les plus heureux de l'église, et des bénédictions dont elle devint l'instrument en une multitude de lieux des quatre parties du monde. »

Pour nous, rappelant les observations que nous faisions déjà dans le livre précédent (p. 41, la note), nous nous bornerons à ajouter cette seule remarque, destinée à maintenir, dans ce sujet, l'équilibre des jugements :

En approuvant et en partageant, avec une pleine conviction, tout ce qui vient de se dire sur la mort de Christ comme centre, base, et source de tout le système chrétien, de tout salut et de toute sanctification, nous regretterions qu'on établît une espèce d'incompatibilité entre ce point de vue et celui qui fut particulier aux Frères dans les premières années de leur réunion. Rappelons-nous donc, en jugeant toujours des hommes par leurs fruits,[1] qu'un Christian David fit aussi des œuvres, et montra une foi, une foi, disons-nous, et un amour de Christ, qui doivent nous forcer à respecter ses principes; que ses prédications émurent une contrée entière avec une puissance qui n'a peut-être jamais été surpassée; que les émigrants de Kunewalde et de Zauchtenthal, abandonnant tout pour l'Évangile, offraient très-probablement aux yeux de Dieu, dans leurs jeûnes et

[1] Matth. VII, 20.

leur pauvreté volontaire, un plus beau spectacle encore que la vie plus gaie et plus commode d'un homme qui ne fait que chanter l'amour de son Dieu, sans le lui prouver par des sacrifices semblables; qu'un Melchior Nitschmann, qu'un Martin Linner, consumant leur jeunesse et leur santé dans les privations et les dangers, n'ont jamais été surpassés, pour l'onction, par aucun de leurs successeurs, et ont présenté peut-être plus de traits de l'image de Jésus qu'aucun d'eux; que la pauvreté étonnante dans laquelle vécurent ces premiers frères a été l'origine de l'heureuse habitude qu'en ont gardée les Frères qui les ont suivis, et qui leur a permis d'être riches pour Dieu en étant pauvres pour eux-mêmes, et les a rendus capables d'exécuter des entreprises pour lesquelles d'autres auraient exigé des moyens dix et vingt fois plus grands, comme cela se voit par les missions de nos jours; que les frères qui passaient les nuits en prières sur le Hutberg, ou de maison en maison, connaissaient aussi et en mesure extraordinaire cet « Esprit qu'on ne reçoit pas par la loi;[1] » et enfin que les grâces précieuses du 13 août, et des années qui le suivirent de près, furent versées sur cette église, dans le temps où elle avait cette teinte dont on lui fait un reproche. Nous dirons même que les bénédictions éclatantes que l'église reçut effectivement, après s'être modifiée, eurent bien probablement leur racine dans ce profond sérieux des fondateurs: —

[1] Gal. III, 2.

et pour tout concilier, nous penserons que l'église fut au faîte de sa prospérité spirituelle pendant le moment de sa transition d'un état à l'autre, c'est-à-dire lorsqu'elle eut à la fois les qualités premières, et celles qui suivirent bientôt; de même que l'homme est à la fleur de l'âge quand les dons de la jeunesse, et ceux de l'âge mûr viennent se réunir en lui pour un moment. — En résultat nous croyons que s'il est juste de nous réjouir d'un certain accroissement de lumières que reçut plus tard cette église, quant à l'intelligence de l'Évangile, et d'une sorte de tendresse plus vive qu'elle parut avoir pour le Sauveur, nous devons le faire non-seulement en respectant le genre de piété des restaurateurs de cette église, mais en regrettant que l'homme ne sache jamais saisir, à la fois, avec force ces deux grandes branches de la grâce : — le salut gratuit, avec la joie et la liberté qui en résultent, — et la sérieuse fidélité à crucifier les convoitises du monde et du corps de péché qui habite en nous.

FIN DU LIVRE VI.

sans prendre d'abord, pour cette cérémonie, comme cela se fit plus tard, le moment qui précède immédiatement la cène. Quelques temps après, l'église entière admit cette institution, en la célébrant avant chaque communion. De nos jours, on ne le fait plus qu'à certaines époques, comme le jeudi avant Pâques, ou en quelques autres occasions particulières.

En général, les usages n'étaient pas encore tous établis, à l'époque où nous sommes arrivés, tels qu'ils le sont aujourd'hui: et plusieurs de ceux qui subsistaient alors ont, au contraire, été abolis. Même actuellement, les églises n'ont pas toutes absolument les mêmes pratiques, les Frères s'étant toujours réservé, dans toutes les choses de ce genre, une entière liberté de les changer et de les modifier avec le temps.

La naissance de Herrnhout excita bientôt une vive fermentation, et l'on en parla partout, soit en bien, soit en mal. On peut juger de la renommée qu'avait dès lors cet endroit naissant, par le fait, que, dans l'année qui suivit celle-ci (en 1728), on y reçut, en un seul jour, de différents endroits, au delà de cinquante lettres, qu'on distribua entre plusieurs frères pour qu'ils y répondissent. Les informations qu'on demandait ainsi de toutes parts, et les bruits divers qui circulèrent bientôt, commencèrent aussi à attirer, à Herrnhout même, de nombreuses visites, au nombre desquelles étaient souvent des personnages très-considérés. Ces mêmes circonstances engagèrent les Frères

à envoyer, de leur côté, à cette époque, dans tous les pays protestants, des députations dont la plupart furent suivies d'heureux effets.

La première de ces espèces de missions, eut lieu d'abord après la réunion du 13 août, déjà en automne 1727, auprès du prince royal de Danemark. Deux frères lui apportèrent, à sa demande, un *Exposé de l'état des Frères de Bohème et de Moravie, et de leurs établissements dans la Haute-Lusace* (à Herrnhout); et ils furent reçus de lui et de plusieurs personnes de la cour avec une extrême cordialité. Comme nous ne savons jamais tout le bien ou tout le mal que renferment ou que préparent nos actions, il se trouva, non-seulement que cette députation fournit aux Frères l'occasion de donner, chemin faisant, connaissance de l'état de leur église à plusieurs personnes influentes, mais qu'elle devint l'origine des missions admirables qu'ils établirent plus tard dans le *Grœnland* et dans les *Indes Occidentales*, comme nous le verrons en son temps. Car Zinzendorf qui, dans les troubles précédents, n'avait jamais cessé d'avoir l'œil aux grands projets qu'il avait formés avec ses confédérés (tome I, p. 281, 316) avait chargé les deux frères, dont nous parlons ici, de s'informer à Copenhague de l'état des Grœnlandais. En s'acquittant de cette commission, ils recueillirent en même temps des instructions sur les esclaves des *Antilles*: et ce fut là le commencement de l'œuvre que nous venons d'indiquer.

A Iéna, le comte fit la connaissance du célèbre

Buddæus et de plusieurs ministres, professeurs, et étudiants auxquels sa visite apporta une bénédiction marquante, en même temps qu'elle servit à leur donner une connaissance juste et détaillée de l'œuvre de Herrnhout. Et comme les frères envoyèrent bientôt (en 1728), une députation en Angleterre, les trois frères qui furent choisis à cet effet, apportèrent à Buddæus les renseignements ultérieurs qu'il leur avait demandés, en même temps qu'ils le prièrent, de la part de l'église, de vouloir bien publier en allemand, l'*Histoire des Frères de Bohème, de Comménius*, qu'il avait réimprimée en latin, en 1702. Il leur promit de le faire, en bénissant Dieu en même temps des grâces qu'il leur avait accordées, et en ajoutant que ceux-là seuls y resteraient insensibles, qui seraient aveuglés par l'amour des avantages et des commodités du monde. Il donna encore de son côté des lettres de recommandation aux trois députés; il fit copier et traduire en latin, par quelques étudiants, les écritures qu'ils avaient avec eux; et ceux-ci devenus plus avides, par ce travail, de faire une connaissance intime des Frères, prièrent le comte de venir les visiter bientôt de nouveau.

C'est à cette même époque (en avril 1728), que tomba le voyage de Melchior Nitschmann, dont nous avons parlé dans le livre précédent (p. 61).

C'est aussi dans la première moitié de cette année que prit naissance l'usage des *textes* ou *paroles du jour*, qui s'est depuis conservé dans l'église, et dont voici l'origine. Il y avait alors, chaque soir, une

[redacted]

heure de chant; et dès la fondation de ces réunions, le comte commença à y développer chaque fois un passage de l'Écriture-Sainte, ou quelque verset de cantique, qu'il donnait aux frères à méditer pour le lendemain. Cet usage se combina avec un autre. Outre l'annonce qui se faisait de ces paroles à l'église, il y avait tous les jours, et tour à tour, un frère chargé de visiter toutes les familles dont se composait l'église: on le chargea de leur rappeler dès le matin le verset convenu. Plus tard cette manière de donner et de déterminer les textes ou paroles du jour, se modifia à diverses reprises. Dès l'année suivante, par exemple, on mit dans un carton toutes les paroles destinées pour l'année entière: un des anciens de l'église en tirait tous les soirs une pour le lendemain et la remettait au frère chargé des visites de ce jour. Celui-là la portait alors de maison en maison, prenait note en même temps des circonstances particulières de chaque famille, et en rendait compte le soir aux anciens.

« Le comte et l'église pensaient, au sujet de ces textes, que notre Sauveur, qui suit des yeux chacune de ses brebis en particulier, ne pouvait manquer de diriger, à plus forte raison, toute réunion d'âmes qui s'était formée par la grâce, pour se vouer à lui; et qu'à la prière de son église, il lui accorderait dans ces paroles choisies, les directions, les encouragements ou les consolations nécessaires pour chaque année, et même pour chaque jour. L'expérience

a paru confirmer cette pensée en bien des occasions frappantes. »

Voilà quelques-uns des détails qu'on peut remarquer à l'époque actuelle de notre histoire. Dans ce même temps encore Zinzendorf tint plusieurs discours qui furent d'un grand effet : celui entre autres qu'il fit sur ces paroles : « *De deux qui sont dans un lit, l'un sera pris et l'autre laissé*, » produisit une impression prodigieuse, dont il est resté de longues traces, surtout chez les gens mariés.

Nous terminerons ce qui concerne cette année par le récit d'un événement de ces temps, qui nous présente de touchantes leçons.

Il paraît qu'il s'était de nouveau passé, à cette époque, entre l'église et le pasteur Rothe, quelques-unes de ces choses pénibles dont nous avons vu et nous verrons encore quelques exemples. Mais Dieu, qui tire le bien du mal, fit jaillir du sein de ces affaires, des actions d'une grande beauté et d'une haute édification. Sans trouver de détails à ce sujet, nous apprenons que le pasteur Rothe avait eu la grâce de reconnaître certains torts; et alors l'église lui fit, en réponse, la déclaration ci-jointe, où l'on voit abonder une tendresse et une onction bien touchantes :

Lettre d'excuses de l'église de Herrnhout à M. le pasteur Rothe, à Bertholdsdorf.

« *Je sais cela comme tout assuré que je demeurerai*,

[redacted]

et que je continuerai d'être avec vous tous pour votre avancement, etc. [1]

« Frère respectable aux yeux de ceux qui comprennent le conseil et les desseins de Dieu!

« Dieu nous donne pour vous les passages ci-dessus, dans un moment où il ne manquait plus rien au parfait rafraîchissement de nos âmes, que de nous sentir dans la plus intime communion avec vous. Certainement, très-cher frère, vous nous avez fait une joie inexprimable en vous humiliant avec tant de loyauté sur certaines fautes que quelques-uns avaient remarquées en vous et qui avaient inquiété l'église. Entre toutes les grandes choses que notre commun Maître a exécutées par vous, son serviteur élu, cette immolation, que vous avez faite aujourd'hui de votre propre honneur, est à nos yeux la plus grande de toutes. Loué soit notre bien-aimé Jésus qui nous fournit l'occasion, très-cher frère, de vous dire ce que nous n'aurions pu vous dire autrement sans hypocrisie : c'est que nous nous glorifions hautement de vous en Christ, c'est que nous vous regardons comme digne d'un double honneur à cause de votre œuvre dans la doctrine. Les épîtres vivantes dans toute la contrée vous rendent témoignage dans le Seigneur ; et qui serions-nous, pour avilir la gloire de celui que le Seigneur veut honorer? Nous vous honorons donc selon la mesure réglée que Dieu nous a départie, d'être parvenu même jusqu'à nous. Nous, ou plutôt ceux d'entre nous, qui

[1] Philippiens I, 25—30.

ont pu pécher contre vous par trop de vivacité, de soupçons et autres choses semblables, ou qui, avec une bonne intention, ont agi sans sagesse ou avec trop peu de sincérité, surtout moi N. N., et nous.... qui avons mal parlé de vous et ne voulons plus le faire à l'avenir, et moi aussi N. N., nous nous abaissons à cause de cela devant Dieu dans la poussière, et nous vous demandons humblement et fraternellement votre pardon. Nous voulons dès à présent nous attacher d'autant plus fortement à la charité, et nous conduire pour l'amour de vous, avec précaution, même dans notre liberté extérieure. Que le Seigneur nous en fasse la grâce.

« Pour vous, soyez un témoin constant de sa puissance, et que Jésus vous établisse comme une colonne de son Église, et comme une lumière pour le bien des âmes. Tels sont les sentiments et les prières de tous vos frères qui ont en partie le cœur et les yeux pleins de larmes, et qui ne savent assez s'humilier et s'anéantir sur la miséricorde gratuite de leur Roi. Nous vous prions aussi, cher frère, d'attirer dans la communion de cette charité tous nos chers frères de Berthelsdorf et de nous regarder comme ne faisant qu'une seule alliance, etc.

« Donné à Herrnhout, la veille du carême de 1728.

« *Les anciens et toute l'église*,

« N. N. »

Cette lettre, signée de tous les membres de l'église, atteignit si bien son but, que le pasteur Rothe vint à

Herrnhout, et y renouvela, à la joie de tous, une alliance de paix et d'amour fraternel.

Au milieu de tout ce travail intérieur de l'église, et de tout ce que les Frères avaient à faire dans les contrées environnantes, ils commençaient à s'occuper aussi de l'œuvre des missions, parmi les païens.

A cet effet, on tint le 4 janvier 1728, la première des assemblées destinées à communiquer à l'église les diverses nouvelles du règne de Dieu. (On appelait alors ces réunions des *jours de jeûnes et d'actions de grâces;* plus tard, des *jours de prières et d'église.*[1]) On célébra ce premier jour de missions par une suite de méditations sur diverses portions de l'Écriture-Sainte et par des prières ferventes, au milieu desquelles l'église éprouva un sentiment particulier de la présence de l'Esprit du Seigneur. Les frères furent pressés en eux-mêmes de tenter quelque entreprise, qui tournât sensiblement à l'honneur de leur Dieu. Et comme à cette époque de vie religieuse les frères prenaient librement la parole dans plusieurs espèces de réunions publiques, on s'entretint de certaines contrées éloignées, et particulièrement de la Turquie du nord, de l'Afrique, du Grœnland et de la Laponie. Quelques-uns paraissaient trouver de l'impossibilité à visiter jamais ces pays; mais le comte exprima la conviction que le Seigneur en accorderait un jour aux frères la grâce et les moyens; ce qui leur inspira un grand courage, et en disposa

[1] *Bet- und Gemeintage.*

plusieurs à se tenir prêts dès ce moment, pour marcher à cette œuvre sainte, dès que le Seigneur en donnerait le signal.

En conséquence de l'invitation des étudiants de Iéna que nous avons vue plus haut (p. 94), le comte se rendit en cette ville dans le courant de l'été avec une partie de sa maison, presque toute composée de gens qui s'étaient voués au service de l'Évangile. Il y avait alors dans cette université plus de cent professeurs, maîtres ou étudiants, qui avaient établi entre eux des heures d'édification, et des écoles d'enfants pauvres, ce qui dura jusqu'en 1742. Ces frères de Iéna, et quelques autres personnes encore, assistèrent aux assemblées domestiques du comte; et ce qu'ils apprirent de l'ancienne et de la nouvelle discipline des Frères, leur suggéra le désir que le comte établît entre eux quelque chose de semblable. Celui-ci ne put, par plusieurs raisons, accéder à cette demande; mais il leur proposa, en compensation, de fonder, sous la direction de Buddæus, et d'après les instructions que ce professeur leur avait données dans ses cours publics, une espèce de *séminaire*, ou comme on l'appela, de *collége pratique*, pour y former de jeunes ministres. Mais l'essai qu'on en fit ne réussit pas, parce qu'on manqua de simplicité, qu'on voulut faire la chose trop en grand et qu'on regarda trop à l'autorité des hommes.

Cependant l'entreprise ne fut pas non plus absolument sans fruits; un grand nombre de ceux qui avaient contribué à cette tentative se joignirent dans

la suite à l'Église des Frères, et lui rendirent de grands services; d'autres travaillèrent avec succès à l'Évangile dans leurs églises respectives; et l'on retrouvait encore plusieurs années après, à Iéna, un établissement semblable à celui qu'on avait projeté.

De Iéna le comte se rendit à Halle où l'église avait déjà envoyé une députation. On se souviendra que le comte portait un amour tout particulier aux théologiens de cette ville (liv. 2, p. 283 et suiv.). Plus de cent étudiants lui demandèrent de leur donner une espèce de cours abrégé de théologie uniquement tourné vers l'édification, et il le leur accorda.

Mais pendant tous ces travaux, et tandis que le comte était encore à Iéna, la paix intérieure de Herrnhout était de nouveau menacée. Zinzendorf reçut la nouvelle que quelques amis essayaient, pour prévenir une persécution supposée, et pour gagner plus de personnes à l'Évangile, de persuader aux Frères de renoncer à leur discipline particulière, comme aussi à leur nom distinctif, et de se confondre absolument avec l'église luthérienne. Au nombre de ceux qui donnaient ce conseil, ou qui s'y laissaient gagner, se trouvait non-seulement le pasteur Rothe, — on pouvait s'y attendre, — mais par une de ces inconséquences de l'esprit humain qui ne sont pas très-rares, ce Christian David, alors premier ancien de l'église, et qui s'était montré, il n'y avait qu'un an, si ardent, à la tête du parti qui exigeait l'établissement d'une discipline distincte.

La source de cette proposition n'étant autre chose,

dans le fond, que la sagesse et la crainte humaine, le résultat de la démarche proposée aurait infailliblement été un renouvellement du schisme qui avait eu lieu l'année précédente, l'église se serait de nouveau absolument partagée, et une partie d'entre elle serait rentrée dans le véritable Séparatisme. C'est ce que sentirent plusieurs personnes de Herrnhout. Et ceux des Frères moraves qui se trouvaient actuellement à Iéna auprès de Zinzendorf, protestèrent en leur nom, et en celui des anciens qui se trouvaient absents, contre cette innovation et cet abandon de leurs droits ecclésiastiques. Le comte, qui deux ans plus tard devait à son tour ramener la même proposition, pria, pour le moment, comme préposé de l'église, et ordonna, en ce qui regardait ses droits de magistrat, de laisser toutes choses dans l'état actuel, jusqu'à ce qu'on eût examiné la question à fond. Même ceux des frères de Iéna qui n'appartenaient pas à l'église, exhortèrent ceux de Herrnhout, dans un écrit signé de cent-deux étudiants ou professeurs, à n'avoir pas honte de leurs ancêtres, mais à maintenir précieusement leur union fraternelle, et cette discipline que tant d'hommes pieux avaient en vain désiré établir dans l'église protestante.

« Vous ne mépriserez pas, » leur disaient-ils dans cette adresse, « la grâce de Dieu qui vit et qui agit en vous avec efficace, et vous n'oublierez pas la miséricorde de notre Emmanuel, qui a fait briller à vos pères la lumière de la vérité, il y a plus de trois

cents ans. Qui est-ce qui pourrait lire l'histoire de la fidélité, de la foi, de l'amour, de la patience, et des souffrances de vos pères, sans que son cœur ne s'élevât en chants de louanges? C'est pourquoi marchez sur les traces de ces fidèles. Restez dans cette intime réunion d'amour, que Dieu lui-même, sûrement, a établie entre vous, et qu'aucun homme ne doit dissoudre. Priez fidèlement pour nous, et rendez grâces avec nous au Très-Haut, qui a maintenant réuni par une force vivante nos membres dispersés, et qui s'est servi tout particulièrement pour cela de l'exemple magnifique de votre réunion et de votre amour. »

Le comte se hâta de retourner à Herrnhout, où il réussit encore cette fois à apaiser le trouble par des conversations pleines d'amour avec les ouvriers de l'église, et très-particulièrement par un discours rempli de force, qu'il tint le 17 octobre sur ces paroles de Paul aux Galates :[1] « *Un peu de levain fait lever toute la pâte. Je m'assure de vous en notre Seigneur que vous n'aurez point d'autre sentiment; mais celui qui vous trouble en portera la condamnation, quel qu'il soit.* » A la suite de ce discours on s'engagea de nouveau à garder le nom de *Frères*, et les arrangements qu'on avait pris jusqu'alors. Christian David reconnut sa faute, et donna sa démission d'ancien, les trois autres premiers anciens en firent autant, et l'on procéda à leur remplacement.

[1] Galates IX, 10.

Année 1729.

Ce nouvel orage passé, le comte, toujours poursuivi de l'idée de maintenir la plus intime liaison de l'Église des Frères avec l'Église luthérienne, tout en lui conservant sa forme particulière, avisa aux moyens les plus assurés d'obtenir ce résultat, auquel il tenait de toutes ses facultés. Et comme il avait remarqué que les statuts de 1727 donnaient lieu depuis quelque temps à plusieurs personnes de représenter l'Église des Frères comme une nouvelle secte dont les statuts auraient été la confession de foi et la constitution, et que cette idée avait en partie contribué à produire le nouveau trouble, il résolut de faire considérer ces statuts à l'avenir sous un autre point de vue, et après s'en être entendu fort au long avec les anciens, puis avec toute l'église, à la grande édification de tous, il présenta ces règlements non plus comme un pacte de l'église ou de la paroisse avec les préposés, mais comme autant de devoirs sur lesquels il ne pouvait s'établir aucune discussion; ce furent des *lois et défenses seigneuriales* imposées à tous les habitants de Herrnhout, convertis ou non, de quelque communion ou religion qu'ils fussent.

On en fit une lecture publique à l'église, et le comte y ajouta de longs et de forts développements; car il désirait vivement, malgré ce que nous venons de dire, que les Frères, et en général les habitants de l'endroit, vissent dans ces règlements, plus que la lettre de la loi, et en prissent l'esprit. Il tint à ce

[redacted]

sujet une réunion solennelle qui se prolongea jusqu'à onze heures de la nuit, et qui fut accompagnée d'une grande bénédiction.

Ce fut à cette même époque que le comte fit rédiger un de ces actes publics auquel il a mis, lui et ceux qui l'ont suivi, une grande importance, mais que nous jugeons nous, par les principes émis plus haut (liv. 4, p. 133 et suivante), n'être ni si importants, ni si intéressants. C'est une déclaration faite par-devant notaire, des principes des Frères, sous le double rapport de la doctrine et de la discipline, par tous les habitants de Herrnhout, en présence de Zinzendorf et de quelques ecclésiastiques du voisinage. Elle contient des choses très-édifiantes, sans doute, mais ce n'est pas devant les hommes que les Chrétiens sont appelés à traiter des choses spirituelles.

D'ailleurs, c'est ce même acte qui forme le commencement des subtilités fatigantes dont nous avons parlé dans l'endroit cité; c'est dans cet acte qu'on prétend trouver une des déclarations solennelles qu'auraient faites les Frères de leur adhésion à la confession d'Augsbourg; et le lecteur en jugera en deux mots. L'acte entier ne contient sur ce point que cette seule phrase : « *Quant à la doctrine, nous tenons la confession d'Augsbourg pour un bel ouvrage, un ouvrage chrétien.* » Or, qui ne sent qu'une pareille déclaration, bien loin de marquer une véritable adhésion à cette confession, n'est que le langage de gens qui, tout en l'approuvant, ne la prennent pas

vraiment pour la leur? Car quel Chrétien, tant soit peu large dans ses vues, refusera de porter le même jugement? Passons donc à de meilleures choses.

Au nombre des théologiens de distinction avec qui l'Église des Frères se lia à cette époque, il faut ranger très-particulièrement le premier prédicateur de la cour de Prusse, Daniel-Ernest Jablonsky, cet évêque des Frères, que nous avons déjà annoncé dans l'histoire ancienne de cette église (liv. 5, p. 177).

C'est sûrement la fusion des confessions luthérienne et réformée de la Pologne qui lui avait permis de cumuler ainsi les deux fonctions de prédicateur de la cour, et d'évêque de l'Unité des Frères. C'est en 1699 qu'il avait été appelé à cette dernière charge, du consentement du roi, alors électeur de Saxe. La nouvelle qu'il reçut de l'existence et des destinées du petit troupeau des Frères qui se rassemblait à Herrnhout, excita chez lui un vif intérêt, comme il le témoigna dans une réponse datée du 13 août 1729. « Ce petit troupeau, » dit-il, « est composé presque uniquement d'exilés de Bohème et de Moravie, qui s'y sont jetés comme dans un asile, qui ont appris sous la croix la pratique du Christianisme, et qui, après avoir été chassés en ce lieu, comme des schismatiques et des hérétiques, s'unissent pour ne former qu'un seul troupeau, louant Dieu comme n'étant qu'un cœur et qu'une âme, et professant la foi qui opère par l'amour, de sorte qu'on peut reconnaître là les véritables descendants des Frères du synode

de Sendomir. C'est une chose qui mérite certainement d'être mieux connue de l'Église chrétienne. »

Zinzendorf continua depuis lors sa correspondance avec cet évêque, président des Frères, qui fut aussi l'une des premières personnes à qui le comte s'ouvrit de son désir d'embrasser la carrière ecclésiastique.

Cette même année et la suivante, l'église envoya, sur la demande qui lui en fut faite en Suisse, en Livonie, en Suède, en Danemark, des députations, qui, comme les précédentes, eurent un très-heureux succès. L'un des députés pour la Livonie fut Christian David, qui avait auparavant fait un voyage en Suisse, jusqu'à Mont-Mirail.

Une autre affaire qui occupa beaucoup le comte pendant le courant de cette année, fut une persécution qui éclata contre quelques prédicateurs des environs. Le comte qui cherchait à établir des liaisons chrétiennes de toutes parts, avait particulièrement en Silésie de nombreux amis parmi les ecclésiastiques; et dans leur nombre l'abbé Steinmetz, pasteur de l'église de Teschen (liv. 1, p. 240). Les ministres fidèles de ces contrées furent accusés de piétisme auprès des autorités supérieures, même par leurs propres collègues. Le comte prit chaudement leur défense; mais les autorités n'en décidèrent pas moins que les ministres seraient destitués et chassés du pays; le comte ne put leur être utile qu'en cherchant à les placer ailleurs; et il y réussit pour plusieurs d'entre eux.

Ces efforts du comte en faveur de ces ministres

et d'autres personnes persécutées de la Silésie, auront sans doute contribué pour quelque chose à la première attaque qui parut à cette époque contre l'Église des Frères; et qui fut suivie plus tard d'une nuée d'attaques semblables. Nous ne parlons pas d'une brochure qui parut déjà en 1727; ce n'était que l'œuvre d'un étudiant; et l'écrit ne regardait que la personne du comte. Mais à cette époque un jésuite missionnaire en Silésie publia un écrit contre l'église de Herrnhout, sous le titre de : *Notice sur une nouvelle secte qui s'établit dans la Haute-Lusace et la Silésie.* Les Frères disent que cet homme était irrité de n'avoir pu attirer à sa communion les Schwenkfeldistes qui se trouvaient dans ces contrées (liv. 5, p. 5), pour lesquels Zinzendorf s'était intéressé. Le comte ne voulut pas répondre à cet écrit; mais il ne put empêcher les ministres Schæffer, Schwedler et Rothe, qui s'y trouvaient calomniés, de se charger de cette tâche dans un écrit qu'ils intitulèrent : *Témoignage de la vérité quant à l'Église de Herrnhout.*

Outre cette première attaque, on commença à répandre toutes sortes de bruits sur le comte et sur les Frères; et comme les amis même de la vérité désiraient des éclaircissements, Zinzendorf qui ne voulait pas entrer dans une guerre de détails, se vit cependant obligé de publier une *première déclaration publique à ses adversaires.* Il dit vers la fin de cet écrit : « Le monde me hait, c'est naturel; quelques-uns des enfants de ma mère se fâchent contre moi, c'est pénible. Mais les premiers ne m'importent pas assez

pour que je perde mon temps avec eux; et je respecte trop les autres pour vouloir, dans les choses où ils s'oublient, les mettre à l'affront par une réfutation. Je me contente d'adresser mes justifications à ceux qui ont le droit et le pouvoir de me demander compte de ma conduite, etc. »

Annnée 1730.

Un dernier objet qui donna, cette année et les suivantes, beaucoup de travail au comte de Zinzendorf, ce furent ses relations avec différentes sociétés religieuses, sur lesquelles il cherchait à exercer une influence salutaire. On trouvait à Herrnhout même, depuis son origine, non-seulement des Frères moraves, des Luthériens et des Réformés qui vivaient ensemble en bonne harmonie, mais encore différentes espèces de Mystiques et de Séparatistes, et parmi ces derniers un certain nombre de Schwenkfeldistes qui avaient été chassés de Silésie, et qui s'étaient réfugiés soit à Herrnhout, soit à Berthelsdorf où ils jouissaient d'une juste tolérance. Leur présence en ces lieux attira plus d'un jugement défavorable sur l'église de Herrnhout : mais Zinzendorf crut, pour le bien de ces gens eux-mêmes, et pour débarrasser les églises nationales d'adversaires qui pouvaient y causer beaucoup de trouble, devoir recevoir ces hommes persécutés, tout en cherchant à préserver les habitants de Herrnhout de ce que leur influence aurait pu avoir de nuisible ; il s'appliqua

à les éclairer peu à peu, en cédant sur les points secondaires, et en insistant sur ce qui constitue le fondement de la foi chrétienne : et un grand nombre d'âmes furent effectivement ramenées par cette méthode chrétienne à des vues plus saines, et compensèrent amplement par-là les désagréments que l'église eut à endurer à cause d'elles.

Ce fut dans le même temps encore, qu'on vit affluer de toutes parts à Herrnhout une abondance extraordinaire de gens désireux de se joindre à l'église, les uns dans les principes modérés de Spéner[1] d'autres dans ceux d'un séparatisme plus rigide. Plusieurs aussi ne venaient d'abord que pour voir ce qu'il en était de cette église, et finissaient par s'y fixer. D'autres demandaient qu'on envoyât des Frères chez eux pour leur aider à y ranimer la piété, et à y former quelque établissement semblable à celui de Herrnhout. La masse entière des Frères penchait à recevoir à bras ouverts toutes ces différentes espèces de Piétistes ou de Séparatistes sans aucune restric-

[1] Nous avous déjà vu ce nom une fois ou deux. C'était un ecclésiastique d'une piété éminente, qui sentait vivement le besoin inhérent au Chrétien d'une association plus intime que celle des églises nationales, mais qui craignait en même temps qu'on n'abandonnât absolument ces dernières. Il désirait donc voir s'établir partout de petites églises dans la grande (*ecclesiolæ in ecclesiâ*) ; et quoi qu'il en soit de son principe, cet homme a porté de son vivant, et laissé jusqu'à nos jours, des fruits remarquables de ses pieux travaux.

tion, mais le comte qui ne voulait jamais détruire d'une manière violente aucun établissement subsistant, ni non plus en confondre aucun avec l'œuvre de Herrnhout, désira connaître ces diverses sociétés religieuses sur les lieux mêmes, afin de les empêcher, s'il était possible, de venir se jeter sur les Frères comme par un entraînement aveugle, et pour faire au contraire, au milieu d'elles-mêmes, tout le bien qui lui serait possible.

C'est dans ce dessein qu'au mois d'août il se rendit, accompagné de Martin Linner, dans le comté de Wittgenstien où le comte de Berlebourg l'avait déjà invité à venir, dans l'espérance qu'il réussirait à y produire une salutaire réunion entre une multitude de gens de différentes opinions qui avaient été chassés d'ailleurs, et qu'il avait reçus dans ses états. Ce voyage fournit un nouvel exemple de la bénédiction qui reposait sur les travaux de Zinzendorf. Pendant les huit jours qu'il resta dans ces lieux, tout s'adoucit et se rapprocha: les gens même à grandes profondeurs revenaient à la simplicité de l'Évangile: il n'y eut pas jusqu'à un certain nombre de Juifs qui ne rendissent, au moins à cette époque, un témoignage à la vérité; et Zinzendorf put amener les choses au point que les chefs des différents partis se réunirent, en présence de quelques prédicateurs du comté, pour signer, le 12 septembre, quelques articles sur lesquels ils avaient pu s'accorder. — Il en fut de même à Schwarzenau. — Mais peu de temps après que le comte se fut retiré, tout le mal reparut;

et la plupart de ces gens, comme honteux de s'être laissé gagner pour un temps, se montrèrent plus ennemis du comte que jamais.

Zinzendorf fit des essais du même genre auprès des Inspirés[1] de la Westeravie; et il vit à Budingen leur prédicateur, ou plutôt, selon eux, leur prophète le plus distingué, un nommé Rock, à qui le comte ne put refuser le témoignage qu'il possédait des dons éminents, et pour lequel il eut, dès les premiers temps, un profond respect. Nous ne pouvons entrer ici dans la discussion de ce qu'on doit penser des manifestations extraordinaires qui avaient lieu dans cette société; mais sans partager le degré d'assurance et de force avec lequel Zinzendorf finit par se prononcer dans cette affaire, nous croyons qu'il sera utile d'en rapporter quelque chose.

Zinzendorf correspondit pendant plusieurs années, (jusqu'en 1736) avec ces églises, et avec Rock lui-

[1] C'est une société où l'on voit paraître, de temps à autre, des personnes qui tombent dans un état d'extase, sur lequel les avis sont partagés. Les personnes qui appartiennent à la société croient cet état divin ; d'entre les personnes étrangères à cette même société, les unes partagent cette même opinion : d'autres, au contraire, jugeant sans connaissance, prennent le tout pour une jonglerie ; d'autres y voient un phénomène réel, mais tout entier produit par Satan ; d'autres le jugent très-douteux, et très-probablement mélangé de bien et de mal, d'illusion et de réalité. — Heureux qui en prend tout le vrai et en laisse tout le faux !

même. Il lui écrivait, en 1732: « Lorsque mon bien-aimé Jean-Frédéric vient à moi, et m'apporte son cœur systématique et hypostatique, plein de foi et d'amour pour Christ, et m'enflamme ainsi moi-même, je dis : *Ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé ces choses*, *mais mon Père*, *etc*. Mais dès que tu viens attaquer ce que l'Écriture établit, l'amour que j'ai pour mon Maître me porte à te dire, l'instant d'après : *Retire-toi*, *Satan*, *tu m'es en scandale*.[1] »

Ailleurs, Zinzendorf s'exprime encore sur cette même classe de personnes, en ces termes : « Quand je vois d'aussi grands sujets que cet homme, se heurter contre la pierre d'achoppement, au lieu d'être fondés sur elle, comme moi et mes compagnons d'œuvre, *qui ne sommes du reste pas dignes d'être comparés à ce* Rock, je dis avec confusion : « C'est toi qui donnes, c'est toi qui sauves; oui, c'est toi tout seul. »

[1] Zinzendorf parle là de quelques points non fondamentaux, qui ne méritent certainement pas son jugement, et qui ne sont pas même clairement décidés par l'Écriture, comme, entre autres, du baptême des enfants, dont il dit mot pour mot, dans l'un de ses écrits : « *Le baptême des enfants ne peut se prouver par la Bible aussi clairement que d'autres choses.... Cette dispute est proprement du ressort de l'histoire ecclésiastique, que l'homme du commun n'est pas toujours obligé de connaître.* » (*Bud. Samml.*, tome I, p. 50). Comment donc aurait-il pu dire sur un semblable sujet : « *Retire-toi*, *Satan !* »

On peut pressentir par ce qui précède quel fut le résultat des travaux du comte auprès de ces Chrétiens. On désirait s'accorder, on l'essaya, mais on ne le put. Ce ne fut malheureusement pas le seul cas de ce genre, dans l'histoire que nous rapportons. Les derniers efforts des Frères sur ce point, eurent lieu à peu près vers l'année 1736.

Au nombre des travaux qu'entreprit encore le comte, pour gagner les différentes sociétés dont nous parlons, il faut compter aussi la rédaction qu'il fit en 1731 d'un livre de cantiques dont il avait calculé la composition en grande partie, en vue de ces personnes. Comme il trouvait, même à Herrnhout, des Frères encore attachés à un certain mysticisme, il pensa devoir placer à côté des bons cantiques ordinaires de l'église, quelques-uns de ceux que ces frères aimaient, après y avoir fait les corrections les plus indispensables. Il jugeait qu'ainsi on pourrait gagner ces âmes d'une manière insensible, au lieu de les effaroucher en rejetant tout d'un coup tout ce qu'elles avaient regardé comme excellent, et il n'y a aucun doute que les efforts qu'on fit en ce genre n'aient été bénis pour plusieurs, et qu'à tout prendre, les travaux du comte auprès des Inspirés et des Séparatistes, n'aient eu, pour plusieurs, d'heureux succès. Ils attirèrent sans doute, comme d'autres relations de ce genre, sur Zinzendorf et sur l'église bien des faux jugements; mais outre la consolation que les Frères trouvèrent dans leurs succès, ils tirèrent aussi de leurs relations avec ces différentes

sociétés religieuses, l'avantage d'apprécier toujours plus la simplicité de la foi aux mérites de Christ, telle que nous l'expose l'Écriture-Sainte, de sorte qu'en résultat ils ne se repentirent point de cette œuvre de charité.

Si nous revenons à Herrnhout pour considérer cette église dans son intérieur, nous continuerons d'y retrouver, et pour assez long-temps, à côté de la paix qu'elle avait acquise, quelques germes de fermentation qui l'agitaient de temps à autre. Quoiqu'on n'y ait plus rien vu de semblable à ce qui avait précédé, et que l'état spirituel de la généralité allât toujours en s'améliorant, il y avait encore, sous le rapport de la constitution ecclésiastique, un tâtonnement fréquent qui provenait surtout, à ce que nous pensons, de la liberté que Zinzendorf prenait de modifier la position de l'église, selon qu'il le jugeait convenable, et à mesure que ses vues à ce sujet se modifiaient elles-mêmes.

C'est ainsi qu'après avoir vu en 1729 de nombreuses mutations dans les charges de l'église, nous trouvons maintenant, au commencement de 1730, qu'il est de nouveau question d'autres nominations, et que tous les conducteurs de l'église donnent successivement leur démission, sans que les raisons que l'on en allègue soient suffisantes pour expliquer le fait, ni par conséquent les seules véritables. On avance que plusieurs de ceux qui remplissaient ces charges trouvaient qu'on les considérait trop, et que cela leur pouvait devenir dangereux à eux-mêmes.

Mais vu le ton que prend Zinzendorf dans la déclaration que nous allons rapporter, vu toute sa conduite dans cette affaire, et vu surtout que peu de temps après, tout le gouvernement de l'église fut transporté sur un seul ancien, il paraît évident que Zinzendorf désirait obtenir dans cette crise quelque chose de ce genre, et au moins voir diminuer le nombre des anciens, et en changer le personnel. Le fait est que ce fut lui qui provoqua ce nouveau mouvement, en commençant par donner sa démission de préposé de l'église; et que les autres anciens ne résignèrent leurs charges que par suite de son exemple.

Ce fut le 15 mars qu'il fit cette démarche inattendue: il déclara en même temps qu'il était résolu de renoncer absolument à l'espèce de tutelle qu'il avait exercée jusqu'à ce moment, par amour et pour la nécessité des circonstances, sur l'église de Herrnhout, « voulant désormais, » ajoutait-il, « abandonner entièrement l'église à Dieu, et à son époux, Jésus-Christ; qu'à côté de cela il désirait rester un compagnon de la joie et des douleurs de ce peuple élu de Dieu, résolu, s'il survenait des persécutions, de sacrifier biens et vie pour le maintien de tout ce qu'il avait aidé à établir jusqu'à ce jour; que du reste, il désirait se soumettre de tout son cœur à l'église et à ses anciens. » Il ajoutait enfin ces paroles presque menaçantes, qui marquent évidemment qu'il y avait quelque forte résistance à vaincre parmi les Frères:

« Si l'église devait avoir un maître comme d'autres, c'est moi qui y aurais les premiers droits; mais

[redacted]

c'est au Saint-Esprit de nommer l'évêque qui doit paître l'Église de Dieu, qu'il a rachetée par son propre sang. Que jusque-là cet évêque soit Jésus-Christ lui-même;[1] et que celui qui veut lui ôter cette charge, l'essaie; que celui qui veut se montrer rebelle, revêche et désobéissant envers son gouvernement, le tente; que celui d'entre nous qui veut le persécuter et le troubler, le persécute et lui trouble son repos. — Pour vous, à qui il est donné de connaître le mystère du royaume de Christ, je vous dis que ce n'est pas moi qui suis votre préposé, mais Christ. Amen. » — Il disait en outre dans cette même déclaration, « qu'il ne saurait, quant à lui, indiquer personne qu'il crût en état de conduire l'église. »

L'exemple qu'il donna, dit l'un de ceux qui rapportent cet événement, eut l'effet que ceux des frères qui avaient été anciens jusque-là, *fléchirent*,[2] et déposèrent successivement leurs charges devant l'église. Augustin Neisser seul fut confirmé dans sa charge, et on lui donna pour collègues, à la pluralité des voix, Christian David, alors en Livonie, et Martin Linner, ce jeune homme si intéressant, garçon boulanger de sa profession, âgé de vingt-sept ans, dont nous avons parlé au long au livre 6,

[1] Il semble qu'on trouve ici le premier germe de ce qui eut lieu en un certain sens, quelques années plus tard, en 1741.

[2] *Sich fügten.*

p. 67 et suivantes. Ne nous lassons pas, au milieu de ces crises, d'admirer une église qui put, pendant si long-temps, choisir ses principaux conducteurs dans les classes les plus pauvres de la société, et prouver en même temps, par des faits admirables, que ces choix étaient ratifiés d'en haut; car nous avons vu ce qu'étaient Christian David et Martin Linner. Ce dernier n'avait pas un don particulier pour la prédication, mais il était en communion constante avec son Sauveur, et il se conduisait en toutes choses comme un de ses plus fidèles serviteurs.

Quoique Augustin Neisser n'eût été que confirmé dans sa charge, puisqu'il avait été ancien au moment des démissions, on le fit cependant participer avec Linner à une installation solennelle. Il paraît que le comte ne jugea pas nécessaire d'attendre pour cela le retour de Christian David ; et il est permis de croire, vu tout ce qui s'était passé en 1726 et en 1728, que Zinzendorf ne vit pas cette fois sa nomination avec plaisir. Ce qui semble encore confirmer ce jugement, c'est que déjà vers la fin de cette année, Christian David redemanda sa démission, et que sa demande fut approuvée par ceux que l'on pouvait regarder comme les organes des sentiments du comte.

Quoi qu'il en soit, l'installation des deux frères fut cette fois accompagnée d'une solennité vraiment chrétienne; et on leur proposa, devant l'église, plusieurs questions qui continuent de donner une bien haute idée de la manière dont tout se traitait alors

[redacted]

chez les Frères. En voici quelques-unes, dont on remarquera surtout la première et la dernière :

« Vous est-il connu que les premiers anciens de l'église que vous desservez, ont été brûlés vifs pour le nom de Jésus? »

« Savez-vous, qu'en 1715, c'est-à-dire précisément trois cents ans après le martyre de Jean Huss (en 1415), le Seigneur a célébré le jubilé de cet événement en appelant à sa connaissance (l'un de vous) Augustin Neisser? et que les fondements de Herrnhout, jetés en 1722, l'ont été précisément un siècle après la destruction des églises de Moravie? (Voy. tome I, p. 165).

« Vous est-il connu par conséquent que tous les ancêtres de cette chère église sont autant de martyrs, dont il est juste de conserver la grâce et les sages institutions, puisqu'elles existaient déjà soixante ans avant la réformation? — Et promettez-vous d'endurer toutes les persécutions plutôt que de permettre que cette église les abandonne?[1]

« Savez-vous bien aussi que ces privilèges et ces grâces ne sont pas encore le vrai caractère de notre peuple, ni son véritable trésor, mais que ce trésor

[1] C'est assez singulier qu'après de semblables protestations, l'année suivante déjà, le comte fléchit devant les objections des amis et des ennemis, au point de proposer lui-même, à son tour, comme on va le voir, l'abandon de ces mêmes institutions. Tant il est vrai que le Chrétien le plus éminent reste toujours encore homme faible et faillible.

consiste en ce qu'il a reçu un nom que personne ne connaît que celui qui l'a reçu?

« Voulez-vous rester petits dans le poste éminent que l'église vous confie; et en chaque moment où vous vous éléveriez vous-mêmes, vous regarder en ce moment comme des enfants du diable? Voulez-vous rester soumis à l'église, ne commandant que dans l'humilité, et diminuer sans cesse afin que Christ croisse?»

Les deux frères répondirent affirmativement à toutes ces questions, dans le sentiment d'un profond recueillement, et furent salués le lendemain par les chants, les félicitations et les encouragements de toute l'église.

Ces mutations dans les charges des frères amenèrent une chose bien frappante parmi les sœurs. Nous avons vu précédemment qu'on avait établi, dès le commencement, parmi elles, plusieurs charges correspondantes à celles des frères, quoique sous la direction générale des conducteurs de l'église. Il y avait donc aussi des sœurs qui remplissaient, parmi les personnes de leur sexe, la charge d'*anciennes*, et elles eurent, à cette époque, leurs nouvelles nominations qui se firent trois jours après celles des frères, c'est-à-dire le 18 mars. L'une de ces nominations étonnerait à juste titre, si, comme on peut le dire hardiment, l'église qui faisait des choses si extraordinaires, n'avait acquis, par les fruits admirables qu'elle portait à cette époque, le droit qu'on suspende son jugement sur ceux de ses actes qui pa-

[redacted]

raîtraient extraordinaires : car les frères n'étaient ni ignorants, ni légers. — On avait osé mettre au nombre des éligibles, pour les fonctions d'*ancienne* des sœurs, une jeune Anne Nitschmann, sœur de l'excellent Melchior Nitschmann, âgée seulement de quinze ans : et ce fut elle que le sort indiqua. Il est vrai que Dieu tire souvent sa plus belle louange des enfants, et confond les choses qui sont, par celles qui ne sont point.

Cette jeune sœur était venue, encore enfant, de Moravie à Herrnhout, avec ses parents. A l'époque du réveil des enfants, elle y eut part aussi ; et elle fut employée dans la suite, avec bénédiction, parmi les jeunes filles. Elle gagnait sa vie à filer de la laine, et menait une vie tranquille, passant nuit et jour en prières. « C'est ainsi, » dit Spangenberg, dans la vie de Zinzendorf (p. 595), « que je l'ai trouvée moi-même. »

Sa nomination fut si loin d'être regardée comme une chose inconvenante, que lorsque les frères en vinrent, l'année suivante, à accumuler toute l'autorité ecclésiastique sur un seul ancien, elle fut aussi regardée, dès la même époque, comme l'ancienne ou la *préposée en chef* de toutes les sœurs, outre le grade de préposée spéciale, qu'elle occupait auprès des sœurs non mariées.

Cette dernière charge lui avait été conférée le 4 mai de l'époque où nous en sommes, quelques semaines après les nominations que nous venons de raconter, au sujet d'une résolution remarquable

qu'elle avait prise alors, de concert avec dix-sept autres jeunes sœurs de sa classe, et dont nous devons aussi faire une mention particulière.

« Les Frères n'avaient pas tardé d'apercevoir, disent-ils eux-mêmes (voy. *Exposit. des principes*, etc., p. 247 et 248), que les conversations familières entre les jeunes gens des deux sexes ne produisaient rien de bon; et qu'elles aboutissaient enfin à des liaisons contraires à l'intention de Jésus-Christ, et conformes à cette vaine manière de vivre dont parle St. Pierre, et de laquelle nous avons été rachetés par le précieux sang de Jésus-Christ. Au commencement, ils essayèrent d'y remédier, en prenant diverses mesures de prudence chrétienne; mais ils comprirent bientôt, que pour y réussir, les préceptes et les défenses n'étaient pas d'un grand secours: les sœurs non mariées trouvèrent mieux le remède.

« Dix-huit d'entre elles, avec Anne Nitschmann à leur tête, se réunirent pour convenir solennellement de ne prêter l'oreille à aucune proposition de mariage qui leur serait faite suivant le train de ce monde et les désirs de la chair, et non suivant les règles et les usages à observer dans une vraie église de Jésus-Christ. » Elles donnèrent connaissance de leur résolution à ceux à qui il appartenait d'en être instruits; elles déclarèrent en même temps que si après une mûre délibération, les anciens de l'église jugeaient nécessaire de donner une aide à quelque frère, et d'en faire la proposition à l'une ou à l'autre d'entre elles, dans ce cas elles se réservaient

le temps d'y réfléchir, et de se déterminer suivant le sentiment et la conviction de leur cœur.

Nous devons ajouter, pour dire toute la vérité, qu'un certain nombre de sœurs, probablement dans la crainte de se soumettre à quelque joug humain, et dans des idées de liberté chrétienne, se firent scrupule d'entrer dans cet arrangement. Mais les premières donnèrent suite à leur résolution, qui ne fut pas plus tôt communiquée, qu'elle fut approuvée de toute l'église où elle a fait règle depuis lors; et les anciens donnèrent à ces sœurs leur bénédiction au nom du Seigneur. C'est depuis cette époque aussi que le 4 mai a été fixé pour la fête annuelle du chœur des sœurs non mariées.

Cette résolution fut le dernier des mouvements marquants de la nouvelle crise: l'église recommença à cheminer en paix sous ses nouveaux conducteurs; et il ne se fit d'autre changement aux nominations du mois de mars que cette démission volontaire de Christian David que nous avons annoncée plus haut, et qui eut lieu le 24 décembre de la même année. « Ce frère sentit probablement, » dit un historien dont nous rapportons simplement le jugement, « que son genre n'était pas proprement ce qu'il fallait pour cette place. L'église n'attendait pas de ses anciens une grande activité au dehors : au contraire, on les exemptait des affaires de ce genre et ils devaient se borner à porter dans leur cœur l'église entière et chacun de ses membres, et à accompagner de leurs prières et de leur bénédiction le travail de ceux qui

étaient appelés à une vie plus active. » En d'autres termes ils ne devaient pas être à la rame, mais au gouvernail ; ce n'était pas tant l'impulsion que la direction qu'on attendait de leur part.

Mais si les secousses avaient cessé pour le moment, la révolution qui venait d'avoir lieu dans l'administration de l'église, n'en fut pas moins suivie très-peu après, quoique sans éclat, d'un autre grand changement du même genre. Dès que Christian David se fut retiré, la direction se concentra peu à peu, et comme d'elle-même, dans les mains d'un seul des anciens, qui se trouva par le fait établi au-dessus de tous les autres fonctionnaires de l'église, même au-dessus des évêques lorsque l'église vint à en avoir; et cette forme de gouvernement dura dès lors jusqu'en 1741, où la constitution de l'église se fixa irrévocablement. Au moment où nous sommes parvenus, ce fut Martin Linner (p. 67), qui fut considéré généralement comme l'ancien en chef, Augustin Neisser n'étant en quelque sorte que son vicaire-général, pour le remplacer dans le besoin. — Dans ce même temps, on adopta l'usage de prendre tous les mois, tour à tour, l'un des *aides* pour assistant de l'ancien en chef, ce qui servit beaucoup à entretenir la liaison des aides avec les anciens.

Quoique nous ayons déjà rappelé ce qu'étaient le caractère et la conduite de Linner, nous citerons encore ici une lettre qu'il écrivait à cette époque à Zinzendorf, et qui nous présente un exemple de plus du développement admirable que peuvent pren-

dre, dans une église chrétienne, les dons des divers frères, lorsqu'un cœur noble et un esprit élevé savent exciter ce développement, au lieu de l'étouffer sous le gouvernement d'une lourde autorité, et sous l'idée aussi dégradante que fausse, que les dons d'édification générale n'appartiendraient qu'aux conducteurs des églises. On verra de plus dans cette lettre la liberté fraternelle qui règnait alors dans l'église, pour toutes les affaires du règne de Dieu, à côté d'un respect rigoureux pour les distinctions temporelles, dans les affaires de ce monde. Enfin, ce ne sera pas non plus sans admiration qu'on verra tant de tendresse et de ménagements pour les autres dans un homme qui menait pour lui une vie aussi austère.

Le sujet de cette lettre était une certaine brusquerie que Linner trouvait en Zinzendorf à l'égard des âmes faibles; et voici ce qu'il lui en disait : « Je souhaite de tout mon cœur que chez vous l'amour et la vaillance (*die Ritterschaft*) ne soient jamais séparés : ce sont des qualités qui doivent toujours aller ensemble. Le don de discerner les esprits, s'il n'est pas accompagné de l'amour, peut aller trop loin. Lorsqu'un frère qu'une longue pratique a rendu sensible, vient à faillir, et que la rigueur ne se présente pas à lui, accompagnée d'amour et de compassion, elle dépasse le but, *et ne coïncide pas avec la discipline de l'Esprit sur cette âme.*[1] Cette âme s'aperçoit aussitôt

[1] C'est nous qui soulignons cette remarque d'une finesse

si le frère n'a attaqué le péché que dans un zèle selon Dieu, ou si ses reproches étaient mêlés d'un zèle de nature. Et si elle remarque quelque chose de ce dernier cas, celui qui la reprend n'a plus, envers elle, le même poids dans sa fonction, parce que son avis n'était pas entièrement conforme à l'Esprit de Jésus; et que le frère repris s'est aperçu en lui-même qu'il y a eu trop, ou trop peu, ou du faux dans les représentations qu'on lui a faites. Dieu veuille vous donner l'esprit de sagesse et de discernement, vous fortifier dans l'amour de Christ et des frères et sœurs, et vous faire faire des pas assurés dans le bon combat. Je ne vous écris pas ceci pour vous enseigner, parce que dans ces choses vous voyez plus loin que moi. Mais c'est un vœu que je fais, pour que le Seigneur vous rende toujours plus accompli. »

Ce fut dans cette même année (1730) que Herrnhout eut un cimetière en propre. La chose en elle-même était naturelle; celui de Berthelsdorf devenait trop petit; le chemin pour y aller était mauvais, et il ne vaudrait pas la peine de parler de ce fait, si ce n'eût été là encore un de ces pas qui conduisaient insensiblement cette église à son indépendance religieuse. — On arrangea à cet effet une place, peut-être unique en son genre, par le coup d'œil agréable qu'elle offre, et qui ressemble beaucoup plus à un jardin qu'à un cimetière.

d'autant plus admirable, qu'elle provient d'un homme sans lettres et encore si jeune.

[redacted]

Année 1731.

L'année que nous venons de passer nous avait présenté une crise assez violente, celle-ci s'ouvre par une nouvelle, plus courte mais plus vive, et plus capitale, qui n'avait pas seulement pour objet quelque changement plus ou moins important dans le gouvernement ecclésiastique, mais qui n'allait à rien moins, selon l'issue qu'elle aurait eue, qu'à anéantir de fond en comble toute l'œuvre des Frères. On renouvela, et cette fois avec le poids et sous l'influence presque irrésistible de Zinzendorf, la question déjà traitée en 1728, si l'église devait persister dans sa forme indépendante, ou se confondre dans l'église luthérienne. Il y avait toujours eu, tant au milieu des Frères qu'ailleurs, des personnes qui auraient voulu leur persuader de prendre ce dernier parti. Le nombre, la fréquence et le poids des sollicitations qui étaient adressées au comte en ce sens par un grand nombre de savants et d'hommes d'état, furent les raisons qui purent ramener une question qui, après tout ce qui s'était passé, devait paraître si déplacée, si illégale et si inconséquente; et le comte renouvela donc alors lui-même la motion qu'il avait combattue en 1728 avec tant de sévérité. On doit convenir que, dans sa position, cette hésitation avait ses excuses, si ce n'est ses puissantes raisons. Il ne pouvait se voir placé à la tête d'une nouvelle association dans la chrétienté, sans se demander à plusieurs

fois s'il marchait bien dans les voies du Seigneur; et dans le cas où l'œuvre actuelle s'étendrait, c'était lui qui était chargé, en sa qualité de préposé de l'Église des Frères, d'en soutenir la cause entoute occasion. Il alla donc, dans un de ces moments d'ébranlement auxquels ne fut jamais étranger le caractère le plus fort, non-seulement jusqu'à hésiter, mais jusqu'à pousser avec force la proposition en question, au sujet de laquelle pourtant Christian David avait été engagé précédemment à déposer ses fonctions (voyez p. 103 de ce livre).

Sans doute, comme le disent les Frères, sans doute qu'en soumettant la chose à l'examen le plus exact, et en se demandant après l'expérience qu'on en avait faite depuis quelques années, si la constitution et la discipline des Frères moraves convenaient ou non, à une église vivante de Jésus-Christ, et si elles renfermaient en effet tout ce qu'on était en droit d'en attendre, ni le comte, ni ceux qui appuyaient sa motion, ne pouvaient nier les motifs de cette institution; Zinzendorf se fût épargné bien des longueurs et des inquiétudes, si dès lors il eût agi comme il le fit dans la suite, en posant le principe que dans ce qui regarde l'église et sa direction, dès qu'elle est conforme à l'Écriture-Sainte, il ne faut écouter ni les éloges, ni le blâme des hommes, ni les considérations de la sagesse du monde.

Les anciens auxquels Zinzendorf présenta d'abord ce nouveau projet, y mirent une opposition prononcée. Cependant le comte eut assez d'influence pour

obtenir que la chose fût soumise à l'avis de tous les membres de l'église, qui s'assemblèrent, pour cet effet, le 7 janvier 1731; mais dans cette délibération générale, cette proposition inattendue rencontra une opposition beaucoup plus forte encore. Les Frères moraves alléguèrent, comme précédemment, que leur constitution était beaucoup plus ancienne que celle des autres communions protestantes, que pour elle, et à cause du prix qu'ils y attachaient, ils avaient, à l'exemple de leurs pères, abandonné biens et patrie, ils rappelèrent les résolutions prises à ce sujet en 1728 (p. 102 et suivantes de ce livre-ci); la déclaration solennelle qu'ils avaient faite d'un commun accord en 1729, dans l'acte notarié que Zinzendorf avait provoqué lui-même (voyez p. 105); et la promesse qu'on avait exigée des anciens sur ce même sujet en 1730 (p. 119). Le plus grand nombre même de ceux qui n'appartenaient pas à la classe des Frères de Moravie, et qui étaient nés dans l'église luthérienne, soutenaient, avec les Moraves, que leur constitution était conforme à l'Écriture-Sainte et à la saine raison, et qu'elle leur avait procuré tant de bénédictions, qu'ils ne pourraient jamais se résoudre à s'en départir. Ils prévoyaient qu'en s'en désistant, il leur arriverait ce qui était arrivé à d'autres sociétés pieuses, qui, faute d'ordre et de discipline, étaient déchues de leur première pureté; qu'en conséquence, et de peur de tomber dans la même décadence, ils se sentaient obligés de mainte-

nir parmi eux cette discipline, et de la transmettre à leurs descendants, etc.

Cependant le comte insistait encore, et sa qualité de préposé de l'église et de seigneur du lieu, jointe à ses dons éclatants, donnaient un tel poids à son avis, que l'église consentit à remettre, avec lui, la décision de cette question si solennelle, au Seigneur lui-même par la voie du sort. Ainsi l'Église des Frères et toutes ses destinées futures, son existence ultérieure ou son anéantissement, allaient dépendre du oui ou du non qui sortirait d'une urne.

Conformément à l'ancien usage des Frères, on fit deux billets, sur le premier desquels on écrivit: « *A ceux qui sont sans loi, soyez comme si vous étiez sans loi; non que vous soyez sans loi, puisque vous êtes sous la loi de Christ, mais afin de gagner ceux qui sont sans loi.*[1] » L'autre billet portait: « *Mes frères! demeurez fermes et retenez les enseignements que vous avez appris.*[2] » L'église se mit en prières pour demander au Seigneur de vouloir bien faire connaître aux siens l'intention de sa sagesse: et l'on conçoit dans quelle solennelle attente elle vit un enfant au-dessous de quatre ans sortir l'un de ces deux billets....

« *Mes frères! demeurez fermes, et retenez les enseignements que vous avez appris!...* » Telle fut la décision du Seigneur!

Alors, comme une seule âme, et le cœur pénétré de reconnaissance envers Dieu, les Frères renou-

[1] 1 Cor. IX, 21. [2] 2 Thess. II, 15.

[redacted]

velèrent ensemble leur alliance avec le Seigneur, et lui promirent avec effusion, de persévérer désormais sans varier dans cette constitution, de s'employer courageusement à l'œuvre de Christ, et d'annoncer son Évangile par tout le monde, et à toutes les nations vers lesquelles il les enverrait. Le comte lui-même fut chargé d'adresser à ce sujet un discours à l'église; et il le fit avec une force et une abondance extraordinaires.

Peut-être sera-t-on étonné que la décision d'une affaire de cette importance ait été remise au sort; mais on doit remarquer que la chose était de nature à pouvoir avoir lieu, ou ne l'avoir pas; que les Frères ne voyaient dans la Bible aucune instruction positive qui pût les déterminer, et que par conséquent ils pouvaient sans scrupule agir ici suivant leur principe, qui est de remettre au sort, ou plutôt, sous ce nom, au Seigneur lui-même, la décision des cas douteux où les avis sont partagés. Satisfaits maintenant et tranquillisés de part et d'autre, les Frères acceptèrent dès lors avec une entière résignation l'opprobre auquel les exposaient la nouveauté de leurs institutions et la haine du monde. Dès lors aussi ils continuèrent à travailler à leur œuvre avec courage et dans la confiance en l'assistance du Seigneur, sans se laisser détourner par quoi que ce fût; persuadés que le plan dans lequel ils étaient entrés, était celui que le Seigneur voulait qu'ils suivissent.

La crise que nous venons de passer est vraiment

la dernière qui ait été accompagnée d'une division pénible dans les avis : et dès cette époque lorsqu'il se présenta quelques nouveaux doutes, on fut un dans le doute, comme on fut un en toutes choses.

FIN DU LIVRE VII.

[redacted]

LIVRE HUITIÈME.

HISTOIRE DE LA MISSION DES ANTILLES, DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1736, ET CELLE DE GRŒNLAND JUSQU'EN 1739.

Origine et premières années des missions aux Antilles et au Grœnland.

Ces deux célèbres missions ayant pris leur origine dans le cours de l'année à laquelle nous sommes parvenus (1731), et formant une portion de notre histoire qui se détache facilement du reste, nous suspendrons momentanément le récit de ce qui regarde l'église en général, pour conduire l'une et l'autre de ces missions avec quelque suite jusqu'à l'époque où elles prennent un certain degré de consistance.

Ce fut au mois de juin 1731 que Zinzendorf fit ce voyage du Danemark qui donna lieu aux deux missions dont nous parlons, en achevant ainsi ce qu'avait préparé la députation de 1727. Encore ici, comme dans toute l'histoire de l'Église de Dieu, les grandes choses trouvent leur origine dans les plus basses; c'est entre domestiques que le tout se commence.

Quelques frères, que le comte avait pris à son service, firent la connaissance d'un nègre des Indes Occidentales, nommé Antoine, qui était au service d'un des personnages de la cour. Ce nègre eut de fréquents entretiens avec les frères de Herrnhout, et surtout avec David Nitschmann l'aîné, qui devint l'année suivante, l'un des deux premiers missionnaires des Antilles, et qui, en 1735, fut nommé premier évêque des Frères pour le département des missions. Antoine leur raconta que souvent à Saint-Thomas, assis seul au bord de la mer, il avait désiré une révélation divine, et avait prié Dieu de lui donner sa lumière au sujet de la doctrine des Chrétiens; et que par une direction admirable de Dieu, il avait été conduit à Copenhague, où il avait appris à connaître le Christianisme et reçu le baptême. — Après avoir décrit la misérable condition temporelle et spirituelle des esclaves nègres de Saint-Thomas, il s'exprima avec une vive douleur sur le triste sort de sa sœur qui, habitante de la même île, témoignait comme lui le désir de connaître Dieu, sans pouvoir, dans son esclavage, en trouver ni le temps ni l'occasion; et que souvent elle demandait à Dieu de lui envoyer quelqu'un qui lui montrât la voie du salut. Il exprimait en même temps une pleine assurance que si une pareille mission pouvait s'effectuer, sa sœur se convertirait sûrement au Christianisme, de même qu'un grand nombre d'autres nègres qui avaient les mêmes sentiments.

Le comte à qui l'on rapporta ces choses, en fut

[redacted]

tellement touché, qu'il aurait voulu envoyer aussitôt Nitschmann à Saint-Thomas. Mais comme cela n'était pas possible, il résolut d'en parler à Herrnhout, et demanda qu'Antoine l'y suivît bientôt, accompagné de Nitschmann, afin d'exposer lui-même ses désirs à l'église. Dès que le comte fut de retour, il raconta aux Frères, suivant sa coutume, les circonstances les plus remarquables de son voyage, et surtout ce qu'il avait appris des nègres de Saint-Thomas. Son récit produisit chez Léonard Dober et Tobie Leupold, deux jeunes frères pleins de vie et de courage, un vif désir d'aller annoncer la bonne nouvelle de Jésus-Christ. Ils étaient intimes amis; mais ce jour-là ils ne se dirent rien de ce qui se passait dans leur âme. Le lendemain matin Dober sentant toujours en lui l'impulsion qui l'avait occupé toute la nuit, et qui ne lui avait guère laissé de repos, incertain sur la nature de ce sentiment, et dans le doute si ce ne serait pas quelque vaine pensée, ouvrit, comme pour consulter ainsi le Seigneur, le livre de textes qu'il avait sous la main, et y trouva ces mots : « Ce n'est pas une parole qui vous soit proposée en vain, mais c'est votre vie, etc.[1] » Ces mots affermirent beaucoup sa persuasion et lui rendirent le courage.

Il avait coutume, à cette époque, de s'entretenir tous les soirs, et souvent jusqu'à minuit, avec Tobie Leupold, sur la manière dont le jour s'était passé; puis de prier avec lui. Comme c'était en outre à

[1] Deut. XXXII, 47.

lui qu'il avait pensé en se choisissant en lui-même un compagnon d'œuvre, il lui communiqua son idée, résolu s'il y consentait, de regarder la chose comme décidée quant à lui-même, et de la communiquer alors à ses supérieurs ecclésiastiques. Quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il apprit de son ami qu'il éprouvait le même désir d'aller chez les esclaves de Saint-Thomas, et qu'il n'avait pu non plus penser à un autre compagnon d'œuvre qu'à son ami!

A cette époque, les frères non mariés se rassemblaient tous les soirs dans le logement de l'église où ils demeuraient, et se réunissant deux à deux, ils sortaient ainsi de Herrnhout pour aller prier ensemble. A leur retour, ils passaient par les rues, chantant des versets de cantiques, accompagnés quelquefois d'instruments de musique. Un soir que Dober et Leupold passaient ainsi, dans la compagnie de leurs frères, sur la place, en chantant, la troupe approchant de la maison du comte, celui-ci s'avança au milieu d'eux avec le ministre Schæffer, alors en visite à Herrnhout, et lui dit, sans rien savoir encore de la pensée des deux frères : « Monsieur, voici parmi ces frères des missionnaires futurs pour Saint-Thomas, le Grœnland, la Laponie, etc. » Ce peu de mots que le comte prononça du ton d'une ferme assurance de foi, ajouta encore à la joie de nos frères qui prirent la résolution de faire connaître au comte, mais en confidence, les pensées qui se mouvaient dans leurs cœurs. C'est ce qu'ils effectuèrent, le 25 juillet, en lui faisant remettre sur ce sujet,

[redacted]

dans le plus profond secret, une lettre qui finissait par ces mots: « *Cher frère*, gardez la chose pour vous : pensez-y et daignez nous faire savoir vos idées à ce sujet. Le Seigneur veuille nous conduire toujours dans les droits sentiers, quelque rudes qu'ils puissent être. »

Le comte se réjouit de leurs projets, les fit appeler, et s'en entretint avec eux au long. Leur lettre fut ensuite lue à l'heure du chant, mais sans qu'on en nommât les auteurs.

Le 29 juillet, arriva Antoine, qu'on invita, peu de jours après, à présenter son désir à l'église, le comte lui servant d'interprète ; car il ne parlait que le hollandais. Il fit avec émotion un tableau lamentable de l'état des pauvres nègres des Antilles; il exprima la conviction que plusieurs d'entre eux se convertiraient quand on leur annoncerait le Sauveur; il fit une mention particulière de sa sœur; mais il ajouta qu'à peine on trouverait le moyen de parler à ces pauvres malheureux, et de les instruire, à moins qu'on ne se fît esclave soi-même; parce que les nègres étaient accablés d'ouvrage, au point qu'on ne pouvait leur parler que pendant le travail.

Dober et Leupold ne se laissèrent pas détourner de leurs projets par ces nouvelles; ils déclarèrent au contraire qu'ils étaient prêts à sacrifier leur vie au service du Sauveur, et à se rendre pour cela dans l'esclavage, lors même qu'ils ne devraient lui gagner qu'une seule âme.

Cependant leur proposition ne trouva d'abord dans

l'église que peu d'approbation. La plupart des frères ne regardaient la chose que comme la résolution, bien intentionnée, mais impraticable, de deux jeunes gens ardents et courageux. Même l'ancien de l'église, préoccupé des intérêts particuliers du chœur des frères non mariés, comme nous l'avons vu précédemment (liv. 6, p. 74), ne pouvait se résoudre à laisser partir L. Dober. Aux raisons qu'il en alléguait dans l'endroit indiqué, se joignait encore le fait que cet ancien avait jeté les yeux sur Dober, comme sur celui qui devait lui succéder dans la charge importante de premier ancien; car quant à lui-même, sa faible santé lui annonçait une fin prochaine.

Mais les difficultés dont on couvrait le chemin des deux frères, ne servaient qu'à leur faire mûrir leur projet. Dober s'exprimait en ces termes dans une déclaration qu'il adressait à l'église: « Puisqu'on me demande les raisons qui me dirigent dans cette affaire, je puis dire que pour le présent je ne pensais point à partir, mais seulement à me fonder moi-même plus solidement sur notre Sauveur; mais que lorsque M. le comte fut revenu du Danemarck, et nous parla des esclaves, j'en ai été tellement saisi qu'il ne m'a plus été possible de m'en défendre. Mais je me décidai, si le cas l'exigeait, et si un frère voulait m'accompagner, à me rendre dans l'esclavage, afin de dire à ces malheureux tout ce que je sais d'un Sauveur; car je suis convaincu que la Parole de la croix déploie, même dans la petitesse, une efficace particulière envers les âmes. De plus, je me disais

encore, que dans le cas où je ne serais utile à personne, je serais bien heureux d'avoir cependant donné à mon Sauveur cette marque d'obéissance. Maintenant j'abandonne le tout à l'avis de l'église, et n'ai au fond d'autre raison de partir, si ce n'est que je pense, qu'il y a dans cette île des âmes qui ne croient pas parce qu'elles n'ont rien entendu. »

Voilà ce qui se passa, cette année, à l'égard de cette mission : mais l'église unissait à son zèle une telle prudence qu'il s'écoula encore plus d'un an, avant qu'elle prît un parti, et même alors elle ne le fit qu'après avoir consulté le Seigneur, par la voie du sort, qui modifia l'entreprise.

Dans une assemblée du conseil de l'église, qui s'était tenue précédemment, on avait d'abord mis Leupold seul à cette épreuve : et le sort avait décidé que pour le moment, il ne partirait pas. Mais comme Dober n'en persistait pas moins dans son désir, le comte qui, pour sa personne, était entièrement de l'avis de Dober, lui demanda, en voyant toutes les hésitations des autres frères, s'il consentirait aussi, lui de son côté, à ce qu'on remît l'affaire au Seigneur, par la voie du sort. Dober répondit que pour sa conviction à lui, il n'en avait pas besoin, mais que pour celle des frères, ils pourraient faire ce qu'ils désireraient. On l'appela donc à tirer lui-même sur un certain nombre de billets qui exprimaient des avis différents, et il eut celui qui portait : « Laissez aller cet enfant, le Seigneur est avec lui. » Cela mit fin à toutes les hésitations. Dober fut installé dans sa nouvelle

vocation, et Linner lui donna la bénédiction de l'église. Comme Dober ne voulait pas partir seul, il demanda qu'on lui adjoignît, au moins pour les premiers temps de sa mission, ce même David Nitschmann, qui avait fait, à Copenhague, la connaissance d'Antoine. L'église en fit la proposition à ce frère qui l'accepta sans hésitation, quoiqu'il eût femme et enfants, qu'il devait laisser en Europe.[1]

Dans l'assemblée du soir du 18 août 1732, ces deux premiers missionnaires des Frères pour les peuples païens, firent leurs adieux à l'église qui les leur rendit, d'après l'usage qui y régnait alors. Presque tous les membres de l'église s'exerçaient à composer des cantiques. On chanta donc à ces frères un nombre considérable de versets de ce genre qu'ensuite on leur donna pour souvenir. Il y en avait plus de cent qui, tous, étaient pleins d'encouragements et dont plusieurs avaient quelque chose de prophétique. Voici les premières lignes de quelques-uns:

[1] Il ne manquera pas de gens qui trouveront mauvais qu'un homme quitte femme et enfants, pour aller annoncer le salut à des païens, tandis qu'il leur paraîtra tout naturel qu'un négociant en fasse autant pour aller courir aux Antilles, ou en Chine, y acheter du sucre, du café et du thé; ou un militaire, pour aller tuer quelques hommes à Alger avant de s'y faire tuer lui-même, au service d'un Charles X, ou de tel autre souverain de ce genre. — Mais que répondre à des hommes qui jugent ainsi? Ils ne croient pas.

« Les témoins de Jésus ont été de tout temps des héros dans la foi, etc. Pour sa gloire ils doivent tout hasarder, ne craindre aucune souffrance. Si la carrière vous paraît trop pénible, Il marche devant vous, etc. La foi se fait jour à travers l'airain et la pierre, et s'empare de la Toute-Puissance elle-même, etc. Embrasse-les, o Jésus! lorsque leur cœur envahi par la tristesse, etc. —Infinie est la postérité qui sortira de vous, etc. etc. »

Le 20 août au soir, très-tard, le comte annonça à Dober qu'on partirait le lendemain, et le garda chez lui toute la nuit; et le 21, à trois heures du matin, il l'emmena avec David Nitschmann, jusqu'à quelques lieues de Herrnhout, où il les recommanda l'un et l'autre, avec leur importante entreprise à la grâce du Seigneur, en donnant en outre à Dober sa bénédiction, par l'imposition des mains. La parole du jour était 1 Jean II, 13, accompagnée de ces paroles, relatives à la distinction que l'Apôtre met entre les enfants, les jeunes gens et les pères: « Des enfants ne font que bégayer, lorsque leur cœur s'élève à Dieu. Mais des épreuves attendent la vaillante jeunesse, qui se prépare à renverser ses ennemis, et à traverser leur camp pour atteindre aux honneurs de la paternité. » Pour toute exhortation, Dober ne reçut que l'exhortation de se laisser conduire en toutes choses par l'Esprit de Jésus-Christ. Le comte donna à chacun d'eux un ducat pour les cent vingt lieues qu'ils avaient à faire de là à Copenhague; ils avaient en outre, l'un et l'autre, trois écus, et c'est avec

cette somme qu'ils partirent pleins de foi et de confiance en Dieu.

En route, ils visitèrent plusieurs amis chrétiens. Mais plusieurs d'entre ceux, à qui ils communiquèrent leur projet, les accablèrent d'objections, et cherchèrent à les détourner de leur idée. On leur représentait qu'ils rencontreraient des obstacles insurmontables, et que, dans la supposition même qu'ils atteignissent ce pays éloigné et inconnu, ils n'y rencontreraient que des peines inexprimables et une mort prématurée et certaine. Il circulait à cette époque des récits terribles sur la cruauté des Cannibales, qui, disait-on, gardaient une rancune inextinguible de la barbarie des Européens. Les frères ne prirent pas la peine de réfuter des objections de ce genre, mais ils s'en tinrent à Celui qu'ils ne voyaient pas, comme s'ils l'eussent vu, et ils s'en remirent à sa fidélité. Dober avait coutume de répondre qu'il était étonné lui-même, quand il pensait à son projet, mais qu'il ne pouvait s'empêcher de suivre l'impulsion qu'il éprouvait, et d'obéir en cela à la volonté de Dieu.

La comtesse de Stollberg seule, qu'ils trouvèrent à Wernigerode, leur donna quelque encouragement. Elle entra avec eux dans une conversation amicale, où elle demanda entre autres à Dober, avec beaucoup d'intérêt, ce qu'il avait éprouvé, lorsqu'il avait pris congé de son père et de sa mère. Leur conversation sur ce point les frappa l'un et l'autre d'autant plus, que Dober ayant tiré, sur la demande de la

[redacted]

comtesse, un passage du *Trésor des enfants de Dieu*, imprimé à Halle, il tomba sur ces paroles du Ps. XLVe : Écoute, fille, et considère attentivement : oublie ton peuple et la maison de ton père.... « Eh bien ! » lui dit la comtesse, « partez donc ! et s'ils vous tuent pour le nom du Sauveur, le Sauveur en est bien digne. »

« Ces paroles furent comme un baume sur ma tête, » écrivait Dober à cette comtesse, huit ans plus tard, « et la raison pour laquelle les paroles de V. Exc. me pénétrèrent avec tant de force et de consolation, c'est que vous avez été la seule personne, sur toute notre route, et, sauf le comte de Zinzendorf, la seule sur la terre, qui ne m'ait pas aggravé les peines de ma résolution. »

A Copenhague, où ils arrivèrent le 15 septembre, personne encore ne pouvait approuver leur projet. Grands et petits ne parlaient que d'impossibilité : on leur disait qu'aucun vaisseau ne voudrait se charger d'eux ; que, supposé qu'ils arrivassent à Saint-Thomas, il leur serait impossible d'y gagner leur vie, et que quant à leur désir d'annoncer l'Évangile, ils ne pourraient pas même aborder les nègres. S'ils essayaient de répondre que pour cela ils se feraient esclaves, afin de leur parler pendant le travail, on se moquait de leur idée comme d'une folie. Même ceux des directeurs de la compagnie des Indes Occidentales, qui se plaisaient à favoriser le règne de Dieu, qui étaient amis du comte, et auxquels les deux frères avaient porté des lettres de recommandation, ne

voulaient ni approuver ni favoriser leur voyage. Ils fondaient leur refus sur toutes les impossibilités que présentaient les localités et la condition des esclaves, soutenant que des blancs peu aisés étaient hors d'état de subsister parmi eux. Comme nos frères en revenaient toujours à dire qu'ils travailleraient comme esclaves avec les nègres, le premier chambellan avec qui ils s'en entretenaient un jour, finit par leur dire que cela même ne leur serait décidément pas permis. Nitschmann répliqua qu'alors il travaillerait de son métier de charpentier. — Mais cet autre, le potier? reprit le chambellan. — Je le nourrirai de mon travail.

A toutes ces difficultés qu'on entassait de tous côtés contre les frères, se joignit encore la vive douleur qu'ils eurent de voir le nègre Antoine dont les instances avaient été la première occasion de cette entreprise, se rétracter presque entièrement, et rentrer dans la triste voie où il se jeta plus tard de plus en plus. D'abord refroidi, depuis cette époque, par certaines personnes pieuses, mais ennemies de Herrnhout, il retourna dans la suite à Saint-Thomas, où il se laissa entraîner dans toutes sortes de péchés; et il finit d'une manière affligeante. Pour le moment il se borna à retirer tout ce qu'il avait dit du désir qu'avaient sa sœur et plusieurs autres nègres de Saint-Thomas de recevoir l'Évangile, et il chercha à détourner les frères de leur projet. Cependant il leur donna à leur départ une lettre pour sa sœur; et cette lettre leur ouvrit bien des portes.

[redacted]

Au milieu de tous ces sujets de découragement, les frères restèrent inébranlables. Nitschmann n'accepta point la proposition que lui fit Dober de retourner à Herrnhout pour le laisser partir seul, et tout secours humain leur manquant, ils s'en tinrent d'autant plus fermement à Celui qui a fait la terre et les cieux.

Un jour qu'ils étaient particulièrement abattus, ils trouvèrent ces paroles dans le livre de texte : « Il a dit, et ne le fera-t-il point? Il a parlé, et ne le ratifiera-t-il point? » qui leur rendirent la parfaite certitude que Dieu achèverait infailliblement ce qu'il avait commencé. Leur persévérance finit par engager peu à peu plusieurs personnes de Copenhague à s'occuper davantage de leur projet et à les seconder. Dans le nombre de ces personnes étaient les deux prédicateurs de la cour, qui, dans la conviction que la vocation de ces frères venait de Dieu, non-seulement les soutinrent, mais amenèrent encore d'autres personnes de considération à leur sentiment. La famille royale même ayant eu connaissance de leur projet, la reine se montra entièrement disposée en leur faveur, et une des princesses leur envoya, sans qu'ils l'eussent aucunement demandé, une certaine somme pour leur voyage et une Bible hollandaise. Plusieurs autres personnes leur donnèrent des preuves semblables d'intérêt; quelques conseillers d'état firent leurs adieux aux deux frères en leur disant : Partez donc à la garde de Dieu, notre Sauveur a choisi des pêcheurs pour publier son Évan-

gile, et lui-même ne fut pas des grands du monde.

Comme aucun vaisseau de la compagnie des Indes Occidentales ne voulait les prendre à bord, un officier du roi leur aida à trouver une place sur un vaisseau hollandais destiné pour Saint-Thomas. Le capitaine les reçut avec plaisir, et la bienfaisance de leurs protecteurs les avait mis en état, non-seulement de payer leur passage, mais encore de se procurer les outils nécessaires pour le métier de charpentier que Nitschmann devait exercer. Après avoir pris congé de leurs amis, ils s'embarquèrent le 8 octobre 1732, et le vaisseau mit à la voile le même jour.

Les matelots ne tardèrent pas à les harceler. Quelques-uns les traitaient de fous, d'autres les plaignaient de se rendre dans un endroit aussi malsain, dans lequel les Européens étaient si fréquemment enlevés par la maladie, et où les vivres étaient si chers, que tel qui n'était que simple ouvrier y mourait de faim. Mais au lieu de prendre garde à ces propos, les frères cherchaient de leur côté s'ils ne pourraient pas gagner au Sauveur quelques-uns des gens de l'équipage, et s'ils n'y parvinrent pas, leur conduite leur valut du moins d'être bientôt traités amicalement et avec beaucoup de bonté.

Leur voyage qui aurait pu ne durer que trois ou quatre semaines, en dura dix, et fut accompagné de beaucoup de peines et de dangers, dans lesquels nos frères recherchèrent avec foi et trouvèrent aussi le secours de leur Sauveur. Durant le calme, Nitsch-

mann employa son temps à faire au capitaine un buffet dont celui-ci fut si content, qu'après être arrivé à Saint-Thomas, il recommanda ce frère aux blancs, pour son bon travail.

Le capitaine avait eu l'intention de prendre terre d'abord à Saint-Eustache, ce qui aurait causé un assez long retard, mais le vent contraire ne le permit pas; ainsi nos missionnaires arrivèrent le 13 décembre à Saint-Thomas, ayant pour texte du jour : « L'Éternel des armées fait la revue de l'armée pour le combat,[1] » avec l'addition : « Tenez-vous sur vos gardes, Chrétiens, les ennemis cherchent à vous gagner, Satan même demandera de vous cribler. »

Nos frères se trouvaient alors sur le champ de bataille où devaient se montrer leur foi et leur persévérance; car l'opposition ne pouvait leur manquer, comme ils le prévoyaient bien dès qu'ils s'efforceraient de faire passer les pauvres esclaves des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner si à la vue de Saint-Thomas, ils éprouvèrent comme un pressentiment extrêmement douloureux; la suite l'a justifié, en même temps qu'elle a aussi prouvé qu'il y avait dans les cieux un combattant qui soutenait leur cause, et qui conduisait son armée à la victoire.

Le lendemain de leur arrivée, qui était un dimanche, ils avaient pour parole du jour. « Il fait des

[1] És. XIII, 4.

choses merveilleuses; » à quoi l'église ajoutait : « Et nous le regardons faire.[1] »

Ils ne purent s'empêcher de réfléchir, dès l'abord, avec quelque inquiétude à ce qu'ils avaient à faire pour s'arranger le plus économiquement possible dans cet endroit si cher, et où ils étaient entièrement étrangers; lorsqu'un nègre vint les inviter à se rendre chez un M. Lorenzen, l'un des planteurs les moins opulents de l'île. Un ancien domestique leur avait donné une lettre de recommandation pour cet homme qui était son ami, et lui avait en outre recommandé ces frères, à leur insçu. Cet homme bienfaisant leur offrit de lui-même de les loger et de leur fournir tout le nécessaire jusqu'à ce qu'ils pussent s'arranger chez eux, ou trouver une place chez quelque autre personne. Les frères reconnurent dans cette offre pleine de bonté la fidèle providence de leur Père céleste. — C'est donc un pauvre, selon le monde, qui procure à ces frères, également pauvres, leur premier asile dans cette terre étrangère.

Dès ce même dimanche, les missionnaires commencèrent à travailler à l'œuvre pour laquelle ils avaient traversé l'Océan. Ils allèrent l'après-midi chez la sœur d'Antoine qui était en service avec son second frère. Ils leur lurent, à tous deux, la lettre de leur frère, qui contenait un récit de sa conversion, et une exhortation qu'il leur adressait de suivre son exemple. Lorsque les frères en vinrent à la citation

[1] Jug. XIII, 19.

de Jean XVII, 3 : « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent, toi seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé; » ils en prirent occasion de leur annoncer la rédemption qui a été opérée par Jésus-Christ. « C'est pour nous aussi, leur dirent-ils, que Jésus est mort; et c'est pour vous le faire savoir que nous sommes venus ici. » Quoiqu'ils ne pussent parler qu'en allemand avec quelques mots hollandais qu'il avaient appris des matelots et sur leur Bible hollandaise pendant la traversée,[1] les nègres les comprirent cependant, et se mirent à frapper des mains de joie; car jusqu'à ce moment ils avaient cru que ce que les frères leur annonçaient n'était qu'un privilége exclusif des blancs, leurs maîtres. Il resta une profonde impression de cette première prédication de la bonne nouvelle dans le cœur d'Anne, la sœur du nègre Antoine, et de son frère Abraham, et ils considérèrent dès ce jour les frères comme des maîtres, qui leur avaient été envoyés de Dieu. Les Frères, toujours attachés à remarquer les coïncidences des textes journaliers avec les événements du jour, observent que ce jour mémorable était le troisième des quatre dimanches de l'Avent, qui a pour évangile dans l'église luthérienne la portion de Matthieu XI, où se trouvent ces mots : « L'Évangile est prêché aux pauvres. »

[1] C'était peut-être pour allonger d'autant le temps de cette étude que le Seigneur avait fait durer cette traversée aussi long-temps.

Tel fut le faible commencement de ce travail des Frères parmi les nègres, qui, dans la suite, s'est étendu à des milliers d'entre eux.

L'époque de l'arrivée de nos frères était une époque critique pour Saint-Thomas. La dyssenterie enlevait une multitude de nègres; et Dober était constamment parmi eux. En même temps les nègres de l'île de Saint-Jean se révoltèrent, s'emparèrent du fort et de l'île entière, où ils massacrèrent tous les Européens; et la guerre qui en résulta se prolongea pendant l'espace de huit mois. Cependant nos frères travaillèrent avec confiance dans le champ qu'ils avaient devant eux, et recherchèrent toutes les occasions d'aborder les nègres de leur île; ils les visitaient les samedis et les dimanches: et ils réussirent d'autant mieux à gagner leur confiance et leur amour, que les nègres n'avaient jamais vu les blancs leur parler avec autant de bonté et de condescendance.

Quant aux blancs qui se trouvaient dans l'île, leurs avis furent bientôt partagés au sujet des frères. Les uns les honoraient comme des serviteurs de Dieu, d'autres les méprisaient et les traitaient même comme des séducteurs, qu'il fallait se hâter de chasser du pays. Quelques nègres même les regardaient comme des fous, quand ils essayaient de leur montrer qu'en vivant sans Christ ils vivaient sans Dieu dans ce monde. — Nos frères éprouvèrent en même temps tous deux les effets du climat pernicieux de ces contrées, et eurent quelques maladies assez violentes.

Quant à leurs moyens de subsistance, outre l'accueil hospitalier de ce planteur dont nous avons parlé, Nistchmann trouva bientôt assez d'ouvrage pour pouvoir s'entretenir, lui et son compagnon d'œuvre. Mais comme il n'avait été chargé par l'église que d'accompagner Dober à Saint-Thomas, avec ordre de retourner par la première occasion, Dober désirait d'autant plus trouver à gagner sa vie de son travail de potier. Mais il ne put jamais y réussir, soit à cause de la mauvaise terre de l'endroit, soit parce qu'il n'avait pas un four convenable. Cependant, un retour pour l'Europe s'étant présenté en avril 1733, il ne voulut pas retenir Nitschmann plus long-temps, afin de ne pas exposer davantage les jours de ce père de famille.

Ces deux frères se virent donc obligés de se séparer. Avant son départ Nitschmann exhorta encore Anne et les autres nègres à qui il avait souvent parlé, à rester fermes et fidèles; et il prit congé d'eux au milieu de beaucoup de larmes qu'on versa de part et d'autre. En quittant Dober, qui n'avait encore point de gagne-pain régulier il lui laissa tout l'argent dont il n'avait pas absolument besoin pour ses frais de traversée: et Dober lui donna une lettre pour les frères de Herrnhout, où il s'exprimait entre autres en ces termes :

« Il est le chef et nous les membres : j'ai eu plus d'un sujet d'angoisse, mais point encore de véritables souffrances; le Seigneur en soit loué! Et quand je considère tout le chemin par lequel il m'a conduit,

je suis obligé de dire que je suis indigne de toute sa fidélité.... Je crois que par le secours de vos prières et par la grâce de notre Sauveur, je ne serai pas confus dans mon espérance. »

Nitschmann arriva le 16 juin à Copenhague, où il eut le plaisir de voir que les idées des amis des Frères, et en particulier celles du premier chambellan avaient changé avantageusement au sujet des missions. Il y causa une grande joie par les nouvelles qu'il put en donner lui-même; et il en fut de même à Herrnhout, où il arriva le 24 juillet, après une absence de onze mois.

L. Dober se trouvait alors seul, et sans savoir comment il pourrait subvenir à son entretien. Ses connaissances n'avaient pu concevoir qu'il laissât partir l'ami qui l'avait entretenu jusque-là; et on lui conseillait de retourner comme lui en Europe. Mais il ne se laissa pas ébranler dans sa résolution de rester seul à son poste, et il fut ferme dans la foi.

Avant que trois semaines se fussent écoulées depuis le départ de Nitschmann, Dober reçut, de la manière la plus inattendue, du nouveau gouverneur, l'offre de devenir son maître d'hôtel. Il n'accepta que sous la condition expresse qu'après avoir fait ses affaires, il serait libre de sortir et de s'occuper de ses nègres; et comme le gouverneur y consentit, le 6 mai, l'intendance de la maison lui fut remise. Cet homme de bien ne prit Dober à son service, comme il le dit lui-même, qu'à cause de sa piété, et il l'exhorta à se confier fermement en Dieu. De son côté

Dober exprimait de la manière suivante ses sentiments sur sa nouvelle position: « Les matelots qui jusqu'ici s'étaient tant moqués de moi, furent dans l'étonnement et m'estimèrent heureux; mais pour moi, j'éprouvais un certain malaise, quoique j'eusse fait mes conditions. Je me vis, pendant quelque temps, ayant une même table avec le gouverneur, et jouissant, comme dit le monde, de tout ce qu'on peut désirer. Mais j'avais honte de me voir si loin de mes premières idées d'esclavage; et cette nouvelle manière de vivre m'était si gênante que j'en étais parfois tout triste. J'avais besoin de me rassurer par la pensée que c'était le Seigneur qui m'avait placé là; car je lui avais promis solennellement de ne chercher de condition chez personne, mais de m'en tenir aveuglément et comme un enfant à sa providence. »

Après avoir eu, au commencement de 1734, une forte maladie, il résolut de quitter la place qu'il avait occupée jusqu'à ce moment, parce que, malgré les précautions qu'il avait cru prendre, elle le détournait trop de sa vocation véritable. Le gouverneur ne le laissa aller qu'avec peine. Dober loua une petite chambre, et chercha à gagner sa vie, soit en faisant des rondes de nuit pour les bourgeois, soit par toutes sortes d'autres petits moyens: il n'avait guère que du pain et de l'eau; mais cependant il dit à ce sujet qu'il se trouvait comme un oiseau qui a regagné le plein air, parce que rien ne l'empêchait plus de s'occuper de l'âme de ses nègres. Anne, son mari, et

Abraham son frère, étaient convertis; il les voyait tous les jours, et c'était toute sa joie; car il les voyait croître dans la grâce et la connaissance du Sauveur. Dober ne vécut cependant sur ce pied que jusqu'à la fin d'avril, où il accepta de nouveau l'offre d'un planteur qui le demandait, mais dans un cercle plus restreint, comme intendant et homme d'affaires dans une petite plantation située à l'extrémité de l'île.

Cependant dix-huit mois s'étaient passés sans que Dober eut rien appris de Herrnhout; et c'était vainement qu'à chaque vaisseau qui était arrivé il avait demandé s'il n'y avait point de lettre pour lui. Le 11 juin il apprit encore l'arrivée d'un nouveau vaisseau; et comme il demeurait à une lieue et demie du port, il envoya un nègre s'informer d'où était ce bâtiment. Comme le nègre tardait trop à revenir, Dober sortit lui-même vers le soir, et s'assit près d'un feu pour attendre là le retour du nègre, lorsque tout d'un coup il voit devant lui son Leupold (p. 135), et deux autres frères, Schenk et Miksch, qui venaient à lui aussitôt après avoir débarqué! La joie fut inexprimable de part et d'autre; et Dober en fut entièrement ranimé. Ils passèrent toute la nuit en conversation, et il leur sembla, comme on le comprend aisément, qu'elle n'avait duré qu'une demiheure. Ces frères lui apprirent qu'une compagnie de dix-huit personnes (quatorze frères et quatre sœurs), étaient arrivés avec eux pour former une colonie à Sainte-Croix, et y établir une plantation

à la demande de M. de Pless (ce chambellan du roi de Danemark, dont nous avons parlé plus haut). Mais cette nouvelle donna à Dober plus d'inquiétude que de joie, car il prévit aussitôt la triste fin de cette entreprise, dont nous parlerons plus loin.

Mais outre toutes ces choses, les trois frères apportaient à L. Dober une nouvelle bien importante pour lui : c'est qu'il avait été élu ancien de l'église de Herrnhout, à la place de Martin Linner, décédé. Comme cette commission exigeait son prompt retour en Europe, il quitta le service du planteur chez lequel il venait d'entrer, et alla demeurer avec ses frères à Tappus pour être tout prêt au départ du premier vaisseau qui se présenterait, et pour, en attendant ce départ, se rendre utile à ses frères autant qu'il lui serait possible. Les adieux aux nègres convertis furent très-touchants; il leur recommanda avec beaucoup de larmes de persévérer dans la foi en Jésus; puis il partit le 12 avril avec le même vaisseau qui avait amené les dix-huit colons destinés pour Sainte-Croix. Il emmena en même temps avec lui un jeune nègre de sept ans, nommé Oly, en qui l'on découvrit bientôt d'excellentes dispositions, et qui fut baptisé (en avril 1735) comme les prémices de l'œuvre des Frères parmi les païens.

Dober arriva à Copenhague le 27 novembre 1734, et à Herrnhout en février 1735. Pendant les deux ans qu'il avait passés à Saint-Thomas, il avait eu la douceur de voir quatre nègres recevoir l'Évangile,

et plusieurs autres montrer de bonnes dispositions, qui plus tard furent suivies d'une conversion véritable.

Mission du Grœnland.

Maintenant retournons à Herrnhout, et à l'époque où commençait l'histoire de cette première mission, pour y voir dans le même jour et dans la même séance, l'origine de la mission du Grœnland.

Dans ce même voyage du Danemarck, où le comte avait fait la connaissance du nègre Antoine, il vit aussi deux Grœnlandais baptisés, et il apprit plusieurs choses intéressantes sur l'entreprise qu'avait faite le fidèle Egède, pour annoncer l'Évangile aux habitants de ces contrées.[1] Comme on hésitait alors à continuer cette œuvre, qui avait déjà coûté tant de peines, le comte en éprouva une vive douleur, et résolut au contraire d'envoyer, s'il était possible, des secours à ce fidèle serviteur de Christ; l'esprit de témoignage qui se réveillait alors à Herrnhout, seconda son dessein. Dans le même temps où l'on parlait de la mission de Saint-Thomas, on s'occupa aussi de celle du Grœnland; et deux frères, Matth. Stach et Fr. Bœhnisch, se sentirent fortement pressés du désir de partir pour ces contrées gla-

[1] Le *Journal des Missions* de Paris a publié quelques articles intéressants sur l'entreprise vraiment remarquable de cet homme courageux et fidèle.

ciales. Voici sur ce sujet le récit de Matth. Stach lui-même.

« Lorsque j'entendis faire lecture devant l'église, de la lettre des deux frères qui voulaient partir pour Saint-Thomas, je sentis se réveiller avec une nouvelle force le désir véhément qui était en moi d'aller au Grœnland, lorsqu'on en parla pour la première fois; je dis réveiller, car je l'avais comprimé au premier moment, parce que je me défiais de mon peu d'expérience, n'étant à Herrnhout que depuis deux ans. Je travaillais alors avec Bœhnisch, au nouveau cimetière du Hutberg. C'est à lui le premier que je m'ouvris de tout ce qui se passait en mon esprit, et je vis qu'il avait éprouvé les mêmes choses. Nous ne savions si c'était un mouvement qui venait de Dieu, et si nous devions en parler à l'église, ou attendre qu'elle nous adressât vocation. Mais nous nous souvenions de cette parole: « Là où deux d'entre vous s'accorderont pour demander une chose, quoi que ce soit qu'ils demandent, cela leur arrivera.[1] » Nous nous mîmes à genoux derrière le plus prochain buisson, et nous priâmes le Seigneur de nous accorder sa lumière et sa direction. Nos cœurs en furent remplis de joie, et nous ne tardâmes pas à exposer nos sentiments, par écrit, à l'église; en la laissant absolument libre de décider vers quelle nation païenne elle nous enverrait; quoique nous sentissions le plus fort penchant pour le Grœnland. La

[1] Matth. XVIII, 19.

lettre fut entendue avec plaisir, quoique plusieurs exprimassent cependant leur surprise de la ressemblance qu'elle avait avec celle des deux frères qui s'offraient pour les Antilles, et qu'un certain nombre crussent que nous nous étions entendus avec eux, ou même que nous avions voulu les copier. Ce fut sans doute la raison pour laquelle nous ne reçûmes de long-temps aucune réponse, et les anciens ne nous en dirent mot, sauf l'un d'entre eux, qui me parla occasionnellement de manière à me donner peu d'espérance.

« Mais nous ne nous laissâmes pas plus rebuter par-là, que par ce que nous apprenions de temps en temps sur les difficultés qu'il y avait à se rendre dans ce pays, puis à y vivre; et nous attendîmes avec patience.

« Long-temps après, le comte nous fit appeler un jour chez lui, et nous demanda si nous étions toujours dans les mêmes dispositions; et comme nous lui dîmes que oui, il nous exposa encore une fois les difficultés de l'entreprise, et finit cependant par ajouter que si nous voulions tenter la chose dans la confiance au Sauveur, nous pourrions nous préparer à partir avec sa bénédiction et celle de l'église. Nous attendîmes donc avec joie le moment de notre départ.

« Mais il se passa encore une année avant qu'il eût lieu.

« Et comme pendant ce temps F. Bœhnisch avait entrepris un autre voyage, Ch. David se trouva disposé à m'accompagner au Grœnland. La chose se

[redacted]

décida tout d'un coup, à deux jours de notre départ effectif, pendant lesquels le comte eut avec moi quelques entretiens singulièrement bénis, qui roulaient sur la manière dont nous devons garder nos corps et nos âmes contre le péché : j'en ai conservé un souvenir durable. Comme Ch. David ne m'était adjoint que pour m'accompagner, et devait revenir l'année suivante, l'on me demanda de choisir un compagnon d'œuvre, et je nommai mon cousin, qui accepta la vocation avec joie, et se prépara en hâte à partir.

« Notre équipement ne coûta pas beaucoup d'argent, ni de temps. L'église se composait pour la plupart de pauvres réfugiés, et nous-mêmes n'avions absolument autre chose que les vêtements les plus nécessaires, mais nous avions accoutumé la pauvreté, et nous n'étions point en peine sur la manière dont nous pourrions faire le voyage, ni subsister dans le pays. Le jour avant notre départ, il arriva, pour l'église, quelque argent de la part d'un ami de Venise, et l'on nous en donna une partie pour aller jusqu'à Copenhague. Nous nous crûmes si riches, qu'en chemin faisant nous n'acceptâmes plus rien de personne, persuadés que le Seigneur nous aiderait jusqu'au bout.

« On nous donna pour toute instruction de nous aimer l'un l'autre, de respecter Chr. David, ce serviteur expérimenté du Seigneur; de nous présenter au vieux et fidèle Egède comme ses aides, s'il voulait se servir de nous; de demeurer du reste

entre nous, et de gouverner notre petite économie, comme il convient à des serviteurs de Dieu. — Que les choses soient devenues ce qu'elles sont actuellement (en 1762), c'est ce qui est dû aux directions du Dieu, seul sage, qui a fait plus que nous n'aurions jamais osé attendre. Peu avant notre départ, nous reçûmes pour notre vocation l'imposition des mains d'Augustin Neisser, qui était alors ancien de l'église, et nous partîmes pour Copenhague, le 19 janvier 1733, cinq mois après les frères de Saint-Thomas, accompagnés des bénédictions innombrables de l'église. »

Jusqu'ici nous avons laissé parler le missionnaire lui-même : nous reprenons le récit.

Arrivés à Copenhague, nos deux frères furent reçus avec beaucoup de bonté par les personnes auxquelles ils étaient recommandés, mais comme on ne savait pas encore, à cette époque, de quelle manière merveilleuse le Seigneur avait applani les difficultés, en apparence insurmontables, qu'on avait vues aux missions de Saint-Thomas, on accabla pareillement nos frères de raisons de découragement; et il faut convenir que les circonstances mêmes du moment en présentaient de puissantes. On continuait d'agiter alors la question s'il ne serait pas convenable de rompre toute relation avec le Grœnland, soit pour le commerce, soit pour les missions; et par conséquent on représentait aux frères que lors même qu'ils arriveraient en Grœnland, avec le vaisseau qui allait y chercher le reste des employés du commerce

et des missions, ils seraient plus tard assassinés par les sauvages, ou ils périraient de faim. Mais ils ne se laissèrent pas ébranler; et ayant appris qu'en effet le roi avait consenti à faire partir encore un vaisseau pour Godhaab (c'était le nom de la colonie danoise), ils obtinrent de lui par De Pless, son chambellan, (p. 154), la permission de partir sur ce même vaisseau, le roi écrivit, de sa propre main, à Egède, pour lui recommander les frères.

De Pless mettait à toutes ces affaires une droiture et une sagacité distinguées. Après avoir fait aux frères toutes les objections possibles, et les avoir fait examiner par quelques théologiens, il devint tout d'un coup, lorsqu'il les vit bien affermis sous tous les rapports, un protecteur ardent de leur entreprise. Et comme on lui objectait à la cour que les dix années de travail du savant et zélé Egède n'ayant encore rien produit, on devait encore bien moins attendre de la part de ces jeunes gens sans lettres, il répondit que de tout temps Dieu avait confondu les choses fortes par les faibles, afin que personne ne se glorifiât, et afin que les hommes regardassent moins à leurs moyens qu'à la grâce d'en haut. — Il aurait pu ajouter en même temps, que les travaux du respectable Egède avaient été probablement des préparatifs nécessaires aux succès de ces nouveaux ouvriers et que les uns iraient moissonner où d'autres avaient semé.

Il fit faire à nos frères la connaissance de plusieurs personnes de considération, très-pieuses, qui les

encouragèrent dans leur œuvre, et leur fournirent, sans qu'ils l'eussent demandé, des contributions généreuses pour leurs frais de voyage et d'établissement au Grœnland.

Comme le ministre De Pless demandait un jour à ces frères comment ils pensaient se nourrir dans ce pays, ils lui répondirent qu'ils le feraient du travail de leurs mains, moyennant la bénédiction de Dieu, et qu'ils cultiveraient la terre (car ils n'avaient pu croire, malgré ce qu'on leur en avait dit, que réellement le pays ne consistât presque qu'en des rochers arides), et ils dirent qu'ils se bâtiraient une maison pour n'être à charge à personne. Le ministre leur répondit qu'ils ne le pourraient puisqu'il n'y avait trace de bois. « Eh bien! dirent-ils, nous creuserons en terre. » — Non, non, reprit-il, vous prendrez du bois avec vous, et vous vous bâtirez une maison : voilà toujours cinquante écus pour en commencer les frais. — On fit une collecte moyennant laquelle nos frères purent s'acheter les matériaux et les instruments nécessaires pour bâtir, quarante-six poutres, dix douzaines de planches, toutes sortes d'outils pour tirer et tailler la pierre, et pour la maçonnerie; un grand nombre de semences, du fil et des armes à feu, pour la pêche et la chasse, du chanvre pour filer, des fourneaux de fer, des fenêtres, un peu de batterie de cuisine, des lits, des fourrures, du papier et des provisions de bouche.

Le 10 avril 1733 ils partirent de Copenhague accompagnés des bénédictions de la famille royale, de

la cour, et de leurs autres amis, ayant pour parole ces mots : « La foi rend présentes les choses qu'on espère, et est une démonstration de celles qu'on ne voit point.[1] »

Ils eurent une traversée rapide et assez heureuse, sauf quelques orages, et arrivèrent au commencement de mai dans le détroit de Davis. Le 6, ils s'engagèrent dans un épais brouillard, dans les glaces flottantes, et furent surpris le lendemain par un orage qui fut très-violent, mais qui rejeta aussi les glaces si avant dans la mer, qu'ils se virent, sous ce rapport, hors de danger. Le 13 ils virent le pays; mais le même jour il s'éleva, à la suite d'une éclipse totale de soleil, une autre tempête terrible qui dura quatre jours et quatre nuits, et les repoussa au-delà de cinquante lieues en mer.— Enfin le 20 mai, après un voyage de six semaines, ils arrivèrent à Bals-Revin, près de l'endroit où ils établirent ensuite leur station, qu'ils appelèrent *Neu-Herrnhout*,[2] ayant pour parole du jour : « La paix de Dieu qui surpasse tout entendement, garde vos cœurs et vos sentiments en Jésus-Christ;[3] » à quoi l'église ajoutait ces paroles si éminemment adaptées à leur position présente, et si propres à leur rappeler la patience inouïe dont ils eurent besoin plus tard : « Tiens tous nos sens dans la paix. »

Quelque triste apparence qu'eût le pays en comparaison de l'Europe (car ils ne voyaient que des

[1] Heb. XI, 1. [2] *Nouvelle-Herrnhout*. [3] Phil. IV, 7.

rochers nus et des montagnes escarpées couvertes de neiges et de glaces), ils furent cependant contents de se voir au poste qu'ils avaient tant désiré. La vue des premiers Grœnlandais les réjouit extrêmement quoiqu'ils ne pussent rien leur dire, et ils élevèrent leur cœur à Dieu en leur faveur.

Dès qu'ils eurent pris terre, ils allèrent chez Egède pour lui présenter leurs lettres de recommandation. Il les reçut amicalement et leur promit de les seconder de tout son pouvoir dans l'étude de la langue. Ils allèrent aussitôt chercher dans le voisinage, un endroit habitable, sur le rivage, pour y bâtir leur demeure; il se mirent à genoux et le consacrèrent par la prière; puis ils commencèrent sans délai à élever, à la manière grœnlandaise, une hutte de pierres avec des gazons dans les intervalles, afin de pouvoir s'y abriter, eux et leurs meubles, contre la neige et la pluie, en attendant qu'ils eussent bâti leur maison de bois. L'année était précoce, la neige avait déjà fondu autant qu'elle fait de coutume en juin; et cependant il faisait encore si froid que souvent les gazons se gelaient dans leurs mains.

Le 6 juin leur cabane était avancée au point qu'ils purent y entrer avec actions de grâces, et défaire l'abri de planches sous lequel ils s'étaient logés jusque-là; puis ils passèrent les jours suivants, jusqu'au départ du vaisseau, à écrire des lettres dont voici un extrait:

[redacted]

Matth. Stach (sous la date du 13 juin).

« Bien-aimés frères et sœurs en Jésus, par la grâce duquel nous avons la vie!

« ... Ce que nous avons cherché dans ce pays nous le trouvons, c'est-à-dire des païens qui ne savent rien de Dieu, qui ne se soucient que de savoir prendre bien des veaux marins, des poissons et des rennes, et qui pour cela changent à tout moment de lieu, demeurant tantôt par terre, tantôt dans une île, tantôt dans une autre. Nous désirons apprendre à ce peuple qu'il y a un Dieu, un Jésus, un Saint-Esprit, et nous ne savons pas sa langue; nous voulons les visiter et nous ne savons pas où ils demeurent: tout leur être est si différent du nôtre, qu'on ne peut même se faire entendre par signes. — Voilà, chers frères et sœurs, où nous en sommes dans le Grœnland. Mais les choses ne se présentaient-elles pas de la même manière lorsque vous-mêmes vous commenciez Herrnhout. Vous le savez. C'est dans des situations de ce genre qu'on peut se dire: Perds jusqu'à ton chemin, mais ne perds pas la foi! Oui, le chemin même nous manque ici; mais nous nous souvenons tous les jours de cette parole (p. 163): « Tiens tous nos sens dans la paix.... » Quand le Seigneur marchera devant nous, nous le suivrons; nous ne marchons que sous ses yeux. Quand le temps des païens sera venu, il faudra bien que les ténèbres du Grœnland se changent en lumière, et le froid en chaleur.... D'ailleurs, ne dussions-nous rien

produire ici, nous n'en célébrerons pas moins son grand Nom, quand ce ne serait que de ce qu'il nous aurait humiliés et rendus bien petits à nos yeux.... Pour vous, témoins de la puissance de notre Sauveur, qui gardez vos vaisseaux dans la sainteté et la pureté devant lui,... marchez sous ses yeux, apportant sur l'autel de l'amour, une abondance de parfums. Quand vous nous écrirez l'année prochaine, rassemblez soigneusement les tisons de votre foi pour que ce foyer nous réchauffe dans nos glaces. Que ceux qui se sentiront pressés de l'amour de Christ nous envoient de leurs flammes.... » etc.

On voit, par cette lettre et par plusieurs autres semblables, que les frères s'attendaient à des difficultés, et se confiaient en Dieu : mais leur foi fut mise, dans les cinq premières années, à des épreuves qui dépassèrent de beaucoup tout ce qu'ils avaient pu prévoir.

A peine eurent-ils achevé de construire la maison dont ils avaient apporté la charpente, et voulurent-ils commencer à se lier avec les pauvres Grœnlandais, qu'il éclata dans le pays une maladie qui semblait destinée à jeter sur toute leur œuvre, aux yeux des indigènes, l'apparence d'une malédiction. Un jeune garçon grœnlandais, qu'on avait amené à Copenhague et qui était revenu dernièrement dans sa patrie, avait apporté la petite-vérole, inconnue jusqu'alors dans ce pays. Ce fléau se répandit comme la peste, et exerça, depuis septembre 1735 jusqu'au milieu de l'année suivante, un tel ravage, qu'il semblait que toute la nation allait être détruite; car sur cette côte,

[redacted]

qui, dans toute son étendue, ne comprend guère que sept mille habitants, tout au plus, il en mourut de deux à trois mille.

Dans cette misère inexprimable, Egède ne se lassa point de visiter de tous côtés les malades et les mourants, pour les préparer à la mort; et il prit quelquefois les frères avec lui. Mais ils ne trouvaient dans la plupart des endroits que des maisons ou vides, ou peuplées et entourées de cadavres sans sépulture, qu'ils recouvraient de pierres. Dans une île, ils ne rencontrèrent plus qu'une seule jeune fille, et ses trois frères cadets. Leur père avait enterré tout le reste de la famille dans un même lieu, puis il s'était fait lui-même un tombeau de pierres, où il s'était couché mourant, avec le cadet de ses enfants, en recommandant à la jeune fille de le bien couvrir de peaux et de pierres quand il serait mort, afin que les corbeaux et les renards ne le mangeassent pas. Il lui avait dit de se nourrir avec ses trois frères survivants, des deux veaux marins qui restaient encore, jusqu'à ce qu'elle pût venir chez les Européens. Egède la fit amener chez lui.

En général, il reçut dans sa maison tous les malades qui vinrent s'y réfugier, autant du moins qu'elle pouvait en contenir, et lui et sa femme soignèrent ces pauvres Grœnlandais, sans aucun égard à leur propre santé.

Toute la contrée autour de Neu-Herrnhout, à plusieurs lieues au nord et au sud, était donc devenue un désert, et se trouvait décriée au loin, comme

un lieu pestiféré; on peut se représenter l'épreuve que ce fut pour nos frères. Pour surcroît de peine, ils se virent en même temps attaqués eux-mêmes d'une maladie scorbutique qui les força de s'aliter. Cependant ils purent se lever alternativement, et continuer avec Egède et sa femme, les soins qu'ils désiraient donner aux malades.

« Nous sommes maintenant, » écrivaient-ils, « à une école de la foi, où notre chemin n'est que ténèbres. Nous ne voyons encore trace de succès chez les païens; et même ils viennent trouver la mort, là où ils auraient dû chercher la vie. Si nous regardons à nous-mêmes, nous n'y voyons que misère au dedans et au dehors. Pour le corps même, nous concevons à peine la possibilité de subsister dans ce pays, et nous sommes malades. Il est vrai que nous pensons que c'est une purification de notre nature, qui nous affermira d'autant plus au service du Seigneur. Nous reconnaissons aussi comme un grand bienfait que la maladie n'ait éclaté qu'après que nous avons été établis dans notre demeure. Au dedans nous avons perdu tout feu, tout élan, et même le courage d'apprendre la langue. Le Seigneur sait pourquoi il a placé à ce poste les plus faibles d'entre vous, qui commençaient à peine à porter quelque fruit. Mais nous prendrons patience à cette école qui semble défier notre foi, et où nous ne voyons devant nous que des impossibilités. Jésus finira par nous aider comme il aide les misérables; et nous ne voulons nous inquiéter que des moyens

de lui plaire. Nous nous consolons par la pensée que le Seigneur ne laisse jamais réussir ses enfants qu'à travers mille difficultés. Quant à notre joie, elle est toute dans le souvenir des enfants de Dieu de l'Europe. »

Dans cette pénible situation, ce ne fut pas pour eux un petit sujet de joie d'apprendre, en 1734, par le premier vaisseau qui arrivait de Copenhague, qu'un vaisseau suivant leur amènerait deux frères pour les aider. C'étaient les frères Bœhnisch et Jean Beck, dont le premier avait déjà exposé à l'église, en 1731, comme on l'a vu (p. 156), son désir d'aller en Grœnland. Après un voyage long et pénible, dans lequel ils eurent aussi beaucoup à souffrir des moqueries et des insultes des matelots, ils arrivèrent enfin à Neu-Herrnhout, le 8 août, à la grande joie de leurs frères.

De son côté, Christian David songeait à son retour, parce qu'il n'avait reçu d'autre mission pour le Grœnland que d'y accompagner ses frères et de leur aider à y faire les premiers arrangements. Christian Stach aussi, qui n'était venu que sur la demande de son cousin Matthieu (p. 159), et dont la résolution avait été moins mûrie, avait songé un moment à repartir pour l'Allemagne; mais cependant il reprit courage. Nos quatre frères s'unirent de nouveau étroitement, dans la résolution de travailler dans la force du Seigneur, et de sacrifier leur vie aux païens, lors même qu'ils ne verraient pas de succès pendant bien des années. Le 16 mars (1735) ils ré-

digèrent par écrit une espèce de convention de ce genre; puis ils prirent la cène du Seigneur, et se sentirent animés d'une foi et d'un courage tout nouveaux.

Ils en avaient besoin: car bientôt après ils furent soumis à une nouvelle épreuve, qui fut peut-être plus rude et plus longue que toutes les autres. L'année précédente ils avaient été pourvus des vivres nécessaires par une personne considérée de la cour : cette fois on les avait entièrement oubliés. Ils n'avaient demandé aucun secours à l'église de Herrnhout, qui de son côté, faute d'expérience, ne savait comment et par où les aider. Ces diverses circonstances les réduisirent à une disette affreuse. Toute leur provision pour cette année consistait en un tonneau et demi de gruau; un demi-tonneau de pois, et six pièces de biscuit de mer, dont ils furent même obligés de donner une partie à Chr. David, pour son voyage, parce qu'on ne voulut pas, sur le vaisseau, se charger de sa nourriture.

La colonie, malgré toute sa bonne volonté, ne put donner aux frères aucune assistance, parce qu'elle-même se trouvait à court: ni la chasse ni la pêche ne leur fournirent presque rien, parce que les rennes, les poissons et les oiseaux furent d'une rareté extraordinaire; ils ne s'entendaient pas à prendre les veaux marins, qui font la principale ressource du pays, et les Grœnlandais, qui connaissaient leur détresse, ne voulaient rien leur vendre ou ne le faisaient qu'à un prix excessif. Souvent dans un voyage de deux

[redacted]

ou trois jours, ils ne pouvaient se procurer, après beaucoup d'instances, que la moitié d'un veau marin, et lorsqu'elle était consommée, ils étaient obligés d'apaiser leur faim avec des coquillages et de l'algue marine crue.

Enfin, Dieu fit venir d'une quarantaine de lieues au sud, un Grœnlandais étranger, nommé Ippegau, qui leur offrit de leur vendre, de temps à autre, tout ce dont il n'aurait pas absolument besoin pour lui-même. Ils s'habituèrent peu à peu à la chair du veau marin; et ils apprêtèrent avec l'huile qu'on tire de sa graisse, le peu de gruau qu'ils avaient encore ou qu'ils gagnaient par leur travail auprès de la colonie. Cependant, comme la disette allait en augmentant, et que Ippegau venait toujours plus rarement et finit par ne plus venir du tout, les frères furent enfin forcés par la faim à se hasarder sur les vagues de la mer dans un vieux et mauvais bateau, et par des temps très-incertains, jusqu'à la distance de quatre et six lieues en mer, ou plus encore. Une fois un orage les jeta dans une île où ils furent obligés de rester jusqu'au quatrième jour par un grand froid, ayant leurs vêtements trempés de l'eau de la mer. Une autre fois, et c'était en novembre, après avoir épuisé à ramer contre le vent le peu de force que leur avait laissée la disette, ils furent obligés de passer la nuit dans un endroit inhabité, où ils n'eurent à manger qu'un peu de veau marin, qu'un Grœnlandais leur avait donné à la suite d'un repas; puis, après avoir cherché vainement quelque repos

dans un trou qu'ils avaient fait dans la neige, ils ne purent se réchauffer qu'en recommençant à courir.

Au milieu de ces rudes épreuves, qui les exposaient aux moqueries et au mépris des Grœnlandais, ils ne perdirent cependant point courage. « Après nous avoir assez exercés, » écrivirent-ils, « et nous avoir trouvés fidèles à notre vocation, Jésus nous montrera sûrement sa gloire. »

Par le retour de Christian David, les frères avaient demandé à l'église de leur adjoindre quelques sœurs qui prissent en main les affaires domestiques, afin qu'ils pussent s'occuper d'autant plus librement de leur véritable vocation. En conséquence, on leur envoya en 1736 la veuve Stach, mère de Matthieu, accompagnée de ses deux filles, et d'un frère qui devait les conduire en Grœnland. Ce nouveau renfort y arriva heureusement; et le vaisseau qui les avait amenés reconduisit à Copenhague le vieux Egède, fatigué d'un travail de quinze ans qui, jusqu'alors, avait paru absolument infructueux, quoiqu'il ait sûrement ouvert les voies à celui des Frères. Christian Stach partit par le même retour pour aller donner à l'église des nouvelles détaillées de la mission.

L'augmentation de la famille accrut, il est vrai, les besoins et le travail des frères, d'autant plus qu'ils avaient à peine reçu par ce vaisseau la moitié du nécessaire; mais le Seigneur leur fit sentir son secours de temps à autre; et enfin le bâtiment qui ramena Ch. Stach le 6 juillet 1737, leur ayant apporté toutes

les provisions nécessaires, commença le service régulier des approvisionnements dont ces contrées auront toujours besoin, et qui n'a plus cessé depuis lors.

Jusqu'à cette époque les frères n'avaient pas vu encore le moindre fruit de leurs peines. Ceux des Grœnlandais qui venaient de loin étaient stupides, ignorants et sans réflexion; et leur vie errante leur faisait oublier aussitôt le peu qu'on avait pu leur dire. Ceux qui étaient fixés dans le Bals-Revin et qui recevaient des instructions depuis tant d'années, au lieu d'être devenus meilleurs, avaient empiré pour la plupart, étaient dégoûtés de l'Évangile et endurcis. Mais les frères ne cessaient pas pour tout cela de combattre et de prier; et enfin après cinq ans de travaux et de persévérance de leur part, le 2 juin 1738, ils eurent la joie de voir les prémices de leur mission. Voici le rapport qu'ils firent de cet heureux événement.

« Ce jour-là plusieurs des Grœnlandais vinrent nous faire visite en passage. Beck était occupé à recopier quelque chose de sa traduction des Évangiles: et ces païens demandaient ce qu'il y avait dans ce livre. Il leur en lut quelque chose qui devint l'occasion d'une conversation. Il leur demanda s'ils avaient une âme immortelle. — Oui. — Où ira-t-elle après la mort? — Quelques-uns dirent en haut, d'autres en bas. — Qui a fait le ciel et la terre? — Nous n'en savons rien; il faut que ce soit quelque homme bien grand et bien riche. — De propos en propos Beck

leur exposa la chute et la rédemption, développant avec une force particulière l'article des souffances du Sauveur, son agonie, sa sueur de sang et sa mort; puis il leur en lut le récit dans le Nouveau Testament. Tout d'un coup le Seigneur ouvre le cœur à l'un de ces sauvages, nommé Kajarnak, qui n'avait encore rien entendu de l'Évangile, et qui s'approche de la table en disant avec force et d'une voix émue: « Comment dis-tu que c'était? Répète encore; car j'aimerais aussi être sauvé. » — « Ces mots, dit Beck, (et l'on conçoit facilement la force de son expression), pénétrèrent jusque dans la moelle de mes os, et me donnèrent une telle émotion que, les larmes aux yeux, j'exposai de nouveau à notre Groenlandais tout le conseil de Dieu. Sur ces entrefaites les autres frères rentrèrent à la maison et se mirent pareillement avec joie à annoncer l'Évangile à ces païens. Quelques-uns d'entre eux mirent la main sur la bouche comme ils ont coutume de faire dans l'étonnement; d'autres se retirèrent en cachette, d'autres nous demandaient de leur apprendre à prier; et quand nous nous mîmes à prier pour eux, ils répétaient chaque phrase plusieurs fois afin de ne la pas oublier. En un mot, il y eut alors entre eux un mouvement comme nous n'en avons encore point vu. En nous quittant, ils nous promirent de revenir nous voir.

« Le 18, nous en revîmes plusieurs; mais c'était Kajarnak qui avait été vraiment saisi par l'Esprit de Dieu; nous croyons qu'il est pris de manière à ne

plus retourner en arrière. Il est toujours occupé de quelque bonne pensée, ou de quelque courte prière, ou de quelque passage que nous lui avons appris. Il dit aussi que souvent il aperçoit en lui quelque chose qui lui dit de prier.

« Dès lors, » continuent les missionnaires, « il nous a visités toujours plus fréquemment, et il a fini même par venir demeurer auprès de nous. Souvent, lorsque nous lui parlons, il est touché jusqu'aux larmes, et ses joues en sont couvertes. C'est un homme extraordinaire si l'on compare ses dispositions avec le flegme et la stupidité de ses compatriotes, qui ne peuvent absolument comprendre que les choses de la vie ordinaire. Lui au contraire, il comprend tout dès le premier mot, et nous témoigne un amour extrême; il est si avide d'instruction, qu'il semble qu'il veut nous prendre toutes les paroles au sortir de la bouche. O chers frères! quelles heures de joie nous passons maintenant, après tant de peines, lorsque nous prions et lisons avec lui! Priez toujours! »

Kajarnak éprouva bientôt le besoin de raconter à ses compatriotes ce que le Seigneur avait fait à son âme, en même temps qu'il résolut de s'établir auprès des Frères. Il alla chercher sa famille et les autres personnes qui habitaient avec lui la même tente, en tout neuf personnes, outre plusieurs païens, qu'il engagea aussi à le suivre. Les Frères établirent une heure de prière journalière pour les grandes personnes, une école pour les enfants, et une autre in-

struction plus particulière pour quelques-uns de ces païens qu'ils pouvaient considérer comme les plus proches candidats du baptême.[1] Ils continuèrent enfin, aussi long-temps que la saison le leur permit, de visiter, dans un bateau qu'on leur avait envoyé de Hollande, les Grœnlandais répandus en différentes parties de la côte, et ils trouvèrent par-ci par-là des auditeurs attentifs.

Au commencement de 1739, il y eut un froid extraordinaire, et par suite, une telle famine, que plusieurs indigènes moururent de froid ou de faim. Un grand nombre venaient chercher un asile chez les Frères, dont les deux maisons furent pendant quelque temps si remplies, qu'à peine on pouvait s'y mouvoir. Deux ans auparavant, les Frères se trouvaient trop heureux dans leur détresse, quand les païens voulaient bien leur vendre quelques os dont ils ne savaient que faire, tout en leur prodiguant encore le mépris et la raillerie; à cette époque, ces mêmes frères avaient, à tous leurs repas, quinze ou vingt de ces mêmes Grœnlandais, à qui ils avaient la joie

[1] Les Frères établissent, ou plutôt observent avec beaucoup de soin, les différents degrés de connaissance et de dispositions morales chez les individus, pour établir en conséquence, soit entre eux, soit surtout chez les païens, des gradations correspondantes dans la participation aux sollennités chrétiennes. Ils ont des *aspirants au baptême*, *des baptisés*, *des aspirants à la cène et des communiants*; et ils ne reçoivent successivement dans ces diverses classes qu'après un examen mûr et scrupuleux.

de donner le nécessaire, en même temps qu'ils se servaient de cette occasion pour faire connaître à ces pauvres gens le vrai pain de vie. Kajarnak les secondait dans cette œuvre avec beaucoup de chaleur, et plusieurs en remportèrent une impression salutaire, lorsqu'au printemps suivant ils retournèrent dans leurs demeures.

Le 29 mars, jour de Pâques, les Frères se crurent suffisamment autorisés à donner le baptême à Kajarnak et à trois des siens. Après que ces quatre personnes eurent exposé devant une assez nombreuse assemblée, le fondement de leur espérance, le missionnaire fit une ardente prière; et ces prémices du Grœnland furent arrachées du pouvoir des ténèbres, et remises à leur Maître et Sauveur Jésus-Christ, par le baptême chrétien, au milieu d'un sentiment profond de la grâce divine. Non-seulement les quatre nouveaux convertis répandirent d'abondantes larmes, mais aussi les spectateurs témoignèrent le désir de participer à cette grâce, dont on leur donna l'espérance. Les quatre baptisés reçurent de nouveaux noms; Kajarnak eut celui de *Samuel*.

Telles furent les premières années de cette œuvre, entourée des difficultés redoutables dont nous n'avons pu donner qu'une très-faible idée.

Cependant la joie de ces nouvelles conversions fut bientôt troublée par la nécessité où Kajarnak se vit réduit de s'enfuir au sud, à cause de ses ennemis qui en voulaient à sa vie, et qui avaient déjà mis à mort son beau-frère qui demeurait avec lui auprès des

Frères. On conçoit l'anxiété maternelle avec laquelle les missionnaires durent voir s'éloigner ce premier fruit de leurs travaux; on sentira aussi d'autant mieux la joie qu'ils durent éprouver, lorsqu'un an après, au milieu d'une petite agape qu'ils tenaient entre eux, ils le virent tout d'un coup reparaître, non-seulement sans avoir souffert de dommage pour son âme, mais ramenant avec lui quelques fruits de son travail spirituel, comme une poule qui n'a disparu que pour faire éclore une couvée. Mais nous reprendrons toutes ces choses en temps et lieu; retournons maintenant en Europe.

FIN DU LIVRE VIII.

LIVRE NEUVIÈME.

ÉMIGRATIONS DE BOHÈME À CETTE ÉPOQUE, INDÉPENDANTES DE CELLES DES FRÈRES, DEPUIS LEUR ORIGINE JUSQU'À L'ÉTABLISSEMENT DES RÉFUGIÉS EN PAYS PROTESTANTS (1720—1740).

A l'époque où en est restée notre histoire générale (1731), le comte trouva, à son retour de Copenhague, au-delà de soixante-dix nouveaux réfugiés de Moravie, qui s'étaient rendus à Herrnhout; il apprit en outre que l'émigration commençait à occuper plus sérieusement que jamais les gouvernements de Lusace et de Bohème, et que Herrnhout se voyait déjà menacé dans son existence. Sans doute ce mouvement n'eût pas excité autant de bruit, s'il eût été seul en son genre. Mais il régnait à cette époque une agitation générale parmi les Protestants de Bohème, en même temps que trente mille Protestants quittaient à la fois la contrée de Salzbourg en Autriche, pour se rendre en Prusse et en Amérique.

C'est de ces mouvements que nous ferons l'objet particulier de ce livre. Outre leur liaison avec l'histoire particulière des Frères, il nous semble que

cette dernière ne doit pas tellement absorber notre attention, que nous oubliions de nous intéresser aux autres descendants de l'ancienne Église, et même à cette masse de Protestants de Bohème et de Moravie, que la Réformation y avait enfantés, et qui méritent l'amour des Chrétiens à proportion qu'ils ont plus à gémir sous l'oppression de Rome. C'est pour ne pas interrompre à plusieurs reprises le fil de notre histoire principale, que nous donnerons ici, en une seule fois, tout ce qui les concerne, depuis l'époque où leurs destinées se distinguent de celles de Herrnhout, depuis 1720 environ, jusqu'à celle où leurs différentes colonies cessent de figurer comme des masses distinctes dans les pays protestants.

Nous avons vu (liv. 1, p. 239), que depuis le commencement du siècle, il s'était manifesté un nouveau réveil dans les contrées de la Bohème, habitées par les descendants des Frères; et que depuis lors, et pendant plusieurs années, Christian David se rendit dans ce pays pour y exciter et y favoriser ce mouvement religieux, qu'il trouva dans plusieurs villages, autour de Litiz, un assez bon nombre de Chrétiens qui, sans rien savoir du réveil de la Moravie, avaient reçu la même grâce; et que, sans chercher à les attirer hors du pays, il s'appliqua à les affermir dans l'amour et la recherche de la vérité, laissant, surtout dans les derniers temps, à la Providence et à leurs propres cœurs de décider s'ils devaient abandonner leur patrie. Le réveil religieux produisit dès lors trois principales émigrations, trois

groupes différents que nous allons suivre successivement dans leurs pénibles agitations.

Colonie de Liberda.

Voici ce que nous apprend, quant à la première émigration de cette époque, un rapport rédigé par quelques-uns de ces réfugiés bohémiens eux-mêmes.[1]

Il y avait environ sept familles bohémiennes qui habitaient depuis long-temps la Haute-Lusace, et qui vinrent s'établir à Gros-Hennersdorf, sur les terres de la baronne de Gersdorf, tante du comte de Zinzendorf. Madame de Gersdorf avait fait venir de Silésie, en 1727, un étudiant, nommé *Liberda*, qui devait leur servir de pasteur, et diriger en même temps une maison d'orphelins fondée dans cet endroit. Liberda excita par ses prédications et ses assemblées privées un grand réveil parmi les Bohémiens de la Haute-Lusace, qui venaient l'entendre de tous les environs. Ils commencèrent bientôt à tenir entre eux des assemblées en différents endroits; et comme on les inquiétait pour cela, un certain nombre se concentrèrent sur Hennersdorf, où ils jouissaient de la liberté religieuse : d'autres retournèrent jusqu'en Bohème pour y annoncer l'Évangile à leurs compatriotes, et les engagèrent en assez grand

[1] *Historia o Cyrkwy Czeske* (Histoire de l'église de Bohème).

nombre à quitter le pays ; de sorte que leur colonie monta, en quatre ans, à quatre cents personnes environ. Madame de Gersdorf, qui n'approuvait point l'œuvre de son neveu, voulait opposer ces réfugiés bohémiens aux Frères de Moravie, et fonder en quelque sorte un endroit rival de Herrnhout. Liberda, qui, dans le commencement, avait été fort uni avec les Frères, fut entraîné dans ce sens; et l'on bâtit, près de Hennersdorf, un endroit pour les nouveaux venus. Mais au bout de peu de temps, Madame de Gersdorf se brouilla avec eux par toutes sortes de raisons politiques et économiques. En même temps arriva un ordre du roi, qui défendait à toutes les autorités de la Haute-Lusace, de recevoir désormais de nouveaux réfugiés, et qui leur enjoignait d'interdire à leurs sujets de se rendre en Bohème, pour y exciter l'émigration.

Comme on se préparait à exiger des Bohémiens de Hennersdorf un serment de ce genre, et une promesse de ne plus tenir de grandes assemblées dans les maisons, surtout pour y expliquer l'Écriture, dix-huit de ces frères protestèrent contre ce serment au nom des autres; mais ils furent obligés de quitter l'endroit. La colonie protesta, à son tour, contre ces mesures, et présenta à la seigneurie un mémoire, où elle demandait entre autres une église en propre, la liberté de choisir elle-même ses pasteurs, d'élire du milieu d'elle ses magistrats inférieurs, etc. Pour toute réponse, les porteurs de ce mémoire furent mis en prison.

Les dix-huit qui avaient été renvoyés, vinrent, avec un grand nombre d'autres Bohémiens, également mécontents, se rendre à Herrnhout, en demandant la permission de s'y établir. Toutes les maisons en furent remplies, et un grand nombre furent obligés de camper dans les rues. Quoiqu'ils fussent très-pauvres et qu'ils eussent parmi eux un grand nombre de gens atteints de maladies contagieuses, on leur donna toute sorte de soins corporels et spirituels; mais le comte ne voulut pas les recevoir sans une autorisation de leur seigneurie précédente: il écrivit donc à sa tante, pour qu'elle lui indiquât ceux d'entre ces Bohémiens qu'elle pouvait et voulait laisser partir. Celle-ci se montra sensible aux égards de Zinzendorf; mais elle ne voulut céder son droit sur aucun de ces réfugiés, et le comte se vit obligé de leur signifier l'ordre de quitter Herrnhout, en offrant de leur donner une recommandation pour Madame de Gersdorf. Mais ces hommes préférèrent chercher, au moyen d'une députation, la permission de se fixer quelque part dans l'Empire Germanique.

Comme ils ne purent l'obtenir, ils envoyèrent leur pasteur, Liberda, avec huit autres députés à Berlin, pour demander au roi s'il voudrait recevoir les réfugiés bohémiens, qui ne pouvaient ou ne voulaient pas rester en Saxe, et s'il pourrait s'employer pour procurer la liberté religieuse à leurs frères qui se trouvaient encore en Bohème: ou dans le cas contraire, quant à ces derniers, s'il voudrait leur accorder, comme à eux-mêmes, un asile dans

ses états? Selon le récit qu'ils ont rédigé de cette députation, le roi promit de faire pour eux tout ce qui lui serait possible, et ajouta que, si ses représentations à la cour impériale ne produisaient rien, il recevrait en tout cas ceux qui viendraient de Saxe ou de Bohème, pourvu que cela se fît sans bruit et en bon ordre.

Si ces Bohémiens avaient su attendre l'effet des démarches du roi, les choses se seraient peut-être arrangées plus tranquillement que cela n'eut lieu; mais Liberda les ayant quittés à cette époque, pour se rendre en Silésie, et ayant été arrêté, à son passage à Hennersdorf, comme auteur de ces troubles, puis mis en prison pour cinq ans, ses gens, abandonnés à eux-mêmes, envoyèrent aussitôt plusieurs des leurs en Bohème pour dire à leurs coréligionnaires que le roi leur procurerait la liberté religieuse; que si on la lui refusait, il enverrait une armée dans le pays pour y seconder leurs vues, et pour leur obtenir tout au moins une émigration aussi triomphante que celle de Salzbourg. Ces pauvres gens se réunirent alors par centaines pour célébrer leur culte ouvertement; mais ils furent dispersés par quelques régiments de soldats, et pour la plupart jetés dans des prisons, où, ceux qui ne voulurent pas abjurer, passèrent dix ans dans une profonde misère.

Cependant nos Bohémiens de Gross-Hennersdorf, sauf un petit nombre qui s'étaient établis long-temps auparavant dans ce village, et qui étaient moins mal

vus des autorités locales, étaient obligés de quitter la Haute-Lusace. Chassés de partout, trompés par le faux espoir d'être accueillis dans le Brandebourg, et avant d'avoir reçu aucun ordre à ce sujet, ils se mirent en route pour Berlin par Gœrlitz et Cotbus, avec un certain nombre de familles de quelques autres lieux, formant une colonie de plus cinq cents personnes. C'était en octobre 1732.

A Gœrlitz, on les reçut très-hospitalièrement; mais on les obligea de s'arrêter huit jours pour donner à la cour avis de cet événement et pour en recevoir des ordres. Ces ordres portaient qu'on devait les emmener jusqu'à la frontière par petites troupes de vingt à trente personnes, et leur donner un passeport qui déclarerait que ces gens n'étaient point des vagabonds, mais des réfugiés de la confession d'Augsbourg, qui quittaient la Saxe, non pour cause de religion, mais pour trouver un gagne-pain. On devait cependant leur interdire en même temps le retour en Saxe.

A Cotbus, on les reçut pareillement avec bonté; mais après que le commandant de la place eut fait son rapport à la cour, des soldats les firent sortir de la ville en trois divisions, les conduisirent à la frontière, où il leur fut pareillement défendu de rentrer sur les terres du roi. Ils errèrent donc pendant tout l'automne et l'hiver autour de la frontière, trouvant, il est vrai, en divers lieux des cœurs compatissants, mais sans être décidément reçus nulle part. Plusieurs s'en retournèrent en Saxe un à un et inaperçus. Ils

trouvèrent peu à peu le moyen de se rendre sans bruit à Berlin, d'où l'on ne voulut pas les chasser sans pitié, mais où l'on n'osa non plus les admettre ouvertement, dans la crainte des plaintes auxquelles cette démarche pouvait donner lieu de la part de l'Autriche. Ces hommes qui avaient sûrement parmi eux un grand nombre de ces âmes dont l'Apôtre dit que le monde n'est pas digne,[1] vécurent donc dans cette ville, pendant deux ans environ, dans une pauvreté et un mépris lamentables.

Privés d'un conducteur proprement dit, et ne voulant pas, par attachement à leur culte particulier, aller aux prédications allemandes, la plupart d'entre eux ressentaient un désir pressant de célébrer la cène, et durent cependant se borner jusqu'en 1735, où leur sort changea entièrement, à des assemblées particulières dans une certaine maison.

Mais tous ne furent pas de cet avis: et cet état de choses donna lieu à des divisions qui éclatèrent bientôt entre eux et qui durèrent long-temps. Quelques-uns d'entre eux revenant un jour de la maison de ville (on ne dit pas pour quel objet), et prenant leur chétif repas à l'hôtel des pauvres, c'est-à-dire dans un cabaret, ils firent la réflexion que Jésus avait bien pris la cène dans une hôtellerie, et qu'ils pouvaient sûrement en faire autant, puisqu'ils étaient privés d'un conducteur régulier: probablement que ce n'é-

[1] Hébr. XI, 38.

tait pas la première fois que cette pensée se présentait à eux : ils s'enfermèrent donc dans une chambre, se mirent en prières, se confessèrent réciproquement leurs péchés, rompirent le pain, et le distribuèrent entre eux avec la coupe. Quelques autres à qui ils en parlèrent, s'associèrent à eux; et ils répétèrent dès-lors de temps en temps ce repas d'amour, comme ils l'appelèrent.

D'autres, attachés aux formes, et très-probablement à cause de cela même moins religieux, s'en scandalisèrent; et voilà l'origine d'une partie des divisions qui s'établirent entre eux, et que nous retrouverons encore plus loin.

Au milieu de ces débats, le temps avait amené en leur faveur de très-grands changements. Comme on vit que leur émigration n'excitait plus d'inquiétudes, leurs efforts pour gagner honnêtement leur vie en toute manière, et le bon ordre qu'ils observaient entre eux, leur attirèrent l'affection de plusieurs personnes de considération, et bientôt celle du roi lui-même. En 1735, on leur procura de l'ouvrage, on tendit des secours à leurs pauvres; on en vint même à leur donner un pasteur et un maître d'école luthériens, et à leur bâtir une belle église dans le quartier de Friederichstadt, dont on fit la dédicace le 12 mai 1737, et qui fut nommée l'*Église de Bethléhem*.

Enfin, la cour impériale ayant établi une enquête sur le temps et les causes de leur arrivée à Berlin, et ne mettant plus d'obstacles à leur réception, on

leur assigna des places pour bâtir, en leur donnant, ou leur prêtant l'argent nécessaire à cet effet; et ils formèrent la rue, dite *Wilhelms Strasse*. Pour comble de joie, ils virent revenir parmi eux, à la même époque, leur ancien pasteur, Liberda, qui avait réussi à s'échapper de sa prison, et qui venait les rejoindre.

Cependant cette joie n'était pas sans mélange: car leurs divisions allaient en augmentant. Déjà en 1735, dès qu'on leur eut donné un pasteur luthérien, ceux qui avaient communié entre eux, comme on l'a vu plus haut, ayant perdu l'habitude de le faire à la manière des Luthériens, avec des oublies, demandèrent à leur pasteur de leur donner la cène comme aux Réformés avec du pain. Celui-ci consulta plusieurs théologiens qui le lui déconseillèrent, et il refusa. Liberda, qui lui succéda, s'adressa pour cela au roi, qui lui permit de donner la cène sous ces deux formes. Il la donna donc, le matin, aux uns à la manière des Luthériens, et l'après-midi ou le soir aux autres avec le pain. (Ces derniers choisirent le soir afin de se distinguer des Réformés à qui ils ne voulaient ressembler jusqu'alors que par la célébration de la cène.)

Cependant cette concession ne fit pas cesser la désunion qui s'était établie, et qui donna lieu par la suite à plusieurs désordres.

Colonie de Schulz.

Retournons maintenant à une autre portion de ces Frères de Bohème : l'histoire de cette seconde colonie nous offrira un intérêt d'autant plus grand, que leur historien que nous suivons ici (Kranz), a vécu parmi eux pendant quelque temps, comme leur pasteur. Il a tiré le récit que nous allons donner, des registres ecclésiastiques de Rücksdorf, village près de Berlin, où se fixa la colonie dont il était le conducteur; et son récit a été confirmé de bouche en 1768, par des vieillards et par toutes les personnes les plus considérées de ces lieux, qui avaient été témoins des événements.

Il y avait à Gerlachsheim (près de Gœrlitz), depuis plusieurs années, une ou deux familles bohémiennes à qui la seigneurie avait promis qu'aussitôt qu'elles seraient au nombre de huit, on leur bâtirait une église, on leur salarierait un pasteur, et on leur donnerait du terrain à cultiver. En 1728, se voyant au nombre requis, ces Bohémiens demandèrent à la colonie de Gross-Hennersdorf, un prédicateur; et un étudiant nommé Schulz, qui venait de terminer ses études depuis peu, se trouva disposé à accepter cette vocation.

Ce jeune homme avait été chassé successivement de deux places pour la cause de l'Évangile; puis il avait servi quelque temps dans une école de pauvres, établie par Schæffer (liv. 2, p. 317), où il

avait fait connaissance des Frères. Dans une de ses visites en Silésie, il fut de nouveau accusé d'avoir tenu des conventicules défendus, et mis en prison à Brieg; puis relâché honorablement au bout de quelques mois, en 1728. C'était à la même époque, que Steinmetz et quelques autres prédicateurs fidèles, avaient à souffrir des choses de ce genre, et furent obligés de quitter le pays.

Il vint alors à Gross-Hennersdorf, et c'est là que lui fut faite l'invitation d'aller auprès des Bohémiens de Gerlachsheim.

Il l'accepta comme une vocation du Seigneur, et vécut avec ces gens dans une grande pauvreté; car il ne recevait point de salaire, et ces pauvres Bohémiens ne pouvaient lui donner grand'chose. Soupçonné de piétisme, il était mal vu pour cela dans toute la contrée, et même auprès de la seigneurie, qui l'observait de près et le gênait. Mais toutes ces circonstances n'arrêtèrent pas son zèle. Quoique pauvre pour lui-même, il fit une collecte pour bâtir une église, une cure, une maison d'école et un asile d'enfants indigents; et son appel ne fut pas perdu. Comme il arrivait toujours encore de nouveaux réfugiés, très-pauvres aussi, quelques négociants bienfaisants de Franconie et de Souabe, non-seulement lui donnèrent ce qu'il leur demandait, mais le mirent encore en état de fournir pendant quelques années le plus nécessaire à ces nouveaux venus, de même qu'à ceux de leurs compatriotes qui étaient restés à Gross-Hennersdorf.

Quant à lui, il était infatigable dans ses fonctions. Il donnait tous les jours quelques leçons aux enfants; ses prédications du dimanche étaient de trois heures le matin, et presque aussi longues l'après-midi; il tenait outre cela, plusieurs fois par semaine des heures d'édification, et s'occupait avec sollicitude de chacune de ses ouailles en particulier. Très-humble et très-sage en même temps, il faisait administrer le baptême et la cène par un pasteur allemand, parce que, dans le but de conserver sa liberté et celle de ses Bohémiens, il ne voulait pas se faire consacrer. Quand nous l'exhortions, disent ses paroissiens dans le rapport que nous suivons ici, à se faire consacrer afin d'avoir plus de poids envers ses adversaires, et afin de nous administrer lui-même la cène et le baptême dans notre langue, il nous répondait ordinairement : « Je consens de tout mon cœur à vous annoncer l'Évangile, mais je veux à côté de cela, garder ma liberté, et vous conserver la vôtre. Je ne pense pas rester toujours avec vous, mais aller prêcher un jour aux Calmouks. Vous êtes des Frères de Bohème, et c'est au nombre des Frères moraves de Herrnhout que vous devez être comptés. Si je me faisais consacrer, et que je fisse de vous une paroisse luthérienne ordinaire, il vous faudrait, à mon départ ou à ma mort, prendre le pasteur qu'on vous donnerait, et le garder quel qu'il fût. Mais si je vous quitte un jour comme simple étudiant ou maître d'école, vous êtes libres d'en reprendre un d'entre vous, ou d'entre les Frères

moraves; et le temps viendra où vous aurez à faire usage de cette liberté. »

« C'est ce qu'il nous a dit plusieurs fois, » continue le rapport, « et surtout à l'époque où, fixés à Rucksdorf, nous voulûmes, au lieu d'une misérable mansarde où il avait vécu avec sa femme et ses enfants, lui bâtir une cure plus logeable. » Ses auditeurs l'aimaient et le respectaient, et sortaient toujours à regret de l'église. Les Bohémiens de Gebhardsdorf et des environs venaient assister à ses prédications; et au bout de peu de temps, ce fidèle serviteur de Christ devint l'instrument d'un nouveau réveil sur la frontière de la Bohème, puis de la nouvelle émigration dont nous avons à parler ici.

Déjà vers l'année 1730, deux frères de Herrnhout, qui allaient visiter leurs frères de Bohème, ayant été mis en prison pour cette raison, cet événement avait ranimé les sentiments des Chrétiens de cette contrée. Quelques âmes réveillées de Gerlachsheim y étant venues aussi dans ce même moment, on vit éclater un grand mouvement religieux; mais les assemblées furent bientôt découvertes; et la persécution porta les Frères à chercher le chemin de la liberté. En 1732, une première société de quatorze personnes se dirigea sur Gerlachsheim; ceux-ci furent suivis en 1733 et 1734, de plusieurs autres familles, dont la plupart eurent à endurer, pour le nom de Jésus, les liens et la torture, et ont fourni plus tard aux églises bohémiennes de Berlin et de Rücksdorf un bon nombre de fidèles serviteurs, qui

à l'heure qu'il est, (écrivait Kranz en 1770), y annoncent encore l'Évangile. Ces Chrétiens furent, pour la plupart, obligés de fuir par les froids les plus rigoureux, par les nuits les plus longues, en traversant les montagnes des Géants (le Riesengebirge), par des chemins où personne ne passait, afin de n'être pas découverts; et ils éprouvèrent plus d'une délivrance merveilleuse qui, de même que les souffrances de ceux qui furent saisis dans leur fuite, ne peuvent se lire sans attendrissement.

Leur arrivée grossit en peu d'années, de quelques centaines d'habitants, la colonie bohémienne de Gerlachsheim, surtout après que celle de Gross-Hennersdorf se fut dissoute en 1732, et qu'il eut été défendu aux autorités de ce dernier endroit de recevoir, ou au moins de garder long-temps de nouveaux Bohémiens. Cet ordre du roi était général, il est vrai, et concernait aussi bien Gerlachsheim, que tout autre lieu; mais les autorités surent cependant arranger la chose de manière à offrir un asile aux réfugiés, tant il est vrai que les lois des hommes n'ont de pouvoir que jusqu'où Dieu le permet.

Toute l'histoire de cette colonie, déjà si digne de notre intérêt en elle-même, l'est d'autant plus, que la plupart de ces gens descendaient de l'ancienne Unité des Frères, comme le leur avaient dit leurs pères, qui savaient très-bien faire la différence entre Catholiques, Luthériens, Réformés, Calixtins et Frères. Ils avaient habité dans les environs de Litiz, où l'on parlait encore, en 1760 et 1770, d'anciennes

maisons de prières des Frères que l'on appelait *Braterske Zbory*, c'est-à-dire *assemblées des Frères.* Aussi, dès qu'ils eurent entendu parler du rétablissement de leur ancienne église, en 1725, ils pensèrent que c'était là le peuple auquel ils devaient s'unir, et ils émigraient non-seulement pour trouver la liberté de conscience, mais dans le dessein plus spécial de renouveler leur liaison avec ceux des Frères de Moravie qui s'étaient établis à Herrnhout.

Ils virent donc aussi avec joie que leur conducteur, qui leur offrait l'avantage d'une prédication en langue bohémienne, faisait cause commune avec ces mêmes Frères de Herrnhout; car il s'y rendait fréquemment, de même que ses paroissiens: il avait de fréquentes conférences avec le comte, et il prenait cet établissement pour guide dans toute sa manière de conduire l'église. Non-seulement il faisait au temple de fréquentes prédications pour les jeunes et les vieux, et il leur tenait des heures d'édification particulières chez lui, mais il adressait aussi des discours particuliers aux hommes et aux femmes, mariés et non mariés, aux veufs et aux veuves. Il avait divisé encore chacune de ces classes en différentes sociétés dont les membres s'entretenaient de leur état spirituel. Les présidents de ces diverses sociétés lui faisaient, tous les samedis au soir, un rapport sur la semaine, et lui fournissaient ainsi un excellent moyen d'appliquer aux besoins de tous, les discours qu'il tenait soit à la généralité, lorsqu'il parlait en chaire, soit aux diverses classes particulières.

« Ce qui ajoutait encore, » dit-il,[1] « de la douceur et de la bénédiction à mes fonctions, c'est que ces chères âmes ne se bornaient pas à mes seules prédications, mais qu'elles s'exhortaient entre elles, et passaient leur temps, dans toutes les chambrées, et sans détriment à leur travail, à lire, à prier, à chanter, et, on peut le dire, en de saintes conversations. Celui qui savait le mieux lire, fixait à son rouet, ou à son métier de tisserand, un petit pupitre sur lequel il plaçait la Bible; puis il lisait pour les autres. Il y avait dans chaque chambre deux à trois divisions de huit, douze et jusqu'à seize personnes: après la lecture, on s'entretenait sur ce qui avait été lu, puis on recommençait à chanter et à prier. »

Il y avait aussi dans chacune de ces chambres une ou deux personnes établies pour la surveillance: et comme les sœurs non mariées manifestèrent, à Schulz, le désir d'avoir leur demeure séparée, il leur loua une maison où elles purent travailler et vivre entre elles.

Il procura pareillement une demeure spéciale aux veuves, avec tout ce qui leur était nécessaire pour travailler et pour vivre.

Tous les membres de cette église veillaient à une discipline sévère; et ceux qui ne marchaient pas d'une manière chrétienne, étaient exclus de la com-

[1] Dans l'introduction historique au registre de l'église bohémienne de Rücksdorf.

munauté jusqu'à ce qu'ils reconnussent publiquement leur péché et qu'ils changeassent de vie.

Mais cette intime liaison de Schulz avec les Frères le fit participer à leur opprobre : les visites qu'y faisaient de leur côté les Frères, et en particulier Léonard Dober, excitèrent des soupçons; le monde, et même le pasteur de Gerlachsheim, à qui Schulz avait remis l'administration du baptême et de la cène de sa propre église, le traitaient de Herrnhuter, et on prêchait contre lui en plusieurs occasions avec violence.

Voilà comment allaient les choses jusqu'en 1736: l'émigration continuait sans éclat, et par conséquent sans plaintes de la part des autorités de Bohème. Mais à cette époque, soixante et douze personnes du seul village de Cyerweny, ayant émigré à la fois, le prince du lieu s'en plaignit à la cour de Saxe, qui, ne voulant probablement ni le seconder ni lui résister, lui répondit que, ses sujets étant sortis depuis la défense qui en avait été faite, ils n'avaient effectivement aucun droit à la protection d'un autre gouvernement, et qu'il restait libre de les faire prendre partout où il les trouverait. On les chercha inutilement à Herrnhout, où ils n'étaient pas, et on n'atteignit pas Gerlachsheim où ils étaient.

Mais cependant les amis de Schulz lui conseillèrent de se retirer avec ses gens dans quelque asile plus éloigné. Il exhorta en effet les siens à prendre ce parti; mais les derniers réfugiés lui dirent : « Où tu seras, nous serons aussi. » Comme il crai-

[redacted]

gnait avec raison que s'il ne se retirait pas, on ne vînt réclamer, outre les soixante et douze nouveaux réfugiés, encore tous ceux qui les avaient précédés de quelques années, et qu'une pareille mesure n'en décourageât d'autres d'émigrer à l'avenir, il se retira sans bruit à Cotbus où les soixante et douze le suivirent. Mais que ne font pas l'avarice et la politique! Les autorités de Gerlachsheim représentèrent la chose comme un embauchage de leurs sujets, et voulurent forcer ceux qui étaient établis là depuis long-temps et qui restaient, à fournir un dédommagement de cette prétendue perte. Les pauvres gens ne pouvant trouver les sommes exigées, on s'empara de tous leurs biens; et au mois de février 1737, par de profondes neiges, ces fidèles, au nombre de quatre cents, se virent obligés de quitter leur demeure, nus comme ils étaient venus en sortant de Bohème, pour aller suivre leur prédicateur dans son nouvel exil. Ils éprouvèrent de nouveau des peines affreuses, accompagnées de délivrances admirables.

Troisième Colonie.

A Cotbus, ils trouvèrent deux cents autres Bohémiens qui y étaient arrivés avant eux; et c'est là le troisième groupe que nous avions annoncé. C'étaient des gens qui, participant au mouvement d'émigration qui avait lieu depuis quelques années dans ces contrées, s'étaient rendus successivement à Cotbus de la Bohème. L'ordre du roi empêchait qu'on

les laissât s'établir; et après y avoir joui pendant six mois des instructions d'un ministre fidèle, ils furent obligés de s'éloigner encore une fois. Ils pensaient à s'arrêter auprès de Cotbus, et à faire venir ce même ministre auprès d'eux; mais comme celui-ci mourut vers la fin de 1736, l'arrivée de leurs compatriotes de Gerlachsheim les engagea à se joindre à eux, et à prendre par conséquent Schulz pour leur pasteur. En même temps le roi qui venait d'admettre ouvertement les émigrés de Gross-Hennersdorf (la première colonie), ordonna pareillement à ceux-ci de se rendre, comme les autres, à Berlin, où on devait leur assigner quelques terres à cultiver: ceux de Gerlachsheim (de Schulz) devaient être placés dans la ville même, et ceux du dernier groupe à Rücksdorf, à une lieue de là, où on leur assigna deux métairies à partager entre dix-huit familles. Mais quoique ce fût trop peu pour eux, Schulz qui désirait rapprocher et unir tous ceux qui s'étaient placés sous sa conduite, et les voir occupés d'agriculture, non-seulement conseilla à ces derniers (ceux de Cotbus) de bâtir à côté des deux métairies les maisons qui leur seraient nécessaires, mais engagea même une partie de ceux qui avaient été destinés à la ville, à venir s'établir avec leurs frères de Rücksdorf; et c'est ce qu'ils firent.

En même temps Schulz fut assigné aux siens pour pasteur régulier, et il dut pour cela, malgré les répugnances dont nous avons parlé plus haut, et après bien des refus, consentir à se faire consacrer; ce

[redacted]

qui se fit lors de la dédicace de l'église de Bethléhem (p. 187). Ainsi fut complété l'établissement de nos réfugiés : on prêchait dans cette dernière église en bohémien et en allemand, avec un concours extrêmement grand des deux nations : Schulz continuait en outre ses assemblées particulières; et nos Bohémiens se voyaient ainsi de part et d'autre au terme de leurs peines et dans un asile assuré.

Mais la division qui régnait parmi ceux qui s'étaient établis les premiers à Berlin, loin de s'apaiser à cette époque de repos, ne fit que se déclarer toujours davantage; et les nouveaux venus même ne purent éviter d'en ressentir quelques contre-coups. Outre qu'ils ne purent, à cause de ces mêmes divisions, se joindre aux premiers, les succès de Schulz, joints au bel ordre qui régnait parmi eux (p. 194), réveillèrent des soupçons, de l'envie, des calomnies; on parla de nouveau de piétisme : et, sans y contribuer peut-être par aucun tort, les nouveaux venus formèrent un nouveau parti de plus. Schulz se retira alors, pour sa personne même, à Rüksdorf, où ceux des siens qui habitaient Berlin, venaient se rendre pour leur culte, puisqu'ils n'entendaient à l'église de la ville que des discussions pénibles. Du reste, ils tenaient aussi, même à la ville, quelques assemblées d'édification entre eux, et comme la division avait passé jusque chez les enfants, ils instruisaient leurs enfants chez eux.

On a vu que, dans les premiers temps de son arrivée à Berlin, Liberda avait fait quelques efforts inu-

tiles pour établir l'union entre les siens; il en fut de même, à plus forte raison, de quelques tentatives qu'il fit pour unir son église à celle de Schulz: car ces deux hommes différaient trop l'un de l'autre. Si l'on doit en croire l'historien que nous suivons, (il était partie dans ces affaires),[1] Liberda avait des vues trop peu spirituelles, et promettait aux Bohémiens, en compensation de toutes leurs épreuves passées, des grâces temporelles, des honneurs, et des richesses, tandis que Schulz, au contraire, ne montrait à la suite de Christ qu'opprobre et pauvreté; de sorte que la séparation entre les deux colonies se prononça toujours davantage, et qu'elles prirent de plus en plus des traits distinctifs qui ont fini par les séparer entièrement: ceux de la première furent de simples *Protestants bohémiens*, qui se divisèrent plus tard en Luthériens et en Réformés. Ceux de Schulz continuèrent de se considérer comme descendants des anciens *Frères de Bohème*, et s'approchèrent en cette qualité toujours davantage des frères de l'église renouvelée, avec laquelle ils ne formèrent bientôt plus, par le fait, qu'une même église, comme c'est encore le cas aujourd'hui.

[1] Kranz, p. 290, au bas.

FIN DU LIVRE IX.

LIVRE DIXIÈME.

DEPUIS LA PREMIÈRE COMMISSION D'ENQUÊTE JUSQU'À LA SECONDE (1732—1736).

Année 1732.

Des mouvements aussi prononcés que ceux dont il vient d'être question, ne pouvaient manquer d'exciter l'inquiétude et la surveillance des gouvernements, et d'attirer une attention particulière sur Herrnhout. — Aussi après quelques démarches moins graves, d'où le comte était toujours sorti à sa satisfaction, la cour de Saxe ordonna enfin une enquête dans les formes concernant cette colonie naissante. — Ce fut là un événement de la plus haute importance pour cette église; car selon les dispositions des personnes employées à cette enquête, et selon les circonstances, cet événement pouvait tourner ou à l'affermissement définitif, ou à la dissolution entière de l'œuvre des Frères. Aussi les Frères font-ils de cette enquête une des époques de leur histoire; et certes, à peine semble-t-il encore, malgré l'importance qu'ils y ont mise, que leurs historiens fassent ressortir suffisamment, à quel point

l'époque de cette enquête fut providentielle; car si la seule émigration de Moravie et l'existence de Herrnhout donnaient déjà tant d'ombrage aux divers gouvernements, même avant ces mouvements tumultuaires des Bohémiens qui eurent lieu quelques mois plus tard, il est probable au plus haut degré que si l'enquête qui eut lieu en ce moment fût tombée à l'époque même de ces troubles, le mécontentement contre Herrnhout serait monté à son comble, et aurait inévitablement produit sa ruine.

Et d'un autre côté, si ces recherches n'eussent pas eu lieu avant les troubles, elles se seraient certainement faites après; et il semble qu'alors les conclusions et la sentence se seraient nécessairement ressenties de l'inquiétude à laquelle les grands mouvements des Bohémiens avaient donné lieu. Mais l'église de Herrnhout ayant été justifiée, et comme approuvée par le gouvernement au commencement de l'année, on put d'autant mieux la distinguer des autres associations moins régulières et plus inquiétantes qui se formèrent à cette même époque.

Au reste il semble qu'il y a une sorte d'égoïsme dans la manière dont les historiens des Frères traitent les mouvements de ces pauvres Bohémiens qui n'avaient pas eu le bonheur de s'arranger aussi commodément qu'eux, et d'être gouvernés aussi sagement qu'ils le furent de leur côté. Nous avons pu voir que ces autres Protestants qu'on distingue si fort des Frères, et qu'on ne désigne jamais ainsi, émigraient aussi pour la foi, avaient sûrement aussi

[redacted]

parmi eux un grand nombre d'âmes fidèles; et que s'ils ont fait du bruit, c'est qu'on les y a forcés. Ceux même de Gross-Hennersdorf, représentés comme si remuants et si inquiétants, ne quittèrent cet endroit, que parce qu'on voulait leur ôter leur culte particulier (liv. 9, p. 182); or, les Frères de Herrnhout menacèrent dans l'occasion d'en faire autant, si on avait voulu les gêner de la même manière (liv. 4, p. 381).

Les Bohémiens se divisèrent entre eux; mais les Frères de Herrnhout passèrent aussi cinq ans dans la désunion, et si les premiers n'ont pas laissé après eux une église comme les autres, c'est que tous les Chrétiens ne sont pas appelés à une œuvre pareille.

Pour en revenir à l'enquête de cette époque, si les Frères ne pouvaient s'empêcher d'y voir le moment d'une crise, de l'autre cet événement comblait tous leurs vœux, et leur promettait pour l'avenir, si l'issue en était favorable, une sécurité dont ils n'avaient encore pu jouir; car jusque-là ils avaient vécu dans la crainte continuelle que les calomnies qui se répandaient sur le compte de leur église ne leur fissent perdre cette protection du gouvernement qu'ils croyaient nécessaire, et ne les fissent même renvoyer dans leurs patries respectives. Ce fut donc avec joie que, le 19 janvier 1732, on vit arriver à Herrnhout, pour l'enquête annoncée, le premier magistrat de la principauté de Gœrlitz; accompagné du secrétaire du district. Non-seulement

ces commissaires devaient rechercher si les Frères de Herrnhout avaient excité l'émigration de Bohème et de Moravie, mais encore ils devaient prendre une connaissance exacte de leur doctrine et de tous leurs arrangements intérieurs. Du reste les intentions n'étaient point hostiles; et il ne s'agissait, quant au premier point, que de vérifier si les Frères n'avaient pas provoqué les émigrations; car on ne leur reprochait point d'avoir accueilli des réfugiés qui auraient émigré de leur propre mouvement.

Le lendemain de l'arrivée des commissaires, qui était un dimanche, ceux-ci assistèrent à toutes les assemblées, et les Frères n'y firent aucun changement, non plus que dans tout le reste de leur manière de vivre, afin que les autorités fussent parfaitement instruites de tout ce qu'elles désiraient savoir.

L'emploi du dimanche était alors encore à peu près tel que nous l'avons décrit précédemment. Le matin, de cinq à six, on avait à Herrnhout la prière ordinaire de tous les jours. Ensuite on allait à Berthelsdorf à la prédication du pasteur Rothe, qui venait l'après-midi faire à Herrnhout un sermon, pour les nombreux étrangers qui s'y rendaient de toute part, (en partie, dit-on, pour voir quelle fin ferait Herrnhout). Puis un candidat remplissait une fonction que jusque-là Zinzendorf avait prise sur lui, et répétait la prédication pour ceux qui n'avaient pu y assister. Le comte adressait ensuite successivement aux onze divisions de l'église, depuis les petits

enfants jusqu'aux veuves, leurs courtes homélies respectives.[1]

Après avoir assisté à tous ces exercices, la commission interrogea, sur la conduite de son troupeau, le pasteur Rothe qui ne put que lui donner un bon témoignage, et le comte termina la journée par un discours (sur le Ps. XIX).

Le 21, après la prière du matin, la commission commença son enquête auprès des individus. Tous les gens de l'endroit furent convoqués dans la salle des assemblées; et après avoir adressé un discours aux assistants, le commissaire fit avancer successivement chacun des émigrés moraves, (il y en avait de vingt endroits différents, et environ quarante d'entre eux avaient été mis en prison). Il interrogea chacun d'eux sur les circonstances de sa conversion, sur les persécutions qu'il avait endurées, sur le but et l'occasion de son émigration, et dressa un procès-verbal du tout.

Ensuite on passa à l'examen des institutions particulières de l'église et de ses établissements.

Puis on visita la maison des orphelins, et l'institut des jeunes garçons, on examina les enfants de l'école, la pharmacie et la demeure des frères non mariés.

[1] Ces onze divisions étaient probablement : les tout petits enfants des deux sexes réunis ; puis pour les deux sexes à part, les cinq divisions suivantes : adolescents, jeunes gens non mariés, personnes d'un âge mûr non mariées, personnes mariées et veufs.

Le secrétaire adressa aussi à l'aide Martin Dober quelques questions secrètes dont les réponses furent pareillement insérées dans le procès-verbal.

Quand la commission eut achevé son travail, le comte adjoignit encore à ses pièces un mémoire détaillé, à l'appui de tout ce qu'elle avait pu recueillir, une lettre adressée au roi, et quelques autres documents de ce genre, sur quoi la commission se retira très-satisfaite. Et quoique les Frères aient eu long-temps à attendre, avant de recevoir aucune notification, le résultat de cette enquête, ils s'aperçurent d'abord que l'effet en avait été très-favorable à leur cause.

Cependant, les mouvements des Bohémiens qui éclatèrent d'abord après, suffirent pour engager le roi (de Pologne) à défendre à toutes les autorités de la Haute-Lusace d'admettre de nouveaux réfugiés de Bohème, de Moravie et de Silésie, et pour indisposer de nouveau la cour contre le comte, au point qu'il lui fut conseillé, par un rescrit royal de novembre 1732, de vendre ses biens, ce qui n'était autre chose que l'annonce d'un prochain exil.

Le comte qui avait déjà prouvé depuis long-temps qu'il ne tenait pas à ces choses, et qui, avant tout ordre de ce genre, avait déjà commencé à remettre ses biens à sa femme, fut très-content d'avoir une pareille occasion d'achever l'œuvre commencée, et résigna en même temps toutes espèces de fonctions civiles à Dresde, afin de pouvoir se donner entièrement à l'œuvre de Dieu, et en particulier aux soins que demandait l'église de Herrnhout, qu'il regardait, selon

[redacted]

son expression, comme une paroisse que Dieu lui avait destinée de toute éternité.

Année 1732.

A la même époque environ, (au printemps de 1732), Dieu lui suscita un conseiller et un aide distingué en la personne du ministre Spangenberg, homme très-instruit et d'un grand jugement, qui, dans la suite fut son aide le plus important dans l'œuvre des Frères. Il était à cette époque, en 1732, adjoint de la faculté théologique et inspecteur des écoles de la maison des orphelins à Halle. Mais comme il était fortement travaillé par le besoin qui se manifestait alors presque en tous lieux, d'une association religieuse plus intime que celle des églises nationales, et qu'il refusait de prendre part à la cène publique, il fut renvoyé, et vint se rendre à Herrnhout, où il fut reçu avec joie, et choisi par le comte en présence de l'église, pour son adjoint. « Je crois, » disait-il, « qu'on doit tout tenter pour éloigner les incrédules de la cène... et c'est quand les croyants restent seuls à la célébrer que le Seigneur est vraiment glorifié. En ôtant aux incrédules leurs faux appuis on les porte à réfléchir sur eux-mêmes, et les croyants s'édifient.[1] »

Mais cette époque est encore plus remarquable par un important développement qu'elle nous montre dans les destinées de Zinzendorf, et dans celles

[1] Spang., *Leben, etc.*, p. 55.

de l'Église des Frères de Herrnhout, qui s'achemine à grands pas vers son indépendance ecclésiastique. Déjà vers la fin de 1732, cette église songea à demander un pasteur qui fût particulièrement attaché à son service, en alléguant, pour cela, des raisons assez plausibles. Herrnhout contenait alors près de cinq cents âmes. Les personnes âgées ou faibles ne pouvaient se rendre à l'église de Berthelsdorf, et on ne pouvait exiger du pasteur qu'il allât tous les dimanches à Herrnhout, en hiver ou par de mauvais temps, pour y tenir l'heure appelée *des étrangers*.

L'église (ou la commune) entrant, ou plutôt se laissant conduire dans les vues nuancées de Zinzendorf dont nous avons parlé (liv. 4, p. 376), présenta donc à la seigneurie un mémorial dans lequel elle demandait un pasteur qui annonçât la parole, comme adjoint du pasteur (de Berthelsdorf), à ceux qui ne pourraient aller à l'église, veillât sur l'analogie de la foi, et conservât les constitutions des Frères moraves en une sage harmonie avec l'église de la confession d'Augsbourg. Pour cela elle proposait un jeune ministre de Tubingue, nommé Steinhofer.

Le pasteur Rothe y donna son consentement par écrit, et la chose fut notifiée aux autorités compétentes. Steinhofer de son côté, comme théologien luthérien, n'osa accepter cette vocation, nouvelle en son genre, et réellement équivoque, sans avoir là-dessus l'avis de quelques hommes de poids. Il proposa donc à la faculté théologique de Tubingue la question : « Si l'Église des Frères de Moravie, *dans la*

supposition de son accord avec la doctrine évangélique luthérienne, pouvait persévérer dans la constitution et la discipline ecclésiastiques qu'elle avait depuis trois cents ans, et conserver cependant sa connexion avec la dite église évangélique ? » — Comme c'était à cette même époque que le comte de Zinzendorf venait de recevoir l'ordre de vendre ses biens, et qu'il crut devoir céder momentanément à l'esprit de cet ordre, c'est-à-dire s'éloigner du pays, il partit pour Tubingue, afin d'y donner aux professeurs qui allaient répondre à une question si délicate, tous les éclaircissements nécessaires, et comme cela se conçoit, pour les disposer à un avis favorable. Ce voyage à Tubingue fut ce qu'il appela dès lors son premier exil.

La faculté répondit non-seulement par un oui positif, mais encore en établissant solidement ce qui n'avait été que supposé dans la question, savoir le parfait accord de la doctrine des Frères anciens et modernes avec celle de la confession d'Augsbourg, en même temps que l'utilité et même la nécessité de leur discipline particulière.

Il semblait donc que rien ne s'opposait plus au désir de l'église de Herrnhout, mais il se présenta cependant encore plusieurs obstacles, au nombre desquels on doit surtout mentionner un ordre venu des autorités supérieures : « Que Steinhofer ne devait pas être simplement adjoint, mais substitué (pour Herrnhout) au pasteur de Berthelsdorf. » C'est ce que ne voulurent ni Rothe, ni Steinhofer; et ce dernier accepta une autre place.

On fit alors venir de Würtemberg, avec la permission de l'électeur, deux ministres qui se chargèrent, sous les formes indiquées plus haut, du service de l'église.

Cependant Herrnhout venait de passer sous un nouveau souverain, qui, dès que Zinzendorf eut notifié à la cour qu'il venait de se conformer à l'ordre de vendre ses biens, lui fit annoncer en retour qu'il pouvait rester en paix dans le pays. Quant aux réfugiés de Moravie, on leur maintint aussi la permission d'y rester aussi *long-temps qu'ils ne causeraient aucun trouble.*

Les Schwenkfeldistes que Zinzendorf avait accueillis à Berthelsdorf jusqu'à ce moment, reçurent au contraire l'ordre de quitter le pays, et se rendirent en Pensylvanie où ils furent visités dans la suite, à leur demande, par quelques-uns des ouvriers de l'Église des Frères établis en Géorgie.

Cependant l'église sentit bien que la clause sous laquelle on leur accordait tolérance et protection offrirait sans cesse aux ennemis une occasion de les inquiéter; et comme d'ailleurs il était défendu aux autorités de la Haute-Lusace de recevoir de nouveaux réfugiés, ces circonstances réunies portèrent les Frères à prendre en plus mûre considération l'idée qui s'était présentée à eux depuis quelque temps, de ne pas s'accumuler tous en un même lieu, mais de former des colonies dans les contrées où ils pourraient être reçus sans exciter l'inquiétude des gouvernements. En conséquence, les habitants de Herrn-

hout se partagèrent bientôt en deux classes : l'une, composée surtout des gens du pays et d'autres Luthériens, se disposa à rester ; l'autre, formée surtout des descendants des Frères moraves qui voulaient conserver leurs droits et leurs libertés religieuses, se prépara à former des *colonies* (ou établissements sous la forme morave en pays chrétiens) et des *missions* (établissements du même genre chez les païens). Ils pensèrent se procurer par ce moyen à eux et aux frères qui pourraient encore penser à quitter la Moravie, une vie plus stable, et trouver en même temps dans cette résolution une occasion d'utiliser en d'autres lieux et surtout parmi les païens, les grâces qu'ils avaient reçues du Seigneur, et le précieux héritage de leur constitution évangélique. C'est en effet de ces deux manières que l'œuvre des Frères s'est répandue au point qu'elle l'est actuellement.

Du reste il est évident que, même sans ces motifs, le seul désir si naturel au Chrétien, de propager par tous les moyens possibles, la connaissance et l'amour de Jésus, eût suffi pour exciter chez les Frères le désir de former en divers lieux des églises pareilles à celle qui venait de naître. Zinzendorf en cherchant sans cesse à voiler cette dernière pensée, a doublement tort; il ne dit pas toute la vérité, et il se défend d'avoir eu du zèle, comme on se défendrait d'avoir péché. — « Mais il parlait au fou selon sa folie. »

Il se présenta bientôt l'occasion d'une première

colonie ; et quoique les commencements de cette œuvre aient mal réussi, la chose a eu cependant des suites heureuses et importantes. Une compagnie de Copenhague venait d'acheter, et désirait faire cultiver de nouveau la grande et belle île de Sainte-Croix[1] que les Français avaient abandonnée depuis quarante ans, et qui depuis lors se retrouvait absolument inculte. Ce ministre De Pless, dont nous avons parlé dans l'histoire des missions de Saint-Thomas et du Grœnland (liv. 8, p. 154), y acheta quelques terres, et crut ne pouvoir faire mieux, pour le bien de ces terres, et pour celui des nègres qui devaient les cultiver, que de demander au comte de Zinzendorf deux frères pour chacune des six plantations qu'il se proposait d'y établir ; ils devaient y remplir les fonctions d'inspecteurs, en même temps qu'ils pourraient, en toute liberté, y annoncer l'Évangile. Plusieurs Frères se sentirent disposés à accepter une aussi belle offre ; le comte, de son côté, eut quelques craintes qu'ils ne se laissassent détourner du but principal de leur entreprise par les affaires de cette vie ; mais comme la pluralité des voix du conseil de commune fut pour l'entreprise, on s'y résolut, et l'on choisit parmi ceux qui se présentèrent, quatre couples et dix frères, à qui on donna pour préposé

[1] Cette île est tout près de celle de Saint-Thomas, où s'étaient rendus les premiers missionnaires des Frères ; elle a douze lieues de long et quatre de large : celle de Saint-Thomas sept de long et deux de large.

ce Tobie Leupold qui s'était offert déjà en 1731 pour la mission de Saint-Thomas (liv. 8, p. 135 et 154). Cette colonie partit pour Copenhague du 18 au 20 août, accompagnée jusque-là par Spangenberg.

Mais dès les premiers pas, elle fut soumise à de rudes épreuves; et le Seigneur voulut que la traversée de la première des colonies des Frères en Amérique fût justement celle qu'on regarde comme ayant été la plus pénible de toutes celles qui se sont faites depuis lors. Arrivés à Copenhague le 13 septembre, ces frères ne s'embarquèrent que le 12 novembre. L'équipage se montait à environ deux cents personnes; et le bâtiment était proportionnellement si petit qu'on se trouva extrêmement serré. On assigna à nos dix-huit colonistes, sur le devant du vaisseau, au deuxième étage au-dessous du tillac, une cahute qui n'avait, en longueur et en largeur que cinq aunes,[1] et qui était si basse qu'ils ne pouvaient s'y tenir que courbés; ils furent donc obligés, la plupart du temps, de se tenir couchés, ce qui leur fut d'autant plus pénible, que plusieurs fois, à cause d'un temps orageux, ils ne purent monter de quelques jours sur le tillac pour y respirer un air pur. En même temps les matelots étaient pour la plupart si durs et si grossiers, que, quelque pénible et malsain que fût ce réduit, nos frères se trouvèrent encore heureux d'avoir un coin à eux, où ils pussent tenir en paix, le

[1] Neuf pieds environ.

matin et le soir, leurs heures de dévotion; car dès le commencement, ils établirent entre eux presque tous les exercices religieux, et toutes les charges qui se trouvaient à Herrnhout: moniteurs, surveillants, pourvoyeurs pour les choses extérieures, etc. En même temps ils eurent si mauvais vent, qu'au lieu de partir pour l'Amérique, ils se virent contraints d'entrer dans un port de Norvège (à Tremmesund), et d'y passer l'hiver.

Les frères, qui ne pensèrent pas au commencement qu'il s'agît d'un si long séjour, gardèrent par économie, pour tout logement, leur pauvre chambre du vaisseau, où ils endurèrent bien des peines. Ce ne fut que le 15 janvier 1734, qu'ils louèrent une chambre dans le village, s'occupant à filer, à ébarber des plumes et à fendre du bois, de manière à gagner au moins ce que leur coûtait leur loyer. Il y avait dans le voisinage de Tremmesund quelques cavernes où les frères allaient tenir leurs heures de chant et de prières, afin de n'être pas dérangés.

Enfin, après trois mois de séjour, le vaisseau remit à la voile le 11 mars. On espérait atteindre bientôt une latitude plus chaude; mais quelques jours après il revint un orage long et violent, qui retint le bâtiment plus de trois semaines dans le canal, par un vent continuellement contraire, de manière que l'équipage n'arriva que le 16 avril dans les eaux de l'Espagne. Bientôt après ils atteignirent enfin le ciel des tropiques; mais leurs souffrances ne firent alors que changer de nature. Ils trouvèrent un calme plat

[redacted]

et pensèrent périr de chaleur dans leur étroite demeure, sous cette zone brûlante. A tous ces maux se joignit encore la disette d'eau; car leur eau commença par être excessivement mauvaise et finit par manquer presque absolument. N'ayant avec cela que de la viande salée à manger pendant ce long voyage presque tous les passagers, et quelques frères dans ce nombre, furent attaqués du scorbut, dont quelques matelots moururent. Enfin cependant nos frères arrivèrent à Saint-Thomas, le 11 juin 1734, à leur grande joie, mais bien affaiblis, après avoir passé entre Copenhague et cette île au-delà de vingt-sept semaines (précisément six mois), tandis que l'on fait quelques fois cette traversée en quinze jours, ou trois semaines.

Nous avons dit (liv. 8, page 155), que Dober, alors seul missionnaire à Saint-Thomas prévit aussitôt la mauvaise issue de cette entreprise. Effectivement l'île de Sainte-Croix était redevenue une île sauvage, et recouverte d'épaisses broussailles, de grandes forêts, au travers desquelles le vent d'orient ne pouvait percer pour purifier l'air. Cependant les frères prirent courage et se firent transporter avec douze nègres à Sainte-Croix. Mais ils se ménagèrent si peu dans ce climat brûlant, que bientôt ils tombèrent tous malades, et que dix d'entre eux entrèrent dans l'éternité dès les premiers mois. On chercha, il est vrai, à les remplacer l'année suivante (1735), par une nouvelle colonie de dix personnes que vinrent rejoindre, en 1737, encore quelques autres frè-

res accompagnés d'un médecin de Copenhague; mais il semblerait qu'il y avait dans toute cette entreprise trop de vues accessoires; car elle ne réussit décidément pas, au moins pour le moment. Une partie des frères moururent sans avoir porté de fruits: d'autres revinrent en Europe : d'autres allèrent se joindre à la mission de Saint-Thomas, qui, n'ayant pour but direct que la conversion des païens, s'était soutenue sans aucun secours humain.

Cependant on peut regarder cette tentative faite sur Sainte-Croix, comme une semaille qui devait porter son fruit en son temps. Et en effet, dès 1740, où l'on y fit une nouvelle tentative, mais en n'y établissant qu'une simple mission, on a vu lever en ces contrées, sur le champ de l'Évangile, une récolte magnifique : et les trois îles de Saint-Thomas, de Sainte-Croix et de Saint-Jean, présentent à elles seules actuellement neuf mille trois cents nègres convertis. Ces succès brillants furent prédits par la foi, dès que la nouvelle de la mort des premiers colons fut arrivée; car le comte composa sur cet événement un quatrain dont le sens est : « Dix sont jetés en terre, comme s'ils étaient perdus, mais il est écrit sur leurs tombeaux : C'est ici la semaille d'une église de nègres. »

Année 1734.

Retournons maintenant à Herrnhout, où vont se passer des événements d'une influence plus générale.

Le mauvais succès d'une première colonie ne pouvait porter les Frères à renoncer à l'idée vers laquelle les poussaient toutes les circonstances. Leur œuvre s'étendait tous les jours. Herrnhout se trouvait dans cet état d'adolescence où l'être entier tend avec force à son développement; et à cette direction que prenait évidemment, sous la main de Dieu, l'œuvre des Frères, se joignit l'impulsion irrésistible qui entraînait Zinzendorf à la carrière ecclésiastique pour le déterminer à y penser définitivement. Après avoir examiné mûrement ce projet[1], d'abord lui seul, puis avec sa femme, qui lui en montra et lui en prédit toutes les suites avec une perspicacité étonnante, puis avec l'église, qui pesa aussi sérieusement le pour et le contre de cette entreprise inusitée; et enfin, après avoir soumis le tout au Sauveur, par la voie du sort, qui décida pour le projet, le comte y mit la main.

Il n'avait pas besoin d'aller faire des études : il voulait seulement se présenter à quelque faculté théologique, comme homme qui, ayant fait ses études, demande à faire ses examens. Certaines raisons l'engagèrent à se rendre pour cela d'abord à Stralsund. Un riche négociant de cette ville, ami des Frères, ayant demandé à l'église un précepteur, le comte saisit cette espèce de prétexte, et alla lui-même remplir cette place pendant un certain temps, en ne déclarant encore son vrai nom, ni au chef de famille même, ni aux professeurs, qui, ne le connaissant pas personnellement, et trompés par plusieurs nouveaux

écrits contre Zinzendorf, avaient déjà commencé à prêcher et à écrire contre lui.

Arrivé le 29 mars, il se présenta aussitôt chez le surintendant,[1] sous le nom d'un M. de Freydek (c'était l'un des titres de la maison de Zinzendorf). Celui-ci lui offrit une prédication pour le 11 avril; et Zinzendorf accepta avec joie cette première occasion de sa vie d'annoncer l'Évangile en chaire. Il décrivit plus tard, en ces termes, les dispositions où il se trouvait dans ce moment solennel : « Sentiment de pauvreté et d'impuissance jusqu'à rentrer sous terre, puis ensuite une assistance éclatante de la grâce, avec une puissance d'expressions comme il me semble, que je n'en ai jamais eu de semblable. » —Son intimité avec le président s'accrut rapidement, et celui-ci lui montra entre autres le plan d'un ouvrage auquel il travaillait contre Zinzendorf et les Frères de Herrnhout. Le comte lui demanda s'il avait lu les écrits de Zinzendorf, et sur l'aveu naïf que lui fit le surintendant qu'il ne les avait encore jamais vus, le comte l'exhorta à en prendre connaissance : il le fit, et le succès fut pleinement satisfaisant pour Zinzendorf.

Après quelques entretiens, celui-ci se découvrit aux professeurs : puis il prêcha encore quatre fois à la grande satisfaction du public; mais pour éviter l'éclat, il continua de garder l'incognito. Enfin, il demanda aux professeurs de Stralsund une suite de confé-

[1] Évêque luthérien.

rences qui devaient constituer son examen et qui durèrent quelques jours. Car Zinzendorf ne voulut pas s'en tenir à un examen ordinaire : et pour donner à ses examinateurs toute la connaissance possible de ses principes et de sa conduite, il ajouta à tous ses actes des notes supplémentaires (*uberiores mentis declarationes*) de plusieurs pièces très-détaillées. « Je leur ai montré et dit, » écrit-il à ce sujet, « de bouche et par écrit et en cinq prédications, tout ce que j'ai jamais cru et fait dans ma vie, en théorie et en pratique. — Mais ils en sont restés au jugement favorable qu'ils avaient porté sur moi.[1] » Il est probable que jamais candidat au saint ministère n'a subi ni provoqué d'examen plus rigoureux que celui-là.

Le colloque étant terminé, le comte remit son épée au surintendant, en lui déclarant sa résolution de n'en porter jamais, et de se consacrer tout entier à l'œuvre du Seigneur.

Les professeurs lui délivrèrent une attestation d'orthodoxie fort étendue et très-honorable ; et il partit le 29 avril après s'être fait connaître à quelques autres personnes, et entre autres au négociant, dont il avait instruit les enfants pendant ces quatre semaines.

De retour à Herrnhout, sentant combien son entrée dans la carrière ecclésiastique paraîtrait singu-

[1] On peut voir dans Krantz, p. 226—229, l'énumération des chefs des matières qui furent traitées dans ces divers examens. C'est un cours de théologie complet.

lière aux yeux du monde, et peu digne de sa qualité de comte, décoré d'ordres et de titres élevés, il crut trouver un expédient qui remédierait, jusqu'à un certain point, à ces dernières objections, en même temps qu'il répondrait au besoin d'un séminaire qui se faisait toujours plus sentir chez les Frères. Il conçut le dessein de relever à ses frais un certain couvent abandonné de Würtemberg, d'y établir le séminaire projeté, et de demander, pour en prendre la direction, le rang d'un des prélats de l'église du Würtemberg. Mais le duc vit des inconvénients à ce projet, et la chose ne réussit pas.

Cela n'empêcha pas le comte d'aller en avant. Il déclara publiquement à l'église, le 21 novembre, qu'il embrassait l'état ecclésiastique ; et l'église le couvrit de vœux et de bénédictions, qui lui laissèrent, pour le reste de ses jours, un souvenir extrêmement doux de cette journée. Peu de jours après, il partit pour Tubingue où il remit aux théologiens une déclaration de sa décision, en leur demandant l'ordination. Voici un extrait de cette pièce dont la beauté, même sous le rapport du langage, ne sera pas sans intérêt pour les lecteurs en état d'en juger.

« Dès ma plus tendre enfance,[1] j'ai cru que Christ

[1] *Tener adhuc credidi mortuum esse Christum pro vitâ mundi. Non sine conflictatione id credidi ; sed mihimet ipsi, quo minùs crederem, imperare non potui. Sensum allectavit fiducia, amorem sensus, amor efflagitavit officia.... Decem*

[redacted]

est mort pour la vie du monde : cette foi n'a pas été à l'abri des combats ; mais elle s'est toujours présensentée à moi avec une force irrésistible. La foi a fait naître les sentiments ; ceux-ci l'amour, et l'amour a demandé les œuvres.... J'avais dix ans, quand je commençai à m'appliquer à gagner des âmes à mon Sauveur. Ce qui me manquait en sagesse, la fidélité

annos egi, cum studia mea animis Servatori conciliandis impendere cœpi. Σωφροσύνην deficientem πίστις supplevit. Quartum nunc supra tricesimum vivo, varia expertus rerum discrimina, semper idem. Ardor non tepuit, suadent casus ἀκρίβειαν, experientia dabit, ὑπομονὴ δοκίμην.... superest, quod Paulus enixè commendat, exemplum Stephanæ, *εἰς διακονίαν ἁγίων τάξαντος ἑαυτόν. Quod, sive, ἀντιλήψεων,* diaconorum, *sive quocumque aliud officium innuat, nobis admodùm convenit. Libertatem conscientiæ servat, vocationi internæ opitulatur, vitæ anteactæ respondet, futuram ordinat. Quod reliquum est, fræna laxare nolo.* Ecclesiam vestram, *dulce mihi et venerabile nomen, perpetìm consulam.... Pergam igitur et præstantissimo Servatori animos desponsatum, amicos conciliatum, oves congregatum, commensales coactum, servos conductum ibo.... Adamussim veritatis evangelicæ, imò scripturariæ, studiosè reducam omnia;* disciplinam *fratrum quos ovile* theophylacticum, *vel mecum alit, vel in Europâ hinc indè dispersit.... Strenuè custodiam.... Ità Redemptori meo, et animorum omnium Amico, Pastori, Sponso, miserum sisto discipulum, servulum, quem sibi commendatum habeat, regat, protegat, ratio postulat ipsi Legislatori suscipienda :* Miser sum. (Ps. XL, 18). Er hilft den Elenden herrlich. (Ps. CXLIX, 4). — *Scripsi Tubingo, d.* XVIII, *Der* CIƆIƆCCXXXIV. *Ludovicus Zinzendorfius.*

y suppléait. Maintenant âgé de trente-quatre ans, j'ai fait des expériences de tout genre; mais je suis resté le même: l'ardeur ne s'est point ralentie! Les divers événements de la vie nous appellent à peser nos démarches: l'expérience nous l'apprend: et la patience produit l'épreuve. » (Ici le comte expose les raisons qui lui ont fait choisir la carrière ecclésiastique, ce qu'il a fait à Stralsund, et l'objet particulier pour lequel il s'adresse maintenant aux théologiens de Tubingue; ne leur demandant ni la qualité de docteur, ni celle de simple ministre (candidat, abbé), mais un grade quelconque qui l'autorise sans autre définition plus stricte, à se vouer à l'œuvre du ministère évangélique, puis il ajoute:)

« Ce que je désire c'est donc de prendre dans l'église cette position de Stéphanas que Paul relève avec tant d'affection, et de me dévouer au service des saints,[1] soit que ce service m'appelle à celui de simple servant,[2] ou de diacre, ou à tel autre; peu m'importe : c'est là la vocation qu'il me faut. Cette position me laissera ma liberté de conscience, coïncidera avec ma vocation intérieure, répondra à ma vie précédente, et réglera mon avenir.

« Du reste, je ne veux pas marcher sans frein. J'aime et j'honore l'église,[3] et je la consulterai con-

[1] 1 Cor. XVI, 15, 16. [2] 1 Cor. XII, 28.

[3] Le comte dit même : *Votre église*, comme s'il se fût considéré comme n'étant pas de l'église des théologiens de Tubingue, quoique ceux-ci fussent luthériens.

[redacted]

stamment.... J'irai, comme jusqu'ici, fiancer des âmes à mon bien-aimé Sauveur, lui gagner des amis, lui rassembler des brebis, inviter des conviés, lui engager des serviteurs. Je m'attacherai scrupuleusement à la règle de la parole écrite, et je conserverai avec soin cette discipline des Frères que possède le troupeau de Herrnhout. Je viens donc présenter à mon Rédempteur, à l'Ami, au Pasteur, à l'Époux des âmes, un pauvre disciple, un serviteur misérable, mais qui fait que son Législateur trouve, en cela même, une raison de le protéger, de le diriger, d'en prendre soin. *Je suis pauvre;*[1] mais il délivre les pauvres d'une manière admirable.[2] »

La faculté publia aussitôt une réponse, par laquelle elle donnait au désir du comte sa pleine approbation, et lui souhaitait la bénédiction du Seigneur, et le même jour, 19 décembre, le dimanche avant Noël, le comte prêcha dans la cathédrale et à l'église de l'Hôpital, en faisant ainsi son entrée publique dans la carrière ecclésiastique.[3]

[1] Ps. XL, 17.

[2] Ps. CXLIX, 4. C'est ainsi que traduit Zinzendorf d'après Luther.

[3] A Stralsund, il n'avait prêché qu'en attendant ses examens, et par manière d'épreuve : après ceux-ci, il reçut une attestation de capacité; ici, déjà suffisamment connu, il est admis publiquement dans le corps ecclésiastique. Quant à la consécration, il ne la reçut que plus tard; parce que c'est l'usage de plusieurs églises, de ne la donner

Il semble que le Seigneur ait préparé Zinzendorf d'une manière toute particulière à cette entrée dans son service: car c'est au commencement de cette année, avant qu'il eût fait aucune des démarches que nous venons d'exposer, que ses vues prirent cette tournure, nouvelle et dès lors fixe, dont nous avons parlé précédemment (liv. 8, à la fin), et dont nous rappellerons les circonstances en peu de mots, vu l'importance de la chose.

On se souviendra qu'en citant l'événement, nous ne prétendons pas partager jusque dans les derniers détails les vues de ceux dont il s'agit, et que nous avons dit (à l'endroit cité plus haut) ce que nous pensions à ce sujet.

Voici le récit de Krantz (p. 230): « L'Église de Herrnhout reposait sans doute déjà sur le fondement des Apôtres et des Prophètes; et nous avons vu suffisamment les bénédictions entraînantes que le Seigneur faisait reposer sur elle. Mais on ne pourrait dire cependant qu'elle bâtit toujours sur ce fondement avec la même simplicité. La prédication était instructive, mais trop diffuse, et détachait trop la morale du sentiment de la grâce; elle avait encore quelque chose de mystique, de légal et d'inquiétant. »

Au commencement de cette année, il se fit à ce sujet un grand changement. Le comte, qui avait vu

qu'au moment où le ministre entre effectivement dans les fonctions pastorales.

[redacted]

des théologiens de toutes les sortes, avait été conduit à examiner sérieusement le fondement de sa propre foi, et en vint à une profonde méditation sur la doctrine de la Rédemption de Jésus-Christ. C'était pour lui, comme il l'appela plus tard, une véritable tentation théologique. « Cela me donna, » ajoutait-il, « sur toute la doctrine du salut une lumière dont je fis le premier la bienheureuse expérience dans mon cœur, et qui se manifesta ensuite dans le cœur de mes chers frères et collaborateurs. Et, depuis 1734, le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ devint notre matière distinctive, publique et unique, notre remède universel à tous les maux, en pratique et en théorie: et c'est là que nous en resterons éternellement. »

Là-dessus Krantz fait mention de ce billet trouvé dans les cendres (voy. encore l'endroit cité): sur quoi un autre historien fait ces observations: « Dès ce moment, le Père céleste révéla et glorifia d'une manière toute particulière son Fils Jésus-Christ, et sa Rédemption parfaite dans le cœur du comte, et, par son moyen, dans toute l'Église des Frères.— Dès ce moment l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde, et le Sang de l'alliance, ont été et sont restés l'objet continuel et fondamental de leurs pensées et de leur prédication: comme c'est aussi de ce moment que datent les plus heureuses années de l'église, ses succès les plus éclatants, et aussi l'animosité la plus prononcée du monde contre elle. »

On a vu aussi que c'est à l'occasion du billet rap-

pelé ci-dessus, que le comte fit son fameux cantique : « O Chef divin, en qui nos âmes croient, etc., » qu'il fit imprimer plus tard à Tubingue, comme une déclaration de sa foi; le jour même où il embrassa publiquement la carrière ecclésiastique.

C'était déjà dans le premier feu de ces nouveaux sentiments qu'il était parti en printemps pour se faire examiner à Stralsund; ce fut dans ces mêmes sentiments qu'il passa le reste de l'année, qu'il se présenta à Tubingue, et qu'il vécut le reste de ses jours.

Un autre objet qui occupa les Frères dans le commencement de cette année, fut la tentative d'une mission parmi les païens qui se trouvaient encore en Laponie et parmi les *Samoïèdes.*[1] A l'occasion de la *fête des païens*,[2] et des communications qui furent faites à l'église, plusieurs frères se montrèrent

[1] Ces derniers habitent surtout la Sibérie nord-ouest.

[2] Les Frères ont conservé jusqu'à ce jour, comme les Luthériens, plusieurs des jours de fêtes instituées par l'église romaine, entre autres celui du 6 janvier appelé *l'Épiphanie*, ou apparition, parce ce que c'est à ce jour qu'on avait placé, dans les premiers siècles, l'anniversaire de la naissance de notre Sauveur. Plus tard, ce même jour fut consacré au souvenir de l'arrivée des sages d'Orient, en tant qu'ils furent comme les prémices des nations païennes. C'est pour cette dernière raison que les Frères avaient placé sur ce jour cette fête qu'ils appelaient *des païens*. On la célébrait principalement en communiquant à l'église ces nouvelles de l'œuvre de Dieu parmi les idolâtres dans les diverses parties du monde.

de nouveau disposés à partir pour quelque mission, et nommément pour la Laponie : et en effet, trois d'entre eux furent envoyés dans cette dernière contrée, avec l'instruction expresse de ne s'adresser qu'à des païens parmi lesquels il n'y aurait point encore de missionnaires, et où ils ne s'ingéreraient dans le travail de personne.

Ils arrivèrent en novembre à Stockholm où, étudiant le suédois, ils furent en bénédiction à un grand nombre d'âmes; en 1735, ils se rendirent à Tornéa, où ils eurent encore à étudier la langue du pays: puis ils commencèrent à parcourir la Laponie suédoise. Mais comme ils trouvèrent partout quelques établissements pour la conversion des gens du pays, ils résolurent de passer dans la Laponie russe. Deux d'entre eux retournèrent donc, en 1736, jusqu'à Kœnigsberg, où ils s'adjoignirent un troisième frère pour se rendre à Moscou. Là, ils trouvèrent des personnes pieuses et éclairées qui leur donnèrent les secours et les directions nécessaires pour se rendre à Archangel, où ils firent connaissance de quelques Samoïèdes qui étaient disposés à les emmener avec eux. Mais quand ils demandèrent leur passeport on les soupçonna d'être des espions suédois, on les mit en prison chacun à part, et après les avoir examinés pendant trois semaines on les fit emmener à Pétersbourg.

En chemin leurs gardes étaient d'abord très-durs envers eux; mais la douceur de leurs prisonniers les adoucit. Un jour qu'ils passaient par-dessus un lac

gelé, la glace se rompit, et le traîneau s'enfonça avec deux des frères et les deux soldats. Le troisième leur aida à tous les quatre à sortir de l'eau, et les soldats vantèrent dès lors beaucoup la probité de ces frères, qui au lieu de les laisser se noyer pour prendre la fuite, leur avaient sauvé la vie.

A Pétersbourg ils furent emprisonnés et interrogés encore pendant cinq autres semaines, mais leur simplicité et leur franchise les sauvèrent. Quelques personnes considérées leur témoignèrent beaucoup de bonté, et enfin un des ministres d'état leur donna un passeport pour Lubeck en leur disant : « Allez seulement, bonnes gens, on n'a pas besoin de vos services ici. Peut-être que le temps viendra où l'on vous appellera; alors vous pourrez revenir. »

Et la chose est effectivement arrivée.

Après cette tentative de mission, on fit celle d'une première colonie en pays chrétien.

On se rappelle que le but de ces *colonies*, était de placer ailleurs que dans la Haute-Lusace, où c'était maintenant interdit, les réfugiés moraves ou bohémiens qui pourraient arriver encore, et qu'on ne voulait pas renvoyer dans le pays de leur oppression. La contrée qu'on avait en vue pour cette colonie, était la principauté de Holstein sur les bords de la mer Baltique. Cinq frères partirent de Herrnhout pour Kiel, avec une recommandation de Jablonsky.

La colonie devait s'y établir sur le pied de celle de Herrnhout, et dans la même attitude à l'égard de

l'église nationale. Le duc inclinait à les recevoir : mais le consistoire fit des difficultés, et les Frères se transportèrent (au commencement de 1736) dans une partie du Holstein qui dépendait du roi de Danemark, où ils fondèrent un endroit sous le nom de *Pilgerruh* (repos des pèlerins). Les premières années semblaient en effet promettre du repos; mais bientôt il s'éleva des divisions au-dedans, et des difficultés avec le gouvernement, et la colonie fut dissoute en 1741.

Une autre division des Frères se dirigea sur la Géorgie. Le comte était entré précédemment en correspondance avec les entrepreneurs de la colonie de ce pays en faveur de quelques Schwenkfeldistes, qui émigraient pour cette contrée, parce qu'on ne voulait pas les souffrir dans la Lusace. A cette époque ces mêmes entrepreneurs offrirent au comte une certaine étendue de pays pour des colons tirés de l'Église des Frères, et comme cette offre pouvait devenir le moyen d'aborder les Indiens de ces contrées, et particulièrement les Chérokées qui se montraient bien disposés, quelques frères résolurent de se rendre à cette destination. Une première colonie partit en novembre 1734, et trouva à Londres Spangenberg, qui s'était déjà entendu sur toute cette affaire avec le général Oglethorpe, alors gouverneur de la Géorgie. Spangenberg conduisit lui-même cette colonie en Amérique, où il travailla ensuite pendant quelques années parmi les différentes colonies et missions.

Ces colons arrivèrent au printemps de 1735, et furent rejoints en été par un renfort considérable qui leur arrivait sous la conduite de David Nitschmann. Nous devons d'autant plus faire mention de cette société-là, que dans ce voyage, nos frères se trouvèrent sur le même vaisseau avec le chef de l'église des Méthodistes, John Wesley, accompagné de deux de ses collaborateurs les plus distingués, son frère Charles, et Benjamin Ingham, qui se dirigeaient comme eux sur la même contrée. Cette rencontre devint dans la suite l'occasion de la liaison des Frères avec un grand nombre d'âmes réveillées en Angleterre.

Arrivés à leur destination, nos colonistes se construisirent aussitôt les logements nécessaires, dans la ville de Savanne, et établirent à une lieue de là une école que le roi des Indiens et les enfants du pays vinrent fréquenter, pour entendre, selon leur expression, la grande Parole.

Dans les premières années la colonie prospéra sous la bénédiction du Seigneur, soit pour le temporel, soit dans l'œuvre évangélique. Sous le premier rapport, les Frères étaient parvenus à liquider toutes les avances qu'on leur avait faites pour leur transport et leur établissement; et quant à l'œuvre de la mission, l'école offrait une excellente perspective. Mais en 1739, la guerre ayant éclaté entre les Anglais et leurs voisins les Espagnols, les Frères qui ne voulaient pas consentir à prendre les armes, furent obligés en conséquence d'abandonner leurs

beaux champs et les moissons qu'ils avaient si heureusement établis, et de se rendre en Pensylvanie, où ils fondèrent par la suite les colonies de Bethléhem, de Nazareth, et d'autres encore.

Année 1735.

Pour reprendre la suite des événements qui se passaient à Herrnhout, nous dirons que, peu après le départ des premiers colons pour la Géorgie, les Frères revirent parmi eux, au commencement de 1735, Léonard Dober, que l'église avait rappelé de Saint-Thomas pour l'installer solennellement dans la charge d'Ancien général (liv. 8, p. 155). Ce fut le 5 février qu'il arriva à Herrnhout, et la cérémonie de son installation eut lieu peu de jours après. Le comte exposa à Dober, avec une grande force l'importance de sa charge, en lui faisant sentir quels maux affreux il peut résulter des égarements d'un ancien qui ne se laisse pas constamment conduire par le Saint-Esprit, et n'est pas toujours armé des dispositions de Christ. Il fit, à ce sujet, cette observation remarquable et d'une vérité effrayante, qu'un homme revêtu de cette charge, s'il vient à se complaire en lui-même, et à s'élever à cause de la grâce de sa vocation, peut devenir un Lucifer. D'un autre côté, il lui représenta que si la pesanteur des charges qui allaient reposer sur lui l'effrayait et lui faisait perdre courage, il pouvait lui arriver comme à Moïse qui s'attira une sévère réprimande de Dieu

par cela seul qu'il commençait à douter, quoiqu'il eût devant lui une parole du Seigneur.

Le comte proposa ensuite à Dober quelques questions fondamentales qui fournirent au nouvel ancien l'occasion d'exposer à l'église ses dispositions et ses principes; après quoi Zinzendorf et tous les frères, lui promirent respect et obéissance, et l'église implora sur lui les bénédictions du Seigneur.

Pour conclusion, les frères, puis ensuite les sœurs, lui exprimèrent leurs vœux fraternels par un grand nombre de versets de cantiques.

Cette affaire importante étant terminée, l'église peu après en vint à l'autre objet qui l'occupait de plus en plus depuis long-temps, l'acquisition d'un ministère en propre. Ses colonies et ses missions qui se multipliaient de jour en jour, exigeaient des ministres qui fussent autorisés à administrer le baptême et la cène, et à remplir les autres fonctions du saint ministère; et les Frères ne pouvaient s'attendre à ce qu'une église protestante quelconque voulût et pût leur fournir, en nombre suffisant, des ouvriers aussi dévoués que devaient l'être les missionnaires de l'église, ni consacrer les hommes excellents, mais le plus souvent illettrés, que leur auraient présentés les Frères. Outre cela ceux-ci désiraient, pour éviter autant que possible tout conflit avec les églises protestantes les plus exigeantes, et particulièrement avec l'église épiscopale d'Angleterre, non-seulement acquérir l'ordination presbytérienne, mais ressaisir cette ordination épiscopale que leurs ancêtres avaient

possédée, et qui, éteinte dans leur dernier évêque Comménius, se trouvait pourtant encore conservée dans la branche polonaise.

Jusqu'à cette époque le comte avait redouté de voir les Frères en venir là, parce qu'il sentait bien que leurs ennemis en profiteraient pour représenter leurs églises comme formant une nouvelle communion distincte de l'église luthérienne. Mais, tout en redoublant ses efforts pour prévenir ce jugement, il crut qu'il ne pouvait éviter la démarche dont il s'agit; et après avoir remis la chose, par la voie du sort, entre les mains du Seigneur, qui l'autorisa, les Frères n'eurent donc plus qu'à chercher entre eux celui qu'ils croyaient le plus propre à recevoir la charge d'évêque. Le choix, également approuvé par le sort, tomba sur David Nitschmann.

C'est ce David Nitschmann l'aîné, charpentier de sa profession, qui avait été un des cinq qui arrivèrent à Herrnhout le 12 mai 1724 (liv. 3, p. 340). Depuis lors il avait été l'un des aides de l'église: c'est lui qui avait accompagné Léonard Dober à Saint-Thomas (liv. 8, p. 140), et l'on avait vu jusqu'ici que le Sauveur avait été avec lui dans toutes ses voies. — On peut se rappeler le bel éloge que Zinzendorf faisait de son caractère.

Le comte avait préparé la chose de longue main, et correspondu à ce sujet avec Jablonsky. David Nitschmann s'était aussi rendu quelquefois auprès de ce dernier, et avait été examiné et approuvé de lui. Jablonsky, muni du consentement écrit de son

collègue Sitkovius, à Lissa, en Pologne, procéda donc à cet objet important, et conféra à ce frère, en présence de quelques témoins de la nation bohémienne, la qualité d'évêque des églises des Frères, « avec pouvoir de faire les visitations auxquelles l'appelait sa qualité d'évêque, de consacrer les pasteurs et les diacres de ces églises, et de remplir toutes autres fonctions appartenant à un *antistes* (*senior*, *évêque*) de l'église. »

Aussitôt ce grand pas fait, Zinzendorf se vit engagé dans une suite de démarches qui eurent des résultats d'une haute importance. Comme il apprit qu'il se répandait en Danemarck et en Suède de graves calomnies sur son compte et sur celui de l'église, il résolut d'aller lui-même à Copenhague pour demander une enquête à ce sujet, en se faisant examiner, à compte nouveau, par quelques théologiens. Il prit avec lui le nouvel évêque, David Nitschmann. On trouve avec plaisir dans ses journaux, parmi ces affaires extérieures, des traces marquantes des bénédictions intérieures, qui jamais ne lui manquaient au milieu même de la vie la plus active. C'est ainsi qu'il dit, dans son journal de cette époque, qu'il fut profondément réjoui en route par cette parole du jour : « Il les a conduits au droit chemin. » Et il écrivait à ses frères : « J'ai passé mon temps très-heureusement; j'ai éprouvé des grâces inexprimables et plus grandes que jamais : ces faveurs jointes au plan entier de mes travaux, que mon Ami m'a développé de manière que vous vous en apercevrez

[redacted]

en moi, à ce que j'espère; puis enfin mon travail sur le Nouveau Testament, m'ont rendu extrêmement heureux. »

Zinzendorf s'adressa, par écrit, au roi en personne, qui, de son côté, lui fit témoigner beaucoup de bonne volonté. Mais en résultat on répondit à la demande qu'il faisait d'être examiné par-devant la faculté théologique, que cela n'était pas nécessaire, vu que personne n'avait encore porté de plainte positive contre lui. Le comte s'en retourna donc, mais en traversant rapidement une partie de la Suède. Quelques personnes considérées de Stockholm en prirent l'occasion de répandre partout le bruit, qu'il avait été chassé du Danemarck, et qu'on lui en ferait autant en Suède.

Ces calomnies croissantes engagèrent Zinzendorf à publier, en décembre 1735, cette *Déclaration au roi de Suède*, dont nous avons déjà parlé (liv. 4, p. 376 et suiv.), et qu'il fit distribuer à Ratisbonne, pendant la tenue de la diète, à toutes les ambassades. Les Frères mettent, comme on l'a dit, une grande importance à cette déclaration, dont le principal but était d'établir l'union des Frères avec l'église luthérienne; et ils pensent que cet acte a abattu plus d'une machination de leurs ennemis, qui auraient voulu les faire chasser de l'empire. — Il est possible que cet écrit ait eu en effet ces heureux résultats; pour nous, nous rappellerons nos observations précédentes. Zinzendorf ne parle ici qu'en son nom : il déclare, il est vrai, que ses frères partagent sa foi;

mais ce n'est point de la part de l'église qu'il parle ainsi. De plus, ce qu'il dit, même pour sa personne, n'est point une déclaration positive d'adhésion à la confession d'Augsbourg : il montre seulement (comme pourrait le faire tout fidèle, modéré dans ses principes et ami de l'union des Chrétiens) que ses vues sont conformes à celles de cette confession. C'est ce qu'il fait ailleurs, quant aux trente-neuf articles de l'église anglicane : c'est ce qu'il a fait avec tout le monde.

L'acte même, dont il est question, prouve la vérité de nos observations; puisque le comte dit, vers la fin de cette pièce : « Il faudrait que je me plusse à des disputes de mots, si je voulais affecter quelque diversité de doctrine, quant à la religion luthérienne et à la confession d'Augsbourg, etc., » ce qui est précisément le langage d'un homme qui se place dans la position que nous venons de décrire.

Sans doute qu'il n'en fallait pas tant pour établir que le comte et les Frères voulaient être considérés comme étant de la confession d'Augsbourg; ils n'avaient qu'à le dire et à le vouloir; et des gens qui le répètent si souvent ont tout le droit d'être crus. Mais pourquoi donc le dire tant de fois à demi, et pas une seule fois à fond? C'est que le comte voulait (dans un sens où cela ne se pouvait pas), être ami de tout le monde : c'est que si les descendants des anciens Frères avaient positivement et vraiment adopté pour leur confession celle d'Augsbourg, il eût fallu re-

[redacted]

noncer en ce point à la filiation qu'on voulait maintenir ou établir entre la nouvelle église et l'ancienne, ce qui eût eu l'air de renier ses ancêtres, et eût confondu l'Église des Frères plus qu'on ne le voulait, avec la branche luthérienne.

Nous ne craignons donc pas de le répéter : Zinzendorf, tout en voulant soutenir d'un côté que l'église renouvelée appartenait à la confession d'Augsbourg, s'est toujours bien gardé de la confondre avec elle, même sous le rapport de cette confession de foi. Et si quelqu'un conservait le moindre doute à ce sujet, deux mots y mettront un terme sans réplique. — Quand, plus tard, Zinzendorf se vit pressé vivement, sur ce même point, par le clergé de Hollande, il n'eut pas d'autre ressource, pour sauver sa thèse, que de dire « que la confession des Frères de Bohème était encore celle des Frères actuels, *mais liée et combinée avec celle d'Augsbourg.* » (*Bud. Samml.*, p. 301). Et, ce qui est bien plus décisif encore, Zinzendorf fit, neuf ans plus tard, en 1744, dans un synode général, la proposition, « que les Frères se déclarassent *purement et simplement pour la confession d'Augsbourg*,... et abandonnassent par-là absolument la confession bohémienne. » Qu'avaient-ils donc fait jusque-là, et que fera-t-on, toutes les fois qu'on se placera sur ce terrain, si ce n'est des subtilités, indignes d'un Chrétien?

Abandonnant donc encore une fois ces choses, pour considérer Zinzendorf sous un plus beau point

de vue, nous ne citerons de cet écrit qu'un morceau de Luther, que le comte s'applique à lui-même, et qui est en effet éminemment applicable, dans tous les temps, et dans tous les lieux, à ceux qui confessent le nom de Jésus, devant le monde.

« Que dirai-je donc? » s'écrie Zinzendorf après Luther. « Comment me plaindre? Je suis encore en vie, j'écris, je prêche, j'enseigne tous les jours; et encore se trouve-t-il, non-seulement parmi les ennemis, mais parmi de faux frères, des gens assez envenimés, pour oser invoquer contre moi ma propre doctrine, voulant m'apprendre, et me disant en face que j'enseigne autrement que je ne fais... Comment puis-je suffire seul à fermer toutes les bouches du diable, à faire taire ceux qui ne veulent ni entendre, ni remarquer ce que nous écrivons, et qui ne savent s'exercer qu'à tordre et à corrompre indignement toutes nos paroles, je dis même toutes nos syllabes? Il y a eu ici, à Wittenberg, un docteur français qui a dit publiquement, en notre présence, que son roi était pleinement et parfaitement assuré que nous autres Protestants de ces contrées-ci, nous n'avions ni temples, ni magistrats, ni mariage; mais que nous vivions ensemble comme des animaux, et que chacun faisait ce qu'il voulait. Eh bien! comment oseront-ils nous regarder en face au dernier jour, devant le tribunal de Christ, ceux qui persuadent de pareilles choses aux rois et à ceux qui les écoutent. »

Ainsi parlait Luther, ainsi parlait Zinzendorf,

ainsi parlera toujours l'enfant de Dieu, à mesure qu'il sera plus semblable à son Maître.[1]

Si nous reprenons maintenant quelques-uns des événements de détail de l'année dont nous donnons l'histoire (1735), nous dirons d'abord que ce fut au mois de juin de cette année, que l'église reçut la nouvelle de la mort des dix colonistes de Sainte-Croix, dont nous avons parlé plus haut (p. 215). Ce fut une rude épreuve pour la foi des faibles; mais comme on l'a vu, Zinzendorf donna gloire à Dieu en restant ferme dans la confiance en Lui, et il composa à ce sujet ce cantique dont nous avons rapporté un verset, et qui exprimait encore cette autre pensée : « C'est un conseil pris dès long-temps, qu'il faut semer des larmes avant de moissonner de la joie; c'est maintenant le moment de porter les gerbes en pleurant; mais, etc. »

Et effectivement on peut dire de nos jours que chacun de ces six grains semés en terre en a rapporté mille.

Dans ce même mois de juin, David Nitschmann, le cadet, partit pour Pétersbourg, chargé de s'informer plus exactement de ce qui concernait les populations païennes qui demeuraient sur la frontière de la Russie, et aussi des exilés de Moravie qui devaient s'être retirés dans le Caucase.

Ce fut encore dans le courant du même été (1735) que partit pour la colonie de Sainte-Croix, ce renfort

[1] Jean XVI, 2—4.

de dix personnes, dont nous avons parlé précédemment (p. 212), comme aussi quelques jours plus tard, celui pour la colonie de Géorgie (p. 229), qui fit le voyage avec les frères méthodistes. Il se fit en outre encore d'autres envois dont nous ne donnons pas le détail, mais à l'occasion desquels le comte exprima l'espoir que Dieu ferait de grandes choses dans les temps qui s'approchaient, qu'un grand nombre de témoins du Sauveur seraient remplis du Saint-Esprit, et que les frères devaient se tenir prêts à se multiplier au service du Seigneur avec joie et dévouement.

L'un de ces nombreux envois mérite cependant encore une mention particulière. L'église fit partir en août trois frères pour Surinam, dans l'Amérique méridionale, avec la commission d'y prendre les informations nécessaires pour l'établissement d'une colonie qu'on projetait d'y former, et voici l'occasion de cette dernière entreprise.

A son passage par la Hollande pour se rendre en Angleterre (p. 229), Spangenberg, obligé de faire traduire en hollandais les écrits qu'il voulait communiquer, s'adressa à un nommé Hélong, homme sage et éclairé qui s'occupait d'objets de ce genre. Celui-ci communiqua aussitôt avec admiration à un grand nombre de personnes pieuses les choses qu'il apprenait par cette voie, concernant l'Église des Frères, et quoique le comte vît avec un extrême chagrin qu'on affichât ainsi cette œuvre contre laquelle s'élevaient des cabales formidables, il ne fut

plus à temps d'empêcher Lelong de publier sur ce sujet un ouvrage qu'il intitula : *Les merveilles de Dieu envers son Église ;* et ce fut là l'origine des relations que les Frères soutinrent par la suite avec la Hollande.

Quant à l'affaire de Surinam, elle se régla facilement. Les trois frères dont nous venons de parler, ayant envoyé des rapports encourageants, ils furent suivis en 1736 et en 1740 de quelques autres frères qui établirent une plantation sur les bords du Cottica, et commencèrent à former des liaisons avec les nègres, les Indiens, et même avec les Juifs établis dans ces contrées. Mais il paraît qu'il était décidé que pas une seule de ces colonies ne réussirait dans ses commencements; les heures d'édification que tenaient les Frères, et auxquelles leurs voisins se rendaient en grand nombre, ayant excité du trouble, les Frères quittèrent cette colonie en 1745, et se retirèrent les uns en Pensylvanie, les autres à Rio-de-Berbice dans le voisinage. Cependant ils y revinrent plus tard, et réussirent à y fonder un établissement.

Nous ne passerons pas cette année (1735) sans citer quelques-unes de ces particularités édifiantes qui ont été l'objet primitif de cet ouvrage, quelques-uns de ces détails personnels qu'on aime toujours à recueillir sur les hommes célèbres.

Vers la fin de l'année, le comte fit un voyage en Suisse, comme cela avait été résolu dans une assemblée d'église. Il fit une partie de ce voyage à pied, comme cela lui arrivait quelquefois, quoique la

chose lui fût plus difficile qu'à d'autres; car il avait encore quelques habitudes de grand seigneur, il marchait la tête haute, en même temps il avait la vue très-basse; et comme il était continuellement distrait par le commerce non interrompu de son âme avec son Sauveur, il ne valait rien pour un piéton; il heurtait contre les cailloux, marchait dans l'eau, et se mettait presque toujours les pieds dans un misérable état.

Quelquefois en outre, comme dans l'occasion actuelle, il voulait aller seul, sans domestique, ni autre compagnie. Un seul frère l'avait accompagné dans ce voyage-ci pour quelques lieues; mais comme il le renvoya bientôt afin de pouvoir, comme il l'écrivait à Spangenberg, alors en Amérique, rester en communion plus intime avec son Ami.— En effet lorsqu'il était seul, il avait coutume de parler avec Dieu à aussi haute voix que s'il eût été visiblement présent. Et alors il lui arrivait d'autant mieux de perdre son chemin, surtout lorsqu'il marchait de nuit, comme cela lui arrivait souvent, pour s'être arrêté çà et là à exhorter quelques âmes auxquelles on l'avait adressé.

Les affaires d'argent n'allaient alors pas mieux que le reste. Comme il avait, hormis ces cas, toujours quelqu'un auprès de lui qui se chargeait des choses de ce genre, il ne s'y entendait point, il ne connaissait nullement les différentes monnaies du pays, s'il rencontrait un pauvre, il était capable de lui donner tout son avoir d'un seul coup, de sorte qu'il a aussi

[redacted]

éprouvé quelquefois ce que c'est que de voyager pauvrement. Un jour, qu'au bout de sa provision, il demandait un morceau de pain pour les quelques sous qui lui restaient, pour toute réponse on se moqua de lui.

Il lui arriva dans ce même voyage une chose bien remarquable. S'étant arrêté un jour chez un comte de ses connaissances, et ayant prolongé comme de coutume la conversation fort avant dans la nuit, il se disposait à aller prendre son repos; mais un pressentiment singulier le poussa à continuer à l'instant son voyage. Ayant consulté là-dessus le Seigneur par la prière, il fut fortifié dans son sentiment; il dit adieu au comte, il fait atteler, et à peine est-il parti, que le plafond de la chambre dans laquelle il devait coucher s'écroule. Le comte chez qui cela s'était passé, en a conservé une impression profonde, et Spangenberg qui rapporte ce fait, a vu lui-même et cette personne et l'appartement en question.

A son passage par Constance, Zinzendorf visita la place du martyre de Jean Huss, et y chanta en entier un cantique qui commence par ces mots :

> Viens, o croix! je te salue,
> Saint opprobre, heureux fardeau, etc.,

qui lui fournit l'occasion d'une conversation salutaire avec le domestique de place qui l'avait conduit dans ce lieu.

Nous terminerons ces détails par un seul qui nous semble encore mériter d'être conservé. Il restait, à

l'époque où Spangenberg écrivait la vie de Zinzendorf, un monument caractéristique de son passage à Pause (dans le Voigtland). C'est la vitre d'une fenêtre, sur laquelle étaient gravées avec un diamant ces paroles en vers : « Certainement celui qui commence par noyer d'abord ses péchés dans le sang de Christ, et qui se tourne vers lui sans façon et sans délai, celui-là peut vivre saintement, etc. »

Et au-dessous on lisait encore la date et la signature ordinaire de Zinzendorf, L.[1] — Ame heureuse que celle qui reste ainsi constamment auprès de son Dieu!

Année 1736.

Nous entrons maintenant dans cette année 1736, où il se passa des choses d'une si grande importance pour toute l'œuvre des Frères.

Dès les premiers jours le comte travailla à Herrnhout avec les différents inspecteurs, aides et anciens comme s'il eût pressenti qu'il devait tout préparer pour le long exil qui l'attendait. Il tint avec eux, sur une multitude de sujets, des conférences sérieuses, qui commençaient souvent à cinq heures du matin, pour ne finir que fort avant dans la nuit, et il n'y eut pas une âme à Herrnhout dont on ne s'occupât spécialement. Ceux des frères et des sœurs qui se trouvaient dans un véritable état de grâce, se

[1] Pour Louis, l'un de ses prénoms.

[redacted]

partagèrent entre eux tous les membres de l'église, afin que chacun fût placé sous l'inspection particulière de la charité de quelques-uns. On s'entretint à fond sur la doctrine, sur la méthode d'enseignement, sur les différents chœurs, sur les écoles, les pauvres, la réception des étrangers, etc. — Nous pouvons remarquer, comme un exemple de la manière dont les choses se traitaient alors dans cette église, le fait que le 14 janvier (l'un de ces jours qu'on appelait *jours de l'église*), les assemblées, ayant commencé le matin, on n'avait pas encore fini à deux heures de la nuit d'exposer à l'église tous les objets qui devaient lui être présentés. On prolongea ces séances pendant deux autres jours, et il y régna une grande bénédiction.

Mais si les grâces de Dieu se multipliaient au dedans, plusieurs circonstances annonçaient au comte qu'il tombait sous la disgrâce du monde : dans ce nombre, il faut ranger le jugement défavorable que porta sur sa nouvelle vocation le roi de Danemarck. Le comte lui avait écrit, sous la date du 1er janvier, pour lui demander ou son consentement positif à la carrière ecclésiastique qu'il venait d'embrasser, ou la permission de renvoyer son ordre de Dannebrag, qu'il avait conservé jusqu'à cette époque. La parole de ce jour-là était remarquable : « *Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père?* » Le roi lui répondit qu'il n'approuvait pas sa qualité ecclésiastique, et qu'il n'avait qu'à renvoyer son ordre : ce que le comte fit aussitôt.

Ce fut dans des circonstances de ce genre, voyant grandir l'œuvre des Frères au milieu de bénédictions entraînantes et des circonstances les plus menaçantes, que Zinzendorf entreprit un voyage en Hollande auquel il était engagé par plusieurs raisons.

Nous avons vu que les Frères avaient déjà formé quelques relations dans ce pays, lors du passage de leurs deux colonies destinées pour la Géorgie (en 1734 et 1735): et qu'un écrivain hollandais les avait fait connaître d'une manière très-éclatante. La princesse d'Orange avait écrit depuis peu au comte pour l'inviter à venir la voir à Leuwarden, pour s'occuper du projet qu'elle avait conçu de fonder une colonie de Frères près d'Ysselstein. Quelques personnes considérées de l'église et de l'état avaient aussi demandé aux Frères de former quelques missions dans les possessions hollandaises d'Amérique, et d'autres encore avaient manifesté un grand attachement pour cette même Église des Frères, en s'offrant à fournir les vivres nécessaires à la mission du Grœnland qui se trouvait, pour le moment, dans une grande détresse.

Le comte partit donc de Herrnhout, le 15 février, ne se doutant guère qu'il serait exilé avant même d'avoir pu revoir ses frères. Cependant il avait aperçu depuis un certain temps qu'il était menacé de quelque chose de semblable, et les paroles des deux jours qui avaient précédé son départ, semblaient l'y préparer. C'était : « *Vous serez bienheureux quand les hommes*

vous haïront et vous rejetteront. Malheur à vous, quand tout le monde dira du bien de vous.[1] » Et le comte avait parlé sur ces textes avec beaucoup de force.

Arrivé, le 4 mars, à Amsterdam, il loua aussitôt une maison pour lui et les deux frères de sa suite, parmi lesquels il établit le même ordre qu'il avait accoutumé à Herrnhout. A 8 heures du matin, il avait une réunion où il parlait sur le texte du jour; à la chute du jour, une heure de chant; et à onze heures, avec sa maison seule, un court service pour finir la journée. Peu de jours après son arrivée, il se forma en outre chez lui des assemblées nombreuses où assistèrent des prédicateurs des différentes confessions et plusieurs magistrats.

Il eut aussi l'occasion de voir, dans le particulier, des gens de toutes sortes d'opinions religieuses; et l'on conçoit que dans ce pays tout réformé, il ne manqua pas de rencontrer des gens d'une tout autre persuasion que la sienne.

Il ne cacha pas sa conviction profonde, que « Dieu voulait que tous les hommes fussent sauvés, et parvinssent à la connaissance de la vérité, » ni même son aversion contre la doctrine d'une élection personnelle au salut : ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Mais malgré l'opposition qu'il rencontra dans ce pays, il ne put s'empêcher d'avouer, en résultat, qu'il avait appris à mieux connaître l'église réformée de Hollande. Il y trouva, dit-il, non-seulement des

[1] Luc VI, 22, 26.

gens qui aimaient Jésus de tout leur cœur; mais il vit par leurs prédications que *le génie de l'église réformée de ce pays*, (il pouvait retrancher cette restriction), était « d'élever tout l'édifice de la foi sur la grâce de Dieu en Jésus-Christ, de maintenir la justice qui vient de la foi, et de tirer toute sainteté, uniquement de cette source-là. »

Entre autres détails que nous fournit sa biographie sur les diverses discussions qu'il eut à soutenir à cet époque, nous voyons qu'on lui reprochait aussi de soutenir que les enfants de Dieu ne pèchent plus. Quoique différant beaucoup, même sur ce sujet, de Wesley et de ses adhérents, il citait cependant les paroles de St. Jean : « *Celui qui est né de Dieu ne pèche pas; quiconque pèche ne l'a point vu et ne l'a point connu.*[1] » Et en effet, Zinzendorf avait des idées élevées, et que nous croyons entièrement scripturaires, sur la grâce divine pour délivrer le croyant de la servitude du péché. C'était un des sujets favoris de Zinzendorf, un des points les plus saillants de sa théologie; et quand il en parle du cœur, il est entraînant. Voici quelque chose qu'écrivait un autre frère dans ce même sens; nous pouvons dire qu'il exprimait exactement les vues de Zinzendorf et des Frères d'alors.

« Les pasteurs (d'un endroit d'Amérique) étaient très-prévenus contre l'église. Ils me firent une foule de questions; et c'était surtout sur ce point qu'ils ne pouvaient nous comprendre, que celui qui croit en

[1] 1 Jean III, 6.

[redacted]

Christ, puisse être délivré de l'empire du péché, au point de n'avoir plus à batailler ni à se disputer avec lui.[1] Je répondais que l'homme qui a appris à connaître le mystère de la croix et de la mort de notre Sauveur, ne voit là rien d'impossible : il comprend au contraire parfaitement que le Sauveur a offert un sacrifice complet, et nous a délivrés entièrement, et non à demi. Celui qui s'est approché une fois de la croix et en a senti l'efficace, sait ce qu'elle peut produire, et que Christ a totalement ruiné l'empire du péché; de sorte que nous n'avons plus rien à faire qu'à contempler ce Seigneur en croix. Les pasteurs dirent : Vos églises sont sur une roche élevée. — En effet, lui dis-je, et cette roche est Jésus-Christ, sur qui nous voulons rester à jamais. »

Les entretiens du comte avec les savants de toutes les opinions, et surtout la profession ouverte qu'il faisait partout de croire à une grâce générale de Dieu, donnèrent dès lors naissance à une foule d'écrits contre lui, et contre les Frères. Et comme on appela tout de suite *Hernhouter* tous ceux qui se rendaient à ses assemblées, tandis qu'il s'y rencontrait des gens de toutes sortes d'opinions, il n'y eut pas d'absurdes erreurs et de contradictions qu'on ne lui imputât, comme c'est l'usage dans des cas pareils. On en vint même bientôt à dire qu'il faisait toutes ces choses pour se former un parti dans le peuple, afin de sou-

[1] Zinzendorf dit quelque part : On l'écrase comme une mouche.

tenir ensuite la maison d'Orange, qui alors était encore assez faible. Toutes ces circonstances attirèrent par la suite aux Frères bien des souffrances.

Quant à l'objet particulier de la colonie projetée, on choisit effectivement un endroit près d'Ysselstein, où quelques frères qu'on avait tirés de la colonie de Holstein, s'établirent dès le commencement de 1737; et l'endroit reçut le nom de *Hærendyk*. Le but principal de cet établissement était d'abord d'offrir un asile aux Frères qui semblaient ne pouvoir réussir à s'établir solidement dans le Holstein; puis aussi d'offrir, en Hollande, à ceux qui partiraient pour les missions, un lieu où ils pussent séjourner jusqu'au moment de mettre à la voile, et faire les préparatifs nécessaires pour leur voyage. Ce dernier but fut entièrement atteint; et quoiqu'il soit survenu bientôt après des troubles qui retardèrent l'accroissement de l'établissement, eette colonie n'en a pas moins rempli son objet jusqu'en 1746, époque à laquelle les frères s'établirent à Zeist, dans la principauté d'Utrecht. Cette même colonie fut encore sous un autre rapport un moyen de bénédictions pour un grand nombre de personnes, en ce qu'on put y voir, de ses propres yeux, précisément le contraire de tout ce que des ennemis disaient et publiaient contre les Frères.

Le 16 avril, le comte partit pour Cassel. Avant de quitter le Friseland, il emmena un frère avec lui dans un pavillon, où il se mit à genoux, et recommanda tout le pays aux bénédictions de son Sau-

veur. Arrivé à Cassel, il y trouva un paquet de lettres de Herrnhout, et dans leur nombre la copie d'un rescrit du roi qui lui ordonnait de quitter le pays. « Le Sauveur, » écrit à ce sujet la comtesse qui accompagnait Zinzendorf dans ce voyage, « me fit la grâce d'être calme, et d'attendre en paix où cela nous mènerait. Nous ne nous arrêtâmes là qu'une heure, et le reste de la route mon seigneur (le comte) alla le plus souvent à pied, s'entretenant de cette affaire avec le Sauveur, etc. »

Le lendemain, 22 avril, le comte eut une pleine persuasion que dans cet exil Dieu n'avait en vue que le plus grand bien et non le dommage de l'œuvre qu'il lui avait confiée; que les frères et sœurs que le Seigneur avait appelés ou destinés à son service, viendraient se rassembler autour de lui, et qu'ainsi sa maison deviendrait une église de serviteurs de Christ et de pèlerins.

En continuant sa route, il rencontra David Nitschmann qui venait de Herrnhout pour lui apporter l'original du rescrit, et cette autre nouvelle que dans peu il allait arriver à Herrnhout une commission qui n'avait rien moins pour objet que la destruction totale de l'établissement.—Hélas! que deviendrait l'Église de Dieu, si elle était abandonnée aux hommes? Et quelles suites immenses n'aurait pas eu effectivement l'humeur ou le caprice momentané, non-seulement d'un roi, mais de quelque obscur agent chargé de l'enquête en question; car il est assez probable que le sort de Herrnhout

dépendait de circonstances de ce genre, et que si cet établissement eût été dispersé, comme cela arriva plus tard à Herrnhang, qui avait déjà acquis plus d'éclat que Herrnhout même, l'œuvre entière de l'Église morave sous sa forme actuelle eût été anéantie.

Le comte resta convaincu d'après le récit de Nitschmann, qu'on avait des vues de ce genre sur son œuvre, et que tout avait été arrangé pour l'éloigner de Herrnhout avant que la commission arrivât; mais il s'en remit du tout au Seigneur.

L'ordre de son exil, daté du 20 mars, quoique rédigé avec des formes de ménagement, était absolu, et conçu en ces termes :

« Nous sommes résolus à faire donner sans délai au dit comte de Zinzendorf le conseil d'éviter absolument nos états dès la date de l'insinuation de ce rescrit, etc. » — Également, s'écria le comte dans le transport d'une joie extraordinaire, après avoir lu ce rescrit, — également je ne puis retourner de dix ans à Herrnhout pour m'y fixer; car le moment est venu de rassembler *une église de pèlerins* (c'est ainsi que les Frères appelèrent dès lors sa maison et sa nombreuse suite); il faut prêcher le Sauveur au monde. — David Nitschmann prit note de ces paroles, et la suite les a confirmées.

Nous pouvons dire ici par anticipation qu'un an plus tard le beau-père du comte obtint, il est vrai, par son crédit à la cour, que ce décret d'exil fût retiré, et qu'en conséquence Zinzendorf revint pour quelque temps à Herrnhout. Mais par suite de nou-

velles machinations de la part des ennemis, il se vit de nouveau engagé à quitter le pays vers la fin de 1737, et se rendit ainsi en exil pour la troisième fois. Cette fois ce fut pour dix ans. L'ordre portait même que le retour dans le pays était interdit au comte pour jamais.

Pour le moment le comte ne douta plus que Dieu n'eût en vue, dans ses desseins insondables, la destruction de l'église de Herrnhout; il s'occupa donc vivement des moyens de distribuer les membres de cette église en différents endroits, et il envoya aux anciens et aux aides de Herrnhout, un projet d'exécution à cet égard. Mais le jour qu'on avait fixé pour s'en occuper, l'église fut très-surprise de trouver pour parole du jour, ces mots de Jésus : *Ils n'ont pas besoin de s'en aller; donnez-leur vous-mêmes à manger :* [1] et on commença à concevoir de meilleures espérances.

Cependant le comte jugea nécessaire d'envoyer en hâte son épouse à Herrnhout, afin qu'elle s'y trouvât pendant les travaux de la commission. Il convint avec elle qu'elle emploierait toute sa fortune à l'entretien de sa maison à elle, et de l'œuvre environnante, sans lui envoyer la moindre chose; qu'il verrait de son côté comment s'en tirer, lui et son église de pèlerins. On concevra facilement qu'il fallait pour cela une foi grande et forte : car avec le genre de vie que menait Zinzendorf, et avec tous

[1] Matth. XIV, 16.

les nouveaux établissements qu'il formait depuis quelques années, bien loin de s'être amassé du superflu, il avait déjà contracté de fortes dettes; et sa qualité d'exilé ne pouvait lui être favorable auprès de ses créanciers. Ce ne fut donc pas sans une protection de Dieu, bien visible, qu'un riche particulier de Hollande, à peine connu du comte, vint lui offrir, absolument de lui-même, de se charger, à un intérêt modique, de toutes ses dettes en masse : le comte accepta cette offre, et ce fut un des moyens, dit-il, par lesquels le Seigneur m'applanit la voie « passablement impraticable » dans laquelle j'entrais à cette époque, sans m'en douter encore.

Avant d'en venir au récit de ce qui regarde la commission, nous devons dire quelque chose des causes qui attirèrent au comte ce double orage.

La plus prochaine fut petite, comme le sont peut-être toujours les causes primitives des plus grands événements. Ce fut la malveillance d'un seigneur du voisinage de Herrnhout, qui ne se donna pas de repos qu'il n'eût provoqué ces mesures contre le comte. Celui-ci lui envoya en vain une lettre pleine de calme et de soumission; tout fut inutile; cet homme ne répondit que par des duretés. Mais quelques années plus tard, Dieu lui ouvrit les yeux par une suite de circonstances, dont la dernière fut un incendie qui lui causa une grande perte. Il fut frappé, lorsqu'il voulut mettre ordre aux objets qui n'avaient pas été consumés, de voir que le premier papier qui lui tomba sous la main, fut cette lettre de Zinzen-

dorf dont nous venons de parler; et dès cette heure cet homme qui avait précédemment persécuté ses sujets lorsqu'ils voulaient vivre selon l'Évangile, fut un ami déclaré des Frères et de toute œuvre qui se rapportait au règne de Dieu.

Mais il faut convenir qu'outre les raisons de ce genre, ce qui avait surtout indisposé depuis longtemps les esprits contre le comte, c'était l'admission des réfugiés moraves et bohémiens, et les troubles qu'avaient causés ces derniers.

Quoi qu'il en soit, tel était l'état des choses: et le Sauveur fit au comte la grâce d'accepter cet exil avec courage et avec joie. Voici, à ce sujet, ses principales pensées.

« Dès qu'un homme nourrit en lui-même le désir de mourir dans le petit coin du monde où il est né, il pense pour lui-même; et un sentiment de ce genre peut avoir une influence sur toute sa vie, en le rendant esclave de sa propre volonté et de son penchant casanier, au point de le retarder dans tout ce qu'il serait appelé à faire pour son Sauveur: — il n'y a qu'une chose qui ait du prix, c'est de porter un cœur heureux en Dieu partout où l'on est appelé à se rendre.... Et l'endroit où nous pouvons servir le Seigneur le plus réellement c'est celui-là qui doit être notre *chez nous.* »

Tels étaient les sentiments avec lesquels Zinzendorf allait au-devant d'un avenir qui se présentait avec des apparences bien sombres. Mais maintenant que nous avons les événements derrière nous, nous

voyons clairement que sa foi n'a pas été confondue, et que ce fut pour le bien de l'Église de Dieu et pour celui de plusieurs milliers d'âmes, que le Seigneur fit porter en une multitude d'endroits de la chrétienté et parmi les païens, cette parole de la croix qui brûlait dans le cœur de Zinzendorf, au moment même où elle mourait presque partout ailleurs.

Cet ardent disciple de Jésus, qui déjà d'avance s'était dévoué à son Sauveur, pour le servir comme un pèlerin dans le monde entier, reçut donc ici, en quelque sorte, la vocation et le diplôme de cette fonction élevée. La comtesse, qui les rejoignit dès que la commission de Herrnhout eut fini son travail, présida au gouvernement temporel de la maison avec une sagesse et une économie qu'on ne put assez admirer; et, pendant tout le temps que dura ce genre de vie extraordinaire, on vit de petits moyens accomplir de grandes choses. Il est vrai qu'on vivait modiquement. Tout membre de cette église errante, qui avait quelque fortune, pourvoyait par lui-même à son vêtement et à ses autres besoins; celui qui n'avait rien était soutenu par les autres: mais personne, ni frère, ni sœur, n'était payé pour ses fonctions.

Quant à l'apparence extérieure, la maison du comte semblait pourvue, comme toute autre maison de grand seigneur, de domestiques des deux sexes: mais ces domestiques étaient en même temps des employés de l'église. Du reste les assemblées se continuèrent avec régularité, comme à Herrnhout. Dimanches, jours de fêtes, de communion, et au-

[redacted]

tres, tout y était observé comme dans une autre église; et plus que dans toute autre on y était sans cesse occupé, en conférences, en correspondances, à recevoir des visites de toutes les parties du monde; c'était en un mot le grand bureau d'une œuvre que le Seigneur développait maintenant par une marche rapide.

FIN DU LIVRE X.

LIVRE ONZIÈME.

DEPUIS LA SECONDE COMMISSION (EN 1736) JUSQU'À LA FIN DE L'AN 1739.

Année 1736.

La commission arriva le 9 mai et fut plus rigoureuse que la première; elle dura jusqu'au 18. Mais le Seigneur qui voulait protéger son peuple en cette occasion d'une manière toute particulière, fit nommer pour cette enquête des hommes justes et droits; et dès lors la rigueur de l'enquête ne fit que mettre en un plus grand jour la pureté de l'œuvre des Frères. Comme à l'époque de la première commission, l'église ne changea absolument rien à l'ordre qu'elle avait observé jusque-là en toutes choses, afin qu'on pût tout voir sous sa véritable forme. Les anciens et les aides de l'église qui furent tous pris à part, parlèrent librement, sans crainte ni dissimulation, abandonnant entièrement au Seigneur l'issue de cette affaire. Les commissaires furent en général satisfaits de la doctrine et des prédications: ce n'était que dans la constitution qu'ils auraient voulu voir quelques changements, mais les Frères sentant que s'ils accordaient quelque chose, il n'y au-

rait plus de limites aux concessions, et que d'ailleurs en en faisant, ils auraient laissé porter atteinte à leur indépendance, ne se relâchèrent de rien, et offrirent d'émigrer de nouveau, plutôt que d'en venir à aucun sacrifice de ce genre. Alors on n'insista pas.

Tous les rapports de cette époque assurent que les quatre commissaires furent extrêmement surpris et touchés de tout ce qu'ils virent, et que loin de rien blâmer (sauf les quelques points peu importants dont nous venons de parlér), ils ne témoignèrent de mécontentement que sur certains arrangements tout différents de ceux de Herrnhout, que le pasteur de Berthelsdorf avait introduits dans ce dernier endroit.

Les commissaires déclarèrent donc qu'il était bien juste que des gens qui avaient abandonné tous leurs biens pour l'Évangile, que les descendants d'une église qui avait professé la doctrine évangélique longtemps avant la réformation, et maintenu ses droits et sa constitution particulière au milieu des tortures et des prisons, restassent libres de conserver des coutumes et des formes qu'on ne pourrait tout au plus blâmer qu'en d'autres lieux et en d'autres circonstances. Löscher en particulier, surintendant ecclésiastique de Dresde, doit avoir beaucoup vanté l'ordre excellent de l'église de Herrnhout, reconnu l'innocence du comte, et exhorté les Frères avec les larmes aux yeux de rester sur le bon fondement de la doctrine qu'ils avaient professée jusque-là, de persévérer dans leur liaison avec l'église luthérienne, mal-

gré les défectuosités qu'on ne pouvait s'empêcher d'y reconnaître, et de briller comme un flambeau devant tous leurs voisins. Il rendit même aux Frères ce même témoignage devant toute l'église de Dresde, comme pour ranimer par cet exemple, le zèle des Chrétiens de sa propre communion.

Du reste, ceci n'était encore que l'avis des commissaires, et on attendait la résolution royale qui devait en résulter. Celle-ci n'arriva qu'au bout de quinze mois, et n'eut même lieu qu'après une troisième commission qui, pour cette fois, n'eut pas en vue la seule église de Herrnhout, mais qui fut chargée, au mois de février 1737, de prendre de nouvelles informations sur l'émigration bohémienne auprès de toutes les autorités de la Haute-Lusace qui avaient reçu des réfugiés. On se rappelle (liv. 9) que c'est à cette époque seulement que finirent les troubles auxquels cette émigration avait donné lieu. Les Frères ayant encore une fois été trouvés innocents dans cette affaire, on reçut enfin le 7 août de la même année (1737), la résolution royale qui portait: « Qu'ausssi long-temps que l'église de Herrnhout *en resterait à la confession d'Augsbourg*, elle devait jouir en paix de la constitution et de la discipline qu'elle avait eues jusqu'à ce jour. »

Pour revenir au comte de Zinzendorf, il se rendit à Ébersdorf dans le Voigtland, d'où il écrivit à plusieurs antagonistes considérés, en les conjurant de vouloir bien consentir à une conférence régulière, où l'on examinerait toutes les accusations qui se ré-

pandaient de plus en plus contre lui. Il ne cessa depuis lors de faire cette demande ; mais jamais on ne voulut la lui accorder, même quand il s'en présentait les occasions les plus naturelles ; et puis on continuait de calomnier par écrit et de bouche. — C'est l'usage.

D'Ébersdorf il alla demeurer (en juin) dans le vieux château dégradé de la Ronnebourg (près de Hanau), où des Chrétiens de toutes les dénominations et même des Juifs se rendirent à ses assemblées. Comme le pays était très-pauvre, il distribuait aux enfants du pain et quelques vêtements, en même temps qu'il annonçait la parole à qui voulait l'entendre ; on conçoit que cela n'alla pas sans de nouvelles persécutions.

C'est là que la comtesse vint le rejoindre avec ses enfants après avoir vu partir la commission, et avoir pris pour Herrnhout tous les arrangements nécessaires. Avec elle arrivèrent aussi ceux des Frères qui se disposaient à former des missions ou des colonies.

Le 27 juillet, le comte partit pour un voyage long-temps projeté, en Livonie. Nous avons vu (liv. 7, p. 107) que déjà en 1729, Christian David y avait été en députation avec un autre frère, et depuis lors plusieurs personnes de considération avaient invité le comte à s'y rendre lui-même. Il y fit plusieurs connaissances précieuses : il prêcha aussi en plusieurs endroits ; et de plusieurs côtés les autorités lui demandèrent de fonder dans le pays des établissements d'éducation chrétienne. Il trouva, il est vrai, que la généralité des ecclésiastiques avait

été prévenue en sa défaveur depuis l'Allemagne, et que même pendant son séjour dans le pays, on continuait à les indisposer contre lui; mais il réussit en général à les éclairer, et à leur faire recevoir plusieurs directions salutaires pour leurs travaux.

Dans la Lithuanie et l'Esthonie, il parvint au moyen d'une souscription, à faire donner à bas prix l'Écriture-Sainte aux pauvres de la campagne. Un grand nombre de personnes lui demandèrent des précepteurs ou des intendants fidèles; les prédicateurs s'adressaient à lui pour avoir des assistants dans la prédication et la conduite des écoles. Une dame de distinction, qui nourrissait le projet d'un institut destiné à former des hommes de la campagne aux fonctions de maîtres d'école, et à instruire des jeunes gens dans la connaissance de l'Évangile, se distingua au nombre de ces connaissances du comte, et lui demanda pour son établissement un chapelain et quelques catéchistes.

Le comte promit tout ce qu'il ne put fournir sur-le-champ, et s'occupa surtout de faire venir aussitôt pour l'institut en question, cinq frères, au nombre desquels était un élève de cet établissement, de Iéna, dont nous avons souvent fait mention et qui subsistait encore. Cet étudiant, après avoir été examiné rigoureusement, fut admis avec de grands éloges, et ce seul institut livonien devint la source d'un réveil qui s'étendit jusqu'à des milliers de gens de la campagne.

Au commencement on ne put empêcher qu'il ne

[redacted]

se mêlât à un mouvement aussi général, quelque agitation ou même quelques désordres, qui excitèrent un grand bruit et des persécutions : mais l'école d'où était parti tout le mouvement, ayant subi un examen sévère devant une commission impériale, non-seulement les instructions et la méthode en furent approuvées, mais encore on conseilla à d'autres seigneurs et à d'autres prédicateurs d'envoyer des jeunes gens dans ce louable établissement, pour y être formés aux fonctions d'instituteurs. Par-là plusieurs personnes, même d'entre celles qui s'étaient d'abord opposées à la chose, se trouvèrent disposées à y prendre part, et le réveil se répandit toujours plus.

A son retour, le comte se rendit à Berlin où il fut invité à se présenter devant le roi de Prusse, à qui on avait donné de lui toutes sortes de fausses idées. Le comte y resta trois jours, pendant lesquels il eut avec ce souverain plusieurs entretiens toujours plus intimes, « à la suite desquels, » dit Zinzendorf, « le roi déclara, en termes un peu plus énergiques, devant toute la cour, qu'il regardait comme des calomnies les accusations qu'on faisait au comte de troubler l'église et l'état ; » il ajouta que son dessein de travailler au règne de Dieu en sa qualité de comte était extraordinaire, il est vrai, mais ne méritait aucun blâme, et devait au contraire être secondé. Ses actions répondirent à ses paroles, et il ordonna à son ministre auprès du cercle du Haut-Rhin de protéger les établissements des Frères qui se trouvaient

dans ces contrées. Mais en même temps il conseilla au comte, afin que son œuvre se fît selon l'ordre accoutumé et sans scandale, de se faire consacrer. Ces instances très-vives de la part du roi ne purent manquer d'ajouter du poids au penchant qui, certainement, portait déjà Zinzendorf à cette démarche; elles achevèrent de le déterminer, et il ne s'agit plus que de décider à quelle église il demanderait cette consécration. A cause des missions et des colonies en pays anglais, dit Zinzendorf, peut-être aussi par quelques autres raisons, il désira l'ordination épiscopale, et à cause des Frères moraves il voulut la prendre dans la branche des évêques bohémiens. Il s'adressa donc de nouveau pour cela à ce même Jablonsky qui avait déjà consacré Nitschmann (liv. 10, p. 234), et à Nitschmann lui-même : le roi ordonna au premier de conférer sur cet objet avec le comte, qui de son côté, après s'être entendu avec Jablonsky, demanda au roi, comme une condition sans laquelle il ne pouvait prendre l'ordination, que les principaux théologiens *luthériens* de Berlin l'examinassent auparavant sur son orthodoxie, parce qu'il ne voulait pas entrer dans cette vocation autrement que comme théologien de la confession d'Augsbourg.[1] Le roi

[1] Et nous voilà de nouveau dans les laborieuses subtilités dont nous avons déjà parlé si souvent. Les deux évêques qui avaient concouru à la consécration de Nitschmann, (Jablonsky et Sitkovius), étaient reconnus réformés, quoique descendants des Frères de Bohème. Mais Zinzendorf ne

[redacted]

ayant ordonné que cette demande lui fût accordée, le comte déposa tous les documents nécessaires entre les mains de ces théologiens, auxquels il laissa six mois de temps pour leur travail : puis il se remit en route pour la Ronnebourg.

Non loin de là il apprit que tandis que le roi de Prusse venait de le combler de tant d'égards, toute sa famille et son église avaient été chassées de la contrée, et s'étaient rendues à Francfort où il se hâta de les rejoindre, et où il continua son œuvre d'évangéliste, en tenant des réunions publiques, auxquelles on se rendit aussitôt avec affluence.

Nous ne terminerons pas ce qui concerne les événements de cette année, sans parler de quelques tentatives de missions que firent les Frères pendant sa durée.

On envoya deux frères en Guinée ; mais la tentative n'eut pas de résultat.

Ce même Georges Schmidt, qui avait été mis pour six ans en prison dans le voyage qu'il fit en Bohème avec Melchior Nitschmann (liv. 6, p. 65), fut envoyé au Cap de Bonne-Espérance. Il y arriva en 1937, et y établit une cabane et une plantation parmi les Hottentots, sur le bord de la rivière Sergent. Il gagna bientôt la confiance de ces gens, qui

voulut les considérer que comme Frères de Bohème, et recommença là-dessus toutes ses combinaisons. Celui qui est curieux de s'occuper de ces choses peut voir *sa défense* à ce sujet dans les *Bud. Samml.*, tome II, p. 3 et suiv.

envoyèrent leurs enfants à son école. En attendant de pouvoir les instruire dans leur propre langue, il leur enseignait à lire et à chanter en hollandais, et les formait à un travail régulier. Mais lorsqu'il crut pouvoir baptiser ceux qui avaient reçu la foi, on lui opposa tant d'obstacles, qu'il se vit forcé en 1744 de retourner en Europe pour y obtenir une plus grande liberté d'action. Il semblerait que ce fut aussi jusqu'à un certain point le besoin de venir se reposer quelques moments parmi ses frères, qui l'engagea à cette démarche. Mais elle fut malheureuse pour la mission. Les Hottentots qu'il avait réunis restèrent encore ensemble pendant quelques années, soupirant après leur maître; mais lorsque Schmidt et quelques autres frères voulurent retourner auprès d'eux, cela ne leur fut plus permis de quelque temps: et quand plus tard ils le purent de nouveau, ils ne retrouvèrent plus leurs gens; ce n'est que dans nos derniers temps que cette mission a été reprise avec succès.

Vers la fin de cette même année, le comte se prépara à un voyage d'Angleterre dont il formait depuis long-temps le projet, soit pour y traiter l'affaire des colonies, soit surtout pour y prendre auprès de l'église anglicane des informations concernant l'épiscopat morave, auquel on a vu qu'il pensait pour lui-même.

Auparavant il rassembla en synode les frères ouvriers de Herrnhout et d'autres endroits, qui se trouvaient auprès de lui à cette époque. Ce premier synode de l'église renouvelée des Frères se tint le

10, le 11 et le 12 décembre (1736)[1] dans le château de Marienborn, situé à huit lieues de Francfort sur le Mein, que son cousin, le comte d'Ysenbourgmerholz lui céda à sa demande. Immédiatement après sa conclusion le comte partit pour l'Angleterre.

A son passage par la Hollande il entra de nouveau avec un prédicateur distingué, dans une dispute violente sur la doctrine de l'élection et de la réprobation. A part ce point, il avait une haute estime pour cet homme, mais son aversion pour une manière trop absolue de présenter ces dogmes, lui fit oublier la modération chrétienne : et les suites de cette entrevue furent très-fâcheuses pour lui.

Année 1737.

Le 20 janvier il arriva à Londres. Il s'aboucha aussitôt au sujet de l'épiscopat des Frères, avec l'évêque d'Oxford, Jean Potter, homme très-savant dans l'histoire et dans le droit ecclésiastique, et qui venait d'être nommé archevêque de Cantorbéry. Les entrepreneurs (Trustées) de la Géorgie lui ayant demandé quelques missionnaires pour les nègres de la *Caroline méridionale*, cela lui fournit une occasion de plus de traiter la question pour laquelle il était venu, et il exprima la crainte que l'église anglaise ne reconnût pas les missionnaires des Frères. Les Trustées s'adressèrent à l'archevêque, qui ré-

[1] Spangenberg dit du 6 au 9.

pondit qu'on ne pouvait ni ne devait empêcher les Frères d'aller annoncer la parole aux païens, puisqu'ils étaient membres d'une église épiscopale, orthodoxe et apostolique, dont la doctrine ne contenait rien qui fût opposé aux trente-neuf articles de l'église anglicane.

En conséquence, le comte commença à prendre toutes les mesures nécessaires pour l'exécution de cette mission; et au commencement de l'année suivante (1738) on fit venir de l'université de Iéna un nommé Bœhler, qui reçut la double vocation d'aller former, de concert avec un autre frère, l'établissement de la Caroline méridionale, et de desservir comme prédicateur, la colonie de Géorgie. Mais cette mission rencontra de bonne heure des difficultés qui obligèrent les frères à borner leurs soins aux colonistes suisses de la ville de Purisbourg. Le collègue de Bœhler mourut en 1739, et celui-ci se transporta en 1740 avec la colonie de Géorgie en Pensylvanie, par les mêmes raisons qui avaient aussi obligé les frères de Savanne à prendre ce parti (liv. 10, p. 230).

Il y avait guerre entre les Anglais et les Espagnols; et comme les Frères avaient stipulé d'avance qu'ils seraient exemptés du service militaire, le peuple s'en irrita et les obligea à ce pénible abandon de leur poste.

Du reste, les objets que nous venons d'indiquer furent loin d'être les seuls qui occupassent l'activité de Zinzendorf pendant son séjour en Angleterre. Il

fit un grand nombre de connaissances parmi la noblesse et le haut clergé; il contracta avec les Quakers des relations qui durèrent pendant quelques années. Il tint aussi des assemblées qui furent fréquentées par un grand nombre d'âmes pieuses; et un certain nombre de frères de la nation allemande le prièrent à son départ de leur donner une espèce de constitution, pour continuer leur réunion.

Une autre liaison importante que le comte contracta à cette époque, fut celle des Méthodistes, qui étaient alors à leur naissance. Il est vrai que plus tard cette liaison fit place à une rupture prononcée, et même à de vives hostilités de la part de ces derniers; mais pour le moment ceux-ci s'attachèrent fortement aux Frères, et témoignèrent publiquement qu'ils leur avaient été en grande bénédiction. Et en effet, il n'y a pas de doute que ces derniers ne fussent beaucoup plus affermis que leurs frères méthodistes dans les vraies doctrines de la grâce : c'est hors de contestation.

A son retour par la Hollande, le comte forma à Amsterdam, sous la direction de quelques prédicateurs fidèles, une société toute semblable à celle qu'il venait d'établir en Angleterre. A la même époque encore, il se rencontra avec Christian Stach, qui était revenu en Allemagne comme député de la mission du Grœnland, et qui repartait alors pour ce même pays. Puis après être retourné pour peu de temps à Francfort, il partit pour Berlin, afin de s'y présenter à l'examen dont il a été question; et le

7 mai, il reçut la consécration épiscopale des mains de Jablonsky et de David Nitschmann avec le consentement par écrit de l'évêque Sitkovius de Lissa. C'est pendant ce même séjour que son beau-père obtint, comme nous l'avons dit, du roi (de Pologne), qu'il put revenir à Herrnhout; il s'y rendit donc le 30 juin, et y reçut peu après le décret qui accordait à Herrnhout la protection légale (p. 3 et 4).

Vers la fin de l'année (octobre), le pasteur Rothe, que nous avons vu figurer avec tant d'éclat et de bénédiction dans les commencements de Herrnhout, après s'être refroidi graduellement pour les Frères acheva de rompre avec eux, et accepta, à la grande douleur du comte, une vocation qui l'éloignait de ces lieux. Il fut remplacé par un homme pieux à qui l'on confia également l'église de Herrnhout, toujours en apparence comme simple filiale de Berthelsdorf. — On conçoit que Rothe put se croire joué par Zinzendorf, qui devenait évêque des Frères, tout en prétendant que Herrnhout était une paroisse luthérienne.

Dans le même temps le gouvernement présenta de nouveau au comte de Zinzendorf des conditions à signer qu'il ne pouvait accepter : il repartit donc le 4 décembre, après avoir adressé à l'église un discours sur ces mots d'un cantique : « *Que ton Église sache vaincre même en succombant.* » Ce départ fut regardé comme un acte d'obstination de sa part, et le 13 avril suivant, le roi envoya à Herrnhout le rescrit qui lui défendait à jamais le retour dans le pays. On

a déjà dit que cet ordre fut levé au bout de dix ans; mais le comte partit sans avoir là-dessus d'autre espérance que celle de la foi, mais d'une foi très-prononcée. Il resta convaincu que les desseins de Dieu sur son œuvre seraient reconnus, et s'accompliraient précisément par le moyen du souverain et des ennemis qui l'avaient éloigné de son cher Herrnhout. Personne à cette époque ne pouvait concevoir un espoir semblable; mais à l'étonnement de tous, il fut entièrement justifié par la suite.

Année 1738.

Pour le moment, Zinzendorf se rendit d'abord dans la Wetteravie, d'où il expédia quelques frères pour l'Angleterre et l'Amérique; puis de là de nouveau à Berlin, où il mit comme de coutume, sa maison, sur le pied d'une église. C'est de ce séjour qu'il est resté dans l'histoire des Frères les souvenirs les plus saillants. Il tint des réunions publiques, où l'on vit arriver une affluence extraordinaire d'auditeurs. Il y en avait quatre par semaine, deux pour les hommes et deux pour les femmes; faute de place on y assistait debout; et bourgeois et militaires, ecclésiastiques et courtisans s'y trouvaient mêlés sans distinction, sauf un certain nombre de personnes de la plus haute considération ou d'une santé trop faible, qu'on plaçait dans une chambre attenante. Et voilà comment, du 1 janvier au 27 avril, il tint ces *soixante discours* sur quelques articles du catéchisme

de Luther, sur l'oraison dominicale et sur quelques textes de l'Écriture, qui furent imprimés peu de temps après et qui, depuis lors, ont été traduits en différentes langues.

L'un des résultats de ce séjour du comte à Berlin, fut la fondation d'une société de fidèles qui, sans se former en église, désirèrent rester en relation avec les Frères, sous une constitution en rapport avec la leur. Zinzendorf ne leur accorda cette demande qu'en plaçant cette société sous la direction d'un des pasteurs de la ville.

C'est à cette même époque que le comte renouvela sa connaissance avec les Bohémiens de Gerlachsheim, et avec leur pasteur Schulz (liv. 9); mais à cause de leur division avec ceux de Liberda, il n'osa cependant s'approcher d'eux de trop près.

Le comte revint dans la Wetteravie, où il occupa dès lors pour long-temps une partie du château de Marienborn : et ce séjour devint l'occasion de la fondation d'une colonie de Frères, qui s'établit dans cette contrée sous le nom de Herrnhaag. Elle devait être pour les Réformés, ce qu'était Herrnhout pour les Frères de Moravie et pour les Luthériens.

Les Frères choisissaient de préférence pour fonder des établissements de ce genre des endroits isolés, pour n'entraver en rien les habitants du pays, et pour n'exciter de mouvement d'aucune espèce par la nouveauté des formes de leur culte.

Cet établissement de Herrnhaag qui ne commença effectivement qu'en 1740 (le 6 juillet, anniver-

saire de la mort de Jean Huss), surpassa en peu d'années l'église de Herrnhout, quant au nombre de ses habitants : la nuée d'écrits qui paraissaient contre les Frères, et les horreurs qu'on publiait contre eux, amenèrent en ce lieu une quantité de personnes qui voulaient vérifier ces choses, et ne firent en résultat que rehausser l'éclat de la vérité par le contraste ; et quoique les Frères fussent très-difficiles pour l'admission, ils avaient à choisir sur une foule innombrable de personnes qui se présentaient de toutes parts et avec les plus vives instances.

Parmi les événements de détail que nous présente le cours de cette année, nous remarquerons l'entreprise qu'on fit d'une mission à Rio-de-Berbice, près de Surinam. Elle prit le nom de *Pilgerhout;*[1] mais elle ne commença à prospérer qu'au bout de dix ans, précisément à l'époque où les Frères se mirent à travailler sous beaucoup de persécutions, et avec moins de moyens humains.

C'est encore à la même époque que fut entreprise la mission de Ceylan dont nous aurons à parler plus loin. Et enfin c'est dans le courant de cette année que le célèbre John Wesley, accompagné de son collègue Ingham, fit une visite aux églises de Herrnhout, de Hœrendyk et de Marienborn, dont il publia les plus grands éloges.

Mais nous en venons à un objet plus capital. Le comte se proposait depuis long-temps d'aller visiter

[1] La garde des pèlerins.

lui-même en Amérique, les missions de l'église : et le moment était venu d'accomplir ce projet. Il se rendit d'abord en Hollande, où il arriva vers la fin d'octobre. Quoiqu'il eût espéré pouvoir mettre aussitôt à la voile, et qu'en effet le vaisseau fût tout prêt, il fut cependant obligé d'attendre jusqu'au 21 décembre : mais Zinzendorf savait que toutes choses sont soumises à une direction suprême : et quoique son temps lui fût toujours extrêmement précieux, et que dans toutes ses affaires il le calculât toujours jour par jour, il dit à ce sujet : « Le maître a commandé à l'eau et aux vents de me retenir un mois entier dans cette ville, tandis que j'avais à peine compté sur deux heures de temps. Je ne demande pas pourquoi ; car je suis préordonné, préconnu, et remis à sa providence pour tous les jours de ma vie ; etc. » — Nous nous permettrons de dire en passant que ce langage, si vrai, sentait un peu la Hollande.

Ce qu'il disait là s'est vérifié d'une manière extraordinaire ; et les historiens de cet événement ne font peut-être pas suffisamment sentir tout ce que ce retard avait de providentiel. Car en ce même moment il s'amassait en Hollande contre les Frères et contre le comte en particulier, un orage effroyable, qui éclata précisément à l'époque où ce dernier, prêt à s'éloigner pour long-temps et à une grande distance, était cependant encore retenu, mais retenu sur le lieu même où il pouvait le mieux opposer au mal les digues nécessaires. Voici de quoi il s'agissait.

Nous avons vu en divers endroits que le comte

s'était exprimé avec beaucoup de violence contre la doctrine de l'élection, telle que la conçoivent les réformés, et telle que l'Écriture l'enseigne. On pouvait lui reprocher encore d'autres erreurs : Zinzendorf croyait à *une grâce du baptême*, presque ou même entièrement la même que celle de la régénération, mais dont on pouvait déchoir; et beaucoup d'autres choses semblables. Tout cela, joint à plusieurs accusations calomnieuses, engagea le clergé de Hollande à s'occuper des Frères dans un synode; et le résultat en fut une *lettre pastorale* du clergé d'Amsterdam, où celui-ci attaquait les côtés faibles des Frères avec une violence formidable, en prémunissant contre eux, tous les Chrétiens de l'église de Hollande, jusqu'au point de placer les Frères dans la catégorie de ceux avec qui on ne devait pas même manger.

Au nombre des griefs de cette lettre pastorale il en est un qui mérite une attention particulière.

« S'il était vrai, y est-il dit,[1] que les Herrnhouters suivissent la confession d'Augsbourg, ou qu'ils eussent effectivement la confession de foi de leurs prétendus ancêtres de Bohême, nous ne nous refuserions pas à leur tendre la main d'association à l'exemple de nos pères, (quoique toujours avec la réserve de la sainte vérité, telle que nous la professons) : *mais il n'en est rien*, etc. »

Et on ne peut pas disconvenir que les pasteurs de

[1] Voy. *Bud. Samml.*, tome II, p. 300 et suiv.

Hollande ne prissent ici les Frères, et tout particulièrement ceux de ce pays, par un de leurs côtés les plus faibles. Il ne faut, pour en convenir, que se rappeler ce que nous avons dit à ce sujet dans le livre précédent (p. 236), et que réfléchir à l'entassement de contradictions que renfermait, sur ce point, la conduite des Frères.[1] Le clergé hollandais avait commencé par envoyer des députés aux frères de Hœrendyk, pour leur demander s'ils avaient une confession de foi. Ces frères qui avaient de la peine à comprendre le système de Zinzendorf à ce sujet, et à se dire de la confession d'Augsbourg tout en restant réformés, ne purent passer si lestement[2] par-dessus la difficulté, et tâchèrent de couper court à tout, en disant qu'ils ne pourraient faire une confession plus claire et plus solide que l'Écriture elle-même; et qu'en fait de formulaire il s'en remettaient au *symbole des Apôtres*.

De son côté Zinzendorf disait, comme nous l'a-

[1] Nous avons rencontré ce sujet en diverses parties de notre ouvrage. Les personnes qui désireraient réunir sous un seul point de vue tout ce qui s'y rapporte, peuvent reprendre au liv. 4, (p. 385 environ), quelques réflexions générales que nous faisions à ce sujet; au liv. 7, (p. 105), l'affaire de l'acte notarié; et au liv. 10, (p. 235), celle de la déclaration au roi de Suède. Le morceau actuel est le dernier morceau, un peu capital en ce genre, qui se présente dans cette histoire.

[2] *Kurzweg*, comme dit Spangenberg. (*Vie de Zinzendorf*, p. 1139.)

vons déjà rapporté,[1] que la confession bohémienne était encore celle des Frères, liée et combinée avec celle d'Augsbourg. Ainsi les Frères n'avaient point de confession; ils avaient pourtant une confession, ils en avaient même deux qui n'étaient point les mêmes, et qui pourtant étaient les mêmes.... C'était impraticable: et le clergé hollandais, qui n'avait pas de raison de pousser la complaisance jusqu'à se prêter à cet amphigouri, voyant chez les Frères de Hollande le refus de se déclarer positivement pour l'une des confessions de foi connues, fut obligé, ou tout au moins autorisé à aller chercher des expressions de la foi de ces Frères, dans différents ouvrages qui avaient été publiés par eux, mais où se trouvaient plusieurs choses qu'eux-mêmes, en les examinant de plus près, n'auraient pas approuvées.

Cette attaque formidable avait eu lieu déjà dans les derniers jours d'octobre. Les Frères se hâtèrent de déployer des moyens de défense proportionnés à la gravité du cas. Aussitôt que le comte eût connaissance de ces faits, et encore avant la publication de la lettre pastorale, il écrivit au conseil ecclésiastique d'Amsterdam, pour le conjurer avec instances, de retarder sa mesure et de s'entendre auparavant avec lui.[2] A cette démarche quatre membres

[1] *Bud. Samml.*, p. 301.

[2] Il disait entre autres : « *Vos fratres in Domino, et amicos nostros, per martyrum ecclesiæ nostræ obtestamur memoriam, doctrinas istas in censum vocatas, qualescumque illæ sint, cordatè nobis exhibeatis; ut habeamus quæ coram*

du clergé même de Hollande joignirent au moment même où la lettre pastorale fut écrite, une protestation contre cet acte, en se fondant principalement sur ce que les Frères n'avaient point été entendus. En même temps, et toujours avant la publication de la lettre pastorale, les Frères qui avaient appris ce qui se préparait contre eux, publièrent une apologie. Les magistrats mêmes de leur côté, désirant éviter un éclat, firent tout leur possible pour empêcher la publication de cette lettre: et comme elle avait été imprimée à leur insçu, si ce n'est même contre leur avis, ils la firent apporter en maison de ville, avant d'en permettre la publication, ils la gardèrent quelques semaines, tandis que l'apologie des Frères circulait partout et pouvait éclairer même les signataires de la lettre.

Mais tout fut inutile. Après avoir adressé aux pasteurs une vive réprimande, les magistrats voyant qu'également la lettre se ferait jour, et craignant l'irritation du peuple parce que les ministres commençaient à prêcher publiquement contre le gouvernement, laissèrent son cours à cet écrit, en en rejetant toute la responsabilité sur le conseil ecclésiastique.

Le comte qui en reçut aussitôt des exemplaires de trois côtés à la fois, ne pouvait concevoir que le conseil ecclésiastique n'eût pas répondu un mot à la

Domino expendamus, sanctè et piè recolamus, studiosè examinemus et (sivè comprobemus, sivè damnemus) quod nostri est officii, expleamus, etc.

lettre qu'il lui avait adressée : il fit encore quelques efforts, mais ce fut en vain ; et comme le vaisseau avec lequel il devait partir pour Saint-Thomas avait déjà dépassé Pampus, et qu'il n'avait qu'un instant pour l'atteindre encore, il rédigea un acte public par lequel il déclarait « ne pas connaître les Herrnhouters dont il était question dans la lettre pastorale ; ajoutant que cette lettre reposait sur un complet mésentendu. Voilà, disait-il, comment je quitte Amsterdam, souhaitant à cette ville la paix dont nous jouissons, et désirant que ceux qui nous ont traités avec si peu de ménagement, puissent rentrer en eux-mêmes, pour l'amour de notre Souverain Berger et du leur, qu'ils ont persécuté et injurié dans ses brebis qu'il aime et qu'il bénit. — Puisse-t-il ne pas leur imputer ce péché ! »

Voilà les principaux faits concernant cette grave affaire. On voit que nous ne l'avons point affaiblie en faveur des Frères ; et la vérité ne le permettait pas. — Cependant on doit dire qu'en général le Seigneur ne parut pas poser sa bénédiction sur cette démarche du clergé de Hollande, et qu'au contraire il donna aux Frères, dans cette affaire même, plusieurs marques de sa protection et de son amour. D'où peuvent provenir ces choses ? D'une circonstance qui ne se renouvelle que trop souvent. Le clergé de Hollande avait, en général, bien réussi à voir les fautes et les péchés des Frères, mais il ne s'était attaché qu'à cela, et il avait entièrement négligé de prendre en considération les bénédictions

réelles et abondantes que le Seigneur avait versées sur leur œuvre. Voilà les jugements des hommes, et même des hommes chrétiens, soit comme individus, soit réunis en corps. En résultat cette affaire eut pour les Frères des suites longues et très-pénibles, et dut servir sans doute avec le déluge d'oppositions qui fondit sur eux, non-seulement de la part des ennemis de l'Évangile, mais de la part de tout le reste de la chrétienté, à les préserver de différents piéges, dans lesquels ils seraient sans cela tombés inévitablement.

Nous reprenons maintenant, pour achever ce qui concerne le séjour du comte en Hollande, quelques détails que nous avions laissés en arrière. Malgré les dispositions générales du clergé de ce pays envers lui, le comte fit cependant la connaissance de quelques ecclésiastiques avec lesquels il s'entendit assez bien. L'un d'eux lui communiqua sur la prédestination l'idée suivante qui lui semblait tout accorder, (quelque peu scripturaire qu'elle fût), et que Zinzendorf conserva pour le reste de ses jours : « C'est que le Père aurait en effet destiné à son Fils unique un certain héritage, vraiment élu selon son bon plaisir, et composé de ses enfants, des croyants proprement dits, lesquels personne ne pouvait arracher de sa main; mais qu'au reste aucun de ceux qui se présentaient en outre par suite des invitations de la grâce, n'était renvoyé.[1] »

[1] On sent que cette dernière assertion est vraie, et en

Du reste, quelque triste que fut pour lui l'affaire de la lettre pastorale, quelque méritée même qu'elle pût être sous certains rapports, Zinzendorf n'en étant pas moins, à tout prendre, un fidèle serviteur de Christ, il reçut d'amples consolations de son Sauveur : et il écrivait à cette époque, « qu'en ces jours il avait senti à un tel point la grandeur et la proximité de son Dieu, qu'il ne pouvait l'exprimer, et que son cœur se réjouissait en lui, etc. »

On trouve encore à la même époque d'autres manifestations frappantes de cette étroite intimité avec Jésus, qui forme un des traits les plus saillants de son caractère. Dans un discours qu'il tint à Herrnhout le 12 novembre 1747, sur la communion constante du cœur avec Jésus, il dit : « Il y a aujourd'hui neuf ans,[1] (ainsi donc à l'époque où nous en sommes), que je m'entretenais à Amsterdam sur ce sujet avec une sœur ouvrière qui est maintenant auprès du Seigneur : nous ne pouvions tous deux nous empêcher de pleurer en pensant à quel point le Sauveur peut s'approcher de nous ; avec quelle simplicité enfantine on peut causer avec lui ; comme on

même temps ne prouve rien. Car personne ne se présente : personne ne le peut ni ne le veut, si le Père ne l'attire. Aller à Christ, croire en Lui, accepter, recevoir, se rendre à son appel, toutes ces choses sont encore des grâces, des *actes de l'homme qui proviennent de Dieu.*

[1] On a déjà remarqué qu'il était extrêmement attaché à consigner tous les événements et les expériences tant soit peu marquantes de sa vie ou de celle de ses amis.

peut passer dans sa compagnie des jours entiers; comme il n'y a pas une pensée, pas un souci, pas un besoin dont on ne puisse lui parler d'une manière beaucoup plus simple et plus naturelle qu'avec son plus intime confident; car ici il faut souvent encore quelque ménagement, mais auprès du Sauveur ce n'est pas du tout nécessaire, etc. »

L'auteur de sa biographie cite encore à cette époque des vers d'une grande beauté que fit le comte sur divers sujets, et qui nous montrent à quel point le Seigneur peut remplir son enfant de paix et d'amour, au moment de l'épreuve, et même d'une épreuve qu'il s'est en partie attirée par sa faute. Des productions de ce genre, que nous regrettons de ne pouvoir citer de peur de trop allonger cet ouvrage, forment des moments de repos bien doux au milieu des troubles de la vie, et nous rappellent vivement ce Dieu qui dit à son enfant: « Je serai avec toi dans la détresse. »

Peu après sa déclaration Zinzendorf se rendit à bord du vaisseau, et le 11 décembre il était déjà dans le Texel. Mais il fut obligé d'y rester à l'ancre jusqu'au 21. Il employa ce temps à divers travaux, au nombre desquels il faut compter surtout deux dispositions en quelque sorte testamentaires qu'il voulut laisser à l'église pour plus de sûreté, et un livre de textes que nous remarquerons à cause de sa préface.

De ces deux dispositions, l'une prévoit le cas où quelque pasteur de Berthelsdorf ou de Herrnhout pourrait dans la suite se croire autorisé par les droits

[redacted]

de sa vocation, à attaquer cette dernière église dans la jouissance de sa discipline et de ses priviléges particuliers. Il trace la ligne de conduite qu'il croit que les pasteurs doivent tenir à cet égard, et finit par dire une fois pour toutes, « que tout pasteur qui pourrait entreprendre en quelque temps que ce fût, de troubler la paix de cette église de la manière indiquée ci-dessus, devait s'attendre à une malédiction qui ne lui manquerait pas : — ce que le Seigneur, ajoute-t-il, veuille détourner en sa grâce. »

L'autre pièce, qu'il écrivait étant déjà en mer, et qu'il renvoya par le loots du vaisseau, fut ce qu'il appela son *testament éventuel* dont nous donnerons un long extrait, en essayant vers la fin de cet ouvrage (liv. 13), de donner une seconde fois un tableau de l'intérieur de Herrnhout. C'était une récapitulation détaillée qu'il faisait de tous les principes de discipline des églises des Frères. — Le style résolu et aisé de cette pièce fournit un exemple de plus du courage et de la verve dont Zinzendorf était rempli, au milieu même des contrariétés les plus graves de ses travaux.

L'autre production que nous avons annoncée, le livre de textes pour l'année 1739, auquel il travailla pendant ce retard, était dédié dans sa préface, *à toutes les églises des Frères* ou à leurs différents détachements dans des *postes de missions.* Nous citerons l'énumération de ces différents établissements, parce qu'elle servira à nous donner une juste idée de l'étendue qu'avait à cette époque l'œuvre des Frères, dont cette liste donne une récapitulation complète.

1. *Herrnhout.*

2. *Herrnhaag*, (voy. le liv. actuel, p. 272 et 273).

3. *Hærendyk*, (liv. 10, p. 250).

4. *Pilgerruh*, (liv. 10, p. 229).

5. *Ébersdorf.* Nous n'en avons pas fait mention. C'est un endroit où l'on trouvait depuis la fin du siècle précédent une de ces petites églises, non séparées de l'église générale, qui avaient, outre le culte public, leurs heures d'édification et une discipline partilière. Cette société s'unit de plus en plus aux églises des Frères, en reçut des ouvriers, et finit par prendre rang au nombre de leurs établissements.

6. *Iéna.* Outre ce que nous en avons dit en plusieurs occasions, le jeune comte, fils de Zinzendorf, y étudiait à cette époque, et avait non-seulement une belle église dans sa maison,[1] mais réunissait encore autour de lui un bon nombre d'étudiants et d'autres personnes pieuses.

7. *Amsterdam*, et

8. *Rotterdam.* Il y avait dans ces deux villes des Frères au service d'un certain nombre d'âmes qui se soumettaient à leur direction spirituelle.

9. *Londres.* Une société, (p. 269 du présent livre).

10. *Oxford.* De même. Fondée à l'époque du passage de Bœhler pour la Caroline méridionale.

[1] *Église domestique* (Haus-Gemeine). C'était un ensemble de Frères appartenant, de plus ou moins près, à la maison ou à la famille, et gouverné en petit sur le même modèle que les grandes églises.

11. *Berlin*, (p. 271 du présent livre).

12. Dans le *Grœnland*, (liv. 9, p. 163).

13. A *Sainte-Croix*, (liv. 10, p. 215).

14. A *Saint-Thomas*, (liv. 8).

15. A *Saint-Jean*. Quelques esclaves convertis à Saint-Thomas y avaient été vendus, et continuaient d'être visités par les missionnaires de Saint-Thomas.

16. A *Berbice*, (dans l'Amérique méridionale), (p. 273 du présent livre).

17. En *Palestine* et dans les contrées environnantes. C'est une tentative qu'on avait faite en ces temps.

18. A *Surinam*, (liv. 10, p. 240).

19. A la *Savanne* en Géorgie, (liv. 10, p. 230).

20. Chez les *noirs*, dans la Caroline, (p. 276 de ce livre).

21. Chez les *sauvages d'Irène*. C'est ainsi qu'on appelait le poste des missions parmi les Creeks en Géorgie, tout près de la colonie de *Savanne*, mentionnée sous le n° 19.

22. En *Pensylvanie*, (voy. liv. 10, p. 230). Spangenberg qui résida plusieurs années en Amérique, en y déployant une admirable activité, travailla beaucoup dans cette province.

23. Chez les *Hottentots*, (p. 265 du présent livre).

24. En *Guinée*, (p. 265 du présent livre).

25. En *Livonie* et en *Esthonie*, (p. 261 et suivantes du présent livre).

26. En *Lithuanie*. Deux frères y visitèrent en 1733 les émigrants de Saltzbourg, que depuis lors on ne perdit jamais de vue.

27. En *Russie*. Quelques frères travaillèrent à Pétersbourg.

28. Sur les côtes de la *mer Blanche*, et

29. En *Laponie*; (liv. 10, p. 226 et suiv.).

30. En *Norvège*. Il y avait là, comme en Russie, et en d'autres endroits, quelques frères qui se nourrissaient du travail de leurs mains, et que les pasteurs du pays employaient à visiter les âmes réveillées de leurs paroisses. Il y avait aussi à Bergen un étudiant attaché aux Frères, précepteur chez un ministre, et qui prêchait quelquefois pour lui.

31. En *Suisse*. Déjà en 1729 Christian David y avait fait une visite; et le baron F. de Watteville de Berne, l'un des grands collaborateurs de Zinzendorf, restait en relation étroite avec plusieurs parents et amis qu'il avait dans ces contrées. Au nombre de ces derniers était le fidèle Samuel Lutz, pasteur à Yverdun.

32. Dans *l'île de Man*. L'évêque de Sodor et Man était en relation intime avec les Frères, et en avait actuellement un auprès de lui; c'était un descendant des Vaudois.

33. Dans le *Hittland*. Deux frères s'y étaient rendus, en passant par l'Écosse, pour visiter des Vaudois qui y avaient été jetés par une violente persécution.

34. *En prison*. Outre les frères mentionnés (n° 29) il ne se passait guère une année sans qu'il y en eût quelques-uns dans ce cas pour la cause de l'Évangile. Cette année même on vit entrer dans leur nom-

[redacted]

bre un baron, ami de Zinzendorf, qui subit cette peine pour avoir annoncé la parole parmi les frères bohémiens et moraves réfugiés en Silésie, chez qui il se manifestait une nouvelle vie depuis 1725.

35. En pèlerinage pour *Ceylan*. Nous allons en parler aussitôt.

36. Pour l'*Éthiopie*, et

37. La *Perse*. Ces deux voyages étaient projetés; mais ils ne s'exécutèrent cependant que plus tard.

38. En *visitation auprès des missionnaires*. Outre la visitation qu'allait faire Zinzendorf lui-même, un frère se préparait à partir pour celle du Grœnland; et David Nitschmann le cadet était chargé de faire celle du Cap, en se dirigeant sur Ceylan.

39. *Et autres sur terre et sur mer*. Depuis 1727 il ne s'est pas passé une année qu'il ne se soit fait plusieurs voyages pour l'Évangile.

Voilà, dit Kranz, comment les descendants des Frères de Bohème accomplissaient le désir que Luther leur avait témoigné autrefois, qu'ils ne se renfermassent pas dans leur patrie, mais qu'ils apprissent des langues, et allassent annoncer l'Évangile à d'autres nations.

Nous avons dit (sous le n° 35) qu'il venait de se former une mission pour l'île de Ceylan. Et en effet dans le même temps où le comte partait pour l'Amérique, David Nitschmann le cadet partit pour cette île avec un médecin.

Ceylan appartenait alors aux Hollandais; et les diverses autorités des Pays-Bas s'étaient tellement

accordées à désapprouver la lettre pastorale d'Amsterdam, qu'au moment même où elle venait de paraître, la compagnie hollandaise des Indes, non-seulement donna pour cette mission son consentement par écrit, mais accorda encore aux deux missionnaires leur traversée franche. Leur voyage fut très-pénible : il s'introduisit sur le bâtiment une maladie contagieuse : et vers la fin du voyage, Nitschmann écrivait : « C'est maintenant la quatre-vingt-unième personne que nous jetons par-dessus bord. » Le médecin du vaisseau fut lui-même du nombre de ceux qui moururent ; le compagnon de voyage de Nitschmann fut obligé de prendre sa place. Mais nos deux frères arrivèrent heureusement au Cap, où ils trouvèrent Schmidt (p. 265) en pleine activité parmi ses Hottentots. A la fin de l'année, après avoir été retardés de quelques mois par suite des soupçons et même de l'horreur qu'avait excitée, à leur sujet, la lettre pastorale, ils arrivèrent à Ceylan, où ils furent d'abord reçus amicalement et même fraternellement. Mais cette même lettre pastorale les ayant encore suivis jusque là, ils furent regardés un moment à peu près comme des athées. Cependant ils n'eurent pas de peine à détromper les autorités, qui leur rendirent de nouveau justice : mais, peu après, elles se virent hors d'état de contenir le peuple, qui était moins éclairé sur le véritable état des choses ; et un nouveau gouverneur fit repartir nos frères pour l'Europe.

Pour terminer ce qui concerne cette année, nous

[redacted]

nous ne laisserons point passer un détail intéressant que nous présente l'intérieur de la famille de Zinzendorf. Il perdit au milieu de décembre, encore l'un de ses enfants, une fille d'environ cinq ans, qui comme les autres mourut dans la foi. Comme eux elle se plaisait à prier, à chanter des cantiques, à converser avec les frères : vers la fin de sa vie elle commença à parler toujours plus souvent de la mort, et on ne pouvait l'en détourner. « Maman, » dit-elle vers la fin, « je ne reviens plus de cette maladie, bien sûr. Adieu, aimez-moi toujours ! » Et elle mourut en invoquant son Sauveur, sans vouloir entendre parler de se guérir.

Année 1739.

Cependant le comte arriva heureusement aux Antilles, à *Saint-Eustache*, le 28 janvier, après avoir eu si constamment le vent favorable que depuis la sortie de Texel on ne tourna pas une voile.

Il se fit aussitôt conduire, encore de nuit, dans un petit esquif, à *Saint-Thomas*.

La première chose qu'il apprit en mettant le pied à terre, c'est que tous les missionnaires étaient en prison depuis trois mois. — Et que font les nègres pendant ce temps ? demanda-t-il à l'un de ces mêmes nègres. — « Ils persistent dans la vérité, et il y a un grand réveil parmi eux. La prison des frères prêche aussi. » — Sur l'intervention du comte on relâcha aussitôt les frères, et lorsqu'on les lui amena il les reçut, en présence même de l'officier qui les con-

duisait, en leur baisant les mains, pour témoigner l'estime qu'il faisait de ces prétendus malfaiteurs.

« Le jour où je suis arrivé, » écrivait Zinzendorf à ses frères d'Europe, « mes frères qui ne savaient absolument rien de mon voyage, mais qui croyaient avoir besoin de moi, avaient demandé au Sauveur de m'envoyer chez eux. De pareilles choses n'ont rien de surprenant pour nous; nous y sommes passablement accoutumés. »

Le comte se mit aussitôt à l'œuvre de l'Évangile; et à ce sujet il raconte un trait singulier et touchant:

« Trois jours après mon arrivée, trouvant le frère Martin malade à la mort, et me voyant obligé de tenir l'assemblée pour lui, j'éprouvai une surprise qui me mit entièrement hors de moi-même, lorsque après une excellente prière de l'un des nègres, voulant commencer pour ma part par l'un de mes cantiques favoris, j'entends tout d'un coup tous ces nègres, en beaucoup plus grand nombre qu'aucune réunion que j'aie tenue dans nos églises, entonner en même temps avec moi dans leur langue, et continuer au milieu des pleurs de plusieurs d'entre eux, ce cantique :

« Mon Seigneur, mon Seigneur, qui m'as racheté, etc.[1] »

[1] Il était arrivé au comte une chose toute particulière, à Berlin, du temps de ses assemblées publiques. Pour en comprendre le récit il faut savoir que, comme cela se pratique encore quelquefois, lorsque l'assemblée n'avait pas sous les yeux le cantique qu'on voulait chanter, le président l'indi-

Huit jours après, ajoute-t-il encore, je vis cette même foule de nègres, si attachés à leur Sauveur au milieu de leurs souffrances, remplir une grande salle avec un saint empressement. O que je fus réjoui de les entendre après le discours, les chants et les prières ordinaires, entonner d'eux-mêmes, d'une seule bouche et d'un même cœur, ce verset de bénédiction :

Amen! qu'il soit ainsi! etc.

Le nombre des nègres qui s'occupaient sérieusement de leur salut se montait alors à neuf cents, dont six cent cinquante hommes et deux cent cinquante femmes, qui étaient instruites à part; car nous avons déjà vu à plusieurs fois que les Frères

quait ligne par ligne : on doit aussi se souvenir que les Allemands chantent plus leur langue que nous ne l'avons accoutumé en français, et que c'est surtout le cas de quelqu'un qui parle avec autant de sentiment que le faisait Zinzendorf.

Voici maintenant son récit. « Après avoir fini le chant je me mis à annoncer mon texte : *Tu fus immolé*, etc. Au même moment, toute cette assemblée de plusieurs centaines de personnes saisit ces paroles, je ne sais si ce fût par un mésentendu ou par quelque autre raison, et se mit a les chanter sur un air connu, comme si j'eusse indiqué la première ligne d'un cantique. Je continuai donc, à la garde de Dieu, de leur en faire un, que je leur dis ligne par ligne, (nous avons déjà dit que Zinzendorf improvisait les vers presque aussi facilement que de la prose) : puis je commençai en suite mon discours. »

mirent, dès le commencement, le plus grand soin à la distinction et à la séparation des deux sexes dans toutes les assemblées. Ces pauvres esclaves s'arrangeaient de leur mieux pour venir, quoique en petit nombre, tous les soirs auprès des Frères; mais l'assemblée générale ordinaire commençait le samedi soir, pour ne finir qu'à sept ou huit heures du matin. Ces progrès de l'Évangile parmi ces pauvres païens étaient d'autant plus admirables, que les missionnaires et les nègres avaient également beaucoup à souffrir pour leur attachement à ce même Évangile.

On voyait des maîtres venir au milieu des assemblées des nègres, frapper cruellement ces pauvres créatures et les disperser au milieu d'affreux blasphèmes. C'est bien là qu'on pouvait se rappeler ces paroles de l'Écriture: « C'est ici la patience et la foi des saints. »

Les causes de cette malveillance envers les Frères étaient en partie la corruption des Européens, qui voyaient leurs passions entravées par la conversion de leurs esclaves des deux sexes; — en partie même la jalousie des ecclésiastiques d'une autre confession, qui ne voulaient pas permettre aux Frères d'administrer le baptême. — C'est là ce qui avait attiré aux missionnaires un emprisonnement qui, après leur avoir fait perdre la santé, aurait bientôt fini par leur donner la mort.

Le comte après avoir préalablement obtenu la mise en liberté des missionnaires, fit auprès des autorités et des pasteurs de l'île les démarches nécessaires

pour faire respecter leurs travaux : mais comme ces démarches furent inutiles, il écrivit à Copenhague, d'où le ministère envoya quelques mois après l'ordre aux autorités locales de protéger les Frères contre tous leurs adversaires, ecclésiastiques ou autres.

Le comte observe au sujet de toutes ses affaires, qu'au commencement il n'avait pas trop su comment s'y prendre pour faire distinguer aux païens le *Christianisme* de la *chrétienté ;* mais qu'à la fin tout s'était éclairci de soi-même par des faits de ce genre.

Cependant la protection que les Frères venaient de recevoir n'était qu'une mesure partielle; il fallait aller à la racine du mal. Les planteurs qui ne pouvaient plus s'attaquer aux Frères, tourmentaient d'autant plus leurs esclaves : ils s'accordaient à exiger que les assemblées se tinssent de jour, en même temps que les nègres étaient forcés de travailler jusqu'à la nuit; ils venaient même dissoudre ces réunions à coups de bâtons, de sabres, et même de fusils, sans que les nègres osassent, d'après les lois du pays, faire la moindre résistance.

Le comte se proposa donc de hâter son retour en Europe, afin de s'occuper de ces choses directement auprès de la cour. Mais avant son départ, les six cent cinquante nègres qui fréquentaient les assemblées se réunirent pour adresser au roi de Danemark une pétition qu'ils signèrent tous, et où ils demandaient la cessation des mesures vexatoires dont ils étaient les objets : les négresses s'adressèrent de la même manière à la reine.

Le comte désira aussi, avant de quitter le pays, que les missionnaires eussent une maison et un petit plantage à eux, afin d'être plus indépendants. Vu l'état où en étaient les choses, cela ne pouvait se faire facilement, et le comte en regarda la réussite comme une merveille du Sauveur. L'église célébra la dédicace de cette maison avec beaucoup de larmes et de prières; et un quart-d'heure après, elle eut déjà à soutenir un assaut furieux de la part des ennemis.

Le comte voulut aussi voir avant son départ les deux îles de Saint-Jean et de Sainte-Croix; et il visita dans cette dernière, avec respect et actions de grâces envers le Seigneur, les tombeaux des frères et des sœurs qui y avaient laissé leur vie. Puis il quitta l'Amérique après y avoir séjourné cinq semaines. Comme il avait cédé sa place sur le bâtiment à un Juif qui l'intéressait beaucoup, le capitaine fit faire au comte une espèce de petit hangar de quelques planches, où il travailla, selon ce qu'il écrivait à un frère, autant que sur terre et encore plus. C'est dans ce voyage qu'il fit entre autres le cantique si connu en Allemagne :

« Le sang de Christ et sa justice
Fait ma gloire et mon vêtement, etc. »

Arrivé le 20 avril à la hauteur de Douvres, il descendit sur une chaloupe et gagna le port par un temps orageux, et non sans danger; car le trajet dura depuis cinq heures du soir jusqu'à une heure de la nuit: mais le Sauveur le préserva.

Ce voyage aux Antilles, qui coûtait souvent la vie à ceux qui l'entreprenaient, porta une forte atteinte à la santé du comte, qui en revint couvert pour long-temps d'ulcères et très-affaibli.

Il trouva en Angleterre parmi les Frères un réveil admirable. En Hollande, la lettre pastorale d'un côté, et de l'autre la protestation des quatre ministres avaient excité une fermentation extrême: chez les uns une excessive amertume, chez les Frères et leurs amis une profonde paix et d'abondantes bénédictions.

Le comte publia encore une nouvelle déclaration contre les calomnies et les accusations de cette lettre, non pas précisément pour justifier les Frères, mais parce qu'il avait vu en Amérique à quelle espèce de gens leurs ennemis avaient fourni des armes, et parce qu'il sentait depuis long-temps avec une grande lassitude, l'amertume de ces dissensions qui s'établissent encore si souvent entre ceux mêmes qui désirent l'avancement du règne de Dieu.

De retour à Marienborn, il rassembla l'église (en juin) pour un *jour d'église* extraordinaire, où il rendit compte de son rapide voyage. A cette occasion on donna à un frère, comme on l'exprimait alors, la *confirmation* (ce qu'on appela plus tard l'*acolouthie*); c'est-à-dire qu'on le reçut dans l'association des frères et sœurs qui se dévouaient absolument au service du Seigneur et de l'église, résolus d'avance à en accepter toutes les directions et les ordres. Le comte fit à ce sujet un discours sur cette fidélité dans

les petites choses, qui nous apprend à garder nos cœurs, par la grâce de Jésus, à toutes les heures et dans tous les moments, et de telle sorte que pas une pensée ni le moindre penchant ne s'écarte de lui; et il s'attacha surtout à faire sentir que cette vigilance-là était une chose beaucoup plus grande encore et beaucoup plus agréable au Seigneur qu'un service éclatant. Dans la même séance, on consacra deux frères avec l'imposition des mains pour les fonctions de ministres de l'Évangile; et à cet autre sujet, le comte déclara que cette consécration n'était considérée parmi les Frères que comme une affaire de bon ordre; qu'un frère ne devait pas s'imaginer que son ordination le rendît meilleur qu'un autre; que le Saint-Esprit pouvait, selon son bon plaisir, donner à un frère non consacré plus de grâces et de dons, et plus de bénédictions qu'à un frère qui l'était; que cependant il restait vrai, d'un autre côté, que l'ordination faite dans la foi avec des prières et des supplications avait son genre de grâce qu'on ne devait pas méconnaître.

Les travaux continuels du comte, joints à la maladie qu'il avait rapportée de son voyage, le forcèrent enfin à s'aliter complétement; et il penchait à croire que le Seigneur voulait l'appeler à lui: mais sa guérison se fit d'une manière extraordinaire. Le médecin lui avait ordonné une potion calmante qu'il devait prendre par grandes cuillerées. Une main imprudente lui versa une fois, au lieu de cette potion, de l'essence douce, qui se trouvait près de là.

A peine l'eut-il prise, qu'il se sentit comme consumé par une chaleur inexprimable, de sorte que non-seulement il apercevait au dedans de lui une ardeur brûlante, mais qu'extérieurement son corps paraissait en feu. On ne put faire autre chose que de recommander la chose au Sauveur, qui fit aussi sentir son secours : il survint une sueur qui inonda le malade pendant quelques jours et quelques nuits successives, et la maladie prit dès lors un meilleur cours.

Pendant cette maladie, quelque faible qu'il fût, il composa une réponse aux écrits qui avaient paru contre lui durant son voyage à Saint-Thomas, sous le titre de *Reçu concernant les derniers écrits*, etc. Un bruit général s'était répandu qu'il était mort dans ce voyage ; et là-dessus plusieurs personnes qu'il avait regardées comme ses amis, s'étaient rangées au nombre de ses adversaires. Il termine ce petit écrit par ces deux lignes de cantique :

« Jamais mon cœur ne perdra la mémoire,
Du prix auquel Jésus m'acquit. »

Nous ne faisons de semblables citations que pour montrer à quel point ce serviteur de Dieu restait attaché à l'onction, au milieu même des débats qui auraient pu l'en éloigner le plus.

Quant aux travaux du comte dans l'église, il s'appliqua en ces temps avec une affection particulière à la prospérité des chœurs des jeunes gens non mariés des deux sexes : les jeunes frères en particulier, étaient à ses yeux une pépinière de témoins et de

soldats de Christ. Il composa pour ces deux classes de chrétiens, à cette même époque, un grand nombre de cantiques dont nous n'indiquerons que deux lignes d'un verset qui était destiné aux sœurs :

« Ce qu'est une vierge chrétienne;
Ni la chair ni le sang ne l'ont jamais compris, etc. »

C'est encore à cette même époque que les Frères formèrent à Hernhaag un séminaire qui fournit dès lors non-seulement aux Frères, mais à un grand nombre d'autres églises protestantes, des ouvriers fidèles.

Le 12 octobre que les Juifs célèbrent comme le jour de la propitiation, le comte tint à ce sujet un discours plein de force, en recommandant aux Frères de se souvenir vivement des Juifs dans leurs prières.

Le 5 du même mois, ce riche négociant de Stralsund chez qui Zinzendorf avait été passer un mois comme précepteur (liv. 10, p. 217), et qui était venu depuis lors s'établir à Herrnhout, partit pour Alger, accompagné des bénédictions de l'église, afin d'aller y prêcher l'Évangile aux esclaves; et on ne tarda pas à voir des fruits réjouissants de son travail.

Dans le même temps, les Frères songèrent aussi aux moyens de répandre la connaissance de l'Évangile dans l'Orient, et de renouveler leurs liaisons avec l'église grecque, qui avait la première apporté l'Évangile en Bohème et en Moravie. Dans ce but, les Frères crurent devoir mettre à profit la nouvelle

qu'ils reçurent que l'hospodar de la Valachie (qui, comme son peuple, était de la communion grecque), cherchait à attirer dans son pays des artistes allemands. On députa auprès de lui deux frères de Bohème et de Moravie. Leur voyage à travers une partie de l'empire, la Hongrie et la Transylvanie, fut très-béni, mais beaucoup plus périlleux qu'on ne l'eût cru, parce qu'il eut lieu immédiatement à la suite de la guerre des Turcs, et que tout le pays était rempli de brigands. Outre cela, ces frères furent exposés plusieurs fois à être déchirés par les chiens qui gardent les troupeaux dans ces vastes déserts. Deux fois les Turcs les prenant à cause de leurs vêtements allemands, pour des espions, voulurent leur trancher la tête, comme nos frères l'apprirent plus tard d'un pauvre officier de janissaires auquel ils avaient rendu un service en chemin faisant, et qui les protégea à son tour contre leurs ennemis, et le leur découvrit après que le danger fut entièrement passé.

Le 4 juillet 1740, ces deux frères arrivèrent à Bucharest, capitale de la Valachie, où ils furent très-bien reçus de l'hospodar et de ses boïards: et déjà au bout de quinze jours ils purent repartir avec une invitation par écrit qu'on faisait à une société de Frères, de venir s'établir dans le pays, en leur y promettant des priviléges. On a encore l'original de cet écrit; et toute la conduite de l'hospodar était propre à donner l'espoir d'une réussite. Mais peu après ce prince étant mort, et le pays ayant éprouvé

de nouveaux troubles, la chose n'eut pas pour le moment d'autres suites.

Les Frères firent une autre démarche plus générale encore, dans le dessein d'établir des relations amicales avec l'église grecque, et pour que dans l'occasion, elle ne mît pas d'obstacles aux travaux des missionnaires qui pourraient s'établir dans son voisinage. On envoya à cet effet un ministre suédois, nommé *Gradin*, avec un écrit des évêques des Frères, daté du 10 novembre 1739, adressé au patriarche de Constantinople. Celui-ci accorda à ce frère une honorable audience, puis un colloque avec plusieurs archevêques, dans lequel l'envoyé des Frères exposa de bouche et par plusieurs documents l'origine, la doctrine et la constitution de l'Unité des Frères, en demandant que ce synode voulût bien lui donner une recommandation écrite au clergé grec, pour les missionnaires que les Frères seraient dans le cas d'envoyer en Orient. Il obtint tout ce qu'il voulait, et même beaucoup plus: car tandis que les Frères n'avaient insisté que sur des rapports fraternels, la recommandation parlait d'une communion entière (κοινωνία); et les Frères d'un côté excessivement scrupuleux à cause de leurs innombrables ennemis, et de l'autre, absolument décidés à se représenter comme appartenant à la communion luthérienne, ne purent accepter une fraternité aussi étroite avec des Chrétiens grecs. Il est très-probable que Zinzendorf, si enclin et si habile à établir des rapports intimes quand il le jugeait bon, entre les

choses les plus éloignées, avait contribué sans le vouloir, à tromper, à cet égard, le clergé de Constantinople, en le faisant croire à des rapports plus nombreux qu'ils ne l'étaient effectivement, entre l'Église des Frères et l'église grecque. Quoi qu'il en soit, Gradin demanda qu'on voulût bien changer quelques-unes des expressions de la lettre; mais comme cela ne se pouvait, vu que l'écrit avait été rédigé par un synode, Gradin poussa le scrupule jusqu'à rendre cette pièce après en avoir pris copie. Le comte en écrivit plus tard une espèce de lettre d'excuses à l'archevêque de Dercom, qui s'était le plus donné de peine dans cette affaire; mais les choses en restèrent là pour le moment.

Cependant cette députation eut l'avantage de faire reconnaître l'origine de l'Église des Frères, par l'église grecque. Quant aux relations de ces deux églises, l'affaire fut reprise en 1743 et en 1747, à Pétersbourg, avec beaucoup de peine, mais passablement de succès, par ce même Gradin; mais elle ne fut pleinement achevée qu'en 1763.

Pour le moment il fallut donc renvoyer l'affaire des missions en Orient. Mais celles d'Occident prospéraient de plus en plus. On vient de voir les succès de celles des Antilles; à l'époque dont nous parlons, celles de Géorgie et de la Caroline méridionale étaient dans leurs premières années; les Frères avaient d'assez belles espérances pour Surinam et Berbice; et on s'était occupé depuis quelque temps de préparer une mission dans l'Amérique septentrionale. L'oc-

casion en avait été les nouvelles qu'on avait reçues de la misérable condition des sauvages de cette vaste contrée, et une invitation à aller leur porter secours.

Un frère partit donc cette année pour cette destination, et arriva l'été suivant à New-York. Il n'avait pas une seule connaissance dans cette ville; mais il trouva bientôt l'occasion d'annoncer l'Évangile à deux Indiens de la nation des Mahikanders qui l'invitèrent à se rendre, comme prédicateur de leur peuple, dans la contrée d'Albani, à soixante ou soixante-dix lieues de New-York. Le frère s'y rendit, mais il ne trouva pas que ce fût là son poste, et il passa de là à Chekomekah, ville indienne sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre. Les Indiens, presque toujours ivres, le reçurent d'abord avec des menaces de lui brûler la cervelle: mais il ne se laissa pas effrayer; et quoique dans les premiers temps sa vie ne fût pas un moment en sûreté, il eut bientôt la joie d'amener quelques-uns de ces sauvages à de meilleurs sentiments. En 1741, il avait déjà autour de lui un nombreux auditoire; et en 1742, il put baptiser trois de ces Indiens, comme les prémices de la nation.

Vers la fin de cette année, le comte fit un voyage en Suisse avec le baron Frédéric de Watteville. A Diesbach, ils virent avec joie le fidèle ministre Samuel Lutz, qui fut aussi pasteur à Yverdun, et qui était persécuté pour la foi par les autorités de Berne.

Cependant nos deux voyageurs trouvèrent, à ce que dit Zinzendorf, chez ces mêmes autorités,

[redacted]

comme chez le clergé, d'excellentes dispositions. Le cœur humain éprouve naturellement plus de tendresse pour un comte et un baron que pour des Galiléens de petite extraction. Du reste, le journal de ce voyage nous montre les Frères de ces temps toujours les mêmes. « Nous avons fait ce voyage, » écrivait Watteville, « le plus souvent à pied, et toujours dans un vif sentiment de la proximité du Sauveur. »

Avant de terminer ce qui regarde cette année, nous devons parler de deux écrits que le comte fit paraître : l'un sous le titre de *Premier essai d'une nouvelle tentative de traduction du Nouveau Testament*, et qui fut, à ce qu'il paraît, l'une des plus misérables productions du comte. Il a fait d'autres écrits encore qui ont été généralement rejetés : mais celui-là fut tout particulièrement malheureux. Il l'avait composé en partie sur mer, en allant et en revenant d'Amérique; l'écriture avait été indéchiffrable pour l'imprimeur; il y avait eu dans son travail précipité des lacunes qu'il n'avait pas remplies; sa maladie était venue se joindre à tout cela; et enfin Zinzendorf, souvent trop hardi à s'exprimer comme le moment l'y portait, était aussi trop hardi à donner au public tout ce qui lui passait par la tête : — de sorte qu'en résultat, ce fut là un ouvrage qu'au bout de peu de temps le comte s'efforça de retirer de partout, pour en faire de la maculature.

Nous faisons mention de ce fait, parce qu'il contient une leçon, et que d'ailleurs nous devons montrer les choses comme elles étaient.

Un autre écrit que le comte publia également cette année, comme il l'avait aussi composé pendant sa traversée sur mer, mais qui reste un de ses excellents ouvrages, c'est son *Jérémie*, *prédicateur de la justice*. Ce traité est destiné et adressé tout particulièrement aux ministres: il est plein de sérieux et de verve, et il a fait beaucoup de bien.

Enfin nous placerons encore ici quelques déclarations que Zinzendorf faisait dans ce même temps à l'un de ses amis, et qui méritent de trouver une place quelque part. « L'un de mes plans favoris, » dit-il, « est de contribuer autant qu'il est en moi, à l'exécution du grand plan de Jésus (Jean XVII), que les enfants de Dieu dispersés de toutes parts, se réunissent en bon ordre là où ils se trouvent plusieurs en un même lieu, et soient unis, non par le lien Morave, (c'est une des choses au contraire que je travaille à prévenir), mais par le lien d'une union générale, dans laquelle doit enfin aussi se confondre la secte morave (*secta moravica*), lors toutefois, que cette dernière sera devenue entièrement inutile dans la tâche particulière qui lui est actuellement échue. — J'ai encore pour plan d'amener autant d'âmes que possible, à se reconnaître pécheresses et à recevoir grâce; c'est pour cela que j'aime les chaires et que je ferais cent lieues pour en trouver une: enfin, j'ai poursuivi sans relâche depuis 1717 jusqu'à l'année présente, le plan de réunir tous les enfants de Dieu, même ceux qui ne demeurent pas ensemble; mais pour celui-là je commence à l'abandonner,

non seulement parce que je ne vois aucun moyen de l'exécuter, mais parce que je crois entrevoir dans le contraire un secret de la Providence divine. »

Dans un autre ouvrage, il décrivait ainsi la force de volonté qui règne dans une âme vraiment animée de l'Esprit de Dieu : « Quand les forces sont là, quand les saintes résolutions commencent à s'exécuter, mais toutes sans exception, alors la grâce n'est plus une imagination, mais une réalité. S'il n'y a point de vigueur dans l'âme, si on n'y trouve pas la résolution de marcher de droit pied en toutes choses, alors la prétendue grâce n'a jamais existé, ou bien elle s'est perdue. C'est pourquoi il est dangereux d'apporter trop tôt la paix à une âme qui est dans la détresse, mais qui selon toutes les apparences paraît devoir en sortir. Un trop grand nombre d'approches de la miséricorde divine endurcissent le cœur, quand on ne les met pas à profit; et quand ces attraits prolongés n'ont servi de rien, ils cessent ordinairement, et le pécheur s'habitue à la sécurité. »

FIN DU LIVRE XI.

LIVRE DOUZIÈME.

Année 1740.

Dans le courant de cette année (en juin), les Frères tinrent un synode à Gotha, à l'occasion du prochain départ de l'évêque Nitschmann et de la préposée (ancienne) Anne Nitschmann pour l'Amérique septentrionale. Il s'ouvrit comme de coutume dans un profond sentiment de la proximité du Sauveur. Le comte improvisa à son ouverture deux cantiques, dont un verset présentait ce sens :

« Bénis notre assemblée! donne à nos cœurs ta profonde paix, à nos sens la pureté, à nos paroles l'onction; et qu'il ne se dise rien entre nous qui ne soit entièrement conforme à ta volonté. »

Dans ce synode, le comte alléguant l'opprobre inouï qui était répandu sur lui, et les craintes sérieuses qu'inspirait à plusieurs théologiens et même à quelques politiques, la réunion des deux qualités de comte et d'évêque morave dans sa personne, demanda d'être déchargé des fonctions épiscopales proprement dites, et d'être remplacé sous ce rapport. Le synode représenta, il est vrai, qu'aussi longtemps que l'Église des Frères ne chercherait autre chose que de plaire à Jésus-Christ, elle n'échappe-

rait pas plus que le comte lui-même à la haine du monde; mais comme le comte insistait, on élut sans accepter encore sa démission, mais comme par avance, un nouvel évêque qui fut *Polycarpe Muller*.

En repassant les innombrables calomnies dont l'église était l'objet depuis quelques années, on sentit aussi qu'il fallait rechercher soigneusement si on n'en avait pas fourni quelque occasion, ce qui donna lieu à un entretien plein de franchise, et tel qu'il convient à des enfants de Dieu. Le comte commença par parler de sa propre personne et des fautes qu'il avait commises de son côté: d'autres frères en firent autant: et à cette occasion les Frères ayant reconnu qu'ils avaient eu des torts extrêmement graves envers le docteur Franke de Halle, le synode rédigea une lettre de réparation, et nomma deux frères respectables pour aller la lui présenter. Cette pièce est trop remarquable comme exemple d'une humiliation franche et chrétienne, pour que nous ne la donnions pas ici: elle rappellera naturellement une autre pièce du même genre que nous avons déjà vue (l. 7, p. 96), les excuses de l'église de Herrnhout au pasteur Rothe.

Décret des églises des Frères, au synode de Gotha; année 1740.

« Comme l'Église de Christ qui tire son origine de l'Église des Frères de Moravie, a reconnu entre autres, dans une conférence importante tenue à Gotha sur différents objets, que ses membres n'ont

pas toujours usé d'une précaution suffisante pour éviter l'apparence d'une division avec *les louables institutions de Franke*, et qu'il ne suffit pas que M. le comte de Zinzendorf se soit corrigé pour sa personne, déjà depuis plusieurs années, sur ce point,— mais qu'il aurait dû faire dans le temps au frère Spangenberg des représentations plus sérieuses qu'il ne le fit, au sujet des divisions de ce dernier, avec les dites institutions.—Qu'en général, il aurait dû se comporter d'une manière qui répondît mieux à sa qualité de disciple du grand serviteur de Dieu, Auguste-Hermann Franke,—en quoi l'église reconnaît, pour s'en affliger avec lui, les fautes qu'il a commises précédemment, la négligence dont il a usé depuis, et ses torts récents.—En conséquence le synode entier des anciens et évêques moraves de la confession d'Augsbourg, a résolu unanimement d'inviter le révérend Léonard Dober, Ancien général de toutes leurs églises, et le sieur Polycarpe Muller..... son cher compagnon d'œuvre,..... à se rendre à ce sujet en personne auprès du respectable Gotth.-Aug. Franke, théologien de Halle, et directeur des établissements de feu son père, non-seulement pour y renouveler les excuses que M. le comte avait déjà faites en 1735 en son privé nom, mais aussi pour y présenter humblement celles de toute l'église évangélique morave, en tant qu'elle doit prendre une juste part aux fautes de ses membres individuels; et pour ajouter la promesse non-seulement de conserver à l'avenir envers les institutions

de Halle le respect qu'elles méritent sous tous les rapports, mais de réparer avec zèle et fidélité de toutes parts les fautes passées, partout où ce sera possible, et de fortifier par tous les moyens le lien sacré de l'amour fraternel avec le dit docteur, etc.

« Donné à Gotha, le 13 juin 1740.

Au nom de l'église :

David NITSCHMANN, évêque.
Louis DE ZINZENDORF, évêque.
Jean-Martin DOBER, préposé à Herrnhout.
Jean-Michel LANGGOUTH, pasteur à Herrnhaag.
Jean-Pierre THIELE, ancien de Hœrendyk.
Jean-Gottfried BEZOLD, préposé à Pilgerruh. »

Quoique cette pièce fût une humiliation bien marquée, elle ne fut pas reçue. Peut-être parut-elle trop tardive; ou plutôt encore Franke jugea-t-il qu'il y avait quelques actes préparatoires à faire plutôt que de simples paroles à donner. Quoi qu'il en soit, les deux députés arrivés à Halle, ne furent pas même admis, et la chose en resta là.

A cette époque, l'Église des Frères reçut de puissants accroissements par le déluge même des calomnies dont elle était de plus en plus l'objet. On publiait contre les Frères, dans des livres, dans les chaires, et dans les académies, des choses si atroces et tellement absurdes, qu'une foule de personnes les regardèrent avec raison comme incroyables, et se crurent au moins obligées de s'en informer plus exactement. On vit donc arriver dans les églises, des

personnes de tout rang, grands et petits, savants et ignorants, comme convoqués par la fureur des adversaires; et à mesure que ces visitants voyaient que loin d'être coupables de tant de choses, les Frères se trouvaient précisément dans le cas contraire, ils prirent chaudement leur parti. Les voies de fait et les persécutions matérielles dont les Frères étaient l'objet, faisaient dire aux personnes impartiales, que si leurs ennemis avaient l'Esprit de Christ, ils n'emploieraient pas les armes charnelles, mais ils se conduiraient comme des enfants de Dieu. On vit ainsi arriver d'Angleterre, de Norvège, de Danemark, de Hollande, de la Suisse, de la Livonie et d'une quantité d'endroits de l'Allemagne, une foule de visitants chez qui l'on pouvait remarquer un travail sensible du Saint-Esprit, soit pendant les heures du culte public, soit dans les entretiens privés qu'on avait avec eux.

Quant au comte en particulier, son cœur, dit Spangenberg, fut plus que jamais pendant le cours de cette année, comme une source d'où jaillissaient des cantiques édifiants. Nous n'en citerons que deux ou trois exemples.

Dans une réunion de frères et de sœurs qui avaient formé entre eux une de ces alliances spéciales, si communes dans ces premiers temps parmi les Frères, pour se souvenir particulièrement les uns des autres dans la prière, il chanta le cantique:

« Ainsi donc la puissance du Sauveur a remporté cette victoire sur la chair; que si l'on peut faire quelque chose de

[redacted]

bon, on le fait volontiers, et on en rend grâces au Seigneur. »

Le 13 août, jour d'église extraordinaire, le comte prononça un discours plein de force, et improvisa six cantiques, dans lesquels il recommandait nommément à l'Agneau de Dieu toutes les églises des Frères, et dans l'un en particulier, les frères de Saint-Thomas, de Sainte-Croix, de Berbice, du Grœnland, de la Guinée, du Cap, de Ceylan, etc.; puis en général tous les frères en voyage par mer et par terre.

Le 21 décembre, jour de la Saint-Thomas, l'histoire de cet événement[1] fut célébrée dans différents cantiques, par vingt-quatre frères et sœurs.

Comme les visites des étrangers devenaient toujours plus fréquentes, le comte jugea convenable de fixer tous les jours une heure pour les recevoir ensemble, et s'entretenir avec eux. On leur permettait de prendre, dans ce moment, toutes les informations qu'ils pouvaient désirer, et de communiquer tous leurs scrupules, auxquels on répondait par un fidèle exposé de l'état des choses.

Le 10 décembre, on fit des réceptions qui rappelaient d'une manière sensible que le Saint-Esprit rassemble des gens de toute langue, tribu, peuple et nation; car des sept frères qui furent reçus en même temps, l'un était de Pologne, un autre de Hongrie, un troisième de la Suisse, un quatrième d'Angleterre, un cinquième de Suède, un sixième de Livonie et le septième d'Allemagne.

[1] Jean XX.

Une déclaration que le comte fit à cette époque au sujet des missions des Frères, nous donnera une juste idée, soit de l'état de ces missions elles-mêmes, soit de la manière dont il les considérait. « Comme je ne sais pas, » disait-il, « si le temps des gentils est déjà venu, je ne regarde la conversion déjà commencée des Hottentots, des Grœnlandais, et de tant de centaines de nègres, que comme une simple bonne-main que le Sauveur a bien voulu accorder au travail et à la sueur de ses pauvres serviteurs, et particulièrement à la mort précieuse d'une trentaine de ses enfants, afin de leur montrer en cela quelque chose qu'il aurait aussi bien fait sans eux. Et quand nous n'aurions retiré davantage de nos peines, l'Église serait richement payée par cent âmes en tout, pour plus de deux cents voyages par mer qu'elle a déjà faits en la personne de ses membres. »

Comme le déluge de calomnies envers l'Église des Frères ne tarissait pas, et qu'en particulier on avait porté des plaintes violentes contre l'église de Herrnhaag à la cour de justice de Wetzlar, le comte, quoique malade à cette époque, se transporta en cette dernière ville pour profiter de ces plaintes mêmes, afin de demander que cette première cour de justice de l'empire voulût bien examiner la cause des Frères à fond, et que pour cela le magistrat qui faisait les fonctions d'accusateur public, voulût bien l'attaquer directement, lui et les Frères, sur tout ce qui pouvait y donner lieu. Mais on lui répondit qu'on ne consentirait nullement à entrer dans cet

examen; qu'on n'ignorait pas les accusations avancées contre le comte; mais qu'on ne les jugeait pas dignes d'examen; que la controverse tomberait d'elle-même si les Frères gardaient un silence opiniâtre sur ce qui était objet de dispute, et s'appliquaient avec d'autant plus de soin à émettre simplement leurs pensées et leurs principes évangéliques.

A ces excellentes observations, l'un des membres de ce tribunal en ajouta quelques autres dont nous ne pouvons nous empêcher de transcrire une partie, soit à cause de leur beauté intrinsèque, soit parce qu'elles fournissent un exemple de plus du fait que les laïques, (pour parler comme le monde), sont souvent dans le cas de penser plus spirituellement que des ecclésiastiques même fidèles. — Le magistrat dont nous parlons commence par dire, « que la demande du comte peut facilement établir la preuve qu'il est sûr de la justice de sa cause et plein de courage, mais qu'elle ne renferme guère autre chose que l'un de ces pieux désirs dont on voit rarement l'accomplissement ici-bas; que la personne et la doctrine de Jésus avaient été incomparablement plus calomniées encore que l'Église des Frères; mais que le Sauveur s'était consolé dans la pensée que son Père le connaissait. Que l'Église des Frères, avec ses anciens et ses conducteurs, devait donc se soumettre aux jugements du monde, et ne pas désirer autre chose que d'être persécutée avec Jésus.

« Sans doute, » ajoute-t-il encore, « il est pénible de n'avoir jamais un moment de repos, et d'être

sans cesse la proie des calomniateurs; mais la croix et les souffrances appartiennent aussi essentiellement à votre excellente église, que les plaies, le sang, et la mort de Jésus. C'est là l'élément dans lequel elle vit, et par lequel elle doit être purifiée et glorifiée de plus en plus comme par le feu. Quant au danger dont vous parlez, qu'avec le temps l'audace des persécuteurs pût avoir des suites funestes, j'espère en premier lieu ne pas le voir de mes yeux, et je l'abandonne de même que beaucoup d'autres sujets d'inquiétude qui ne sont pas destitués de fondement, en toute simplicité, à mes successeurs, à qui je ne sais donner là-dessus d'autre conseil que de fléchir sous les événements, ou de prier Dieu de les en préserver. De plus notre Dieu des autres fois vit toujours; et même il est certain que votre affaire est la sienne, il la prendra en main, et n'en laissera sûrement pas arriver plus que ne le comporte sa volonté, qui est toujours bonne et parfaite. Ce que vous souffrez, vous le souffrez avec l'Église pour l'amour de Dieu et de Jésus; et certes c'est là la plus heureuse des souffrances, dont à peine on doit désirer quelle cesse à jamais. Continuez exactement, vous et vos collaborateurs, à prêcher selon la mesure de connaissance que Dieu vous a donnée, et Dieu vous soutiendra. O saintes souffrances! ô glorieux combat! ô bienheureuse victoire!.... J'en reste donc à ceci: Si vous étiez du monde, vous et votre église, le monde aimerait ce qui est à lui; mais maintenant que Dieu vous a élus, le monde vous hait. Dieu ne

[redacted]

voudra pas changer cette ancienne loi; et ainsi les juges de ce monde seront bien forcés aussi de laisser aller les choses de cette manière. »

Du 5 au 31 décembre, on tint à Marienborn un nouveau synode, dont le comte a dit qu'il n'y en a pas eu de tel, ni avant ni après; il l'ouvrit par un cantique improvisé, dont voici une pensée:

« Sois avec nous d'une manière sensible en ce jour de grâce, de manière que l'Église de ta croix apprenne que tu ne la laisses jamais seule, etc. »

L'un des principaux objets traités dans ce synode, fut la doctrine. Voici quelques-uns des principes sur lesquels on s'accorda unanimement.

« L'Écriture reste toujours le grand oracle, dont dépend, en dernier lieu, toute décision; nous ne devons mettre aucun de nos écrits, pas même les meilleurs, au niveau de la Bible, ou prétendre en quelque sorte la continuer ou la grossir par ces mêmes écrits.

« Les Saintes-Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament sont des ouvrages si absolument divins, que toutes les doctrines, sentences, et prophéties concernant l'avenir, et tout ce qui appartient au système de la théologie, y est contenu suffisamment et parfaitement, soit pour le salut de chaque individu, soit pour ceux qui sont appelés à un témoignage plus spécial; tellement que, jusqu'à la venue de Christ, on n'a plus besoin d'autre chose, et qu'on ne peut ni ne doit établir quoi que ce soit au-delà! etc. »

Les calomnies et les insultes les plus criantes continuant à fondre sur le comte, il s'exprimait dans un de ses écrits, sur le pardon des offenses, d'une manière qui pourrait, au premier coup d'œil, paraître affectée. Mais il faut nous rappeler qu'on court toujours grand risque à juger trop promptement un homme aussi original que l'était Zinzendorf.

« Je regarde, » dit-il, « tout homme qui entreprend de m'instruire, comme mon maître, jusqu'à ce que je voie qu'il ne m'apporte rien de plus vrai ou de plus neuf que ce que j'ai déjà. S'il devient mon adversaire, je le considère aussi long-temps que possible comme un ami sévère, ou aussi comme un ami si généreux du public, qu'il est obligé de lui sacrifier mon amitié particulière; et cela en fait à mes yeux un ami commun.

« Vois-je d'une manière invincible qu'il est mon ennemi, au point de ne prendre pour règle de sa conduite à mon égard, que le *courre sus* de nations qui se haïssent, sans s'inquiéter aucunement de la légalité de sa conduite, alors je commence par en dire un mot à notre Arbitre commun, au Maître des hommes, afin qu'il veuille bien tout simplement me protéger contre cet assaut, en ménageant mon ennemi autant que la chose le comporte. Puis je ne méprise pas cet adversaire, encore bien moins l'attaqué-je; mais si je ne puis esquiver, je le mène en retraite aussi loin que je puis, ne perdant pas ses yeux de vue, un seul moment. Le regard d'un œil simple tient un adversaire en respect, aussi long-

temps qu'il ne s'est pas approprié le front d'une créature qui a passé toutes les barrières de la crainte de Dieu.

« Et quand enfin ce pas même a été fait, nos relations d'homme à homme ne sont sans doute plus grand'chose; mais alors se présente un devoir encore plus important : alors j'appartiens, moi, à une famille dans laquelle on procède envers les ingrats et les méchants, avec une bonté divine; et la personne de mon ennemi me devient sacrée et inviolable.

« Ce ne sont pas là chez moi d'oisives spéculations; une quantité de fidèles témoins qui sont autour de moi, et dont une partie ne m'ont pas beaucoup perdu de vue depuis trente ans, savant que je pratique ces principes. Et lors même qu'ils ne le sauraient pas, il y en a un qui le sait. »

A cette époque, le comte avait encore l'habitude de lire à l'église les écrits de ses adversaires qui étaient dirigés contre sa personne. « Lorsqu'un auteur m'envoie un pareil écrit, » dit-il, « (ce qui arrive assez souvent), je lui rends la justice de lire son écrit à l'église, au moment où il y a le plus d'étrangers, et en observant toutes les règles nécessaires pour ne pas gâter une lecture. Quand c'est fait je n'ajoute aucune réponse, et je communique l'écrit à quiconque désire le voir. S'il y a quelque chose de vrai dans les accusations, cette lecture a le double avantage de diminuer dans l'église l'excès de son estime pour moi, puis de me fournir une occasion de reconnaî-

tre mes fautes, et d'avertir mes frères par mon exemple. » — « Vous savez, » écrivait-il encore à un ami, « que sous l'oppression la plus pénible, je ne m'en plains jamais, ni ne l'attribue à quelque homme en particulier, mais uniquement à moi-même, et à la surveillance exacte et fidèle de mon Sauveur, qui ne peut ni ne veut me récompenser autrement de mon attachement sans bornes à certaines personnes, qui peut-être auraient été encore les seules que j'aurais placées à côté de lui. »

Année 1741.

Dès le commencement de cette année, le comte se prépara au voyage de Genève qu'il s'était proposé depuis quelques temps. Il était naturel que le comte, dont l'esprit embrassait tant de choses, et qui voulait soutenir des relations avec toutes les parties de la chrétienté, cherchât aussi à voir par lui-même, s'il pourrait faire quelque bien dans cette ville, alors l'une des plus importantes de l'église réformée : et après avoir pesé tous les détails de ce projet avec ses plus proches amis, et surtout avec son Sauveur, il crut devoir effectivement entreprendre ce voyage, accompagné de son fils et d'un bon nombre de frères et de sœurs.

La comtesse partit le 24 janvier avec trois personnes; quelques jours après, le jeune comte accompagné d'un des anciens de l'église et de plusieurs autres personnes; le 9 février suivit une société de sa-

vants; et le 13 un médecin accompagné de quelques personnes non mariées; enfin, le 22, le comte partit lui-même, accompagné de Matthieu Stach, missionnaire du Grœnland, et des deux préposées en chef des sœurs. Il arriva à Genève au commencement de mars; sa suite se composait de quarante à cinquante personnes. Il s'établit avec sa femme, ses enfants, et quelques autres personnes à Plainpalais. Le reste de sa suite se distribua par chœurs dans quelques autres maisons. Le tout formait une petite église régulièrement organisée; chaque chœur avait son culte particulier du matin; ensuite l'église entière se rassemblait pour entendre d'ordinaire un discours du comte; le soir à huit heures elle se rassemblait de nouveau pour une heure de chant: après cela venait une lecture de la Bible faite par quelques gens de lettres, et à laquelle assistaient un petit nombre d'autres personnes; enfin la journée se terminait par une réunion de ceux des frères et sœurs qui s'étaient distribués entre eux, les heures depuis quatre heures du matin jusqu'à minuit, pour passer ce temps dans la prière et dans le recueillement (liv. 6, p. 56). Dans le même moment, les personnes qui n'appartenaient pas à cette association avaient leur culte du soir. L'intervalle de minuit à quatre heures était rempli tour à tour par quelque frère qui veillait seul tout ce temps-là pour vaquer à la prière.

Les singularités de cette petite église lui attirèrent beaucoup de visites qui ne restèrent pas sans bénédiction. A cette époque où l'église de Genève avait

déjà abandonné la foi, les frères et sœurs trouvè-de nombreuses occasions d'annoncer Jésus comme l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. Le baron de Gersdorf entre autres, qui avait été nouvellement converti, rendait un témoignage plein de joie et de force à la grâce de Dieu en Jésus-Christ, et trouva une telle entrée dans toutes les classes du peuple, chez les grands comme chez les petits, qu'il n'y avait pas d'heure du jour qu'il ne passât dans l'heureuse occupation d'un évangéliste.

Il arrivait de temps en temps, mais cependant très-rarement, que le comte permettait à quelque ami d'assister aux assemblées qu'il tenait chez lui; mais il ne voulut jamais qu'elles fussent considérées autrement que comme des heures d'édification particulières et privées.

Du reste, il trouva occasion de faire connaissance avec un grand nombre de savants de cette ville; mais quelque ménagement que mettent, selon leur coutume, les Frères à exprimer leur jugement à ce sujet, on voit qu'ils trouvèrent cette ville dans le triste état d'incrédulité que nous avons désigné ci-dessus plus ouvertement, et qui fut signalé quelques années plus tard au monde par le trop fameux article de l'encyclopédie. « Parmi ces savants, » dit Spangenberg, « on trouvait un grand nombre d'hommes pleins de sens, et distingués à l'égard des sciences humaines; mais quand le comte en venait à cette connaissance de Christ, qui ne s'acquiert ni par la raison, ni par les forces de l'homme, mais que

[redacted]

produit le Saint-Esprit lui seul, il sentait vivement l'accomplissement de ces paroles de Paul: « Dieu n'a pas élu un grand nombre de sages, mais il a choisi ce qui est folie devant le monde. » Déjà alors, Zinzendorf à Genève était un charbon dans les glaces, un vaisseau dans les mers du pôle.

Cependant le comte n'eut pas honte de l'Évangile de Christ, et quoiqu'il s'entourât là comme ailleurs beaucoup trop de ces ménagements dans les formes, qui ne laissent pas d'affaiblir l'effet qu'on a en vue, et d'une espèce de politesse envers les ennemis de Christ, dont les saints hommes ne nous ont jamais donné l'exemple ni le précepte, il confessa cependant, en dernier résultat, l'Évangile avec candeur; et non content de le faire de bouche, il voulut encore en laisser un monument par écrit, dans un mémoire de cent quatre-vingt-dix pages qui existe encore dans la bibliothéque de cette ville, et qui a pour titre: *Lettre sur l'Église des Frères, adressée à la Vénérable Compagnie de MM. les pasteurs et professeurs de l'Église de Genève.* C'est un écrit très-intéressant, original au plus haut degré; et quoiqu'il soit très-court, relativement à l'étendue du sujet, il contient cependant un grand nombre de détails précieux et d'une nature surprenante, sur tout ce qui concerne l'Église ancienne et moderne des Frères. Cet écrit fut présenté aux pasteurs et aux professeurs au nom de l'Église des Frères, par trois de ses ministres; et quoiqu'il dût, beaucoup plus que bien d'autres écrits évangéliques, être par sa singularité, un

objet de mépris pour des Sociniens, il fut reçu, à cause du rang de son auteur, avec de grands témoignages de considération. On envoya une députation, présidée par le modérateur, en faire des remerciements au comte en qualité d'évêque des Frères, et on joua ainsi pendant quelques semaines, une triste comédie, qui ne dura pourtant pas jusqu'au bout, et où certainement le plus coupable était le Chrétien.

Pendant son séjour à Genève, le comte réimprima encore en français un livre de textes qu'il avait déjà publié l'année précédente, et qu'il fit paraître sous le titre : *L'Agneau de Dieu, représenté au naturel dans la Sainte-Écriture, prêché aux Frères dans les années* 40 *et* 41 *du dix-huitième siècle, et présenté à l'Église de Genève.* Ce petit livre contenait un choix de textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui tendaient tous à établir sa divinité, et sa qualité de Rédempteur. Le comte dédia ce petit livre à MM. Vernet, recteur de l'académie, et Lullin, professeur de l'histoire de l'Église. Cette fois les égards de la politesse mondaine succombèrent sous la répugnance du cœur humain contre l'Évangile : et ceux qui disaient croire au *divin Fils* de Dieu, ne purent prendre sur eux d'agréer ce témoignage rendu à sa divinité. La dédicace fut mal reçue comme ces deux pasteurs le firent assez connaître dans quelques papiers publics, et Zinzendorf dut quitter Genève mécontent.

Dans la semaine qui précéda son départ, le comte rassembla par classes pareilles à celles qui existaient

chez les Frères, un certain nombre de personnes réveillées de Genève, et leur donna quelques directions sur la manière dont elles devaient se rassembler entre elles pour leur édification mutuelle. Le 16 mai, il quitta cette ville avec sa famille, accompagné d'une troupe de peuple qui l'assaillait de pierres au sortir de la ville. — En quel temps n'a-t-on pas lapidé? — Dix ans après, un frère de Genève écrivit au comte que cette pluie de pierres avait parlé à la conscience de quelques personnes, qui, dès cette heure-là, avaient recherché la connaissance des Chrétiens.

En retournant par la Suisse, Zinzendorf vit pour la première fois les déclarations du synode de Berne dont il fut si enchanté, qu'il recommanda cet écrit aux Frères, quant à la doctrine, comme une instruction pastorale qu'ils ne devaient jamais perdre de vue dans leurs synodes. Lorsque tous les frères et sœurs qui l'avaient accompagné à Genève l'eurent rejoint à Marienborn, il tint avec eux une agape où il chanta comme de coutume un cantique relatif à la circonstance.

Comme le comte se disposait à partir encore cette année pour l'Amérique septentrionale, il rassembla un nouveau synode, dans lequel, il déclara derechef comme dans celui de Gotha, qu'il croyait absolument nécessaire de déposer sa charge d'évêque. Son intention n'était pas de se démettre absolument de toutes les fonctions attachées à sa charge, car il n'a cessé jusqu'à la fin d'en remplir plusieurs, telles que

la prédication, l'administration de la cène et du baptême, l'ordination de plusieurs diacres, ministres et évêques, et autres semblables; mais comme l'inclination de son cœur, et, à ce qu'il pensait, sa vocation de la part de Dieu, le poussaient de plus en plus à l'œuvre simple d'un évangéliste, et qu'il désirait s'employer occasionnellement sous ce rapport au bien de toutes les confessions, il ne voulait pas être lié de trop près par une charge aussi prononcée que celle d'évêque dans une des divisions particulières de la chrétienté. Le synode élut donc un nouvel évêque pour le remplacer. Dans la prière que le comte adressa au Seigneur en lui imposant les mains, il dit entre autres: « Bénis ce serviteur, renouvelle lui la grâce de ton sang, de ta mort et de tes mérites éternels. Toutes les fois qu'il donnera sa bénédiction à d'autres prédicateurs, donne lui de sentir en son cœur qu'il est béni lui-même; qu'il puisse communiquer de sa paix à ceux qui seront dignes de la paix. »

A cette même époque, le comte eut la joie de recevoir dans l'église un gentilhomme qu'il avait depuis dix-huit ans autour de lui. C'était un des traits caractéristiques du comte, que d'attendre l'heure du Seigneur, surtout quant à la conversion des âmes. Il était souvent entouré de personnes dont il connaissait depuis des années le côté faible, sans jamais chercher à hâter ou à forcer le moment de leur naissance à la vie spirituelle; et il attendait patiemment du Sauveur le temps de leur visitation. « Je connais des serviteurs

de Christ, » dit-il quelque part, (et ici il voulait parler de lui-même), « qui peuvent suivre une âme pendant vingt-quatre ans de suite dans toutes les parties du monde, jusqu'à ce qu'ils finissent par l'avoir : et je ne parle pas d'exemples uniques dans leur espèce, mais d'un grand nombre de faits de ce genre. — Se repent-on de sa patience une fois qu'on les a, ces chères âmes?.... Il n'y a pas de peines amères qu'elles ne vous causent quelquefois pendant le temps qu'on les poursuit ; mais ensuite on est richement récompensé. » — Puis il ajoute : « Dieu n'en ferait-il pas autant lui-même envers nous ? » — C'est dans un sentiment de ce genre que le comte réunit autour de lui, le 9 octobre 1743, dans une agape particulière, toute une société de personnes qu'il avait ainsi cherchées avec douleur pendant plusieurs années ; et il leur raconta à leur grande édification, toute la suite de sa conduite envers chacune d'elles.

Le 15 juillet, il réunit encore en une autre agape, soixante et quelques frères et sœurs que le Seigneur appelait pour le moment à entrer à son service, soit à Herrnhout, soit dans le voisinage, soit au dehors. Il chanta pour ceux qui étaient sur le point de partir le cantique :

« Je suis prêt à être envoyé par le Seigneur en tout lieu de la terre, comme son messager. »

Aux frères non mariés il adressa un cantique composé de soixante et quatorze strophes, qui contenait une exhortation pressante à se dévouer au Sauveur

avec un cœur entier, pour marcher à son service où, quand, et comme il le voudrait.

Au milieu de cette suite de travaux apostoliques nous trouvons comme une légère ombre au tableau, un nouvel ouvrage de Zinzendorf, dans lequel il ne réussit pas du tout; nous voulons parler de plusieurs discours sur la divinité de Christ qu'il prononça vers cette époque, dont sept furent imprimés par la suite, et qui finirent par n'être approuvés de personne. Non-seulement quelques théologiens purent leur faire des reproches fondés, mais sous peu de temps ils ne firent même plaisir ni au comte, ni aux Frères: il convint lui-même qu'à peine il pouvait y trouver un sens suivi, et qu'ainsi il préférait les désavouer totalement.

Le 5 août, à quelques jours de son second départ pour l'Amérique, il célébra la cène avec un sentiment pénétrant de la présence du Seigneur. Le 6, il réunit entre autres auprès de lui quatorze couples nouvellement mariés, avec lesquels il eut des entretiens pleins de cordialité; le 7, il employa le jour entier à ses préparatifs de départ: il s'entretint avec plusieurs frères en particulier; et après avoir tenu le soir une heure de chant il partit à l'issue de ce service, à onze heures de la nuit, accompagné des bénédictions de l'église.

Arrivé à Londres au commencement de septembre, il y resta jusqu'à la fin du mois. « Je m'y rencontrai alors avec lui, dit Spangenberg, et j'ai fait ces trois observations sur l'état spirituel où il se trouvait à

[redacted]

cette époque. La première c'est qu'il s'entretint à fond avec son Seigneur sur toute sa vie précédente; il était sévère avec lui-même quant aux fautes qu'il avait ou croyait avoir commises au service de Jésus, et il lui en demandait pardon avec une vive douleur. On voit des traces frappantes de ce dernier sentiment dans un cantique qu'il composa à cette époque :

« Je languis et je soupire après la grâce. Je verserais un océan de larmes si je ne connaissais Celui qui s'est laissé frapper pour moi, par la verge du juge.[1] »

« Il s'occupa aussi attentivement de toutes les personnes avec lesquelles il était en relation, et chercha soigneusement à se rappeler toutes celles qu'il pouvait avoir offensées. Il écrivit à toutes des lettres pour leur demander pardon. Je les ai lues, copiées et expédiées moi-même. Et enfin il s'occupa, avec un soin qui ne peut s'exprimer, de pourvoir à la prospérité des églises d'Europe pendant le voyage qu'il allait faire.

[1] C'est le cantique :

Grâce, pardon et paix !
Hélas ! je verserais
Des torrents de larmes
Si je ne connaissais,
Seigneur, dans mes alarmes,
Ta mort et ton sang,
Criant constamment :
Grâce à ton enfant ! etc.

(Voy. le recueil indiqué, tome I, p. 362.)

« Pour mettre ce dernier objet parfaitement en règle avant son départ, il établit une suite de conférences avec les frères et sœurs qui connaissaient l'état des choses dès le commencement; et afin de prévenir toute espèce de dérangements qu'auraient pu occasionner des visites, il loua, pour le lieu de ses conférences, une maison uniquement consacrée à ce but. Là il n'y eut guère d'objet relatif à l'œuvre que le Seigneur avait confiée aux Frères, qu'on n'ait pesé et examiné attentivement. L'arbre de l'église fut pour ainsi dire disséqué et analysé, dans toutes ses racines, ses branches, ses rameaux, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits, et dans tout ce qui pouvait lui nuire ou retarder son accroissement. On s'entretint sur toutes choses franchement et sans acception de personnes, car on ne cherchait qu'à rencontrer la volonté du Seigneur pour la suivre enfantinement. Aussi le Seigneur nous fit-il la grâce de nous diriger sur tous les points où nous le consultâmes; et nos cœurs reçurent l'assurance qu'il était aussi véritablement parmi nous, qu'il l'avait promis à ses disciples en leur disant : Je suis tous les jours avec vous jusqu'à la fin du monde. »

Mais ce qui fut de beaucoup le plus important dans cette célèbre conférence, c'est que ce fut dans le cours de ses délibérations que la constitution des Frères acheva de se fixer, et éprouva la dernière de de ses grandes révolutions. Cet événement forme le dernier de ceux que les Frères ont eux-mêmes désignés comme les *jours mémorables* de leur église, le

[redacted]

dernier peut-être de ceux où l'église en masse a reçu quelqu'une de ces grâces spirituelles, qu'on peut appeler des effusions de l'Esprit, et qui se font remarquer par un sentiment de la présence de Dieu que rien ne peut ni imiter ni compenser. On peut regarder cette époque comme le moment où l'Église renouvelée des Frères sort entièrement de la jeunesse, et entre dans l'âge de la pleine force. — Voici quelques détails sur cet événement mémorable qui forme aussi la grande époque où nous avons cru pouvoir arrêter, du moins momentanément, l'histoire de cette église.

On a vu que jusqu'à présent il existait une charge d'*ancien en chef* de toute l'Église des Frères, et qu'en 1735 cette charge avait été confiée d'une manière solennelle à Jean-Léonard Dober. Le nombre des églises se multipliant, chacune d'elles avait eu son pasteur spécial; mais Dober qui faisait partie de l'église des pèlerins était établi sur l'ensemble de ces églises. C'était lui qui devait en tenir les rênes, et prendre autant que possible une connaissance distincte de l'état spirituel de tous les frères et sœurs, et particulièrement de tous ceux qui étaient appelés à l'œuvre du Seigneur, au dedans et au dehors. Chacun avait la liberté de s'adresser à lui dans ses différents embarras; il présidait les conférences, et toujours avec la charge très-particulière de veiller à ce que, de toutes parts et en toutes choses, on fût attentif à la voix du Saint-Esprit. Dober marcha pendant quelques années sous ce fardeau accablant; c'é-

tait un frère entièrement dévoué au Sauveur, d'un caractère loyal, d'un jugement sain, et qui s'était acquis une estime universelle par sa conduite à la fois sérieuse et tempérée par la douceur : un trait qui le caractérise encore particulièrement, c'est qu'il était toujours l'un de ceux qui s'opposaient le plus vivement à tout ce qui aurait pu être de l'exagération ; et ses connaissances dans l'Écriture et dans l'histoire ecclésiastique, lui avaient appris à éviter plus d'un faux pas. Lorsque des personnes avaient péché contre l'église, ou en étaient sorties, et demandaient à y rentrer, il se montrait parfois inexorable, quand leur retour lui paraissait être un repentir d'Achab. Il était dur envers les hommes obliques, ou aussi envers ceux qui ne savaient jamais arriver à une position spirituelle prononcée; il exigeait de chaque membre de l'église, ou qu'il sût pourquoi il en était membre, ou qu'il s'en retirât. Mais il abondait en tendresse envers celui qui reconnaissait son état et confessait son péché.

Il put donc suffire à ses fonctions importantes, aussi long-temps que ses attributions ne passèrent pas toute mesure; mais quand d'ancien en chef de Herrnhout, il fallut devenir celui de toutes les églises qui se formèrent plus tard : de Pilgerruh dans le Holstein, de Hœrendyk en Hollande, de Herrnhaag dans le comté d'Isenbourg; quand, aux missions des Antilles et du Grœnland, se joignirent celles de la Caroline méridionale, de Géorgie, de Surinam, de Berbice, de Guinée, du Cap, de Ceylan, et qu'en un mot l'œu-

[redacted]

vre des Frères se fut répandue dans presque tous les pays de la chrétienté en ramifications infinies, Dober dut fléchir et demander sa démission. Il l'avait déjà fait en 1740. A cette époque on ne put la lui accorder sur le moment; mais il éprouva bientôt après des choses très-pénibles qui le firent revenir à la charge.

On a vu (liv. 10, p. 229), que la colonie de Pilgerruh avait éprouvé des contradictions qui avaient fini par la dissoudre. Le gouvernement danois avait exigé des membres de cette église, tout en leur accordant beaucoup de franchises, qu'ils rompissent toute liaison avec l'église de Herrnhout et avec le comte. L'église l'avait accordé pour un temps; mais reconnaissant plus tard qu'elle avait trop cédé, la plupart de ses membres préférèrent quitter l'endroit et aller s'établir dans quelques autres églises. Dober s'étant rendu parmi ces frères pour présider à cette émigration, trouva en Martin Robleder, ancien de l'église (liv. 6, p. 50), une vive résistance. Il avait attiré dans son parti un petit nombre de frères qui s'opposait à la retraite des autres, et excitaient ainsi la dissension et le désordre.[1] Dober vivement peiné par la résistance qu'il éprouva en cette occasion, se sentit d'autant plus pressé de renouveler la demande de sa démission; et cette fois

[1] C'est assez remarquable que long-temps avant cet événement, et dans l'année même où Robleder fut nommé l'un des anciens de l'église (en 1729), le comte avait donné à cet homme un avertissement prononcé et en quelque sorte

on s'en occupa sérieusement. Nous allons transcrire ce que nous rapporte à ce sujet le registre de cette conférence; mais auparavant nous avons une remarque importante à faire.

Quoique nous nous arrêtions à l'entrée d'une nouvelle époque de l'histoire des Frères, ce que nous allons en voir suffira déjà pour nécessiter les réflexions qui s'appliquent à l'époque tout entière. C'est une période qu'il est très-difficile de juger avec sagesse, et où l'on peut facilement tomber dans de grands extrêmes, parce qu'elle offre un contraste étonnant de côtés lumineux et de côtés ténébreux; c'est pourquoi nous ne pouvons assez conseiller à ceux qui lisent cette histoire, de suspendre leur jugement sur bien des choses qui pourraient leur paraître extraordinaires. Sans doute qu'il y eut réellement des fautes commises, des excès, un égarement même inouï dans la sensibilité, et de l'imagination dans tout ce qui eut lieu à cette fameuse époque. Où n'y a-t-il pas d'écarts? — Mais qu'on veuille bien se rappeler que lorsqu'un vice ne se présente que comme l'excès d'une bonne qualité, on doit tenir compte de cette circonstance pour apprécier sainement les faits. Un juge éclairé ne voudra jamais

prophétique contre l'orgueil, dans un cantique qu'il composa pour le mariage de ce frère. On y trouvait ces mots :

« Un prince de gloire divine tomba dans l'abîme pour s'être complu en lui-même. »

Spangenberg ajoute que cet homme fit une mauvaise fin.

confondre en un même jugement la furie d'un homme haineux et brutal, avec l'emportement momentané d'un homme juste s'indignant sur l'iniquité, ou placer sur une même ligne l'homme lâche et mou, indifférent à tout bien ou mal, et l'homme faible qui ne ressemble au premier que par un principe d'amour et de support, mal entendu peut-être, mais sincère et profondément sérieux. De même ici nous allons voir l'esprit enfantin que l'Écriture nous recommande si fortement, poussé en apparence, et en quelques points effectivement, jusqu'à la puérilité, les Frères nommant Jésus aux fonctions de leur ancien, lui conférant ce grade, lui faisant là-dessus leurs félicitations, et croyant fermement que jamais autre église n'a eu ni cette heureuse idée, ni ce brillant privilége. Mais prenons-y garde : le sublime se mêle ici au mesquin : ces frères n'étaient pas des enfants; ou s'ils l'étaient, leurs œuvres étaient celles de géants; s'ils nous semblent badiner, souvenons-nous que Dieu les prit au mot, et qu'il leur fut fait selon leur foi; s'ils parurent, en cette occasion et plus tard, pleins de vin doux, c'est qu'en effet ils avaient bu en abondance de ce vin qui rend les vierges éloquentes, et qu'ils étaient ivres de cet amour que le monde ne connaît point.

Le Chrétien philosophe recevra toujours sa part de la sentence prononcée contre le philosophe lui-même : « Je te célèbre, o mon Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux entendus, et de ce que tu les as révélées aux simples et aux ignorants,

parce que telle est ta bonne volonté.[1] » Et pour dire toute la chose en un mot, chacun reçut ici selon ses œuvres, afin que toute chair fût humiliée. Pour ce que les Frères mirent de fautif, d'esprit de secte, d'engouement envers leurs églises, d'enfantillage, et peut-être de superstition dans l'œuvre de ces années, ils reçurent l'orage non pas seulement du monde, mais de tout le reste de la chrétienté, qui se rangea contre eux comme un seul homme, et fit pleuvoir sur eux pendant quelques années, des trombes de mépris, de calomnies ou d'injures, de jugements mérités et de jugements absurdes; ils furent amplement brûlés du soleil : — mais pour leur foi ils furent introduits dans les cabinets du souverain, où ils reçurent ses embrassements, et où ils oublièrent aisément les huées de l'univers. Leurs étendards furent flétris et déchirés, mais c'est pour avoir porté à l'ennemi les plus terribles coups, en aimant le Crucifié plus que ne le firent jamais les autres.

Voilà des réflexions qui nous permettront de donner maintenant le récit que nous avons annoncé, tel que le présentent les actes des Frères, sans plus de réflexions ni de commentaires.

« On convint donc, dit le journal des conférences, à côté de toute la considération qu'on avait pour Dober, qu'il ne possédait pas précisément les dons exigés pour cette place (d'ancien en chef); que dans

[1] Matth. XI, 25, 26.

l'origine ses fonctions n'avaient pas été ce qu'elles étaient devenues depuis; qu'alors elles exigeaient surtout une grande activité et beaucoup d'action, et qu'au contraire dans l'état actuel de l'église, qui avait des évêques et des inspecteurs à qui appartenait proprement l'activité, les fonctions d'ancien en chef n'étaient plus tant une charge prophétique, qu'une charge sacerdotale; qu'en conséquence Dober se trouvait dans l'alternative ou de faire violence à son caractère et de rester à moitié oisif, s'il voulait entrer dans les vues qu'on vient d'exprimer, ou de continuer à mettre dans ses fonctions d'ancien, ce don et cette activité prophétiques qui ne pouvaient manquer de jeter de plus en plus sur sa charge quelque chose de despotique et d'arbitraire, et de le rendre redoutable et finalement odieux, tandis qu'un ancien doit être avant tout un homme qui procure la paix. On vit en un mot que Dober valait mieux pour directeur général, et que c'était là son don.

« Tel fut le résultat de la première conférence tenue sur cette grande question; et Dober se réjouit au premier abord de pouvoir de nouveau servir le Seigneur selon le don qu'il avait reçu. Cependant dès le lendemain, 16 septembre, il pria la conférence, dans une lettre pleine de sentiment, de lui ôter même cette autre charge, ou du moins de soumettre la chose à la décision du sort. Dans l'embarras où nous jetait cette nouvelle demande de Léonard, on réfléchit sérieusement sur ce qu'il y avait à faire; et comme déjà on ne trouvait personne qui pût pren-

dre sa charge d'ancien, on pensa que s'il refusait même celle qu'on voulait lui substituer, nous risquions de manquer le plan particulier du Sauveur envers l'Église, qui était d'empêcher qu'elle ne devînt une secte.

« Au moment où nous voulions nous mettre à réfléchir sur les moyens de pourvoir à cette charge d'ancien en chef, il nous vint à tous, à la fois, l'idée de prendre pour cela le Sauveur. Là-dessus nous ouvrîmes le livre de textes, déjà préparé pour l'année 1742, et nous trouvâmes d'un côté ces mots: « Que notre porte s'ouvre à Jésus-Christ,[1] » et de l'autre : « Ainsi a dit l'Éternel, le Saint d'Israël, ton créateur : Demandez-moi des signes, adressez-moi mes enfants et l'œuvre de mes mains.[2] » (Traduct. allemande). A l'instant nous fûmes tous fixés dans la résolution de ne prendre aucun autre que lui pour ancien en chef; et il nous donna à connaître son acceptation. C'était justement jour d'église, nous cherchâmes quelle était la parole du jour, et c'était celle-ci: « La gloire du Seigneur remplit toute la maison: [3] » à quoi l'église avait ajouté ce vers: « Nous nous prosternons devant toi, face resplendissante de l'Agneau.[4] »

« Nous lui demandâmes la permission décisive de le recevoir, en cette qualité, parmi nous; nous l'obtînmes, et nous chantâmes avec un sentiment qui

[1] Apoc. III, 20. [2] Ésaïe XLV, 11. [3] Ézéch. XLV, 5.
[4] Apoc. XXI, 23.

ne peut s'exprimer : « Viens, tendre Époux, bénis les tiens, bénis-nous tous. » — Et cet autre verset : « Nous te donnons le baiser de l'amour, Ancien de l'Église, Agneau plein de la gloire de Dieu, qui te rendis un jour si petit pour nous. »

« Il n'était pas question en tout ceci, continuent les Frères, de savoir seulement si le Sauveur voulait être, en général, le sauveur et l'évêque de nos âmes ; — mais le besoin et l'intention de nos cœurs étaient, qu'il voulût bien faire avec son pauvre peuple des Frères, une alliance plus intime encore, nous accepter comme sa propriété particulière, veiller sur toutes nos affaires, quelque petites qu'elles fussent, communiquer avec chaque membre de l'église, et faire parmi nous dans la perfection, ce que notre ancien avait fait jusqu'ici dans la faiblesse : que nous, de notre côté, nous lui vouerions aussi l'amour et le respect dus à un ancien ; que nous entrerions avec une confiance enfantine dans sa communion ; que nous nous dirigerions selon ses intentions et sa volonté ; qu'en affaires de cœur nous ne prendrions aucun homme pour notre maître, mais que nous lui resterions attachés fidèlement et du fond du cœur, lors même que dans les temps impies où nous vivons, tout lui deviendrait infidèle.

« On fixa le 13 novembre pour communiquer publiquement cet événement important aux églises : on résolut en même temps qu'à cette occasion, où le peuple des Frères rendrait hommage au Sauveur comme à son ancien, on offrirait une amnistie gé-

nérale à tous ceux qui avaient péché contre l'église ou qui l'avaient quittée. Tout ce qui devait se traiter par les hommes, dans les nombreuses affaires de l'Église des Frères, fut divisé en douze départements, dont la direction fut confiée pour alors à la conférence déjà chargée de fonctions semblables qui se trouvait à Marienborn, et qui se tenait sous la présidence des évêques. Toutes les charges qui concernaient l'ensemble de l'église furent pourvues de nouveau.

« Sous la date du 30 septembre, le comte adressa, du port de Déal, dans lequel il était entré à cause des vents contraires, la circulaire suivante aux églises: — « Églises de l'Agneau! C'est ainsi que je puis maintenant vous appeler, avec d'autant plus de joie, qu'il a plu à l'Agneau de prendre lui-même sur lui, le 16 septembre, à Londres, la charge d'ancien de son Église, après l'avoir confiée jusqu'à ce jour à trois témoins de sa puissance, dont l'un l'a déposée dans la prison, l'autre s'en est retiré avec un congé de l'église, tel que le méritait un fidèle témoin, et le troisième y a renoncé par un effet de la connaissance de lui-même, et sans doute par une conviction prophétique qu'il était temps de céder la place à l'Agneau. Nous n'en sommes pas encore arrivés, bien-aimés frères et sœurs, à ce qu'on puisse vous féliciter sur de pareils événements, avec effusion et sans restriction; je sais, il est vrai, qu'en général votre intention est franche, et que quand le peuple du Seigneur est réuni, l'esprit de l'Église règne dans

son sein; mais il y a encore dans toutes nos églises quelques individus avec lesquels personne ne peut s'entendre pleinement. Or quand les anciens résistent, dans le zèle de Dieu, à des gens de cette sorte, et que ceux-ci se révoltent contre eux; — (or la charge d'ancien est inviolable et doit rester telle), — cela donne lieu à des scènes à la façon de Coré, et il n'y a personne qui ait le courage de s'entremettre dans des affaires de ce genre. Et cependant, aussi long-temps que les choses en sont là, il n'est certainement pas possible de confier à un homme la charge d'ancien en chef; car un tel homme peut être aux âmes une occasion de chute, et n'a pas cependant la puissance de les relever. Il y a donc, quoique le changement actuel renferme à mon avis une grande leçon, il y a quelque chose d'étonnamment heureux et solennel dans ce fait, que le Chef de son peuple et de tous les croyants veuille bien prendre seul sur lui le gouvernement de sa chétive église de pécheurs. » (Ici vient une mention reconnaissante des travaux de Dober, puis le comte ajoute): « J'ai rédigé, en votre nom, le cantique suivant pour notre futur ancien,[1] vous le chanterez

[1] En voici quelques pensées :

« Sois le bien-venu au milieu des tiens, avec une joie indicible, toi qui es, qui étais et qui seras! Viens paître ton peuple, qui pour la parole de la croix, rejette toute autre doctrine. Reçois de nous tous, de toutes parts, la sainte charge d'ancien.... Ton église de pécheurs te proclame

en son honneur au jour où vous en célébrerez la fête, c'est-à-dire pour cette fois le 13 novembre, et à l'avenir le 16 septembre,[1] le même jour auquel a été prise cette grande résolution, avec un sentiment étonnant de la présence divine qui nous entourait. — Seigneur Jésus! Que ta mort, les marques de tes clous, ton côté percé et ta sueur de détresse, gardent tes gens jusqu'à ta venue, — O Prince ensanglanté de ton Église!

« Votre pauvre serviteur ZINZENDORF. »

En conséquence de la résolution annoncée ci-dessus, on célébra une fête particulière à Herrnhout et à Herrnhaag, pour la notification solennelle de ce

l'ancien des églises; sois seul maître dans la maison, l'Unique auprès de ton Unique.

« Dispose toi-même les anciens, tes représentants auprès de ton Église! Que l'esprit des saintes sentinelles reste empreint sur leurs fronts pécheurs.....

« Fais confidence de ton plan à ton peuple,.... embrasse les enfants, guéris les malades..... Apaise les disputes d'église..... Agneau chéri! homme fidèle, notre joie et notre vrai pasteur, — comment te louer et t'aimer suffisamment!....

« Chère armée des anges! Avec quelle joie ne veilles-tu pas autour d'une semblable nuée de témoins, autour d'une église à qui le mystère de Christ et des sept étoiles a été confié pour l'apprendre aux anges! »

[1] Les Frères ont laissé plus tard, au 13 novembre, la fête de cet événement, et placé au 16 septembre, une fête qui est particulière au corps des serviteurs de l'église.

grand événement : voici les détails qu'on trouve à ce sujet dans le journal de la première de ces églises :

« 26 octobre. Nous avons reçu aujourd'hui de Marienborn, la nouvelle importante que notre bien-aimé frère Dober a déposé sa charge d'ancien en chef, et que le Sauveur, notre Souverain, s'est chargé d'en prendre soin lui-même à l'avenir.

« Le 11 novembre, nous avons eu notre jour d'église comme d'ordinaire; le soir on annonça à l'assemblée que le lundi suivant, 13 du mois, il y aurait un jour d'église extraordinaire au sujet d'affaires importantes, et d'une grâce particulière que le Sauveur avait faite à notre église de pécheurs, et dont on donnerait alors les détails.

« Le dimanche au soir, 12 novembre, on rappela encore la même chose à l'église : on y apercevait une attente solennelle de quelque grâce extraordinaire, sans que personne en sût davantage, hormis un petit nombre d'ouvriers. La plupart de ceux qui avaient été jusqu'alors sous la discipline, furent amenés par le Seigneur lui-même à une contrition de cœur qui arracha des larmes à plusieurs d'entre eux, et les porta à demander leur pardon. Il nous semblait voir une préparation du peuple d'Israël dans le désert, quand le Seigneur voulait s'approcher de lui.

« Lundi 13 novembre fut donc le grand jour où nous prêtâmes serment de fidélité à notre cher et bien-aimé Souverain et Ancien. « Que serait-ce si nous nous taisions, si sous l'action des puissances

invisibles qui nous saisirent alors, nous livrions nos membres jusqu'au dernier cheveu à un saint tremblement; des pleurs s'échapperaient de nos yeux, nos forces nous abandonneraient, nos sens se fermeraient à ce monde, et la dernière pensée serait: Agneau, Toi! — rien que Toi![1] » — Mais je raconterai en peu de mots ce qui s'est passé de capital: quant aux sentiments des cœurs, et à la surabondance de grâces qui se manifesta ici et dans nos autres églises, jamais plume ne pourra l'exprimer.

Le matin, de sept à neuf heures, on tint la grande conférence au conseil d'église, qui se tenait sans cela d'ordinaire le mercredi suivant. Il y régna un doux sentiment de la grâce, et en terminant, nous priâmes enfantinement le Sauveur de vouloir bien montrer aujourd'hui sa gloire parmi nous.

A dix heures, toute l'église fut convoquée au son des trompettes: elle se rassembla aussitôt dans la salle des réunions, où à peine elle trouva place. Après avoir chanté quelques versets, on lut d'abord une courte annonce que le comte avait adressée à toutes les églises sur le grand objet du jour; on expliqua ensuite l'événement plus en détail, et l'on chanta: « Nous te donnons le baiser de l'amour, Ancien de l'Église, etc. » Ensuite on lut la lettre de félicitation que le comte adressait aux églises, et après cela un acte d'amnistie générale, conçu en ces termes :

[1] Tout ceci était en vers.

[redacted]

« Puisqu'il a plu dans sa grâce à l'Ami des pécheurs, à l'adorable Agneau de Dieu, Jésus-Christ, notre Seigneur et Dieu, de se déclarer pour l'indigne troupeau de ses pécheurs, pour l'Église de son sang et de sa croix, au point de vouloir à l'avenir conduire immédiatement son peuple et rester l'ancien en chef de cette église, il lui a plu aussi dans son amour inexprimable, de publier en ce jour de sa fête, et en sa qualité de chef et de seigneur de nos églises, un pardon général des péchés qui ont été commis envers l'Église ou ses membres. Ainsi donc nous annonçons, par les présentes, au nom de Jésus-Christ notre seul ancien en chef, notre Dieu et Seigneur, à tous ceux qui avaient déserté le bercail, à tous ceux qui s'étaient égarés ou qui avaient été séduits après avoir appartenu à l'Église, à quelque époque que ce soit, à tous ceux en un mot, qui sont sous la discipline de l'Église, un pardon général de leurs péchés de la part du Sauveur comme de la nôtre. La porte s'ouvre donc ici à quiconque veut avoir part à cette amnistie générale de notre gracieux Roi, Seigneur, Chef et Ancien. Puisse-t-il, faire tourner par son Esprit cette grâce à son but sacré. Nous, en qualité de ses enfants, y joignons notre Amen de tout notre cœur. Amen! Seigneur Jésus, amen! »

« *Ce que l'Église éprouva dans ce moment ne peut se décrire*. Dès la lecture de la première lettre qui notifiait l'événement du jour, tout fut dans l'étonnement, et le Sauveur pénétra en même temps avec une telle force dans les cœurs, et renversa tellement

tout raisonnement humain, que nous n'avons pas parlé à une seule personne soit du lieu soit du dehors, qui en ait conçu quelque scrupule ou qui ait eu aucun doute sur la réalité de l'événement. Après le premier étonnement, les larmes commencèrent à couler pendant toute la première partie de la solennité, et cela si généralement et si long-temps, que nous ne nous rappelons pas avoir jamais vu ni éprouvé de mouvement aussi extraordinaire. L'amnistie se légitima aussi à l'instant comme une œuvre de Dieu, dans les cœurs de tous ceux que cela concernait; car il n'y eut pas un seul de tous ceux qui se trouvaient sous la discipline de l'Église, et qui se rencontrèrent à la table, qui ait négligé d'y prendre part.

« Après l'absolution générale on chanta un cantique que le comte avait fait sur cet événement, (c'est celui dont nous venons de donner un extrait). Ensuite l'église se prosterna aux pieds du Sauveur[1] pour l'adorer comme son Ancien et pour baiser en esprit ses mains percées : tout entière elle versa des torrents de larmes en se remettant dans les bras de l'Agneau sanglant, avec des prières et des supplications ardentes. Là-dessus on chanta le Te Deum en musique figurée, et ainsi se termina la première partie de cette mémorable journée.

[1] Les Frères se *prosternent* effectivement dans certaines occasions solennelles, encore de nos jours. — Mais il serait bien possible que ce jour-là on ne l'ait pu, à cause de l'affluence extraordinaire dont il a été question.

[redacted]

« Aussitôt après, tous ceux qui avaient été sous la discipline de l'Église, se présentèrent chez les anciens de leurs chœurs respectifs; et l'on sentit chez eux une grâce particulière; on vit des gens qui se traînaient depuis dix ans dans la froideur et dans la mort, venir confesser leurs péchés; il régnait dans toute l'église un mélange inexprimable de sentiments de confusion, d'amour et de cordialité.

« L'après-midi se tinrent les assemblées particulières des différents chœurs de l'église, dans lesquels furent réadmis ceux qui s'étaient présentés le matin. A 6 heures les enfants se rassemblèrent à leur tour dans la salle, on leur annonça le sujet de la fête; on leur dit que l'amnistie les concernait aussi, et que s'ils confessaient leurs péchés comme on se proposait de leur en fournir l'occasion, nous leur pardonnions volontiers toutes leurs fautes au nom de Jésus. Ils se prosternèrent aussi aux pieds de leur Sauveur, et l'on sentit parmi eux une grâce tout extraordinaire qui eut des suites durables.

« La seconde partie générale de ce jour d'église commença le soir à sept heures; on y développa surtout la parole du jour :

« Pais avec ta houlette tout ton peuple, le troupeau de ton héritage, comme aux jours précédents.[1] » Pour conclusion, on chanta la litanie et l'on recommanda de nouveau l'église à son véritable Ancien dans une ardente prière.

[1] Michée, VII, 14.

« Après toutes ces choses, les personnes qui s'étaient associées pour la prière continuelle (liv. 5, p. 35) se réunirent au nombre d'une centaine dans la grande salle pour une agape, dans laquelle on traita quelques matières particulières qui ne pouvaient être touchées publiquement.

« Enfin les frères et sœurs se rassemblèrent encore en totalité autour de la coupe des bénédictions, pour s'unir de nouveau au Sauveur et à toute son Église, dont nous reconnûmes solennellement qu'il avait confié la direction à l'église des pèlerins, à laquelle nous résolûmes de rester dès maintenant unis pour jamais, en détestant toutes les divisions comme une abomination devant le Seigneur.[1] Cette dernière action encore fut accompagnée d'un sentiment étonnant de la grâce, et d'une impression qui subsistera sûrement à jamais.

« Quelques frères ont aussi observé ici aujourd'hui un arc-en-ciel et en ont reçu une impression particulière, comme d'un signe de grâce.

« Mais c'en est assez du 13 novembre; qui pourrait compter toutes les merveilles qu'il a faites aujourd'hui envers son peuple et sa maison? Nous préférons nous taire et nous incliner devant notre Agneau et notre Chef, nous laissant diriger au travers de cette vie, pour tenter de faire tout ce que

[1] Il paraît par ce dernier article et par quelques autres mots de ce genre, dans ce qui précède, qu'il y avait eu jusque-là encore quelques frottements intérieurs.

notre Ancien nous permettra d'entreprendre en son nom. »

Et nous aussi qui avons essayé de raconter quelques-unes des merveilles de Dieu envers cette partie de son Église, nous sommes arrivés au terme qui nous a été fixé par Lui : et après avoir conduit une épouse de Christ jusqu'à ses jours les plus brillants, nous ne pouvons, pour le moment, la suivre au-delà. Peut-être donnerons-nous un jour quelques détails sur les beaux jours et sur les années de grâce qui suivirent. Mais quant au présent, nous nous bornerons à achever en peu de mots quelques récits que nous avions entrepris, et en particulier ce qui concerne le séjour du comte en Angleterre, et son départ pour l'Amérique.

Quoique Spangenberg se soit arrêté long-temps sur la conférence synodale de Londres, elle avait été si importante, qu'il lui semblait qu'il en avait encore trop peu parlé. Voici ce qu'il ajoute sur les dispositions qu'il remarqua dans la personne du comte à cette époque :

« Je l'ai vu pendant ce temps dans deux états tout différents : on le trouvait souvent les yeux enflés de pleurs et dans une tristesse qu'il ne pouvait cacher. Dans ces moments-là il sortait pour chercher la solitude et pour converser à son aise avec l'Ami des pauvres pécheurs. Il lui arrivait quelquefois,

dans ces cas, de perdre son chemin, et de savoir à peine se retrouver. On a un cantique qu'il composa à cette époque et qui donne une vive idée de l'état où il se trouvait. Il y dit entre autres : « On est là comme mort, incapable de rien faire, battu, troublé, écrasé, confus; on voit toute l'étendue de sa propre misère, et fût-on un prophète revêtu de toutes armes, dans ces heures de vertige qui jaillissent de l'enfer, on ne sait plus penser à rien. Ce sont des moments pareils qui peuvent nous donner la clef des désolations de Job, des lamentations de Jérémie, de l'angoisse des deux Elie, et de la mort de Paul au dedans et au dehors.

« D'autres fois au contraire, je l'ai retrouvé si plein de paix et de joie, si rempli de la sérénité d'un pauvre pécheur reçu en grâce, si aimable, si cordial, si fraternel, que cette image ne s'effacera jamais de mon esprit. »

Le 7 septembre, anniversaire de son mariage, il repassait dans un cantique toutes les faveurs que le Sauveur lui avait accordées depuis tant d'années, à lui, à sa femme et à toute sa famille, et il concluait par dire : « Nous avons toujours infiniment plus de raisons de rendre grâces au Seigneur et de le bénir, que d'être mécontents de ses voies envers nous. »

Il avait le choix, pour aller en Amérique, de se rendre ou sur un vaisseau de guerre, ou sur un vaisseau marchand escorté par un vaisseau de guerre. Comme il y avait alors guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, et que les pirates infestaient les mers,

des personnes expérimentées lui conseillaient de prendre l'une de ces deux voies; mais le comte préféra un vaisseau marchand qui faisait le voyage pour lui seul et sans canons, et qui, par différentes raisons, allait plus vite. Outre cela, il désirait encore ne pas scandaliser les Quakers et les Mennonites qui répugnent à la guerre. « Je ne veux, » écrivait-il à l'un d'entre eux, « d'autre compagnie que celle décrite, Apoc. VII, 1—7. Lorsque mes amis se rendirent à Philadelphie l'année dernière, je ne me fis point de scrupule de leur faire avoir des passeports espagnols. Quelques soins superflus sont permis lorsqu'il s'agit d'un tiers; je n'aurais jamais la liberté d'en faire autant à mon égard, et je croirais même déchoir par-là de mon ancienne charte.[1] »

Étant enfin parti, après plusieurs retards qu'occasionnèrent les vents contraires, il s'occupa, comme de coutume, pendant la traversée, du matin au soir, à différents travaux pour les églises, et à composer plusieurs cantiques, dont nous ne citerons que quelques versets des plus intéressants.

« Nous voilà donc flottants sous toutes sortes de latitudes; souvent par le calme, et alors nous nous reposons; d'autres fois emportés par l'orage, mais l'air et le vent et un enfant de la foi s'accordent aisément. On est serein, le temps s'écoule gaiement, et il ne nous manque rien, à moins qu'on n'en vienne à se tourmenter sans nécessité, à être ingrat

[1] Luc XII, 7.

au milieu des grâces de Dieu, et à crier pour des maux à venir.[1] »

[1] Le 21 novembre, jour auquel il avait embrassé l'état ecclésiastique, il composa le fameux cantique :

« J'attends ta sainte flamme,
Cher Époux de mon âme,
Avec mille soupirs
Et larmes de tendresse, etc. »

Il arriva en Amérique à la fin de novembre.

FIN DU LIVRE XII.

LIVRE TREIZIÈME

ET DERNIER.

NOUVEAU TABLEAU DE HERRNHOUT EN 1740.

Année 1740.

Nous ne quitterons pas des Frères que nous avons suivis pendant si long-temps, sans chercher à nous faire encore une fois quelque idée plus vive et plus juste de leur véritable manière d'être, que celle qui s'appuierait uniquement sur des récits. Pour cela nous suivrons, de nouveau, la marche que nous avons déjà suivie précédemment; de nouveau nous nous rendrons en quelque sorte personnellement dans celui de leurs nombreux établissements qui sera toujours le représentant le plus naturel des autres, à Herrnhout. Nous irons une seconde fois dans ce lieu que nous visitâmes il y a treize ans, mais qui depuis lors a pris un accroissement qui l'a beaucoup modifié, et dont la bonne et la mauvaise renommée ont considérablement grandi. Ce n'est donc plus l'histoire de ces frères mais leur manière d'être, non ce qu'ils font mais ce qu'ils sont, que nous voulons voir ici en vivant parmi eux, en assistant à leurs assemblées, en entrant dans leurs maisons,

pour les voir tels quels au dehors et au dedans. Pour soutenir autant que possible, une semblable fiction, nous ne craindrons pas encore cette fois, d'accumuler dans un seul tableau, des traits épars dans un assez long espace de temps, lorsque ces traits seront communs à toute l'époque. Dans le cas contraire nous en avertirons.[1]

Herrnhout était déjà devenu une petite ville; et son extérieur même répondait à cette règle exprimée dans un des cantiques des Frères, et qui nous peint une partie du caractère de Zinzendorf :

> Que dans les plus petites choses
> Je sois fidèle, exact et prompt.

L'endroit était régulièrement bâti, les rues alignées et propres, et tout y respirait la paix et l'ordre. Ceux des habitants qui ne vivaient pas encore sous l'abondance de la grâce qui remplissait les cœurs de la majorité, étaient rangés sous les statuts, et marchaient, au moins dans un ordre extérieur, en repoussant au loin tout acte visible contraire à la vie chrétienne.

On se rappelle le guet qui faisait la garde pendant la nuit, et ses avertissements chrétiens.

On n'aura pas oublié non plus, ce cimetière si

[1] Zinzendorf en son temps eût peut-être refusé de laisser prendre Herrnhout pour type des églises moraves, et eût dit que c'était une simple filiale luthérienne de Berthelsdorf. Mais nous avons dit ce que nous pensions de tout cela.

riant orné de plantations d'arbres, offrant selon la belle expression des Allemands, la douce image d'un *champ de Dieu*, où reposent les germes d'une future moisson de corps glorieux et spirituels.

Dès cette époque, et probablement dès les premières années de l'existence de l'église, pour éviter la recherche dans les choses extérieures, et pour couper court à toute vanité dans les vêtements, autant qu'il est possible de le faire par des lois, hommes et femmes s'étaient accordés à adopter une mise uniforme, qui n'a pas beaucoup changé depuis lors, et qui convenait à des gens qui font profession d'être chastes de corps et d'âme, et de ne plus vivre selon les convoitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu.[1]

De légères différences dans la mise distinguaient entre les femmes, les différents chœurs des jeunes filles, des plus grandes, des femmes mariées, des veuves, etc.

Cette petite ville, sans paraître telle sous tous les rapports, présentait cependant quelque chose de semblable à un grand cloître, divisé en plusieurs cloîtres particuliers. On voyait la maison des veufs, celle des veuves, des frères non mariés, des sœurs filles, les instituts des jeunes garçons et de jeunes filles, des ateliers communs à plusieurs classes d'ouvriers dans leurs différentes subdivisions; et comme l'endroit avait ses préposés généraux, ainsi chaque

[1] 1 Pier. III, 1—4; IV, 2.

édifice en particulier, chaque corporation, chaque atelier, chaque chambre ne marchait que sous la surveillance d'un frère ou d'une sœur, subordonnés eux-mêmes à d'autres supérieurs.

On se rappellera aussi ces visites que tour à tour les divers membres de l'église faisaient chaque jour dans chaque famille, en y portant la parole du jour, et une salutation fraternelle.

Zinzendorf qui ne pouvait se lasser de multiplier entre tous les frères, des rapports de tout genre et les relations d'une joie sereine et évangélique, avait aussi fait naître l'usage d'agapes de diverses espèces et très-fréquentes, dans lesquelles ne cessait de régner la frugalité qui convient à des enfants de Dieu. Outre celles de l'église en corps dont on trouve l'exemple dans la primitive Église,[1] il y en avait de famille, où un père, une mère, célébraient l'anniversaire de leur mariage, de leur naissance, ou de celle de leurs enfants, ou tel autre événement de ce genre. Il y en avait pour les personnes d'un même chœur, d'une même classe, de mêmes fonctions dans l'église, (comme d'anciens, de missionnaires). Souvent le comte se plaisait à rassembler de cette manière autour de lui toutes les personnes qui auraient eu certains traits communs, comme par exemple d'avoir été converties à une même époque, reçues dans l'église en un même jour, d'avoir été travaillées longtemps par des épreuves spirituelles semblables, etc.,

[1] Act. II, 46. 1 Cor. XI. Jude, 12.

et jamais il ne manquait d'embellir des réunions de ce genre par quelques couplets, souvent par des cantiques entiers qu'il avait composés, ou qu'il improvisait sur le moment. Cet amour pour une poésie simple et sans prétentions avait passé dans presque tous les membres de l'église, et chacun apportait dans l'occasion, son petit tribut de vers dont l'onction, et presque toujours les profonds sentiments, faisaient amplement pardonner l'imperfection littéraire.

Si nous pénétrons un peu plus avant dans l'intérieur de cette église, nous y remarquerons cette discipline à la fois si compliquée et si étonnamment perfectionnée, qui croisait en tout sens les différentes classes de l'église, et en vertu de laquelle chaque membre était à la fois et tour à tour, supérieur et subordonné, surveillant et surveillé sous tous les rapports. Quant à l'activité qui régnait dans cette église et à la diversité des moyens d'édification, on peut s'en faire une idée, quoique encore bien imparfaite par ces traits pris comme au hasard, au milieu de la vie de Zinzendorf.[1]

« Dans ce temps, le comte ne pouvait tenir lui-même les assemblées du matin, qui avaient lieu, en été à quatre heures, et en hiver à cinq, parce qu'il travaillait de coutume jusqu'à une heure de la nuit, ou plus avant encore. Cependant il commença, en avril, un culte de famille qui avait lieu à six heures du matin.

[1] *Vie de Zinzendorf*, p. 476.

« A cette même époque encore, il ouvrit, avec quelques frères et sœurs auxquels il se sentait plus particulièrement lié, des réunions dans lesquelles il leur lisait un ouvrage de Tauler; mais il avoua bientôt qu'il ne pouvait continuer cette lecture, parce que cet écrit parlait trop peu de Christ.

« Il tint aussi de fréquentes conférences avec les anciens, les docteurs, les surveillants, les moniteurs, les garde-malades, les aumôniers et les aides; et cela, non avec eux tous ensemble, mais avec chacune de ces divisions en particulier, pour leur donner à tous une idée claire des principes fondamentaux qui doivent diriger une église du Seigneur, et des devoirs particuliers imposés à chacun d'eux selon leurs fonctions respectives.

« Un certain nombre de jeunes *frères non mariés* s'étant établis en 1728 dans une maison qui leur fut particulièrement assignée, ils y prirent tous les arrangemens qui convenaient au chœur dont ils faisaient partie, puis le comte leur donna lui-même, pendant quelque temps, des leçons d'écriture et quelques directions sur la géographie, en même temps qu'une idée sommaire de l'histoire ecclésiastique. Dans les discours qu'il adressa au chœur général des frères non mariés, il travailla avec un soin particulier à leur donner une juste idée des devoirs et des grâces spéciales de leur état.

« Il en fit autant dans les homélies qu'il adressa aux *sœurs filles*, en s'appliquant surtout à ce que les petites sociétés qu'elles formaient entre elles fussent

sagement organisées, et pourvues de fidèles directrices. Ces dernières se rassemblaient quelquefois chez la comtesse, pour s'entendre avec elle sur leurs fonctions.

« Il s'intéressa aussi très-vivement aux *nouveaux mariés*, en leur montrant par l'Écriture comment dans leur nouvelle position, ils avaient à se conserver purs d'esprit, de corps et d'âme.

« Il n'oublia pas non plus les *enfants*. Et en général on put remarquer à cette époque, dit Spangenberg, chez les jeunes et chez les vieux, un vrai désir d'entrer dans une intime communion de cœur avec Jésus, et d'être rendus abondamment participants de la grâce. » (Ceci avait lieu déjà en 1728).

On se fera une idée encore plus juste de l'état de l'église dans les temps que nous décrivons, par l'extrait suivant de ce testament éventuel dont nous avons parlé (liv. II), et que Zinzendorf laissait aux églises au moment de partir pour l'Amérique. Il y parle, presque sans ordre, de toutes sortes de sujets, et le ton de cet écrit est quelquefois très-familier; mais on sent que cette circonstance n'est que d'autant plus conforme au but de cette partie de notre ouvrage.

Représentons-nous donc que, au lieu de lire ce petit écrit de Zinzendorf, nous assistons avec lui à quelqu'une de ces conférences innombrables qu'il tenait successivement avec les différentes classes d'employés de l'église; et écoutons-le, leur expliquer encore une fois ses principes sur les différents objets qui peuvent

concerner le gouvernement intérieur du troupeau. On remarquera ici absolument la même énumération des charges que nous avons déjà vues précédemment (liv. 5). Mais il sera intéresssant, par la comparaison même qu'on peut établir, de voir le lustre et l'éclat d'originalité que Zinzendorf jetait sur tous les sujets qui, sous d'autres mains, auraient paru assez ordinaires.

« Je vois avec joie, » disait-il aux frères, « qu'au milieu de tant de sectes que présente l'Église chrétienne, notre prédication simple de la mort expiatoire et du sang de Christ ait amené quelques âmes à l'unité que demandait Jésus à son Père.[1] Que vous en receviez votre récompense, il n'y a là rien que de juste. L'opprobre, la calomnie, la haine du méchant, sont la part immanquable de Jésus et de ses serviteurs. Réjouissez-vous-en dans l'humilité.

« Les *chœurs* de toutes les églises feront bien de communiquer toutes leurs affaires, aux personnes que vos bien-aimés anciens nommeront à cet effet; car les églises et tous leurs membres doivent rester entre eux dans une liaison aussi étroite que celle de la main avec le pied, et du pied avec ses jointures.

« Quant au *mariage*, il est convenu chez nous que de véritables enfants de Dieu ne se proposent dans aucune de leurs actions, ni directement ni indirectement, de satisfaire aux convoitises de la chair; et que par conséquent un mariage souillé par des pensées de ce genre n'est pas une chose qui doive se

[1] Jean XVII.

trouver dans nos églises. Mais nous savons aussi qu'il faudra toujours porter quelques âmes peu affermies, qui ne sont pas entrées pleinement dans l'esprit des témoins et des héros de Christ, et pour qui c'est encore un mystère de savoir comment on peut manger chaque bouchée de pain avec le Sauveur, tandis que sur ces choses, les vrais enfants de la grâce et de l'alliance s'entendent à demi-mot; mais dans toutes les suppositions tous les frères doivent haïr la robe souillée par la chair.

« L'union des gens mariés doit, dans tous les cas et dans tous les moments, être entourée du même respect et du même recueillement que la séparation de l'âme et du corps. Celui qui a la clef du mystère de Christ et de son Église, saura bien passer par-dessus les difficultés de détail.

« Qu'est-ce que l'*éducation des enfants?* Une méthode sainte et sacerdotale de n'apprendre autre chose à ces jeunes âmes, dès le berceau, si ce n'est qu'elles sont là pour Jésus, et que tout leur bonheur consiste à le savoir. C'est pourquoi la plus grande punition des enfants, doit être le refus qu'on leur fera de prier et de chanter avec d'autres, d'aller à l'école, d'étudier, ou même, selon les circonstances, le refus d'être punis. Il faut qu'ils se forment à un tact qui leur apprenne lorsqu'ils sont mal, qu'ils sont mal, lors même qu'ils ne seraient pas sous le châtiment.

« C'est pourquoi il faut mettre une grande importance aux *jours de prières des enfants*, de même qu'à

l'exclusion de ceux qui ne seraient pas convertis, ou qui se seraient mal conduits. Même méthode à suivre aux *quarts-d'heure* du dimanche. Il faut que les enfants d'un an puissent être humiliés par l'exclusion, et qu'à la seconde année, au lieu de jouer et de folâtrer, ils sachent passer leur temps à chanter les louanges de Dieu.[1] (On se rappelle que cela avait lieu chez Zinzendorf), (liv. 2, p. 301 et suiv.).

« Les fonctions de l'*enseignement* ont lieu par des prédicateurs consacrés, ou par des personnes qui ne le sont pas. Ces dernières doivent parler sagement; mais elles n'ont pas besoin de le faire savamment : et c'est le plus bel ornement de l'église, lorsque savants et ignorants, grands et petits, riches et pauvres, savent s'édifier de tel discours, où des gens du monde ne verraient guère autre chose que le coassement des Hottentots, ou le beuglement des Grœnlandais.

« C'est une folie inexcusable que de tordre la *Bible*, au point de vouloir, contre tout bon sens et toute évidence, la traiter comme un livre savant ou méthodique, tandis que, dans la vérité, son esprit et sa vie divine se sont enveloppés d'un style misérable de bergers, de pêcheurs, de visiteurs de douane, ou ce qui est pis encore, de l'obscurité et de la terminologie scholastique des anciens rabbins; d'où jamais nous ne nous tirerions, si le même esprit qui a inspiré les saints témoins ne nous expliquait encore leurs écrits.

[1] Ps. VIII.

[redacted]

« Les *charges* ou *fonctions* ne sont autre chose qu'une distribution du travail entre plusieurs personnes. (Voy. les excellentes observations du liv. 6, p. 49.)

« D'abord nous avons besoin entre nous de gens qui puissent remplir une espèce de fonctions sans titre ni nom, qui embrasse et comprenne tout, et que je ne saurais mieux comparer qu'à une charnière ou à la clef d'une montre à laquelle tout se rapporte. Des Marthes telles que je les entends ici, lorsqu'elles sont en même temps animées de l'esprit de Marie, savent être partout. Enterrements, anniversaires, changements de vocation, projets, ménagements pour les uns, exigence pour les autres, directions de tous côtés : voilà qui peut se traiter avec une telle dextérité, qu'en une seule semaine on ait expédié cent affaires diverses, aidé de tous côtés des fonctionnaires réguliers, et tout cela sans que personne s'en soit aperçu ; parce que le corps ne se donne au dehors aucun mouvement.

« Les *anciens* doivent prendre garde entre autres, à n'avoir en leur vie de répugnance quelconque pour qui que ce soit. Ils doivent être un recours et une réserve pour tous les caractères, pour les ennemis comme pour les amis.

« Les *aides* doivent être, pour tout ce qui peut concerner l'église sans exception, des gens toujours prêts, qu'on puisse employer et considérer absolument comme dans une ville, un médecin ou une sage-femme, que chacun fait appeler pour son usage.

« Les *frères servants* sont pour le détail ce que sont les aides pour l'ensemble. Ils doivent tenir en règle leurs lumières, leurs lits, leurs bancs, et tout autre attirail qui leur est confié, dans le même ordre, et avec la même précision qu'un prédicateur presbytérien fait de son sermon.

« Les *surveillants* doivent avoir les yeux et les oreilles partout, mais la bouche close; et des idées si justes de ce qui tombe sous leurs attributions, qu'ils apportent aux moniteurs l'ouvrage tout préparé, de sorte que ceux-ci ne soient plus que le canal de l'avertissement. Mais si leur œil doit être sévère, leur cœur doit être compatissant; et ils doivent se réjouir lorsque des craintes qu'ils auraient conçues se trouvent être mal fondées.

« Un *moniteur* doit avoir un cœur qui porte, avec une grande attention, sa tendresse également sur Christ et sur ses membres; qui ait constamment en vue les droits du Rédempteur, et la faiblesse et la misère de ses semblables; il doit connaître surtout le grand secret par lequel on peut s'emparer en un instant, par l'amour, d'une âme qui appartient au Sauveur; de sorte que dans les fonctions d'un ouvrier de ce genre, la grâce et la fidélité restent constamment unies, afin qu'il ne se commette point de faute dans l'église, qui ne finisse par tourner à honneur à l'Évangile.»[1]

[1] On voit que Zinzendorf connaissait, de la discipline, autre chose que le fouet, d'autres procédés que les trois dé-

« Les *gardes-malades* doivent savoir distinguer très-sagement une maladie simplement corporelle, d'une maladie qui se lierait à quelque état spirituel, et qui serait dans la main du Seigneur ou un châtiment de son amour, ou une épreuve de la foi, ou le terme de la vie, péché à mort, mélancolie, imagination, etc. Ils doivent savoir se conduire suivant ces divers cas, d'après la lumière de l'onction. Du reste, ils se servent du médecin et des autres serviteurs de la nature dans l'ordre convenable, de peur qu'on n'aille par légèreté, curiosité, témérité, impatience, ou autres péchés de ce genre, causer quelque dommage à l'œuvre de Dieu, à la nature ou à l'église, etc.

« Les *aumôniers* doivent travailler entre autres, à faire régner dans l'église la disposition à la bienfaisance, etc.

« Les *églises* ne sont pas fondées sur la raison de l'homme, mais elles sont conduites par un chef invisible. C'est pourquoi elles ont appris, de toute ancienneté, à sanctifier leurs gens et leurs affaires par la prière. C'est pour cela que, sous l'ancienne et la nouvelle alliance, il y a toujours eu des personnes

marches (Matth. XVIII), et d'autres remèdes que l'amputation. — Du reste il y a temps pour tout : la sagesse est de ne pas confondre patience et relâchement, fermeté et lourdeur. Le meilleur moyen pour se tirer de là, et pour bien conduire les autres, est sûrement de nous conduire bien nous-mêmes.

destinées à donner la bénédiction du Seigneur. Quand donc cette bénédiction doit être donnée à des enfants, à des messagers du salut, à des docteurs, à quelque pécheur réadmis dans la faveur de son Dieu, à quelque membre de l'église qui passe d'un des âges de la vie ou d'une condition à l'autre, à quelques serviteurs de l'église, etc., etc., ceux qui sont chargés de conférer cette bénédiction, le font avec la vive certitude qu'elle est effectivement conférée; ils font la chose dans le sentiment d'une profonde adoration, dans la communion de Jésus et de ses saints, en la présence des anges, par l'esprit des églises, dans la puissance des anciens, aussi bien d'en haut que de ceux d'ici-bas, et dans les dispositions d'une foi enfantine; en même temps qu'il doit régner une confusion sacrée chez celui qui hérite cette bénédiction.

« On ne *travaille* pas pour vivre, mais on vit pour travailler; et quand on n'a plus rien à travailler, on souffre ou on s'endort. Dans une église *il faut qu'on travaille;* et comme la providence générale (promise aux chrétiens, et effectuée en faveur des corbeaux) est cependant limitée par les épreuves qui surviennent aux témoins, de sorte qu'ils se trouvent quelquefois dans le cas de se montrer serviteurs de Dieu dans la faim et dans la nudité, il faut qu'ils s'attendent, encore moins que d'autres créatures humaines, à leur modique portion; qu'ils travaillent de leurs mains, non-seulement pour n'être à charge à personne, mais encore pour avoir de quoi donner aux

nécessiteux. Les moyens de seconder sous ce rapport les différents membres de l'église, et de leur fournir toujours du travail, soit dans des temps de cherté, soit sous la haine d'un monde qui serait trop content de nous affamer, ou au milieu des fréquents déplacements de nos lieux de refuge, et du travail continuel que demande le spirituel de nos églises : toutes ces choses sont autant d'objets qui méritent toute l'attention des autorités et des fonctionnaires que Dieu a jugés dignes d'entrer en relation avec les églises de ses enfants.

« Nous appelons *députation* ce genre de commission par lequel on envoie l'un ou l'autre frère dans quelque ville ou village voisin, ou aussi, si l'occasion s'en présente, dans quelque contrée d'un pays plus éloigné, même au-delà de l'Océan, dans les îles, ou dans quelque autre partie du monde, pour y régler un objet quelconque qui concerne le Sauveur, pour y tenter quelque chose en faveur de son règne, ou simplement pour se présenter, s'offrir et attendre le moment d'être utile à quelque chose. — Quand des députés de ce genre deviennent plus nombreux et s'établissent quelque part, cela s'appelle une *colonie*, et si enfin les assemblées se régularisent et s'ordonnent entièrement sur le pied d'une église apostolique, alors on ne parle plus de députation, c'est une *église*.

« Quant aux *souffrances*, je ne ferai que cette seule remarque ; c'est que, aussi long-temps surtout qu'une église est toute jeune, on ne s'y prépare jamais ; mais

on les laisse venir et passer avec le plus grand flegme. Il s'élève bien quelques orages, mais ils tombent d'abord; et d'ailleurs ils n'empêchent pas de dormir en paix. Quand l'église est fondée, ils deviennent plus forts: mais de nos jours on n'a plus peur des tempêtes en pleine mer, et elles ne renversent plus de vaisseaux. Peut-être balayeront-elles de dessus le tillac un matelot ou deux; mais le vaisseau continue sa course. Restons seulement tranquilles, en nous dirigeant d'après cette sagesse qui est un secret pour le monde; le Seigneur anéantit les conseils des sages; ils croient se saisir d'Élisée à Dothan, et ils se trouvent au milieu de Samarie :[1] ils finissent comme ceux d'Éphèse par ne plus savoir de quoi ni pourquoi ils crient, puis ils se taisent.

« Plus qu'un mot à ce sujet.

« Église et croix, pauvreté et opprobre, et amour de l'opprobre et de la pauvreté sont des choses inséparables; c'est pourquoi ce n'est rien de nouveau de voir accorder aux enfants du Seigneur des priviléges accompagnés de menaces, des bienfaits assaisonnés d'injures, des louanges mêlées d'insultes, de sorte que tout en les louant on les serre et les pince à les faire crier. — C'est l'usage.

[1] 2 Rois VI, 11—23.*

* C'est du moins l'esprit d'une tout autre phrase qu'emploie ici Zinzendorf: *Dass sie den Pantoffel vor's Buch in die Hand kriegen.* (Ils croient tenir un livre : ils ont une pantoufle).

« Les *institutions ou établissements* sont des moyens par lesquels le Seigneur agit à la fois pour diriger, instruire, édifier, soit des savants, cela s'appelle alors des *séminaires ;* ou des enfants, ce sont des *maisons d'orphelins* et des *pensions ;* soit des gens de même condition dans la vie ou de même sexe, ce sont *les chœurs ;* des gens naturels, ce sont les *classes ;*[1] des âmes plus intimement unies, ce sont des *bandes*, des *sociétés ;* — ou l'église en général, ce sont des *conférences*, *assemblées*, *quarts-d'heures*, etc., etc.

« Tout cela va bien pour le moment.

« Dans les *affaires d'église* on remarque quelquefois des grâces apostoliques, des miracles, des dons de voyants, etc.; on le reçoit enfantinement, et voilà tout.

« *Bâtir* est une des grandes affaires des églises. Si nous manquons en cela aux règles et aux usages particuliers de nos églises, toute notre affaire peut s'en ressentir.... Une chose bien nécessaire parmi nous à ce sujet, c'est que les frères travaillent partout dans un véritable esprit de communauté, et qu'ils ne cherchent nulle part combien ils peuvent gagner pour eux-mêmes, mais le profit qu'ils pourraient apporter à l'église. Car, nous disputer pour nos aises dans le même temps où nous envoyons

[1] Sociétés religieuses formées entre personnes qui cherchent la vérité sans l'avoir encore bien comprise. (Voy. plus loin, p. 370.)

des centaines de frères dans toutes les parties du monde, au milieu de la pauvreté et de la nudité, et tandis que l'église elle-même est si pauvre dans son ensemble, ce serait une infamie devant la croix de Jésus. C'est pourquoi je suis d'avis qu'on renvoie tout homme qui pourrait montrer une exigence de ce genre, ou que si ce sont des frères, on ne s'inquiète pas de leurs plaintes. Les préposés de l'église savent à quel haut degré ils s'intéressent au bien-être temporel et éternel de chaque frère.

« Il y a des *établissements humains*[1] auxquels le Chrétien peut et doit se soumettre. Les témoins et les églises de Christ cèdent aussi long-temps qu'elles le peuvent, et se conduisent en cela avec simplicité, et sans soupçonner le mal; mais dès qu'on en vient au point que la conscience leur défend de dépasser, les voilà tout d'un coup inexorables, et on ne peut les faire bouger de la place; il n'y a plus ni temps, ni droits, ni prescriptions qui y fassent, car les églises n'ont qu'un plan, c'est celui du Seigneur, et qu'un protecteur, c'est Jésus.

« Les *controverses* sont de différents genres. Les unes vont à ce qui est fondamental, alors l'église est fixe et immobile; elle répond avec modestie, mais en peu de mots, et elle reste à ce qu'elle a dit; on ne trouvera pas facilement un exemple où elle ait dû répondre deux fois. — D'autres tombent sur des choses secondaires; alors l'église écoute volon-

[1] 1 Pier. II, 13.

iers et ses réponses sont circonspectes, flexibles, ndulgentes. Renoncer à quelques douzaines de can- iques, changer quelques centaines d'expressions lont on voudrait se scandaliser : c'est ce qu'une glise fera toujours facilement. On en laisse les onséquences au Sauveur.

« Si les controverses ne proviennent que de haine u d'animosité, et se traitent, comme il arrive alors 'ordinaire, avec amertume et méchanceté, l'église e souvient dans ce cas du texte : « *Et Jésus se tut.* »

« Survient-il des enquêtes en règle, alors (à ıoins d'un mouvement extraordinaire de l'Esprit u Seigneur) le mieux est de bien écouter les ques- .ons de ceux qui veulent nous connaître et de se ıire bien expliquer leurs idées, puis de déclarer ettement jusqu'à quel point on y entre, et pour- uoi. De cette manière on s'entend, sans cela on embrouille, et on s'enchevêtre tellement l'un dans ıutre, que personne ne sait plus où il en est. Tous :s membres de l'église ont la foi; mais bien parler t ne pas pécher par la langue, c'est l'affaire des ommes parfaits.

« Nous appelons *occasions*, ces petites institutions ui reviennent à certains jours, semaines, heures u moments, où les frères sont appelés à s'exhorter, e reprendre, s'encourager mutuellement, comme ar exemple, les heures de chant ou de prières, les uarts-d'heure, les agapes, etc. On doit les célébrer ıintement, avec vénération comme en la présence u Seigneur, avec ordre et simplicité, et dans la foi

à une bénédiction qu'on ne sent pas toujours sur le moment, mais qui, vu la promesse de Jésus, ne peut jamais manquer.

« Les *chœurs* ont été définis plus haut. Dans celles de nos églises qui sont pleinement constituées, les chœurs ont leurs subdivisions en classes et en petites sociétés, avec leurs ouvriers, leurs charges et leurs anciens, le tout subordonné aux anciens et aux aides généraux de l'église. Celui qui comprend le secret et le bonheur de ces institutions, se félicite de s'y trouver. — Il faut encore observer que les Anciens généraux, soit de chaque église en particulier, soit même de l'ensemble, sont absolument subordonnés, quant à leur intérieur individuel, aux anciens du chœur auquel ils appartiennent, et se réjouissent de pouvoir à leur tour être dirigés par eux, et trouver une occasion d'être soumis.

« Les *jours* que nous observons, sont le dimanche, en tant que jour de la résurrection; le sabbat, ou repos du Seigneur proprement dit; les grandes fêtes de l'ancienne église, et nos jours de fêtes particuliers.

« Les *classes* sont de petites assemblées tirées d'un même chœur, et composées soit (en majorité) de personnes converties, soit aussi d'âmes désireuses de l'être. D'ordinaire les gens mariés s'arrangent pour en former de pareilles entre eux, et les directeurs sont alors un frère marié et sa femme.

« Les *sociétés* qu'on appelle aussi *bandes* se forment de deux, trois âmes ou plus, particulièrement unies

au nom de Jésus, pour s'entretenir enfantinement et en toute vérité sur tout ce qui concerne leur intérieur; elles ne se cachent rien; elles se livrent l'une à l'autre en charge d'âme mutuelle. Cordialité, discrétion, commerce journalier : voilà les éléments nécessaires d'une semblable alliance. Dès qu'il s'y glisse la moindre négligence, il faut qu'on en éprouve un repentir et une honte profonde.

« La vocation de *guerrier*[1] du Seigneur est la suite d'une élection éternelle de grâce quant à ce point particulier.... Endurer les souffrances pour le nom de Christ, est à ces gens une affaire aussi naturelle et aussi simple qu'au poisson de nager, et à l'eau de mouiller.... Un proverbe dit de certaines gens, « qu'ils ne sauraient tomber sans ramasser quelque chose; » il en est ainsi des guerriers de Christ : ils savent tirer parti de tout pour leur Seigneur.

« *Croire contre espérance* est la racine du don des miracles; et je dois ce témoignage à notre chère église, que les puissances apostoliques s'y voient; nous en avons eu des preuves irrécusables dans la découverte très-positive de certaines choses, personnes, et circonstances qui humainement ne pouvaient se découvrir : — dans la guérison de maladies en elles-mêmes incurables, de cancers, de phthisies avancées jusqu'à l'agonie, etc., le tout au moyen de la prière, ou d'une seule parole. On a vu des hypocrites publiquement démasqués, sans qu'il y en

[1] *Héros, combattant.*

ait eu aucune occasion au dehors : — des signes visibles soit de condamnation, soit aussi de rétablissement, dans des hommes qui s'étaient rendus coupables envers l'église : — on a vu des bêtes féroces arrêtées au moment de leur attaque par la parole du Seigneur, sans aucun secours du dehors, et sans qu'elles reçussent elles-mêmes aucun dommage : — on a vu des choses où pas un homme n'aurait su imaginer d'issue, mises au clair en peu de moments : — d'autres se perdre après avoir été acquises avec la dernière facilité, et cela parce qu'on n'avait pas suffisamment saisi l'intention du Seigneur, et parce qu'il n'y prenait pas plaisir, etc.

« J'en viens au point important de l'*Écriture-Sainte*. C'est vrai que j'ai souvent craint que la lecture de la Bible, si on y joint des recherches profondes, et une certaine manière de l'*étudier*, ne fût pour *à présent* plus nuisible qu'utile à nos églises. Mais c'est par respect pour la Bible que je pensais ainsi : et parce que j'espère toujours de la grâce du Seigneur qu'un temps viendra où il n'y aura pas une parole de la Bible qui ne soit claire, simple et entièrement intelligible parmi nous, etc.[1]

« A bord du Saint-Martin, le 27 décembre 1738.

« Votre compagnon d'œuvre,

« ZINZENDORF. »

[1] En 1742 les Frères ajoutaient ici en note : Ce temps est venu.

Voilà qui peut nous donner quelque idée de l'administration de cette église, et de la réunion de dons spirituels et naturels que Zinzendorf apportait et introduisait dans toutes les parties de son gouvernement ecclésiastique.

Nous devons nous rappeler qu'il se tenait presque journellement des conférences de ce genre, et que ces conférences se composaient de membres qui n'étaient pas indignes d'être consultés par Zinzendorf, comme nous l'avons assez vu dans les livres qui précèdent.

Continuons maintenant notre visite de Herrnhout; et après avoir assisté à l'une des séances d'administration de cette église, sortons-en maintenant pour nous retrouver quelques moments au milieu du cercle varié des frères et des visitants de toutes les classes, princes, gens de lettres, artisans, réfugiés, missionnaires de tout pays, arrivants ou partants : au milieu de ce peuple qui travaille, converse et vit dans la liberté chrétienne, en même temps que sous la sainte discipline de l'esprit, et dans une scrupuleuse fidélité.

Dans ces heureux temps, une occasion d'édification n'attendait réellement pas l'autre. A peine avons-nous passé un moment avec quelques-uns des habitants de ce vaste séminaire, que des sons pénétrants et inaccoutumés retentissent du haut des airs. Ce sont quatre trompettes qui font entendre un air de cantique, du haut de la tourelle qui surmonte la salle d'assemblée. Souvent l'effet, déjà magique, de

ces instruments est encore augmenté par une grave circonstance : ils sont le signal du décès d'un membre de l'église. Dès qu'un mourant a rendu le dernier soupir, l'église en est avertie par ces sons qui semblent accompagner l'âme du défunt jusqu'aux cieux. Chaque chœur de l'église a une mélodie particulière destinée à annoncer la mort de ses membres : de sorte que, même dans les moments où le troupeau aurait plusieurs mourants, toute l'église apprend presque à coup sûr, quel est l'individu qui entre à l'instant même en son repos.

Aujourd'hui ces sons ont une autre destination : ils appellent à la salle d'assemblée.

Disons d'abord un mot des assemblées d'enfants. Outre qu'il y a des entretiens religieux établis entre eux à certains jours fixes, sous l'inspection d'un supérieur, leurs réunions à l'église sont habituellement accompagnées d'une douce bénédiction, parce qu'elles sont tenues avec beaucoup d'onction. Souvent le ministre qui les instruit se prosterne avec eux (comme cela se fait avec les adultes dans certains jours solennels), et implore avec larmes, et même avec des sanglots, la grâce d'en haut sur ces jeunes créatures. Les chants sont quelquefois dialogués d'une manière aimable entre les enfants et le catéchiste. Celui-ci chante, par exemple :

Mais pour Jésus que faire ?
Vous n'avez que misère.

Et les enfants répondent:

Ah! nous conserverons
De sa mort méritoire,
Dans nos cœurs la mémoire,
Aussi long-temps que nous vivrons.

Mais passons aux grandes assemblées de l'église. — Nous avons à envisager d'abord l'édifice où elles se tiennent, puis la personne et l'ordre des assistants, le chant des cantiques, ces cantiques eux-mêmes, les prédicateurs et la prédication.

Les assemblées ayant commencé à se tenir, lors de la naissance de l'église, dans une des salles du comte, celui-ci voulut constamment conserver dès-lors aux lieux de rassemblement des Frères l'air libre de famille, nous dirions volontiers l'air laïque et non temple qu'avaient leurs premiers locaux: et c'est ce qu'il a fait. L'église s'appelle toujours la *salle*, quelque grande qu'elle puisse être; la tourelle dont est surmonté l'édifice porte volontiers, au lieu d'une croix ou de quelque figure insignifiante, un agneau; et elle n'a d'élévation que ce qu'il en faut pour dépasser les autres maisons; le pasteur est sur une estrade peu élevée, et n'a qu'une table devant lui: et dans les jours de fêtes cette table est ornée de fleurs. Alors aussi, d'après un usage allemand, le plancher est légèrement poudré de sable blanc. Il entrait fortement dans les principes de Zinzendorf de fuir, au dehors comme au dedans, pour les objets religieux tout air sombre, légal et sévère; il

voulait que la sainteté jaillît de l'amour et de la joie d'un cœur racheté; et il préférait les faiblesses d'un cœur humilié devant Jésus à la roide sainteté d'une âme fière d'elle-même.

L'arrivée des divers membres de l'église dans la salle est aussi réglée que tout le reste. Ce sont d'abord les chœurs des jeunes gens des deux sexes, qui entrent en même temps avec ordre par deux portes opposées pour se placer sur les bancs qui leur sont assignés. Il va sans dire que les hommes et les femmes ont leurs places séparées, ceux-là à la droite du pasteur, celles-ci à sa gauche. Après les jeunes gens, entrent de même les chœurs des frères et des sœurs mariés, ceux des veufs et des veuves, puis les enfants des deux sexes, qui se rangent sur les bancs les plus rapprochés du prédicateur. Quand tout est assis, le pasteur sort d'une espèce de sacristie, accompagné des anciens, qui se placent à sa droite sur la même estrade, tandis que dans le même moment, les sœurs revêtues de quelques fonctions dans l'église vont de même prendre place à sa gauche.

Quant à l'impression générale, à l'atmosphère, si nous osons ainsi parler, qui entourait les auditeurs, et à l'*esprit* qui régnait dans les assemblées, voici l'idée que nous en donne Zinzendorf lui-même. « Elles doivent se tenir toutes avec respect et vénération. Qu'on enseigne ou qu'on prie, qu'on chante ou qu'on pense, qu'on soit assis ou debout, à genoux, prosterné, ou qu'on dorme, (quoique ce dernier objet ne dût pas être compris dans cette énumération;

[redacted]

mais les fatigues des soldats de Christ, et les faiblesses de la tente mortelle peuvent amener ce cas), tout dans nos réunions doit être empreint d'un certain esprit de l'Église, et se passer en la présence de l'Agneau dans un sentiment d'adoration, ou même quand l'occasion s'en présente, dans une communion sensible de dispositions avec les chœurs déjà parvenus à la perfection : de sorte que les gens ne puissent entrer dans l'église avec indifférence; qu'au contraire on soit contraint de reconnaître que Dieu est parmi nous; qu'on voie chez les témoins des puissances qu'on n'eût pu attendre d'y trouver; que, même sans la parole, la seule vue entraîne; que le vent du Seigneur se meuve; que des nourrissons parlent avec toute sagesse; et que les orateurs selon la chair pour qui il n'y a jamais de temple assez grand ni d'auditoire assez nombreux, soient obligés de se taire dans l'admiration, devant une troupe de petits enfants. »

Il semble qu'on peut conclure d'avance que celui qui conçoit un pareil idéal d'une assemblée doit nécessairement lui communiquer, en grande partie, les dispositions qu'on vient d'énumérer; et la réalité de l'histoire nous confirme ce pressentiment, comme toutes les autres circonstances de ces réunions devaient le fortifier.

L'auditoire dont se composait alors l'église, avait pour noyau, comme nous l'avons vu, l'élite de l'élite des contrées de la Bohème et de la Moravie. C'étaient en grande partie des témoins qui avaient résisté jus-

qu'au sang et jusqu'aux tortures, qui avaient vu avec joie le dépouillement de leurs biens, et en qui vivait, rajeuni, l'esprit de leurs ancêtres; c'étaient ou des Christian David, des Melchior Nitschmann, des Neisser et autres hommes semblables, ou des pères, mères, frères ou sœurs de ces hommes, animés du même esprit et engagés dans la même alliance. C'étaient encore d'autres Chrétiens, précédemment attachés à diverses églises protestantes, mais qui avaient tous éprouvé le besoin d'une piété plus vive et d'un lien spirituel plus étroit que celui qui se trouve dans les églises destinées à tout un peuple. Nous avons vu une jeune Nitschmann (liv. 7, p. 122) prendre, avec ses plus proches compagnes, une résolution qui coupait court aux occasions de péché de la jeunesse, et à toutes les vanités de cet âge : nous avons vu la discipline vigilante et scrupuleuse qui régnait dans les différents chœurs de l'église; et comme toute chose dans ce monde, devient tour à tour cause et effet, et qu'à celui qui a il est encore donné davantage, on concevra l'impression que devait produire, sur chaque membre en particulier, l'esprit général d'une pareille église. Si jamais l'idée d'un peuple de rois, d'une armée de généraux et d'une église de sacrificateurs a approché de se réaliser, peut-être est-ce dans ce cas qu'on a pu le voir; puisqu'une bonne partie des membres du troupeau remplissait dans cette église même des fonctions qui exigeaient une expérience assez avancée, et se montraient tour à tour prédicateurs puissants, émi-

[redacted]

nents missionnaires, ou Chrétiens profondément instruits dans les voies de Dieu envers les âmes.

Si nous en venons à examiner le personnel de ceux qui étaient ordinairement chargés de la prédication, nous aurons, outre Zinzendorf et Rothe (ce dernier seulement jusqu'en 1737), les mêmes noms que nous avons déjà comptés parmi les auditeurs, un Dober, un Christian David, des Linner, et plusieurs autres encore dont nous avons déjà entrevu le genre et les dons marquants par quelques fragments de leurs lettres, ou par quelques traits de leur vie. Mais avant de donner un échantillon des prédications qui s'adressaient à cette église, suivons l'ordre ordinaire d'une assemblée, et examinons ce qui concernait le chant de cette église.

D'abord nous nous souviendrons du tableau que nous faisait Zinzendorf des dons distingués de ce premier organiste de Herrnhout, qui, selon son expression, faisait de la musique une véritable imitation des harmonies célestes et du chant des anges. (liv. 2, p. 312). Pour la musique, comme pour le reste, Zinzendorf ne voulut pas faire les hommes plus spirituels que Dieu ne les a faits, ni oublier qu'ils ont des sens; il chercha à sanctifier et non à anéantir ce qui nous reste de la nature humaine, et sans tomber dans un genre profane, la musique chez les Frères a toujours été très-soignée. Voici, à ce sujet, encore un morceau de Zinzendorf, qui se rapporte, il est vrai, plus particulièrement aux *heures de chant* proprement dites, mais qui vous

donnera par cela même une idée d'autant plus étendue du chant des Frères à cette époque.

« Dans notre église on ne chante guère de suite que les cantiques ordinaires répandus en Allemagne; mais quant aux nôtres, le directeur du chant rassemble, sans y mettre d'interruption, sur la matière qui vient d'être traitée, des versets ou même seulement des portions de versets tirés de vingt ou trente cantiques différents, et qui présentent une espèce de répétition du sujet avec ordre et clarté. C'est une affaire où chantre, organiste, prédicateur et auditeurs sont tellement exercés, que personne n'est arrêté, ni obligé de feuilleter dans un livre. On ne peut s'en faire une idée quand on ne l'a pas vu. Dans les heures de chant qui se tiennent chez moi, mon fils, âgé de dix ans, sait passer sur son orgue d'une mélodie à l'autre, sans que personne s'aperçoive si la suite des cantiques n'a pas été arrangée et concertée tout exprès. On ne s'arrête nullement, et le moindre enfant se joint au chant comme les autres sans ouvrir un livre; car tous nos enfants savent les cantiques par cœur. Je ne sais moi-même comment cela se fait, car on n'en oblige aucun à ce travail de mémoire.

« Quant aux assemblées publiques, je fais d'abord lire un cantique ordinaire; mais après le discours, lorsque je ne trouve pas dans le recueil de verset qui me convienne, et que je désirerais graver encore une fois dans l'esprit de mes auditeurs le sujet qui s'est traité, ou présenter sur ce même sujet une

prière au Sauveur, je dis à mes frères quelque nouveau cantique, dont je ne savais rien auparavant, et qui s'oublie aussitôt qu'il a rempli son objet. L'auditoire ne s'aperçoit de rien; et je ne parle de ceci que pour indiquer par un exemple comment les affaires se passent entre nous. — Nous tenons à un service raisonnable, qui s'approprie à toutes les personnes, à toutes les circonstances, à toutes les modifications des choses et des temps, afin qu'on agisse avec Dieu comme devant sa face. Mais tout ce que le Sauveur nous accorde à cet effet, nous ne l'avons que pour en faire usage, et non pour en faire du bruit. »

Nous parlerons bientôt des cantiques des Frères; maintenant nous passons aux discours qui se tenaient dans cette église. Obligés de nous restreindre, nous nous bornerons à rassembler ici un certain nombre de passages tirés textuellement des écrits de Zinzendorf.

« Tout le système de notre théologie, se fonde sur cet amour du Dieu Sauveur, qui l'a porté à prendre la chair et le sang, et à souffrir la mort de la croix, pour réparer et couvrir la faute d'Adam, et pour faire cesser l'éloignement qui subsiste dès-lors entre Dieu et la créature humaine. Le sacrifice de la croix nous montre donc non-seulement la grandeur de notre misère, mais aussi la disposition miséricordieuse du Sauveur à nous justifier et à nous rendre heureux. — L'établissement de nos rapports avec le Sauveur a lieu sans égard à aucun mérite ni dignité de notre part : un désir de l'âme, un mécon-

tentement de soi-même, une certaine honte de ce qu'étant créature de Dieu on ne vit pas pour être sa joie, voilà toutes les dispositions qu'on pourrait regarder comme préparatoires [1] des autres grâces. Mais celui qui s'est une fois vu perdu dans sa misère, et sauvé par Lui, celui-là se perd aussi, par un heureux échange, dans l'amour et la tendresse, dans l'admiration et la reconnaissance envers son Dieu. Il a trouvé une source inépuisable d'amour et d'actions de grâces, d'un dévouement total du cœur à son Sauveur, à son Ami, à son Bienfaiteur; et dès qu'on a aimé et connu Jésus, on pense si peu à se lasser de ces sentiments qu'on voudrait avancer toujours plus loin dans l'intimité et dans la communion de ce Bien-Aimé. Dès lors c'est en sa présence qu'on marche et qu'on s'arrête, qu'on veille et qu'on sommeille, qu'on travaille et qu'on repose, qu'on mange et qu'on boit, qu'on prie et qu'on chante; car il est avec nous tous les jours.

« Avec tout cela, nous restons de pauvres pécheurs, des hommes tous les jours honteux à la pensée de nous-mêmes. Notre force n'est absolument que la force de Christ, notre salut ne vient que de lui, de son pardon, de sa justice, de ses mérites et de ses plaies. C'est lui qui nous revêt de sainteté; nous sommes ses âmes, à la fois pauvres et misérables, mais chéries de lui, et qui le chérissent à leur tour. Il y a dans le pardon des péchés une force qui

[1] *Précurseurs* serait plus juste.

[redacted]

détruit en même temps le péché; et l'Évangile de Celui qui pardonne les iniquités est aussi la puissance de Dieu pour nous guérir de nos infirmités. Celui qui a une fois compris ce point ne s'en désiste plus, et reste volontiers pécheur, dépendant éternellement de la pure grâce divine.

« En même temps, quelque pauvre et infirme que se voie une âme reçue en grâce, elle sait cependant qu'elle reste avec son Sauveur dans une étroite union, et qu'elle a eu un libre accès auprès de lui. Dans cet état on ne porte nulle part plus volontiers et plus vite qu'à lui toutes ses misères; sans doute en y mettant une contrition et une humiliation de cœur qui ne se confondra ni ne s'alliera jamais avec la légèreté ou avec l'insolence. Car tout en courant au Sauveur avec toutes nos fautes, nos égarements et nos autres misères, dès l'instant où elles se présentent, et en jouissant d'une douce familiarité avec lui et son Saint-Esprit, nous ne pouvons cependant jamais oublier qu'il est le Créateur, qu'il est Dieu, et qu'ainsi on ne peut devant lui penser à agir de légèreté. Ainsi tout se passe en sa présence: on pleure quand on a à pleurer; et quand on se réjouit de la grâce, on ne le fait pas autrement qu'avec un profond respect.

« Voilà comment la familiarité avec le Sauveur, non-seulement n'engendre aucune légèreté, mais produit au contraire la sainteté la plus sérieuse, unie à un état de félicité parfaite, et au plus complet repos. Car le Sauveur veut que nous jouissions de

ce qu'il nous a acquis par tant de souffrances. Ses heures d'agonie, sa passion et sa mort amère nous font du bonheur un devoir; de sorte que nous sommes obligés de lui témoigner notre reconnaissance, tout aussi bien en étant heureux, qu'en faisant le bien. C'est dégrader et déshonorer son mérite, et ne pas glorifier ses souffrances amères, que de ne pas jouir à plein de la félicité, de la paix et de la joie qu'il nous a acquises par sa passion. Quand à côté de ces sentiments, nous éprouvons en même temps une vive confusion à la vue de nous-mêmes, et à la pensée que c'est nous qui avons été la cause de ses souffrances, et que nous nous affligeons de voir combien nous en sommes peu reconnaissants, et combien peu nous faisons pour sa joie; alors notre bonheur et notre joie se confondent dans l'abattement de l'adoration, devant Celui qui nous a rachetés.

« Une âme qui vit au Sauveur doit être abîmée dans son amour; cet amour doit surpasser tout celui que peuvent se porter des parents, des enfants, des époux, tout ce qui est dans ce monde; car il a donné sa vie pour nous. C'est une affairé qui saisit le cœur tout entier: le Sauveur ne veut point de partage: toutes les puissances de l'âme et du corps doivent lui être asservies.

« Ce même amour de Jésus produit aussi dans le cœur un amour sincère et vif pour tous les hommes, bons ou méchants; tous leurs péchés, leurs fautes, même envers nous, loin de nous empêcher de les aimer, nous sont au contraire une nouvelle occasion

de nous humilier; car nous savons bien que nous aurions pu tomber dans les mêmes péchés, si le Sauveur ne se fût approché de nous, et ne nous eût fait grâce. Ce sont surtout les témoins de Jésus qui doivent porter dans ce monde un cœur ainsi dévoué à tous les hommes, et trouver leur joie à les aimer et à leur faire du bien à tous. Ces dispositions n'engendrent ni propre justice, ni vanité; elles ne tendent qu'à cette belle, cette aimable, cette sainte harmonie que le Sauveur a laissée aux siens par testament,[1] comme une marque à laquelle on les reconnaîtrait.

« Il est vrai que cet amour que nous devons à tous, nous le devons tout particulièrement aux âmes qui appartiennent au Sauveur; sans ce sentiment, nous ne sommes pas de véritables Frères, nous n'avons pas reçu grâce ; nous ne sommes pas des membres du corps de Christ. Ceux mêmes de ses enfants dont nous n'avons jamais entendu parler, dès qu'ils entrent le moins du monde en rapport avec nous, nous deviennent aussitôt chers et respectables; leur joie et leur douleur sont les nôtres, comme les nôtres sont les leurs. La communion des enfants de Dieu est une suite nécessaire de la communion avec Christ.

« D'un autre côté, si nous nous traitons mutuellement avec amour, avec tendresse, avec compassion, cela ne doit jamais dégénérer en mollesse, et en ca-

[1] Jean XVII.

jolerie. — Les frères et sœurs doivent se sentir couverts de confusion, dès qu'il se présente chez eux une action, un mot, à plus forte raison une seule pensée arrêtée, qui mérite d'être renvoyé à Satan.[1] Recevoir, dans des cas de ce genre, une épithète pareille, est tout-à-fait à sa place; mais il ne faut pas bien du temps à un cœur chrétien pour savoir à quoi s'en tenir dans des reproches semblables. Quand de part et d'autre on en est venu à s'entendre comme gens qui habitent en commun le cœur du Sauveur, alors on sait ce que c'est qu'aimer et que jouir de l'amour.

« La même foi à la mort de Jésus qui nous rend la vie légère et douce, nous fait aussi trouver du profit et de la joie dans la mort et dans sa perspective; car nous sommes assurés que l'ange de la mort ne nous peut rien, mais que nous nous endormons dans les bras de Jésus; et ainsi notre décès est doux et facile, notre demeure est auprès du Seigneur; les jours, les mois et les années nous y conduisent, et la vive et continuelle espérance d'aller rejoindre notre Sauveur, fait une partie principale de notre bonheur et de notre joie d'ici-bas.

« Et toutes ces choses, c'est Dieu seul, au moyen de son Évangile, qui les produit dans notre cœur, par une influence merveilleuse, où il n'y a rien de notre action propre. Dès le moment béni où l'âme a reçu le message de la mort en croix de notre Sau-

[1] Matth. XVI, 23.

[redacted]

veur, elle n'a plus senti qu'amour, grâce, sainteté et rédemption; elle n'a plus pu faire autre chose que pleurer aux pieds de son Sauveur; une sainte familiarité l'élève et l'humilie tout ensemble. Elle ne peut offrir à Jésus en retour qu'un amour ardent et un dévouement absolu. Joyeux et confus en même temps, un croyant, ainsi perdu dans l'amour de son Dieu, a pour tout mot d'ordre : *Je suis un pécheur.* »

Voici quelques pensées de Zinzendorf sur la nature de la conversion. Il nous semble qu'on y reconnaîtra des vues justes et évangéliques sur l'impuissance de l'homme à contribuer en quoi que ce soit à sa conversion, et par conséquent une preuve de cette pensée, aussi consolante que vraie, que le Chrétien peut avoir des vues fausses sur certains points, même importants, sans que cela implique nécessairement l'idée qu'il en tire toutes les mauvaises conséquences; — qu'un enfant de Dieu peut, par exemple, avoir, comme Zinzendorf et les Frères, les vues indécises du Luthéranisme, ou même les erreurs arminiennes sur le point de l'élection et sur quelques autres semblables, sans que cela entraîne nécessairement, dans la pratique, à un système de propre justice. Qu'on en juge par ce qui suit, et qui exprime le fond intime de la théologie de Zinzendorf.

« Ce que les théologiens appellent *agôn pœnitentiæ*, cette « lutte de la repentance » qu'on prétend qui doit nécessairement précéder la conversion, n'est au fond autre chose qu'une convulsion spiri-

tuelle, qui dérive quelquefois d'un contraste violent entre la corruption naturelle et le désir qu'a le malade d'être guéri, ou d'une représentation des devoirs de la loi en opposition aux penchants opiniâtres de la nature. Je ne nie point l'existence d'un combat de ce genre; mais si d'un côté je conviens qu'il vaut mieux qu'un enfant mette les dents au moyen d'une lancette, que s'il mourait par l'inaction de la nature; de l'autre, je ne crois pas qu'aucun médecin au monde ait encore été si méthodique, que de défendre aux enfants de mettre les dents autrement que par ce moyen violent. De même ce serait bien malheureux, si les théologiens pouvaient être fondés à regarder comme autant de loups, toutes les âmes qui sont nées et qui ont été déposées dans les bras du berger sans ces convulsions, et par cela seul que la mère et l'enfant ne se seraient pas conformés à leur méthode d'enfantement. Je sais donc qu'en général la naissance de l'homme nouveau ne peut, non plus que celle selon la chair, se faire sans quelque travail; mais déterminer le degré des douleurs, comme le font ces accoucheurs spirituels, et produire par-là mille avortements pour une heureuse naissance, c'est une chose que je ne pourrai jamais faire. Je regarde au contraire tout ce travail auquel on veut contraindre les âmes, non-seulement comme inutile, mais comme nuisible. S'il se présente de soi-même, pour la diversité du sujet, un enfantement de ce genre, les hommes n'y ont rien à faire, si ce n'est tout au plus à modérer

[redacted]

ces convulsions. Et je tiens fortement à ce qu'on étudie et pratique avec soin la méthode recommandée à toutes les pages du Nouveau Testament, et même déjà dans l'Ancien, et qui n'établit pas un seul mouvement qui soit destiné à produire des douleurs : « *Il nous a engendrés d'après sa volonté ; — le vent souffle où il veut ; — il en est ainsi de tout homme qui naît de l'Esprit.* » Et supposé qu'il arrive le cas d'une naissance spirituelle vraiment pénible, où l'enfant semble ne pouvoir ni avancer ni reculer, et où l'on se rappelle, par association d'idées, les mots de l'Écriture : « Les enfants sont au moment de naître, mais il n'y a point de force pour enfanter. » — Quel serait alors le souverain remède pour accélérer l'enfantement? Certainement quiconque n'est pas un charlatan spirituel, devra m'avouer qu'il n'en sait pas d'autres que les *lachrymæ embryonis*, les « pleurs de l'enfant. » Jésus et les Apôtres n'ont jamais exigé de pénitence légale, et ont toujours adressé les âmes tout droit au Sauveur. »

Voilà quelques mots de Zinzendorf qui peuvent donner une faible idée du genre plein d'onction de ses discours; nous disons faible, en insistant sur l'expression, parce que, parmi les volumes de même contenu, et même remplis de traits d'une beauté bien supérieure, ce ne sont pas précisément ces endroits les plus saillants que nous avons recherchés ici, mais ceux qui exprimaient en même temps jusqu'à un certain point le fondement de la théologie de Zinzendorf et de l'Église des Frères.

Voici un autre fragment de discours pris à l'ouverture du livre parmi ceux qui nous ont été conservés d'un autre prédicateur des Frères, de J. de Watteville qui fut plus tard l'un des évêques les plus distingués de cette église.

« Comme le malheur de l'homme naturel est de ne pas connaître le Sauveur, et de lui être entièrement étranger, ainsi le péché radical et la cause du malheur de tout frère ou sœur qui connaît déjà son Sauveur, est ce défaut de vigilance par lequel la connexion et la communion constante avec le Sauveur, et la tendresse pour sa personne, est plus ou moins interrompue; de sorte qu'il se glisse dans l'âme quelque chose qui la rend envers lui comme indifférente ou en quelque degré étrangère à son amour. De même qu'un homme qui se réveille du sommeil de la mort spirituelle, et s'aperçoit qu'il n'a point de Sauveur, s'effraie et ne cesse de pleurer après lui jusqu'à ce que son Jésus lui soit apparu, il faut aussi qu'il se fasse une chose pareille dans une âme déjà reçue en grâce, dès qu'elle aperçoit chez elle le moindre refroidissement envers son Sauveur. Il ne faut pas qu'un frère attende de voir des symptômes criants de sa corruption et du péché qui habite en lui, pour en être vivement affligé; mais dès qu'il s'aperçoit, même au moindre degré, qu'il a cheminé un instant sans avoir reçu en son âme une nouvelle visite de son Sauveur, et que son cœur a perdu quelque chose de sa sensibilité envers lui, cela seul doit déjà lui suffire pour en verser des larmes de douleur,

qui ne doivent pas tarir, jusqu'à ce que l'Ami de son âme lui soit apparu de nouveau, et lui ait jeté un nouveau regard de sa grâce. Non, nous ne devons pas attendre, mes chers frères et sœurs, pour reconnaître que nous nous sommes écartés de la communion du Sauveur, de nous être engagés dans des péchés qu'on puisse prendre à pleine main. La volonté de notre Ami est que nous nous réjouissions de lui, et que nous le portions dans nos cœurs tous les jours et toutes les heures, comme il remplissait autrefois le temple de sa présence. O quelle joie n'est-ce pas pour notre Sauveur, lorsque nous nous trouvons dans les dispositions décrites dans le texte du jour des enfants :[1] « Puissions-nous languir toute la nuit après lui, et être encore pleins de lui à notre réveil ! » Notre cœur doit converser constamment avec ce cher Sauveur ; et il n'est pas besoin pour cela de paroles qui puissent s'entendre. »

Voilà quelques échantillons des prédications des Frères. Pour qu'ils produisent sur nous toute l'impression à laquelle ils sont destinés, il importe beaucoup que nous nous souvenions que des discours de ce genre étaient parmi eux le pain de tous les jours, le constant ordinaire ; et que (comme le prouvent les innombrables discours manuscrits ou imprimés

[1] Les Frères ont eu pendant plusieurs années un choix de textes ou de versets de cantiques adaptés à chaque jour de l'année pour les enfants, outre ceux qui étaient destinés à l'église en général.

qui nous sont restés de ces temps), c'était habituellement que les Frères recevaient des exhortations de cette portée ou d'une portée supérieure.

Si nous passons maintenant aux cantiques de cette église, nous serons embarrassés, ici comme dans les sujets précédents, par l'abondance des matières. Sans doute, nous devons le répéter, ce n'est pas la beauté du langage qui les recommandera; et au contraire on devra prendre d'avance son parti d'un langage souvent barbare, disons plutôt, pour abréger, d'une autre langue que le français. C'est l'entraînement du sentiment, la profondeur des vues qui en font seuls le mérite. Il va sans dire aussi qu'au milieu d'une suite de versets d'un mérite distingué, on peut rencontrer telle expression dont nous sommes loin de nous faire les défenseurs en la citant, mais que nous n'avons pu ni dû changer que dans les cas qui l'exigeaient impérieusement. Ces deux observations étant faites, nous ne craignons pas d'émettre l'opinion qu'un lecteur sans préjugé ni esprit de parti, et qui aura passé par-dessus le penchant à n'aimer que ce qu'on a habitué, ne trouvera nulle part des cantiques qui, pour l'onction, la profondeur, la maturité et le poids des pensées, surpassent ou même égalent ceux-ci. Du reste on va en juger.

Les Frères comptaient plusieurs milliers de cantiques: le grand recueil allemand auquel ils se sont arrêtés jusqu'à ce jour, n'en a que deux mille deux cents; le recueil français seulement cinq cent soixante-dix. Sur ce nombre on en compterait facilement deux

[redacted]

cents qui seraient dignes d'une attention particulière; en voici quelques versets.[1]

AMOUR DE JÉSUS

ET COMMUNION DU CŒUR AVEC LUI.

I.

Le suivre pas à pas,
L'aimer, lui plaire,
Ce doit être ici-bas
Ma seule affaire.
Ainsi fondu d'amour,
Comblé de grâces,
J'attendrai l'heureux jour
De voir sa face.

II.

Nous porter sur ton cœur plein d'amour,
Pardonner tant et plus chaque jour,
Nous guérir, nous bénir en ta tendresse,
Changer nos pleurs en huile d'allégresse,
C'est ton plaisir.

Ah! si tous nos désirs, nuit et jour,

[1] Un grand nombre de ces cantiques se trouvent (mêlés malheureusement avec beaucoup de très-médiocres) dans le recueil intitulé : *Psaumes, Hymnes et Cantiques spirituels*, à Genève, chez M.me Sus. Guers.

Tendaient à jouir de ton amour,
Ce serait un bonheur inexprimable,
Et tout en nous dirait : Qui t'est semblable,
O Dieu Sauveur !

III.

Tout ce que mon cœur
Demande au Seigneur,
C'est d'être toujours
Vivement sensible
A son tendre amour. [1]

Heureux et content,
Mais point autrement
Qu'un pauvre pécheur
Qui jouit par grâce
D'un si grand bonheur.

A chaque moment
Nourri de son sang ;
De jour et de nuit,
Embaumé du souffle
De son Saint-Esprit.

[1] Le texte porte :

C'est d'être placé
Avec son Église dans son cœur percé.

Ce genre d'expressions répugne à nos oreilles ; et cependant c'est un fait que chez plusieurs âmes pieuses, et des plus distinguées de tous les temps, on trouve de fréquentes locutions de ce genre. Saint-Augustin qui était aussi loin de l'affectation du sentiment, qu'il était enclin à celle du style,

Un cœur enfantin,
Et toujours enclin
A l'abaissement,
D'un enfant de grâce
L'unique ornement.

Libre et dégagé :
Jamais affligé,
Que lorsque à son cœur
Mon âme légère
Cause des douleurs.

Mort à tout désir
D'un autre plaisir
Que celui qui vient
De ses saintes plaies : [1]
Tout autre n'est rien.

Saint de corps, de cœur,
Et d'âme au Seigneur ;
Formé trait pour trait
Sur Jésus lui-même,
Son vivant portrait.

IV.

Que ne t'ai-je, Sauveur aimable,
Que ne t'ai-je connu plus tôt !

parle très-souvent et avec effusion dans ce sens. Mais il est vrai que pour partager ces sentiments, il faut plus que de donner de l'argent aux missions, ou d'avoir constitué une église disciplinée : il faut *que le cœur brûle*......

[1] Le texte porte : *Des plaies sanglantes*. Nous y faisons la même remarque que ci-dessus.

Que ne t'ai-je, Époux adorable,
Donné le cœur au premier mot !
Ah ! puis-je me le pardonner
D'avoir tant vécu sans t'aimer !

V.

Cœur unique ! Toutes mes délices
Sont de ne vivre qu'à toi !
De me consumer dans ton service,
Si tu prends plaisir en moi.

Les personnes qui connaissent le recueil des cantiques des Frères, se rappelleront encore sur ce sujet ces versets si pleins d'âme :

Ton sang que mon besoin réclame,
Fait l'unique objet de mon âme, etc.

Quel autre que toi, cœur charitable,
Se fût tant peiné pour moi, etc.

INFLUENCE DE L'ÉVANGILE

SUR NOTRE CONDUITE JOURNALIÈRE : VIE EN DIEU.

I.

Marcher en la présence
De notre Rédempteur,
Toujours d'intelligence
Avec ce cher Sauveur,
Ne chercher qu'à lui plaire
Dans tout ce que l'on fait,

[redacted]

C'est le ciel sur la terre,
C'est le bonheur parfait.

II.

Cher Époux! pour l'offrande
L'Épouse te demande
Du parfum pur et saint,
Un cœur plein d'allégresse,
Brûlant de la tendresse
. . . .
Une oreille attentive
A la grâce instructive,
Un œil fixé sur toi,
Et des pieds qui cheminent
A travers les épines
Avec une intrépide foi.

Nous citerons encore ces deux lignes, que nous relevons surtout parce qu'elles expriment la pensée qui devint fondamentale parmi les Frères.

Que tout ce que l'on entreprend,
Pense ou dit, soit teint de ton sang.

ÉGLISE ET AMOUR FRATERNEL.

I.

Chef suprême! (*bis*)
Viens, dirige-nous:
Tiens toi-même (*bis*)

L'œil ouvert sur tous :
Donne-nous d'être en tout temps
Sans reproche et vigilants,
Et la joie (*bis*)
De ton cœur d'époux.

II.

Chaque membre ne prospère
Qu'autant qu'il est joint au corps :
O que l'union des frères
Est un précieux trésor !

Tous les membres, d'allégresse
Tressaillent en leur Sauveur,
Quand ils chantent sa tendresse,
Ses souffrancès, ses douleurs.

S'il survient un temps de guerre,
Ils se tendent tous la main :
Jésus défait l'adversaire,
Eux partagent le butin.

Nouveaux cieux, nouvelle terre !
Admirable firmament !
Où l'œil ravi considère
De Dieu le bras tout-puissant !

SIMPLICITÉ,

HUMILITÉ ET PETITESSE DE CŒUR.

C'est là le point sur lequel les Frères ont prob
ment dépassé toutes les autres églises, et produ

véritables chefs-d'œuvre. Forcés de nous restreindre par l'abondance de la matière, nous ne citerons du fameux cantique : *Simplicité désirable*, (qui est de Spangenberg), que ces versets qui le terminent et le couronnent.

I.

Ne marcher que sur sa trace,
Ne voir clair qu'à sa splendeur,
Ne crier que : Grâce, grâce,
Ainsi qu'un pauvre pécheur;

Ne chercher dans la faiblesse
D'assistance qu'en son sang,
Et ne soupirer sans cesse
Qu'après ce saint élément;

S'oublier enfin soi-même
D'amour pour ce Dieu Sauveur,
Et perdre en celui qu'on aime
Et la joie et la douleur;

Telle est la douce misère
Et la riche pauvreté
Dont je désire de faire
Toute ma félicité.

Voici quelques autres versets du même genre :

II.

Cher Sauveur, ta Parole
M'éclaire, me console,
M'instruit pour le salut :
. . . .

Ta grâce et ma misère
En sont le commentaire.
Qui n'a pas cette clef
Peut s'en faire un système,
Mais tout reste problème
Sans l'*Agneau qui fut immolé!*

Les enfants, les stupides
Qui sont de grâce avides,
En sont le mieux au fait;
Dans leur langage informe,
D'un accent uniforme
Ils prononcent le Schibbolet.[1]

Mais la philosophie
Éteint du cœur la vie,
Ne fait qu'enfler l'esprit :
Et j'aime mieux, pour vivre,
Étudier le livre
Du cœur ouvert de Jésus-Christ.

Notre théologie
Est courte, simple, unie,
C'est le sang du Sauveur :
Et sa grâce adorable
Est pour moi misérable,
Le parfait système des mœurs.

A cette connaissance,
Jésus, de ta souffrance
Mon cœur veut s'en tenir :
Content que tout le reste,

[1] Jug. XII, 6.

Parût-il tout céleste,
S'efface de mon souvenir.

Nous croyons devoir encore signaler les versets qui suivent, comme exprimant de profondes expériences chrétiennes.

III.

Quel est le cœur que Jésus demande ?
Celui qui portant pour toute offrande
Son indigence,
S'en remet du tout à sa clémence.

Quel est le cœur que Jésus embrasse ?
Celui qui, confus devant sa face,
Au pied du trône,
Soupire ces mots : Seigneur, pardonne !

Quel est le cœur qu'il lui plaît d'instruire ?
Celui qu'un enfant pourrait conduire,
Et qui demeure
Écolier jusqu'à la dernière heure.

IV.

Que d'un pécheur le sort est magnifique,
Qui goûte en toi la grâce évangélique !
Si par ce sang il devient invincible,
A sa misère il n'est pas moins sensible ;
D'un jour à l'autre il ne vit que de grâce ;
L'heureux néant est sa plus chère place ;
N'ayant plus rien il est dans l'abondance :
Toute sa force est dans son impuissance.

V.

Puissé-je rester, cher Sauveur,
Enfant jusqu'à ma fin,
Et penché, sans autre labeur,
Comme Jean sur ton sein!

On connaît aussi le beau cantique:

Mon sort devient toujours plus glorieux,
Puisque ma gloire est dans la petitesse :
Plus je descends, plus j'approche des cieux, etc.

DOCTRINE DU SALUT,

JUSTIFICATION PAR LA FOI, HARDIESSE ET ACCÈS AVEC CONFIANCE.

Voici le grand point de la théologie chrétienne. On verra sans aucun doute par ce nouvel exemple (car nous en avons déjà donné d'autres) que si les Frères ont paru pencher sous quelques rapports vers les principes de l'Arminianisme, ces cantiques les justifient victorieusement de ce qu'il pourrait y avoir d'exagéré dans cette accusation.

I.

Quand à lui je viens en méchant,
Un mot fait tout; c'est grâce:
Dès que je sors de mon néant,
Je m'obscurcis sa face.

Jaloux du titre de pécheur
Dont je fais mes délices, [1]
Je ne crains rien tant pour mon cœur
Que la propre justice.

Aussitôt que je l'aperçois,
Au Sauveur je la livre
Comme un opprobre de sa croix,
Afin qu'il m'en délivre.

II.

Aimable misère!
Je ne te crains plus,
Noble caractère
De tous les élus!
Mon titre authentique
A tous les trésors,
Que le Fils unique
M'acquit par sa mort.

III.

Je crois que toute justice
Qui n'est pas teinte de sang
Éloigne plus que le vice,
Le cœur du contentement.

[1] Zinzendorf, qui a beaucoup parlé dans ce sens, aimait les expressions paradoxales. Notre Sauveur en a aussi employé ; on aime à exprimer vivement ce qui nous est précieux : et c'est à celui qui juge de prendre garde s'il a compris.

IV.

Fais que toujours mieux je comprenne
L'heureux secret de ce sermon :
La pécheresse Madelaine
Aime plus qu'un pieux Simon.
Plus tu pardonnes, plus on t'aime, etc.

Nous rappellerons enfin ici ce beau cantique, dont nous avons cité un fragment (liv. 4, p. 361) :

Rien n'est en ma personne
Digne d'être estimé, etc.

On y trouve presque toutes les beautés que peut offrir une pièce de ce genre, et entre autres le triomphe de la vraie foi.

. . . .
Le ciel m'est assuré.
Et fût-ce un ange même
Qui voulût me tenter,
Du sein du Dieu qui m'aime
Il ne pourra m'ôter, etc.

Voilà quelques-uns des cantiques que chantaient les Frères.

Nous avons vu quel était le genre de leurs prédications; nous nous sommes fait quelque idée de leur culte, de la piété qui régnait dans leurs églises, dans

l'intérieur des maisons et dans les cœurs; il nous resterait peut-être, pour compléter le tableau de cette église, à donner encore quelques détails sur les différentes espèces de réunions qu'avaient les Frères, sur leurs fêtes, sur leurs litanies et d'autres objets de ce genre. Mais il est temps de nous arrêter; nous avons déjà dépassé les bornes que nous avions fixées à cet ouvrage, et nous ne ferions d'ailleurs que répéter les mêmes choses en d'autres termes. Tout chez les Frères se ressentait de l'esprit dont ils étaient animés; et si jusqu'à présent nous les avons vus simples et dévoués au Sauveur, il est facile de présumer que là aussi nous verrions reparaître cette simplicité et cet amour qui les caractérisaient à un si haut point. Nous terminerons donc, nous bornant à ajouter quelques mots de Spangenberg qui nous montreront que nous sommes si loin d'avoir épuisé la matière, qu'au contraire nous n'avons guère pu pénétrer jusqu'au fond des véritables bénédictions que le Seigneur répandait alors sur son Église.

« A cette époque (1730),[1] il se manifesta dans l'église différents dons surnaturels, et il se fit des guérisons miraculeuses. Les frères et les sœurs, croyaient enfantinement ce que le Sauveur avait dit de l'efficace de la prière; et lorsqu'un objet les intéressait fortement, ils lui en parlaient, et le croyaient capable de toute sorte de bien;[2] puis il leur était

[1] *Vie de Zinzendorf*, p. 665.

[2] *Und trauten ihm alles Gute zu.*

fait selon leur foi. Le comte s'en réjouissait de tout son cœur, et louait dans le silence le Sauveur qui s'abaissait si volontiers vers ce qui est pauvre et petit. Il reconnaissait dans cette familiarité des Frères envers notre Seigneur Jésus-Christ, un fruit de l'Esprit, au sujet duquel on devait bien se garder d'inquiéter qui que ce fût, et qu'au contraire on devait respecter. En même temps il ne voulait pas que les frères et sœurs fissent trop de bruit de ces choses et les regardassent comme extraordinaires; mais lorsque par exemple, quelque frère était guéri de quelque maladie, même des plus graves par une seule parole ou par quelque prière, il regardait cela comme une chose toute simple; rappelant même cette parole de l'Écriture, que les signes n'étaient pas faits pour les croyants mais pour les incrédules.

Nous pouvons ajouter à ces généralités le trait suivant, qui, en nous offrant un cas assez extraordinaire du genre de ceux qu'on vient d'indiquer, nous replace en outre par un nouvel exemple au milieu des usages admirables qui embellissaient à cette époque les heureux établissements des Frères.

« Jean de Watteville avait une confiance enfantine à la promesse qu'a faite le Sauveur qu'il exaucerait ses enfants dans leurs prières. Il en eut plusieurs preuves dont nous ne citerons que celle-ci. Une sœur mariée tomba très-malade à Herrnhout. Le médecin avait déjà perdu toute espérance, et son mari était dans une profonde tristesse. Watteville se rendit chez la malade, vit qu'elle allait avec joie au

[redacted]

devant de son délogement, et la quitta après l'avoir fortifiée dans cet heureux sentiment. C'était alors encore l'usage que les frères non-mariés parcourusssent l'endroit le dimanche soir en chantant, accompagnés de quelques instruments de musique, des cantiques devant les maisons des frères. Watteville fit chanter sous les fenêtres de la sœur malade des cantiques qui allaient à la circonstance, tout en priant le Seigneur en son cœur qu'il voulût bien, s'il le jugeait bon, rétablir cette sœur. Il en conçut une si douce espérance de foi qu'il entonna avec confiance ce verset :

Croix sacrée (*bis*)
Où meurt mon Sauveur,
De mon âme rachetée
Enflamme l'ardeur !
Quand je serais aux abois,
Qu'on vienne à nommer la croix,
Sa pensée (*bis*)....

« Quel ne fut pas l'étonnement de tous ceux qui entouraient le lit de cette mourante, lorsqu'on la vit se dresser sur son séant et se joindre vivement au chant de la dernière ligne, en ces mots :

Me rendrait la voix.

« En remontant dans sa chambre il fut rempli d'étonnement et de joie en la voyant très-bien : elle guérit entièrement, et ce n'est que trente-cinq ans

plus tard qu'il accompagna au repos sa dépouille mortelle. »

Voilà quelques faits qui peuvent nous donner une idée de ce qu'était Herrnhout à l'époque où nous sommes arrivés. — Mais plus nous avançons, plus nous sentons que tout ce que nous avons pu réunir ainsi, ne nous présente encore qu'un pâle reflet de la véritable vie que Dieu répandait alors sur cette église. Pour s'en faire une idée plus approchante, il faudrait réunir en une seule pensée une foule de traits épars dans cet ouvrage, se rappeler que l'impression que nous avons reçue de la lecture de quelques pages se renouvelait à chaque instant depuis des années, et que tout ce qu'on a vu en rêve se trouvait alors en action.

FIN.

[redacted]

TABLE
DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

LIVRE V. PACIFICATION DE HERRNHOUT (DU 12 MAI AU 13 AOUT 1727).

LIVRE VI. TABLEAU DE HERRNHOUT EN 1727.

LIVRE VII. DEPUIS L'ACCORD DU 13 AOUT 1727 JUSQU'A LA FIXATION DE L'INDÉPENDANCE ECCLÉSIASTIQUE DE L'ÉGLISE, EN JANVIER 1731.

LIVRE XI. DEPUIS LA SECONDE COMMISSION (EN 1736) JUSQU'A LA FIN DE 1739.

LIVRE XII. ANNÉES 1740 ET 1741.

LIVRE XIII ET DERNIER. NOUVEAU TABLEAU DE HERRNHOUT.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

